
HW XZE4 %
Digitized by Google


VCE CHE DAL CIEL DISCENDE E PER IL MONDO IRRAGIA
NVTRI: MENTVM
SPIRI: TVS
EX LIBRIS
ALBERTO BELLVCCI

ANNALES

DE LA GAULE

AVANT ET PENDANT

LA DOMINATION ROMAINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mentions *très-honorables* de l'Institut.	Histoire de la ville et de l'abbaye de Fécamp. (Édition épuisée.) Histoire de l'église métropolitaine de Rouen, 4 vol. (Édition épuisée.) Histoire du château de Radepont. (Rouen, Lanquetin.) Mémoire sur les travaux militaires antiques de la rive saxonique. Mémoire sur les antiquités de la forêt de Brotonne.
Communiqués à l'Institut.	Mémoire sur l'emplacement de la ville de *Caracotinum* (Harfleur). Mémoire sur l'emplacement de *Ritumagus* (Radepont). Mémoire sur les trois enceintes militaires successives de Rouen. Essai sur le cœur de saint Louis. Mémoire sur les monuments druidiques des environs de Falaise.
Lu à l'Institut.	Mémoire sur le camp antique de Bière.
Communiqué à l'Institut.	Dissertation sur les *oppida* gaulois et les camps refuges gallo-romains.
Lu à l'Institut.	Mémoire sur la médaille *caledu* classée à *Caledunum* (Caudebec).
Communiqués à l'Institut.	Quatre Mémoires en faveur de l'*Alesia* franc-comtoise. Mémoire sur les cryptes d'Épinay-sur-Seine et sur l'emplacement de la *villa* de Dagobert. Mémoire sur les ouvrages militaires antiques d'Épinay-sur-Seine. Analyse raisonnée des *Commentaires de César*, avec une carte des Gaules, à deux couleurs. (Ouvrage devenu classique.) Paris, 1862, Tanera, rue de Savoie, 6. Etc., etc.

Ces travaux, sauf les histoires, ont paru dans les *Memoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, dans la *Revue de Rouen*, la *Revue archéologique*, la *Revue numismatique* et la *Revue française*.

ANNALES
DE LA GAULE

AVANT ET PENDANT
LA DOMINATION ROMAINE

PAR LÉON FALLUE

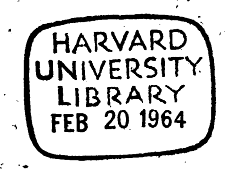
LAURÉAT DE L'INSTITUT

PARIS

DURAND, ÉDITEUR, 7, RUE DES GRÈS

—

1864


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
FEB 20 1964

AVANT-PROPOS

—

Notre *Analyse raisonnée des Commentaires de César* (1) nous a initié à la connaissance des temps gaulois et des temps gallo-romains, dont l'étude est malheureusement trop négligée. Beaucoup de personnes commencent leurs premières investigations sur l'histoire de France par l'époque de Clovis et se figurent que les Germains sont partis de leurs forêts, framées en main, comme des sauvages, pour se ruer sur la Gaule encore plongée dans la plus profonde barbarie. Elles ne se doutent pas qu'antérieurement à ces invasions nos pères ont été Romains, que l'art, les monuments et la civilisation de l'Italie ont brillé sur nos contrées.

Qu'on ne soit donc pas surpris de voir certains érudits mêmes dédaigner les vestiges des temps anciens et jeter avec indifférence un fragment de vase, un débris d'armure sur l'amas de pierres enlevées de leurs champs ou de leurs jardins, ignorant que ces objets sont à la fois des titres pour de modestes villages et le corollaire obligé des faits généraux que l'histoire a recueillis pour nous instruire.

Les œuvres scientifiques, il est vrai, ne manqueraient pas à qui voudrait les consulter ; mais combien de personnes indifférentes ou affairées n'osent aborder des ouvrages trop volumineux ! Ce motif nous a fait réunir modestement en un seul

(1) Paris, Tanera, éditeur, rue de Savoie, 6.

livre tous les documents susceptibles de servir d'introduction à l'histoire de France, d'initiation à la vie réelle des Gaulois, à leurs constitutions, à leurs guerres intestines et à leur soumission à l'Empire. Ce sont là les seules questions qui soient du domaine de l'histoire. C'est au lecteur à deviner ensuite les alternatives de terreurs et d'espérances qui se sont produites dans les âmes, et qu'on ne peut décrire sans avoir recours à des appréciations souvent contestables ou romanesques.

On verra, d'après l'histoire positive, que si les Gaulois nos pères ont changé de maîtres, ils le durent plutôt à leurs propres divisions qu'à la menaçante épée de cette grande oligarchie romaine qui s'étendait jusqu'à l'Inde, la Chine et l'Oxus, et dont les proconsuls, plus indépendants du pouvoir central que ne le sont nos gouverneurs de provinces, faisaient plutôt la guerre dans l'intérêt de leur propre renommée que pour obéir aux prescriptions de la République. Jamais, en effet, le sénat romain n'a donné l'ordre à César de conquérir la Gaule. César ne s'y est hasardé que pour égaler la gloire des plus illustres généraux et partager avec eux l'influence qu'ils exerçaient sur les destinées du monde. Le succès lui a valu des couronnes et les vœux des Romains; il aurait payé chèrement ses entreprises s'il eût échoué et perdu ses légions.

La République elle-même n'avait jamais prévu ni désiré ces conquêtes. Elle finit par les trouver naturelles, par croire que la fortune lui tendait les bras, et qu'après la chute de tant de nations les dieux qui tenaient en leurs mains l'empire de l'univers voulaient en établir le siége à Rome.

On y apprenait tous les jours la soumission de nouveaux peuples. Les grands et la royale populace s'en réjouissaient. On se partageait les dépouilles des vaincus sans songer que ceux-ci ne tarderaient pas à se fatiguer de tant d'humiliations et de rapines, et que de cet état de choses anormal surgiraient des guerres civiles, un pouvoir despotique parfois supportable, presque toujours cruel et insensé, s'appuyant sur des soldats dont l'épée serait au service de tous les crimes; enfin que des

invasions de barbares, des révolutions de palais anéantiraient bientôt ce chancelant édifice qui se croyait pourtant éternel. Utile enseignement pour les âmes timides qui s'effrayent des moindres agitations de l'humanité !

L'histoire de la Gaule soumise à Rome n'étant qu'un épisode de celle du peuple-roi, la traiter à part n'eût offert qu'un groupe de tableaux sans cohésion, qu'on aurait bien vite oubliés; aussi avons-nous pris la suite des empereurs romains pour fil conducteur de notre travail, car tout s'enchaîne dans la même monarchie, et si des faits passés au loin ont souvent changé la face de l'empire, il est fréquemment arrivé que des révolutions dans Rome ont eu leur contre-coup dans les provinces. Notre méthode aura d'ailleurs l'avantage d'initier le lecteur aux choses du gouvernement romain en même temps qu'à celles de la Gaule.

Les *Annales* n'exigeant pas les majestueux et longs développements que réclame l'histoire, nous avons adopté le genre de narration qui leur est propre et qui convient au but que nous voulions atteindre. Notre première partie commence aux temps historiques et finit après la conquête de César. Nous y avons introduit l'exposé sommaire des constitutions diverses, des mœurs et de la religion des Celtes durant cette phase obscure de l'histoire de nos contrées.

La seconde division a trait aux événements militaires, civils et religieux qui se sont succédé dans les temps gallo-romains. Nous l'avons fait suivre d'un aperçu des progrès de la société gauloise, splendide reflet de la grandeur, des lois et de l'art des conquérants, qui disparaîtront sous les efforts de la barbarie pour ne sortir qu'après bien des siècles de leur funèbre linceul.

Inutile de dire que, pour les campagnes de César, nous avons suivi les opinions consignées dans notre travail sur les *Commentaires*; car elles n'ont été l'objet d'aucune critique sérieuse soit en France, soit dans la docte Allemagne, dont plusieurs savants, au contraire, ont accueilli favorablement nos consciencieux efforts.

Nous persisterons donc à croire, contrairement à l'avis de certains contradicteurs, qu'*Uxellodunum* était au Puy-d'Issolu et non à Lusech : c'était l'opinion de nos savants devanciers ; elle serait encore générale si l'on n'avait trouvé bon de payer, au détriment de la science, un fâcheux tribut à l'amour des nouveautés ;

Que Pont-Arcy était l'*oppidum* antique de *Bibrax*, qui ne pourra jamais être logiquement mis ailleurs ;

Que le camp de César sur l'Aisne n'est pas celui de Mauchamp, car ce dernier appartient à la castramétation du IVe siècle et se trouve dans une vaste plaine qui n'a de défenses naturelles que du côté de la rivière. Nos adversaires, auxquels il fallait un camp de César à tout prix, ont adopté celui de Mauchamp qu'ils avaient sous la main, et l'ont scellé d'une colonne commémorative, croyant que ce serait chose réglée, tandis qu'ils auraient dû le chercher sur la colline assez élevée de Chaudardes, flanquée d'un marais et présentant des faits topographiques qui s'accordent parfaitement avec la description des *Commentaires*.

Nous croyons aussi que le camp de Saint-Pierre, rempli de vestiges gallo-romains, ne doit pas son origine aux légions envoyées contre l'armée des Belges ; car on ne peut admettre que deux cent mille hommes aient choisi la forêt de Compiègne pour champ de bataille. César ne passa-t-il pas, d'ailleurs, du Soissonnais dans le Beauvoisis, où il s'empressa de camper avant d'aller à la rencontre des Gaulois réunis loin de ses nouveaux quartiers? Or, l'Oise séparait alors le pays des Suessions de celui des Bellovaces : ce sera donc chez ces derniers et près de la rivière que l'on devra chercher d'abord le premier camp romain, ensuite, plus avant dans l'intérieur du Beauvoisis, les deux autres qui furent élevés contre la position des Belges. Ce pays possédait, en effet, des plaines dans lesquelles la cavalerie des légions put s'avancer au loin sur plusieurs lignes divergentes et faire prisonniers un certain nombre d'hommes restés à la garde de leurs maisons. L'épaisse forêt de Compiègne n'aurait pu se prêter à des courses de

cavalerie et n'eût pas été remplie de ces chaumières que les habitants avaient abandonnées.

Que dirons-nous maintenant d'Alise-Sainte-Reine, *oppidum* de la clientèle des Éduens, nommé *Alisia* sur ses médailles, *Alisiia* sur une inscription lapidaire, tandis que les monuments d'Alaise, sa rivale, portent le nom d'*Alesia*, conforme à l'orthographe de César?

Qui soutiendra, après avoir étudié le camp de Châlons-sur-Marne avec ses trente mille hommes, que le plateau d'Alise-Sainte-Reine, privé d'eau et de bois, en ait pu contenir cent soixante-dix mille, selon Plutarque, plus une foule de bestiaux et d'animaux domestiques, sans que durant plus de six semaines le danger des épidémies émanant du manque d'espace et de choses nécessaires à la vie se soit fait sentir; que ses tranchées, de six pieds de profondeur, soient celles de César, qui devaient en avoir quinze; qu'un simple fossé de circonvallation tienne lieu de deux fossés accouplés; que les camps aux angles arrondis, seulement en usage au IVe siècle, appartiennent à la conquête, et qu'aucune trace du premier fossé à fond de cuve et des vingt-trois *castella* élevés autour du massif ne soit pas une preuve contraire à l'identité qu'on voudrait établir?

Personne n'admettra avec l'archéologie officielle qu'au lieu d'une seule plaine de trois mille pas romains qui existait devant *Alesia*, et dans laquelle de grands coups se sont portés, on doive accepter les quatre à cinq plaines qui se trouvent autour du massif d'Alise-Sainte-Reine et dont la plus petite est justement celle dont les fossés ont fourni des armes et des débris antiques; enfin que les *umbo* de boucliers, les grandes épées, les sabres, les longs fers de lances carrés ou à bords ondulés, recueillis dans la même tranchée, soient romains ou gaulois, quand, avant les découvertes d'Alise-Sainte-Reine, nos adversaires eux-mêmes ont attribué à la race germaine des objets similaires trouvés dans les sépultures franques du pays de Caux et dans plusieurs cimetières voisins de Namur.

Nous avons fait remarquer que César devait être chez les Rémois lorsqu'il reçut de la cavalerie d'outre-Rhin, et que, projetant seulement d'aller au secours de la Province romaine, il devait marcher sur la Saône et non sur Montbard, où il aurait pu rencontrer l'armée de Vercingétorix qu'il voulait éviter.

Nos adversaires se sont évidemment laissé prendre au mirage de la contrevallation d'Alise-Sainte-Reine, sans penser que, dans le IVe siècle, beaucoup d'autres places gallo-romaines, souvent prises et reprises, ont été environnées de lignes semblables. Ils n'ont pas daigné répondre à nos observations et n'ont discuté qu'avec l'érudition étrangère, comme s'il n'y avait plus de savants en France, comme si la lumière ne pouvait venir que de l'Allemagne et de la Belgique!

Ils ont pareillement refusé de faire exécuter des fouilles autour de l'Alésia franc-comtoise, à laquelle on peut appliquer tous les incidents du fameux siége et dont le sol présente un vaste plateau, quarante-cinq sources, des traces de retranchements, les restes de dix-sept *castella* et les fossés dans lesquels César fit enfoncer ses pieux pointus dont on a retrouvé les parcelles. Ajoutons à cela les découvertes récentes faites dans le lieu dit *camp de cavalerie*, au sujet desquelles nous serons discret, voulant laisser à M. Delacroix, à M. Castan et à M. le capitaine d'artillerie Paul Bial, de Besançon, l'honneur de faire connaître eux-mêmes le résultat de leurs fouilles, et à M. Jules Quicherat celui de mettre encore une fois en relief sa remarquable et profonde sagacité.

Nos contradicteurs n'ont même pas, chose incroyable, reconstruit le fameux siége livre en main et la topographie sous les yeux; ce travail, accompagné d'une carte, aurait provoqué des études sérieuses et probablement certaines objections qu'ils ont trouvé prudent d'éviter.

Leur sollicitude n'a été que pour Alise-Sainte-Reine. Ils ont englouti des sommes considérables autour de son massif, qui n'a fourni que des objets bien postérieurs à la conquête, et qui, néanmoins, doit bientôt recevoir la statue de Vercingé-

torix. Ne serait-ce pas justice d'en élever en même temps une autre à ceux qui ont découvert et provoqué de si belles choses !

Auraient-ils la prétention de faire admettre, de guerre lasse, comme vérités historiques de vaines utopies indignes de la critique moderne, qui a tant fait pour la science et qui résistera tant qu'on n'aura pas clairement établi que César est un auteur inexact, et que sa *Guerre des Gaules* n'est qu'un véritable roman?

En attendant que ceci soit démontré, nous avons conservé nos convictions et tenté, dans ce nouveau livre, d'arriver à la précision que nous avions déjà recherchée pour élucider l'œuvre du conquérant, suivant en cela le magistral exemple d'ordre et de classement qu'il a donné lui-même. Espérons que nos efforts ne seront pas vains; car, dans l'état des connaissances actuelles, il n'est plus permis d'ignorer par quelles fortunes diverses ont passé nos pères pour nous transmettre leur grand héritage de gloire et de misères, et jeter les fondements de la vaste monarchie que leurs fils ont constituée à force de sang, de persévérance et de génie.

LA GAULE

AVANT LA DOMINATION ROMAINE

—

Les peuples qui s'introduisirent les premiers dans la Gaule furent les Galls ou Celtes, venus de la haute Tartarie, berceau de l'humanité. L'histoire, qui parle de leurs premières migrations sur les bors du Rhin et dans l'île des Bretons, n'en a pas fixé la date.

Tout porte à croire que ces peuples se répandirent dans toutes les contrées de la Gaule, car, 12 à 1,500 années avant Jésus-Christ, nous les voyons former les tribus connues sous les noms d'Arvernes, d'Allobroges, d'Helvètes, de Séquanes, d'Éduens et de Bituriges (1). Leur religion consistait dans l'adoration des choses abstraites de la nature. Ils se teignaient le corps avec une substance tirée des feuilles du pastel (2).

En s'avançant vers le midi, les Galls trouvèrent de l'autre côté de la Garonne les Ibères (Espagnols), lesquels, après avoir passé les Pyrénées, s'étaient établis dans l'Aquitaine. Ces Ibères durent faire place à deux peuples de Galls qui s'installèrent au milieu d'eux et conservèrent tellement leur constitution que, du temps de Strabon, on distinguait aisément les deux races (3).

(1) Peuples de l'Auvergne, du Dauphiné, de la Suisse, de la Franche-Comté, d'Autun et du Berry.

(2) De Bell. Gall., lib. V, cap. XXIV.

(3) Strab., lib. IV.

Les restes de l'expédition franchirent les Pyrénées, se fusionnèrent avec les Ibères d'Espagne et prirent avec eux le nom commun de Celtibériens.

Plus tard de nouveaux Galls envahirent l'Espagne et fondèrent la province qui s'est appelée Galice. D'autres pénétrèrent plus avant et formèrent la Lusitanie en se mêlant avec les Ibères.

Les Lusitaniens, composés de l'amalgame de plusieurs peuples, émigrèrent à leur tour : les Sicames se jetèrent sur l'Italie, les Ligures s'emparèrent de tout le littoral de la Méditerranée depuis le Rhône jusqu'à la Toscane.

1400-900 Avant J.-C. De leur côté, les Galls de la Celtique assemblèrent une armée fournie des aventuriers de toutes les nations, qui prirent le nom d'Ambros. Ils passèrent les Alpes et s'emparèrent du pays qui s'est appelé Ombrie. Les Sicules qui l'habitaient, se voyant chassés, allèrent s'établir dans la Sicile.

Mais les Ambros durent bientôt céder eux-mêmes la place aux Étrusques, venant de la Grèce avec leurs arts et leur industrie, auxquels ils initièrent cette contrée devenue célèbre sous le nom d'Étrurie. Les Ambros ou Ombriens, qui ne voulurent pas se soumettre, rentrèrent les uns dans la Gaule, les autres chez les Helvètes ou chez les Ligures.

L'Orient, qui trafiquait avec tous les peuples où la civilisation commençait à pénétrer, tourna bientôt les yeux vers la Gaule. Les Phéniciens tenaient alors le sceptre de la mer. Ce furent eux qui les premiers abordèrent les ports des Ligures et finirent par y établir des comptoirs.

Alors partirent des mêmes contrées d'autres aventuriers ayant appris que l'on trouvait de l'or en abondance chez les Arvernes. Ils s'abattirent aux bouches du Rhône, et, après s'être établis sur divers points de la rive maritime, ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays, défirent les pasteurs des montagnes et allèrent fonder *Alesia* (1), à laquelle ils don-

(1) Diod. Sic., lib. V.

nèrent le titre de capitale de toute la Gaule. Cette ville peut avoir été l'*Alisïa* qui porte actuellement le nom d'Alise-Sainte-Reine, mais n'est pas à coup sûr celle qui soutint le siége de César.

901-600. Les Rhodiens vinrent s'emparer à leur tour des comptoirs des Phéniciens, bâtirent *Rhoda* près des Pyrénées et *Rhodanonsia* aux bouches du Rhône; mais bientôt, leur puissance ayant disparu de la Méditerranée, ils laissèrent leurs établissements à la merci de nouveaux maîtres.

Ceux-ci furent les Phocéens, dont le premier navire aborda, vers l'an 600, dans une rade voisine du Rhône, chez une tribu gallique dont les Ligures avaient respecté l'indépendance. Euxène, qui commandait ce navire, reçut du chef de la tribu un accueil bienveillant et fut admis à sa table avec les Grecs qui l'accompagnaient. Il s'y trouvait plusieurs prétendants à la main d'Aristoxène, sa fille, laquelle, ce jour-là même, devait faire un choix. Elle jeta les yeux sur le chef phocéen. Son père l'admit pour gendre, le dota de la rade où était entré son navire et du territoire environnant. Ce fut devant cette rade qu'Euxène fonda la ville de Massalia, qui porte maintenant le nom de Marseille.

601-587. Ce résultat ayant été connu à Phocée, on s'en réjouit. Les magistrats envoyèrent à Massalia plusieurs navires chargés de colons apportant des armes, des instruments aratoires et des graines de leur pays (1). L'expédition toucha à Éphèse, où elle prit une statue de Diane pour introduire le culte de cette divinité dans le nouvel établissement phocéen.

L'accroissement de Massalia, son commerce et ses flottes portèrent ombrage à ses voisins. Coman, roi des Sigobriges et successeur du père d'Aristoxène, gagné par les Ligures, conçut le projet d'entrer dans la ville des Massaliotes et de les égorger au moment où ils se disposaient à célébrer une fête nationale. Ceux-ci se tinrent sur leurs gardes, attaquèrent eux-mêmes Coman, qui fut défait et perdit la vie.

(1) Justin., lib. XLIII.

Les Ligures se préparaient à venger ce roi leur allié, mort en défendant leur cause, quand on apprit que les Kymris, de même famille humaine que les Galls, venaient de franchir le Rhin sous la conduite d'un chef nommé Hu le Fort. Toutes les nations de la Gaule durent oublier leurs mutuelles injures pour se réunir contre l'ennemi commun.

Les Kymris, arrêtés par l'Océan, suivirent la rive maritime, et vinrent s'établir dans l'Armorique, entre la Seine et la Garonne; mais, s'y trouvant bientôt à l'étroit, ils s'étendirent vers l'est et le midi, jusqu'aux Vosges et aux montagnes de l'Auvergne, en refoulant les Galls.

La religion des Kymris consistait en quelques opérations magiques exécutées par de vieilles femmes qui les suivaient dans leurs expéditions et plaçaient, à cet effet, au milieu du camp une grande chaudière en cuivre, de longs couteaux et un escabeau (1).

Ces pratiques dérivaient de la religion druidique, originaire de la Perse. Introduite par les Kymris dans la Gaule (2), elle régularisa le rit superstitieux des Galls, et fut le lien puissant qui opéra l'unité des deux peuples.

Mais bientôt des migrations en sens contraire devinrent utiles pour diminuer l'exubérance de ces populations. Sigovèse réunit une foule de guerriers helvètes, séquanes, et alla se fixer avec eux en Illyrie, où ils fondèrent une grande nation (3).

Peu de temps après (587), le Biturige (4) Bellovèse, ayant fait appel aux Éduens, aux Senons, peuples de Sens, et aux Arvernes, partit pour l'Italie. Ces deux expéditions, dit Justin, enlevèrent trois cent mille hommes à la Gaule. Bellovèse avait pris cette direction d'après les conseils d'un Étrusque nommé Aruns qui, pour se venger de l'enlèvement

(1) Strab., lib. VII.

(2) Plin., lib. XXIX.

(3) Tit. Liv., lib. V, cap. xxxiv.

(4) Du Berry.

de sa femme par un habitant de *Clusium*, avait fait goûter aux Celtes des vins de son pays, comme un avant-coureur des jouissances qu'il leur promettait de l'autre côté des Alpes (1).

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, l'expédition arrivait dans les montagnes et s'y arrêtait pour en étudier les chemins, quand des étrangers vinrent implorer son assistance. C'étaient des Massaliotes dont la ville allait être bientôt détruite par les Ligures. Leur récit toucha les Galls, qui voyaient un peuple émigré comme eux prêt d'être chassé des établissements qu'il avait fondés. Ils marchèrent contre les Ligures, les battirent et rendirent aux Massaliotes le territoire dont ils avaient été dépouillés (2).

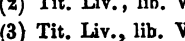
Ce service rendu à des malheureux porta bonheur à l'expédition. Elle traversa les Alpes, défit les Ligures d'Italie et les Étrusques, venus pour leur disputer le passage du Tessin. Les Ombres, d'origine gallique, autrefois chassés par les Étrusques, firent fête aux nouveaux venus. Ceux-ci entrèrent dans l'alliance des Ombres, heureux de rencontrer des hommes de leur race, parlant la même langue qu'eux et ayant des cités dont les noms leur rappelaient celles de la patrie.

Bellovèse fonda une ville qu'il institua capitale de ses États, et l'appela *Mediolanum*, nom qui s'est conservé dans celui de Milan (3).

501-388. D'autres émigrations de Galls et de Kymris se succédèrent et refoulèrent les Étrusques du côté du pays latin. Les conquérants élevèrent la ville de *Bononia* sur les ruines de *Felsina*, et la ville de *Sena*, dont le nom venait des Senons, peuples de Sens, ses fondateurs. Telle fut l'origine de la Gaule cisalpine.

Pendant ce temps-là, les Celtes restés dans la Transalpine

(1) Plutar. in Camil.


(2) Tit. Liv., lib. V, cap. XXXIV.

(3) Tit. Liv., lib. V, cap. XXXIV.

s'y casaient définitivement : les Ligures occupaient les rives de la Méditerranée, les Ibères l'Aquitaine, les Galls la partie orientale et méridionale de la Province, et les Kymris tout le reste, mélangés avec les Galls, et quelquefois seuls.

Les Cisalpins, croissant en nombre, formèrent bientôt plusieurs bandes pour aller piller la Grande-Grèce et s'emparer des villes de Tarente, de Crotone et de Métaponte. Rome n'étant alors composée que d'une tribu belliqueuse et pauvre, ils dédaignèrent de s'en occuper.

Leurs premiers efforts se portèrent sur *Clusium,* ville des Étrusques. Les habitants en fermèrent les portes et demandèrent du secours à Rome. Rome leur envoya les trois Fabius pour traiter avec les Transalpins. La hauteur de ces envoyés, leur conduite déloyale décidèrent Brennus, dont le nom, venant de *Brenn,* signifiait chef de guerre ou roi, à marcher contre Rome. Le peuple de cette ville prit la fuite. Les gens de cœur seuls se renfermèrent dans le Capitole et le défendirent. Rome fut mise en feu. Le Capitole résista pendant six mois. Les Galls allaient s'en emparer pendant la nuit, lorsque des oies, consacrées à Junon, poussèrent de tels cris qu'elles réveillèrent ses défenseurs. Manlius, arrivé de suite, abattit la main du premier Gaulois qu'il rencontra et fit rouler l'autre du haut en bas de la muraille. Le Capitole était sauvé; mais bientôt les assiégés, réduits par la famine, demandèrent à capituler en offrant de l'or à Brennus. Le barbare accepta; mais, pendant qu'on pesait cet or, il jeta son baudrier dans la balance des poids pour augmenter la valeur de la rançon, et répondit aux vaines observations qu'on lui adressait : Malheur aux vaincus !

Heureusement Camille, exilé dans Ardée, arriva avec un secours sur lequel on n'avait pas compté. Il poursuivit les Gaulois, les battit et s'empara de tout le butin qu'ils avaient fait dans Rome. Ils s'en vengèrent en rentrant chez les Étrusques.

389-293. A trois ans de là, ils revenaient attaquer le Capitole et

campaient sur les montagnes de Tibur (1). Les Romains allèrent à leur rencontre sur les bords de l'Anio. Le jeune Manlius, fils de celui qui avait défendu le Capitole, se distingua dans la bataille qui fut livrée : ayant accepté le défi d'un Kymris de taille gigantesque, il le tua, s'empara de son collier couvert de sang et le passa autour de son cou, ce qui lui valut le surnom de *Torquatus* de la part de ses soldats.

Les Cisalpins, découragés, rentrèrent dans leurs villes. Huit ans après, ils en sortirent de nouveau pour aller attaquer Rome, et vinrent camper sur le mont Albano, dont ils furent repoussés par le consul Popilius.

294-226. Vers l'année 294, les Samnites, les Ombres et les Étrusques se coalisèrent pour détruire l'ambitieuse cité qui menaçait l'indépendance de toutes les nations. Les Cisalpins entrèrent, à prix d'or, dans cette ligue. Fabius Maximus et Décius marchèrent contre eux et les battirent à *Sentinum*. Les Samnites furent obligés de se soumettre aux Romains.

Les Étrusques tentèrent, quelques années après, un nouvel effort. Réunis aux Kymris-Senons de l'Italie, ils vinrent mettre le siége devant *Aretium* (Arezzo). Le sénat fit dire aux Senons que cette ville était sous sa protection. Ceux-ci, blessés du message, massacrèrent les délégués romains, promenèrent leurs membres et leurs insignes autour des murailles d'*Aretium*.

Métellus arriva bientôt avec une armée pour réparer l'outrage fait à la république. Il fut tué avec treize mille légionnaires. Dolabella, venu pour les venger, fit un grand carnage des Kymris et des Étrusques, s'empara du pays des Senons et plaça une colonie romaine dans leur ville principale. La nation senonaise disparut ainsi de l'Italie.

Un demi-siècle plus tard (238), des commissaires furent envoyés par le sénat pour partager les terres des Senons entre les familles pauvres de Rome. La race gallo-kymrique,

(1) Tit. Liv., lib. VII, cap. II.

malheureusement divisée entre elle, s'en émut. Les uns brûlaient de se signaler contre les Romains, les autres, plus expérimentés, traitaient de folie toute tentative d'agression.

Les Boies, les Insubres et les Anamans se réunirent seuls au nombre de soixante-dix mille sur les bords du Pô. Rome, consternée, consulta le livre des sibylles. On y trouva que les Gaulois prendraient encore une fois possession de la ville. Pour que cet oracle fût justifié dans le sens le plus favorable, on fit descendre vivants deux Gaulois et deux femmes dans un caveau du marché aux bœufs de Rome, puis la pierre fatale fut scellée sur leur sépulcre.

Les Gaulois s'avancèrent dans l'Étrurie et jurèrent de ne quitter leurs baudriers qu'après s'être emparés du Capitole (1). Ils en étaient à trois journées, lorsqu'ils apprirent qu'une forte armée les poursuivait à marches forcées. Ils se retranchèrent à Fesules. On se battit. Les Romains perdirent six mille hommes.

225. Le consul Æmilius se présenta le lendemain pour les venger. Les Gaulois rétrogradèrent sur les rives du Pô, où les suivit Æmilius. Dans le même temps, Attilius Régulus, venant de la Sardaigne, débarquait à Pise avec ses troupes. Les Gaulois, pris entre deux armées, se divisèrent pour faire face à chacune d'elles et placèrent des chariots à l'extrémité de leurs lignes. Les Gésates, pleins d'ardeur, résolurent, pour être plus agiles, de se présenter nus sur le champ de bataille, n'ayant que leurs épées et leurs boucliers (2). Ils combattirent avec un acharnement sans pareil et tuèrent le consul Æmilius; mais la victoire n'en resta pas moins aux Romains. Quarante mille Gaulois furent égorgés ainsi que leur roi Concolitan, qu'on retrouva parmi les morts.

Les neuf années qui suivirent furent employées à la conquête de la Cisalpine. Marcellus s'empara de *Mediolanum*

(1) Florus, lib. II, cap. IV.
(2) Polyb., lib. II.

(Milan) et des villes principales du pays, dans lesquelles il établit des colonies. Il rentra dans Rome chargé de dépouilles opimes. Le triomphe qu'on lui décerna fut magnifique et barbare. Les chefs gaulois, qui suivaient son char, furent tous immolés aux dieux du Capitole.

Ainsi s'augmentait la puissance de Rome au détriment de ses voisins, obligés de supporter le joug de la conquête, sans oublier pourtant qu'ils étaient Gaulois.

INVASION DES BELGES DANS LA GAULE TRANSALPINE

224-216. Pendant que les Galls de la Cisalpine succombaient en Italie, plusieurs peuplades kymriques, portant le nom générique de *Belgs*, passaient le Rhin et envahissaient le nord de la Gaule. Arrêtées dans leur marche par les premiers conquérants du pays, elles ne purent dépasser la Seine et la Marne. La contrée qu'elles occupèrent prit le nom de *Belgique*.

Cependant les Arécomices et les Tectosages, leurs plus audacieuses tribus, s'avancèrent vers le midi. Les Arécomices s'établirent dans le bas Languedoc, les Tectosages entre les Cévennes et la Garonne. La capitale de ces derniers fut *Tolosa*, connue maintenant sous le nom de Toulouse.

Bientôt trop à l'étroit dans leur nouveau pays, les Tectosages dirigèrent une expédition vers l'Illyrie, où résidaient les anciens compagnons de Sigovèse, lesquels, s'étant fort accrus, avaient passé au service d'Alexandre et de ses successeurs.

A l'arrivée des Tectosages, les Illyriens, trouvant insupportable d'être à la solde de peuples qu'ils pouvaient soumettre, s'entendirent avec leurs nouveaux alliés et organisèrent une expédition placée sous les ordres d'un chef kymris, encore une fois connu sous le nom de *Brenn*.

Ces hardis conquérants se divisèrent en trois bandes : l'une marcha sur la Thrace, l'autre sur la Macédoine, la troisième sur les frontières de l'Épire et de la Thessalie.

Leur première campagne, d'abord couronnée de succès, finit par être désastreuse. Le brenn profita de l'hiver pour réorganiser une nouvelle armée de deux cent quarante mille hommes, laquelle fut battue aux Thermopyles. Cette armée put cependant piller la ville de Caillou, y exercer des actes d'une incroyable brutalité, ce qui engagea le brenn à s'approcher de Delphes, fameuse par son temple d'Apollon et les richesses qu'il renfermait.

Malgré la résistance des Grecs, ses troupes escaladèrent la montagne et s'emparèrent de tous les trésors contenus dans l'édifice et dans les oratoires voisins. Les Grecs exaspérés se réunirent, s'élancèrent sur les pillards étonnés eux-mêmes de leur acte sacrilége et les poursuivirent à coups de lances jusqu'à leur camp. Ils les attaquèrent encore le lendemain, blessèrent le brenn et mirent en fuite ses soldats, qui s'éparpillèrent dans les campagnes, d'où les vivres avaient été enlevés. Le brenn se tua de désespoir, n'ayant plus que trente-neuf mille hommes autour de lui, donnant le conseil à son successeur d'égorger dix mille blessés qui ne pourraient supporter les fatigues de la retraite. Quelques Tectosages rentrèrent seuls dans la Gaule, rapportant avec eux une partie du riche butin qu'ils avaient fait à Delphes.

L'épidémie, qui les avait décimés sur la route, les poursuivit jusque dans *Tolosa.* L'attribuant aux dieux irrités dont ils avaient dépouillé les temples, ils jetèrent leurs trésors dans un lac voisin de la ville. Le fléau cessa ses ravages (1).

Possidonius ne croit pas à l'exactitude de ce récit. Il avoue que *Tolosa* possédait un trésor montant à quinze mille talents, déposés dans un temple et dans un lac sacré ; mais il ajoute que ce trésor ne venait pas de Delphes, car les richesses en avaient été prises lors de la guerre sacrée, antérieure à l'invasion gauloise. Il pense même qu'aucun Tectosage ne put rentrer à Toulouse, et que l'or renfermé dans

(1) Justin., lib. IV, cap. XXIV.

son temple provenait du pays, qui en fournissait avec abondance (1).

La seconde armée des Tolosates n'éprouva pas le même sort que la première. Après s'être avancée jusqu'à Bysance, elle franchit le Bosphore et vint en Asie chez les Bythiniens.

Le roi Nicomède Ier, chassé de ses États par les successeurs d'Alexandre, la prit à son service. Elle le rétablit sur le trône et reçut pour récompense un petit État qui porta le nom de Galatie ou *Gallo-Grèce*, dont les capitales furent Ancyre et Sélinonte. Auguste réduisit plus tard ce pays en province romaine. Saint Jérôme, qui vivait sept siècles après l'établissement des Gaulois dans l'Asie Mineure, dit que de son temps on y parlait encore la langue usitée du côté de Trèves (2).

PASSAGE D'ANNIBAL DANS LA GAULE

217-206. La paix régnant dans la Cisalpine, le sénat put s'occuper exclusivement de porter la guerre en Afrique. Annibal, général carthaginois, qui en eut connaissance, résolut de passer en Italie, espérant que tous les peuples châtiés par Rome lui viendraient en aide aussitôt qu'il aurait franchi les Alpes. Il promit de les rendre libres et de partager avec eux les dépouilles des vaincus (3).

Ces ouvertures furent accueillies par les nations de la Cisalpine, qui regrettaient toujours la perte de leur autonomie. Les Romains, ayant connu cet accord par leurs amis les Massaliotes, apprirent en même temps qu'Annibal, descendu en Espagne, avait passé l'Èbre et se disposait à traverser le midi de la Gaule pour atteindre les Alpes. Le préteur Manlius fut envoyé de Rome à la frontière de la Cisalpine avec douze mille vétérans, qui devaient occuper à

(1) Strab., lib. IV.
(2) Hieron. de com. ep. S. Paul. Galat.
(3) Tit. Liv., lib. XXI.

titre de colons les villes de Crémone et de *Placentia* (Plaisance). Les Cisalpins, gagnés par Annibal et voulant s'opposer à l'établissement de ces colonies, marchèrent contre Manlius, dont l'armée fut détruite et forcée de se renfermer dans quelques places fortes. Le préteur Attilius vint à son secours avec dix mille hommes.

Cependant Annibal avait déjà franchi les Pyrénées. Les premières nations chez lesquelles il entra furent étonnées, ne sachant pas de quelle manière elles devaient se comporter avec lui. Les Ligures n'opposèrent aucune résistance. Les Boies, influencés par les Massaliotes, défendirent le passage du Rhône, qu'Annibal fut obligé d'emporter de vive force. Arrivé au pied des Alpes, il les franchit malgré l'opposition de quelques montagnards, et descendit à *Taurinum* (Turin), qu'il saccagea, car elle lui avait refusé des vivres. Son armée étant réduite à vingt-six mille hommes, il fit appel aux nations cisalpines. Quelques-unes passèrent de son côté; d'autres n'osèrent abandonner le parti romain. Scipion, venu promptement se mettre à la tète des légions, campa sur les bords du Tessin pour lui en disputer le passage.

Une rencontre de cavalerie, dans laquelle les Numides d'Annibal eurent l'avantage, occasionna une grande défection dans l'armée romaine. Les Boies et les Insubres passèrent aux vainqueurs, dont les forces se trouvèrent monter à trente-six mille hommes. Scipion fut contraint de se retirer à Placentia.

Après un second combat, Annibal reçut de nouveaux auxiliaires. Son armée, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, battit les légions. On trouva le consul au nombre des morts.

Soixante-dix mille Romains périrent dans une troisième bataille livrée près du village de Cannes. De nombreux renforts de la Campanie et du Brutium se réunirent à l'armée carthaginoise. Toutes les nations asservies par Rome étaient déchaînées contre elle.

07-201. L'histoire blâmera toujours Annibal d'avoir gagné le midi de l'Italie et d'y être resté dans l'incroyable inaction qui permit aux Romains de se reconnaître et de lui opposer deux armées. Il sentit si bien sa faute qu'il appela d'Espagne son frère Asdrubal, auquel il donna rendez-vous en Ombrie. Asdrubal fut écrasé, chemin faisant, par Néron et périt sur le champ de bataille avec cinquante-cinq mille hommes des siens.

Pour remédier à sa défaite, Carthage envoya, sous le commandement d'un autre frère d'Annibal, une seconde expédition qui ne fut pas plus heureuse que la première. Voyant cela, la république carthaginoise rappela ses généraux et les débris malheureux de ses trois armées.

00-196. Alors un aventurier nommé Amilcar, ne voulant pas rentrer en Afrique, resta chez les Cisalpins et conçut le projet de faire avec eux la guerre aux Romains. Il tua d'abord sept mille légionnaires en Ombrie et assaillit Placentia; mais, bientôt attaqué lui-même aux environs de Crémone par le consul Furius, il périt dans une bataille, ainsi que trente-cinq mille hommes qui avaient suivi sa fortune.

Malgré le bonheur de ses armes, Rome, ne pouvant obtenir la soumission des Cisalpins, envoya contre eux les consuls Céthégus et Rufus, qui les battirent, aidés par la défection des Cénomans, qui n'avaient jamais été franchement attachés à la patriotique entreprise des nations confédérées. Les Boïes et les Insubres tinrent seuls. Les consuls ravagèrent leurs terres et brûlèrent leurs maisons.

Au printemps de l'année 195, Rome, voulant terminer cette guerre, envoya dans la Cisalpine les consuls Furius et Marcellus, qui défirent les Boïes et les Insubres dans plusieurs batailles. Bien que leurs villes fussent prises, ces peuples se levèrent plusieurs fois en masse et combattirent pendant deux années; mais leurs sénats, voyant qu'ils faisaient des pertes journalières sans espoir de recouvrer leur indépendance, déléguèrent près des consuls pour leur demander la paix. Les jeunes guerriers, se refusant à tout

traité, venaient chaque jour prodiguer leur sang généreux sur le champ de bataille. Voyant enfin l'humiliation de leur patrie, ils aimèrent mieux s'exiler que de se soumettre, et allèrent s'établir sur les bords du Danube en maudissant le joug des Romains. La Cisalpine fut définitivement acquise à la république, qui la fit gouverner par ses proconsuls.

Telle fut, à cette époque, l'annexion italienne opérée à la pointe du sabre, en décimant de braves populations qui voulaient conserver les traditions de leur race, leur noble indépendance et leurs lois. C'est pourtant au nom du respect des nationalités que l'on approuve aujourd'hui de pareilles annexions fondées sur des principes si peu sociaux et si barbares.

Quelles furent enfin les odieuses conséquences de ces conquêtes? Rome énerva les peuples vaincus en les faisant exterminer sur les champs de bataille pour atteindre le double but d'affaiblir les uns et de soumettre les autres : aussi verrons-nous bientôt les Gaulois cisalpins se ruer sur leurs frères de la Transalpine pour les mettre à l'unisson de leur propre honte et les punir de ne les avoir pas secourus.

125-119. Le voisinage des Romains, au midi de la Gaule, déplaça l'importance politique de beaucoup de nations : ainsi les Éduens (d'Autun), fiers de leur titre d'alliés de la république, tyrannisèrent les Séquanes (Francs-Comtois) au sujet de la Saône qui les séparait, et dont les uns et les autres voulaient avoir la possession et la perception des péages. Rome s'intéressa aux Éduens, se rappelant que les Séquanes s'étaient souvent associés aux Germains pour faire des excursions en Italie. Sextus Calvinus marcha contre les Séquanes et les défit. Après sa victoire, il éleva la ville d'*Eaux-Sextiennes*, dont le nom venait du sien et de celui des sources thermales qui se voyaient en ce lieu. Sextus y plaça des vétérans, après en avoir chassé les Gaulois qu'il contraignit de se tenir à douze stades des côtes, laissant aux

Massaliotes les terrains abandonnés (1). Telle fut l'origine de la première colonie que Rome eut au delà des Alpes.

Peu après, Fabius et Domitius battirent les Allobroges (2). Bituit, roi des Arvernes, prit les armes pour venger ses voisins; mais bientôt attaqué lui-même par les légions, ses troupes se débandèrent et laissèrent vingt mille morts sur le champ de bataille.

Rome, alors maîtresse du midi de la Gaule jusqu'au Rhône, étendit ses conquêtes vers les Pyrénées pour s'assurer un libre passage en Espagne et fonda la colonie de Narbonne.

L'agglomération de ces districts depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées, sauf le territoire de Massalie, forma la Province romaine, dont le nom s'est conservé dans celui de *Provence*.

Narbonne ne fut pas plus tôt fondée qu'elle posséda un comptoir qui devint bientôt le plus considérable de tous ceux des Gaules et l'entrepôt des étains que l'Italie importait de l'île des Bretons (3). Rome ne craignit pas de blesser les intérêts des Massaliotes, justement punis de leur perfidie envers les Gaulois.

INVASION DES CIMBRES DANS LA GAULE

11-108. Les Romains administraient paisiblement leur Province, lorsque la Gaule subit une des plus furieuses invasions qui soient consignées dans l'histoire. Les Kymris des bords de la Baltique, connus sous le nom de Cimbres et chassés de leur pays par de grandes inondations, s'associèrent les Teutons, leurs voisins, et marchèrent vers le sud au nombre de plus de trois cent mille, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants qui les suivaient dans leurs chariots (4).

(1) Strab , lib. IV.
(2) Peuples de la Savoie et du Dauphiné.
(3) Strab., lib. IV.
(4) Plutar. in Mar.

Ils se dirigèrent d'abord sur la Norique (1), écrasèrent, en passant, les légions du consul Papirius Carbon, qui surveillait leur marche. Le chemin de l'Italie leur était ouvert. Ils n'en profitèrent pas; car après avoir reçu les Tiguriens et les Ambrons, peuples helvètes, dans leurs rangs, ils se portèrent chez les Belges, qui se levèrent en masse pour les repousser. Il y eut cependant un accord entre eux, car, après avoir laissé la tribu des Atuates sur les terres des Éburons (2) pour garder ses bagages, l'invasion se dirigea sur la Province romaine, ravageant tout sur son passage et faisant demander au consul Silanus de lui procurer des terres en Italie.

107-106. Cette prétention ne pouvant être accueillie, les Cimbres décidèrent de passer les Alpes et d'obtenir par les armes ce qu'on leur refusait de bon accord. Après une année d'hésitation, car ils craignaient l'hostilité de la Province, les Tiguriens entrèrent chez les Allobroges par Genève, pendant que les Cimbres et les Ambrons côtoyaient les bords de la mer pour gagner les bouches du Rhône.

Le consul Cassius suivit les Tiguriens pour les arrêter à la descente des monts. Son armée fut détruite, dépouillée, et vit se renouveler pour elle la scène humiliante des fourches Caudines. Cassius ne fut pas plus heureux d'un autre côté : ses troupes prirent la fuite et le laissèrent tomber dans les mains des Cimbres.

Tant de défaites firent ouvrir les yeux aux Ligures de la Gaule, qui désiraient voir les légions expulsées de la Province. Ils s'allièrent aux Volkes et au roi des Tectosages, qui les fit entrer dans *Tolosa* pour en chasser la garnison romaine.

Servilius Cépion, venu d'Italie, rentra dans cette ville par la trahison de quelques habitants vendus au parti romain. Tout y fut mis à feu et à sang. Cépion fit rechercher les tré-

(1) L'Autriche actuelle.

(2) Dans le pays de Namur.

sors de Delphes jetés dans un lac (1), et, après les avoir réunis à l'or des temples, il fit tout charger sur des chariots pour le transporter à Marseille et à Rome. Mais, désirant s'en approprier une partie, il plaça sur la route des affidés, qui tuèrent les conducteurs des chariots et lui apportèrent ce trésor qu'il partagea avec ses complices.

La Province serait définitivement restée aux Cimbres si Rome n'eût fait un suprême effort, en expédiant de nouvelles troupes sous le commandement de Manlius et de Cépion. Ce partage du pouvoir devint une source de discordes entre les deux chefs.

Les Ambrons et les Kymris s'en aperçurent et précipitèrent la bataille. Les deux camps romains furent pris; les légions perdirent au moins dix mille hommes. Les prisonniers n'obtinrent aucun quartier; tous furent pendus et leurs chevaux noyés dans le Rhône (2).

La nouvelle de ce désastre remplit Rome de consternation et de terreur. Les deux généraux furent rappelés. Le peuple demanda la punition de Cépion. Ses biens furent confisqués. On l'exila en Asie. Ses filles, tombées dans la misère, finirent leur vie dans la plus honteuse prostitution (3). La dégradation de cette famille fut regardée comme un juste châtiment du vol sacrilége fait à *Tolosa*, et l'on dit proverbialement de quiconque semblait être sous le coup d'une fatale destinée : *qu'il avait de l'or de Toulouse.*

104-101. La république n'eut plus d'espérance que dans Marius, qui venait de terminer sa guerre contre Jugurtha. Lorsqu'il mit le pied dans la Gaule, les Cimbres et les Teutons venaient d'en partir pour entrer en Espagne. Marius campa sur la rive gauche du Rhône qu'il couvrit de retranchements; mais s'étant aperçu que les sables amoncelés à l'entrée du fleuve empêchaient les navires de lui apporter des provi-

(1) Justin., lib. IV, cap. XXIV.
(2) Orose, lib. V, cap. XVI.
(3) Strab., lib. IV.

sions, il fit exécuter le fameux canal qui partait de son camp et aboutissait à la mer sur une rade vaste et commode.

Après avoir ravagé l'Espagne pendant deux années, les Cimbres revinrent dans la Gaule avec le projet de la traverser pour entrer en Italie. Cette foule d'hommes, chargés de butin, commirent la faute énorme de se diviser en deux armées. Les Cimbres gagnèrent l'Helvétie pour descendre dans la Cisalpine. Les Teutons et les Ambrons résolurent d'y entrer par les Alpes, en suivant le bord de la mer. Ils arrivèrent bientôt à l'embouchure du Rhône et le traversèrent vers l'angle nord de l'île de Camargue.

Marius, ne voulant pas compromettre son armée devant un si grand nombre de barbares dont la vue seule et les cris effroyables impressionnaient ses troupes, s'établit sur une langue de terre qui s'avançait entre deux étangs. A l'ouest étaient des marais. Son camp n'était accessible que par le nord, où existait un coteau; mais il l'avait fortifié d'un *vallum* dont les traces se voient encore du côté de Valduc. La ville de Fez, dont le nom vient de ce fossé, s'est élevée au milieu de ce gigantesque travail.

Ainsi retranché, le général romain fatigua les Teutons et les Ambrons par une inactivité dont ils ne prévoyaient pas les suites. Ces peuples, n'osant rien entreprendre contre le camp romain, prirent la résolution de passer outre et de laisser derrière eux Marius, comme avaient fait les Cimbres. Cette nuée d'hommes, d'enfants et de femmes furent six jours à défiler devant le camp romain, adressant mille invectives aux légionnaires et leur demandant s'ils n'avaient pas de nouvelles à faire tenir à leurs femmes à Rome (1).

Ils allèrent de là s'établir aux Eaux-Sextiennes (Aix). Marius les suivit et, craignant d'être surpris, il se fortifia dans un lieu très-élevé, mais où l'on manquait d'eau (2).

(1) Plutar. in Mario.

(2) Ce retranchement, toujours entretenu du temps des Romains, était un lieu de dépôt pour leurs subsistances. On l'appelle encore dans le pays : Camp du pain de munition : *Annonæ munitio.*

Un de ses détachements, s'étant éloigné pour en puiser à la rivière, fut attaqué et aurait été détruit s'il n'eût été promptement secouru.

Les Romains avaient eu à lutter non-seulement avec les hommes, mais encore avec les femmes ambrones, armées de haches, qui se précipitèrent dans la mêlée et firent un grand carnage. Ce dévouement leur coûta cher : ayant été faites prisonnières et se voyant exposées à la brutalité du soldat, elles demandèrent à entrer dans le partage des vestales, faveur qu'on ne voulut pas leur accorder. Alors ces malheureuses héroïnes de la piété conjugale s'étranglèrent elles-mêmes pendant la nuit.

Cette journée n'était, pour les barbares, que l'avant-coureur de la plus horrible défaite. Le lendemain, Marius quitta ses lignes, s'approcha de la rivière d'Arc et combattit avec un tel succès qu'il resta plus de cent mille confédérés sur le champ de bataille. Ce lieu a conservé le nom de Pourrières, venant de *putrido*, c'est-à-dire de la putréfaction des tas de cadavres que les barbares laissèrent sur ce lugubre terrain. « Depuis lors, dit Plutarque, les habitants de « ces plaines s'imaginèrent d'enclore leurs vignes avec des « haies faites d'ossements humains, et la graisse produite « par la décomposition des corps s'infiltra si profondément « dans la terre que, l'été suivant, les arbres produisirent « une quantité incroyable de fleurs et de fruits (1). »

La hauteur sur laquelle avaient campé les Romains reçut un temple dédié à la *Victoire*, où les populations voisines se rendirent pour leurs sacrifices. Les chrétiens n'abolirent pas l'antique pèlerinage, mais le temple païen devint l'église de Sainte-Victoire.

Le canal construit par Marius fut une nouvelle source de richesses pour Massalie, qui perçut de forts impôts sur les navires qui le fréquentaient. Voulant s'en assurer la possession, elle s'appropria les bouches du Rhône, y éleva des

(1) Plutar. in Mario.

tours servant de signaux et fit bâtir un temple à Diane l'Éphésienne, sur un terrain dont les sinuosités du fleuve avaient fait une île (1).

La race des Teutons et des Ambrons se trouvant complétement anéantie et la Province romaine délivrée, Marius s'approcha des monts pour aller à la rencontre des Cimbres, qui descendaient les Alpes Noriques, espérant être bientôt rejoints par leurs alliés. Rome n'avait pu leur opposer que deux légions sous la conduite de Catulus, ayant Sylla pour lieutenant. Les Cimbres s'apprêtaient à renverser d'aussi faibles obstacles, mais leur courage faiblit lorsqu'ils surent la défaite des Teutons et l'arrivée de Marius. Ils ne purent néanmoins refuser le combat. Les Romains leur tuèrent cent vingt mille hommes et firent soixante mille prisonniers. Leurs femmes, au désespoir, imitèrent la conduite des Ambrones. Montées sur leurs chariots, on les vit égorger leurs époux, leurs enfants, leurs pères, puis se poignarder elles-mêmes. D'autres se pendirent au timon des chariots, tandis que leurs maris, après s'être passé au cou les liens fixés à la corne des bœufs, aiguillonnaient l'animal et trouvaient la mort dans le sillon que leur corps avait formé (2).

Il ne resta rien de cet immense effort de la barbarie contre la civilisation romaine. Marius devint consul pour la cinquième fois, ce qui prépara les Romains à ces longues dictatures qui devaient créer l'empire et ruiner la république.

Peu de temps après, le nord de la Gaule fut inondé de populations germaniques qui avaient franchi le Rhin pour entrer en hostilité contre les Belges. La Province était donc comprimée entre ces peuples et les Romains, qui menaçaient également son repos et sa liberté. Les Germains s'avancèrent jusqu'à la Marne et la Seine, ce qui a fait croire à César que la Belgique n'était peuplée que de Germains. Cependant, mieux renseigné plus tard, il

(1) Strab., lib. IV.
(2) Plutar. in Mario.

appelle *Belgium* les contrées voisines de la mer, occupées par les Bellovaces, les Ambiani et les Atrébates; preuve que, de son temps, les Germains n'y avaient pas encore pénétré.

100-64. La guerre sociale vint, peu après, troubler la Province romaine et la plonger dans les horreurs de la guerre civile. A Rome, deux partis divisaient la république : Sylla, patricien orgueilleux, était à la tête de l'aristocratie ; Marius, à la tête du parti démocratique.

Sylla défit Marius, dont les partisans passèrent dans la Gaule. Les Aquitains, se rangeant du côté des bannis, écrasèrent Manilius Népos, menacèrent Narbonne, Massalie et passèrent les Alpes, ayant à leur tête Sertorius, dont les forces se trouvèrent composées d'Aquitains, de Volkes, de Ligures et d'Allobroges.

Pompée, après la mort de Sylla, fut envoyé par la faction aristocratique contre cette armée. Sertorius fut défait et rentra dans la Province, où il réunit une assemblée composée de sénateurs de Rome atteints par les proscriptions du parti vainqueur.

Pompée franchit les Alpes à son tour, accompagné de Fontéius, homme inflexible et cruel appartenant à l'école de Sylla. Ils marchèrent sur Narbonne, mettant tout à feu et à sang et chassant devant eux les postes de Sertorius. Pompée proscrivit les populations de villes entières et donna leur territoire à Massalie pour la récompenser des services qu'il en avait reçus. Il passa les Pyrénées sans rencontrer d'obstacles ; mais, le bruit ayant couru qu'il venait d'essuyer un échec, les populations de la Province se soulevèrent et marchèrent contre Massalie pour la punir de ses trahisons. Elles se seraient emparées de Narbonne, si Fontéius ne fût venu, avec quelques légions, pour la délivrer. Enfin Pompée revint dans la Province, préoccupé des punitions qu'il lui ferait subir. Il abolit ses priviléges, posa des colonies militaires dans un grand nombre de villes, dont il chassa et expropria les habitants. Beaucoup se sauvèrent dans les

Pyrénées. On les força d'en descendre à la pointe du sabre pour former une petite colonie, dont la ville fut nommée *Urbs Convenarum*, c'est-à-dire ville des hommes qui s'étaient rassemblés dans les montagnes, et parmi lesquels saint Jérôme place des bandes de voleurs (1).

63-51. La Province continua d'être gouvernée par Fontéius, qui ne cessa de l'accabler d'impôts et de réquisitions de vivres pour alimenter ses camps. Il imposa aux Allobroges des taxes extraordinaires, qu'ils furent hors d'état de payer, et enleva en masse toute la cavalerie et les jeunes gens du pays pour les envoyer combattre en Asie. Alors seulement le proconsul put écrire au sénat que l'ordre régnait dans la Province.

Dans le même temps, les deux partis qui s'étaient fait la guerre à Rome se reposaient après s'être exterminés. Les Allobroges, profitant de la trêve, envoyèrent des députés au sénat pour exposer l'indigence de leur nation et dénoncer le despotisme de Fontéius. Fabius Sanga, protecteur en titre de ce peuple, défendit sa cause contre Cicéron, qui avait en main celle du proconsul. On sait avec quelle ironie Cicéron parla des Gaulois et comment il parvint à obtenir l'acquittement de Fontéius.

Les délégués de la Gaule étaient au désespoir, lorsque des émissaires de Catilina les abordèrent et leur dirent qu'ils obtiendraient satisfaction si les Allobroges voulaient entrer dans leur parti. Les délégués informèrent Sanga de cette ouverture. Sanga, honnête patriote, leur représenta les conséquences funestes du complot et leur conseilla de le dénoncer à Cicéron, qui venait d'être nommé consul.

Cicéron les remercia de cette confidence et leur fit obtenir ce qu'on avait refusé à leurs justes sollicitations. Les principaux conjurés furent saisis et confrontés avec leurs dénonciateurs, qui partirent dès le lendemain pour la Gaule. Le succès de leur mission n'arrêta pas les Allobroges, en proie aux agents de Catilina. Ils se soulevèrent et pré-

(1) Hieron. advers. Vigil.

sentèrent la bataille à Fontéius, qui ne tarda pas à les soumettre. De leur côté, les Aquitains avaient défait et tué le général Préconius et chassé de leur pays le proconsul Manilius, dont les bagages étaient tombés dans leurs mains (1).

Nous arrivons au moment où la Gaule va subir une immense transformation due à la constitution romaine, qui visait à l'asservissement de tous les peuples. Avant d'aborder ce sujet, nous parlerons de la géographie et de l'état politique de ce pays, d'après César, qui est le meilleur guide que nous puissions avoir, puisque, ayant séjourné longtemps dans la Province, il a été plus à même que tout autre historien de connaître les choses qu'il a écrites pour le sénat, les Romains et la postérité.

ÉTAT DE LA GAULE AVANT LA CONQUÊTE

La Gaule, dit César, était bornée au midi par la Province romaine et les Pyrénées; à l'ouest, par l'Océan; au nord, par le Rhin; à l'est, par le même fleuve, le Jura et le Rhône.

On y voyait trois peuples qui différaient de mœurs et de langage. Les Celtes, placés au centre du pays, étaient séparés des Aquitains par la Garonne, et des Belges par la Marne et la Seine. Chacune de ces trois divisions se composait de tribus différentes.

Les Belges, parmi lesquels les Germains dominaient, étaient plus vaillants que les autres peuples, parce qu'ils méprisaient le luxe et la mollesse qui régnaient dans la Province romaine et ne recevaient pas de marchands étrangers.

Non-seulement les diverses nations de la Gaule, les bourgs, les villes et les villages, mais encore presque toutes les familles se divisaient en plusieurs factions, à la tête desquelles étaient ceux qui avaient le plus de crédit. Ces der-

(1) Cæs. de Bell. Gall., lib. III.

niers exerçaient un pouvoir arbitraire et faisaient tout résoudre suivant leur volonté dans les conseils. Cette constitution, qui remontait très-haut, avait l'avantage de garantir les petits de l'oppression des grands.

Il en était de même pour le gouvernement général de la Gaule, dont toutes les nations, sans distinction de race, se trouvaient divisées en deux partis. Les Éduens, appartenant à la Celtique, étaient à la tête de l'un, et les Séquanes (Francs-Comtois), Belges et Germains d'origine, à la tête de l'autre.

Les Séquanes étaient les plus faibles, car de toute ancienneté les Éduens, soutenus de l'alliance de plusieurs nations, les avaient dominés. Pour briser leurs chaînes, ils recherchèrent l'amitié des Germains et d'Arioviste, qu'ils mirent dans leurs intérêts à force de présents et de grandes promesses. Cette union les rendit si puissants qu'après avoir gagné plusieurs batailles sur les Éduens et leurs alliés, détruit leur noblesse, ils engagèrent dans leur parti la plupart des nations vaincues dont ils reçurent les enfants en otages, et se rendirent maîtres de toute la Gaule.

L'Éduen Divitiacus, touché du triste sort de sa nation, était allé à Rome pour implorer le secours du sénat. Sa demande fut rejetée; mais elle appelait Rome à s'immiscer tôt ou tard dans les querelles de tous ces peuples et traçait à César la politique qu'il devait suivre pour délivrer les Éduens et leurs alliés de l'oppression brutale des Germains, qui auraient fini par menacer la Province.

Il n'y avait dans toute la Gaule que deux sortes de personnes qui jouissaient de quelque considération : les druides ou les prêtres, la noblesse ou les chevaliers, car le peuple était presque regardé comme esclave.

Les druides étaient chargés des choses divines et des sacrifices. Ils avaient soin de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse et prenaient connaissance de tous les différends, tant publics que particuliers. Celui qui ne se soumettait pas à leurs décisions ne pouvait participer à leurs sacrifices. Qui-

conque avait mérité ce châtiment était regardé comme un pestiféré que l'on évitait par crainte de contagion.

Tous les druides n'avaient qu'un seul chef et s'assemblaient chaque année sur les terres des Carnutes (Chartrains), dans un lieu consacré pour ces assemblées. Ils n'allaient pas à la guerre ; ils étaient exempts de toutes charges, privilége qui engageait les pères à leur confier leurs enfants.

L'enseignement religieux des druides se faisait de mémoire. Ils se servaient de caractères grecs pour les seules affaires publiques et particulières.

Une de leurs principales maximes était que l'âme ne meurt pas, mais qu'à la mort elle passe d'un corps dans un autre ; enseignement qu'ils croyaient utile pour encourager la vertu et faire moins tenir à la vie.

Le second ordre, celui des chevaliers ou des nobles, était continuellement sous les armes, car il y avait des guerres presque tous les ans, soit pour attaquer soit pour se défendre. Cet état de choses, existant à l'arrivée de César, fut la cause principale de son immixtion dans les affaires du pays et par conséquent de la conquête.

Les Gaulois, superstitieux à l'excès, immolaient des hommes pour prévenir les dangers des grandes maladies et de la guerre. Ils choisissaient de préférence pour victimes des voleurs ou des hommes coupables de toute autre faute.

Leur grand dieu était Mercure, dont ils multipliaient les statues. Après lui les divinités les plus révérées étaient Apollon, connu sous le nom de *Bell*, ensuite Mars, Jupiter et Minerve. Ils pensaient qu'Apollon avait la puissance de guérir, aussi croit-on que toutes les eaux qui ont des vertus topiques étaient consacrées à ce dieu sous des noms différents. Ils attribuaient à Mars les dépouilles de l'ennemi et les déposaient dans un lieu consacré propre à cette destination; ils y avaient joint l'or dont s'empara César : preuve qu'il existait alors dans les principales villes de la Gaule des temples couverts dédiés à Mars; que l'art avait progressé depuis ces pierres brutes, ces enceintes druidiques qui n'a-

vaient d'autre toît que la cime des arbres et la voûte azurée des cieux; monuments grossiers et primitifs, voisins de l'époque où les prêtresses des Kymris se contentaient de faire des opérations magiques.

Les Gaulois se disaient descendants de Pluton, aussi mesuraient-ils le temps par le nombre des nuits et non par celui des jours.

Ils ne permettaient pas à leurs enfants de paraître devant eux en public avant qu'ils ne fussent en état ou en âge de porter les armes.

Un homme, en se mariant, était obligé de mettre dans la communauté une somme égale à celle que sa femme lui apportait en dot. Ces deux sommes appartenaient au survivant. Le mari avait la puissance de vie et de mort sur sa femme et ses enfants.

Les funérailles étaient magnifiques pour le pays. On y brûlait tout ce qui avait été l'objet des affections du défunt, jusqu'aux esclaves et aux animaux. Ceci ne doit s'entendre que des funérailles des grands, car dans les *tumuli* gaulois on trouve rarement des ossements de chevaux.

La plupart des nations formaient des républiques bien réglées, d'autres avaient des rois; mais elles passaient avec une incroyable légèreté de l'un à l'autre de ces deux gouvernements.

Les Gaulois connaissaient l'art de cultiver la terre. César trouva chez eux de grandes ressources en blés et en bestiaux pour l'alimentation de son armée. Ils avaient des métairies répandues çà et là dans les campagnes. On voit encore dans les bois des fossés servant de clôture aux parcs dans lesquels vaquaient leurs animaux domestiques. Les mares que l'on rencontre isolées dans les bois ont presque toujours dépendu de ces métairies.

Les Gaulois opulents se livraient eux-mêmes à l'agriculture et faisaient cultiver leurs terres par des esclaves, anciens prisonniers de guerre qui passaient presque toujours à l'en-

nemi aussitôt que la nation dans laquelle ils étaient retenus reprenait les armes (1).

Après ces données que nous puisons dans les *Commentaires* de César, nous emprunterons celles qui vont suivre aux historiens de l'époque postérieure et à l'étude des faits archéologiques.

Les porcs des Gaulois étaient conduits par bandes dans les plaines et surtout dans les forêts, où ils se nourrissaient de faînes et de glands. Cet usage s'est longtemps perpétué dans le droit de parcours que les abbayes et les seigneurs du moyen âge accordaient à leurs vassaux.

Les Celtes utilisaient le fumier et la cendre pour l'engrais des terres et appropriaient la marne à l'accroissement des produits agricoles (2). Ce sont eux qui les premiers ont adapté les roues à la charrue, inventé la herse et le crible à crin (3).

Ils savaient aussi tisser la laine et fabriquer l'étoffe avec laquelle ils confectionnaient leur vêtement national. Les Atrébates (d'Arras) passaient pour les plus habiles dans ce genre d'industrie.

Les hommes simplement habillés portaient un pantalon plus ou moins large qu'ils appelaient *bracca*, nom qui s'est conservé dans celui de bragues que donnent encore les paysans de Normandie à ce genre de vêtement. Le *sagum*, qui leur couvrait le reste du corps, était une espèce de blouse bariolée de diverses couleurs, formant des dessins carrés ou disposés en losanges.

Les deux sexes portaient des bracelets ou des boucles d'oreilles en bronze quelquefois doré ou argenté ; des torques ou colliers de boules de verre et d'ambre ; souvent de simples plaques d'or, ornements qu'ils ont conservés pendant la domination romaine (4).

(1) Cæs. de Bell. Gall., lib. I.
(2) Plin., lib. XXXIV, cap. XVII.
(3) Strab., lib. IV.
(4) Strab., lib. IV.

Les riches particuliers et les artisans habitaient déjà les villes où se tenaient les rois, les sénateurs et les états. La plupart de ces villes étaient fortifiées de murailles composées de quartiers de roches mises à sec et retenues par des poutres disposées en échiquier (1).

Les maisons des villes, généralement en bois, étaient enduites de torchis et dressées sur un simple lit de pierres sèches. Elles différaient peu de celles des campagnes. Strabon dit qu'elles étaient construites avec des planches, des claies, et terminées par un toit cintré couvert d'un chaume épais (2).

L'occupation habituelle des Gaulois était la guerre. Ils avaient, en outre, un goût si prononcé pour la chasse qn'ils faisaient, au retour, des espèces de marches triomphales, portant des têtes d'animaux qu'ils avaient forcés ou tués. C'était avec un trait en bois fort adroitement lancé de la main qu'ils faisaient la chasse aux oiseaux (3).

Leurs armes ont d'abord été en silex, à l'époque qu'on appelle l'*âge de pierre*. Ils en fabriquèrent plus tard en bronze, d'après un modèle venu de la Grèce et de l'Italie. Leur épée était en fer à l'arrivée de César. Les rares échantillons qui en ont été recueillis démontrent qu'elle avait la longueur de l'épée romaine et qu'elle était arrondie à l'extrémité. On ne doit donc pas la confondre avec les lames d'épées ayant 80 centimètres de long, trouvées dans le tombeau de Childéric, dans les sépultures du pays de Caux et les fossés d'Alise-Sainte-Reine, lesquelles sont d'origine germanique, comme le prouvent les haches et les *umbo* de boucliers recueillis près de ces épées.

Les Gaulois usaient de l'arc, de la fronde et d'une lance qu'ils nommaient *mataris*. César ne leur met jamais le javelot dans les mains.

(1) Cæs. de Bell. Gall., lib. VII.
(2) Strab., lib. IV.
(3) Possidonius, ap. Athen., lib. IV.

Les Celtes se servaient de boucliers en osier ou en bois recouverts de cuir (1). Ils ne tardèrent pas à apprendre l'art de se retrancher (2), de fortifier le lieu où ils mettaient leurs bagages (3), de lancer des vases d'argile et des traits enflammés sur les baraques des camps romains (4). Ils savaient aussi escalader les remparts ennemis en remplissant les fossés de terre et de fascines.

Quand ils voulaient commencer la guerre, ils convoquaient les états sous les armes, et tous les hommes susceptibles de les porter étaient obligés de se rendre à l'appel. Celui qui arrivait le dernier était massacré en présence de la multitude assemblée (5).

C'était par les marchands qu'ils savaient ce qui se passait chez les peuples voisins, ou par des hommes apostés dans les campagnes, qui s'avertissaient des événement par des cris, de sorte qu'une nouvelle parvenait à 100 lieues du point de départ en moins de vingt-quatre heures (6).

Les peuples de Lectoure avaient organisé un corps de leurs plus braves fantassins, qui portaient le nom de *solduriers* (7).

Les duels étaient communs parmi les Gaulois. Le célèbre voyageur Possidonius, qui les visitait du temps de Marius, dit qu'ils se provoquaient après le repas, et que ce qui n'était d'abord qu'un jeu aurait dégénéré en sanglant combat si les spectateurs ne les eussent séparés pour leur éviter la mort (8).

Les impôts étaient affermés à celui qui en donnait le plus haut prix. On les établissait sur les terres, sur le passage

(1) De Bell. Gall., lib. II.
(2) *Ibid.*, lib. III.
(3) *Ibid.*, lib. I.
(4) *Ibid.*, lib. V.
(5) *Ibid.*, lib. V.
(6) *Ibid.*, lib. VII.
(7) *Ibid.*, lib. III.
(8) Julian. epist. ad Max.

des ponts par les personnes et les animaux (1), et sur les marchandises qui entraient dans les villes ou qui étaient transportées d'une nation dans une autre.

Les peuples de l'Armorique possédaient un grand nombre de navires au moyen desquels ils rendaient tributaires tous ceux qui naviguaient dans leurs eaux.

Les Gaulois avaient de grandes voies pour communiquer d'un peuple à l'autre; elles gravissaient les montagnes en ligne presque directe pour arriver dans les plaines. Ces routes sont maintenant nos chemins cavés que l'art moderne s'est efforcé d'élargir ou a évités. La difficulté des communications contraignait souvent d'opérer les transports à dos de cheval (2).

On remarquait sur toutes les rivières des ponts en bois posés sur de solides pilotis (3), puis des ponts de bateaux et des radeaux.

Les sépultures gauloises se manifestent par quelques *tumuli* ou monticules en terre couvrant des galeries formées de pierres superposées à sec. On trouve dans ces galeries des squelettes et des urnes d'une pâte grossière renfermant des cendres et des ossements qui ont subi l'action du feu, preuve que ces peuples brûlaient et inhumaient simultanément leurs morts.

Les médailles celtiques, un peu concaves d'un côté et convexes de l'autre, sont en or, en argent ou en bronze mélangé de plomb et d'étain. Elles présentent souvent la tête informe d'un chef gaulois, garnie de cheveux bouclés, d'ornements fastueux et inexplicables (4). Elles sont souvent imitées des monnaies macédoniennes. La Minerve et beaucoup d'autres attributs paraissent être des copies

(1) De Bell. Gall., lib. I.

(2) Strabon., lib. IV.

(3) De Bell. Gall., lib. I.

(4) Æneis prætorea galeis cum magnis appendiciis ad prolixam ostentationem factis capita muniunt. (Diod. Sic.)

serviles des deniers consulaires. Le sanglier seul est un type tout à fait gaulois.

Nous avons laissé les Éduens et leurs alliés aux prises avec les Séquanes renforcés de Germains; l'union de ces deux derniers peuples menaçait l'indépendance et la tranquillité de la Gaule. Il n'y avait pas d'année où il n'y eût des guerres soit pour attaquer soit pour se défendre. A cet état de choses s'ajoutèrent les prétentions des Helvètes, descendants des Galls, premiers envahisseurs de nos contrées. Ces peuples, trop à l'étroit en Helvétie, projetèrent de passer le Rhône pour aller s'établir chez les Santons (peuples de Saintes). Après avoir fait des provisions de blé, brûlé leurs villes et leurs bourgades, ils partirent au nombre de trois cent soixante-huit mille, femmes et enfants compris, marchèrent entre le Jura, le lac Léman, et se présentèrent devant Genève.

Nous raconterons les guerres qui vont suivre d'après les récits que César a laissés de ses campagnes, récits qu'il adressait à la fin de chaque année, en forme de rapports, au sénat, et qui ont été réunis, croyons-nous, pour composer le livre connu sous le nom de *Commentaires*. A cette époque, le gouvernement romain, après avoir envahi les petites nations d'Italie, désirait s'adjoindre toutes celles du monde connu. Rome était toujours divisée en deux partis irréconciliables : le parti aristocratique et celui des démagogues. Marius avait fait prévaloir le dernier à force de sang et de proscriptions. Le patricien Sylla l'avait abattu en proscrivant les proscripteurs à leur tour. Catilina avait succombé en voulant relever le parti de Marius; Pompée gouvernait la république.

Il se trouvait alors à Rome un ambitieux de naissance illustre, ayant fait la guerre sans éclat, et dont le désir était pourtant d'égaler les exploits de Pompée. C'était César qui, pour arriver à ses fins, avait pris part à la conjuration de Catilina en confident muet et d'une manière indirecte, il est

vrai, mais toutefois suffisante pour qu'il en profitât si elle eût réussi. Il avait le pied dans les deux camps, caressait Pompée et fréquentait le tribun Clodius, ardent soutien de la démagogie. C'était par leur entremise qu'il sollicitait un commandement important pour rentrer dans Rome à la manière de Marius et de Sylla. Pompée et Clodius, qui désiraient l'éloigner, obtinrent pour lui le gouvernement de la Cisalpine d'abord, auquel ils firent bientôt ajouter celui de la Transalpine.

CAMPAGNES DE CÉSAR

58 *Première campagne.* — César, instruit du projet des Helvètes, quitta Rome et arriva avant eux à Genève, dont il fit couper les ponts. Ils lui demandèrent la permission de traverser le Rhône et la Province, voie la plus facile pour arriver chez les Santons. Ce passage leur ayant été refusé, ils essayèrent de le tenter de force, furent repoussés et se dirigèrent sur le Pas-de-la-Cluse pour traverser le pays des Séquanes et gagner la Saône au-dessous de Mâcon. César, prévoyant leur marche, partit pour Aquilée, en ramena trois légions et vint s'établir chez les Ségusiaves (Lyonnais), d'où il alla bientôt attaquer les Helvètes au moment où ils traversaient la Saône. Il en détruisit le quart qui n'avait pas encore eu le temps de la franchir. Après avoir reçu la cavalerie éduenne, il se mit à la poursuite des émigrants, qui, peu de jours après, abandonnèrent la rivière vers Châlons, pour se diriger du côté de Cussy-la-Colonne. Ce fut sur ce point que César les joignit, détruisit leur armée, dont les restes malheureux se réfugièrent du côté de Langres. Les légions s'étant mises à leur poursuite, ils demandèrent à se rendre. Vu l'immensité de leurs pertes, César consentit à les renvoyer chez eux à condition qu'ils y reconstruiraient des maisons, ne voulant pas que les Germains s'emparassent de leur pays et ne devinssent ainsi trop voisins de la Province romaine. Les Éduens obtinrent qu'on leur laissât les Boïens,

peuple en grande réputation de valeur, pour garder leurs frontières du côté de l'Allier.

Cette affaire terminée, les Éduens prièrent César de les délivrer des Germains, qui occupaient le tiers de la Séquanie, ajoutant qu'Arioviste, leur roi, mandait tous les jours de nouveaux peuples d'outre-Rhin pour se renforcer et pénétrer dans l'intérieur du pays. César envoya des messagers à Arioviste, du côté de Strasbourg, pour l'engager à respecter le territoire gaulois. Après avoir fait une réponse peu conciliante, ce roi sortit des terres que les Séquanes lui avaient concédées le long du Rhin et se dirigea sur Besançon. César le devança dans cette place, et, après l'avoir approvisionnée, marcha jusque sur le territoire d'Amage, voisin de Luxeuil, disent quelques-uns, où les Germains s'étaient arrêtés. Il leur livra une grande bataille, détruisit leur armée dont les débris s'enfuirent jusqu'au Rhin, qu'Arioviste traversa dans une barque. Cette défaite eut un grand retentissement en Germanie, et l'on ne vit plus dans la Gaule que des bandes sans consistance qui s'y rendaient plutôt par amour du pillage qu'avec le projet de s'y établir.

57. *Deuxième campagne.* — Durant l'hiver, les Belges s'imaginèrent, et non peut-être sans raison, que César, après les avantages de sa première campagne, tournerait ses armes contre eux et chercherait à les soumettre. Tous se liguèrent, et leur confédération se composa de ceux du Vexin, du Beauvoisis, de Soissons, de l'Amiénais, du Vermandois, de l'Artois et du Cambrésis.

César, revenu dans la Gaule au printemps, fut instruit de ces menées par les Éduens. Il réunit ses troupes du côté de Besançon et se dirigea sur le territoire des Rhèmes (Rémois). Ceux-ci lui envoyèrent des messagers pour l'assurer qu'ils n'étaient pas entrés dans la ligue, dont ils craignaient même les entreprises, et lui offrirent leurs troupes comme auxiliaires. César fit mettre une garnison de Rhèmes dans Bibrax (Pont-Arcy), passa l'Aisne et s'établit sur la colline de Chaudardes, située à un kilomètre de Pontaver. Ainsi se trouva

couverte cette rivière qui protégeait la frontière septentrionale du pays rémois. Les Belges, sous les ordres de Galba, roi des Suessions, s'avancèrent contre César et investirent Bibrax. N'ayant pu s'en rendre maîtres, ils s'approchèrent du camp romain, tentèrent de l'attaquer, furent battus sur le bord de l'Aisne et mis en fuite.

Pour récompenser les Rhèmes, qui l'avaient si bien secondé, César les combla de distinctions et de faveurs. Voyant cela, d'anciens alliés leur revinrent après avoir abandonné le parti des Éduens.

Ces choses terminées, César alla promptement s'emparer de *Noviodunum* (Soissons), de *Bratuspantium* (Beauvais) et de Samarobrive (Amiens). Il quitta Samarobrive pour s'approcher de la Sambre, où il détruisit, dans une bataille rangée, la nation des Nerviens (P. de Bavay). Il passa ensuite chez les Atuates, peuplade cimbrique laissée, avons-nous vu, sur le territoire de Namur à la garde des bagages, tandis que le gros de la nation marchait sur la Province. Les Atuates, retirés dans leur *oppidum* que la science moderne place à Falize, devant Huy-sur-Sambre, offrirent de se rendre ; mais César, ayant reconnu qu'ils cherchaient à se soustraire aux conditions du traité, s'empara de leur place et vendit tous ceux qui avaient porté les armes. La Belgique étant pacifiée, il ramena ses légions en quartiers d'hiver dans le pays chartrain et sur les bords de la Loire, puis il partit pour l'Italie.

56. *Troisième campagne.* — Ayant su, au moment où il quittait la Gaule, que les cités maritimes se disposaient à faire la guerre au printemps, César donna l'ordre de construire un grand nombre de navires sur la Loire. Tout étant prêt à son retour pour entrer en campagne, il envoya trois légions dans le pays des Unelles (Cotentin), qu'elles soumirent après un sanglant combat sur le territoire de Montcastre, et deux autres dans le midi, qui défirent les Aquitains. Quant à lui, il marcha contre ceux de Vannes, pendant que sa flotte descendait la Loire pour les attaquer devant le Morbihan.

Après avoir détruit les navires des Vénètes, César fit égorger leur sénat et vendit à l'encan tout le reste de la nation. Cette expédition terminée, il suivit la rive maritime pour aller dans le nord de la Gaule ravager les terres des Ménapiens; puis il envoya ses troupes hiverner à Évreux, à Lisieux et chez les peuples où l'on avait précédemment fait la guerre, c'est-à-dire dans le Cotentin.

Quatrième campagne. — César, qui était allé comme de coutume en Italie, sut en rentrant dans la Gaule, que deux nations germaniques, les Tenchtères et les Usipètes, avaient franchi le Rhin et s'étaient établies dans la partie du pays des Ménapiens qui s'est appelée *Gueldre.* Il rappela ses légions campées chez les Éburovices et les Lexoves, et se dirigea du côté de *Juliacum* (Juliers) où il rencontra l'armée germaine. Après l'avoir détruite, il en poursuivit les restes jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin, où ces malheureux périrent après s'être précipités dans les deux fleuves.

César, rentré dans son camp, sut que des escadrons germains avaient traversé le Rhin pour entrer chez les Sicambres. Il se porta sur le point où ce passage avait eu lieu (Andernach), y jeta un pont et arriva sur la rive droite. S'étant avancé dans l'intérieur du pays, il apprit des Ubiens que toutes les populations hostiles s'étaient retirées au loin dans les bois. Ne voulant pas trop s'engager, il revint du côté du pont, rentra dans la Gaule pour aller au port d'Itius (Wissant), où tous ses navires étaient assemblés. Il mit aussitôt à la voile, descendit dans l'île des Bretons et revint à Itius après avoir obtenu la soumission de plusieurs peuples. Les troupes furent réparties en quartiers d'hiver chez les Belges. Nous lisons dans les lettres de Cicéron à Atticus que le frère du grand orateur avait débuté en qualité de tribun dans cette expédition.

Cinquième campagne. — Avant de partir pour l'Italie, César avait ordonné à ses légions de construire un grand nombre de navires pendant l'hiver, désirant entreprendre l'année suivante une seconde campagne dans la même île.

Ses troupes, placées chez les Belges, étaient donc échelonnées sur les bords de la mer, de la Somme et de la Seine.

Il les rejoignit au printemps, visita tous les chantiers où ses navires avaient été construits, en trouva plus de 600 tels qu'il les avait commandés et ordonna, après avoir félicité les soldats de leur travail, de les réunir au port d'Itius.

Avant de se rendre lui-même dans ce port, et sans perdre de temps, il part pour le pays des Trévires, où deux factions se disputaient l'autorité : la première était dirigée par Induciomare, chef du parti national ; la seconde par Cingétorix, son gendre, tenant au parti romain. Induciomare leva des troupes qu'il renferma dans les Ardennes. Cingétorix, au contraire, vint trouver César. Voyant cela, Induciomare fit la même démarche ; mais le général romain conféra l'autorité à Cingétorix. Induciomare se soumit, mais la diminution de son crédit augmenta son ressentiment.

Ces arrangements pris, César alla rejoindre ses navires qu'il trouva réunis à Itius, sauf quarante construits dans la Marne, chez les Meldes, lesquels avaient été retenus par une tempête et des vents contraires. Après avoir laissé des troupes à la garde du port et des cantons voisins, il faisait embarquer ses légions, lorsqu'il apprit que l'Éduen Dumnorix, ne voulant pas le suivre en Angleterre, avait pris la fuite avec la cavalerie de son pays. Il envoya les escadrons romains à sa poursuite. Ils l'atteignirent, le tuèrent et ramenèrent au camp les cavaliers éduens.

Tout étant prêt pour le départ de la flotte, César fait lever les ancres et touche à l'île des Bretons. Il descend à terre, repousse les insulaires, les poursuit et traverse la Tamise à vingt lieues de son embouchure pour entrer dans les États de Cassivellaunus, chef de l'armée ennemie. Après s'être emparé de l'*oppidum* de ce roi et avoir reçu la soumission et les ôtages de plusieurs peuples, il revient à ses navires et rentre dans la Gaule.

Il éparpille ses troupes chez plusieurs nations, afin de pourvoir à la disette des vivres qui régnait alors. Quinze

cohortes vont chez les Éburons, dans *Atuatuca* (Tongres), sous les ordres de Sabinus et de Cotta; une légion se porte avec Cicéron chez les Nerviens, du côté de Mons. La seconde, avec Labiénus, à Maquenoise, sur la frontière des Rhèmes, Enfin les autres restent avec César dans le *Belgium*, c'est-à-dire à Amiens, à Beauvais et dans les quartiers voisins.

Ambiorix, roi des Éburons, avait d'abord fait bon accueil à Sabinus et lui avait même fourni des vivres; mais bientôt, gagné par les Trévires et les Germains, il fit prendre les armes à tout son peuple et le conduisit devant le camp d'*Atuatuca*. On parlementa des deux côtés. Ambiorix permit aux cohortes de sortir pour aller rejoindre César ou Cicéron. Sabinus, malgré l'avis contraire de Cotta, sortit de son retranchement : funeste parti, car ses cohortes, bientôt attaquées en chemin, furent écrasées. Lui-même et son collègue tombèrent sous le glaive en combattant.

Les Éburons, fiers de ce premier succès, se portent sur le camp de Cicéron, avec les Atuates qu'ils soulèvent en traversant leur territoire. Ambiorix propose au général romain, comme il avait fait à Sabinus, de partir pour aller rejoindre César. Cicéron refuse et se défend, au contraire, avec acharnement pendant plusieurs jours. Il était près de succomber, lorsque César, instruit de sa position, quitta Samarobrive pour aller à son secours. Sa marche étant connue des Éburons et des Atuates, ils abandonnèrent le siége et vinrent à sa rencontre. César les battit, les mit en fuite et dégagea son lieutenant.

Pendant que ces choses se passaient, Labiénus, campé sur la frontière des Rhèmes, sut par Cingétorix que Induciomare devait venir l'attaquer avec l'armée des Trévires. Il se tint sur ses gardes, manda la cavalerie des États voisins, et, un jour que Induciomare s'était approché du camp, il lança contre lui ses escadrons, qui l'atteignirent et le tuèrent au passage d'une rivière. Sa tête fut apportée à Labiénus.

Après avoir dégagé Cicéron, César revint avec lui dans le *Belgium* et passa l'hiver à Samarobrive. Ces nouvelles

ayant été mandées à Rome, le sénat prescrivit quinze jours de prières publiques.

53. *Sixième campagne.* — La défaite de Sabinus et de Cotta, bientôt répandue dans la Gaule, engagea plusieurs peuples à s'entendre pour résister à l'armée romaine. Les Trévires appelèrent les Germains et se liguèrent avec Ambiorix, les Ménapiens et les Nerviens. De leur côté, ceux de Chartres et de Sens n'obéissaient plus aux ordres de César. Celui-ci marcha contre les derniers, qui se soumirent et obtinrent leur pardon par l'entremise des Éduens.

César enleva la cavalerie des Senons et vint à Paris. Après y avoir terminé les états, il fit une nouvelle répartition des légions. Il en envoya deux à Labiénus dans le pays de Trèves, puis, étant allé avec les deux autres du côté de Bavay, il ravagea le territoire des Nerviens et finit par traiter avec eux, à condition qu'ils ne recevraient pas Ambiorix. Voulant imposer la même obligation aux Germains, il rejoignit Labiénus chez les Trévires, s'approcha du Rhin, fit jeter un nouveau pont au-dessous du lieu où il avait établi le premier (Andernach) et entra chez les Sicambres, dont il ravagea les terres; puis il revint après cette expédition dans la Gaule.

Croyant avoir privé Ambiorix de tout lieu de refuge, il marcha sur les États de ce roi, passa la Meuse et s'établit dans *Atuatuca* (Tongres). De ce point, il envoya sur des routes divergentes plusieurs légions qui mirent le pays à feu et à sang. Elles ne purent rencontrer Ambiorix; mais la destruction des quinze cohortes de Sabinus était vengée.

Après cette expédition, César alla tenir les états à *Durocortorum* (Reims). Acco, chef du soulèvement des Senons, amené dans cette ville, y fut condammé à mort et décapité. Les légions furent envoyées en quartiers d'hiver dans les pays de Trèves, de Langres et de Sens. César partit pour l'Italie où il tint les états.

52. *Septième campagne.* — Les Gaulois ayant appris les désordres qui régnaient à Rome, le meurtre du tribun Clo-

dius, ami de César, crurent que ce dernier serait retenu en Italie pour y soigner ses intérêts et ne reviendrait plus chez eux. Ils se liguèrent de nouveau. Les Arvernes élurent pour roi Vercingétorix, qui, voulant se créer une armée, fit alliance avec les peuples voisins, dont il reçut les contingents. Ceux de Chartres, s'étant révoltés les premiers, entrèrent dans Orléans, tuèrent tous les citoyens romains que leurs fonctions ou le commerce y avaient attirés. Pendant ce temps-là, Vercingétorix envoyait plusieurs corps pour ravager et faire soulever la Province.

César, instruit de ces événements, fit des levées dans la Cisalpine, quitta l'Italie et vint jusqu'à Narbonne, mettant des garnisons dans toutes les places. De Narbonne, il se rendit chez les Arvernes en traversant le Vivarais.

Vercingétorix, déjà sorti de l'Arvernie, s'était porté du côté d'*Avaricum* (Bourges). Il rétrograda pour aller à la défense de son propre pays. César, profitant de cette contre-marche, quitta le Vivarais et se dirigea sur Langres, en cheminant jour et nuit, avec une escorte de cavalerie. Il réunit les légions cantonnées dans ces parages et alla rejoindre les corps qui avaient passé l'hiver à Sens. De Sens, il partit pour Orléans, où il vengea le meurtre des Romains qui avait eu lieu dans cette ville.

Pendant ce temps-là, Vercingétorix, instruit de la marche de César, quittait encore une fois promptement son pays pour atteindre l'armée romaine, qu'il rencontra vers *Noviodunum* (Nouan-le-Fuzelier). Après un simple combat de cavalerie, les légions allèrent assiéger *Avaricum*. Vercingétorix les suivit à petites journées, les quitta bientôt et s'établit à quatre lieues d'elles, sur une montagne protégée par les marais de Beaugy. Il fit malheureusement peu d'efforts contre les assiégeants de Bourges. Cette ville fut prise et détruite. La population fut égorgée, après avoir fait des prodiges de valeur.

César partit immédiatement pour Decize, où il avait à juger un différend qui existait entre les Éduens, au sujet de

l'élection *approuvée par les druides* du vergobret ou souverain magistrat du pays.

Cette affaire terminée, il rétrograda sur l'Allier pour se rendre chez les Arvernes. Vercingétorix, qui étudiait ses mouvements, le suivit sur la rive gauche de la rivière pour l'empêcher de la franchir. César, agissant de ruse et laissant l'ennemi continuer sa route, s'arrêta pendant la nuit, donna l'ordre de réparer un pont que les Gaulois avaient détruit et le fit passer à ses troupes. Le chef arverne, voyant les légions sur ses derrières, alla promptement se renfermer dans Gergovie. César vint l'y assiéger ; mais vigoureusement repoussé dans plusieurs assauts, et après avoir perdu beaucoup de monde, il leva le siége, rétrograda sur l'Allier, ensuite sur la Loire, sans être poursuivi par Vercingétorix qui ne sut pas tirer parti de sa victoire ; de là César alla rejoindre Labiénus, qu'il avait laissé à Sens avec ordre de soumettre les nations du nord-ouest de la Gaule.

Les *Parisii* et leurs alliés, connaissant les projets de Labiénus, avaient réuni sur les pentes de la montagne de Sainte-Geneviève, qui s'appelait alors mont de Lutèce, des troupes protégées par la rivière et les marais de la Bièvre. Elles étaient commandées par l'Aulerce-Éburovice Camulogène, général fort âgé, mais ayant une grande expérience des choses de la guerre. Labiénus, arrivé devant le marais et ne pouvant le franchir, rétrograda sur Melun, où il s'empara de 40 navires. Il marcha de nouveau sur Paris, par la rive droite de la Seine, et alla s'établir devant l'île que nous appelons maintenant la Cité. Les Gaulois, connaissant sa marche, ordonnèrent de brûler les ponts et les maisons de l'*oppidum* et vinrent, en changeant de front, se poser devant les quartiers romains.

Labiénus, apprenant alors l'insuccès et la retraite subite de César, crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'aller à sa rencontre ; mais, avant de partir, il voulut terminer la campagne par un coup d'éclat, afin que son départ n'eût pas l'apparence d'une fuite. Il ordonna, en conséquence, de faire

un pont sous Auteuil pendant la nuit avec les navires amenés de Melun, et le fit passer à ses troupes. A la pointe du jour, elles étaient en ligne devant l'armée des *Parisii* accourue pour les repousser. Le combat s'engage, Camulogène est tué, les Gaulois sont mis en fuite; Labiénus retourne dans *Agendicum,* qu'il abandonne aussitôt pour se réunir à César.

Il est probable qu'après leur jonction les deux armées suivirent la voie d'Auxerre et de Troyes pour aller séjourner durant l'espace de plus d'un mois sur le territoire des Rhèmes, où se voient encore beaucoup de camps antiques. Partout ailleurs les légions auraient été harcelées et n'auraient pu recevoir la cavalerie d'outre-Rhin, que César avait mandée.

Pendant ce temps-là les Éduens, soulevés, avaient réuni les états de la Gaule dans Autun et appelé l'heureux Vercingétorix à Bibracte avec ses Arvernes. On lui confia le commandement général des troupes confédérées. Alors César, qui s'était mis en marche pour secourir la Province, rencontra Vercingétorix à quatre lieues de lui, au moment où les légions se dirigeaient sur le pays des Séquanes par l'extrême frontière des Lingons, c'est-à-dire qu'après avoir quitté le pays des Rhèmes César passait la Saône à Gray pour entrer chez les Séquanes (Francs-Comtois), lorsque ses colonnes d'avant-garde eurent connaissance des troupes arvernes parties d'Autun pour attaquer de flanc les légions.

Il y eut entre les deux armées un combat de cavalerie que Plutarque dit avoir eu lieu chez les Séquanes. Donc le chef arverne dut rétrograder sur le Doubs, et aller de là se renfermer dans l'*Alesia* des Mandubiens, sur la montagne d'Alaise, voisine de Salins, laquelle convient parfaitement à la topographie du siége, présente dans son pourtour des restes de *castella,* de remparts, et les fossés dans lesquels César fit enfoncer des pieux pointus; tandis qu'au contraire le mont d'Alise-Sainte-Reine, rival de celui d'Alaise, n'offre

au sommet qu'un plateau propre à recevoir quarante mille hommes au plus et non les cent quatre-vingt-dix mille légionnaires et Mandubiens dont parle César. Ajoutons que les assiégés et leurs bestiaux y auraient été privés d'eau et de bois, que les camps romains de forme ovale qu'on y a découverts appartiennent au quatrième siècle, et que les armes recueillies dans les fouilles sont la plupart franques ou germaines.

César poursuivit Vercingétorix et vint mettre le siége devant *Alesia* en l'entourant d'une ligne de contrevallation. Le chef gaulois, voyant qu'il allait être emprisonné dans les murs de la place, renvoya sa cavalerie et demanda des secours à toute la Gaule. César, prévoyant qu'il aurait bientôt affaire à des ennemis venant du dehors, établit sur ses derrières une nouvelle ligne de remparts renforcée d'une infinité de travaux consistant en fossés, pieux pointus et plateaux en bois garnis d'aiguillons de fer.

Les confédérés arrivèrent au nombre de deux cent cinquante mille. Les deux lignes romaines furent attaquées en même temps par les assiégés et par l'armée de secours. Les Gaulois, ayant été plusieurs fois battus et repoussés par suite de l'inaction et de l'incapacité des chefs qui ne surent renforcer à temps les points menacés, cessèrent le combat et demandèrent à se rendre. Vercingétorix se livra à César; une partie des assiégés fut donnée, à titre de butin, aux légionnaires, et les autres renvoyés dans leurs foyers. Ces choses terminées, le conquérant entra dans le pays éduen, qui se soumit et envoya ses légions en quartiers d'hiver chez les Séquanes, sur les bords de la Saône, et du côté d'Autun, de Bourges, de Reims et de Rodez. Lui-même alla passer l'hiver à Bibracte.

51. *Huitième campagne.* — Les nations gauloises, ne se regardant pas comme battues, résolurent de lutter seules, afin de disséminer l'armée romaine qui ne pouvait se trouver sur tous les points à la fois. César, voulant détruire cette opinion, partit en hiver avec sa cavalerie et deux légions

pour le pays des Bituriges. Ceux-ci et les nations voisines firent leur soumission et lui envoyèrent des ôtages. Il récompensa ses troupes, entrées en campagne dans la plus mauvaise saison de l'année, et revint à Bibracte.

Il marcha bientôt contre ceux de Chartres, qui menaçaient leurs voisins de Bourges, et entra dans Orléans, que les habitants avaient désertée, se voyant dans l'impossibilité de la défendre.

Alors une députation de Rhèmes vint dans cette ville le prévenir que les peuples de Soissons, annexés à leur État, étaient menacés par ceux du Beauvoisis. Il laisse une garnison dans Orléans, et, après, avoir donné l'ordre à quelques légions de se réunir dans le Soissonnais, il va les rejoindre et passe aussitôt sur le territoire des Bellovaces.

Il campe à leur frontière et envoie des cavaliers pour s'informer du lieu où sont les Belges. Sachant qu'ils étaient réunis non loin de la Somme, dans un lieu que nous plaçons devant l'enceinte militaire de Liercourt, près d'Abbeville, il marche contre eux et les attaque. L'armée ennemie se retire à trois lieues de là. César resta dans son camp et manda de nouvelles légions, afin de porter un coup décisif. Il détruisit, en attendant, un corps de l'armée belge qui s'était avancé pour tendre une embuscade aux fourrageurs romains. Corréus, de Beauvais, qui commandait ce corps, fut tué dans la mêlée, ce qui fit prendre aux confédérés la résolution de se soumettre au vainqueur.

César, ne voyant aucun peuple qui songeât à prendre les armes, resta quelque temps à *Bratuspantium* (Beauvais) avec le questeur Antoine. Il envoya Fabius avec vingt-cinq cohortes rejoindre chez les Rutènes (peuples de Rodez) Rébilus, qui avait trop peu de troupes pour maintenir le pays dans l'obéissance, et alla lui-même du côté de Liége, dans les États d'Ambiorix, où il mit tout à feu et à sang, afin de rendre ce chef odieux à ses sujets et pour empêcher qu'il ne trouvât de retraite chez eux.

Cependant Duratius, chef des Pictons et l'allié des

Romains, écrivit à Rébilus, campé près de Rodez, que lui, Duratius, allait bientôt être assiégé dans *Limonum* (Poitiers) par Dumnacus, chef des Andes (Angevins), qui combattaient pour l'indépendance de la Gaule. Rébilus se mit en route pour secourir Duratius. Il approchait de *Limonum* quand le patriote Dumnacus leva le siége et se porta à sa rencontre. Rébilus se retrancha dans un camp qui se voit encore à quatre lieues au sud de Poitiers. Dumnacus, n'osant l'y attaquer, retourna devant *Limonum*. Alors Fabius, que César avait expédié du Beauvoisis pour renforcer Rébilus chez les Rutènes, s'approcha de la ville assiégée. Dumnacus, jugeant qu'il allait être pris entre deux armées, rétrograda sur la Loire pour la franchir aux Ponts-de-Cé. Fabius, changeant alors de direction, alla lui barrer le chemin et détruisit ses troupes. Dumnacus, abandonné de tous, fut obligé de s'enfuir de cachette en cachette, jusqu'à l'extrémité des Gaules, c'est-à-dire chez les Ménapiens.

Peu après, Drapès, de Sens, qui avait ramassé les fuyards de cette malheureuse armée, se réunit à Lutérius, de Cahors, pour aller ravager la Province. Voyant qu'ils ne pourraient échapper aux légions de Rébilus, qui les poursuivaient, ils gagnèrent les terres des Cadurces et se renfermèrent dans la place d'*Uxellodunum* (le Puy-d'Issolu). Rébilus la fit bientôt investir. Une partie de la garnison en sortit pour aller faire des vivres. Elle fut défaite dans le camp où elle s'était retranchée. Lutérius demeura prisonnier et se laissa mourir de faim dans son cachot. Rébilus, de retour au siége, fut rejoint par son collègue Fabius, ensuite par César. Les assiégés privés d'eau se rendirent. César eut la cruauté de faire couper les mains à ceux qui avaient porté les armes. Ceci terminé, il passa de suite en Aquitaine et de là dans Narbonne. Après avoir mis ordre dans cette ville à quelques affaires, il distribua ses légions en quartiers d'hiver chez les Belges, les Arvernes, les Éduens, et alla dans tous les États dont il régla les différends. Arrivé à *Németocenne* (Arras), pour y passer le temps de la mauvaise saison, il apprit que

Comius courait les grands chemins à la tête de la cavalerie atrébate, excitant ses concitoyens à enlever les convois que l'on menait aux quartiers des légions; que Volusiénus, général de la cavalerie romaine, l'avait chaudement poursuivi et que, dans une rencontre, Comius lui avait percé la cuisse de sa lance; enfin que ce dernier, voyant l'inutilité de ses efforts, avait demandé à traiter, déclarant qu'il irait où l'enverrait le questeur Antoine, pourvu qu'on ne lui donnât jamais la mortification et la honte de paraître devant aucun Romain.

César s'étudia durant l'hiver à retenir les peuples dans son alliance et à organiser sa conquête. Il reçut à Némétocenne tous les grands du pays, créa les uns chefs de leurs nations et fit aux autres toutes sortes de caresses en leur montrant les honneurs en perspective, le droit de bourgeoisie romaine, les portes du sénat ouvertes et l'accession à toutes les dignités de la république.

Des tables étaient ordinairement dressées dans sa maison : les unes pour les gens de guerre, les autres pour les chefs les plus éminents du pays.

Les femmes gauloises elles-mêmes ne furent pas insensibles à la gloire du conquérant. Celles qui ne s'abandonnèrent pas volontiers à ses caprices furent corrompues par ses présents et par l'or qu'il leur prodiguait.

Les villes qui l'avaient favorisé sollicitèrent la faveur de prendre son nom. On les appela *Julies* ou *Césarées*. On vit alors dans la Gaule *Juliodunum*, *Juliobona* et *Cæsarodunum*.

Il modéra les impôts pour gagner la sympathie des populations, et taxa seulement la Province à quatre millions de sesterces, un peu moins de dix millions de notre monnaie actuelle.

Au printemps, il partit pour la Cisalpine, dont il visita les villes et les colonies. A son retour dans la Gaule, il donna rendez-vous à ses légions sur le territoire de Trèves, et, après les avoir passées en revue, il les envoya en quartiers

d'hiver dans le *Belgium* et dans le pays éduen : judicieuse répartition qui assurait la tranquillité de la Province, car les Belges en étaient les plus remuants et les Éduens y jouissaient de la plus grande autorité.

Ainsi fut terminée la conquête des Gaules, qui confondit cent peuples de races et de familles diverses dans l'unité romaine. Nous verrons bientôt les résultats qui découleront de cette inique effacement de tant de nationalités.

LA GAULE

PENDANT LA DOMINATION ROMAINE

—

La Gaule entre dans une ère nouvelle après la conquête. Que gagneront ses divers États, jadis libres et confédérés, à l'adjonction romaine ? Des mœurs plus polies, dira-t-on, le goût des arts, une civilisation moins barbare. C'est vrai ; mais, avec le temps, ces avantages n'auraient-ils pas pénétré de Marseille chez les Celtes et de là chez les Belges? Ces deux derniers peuples ne se seraient-ils pas aussi bien façonnés sous l'empire de leurs propres aspirations (car l'homme sera toujours tourmenté du besoin de savoir) que sous la menaçante épée du soldat romain ? Ils n'auraient pas souffert des péripéties d'un empire insatiable et dominateur, dont les révolutions et la révolte des peuples conquis amèneront fatalement la chute. Ils n'auraient dû qu'à leur propre génie des institutions mieux appropriées à leurs besoins que les capricieuses ordonnances des princes dont la mobilité détruit le sens moral et l'avenir toujours certain des peuples ; car l'histoire nous apprend que, sans être immortelles, les nations sont appelées par la Providence à vivre tant qu'elles ne se perdront pas elles-mêmes par un luxe effréné, de vaines utopies, leurs excès et leurs vices.

Après avoir confié le gouvernement de la Gaule à Minu-

tius Plancus, César partit seul pour la Cisalpine et s'établit à Ravenne pour solliciter le consulat (1).

Depuis longtemps l'antique civilisation romaine s'éclipsait devant la corruption des grands, gorgés d'or et de la dépouille des peuples vaincus. Personne ne voulait plus obéir : les affranchis, les esclaves croyaient avoir autant de droits que les citoyens. Ajoutons à ce renversement de toute hiérarchie sociale qu'il y avait à Rome une jeunesse aristocratique brillante et dissipée, dépensant sans compter et toujours prête à se jeter dans les entreprises les plus démocratiques et les plus folles. Des femmes de haute condition, aux mœurs douteuses, les attiraient par des fêtes qu'elles donnaient dans leurs palais et leurs délicieux jardins. Catulle aimait une de ces séduisantes personnes, qu'il a nommée Lesbie (2) et dont il a célébré la distinction et les graces. Les amis de Catulle étaient Ovide, Pollion, Varus, Cinna, Calvus et tant d'autres, dont les plus beaux ouvrages ont été composés pour être lus dans ces joyeuses réunions.

Cette société de jeunes étourdis n'était guère propre à perpétuer les mœurs austères de l'ancienne république. De son côté, le peuple en permanence dans le Forum, avide de distributions, était toujours prêt à renverser le pouvoir qui faiblissait et à suivre avec empressement le char du vainqueur.

Ce fut pourtant à cette époque de confusion et de défaillances que commença la grande lutte contre César. Le parti républicain lui reprochait de rechercher l'amitié de certains rois en leur envoyant des captifs et des forces sans consulter l'autorité du peuple romain; on blâmait ses dépenses excessives dans la Gaule, dont il embellissait les cités. Enfin le sénat, convoqué par Marcellus, décida de lui donner un successeur avant l'expiration de son temps et de

(1) Hirt. de Bell. Gall., lib. VIII.

(2) On sait que Lesbie était Clodia, sœur du tribun Clodius.

priver du droit de bourgeoisie les colonies gauloises qu'il avait placées en deçà des Alpes (1).

Voyant cela, César restreignit ses demandes à la conservation des gouvernements de la Cisalpine et de l'Illyrie jusqu'à l'époque où il serait pourvu du consulat. Une forte opposition fit échouer cette transaction, qui aurait pu sauver la République. Le sénat voulut, au contraire, la démission pure et simple de César, se proposant de le déclarer rebelle s'il n'abandonnait pas son commandement. Ses partisans se mutinèrent. Le tribun Marc-Antoine protesta et fut violemment expulsé de l'assemblée. Les sénateurs portèrent le fatal décret décidant que les consuls de l'année et les proconsuls en charge, Pompée et Cicéron, veilleraient à la tranquillité publique.

Ce décret aurait pu blesser César, car ses demandes étaient justes; mais, avec les projets qu'il méditait, il usait de dissimulation et répétait à qui voulait l'entendre que les intérêts de la République n'étaient pas en jeu, qu'il ne s'agissait que d'une simple querelle d'influence entre lui et ses puissants compétiteurs.

Les plus honnêtes gens hésitaient alors. La race aristocratique se cramponnait à Pompée; les familles plébéiennes penchaient vers la démocratie et jetaient les yeux sur César, qui promettait de les satisfaire.

Il se trouvait malheureusement en Italie une foule de gens avides de jouissances et couverts de dettes qui venaient tous les ans à Ravenne et à Lucques offrir leurs services à César et toucher leur part de l'or qu'il avait enlevé des temples et des communautés de la Gaule (2). Des sénateurs aux expédients se voyaient en grand nombre confondus parmi ces hommes vils et déclassés.

Outre son grand marché de Ravenne, César avait ses banquiers à Rome qui ne ménageaient pas plus son argent qu'il

(1) Sueton. in Jul. Cæs.
(2) Sueton. in Jul. Cæs.

ne le faisait lui-même. La honteuse mission de ces âmes vénales était de propager les idées du conquérant, la nécessité d'un pouvoir absolu qu'ils n'aimaient pas, il est vrai, mais qu'ils préféraient pourtant à l'état de choses actuel qui ne les payait pas. César les méprisait, mais pour faire des révolutions on use de tout instrument, sauf à le briser quand on rougit d'avoir eu besoin de s'en servir.

Ces choses ainsi préparées, César réunit quelques cohortes et leur fit passer le Rubicon, qui séparait son gouvernement du reste de l'Italie. C'était entrer en guerre avec les consuls. Il appela des troupes de la Transalpine, reçut mille cavaliers et la légion *l'Alouette*, ainsi nommée à cause du simulacre de cet oiseau que les soldats portaient sur leurs casques. Des chefs gaulois s'empressèrent autour de César, désireux de renverser la République pour se venger des humiliations qu'elle leur avait fait subir. De vaincus ils devenaient vainqueurs, s'ils créaient la dictature et l'empire.

Nouveau Catilina, le conquérant franchit le Rubicon, marcha contre sa patrie avec des soldats étrangers, des hommes capables de toute infamie, des affranchis et des esclaves. Rome s'effraya de tant d'audace; les consuls et Pompée, qui n'avaient rien prévu, réunirent quelques jeunes gens de race aristocratique pour se composer une armée; mais quels secours pouvaient-ils attendre de ces mains délicates et non exercées contre les rudes soldats qui avaient conquis la Gaule? Pompée, ne se dissimulant pas le danger de sa position, fit évacuer Rome et alla se renfermer dans les murailles de Brindes.

César arriva bientôt devant cette ville; les consuls et Pompée venaient d'en sortir avec la flotte pour aller se réunir aux légions cantonnées dans la Grèce.

Le conquérant, n'ayant pu s'opposer à leur départ et manquant de vaisseaux pour les atteindre, marcha sur Rome qui était hors d'état de lui opposer aucune résistance. Aussitôt qu'il y fut entré, il enfonça les portes des temples et s'empara des trésors qu'on y avait amassés depuis des siècles.

Les tribuns et les sénateurs de son parti le proclamèrent dictateur. Ainsi fut punie cette jalouse aristocratie romaine qui n'avait rien fait pour le bonheur des multitudes remises entre ses mains. Après avoir aboli l'ancien ordre de choses, César devait nécessairement en fonder un nouveau : les décrets se succédèrent rapidement ! Il envoya beaucoup de citoyens pauvres en Grèce et en Afrique pour y fonder des colonies; il diminua les créances de plus d'un quart, restreignit les droits de réunion, diminua les libéralités de la République, et publia une loi somptuaire réglant la façon dont il fallait s'habiller et se nourrir. Ces lois durent blesser l'aristocratie; cependant elles sont louées par Cicéron, qui ne passera jamais pour avoir éte démocrate.

Ces choses terminées, le dictateur vint dans la Cisalpine pour franchir les Alpes et aller soumettre l'Espagne, appartenant au gouvernement de Pompée. Il devait craindre les légions de ce pays en même temps que celles de la Grèce et de l'Afrique; son rôle était de les attaquer les unes après les autres pour les amener successivement à l'obéissance.

Après qu'il eut passé les Alpes, il trouva sur sa route une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu. Les Massaliotes ne voulurent pas le recevoir, objectant qu'ils étaient toujours amis de la République, mais que, inhabiles à décider entre César et Pompée, ils désiraient rester neutres tant que cette grande question ne serait pas vidée. Cette temporisation ne pouvant convenir à un général qui était hors la loi de son pays, ce dernier fit assiéger Massalie par son lieutenant Trébonius et continua sa route vers les Pyrénées.

Les Massaliotes, pressés par le général romain, demandèrent à suspendre les hostilités jusqu'au retour de César, avec lequel ils promettaient de s'entendre touchant la remise de leur place. Trébonius y consentit. Le dictateur ne tarda pas à reparaître, renforcé des légions d'Espagne qu'il avait enlevées. Il entra dans la ville avec un grand appareil, pardonna aux habitants, après les avoir néanmoins dépouillés

d'une partie de leurs richesses et de tous leurs moyens de défense.

L'admiration pour César se manifesta dans toutes les villes d'Italie qui se trouvèrent sur son passage. Il fit reposer son armée à Rome pendant quelques jours et alla en Grèce, où il fut d'abord vaincu et mis en fuite par les légions de Pompée.

Il prit sa revanche en Thessalie. L'armée de la République, forte de cinquante-deux mille hommes, non compris les auxiliaires, la noblesse de Rome, des sénateurs, des prétoriens et des consulaires, fut détruite à la journée de Pharsale par trente et un mille combattants, presque tous Gaulois, que commandait César (1).

Pompée, qui avait perdu la tête pendant l'action, s'enfuit dans Alexandrie, où il fut tué par les ordres du roi Ptolémée, qui voulait se rendre agréable au vainqueur.

Rentré en Italie, le dictateur fut nommé consul pour la troisième fois; il alla en Afrique, où il battit Cornélius Scipion, qui avait près de lui tous les partisans de l'ancien ordre de choses. Caton, Scipion, Pétréius et Juba se poignardèrent, ne pouvant survivre à la République. Faustus, gendre du grand Pompée, périt de la main de César. Tant de succès funestes à l'antique constitution glacèrent tous les esprits et permirent au dictateur d'être nommé consul pour la quatrième fois. Il signala son entrée en charge par une nouvelle expédition en Espagne, dans laquelle le fils aîné de Pompée fut tué, et le cadet mis en fuite.

Après avoir abattu ses ennemis dans toutes les provinces, César revint à Rome, où tant de fortune devait pourtant avoir un terme. Ses hauteurs, ses prodigalités blessaient chaque jour le vieux parti républicain qui se tenait à l'écart. Il lui opposa ses soldats, qui reçurent double paye, des terres et des esclaves; il lui opposa la populace, à laquelle il donna, en mémoire de sa fille, des combats de

(1) Lucan. Phars.

gladiateurs et des festins, ce qui ne s'était jamais vu du temps de la République.

Il ordonna de bâtir un magnifique palais près du Tibre, sur un terrain qui lui avait coûté plus de cent mille sesterces pris sur l'or de la Gaule.

Ce qui blessa surtout les grands fut qu'il eût attiré dans Rome une infinité de Gaulois et de gens de tous pays qui lui servaient d'escorte. Ces hommes, dotés de grandes terres confisquées sur leurs concitoyens, entrèrent presque tous au sénat; ce qui fit dire aux frondeurs romains: « Les Gaulois ont quitté le *sagum* pour revêtir la robe des sénateurs. » Ils convinrent entre eux de ne pas indiquer à ces parvenus le chemin du Capitole, où se tenait l'assemblée.

La voie Sacrée vit cinq fois les honneurs rendus à César. Il aimait la Gaule et ne lui épargna pas l'humiliation de ces vains triomphes, qui formaient des candidats à la tyrannie. On y voyait l'image de *Massalia* captive traînée devant son char, puis une infinité de prisonniers transalpins, parmi lesquels figurait le malheureux Vercingétorix, plus admiré de la foule que ce troupeau de sénateurs gaulois qui avaient vendu leur conscience à César. Dion Cassius rapporte que cet illustre guerrier fut peu de temps après mis à la mort. Le cortége arriva de nuit au Capitole; quarante éléphants portaient des lampes à droite et à gauche du char de triomphe.

Le dictateur abusa du pouvoir, usurpa tous les honneurs, au nombre desquels on doit placer la continuation du consulat, la censure, le titre d'empereur, le surnom de père de la patrie, une statue entre celles des rois, un siége d'or dans le conseil, et surtout son image portée sur un char aux jeux du cirque; mais ce qui lui attira le plus de haines fut d'avoir reçu assis, devant le temple de Vénus mère, les sénateurs admis à lui présenter leurs décrets. Le peuple murmura et répandit mille libelles contre sa tyrannie. Les premiers citoyens partagèrent cette disposition des esprits.

Les despotes s'aveuglent ordinairement sur le mérite de leurs actes et la durée de leur puissance, car les courtisans

qui les entourent étudient leurs penchants, les surexcitent quand ils devraient consciencieusement les réprimer. L'ambitieux fils de Vénus tomba dans l'erreur commune à ses pareils. Il ne se doutait pas que ses créatures auraient préféré tenir leurs charges d'un gouvernement populaire et libre que de lui seul, qui se serait offensé de leur opposition. Le dégoût était général. Il n'avait pour lui que ses soldats; aussi quarante conjurés, au nombre desquels se virent plusieurs de ses amis et de ses lieutenants, l'assassinèrent-ils, en présence de quatre cents sénateurs qui restèrent impassibles sur leurs chaises curules.

Ainsi finit, après avoir bravé tant de périls, le vainqueur de la Gaule, dont le nom serait à jamais perdu s'il ne rappelait qu'un souvenir de vertus sublimes et d'inépuisables bienfaits; car les peuples, oublieux des bons princes, n'ont d'amour que pour les ravageurs d'empires et les fléaux de l'humanité.

Octave, consul et triumvir. 92.

Le meurtre du dictateur causa un revirement d'opinion dans les esprits; les clients de César, très-nombreux, occupaient les premières charges; les consuls tenaient à leur position, et la populace de Rome, séduite par ses spectacles et ses libéralités, le regrettait sérieusement.

De leur côté, les citoyens paisibles s'étaient habitués au pouvoir d'un seul, qui les préservait de l'anarchie populaire, des violences et des corruptions des grands. Ils se rappelaient les proscriptions de Marius et de Sylla, Rome prise et reprise jusqu'à six fois, la guerre dans les rues, le sang versé à flots dans la ville : épouvantables horreurs qui conduisent toujours à la tyrannie.

Les Gaulois résidant à Rome furent consternés : seraient-ils en butte aux ennemis de César? la politique conseillerait-elle de les ménager? Leurs préoccupations étaient fondées. Elles cessèrent lorsqu'ils surent que le dictateur avait institué le jeune Octave pour son héritier; le neveu de César ne pouvait être hostile à la Gaule.

Cependant les luttes s'engagèrent bientôt entre les partis;

les crimes du second triumvirat, le meurtre de Cicéron et des principaux citoyens jetèrent de nouveau la consternation dans Rome et dans l'Italie. Les Gaulois, voulant en profiter, se soulevèrent, croyant encore à la possibilité de vivre libres. Le consul Agrippa fut envoyé pour les soumettre (1). Il battit les Aquitains, fit repasser le Rhin à quelques peuplades germaniques, et plaça sur la gauche du fleuve les Ubiens, dont la ville principale prit sous Claude le nom de Colonie d'Agrippine (Cologne).

Après avoir rempli sa mission, Agrippa reçut le commandement de la flotte, soumit l'Égypte, engagea la bataille navale d'Actium, dont le gain consolida le pouvoir d'Octave. Les adversaires de ce dernier s'enfuirent de tous côtés. Brutus, venu se mettre à la tête d'un faible parti dans la Gaule, eut la tête tranchée après avoir été livré par ses soldats.

Octave, Auguste et empereur. 30.

Enfin, débarrassé d'Antoine et des consuls Hirtius et Pansa, Octave se fit proclamer Auguste et chef de l'empire romain, qu'il gouverna durant l'espace de quarante-quatre ans, protégeant les lettres et les arts, ne laissant au sénat, composé à sa fantaisie, qu'une ombre d'autorité, détruisant le gouvernement tout en ménageant les formes afin de ne pas mécontenter le peuple, qu'il amusait par des spectacles.

Il donna l'ordre à Minutius Plancus d'agrandir la ville de Lyon pour y placer les habitants de Vienne, chassés de chez eux pendant les guerres civiles, et qui, depuis cette époque, campaient sur les bords du Rhône dans de misérables cabanes. Ce trait prouve que la République, avant de succomber, avait soutenu bien des luttes, même dans les provinces.

Agrippa devint célèbre par les travaux publics qu'il fit exécuter dans tout l'empire. La Gaule lui dut de grandes voies stratégiques, permettant aux peuples de communiquer entre eux et aux légions de s'avancer jusqu'aux dernières limites du pays; l'une de ces voies allait des Alpes au port

(1) Appian. de Bell. Gall., lib. V.

des Morins, où l'on s'embarquait pour l'île des Bretons; une autre, partant du même point, traversait Lyon et aboutissait aux bouches du Rhin.

Plus tard, Agrippa fit peindre, à Rome, dans le portique du palais, l'image de l'empire romain, dans laquelle on voyait la Gaule. Pline a cité cette œuvre, dont la carte de Peutinger doit être la reproduction plus ou moins exacte.

La colonie de Nîmes nous a laissé un monument de sa haute estime pour Agrippa, en associant sur une médaille la tête de ce général à celle d'Auguste. Celui-ci, voulant donner à la Gaule l'unité administrative qu'il désirait établir dans toutes les provinces, vint à Narbonne, où il avait convoqué les états de toutes les cités (1). Il conserva, avec leurs anciennes limites, les circonscriptions connues sous les noms d'Aquitaine, de Celtique et de Belgique; mais il créa la Narbonnaise, formée de la Savoie, du Dauphiné, du Languedoc, du Roussillon et de la Provence. Il distribua dans ces grandes divisions tous les peuples de la Gaule : l'Aquitaine reçut quatorze peuples détachés de la Celtique et s'étendit jusqu'à la Loire. La Belgique s'accrut du pays des Séquanes et de celui des Helvètes; la Celtique perdit son nom et prit celui de Lyonnaise.

Ces quatre grandes fractions furent séparément gouvernées, soit par des consulaires à la nomination du sénat et du peuple romain, soit par des présidents qui tenaient leurs pouvoirs du prince. Auguste eut soin de s'attribuer les divisions voisines des frontières, car elles possédaient les légions, qu'il ne voulait pas laisser en des mains qui auraient pu les tourner contre lui (2). La Narbonnaise seule était consulaire.

Toutes les nations ne furent pas admises sur le même pied dans l'unité romaine. Il y avait des peuples *alliés* et *libres*, quelques-uns simplement *alliés*, et d'autres tout à fait *soumis*.

(1) Dion., lib. LIV.
(2) Sueton. in Tiber.

Sauf le pays des Massaliotes, dont les citoyens étaient alliés et libres (1), toute l'ancienne Province était couverte de colonies militaires jouissant du droit latin, c'est-à-dire possédant un municipe qui leur donnait droit de suffrage dans les assemblées du peuple romain.

Enfin, sur plus de cent nations dont se composait la Gaule, et dont nos anciens *pagi* représentent assez bien les territoires, quinze à peu près étaient alliées ou libres; les autres étaient soumises. Les villes alliées et libres ne payaient aucun impôt, et leurs habitants jouissaient du droit de bourgeoisie romaine.

Les villes qui n'étaient qu'alliées payaient un subside plus ou moins fort, à la discrétion du consul de la province. Dans les villes simplement libres, quelques personnes seulement étaient exemptes de l'impôt et jouissaient du droit de citoyen. On voit que les franchises et les priviléges du moyen âge dérivaient des institutions romaines.

Après les villes libres ou alliées, venaient celles qui avaient perdu l'un de ces titres pour avoir manqué de fidélité au peuple romain. Le pouvoir central leur envoyait tous les ans un préfet pour les gouverner (2). Les peuples soumis étaient pareillement administrés par des magistrats étrangers et recevaient les lois de la République.

La justice était dans le ressort d'un officier impérial nommé préteur, lequel s'adjoignait un certain nombre d'assesseurs pris parmi les personnes les plus considérées de la ville. On les nommait *selecti*, ou jurés (3).

On ne trouve jusqu'à Dioclétien, sauf dans les colonies, aucune trace de l'organisation communale qui a porté le nom de *municipe*; cependant la commune avait des chefs antérieurement à cet empereur : celle de Massalie était gouvernée par un corps municipal; Strabon dit que les

(1) Plin., lib. III, cap. IV.
(2) Fest. Hist. 1.
(3) Cicer., lib. II, de Fin.

communautés des villes appelèrent chez elles des professeurs et des médecins.

On peut croire que les cités avaient des milices urbaines, car nous verrons bientôt ces milices aux prises dans la guerre acharnée que se feront entre eux les citoyens de Lyon et ceux de Vienne (1).

Auguste fit établir sur les grandes voies des bureaux de poste afin de recevoir en peu de temps les nouvelles de tout l'empire. Ces établissements furent d'abord desservis par de jeunes soldats, qui portaient les lettres d'un bureau à l'autre. Il y eut ensuite, pour plus de célérité, des voitures qui relayèrent à chaque station. Ces voitures n'étaient qu'à l'usage des princes et des gouverneurs de provinces. On délivrait des permissions spéciales aux personnes qui désiraient s'en servir (2). Les stations postales ont donné naissance à des bourgades, à des villes même, notées sur l'itinéraire d'Antonin avec les distances qui existaient entre elles.

Ces nouvelles créations, qui couvraient le pays, ne s'appuyaient pourtant que sur les huit légions campées près du Rhin; car, selon Josèphe (3), il y avait à peine douze cents hommes de troupes réglées répartis dans l'intérieur des Gaules, c'est-à-dire moins d'hommes que de villes.

Les états de Narbonne ayant ordonné le recensement général des terres et des populations du pays, Drusus, beau-fils d'Auguste, fut chargé de cette mission, qui dura quinze années. Il exigea d'abord que les Senons rendissent tout l'or qu'ils avaient rapporté de Rome lorsqu'ils assiégèrent le Capitole (4), et porta à quarante millions de sesterces l'impôt, fixé à dix millions seulement par César. La taxe sur les terres, inconnue jusqu'alors dans la Gaule, fut la conséquence iné-

(1) Tacit. Hist., lib. II.
(2) Suet. in Tib. Aug.
(3) De Bell. Judaïc.
(4) Suet. in Tib. Aug.

vitable du recensement. Malgré ces nouveautés qui blessaient l'intérêt des nations gauloises, celles-ci n'en convinrent pas moins entre elles d'élever une statue à la divinité de l'empereur. César n'avait été fait dieu qu'après sa mort : Auguste consentit à l'être de son vivant. Mais il exigea toujours que Rome fût associée aux honneurs qu'on lui rendait. Des temples s'élevèrent à la *fortune de Rome et d'Auguste*. De simples proconsuls avaient déjà reçu de pareils honneurs dans quelques provinces, soit par adulation, soit par crainte.

Dans le même temps, le sénat fit ériger une inscription à l'empereur, portant que quarante-trois peuples des Alpes avaient été soumis à l'autorité du peuple romain.

L'administration de la Gaule était alors plus occupée de la rentrée des subsides que de la garde des frontières, car on voit un certain Licinius, affranchi d'Auguste, exiger de si fortes contributions que les peuples aux abois favorisèrent l'entrée des Germains dans le *Belgium*, lesquels détruisirent les troupes commandées par Lollius. L'empereur trouva le mal si pressant qu'il revint lui-même dans la Province, où il resta deux années. Drusus et Tibère chassèrent les barbares et soumirent entièrement les Rhètes et les Grisons.

Débarrassé des Germains, Auguste vérifia les plaintes portées contre son affranchi, qui *régnait à Lyon* (1), suivant l'expression pittoresque d'un auteur du temps. Licinius évita le châtiment en donnant à son maître une partie de l'or qu'il avait volé (2).

Des vaisseaux furent placés à *Forum Julii* (Fréjus) pour garder les côtes méridionales de la Gaule. Drusus, avec les légions du Rhin, traversa ce fleuve, battit les Germains et les Frisons. Ils se soumirent, reçurent le titre d'alliés, et fournirent leur cavalerie, qui devint l'une des principales forces des armées impériales.

(1) Senec. Lud., p. 447.
(2) Dion., lib. LIV.

Drusus fortifia ensuite les bords du Rhin, y répartit ses légions dans trois camps : le premier et le plus avancé vers le nord était *Vetera* (1), les autres se voyaient à *Ubium* [Cologne] (2) et à Bonn (3). Il relia ces positions stratégiques par cinquante châteaux (4) contenant de petites garnisons. Les plus considérables étaient : Malbourg, Qualbourg, Andernach (5), Bingen, Strasbourg et Mayence (6). Il fit jeter un pont devant la ville des Ubiens (7).

Cependant le recensement des Gaules continuait avec ces minutieuses investigations que savent si bien inventer les gens du fisc. Les peuples s'en émurent. Drusus parvint à les calmer dans une conférence qu'il eut à Lyon avec les grands du pays. Ceux-ci furent tellement satisfaits de ses manières conciliantes qu'ils décidèrent, au nom de soixante nations qu'ils représentaient, d'élever dans la même ville, au confluent de la Saône et du Rhône, un autel à Auguste, orné des statues et du nom des peuples qui concourraient à sa fondation.

Ce projet fut agréé et mis à exécution. L'autel, fort large, avait aux extrémités deux colonnes surmontées de victoires colossales. Huit trépieds étaient posés sur la table : les deux du milieu supportaient les statues de Rome et de l'empereur. Il y avait aussi des couronnes qui expliquaient les jeux et les

(1) Ce camp, situé sur une colline, possédait des établissements pour loger deux légions. Xantem s'est formée de ses ruines et en a utilisé les puits, qui sont évidemment romains.

(2) On remarque à Cologne la tour de l'ancien prétoire militaire et l'emplacement des portes de Jupiter, du Capitole, de Mars, de Junon et de Vénus.

(3) Ce camp existait sur un plateau qui forme le centre de la ville actuelle de Bonn. Il se divisait en deux quartiers, dont l'un se nommait *Verona*, maintenant Bern.

(4) Florus, lib. IV, cap. XII.

(5) Ce fut à Andernach que les Romains placèrent la flotte qu'ils tinrent sur le Rhin.

(6) Le château de Mayence occupait la partie la plus élevée de la ville actuelle. Ses murailles étaient flanquées de tours. En sortant de la porte prétorienne, on arrivait au pont qui menait au fort de Drusus, sur la rive droite du Rhin.

(7) Florus, Hist. — Dion., Strab., *passim.*

luttes d'éloquence dont elles étaient le prix. Cet autel, dédié dans la suite à tous les Césars qui se succédèrent, servit chaque année de point de réunion aux députés de la Gaule qui venaient y adresser leurs vœux à l'empereur et décerner des récompenses nationales; des prêtres qu'on y attacha (1) faisaient des sacrifices journaliers pour la prospérité du prince (2).

Les Gaulois ne s'en tinrent pas à ce genre d'adulation. Ils firent le sacrifice des noms glorieux de leurs principales villes pour leur substituer celui d'Auguste : nous citerons dans le nombre : *Augustonemetum* (Clermont), *Augustodunum* (Autun), *Augustobona* (Troyes). On remarquera que le nom de *bonne ville*, attribué par nos rois aux grandes cités du moyen âge, vient du mot *bona* dont les métropoles gallo-romaines avaient été décorées.

L'attachement des Gaulois pour Auguste était mérité. Il y avait néanmoins chez eux des patriotes que la domination romaine exaspérait. L'un d'eux, qui l'accompagnait au passage des Alpes, eut la tentation de le précipiter dans un abîme et ne s'arrêta que devant les manières affables dont le prince usait envers son escorte.

La Gaule étant de nouveau troublée par l'attitude des Germains, Drusus franchit le Rhin et alla jusqu'à l'Elbe. Il dompta les Chérusques et mourut d'une chute de cheval. Tibère fit porter son corps à Rome et l'accompagna à pied tout le temps du voyage. Drusus laissait de sa femme Antonia, nièce d'Auguste, trois enfants : Germanicus, Livie et Claude. Claude parviendra à l'empire et Germanicus épousera Julie-Agrippine, fille d'Agrippa. Tibère, frère de Drusus, fut placé à la tête des légions du Rhin, mission importante qui n'était confiée qu'à des membres de la famille impériale. Auguste vint installer Tibère ; celui-ci attaqua plusieurs

(1) Inscription de Vieux, sur le piédestal de la statue de Titus Sennius Solemnis.

(2) Strab., lib. IV.

nations germaniques, qui demandèrent la paix à l'empereur. Les Sicambres seuls résistèrent et furent bientôt soumis. Tibère, craignant leurs révoltes perpétuelles, les établit sur la rive gauche du Rhin avec le reste de la nation des Suèves (1) : ainsi Suèves, Ubiens et quarante mille Sicambres furent contraints de s'incorporer à l'empire.

Cet accroissement de population dans le nord de la Gaule fut suivi d'une nouvelle organisation de la Belgique, dont la partie orientale devint la *première* et la *seconde Germanique*. Les Suèves et les Sicambres occupèrent le pays traversé par la Lippe, entre le Rhin et l'Océan, contrée dont s'emparèrent postérieurement les Francs, auxquels on a donné improprement le nom de Sicambres. Les malheureux Suèves étaient sortis l'âme navrée de la Germanie. Plusieurs de leurs chefs se tuèrent, ne pouvant s'habituer au changement de pays, à des mœurs inconnues et à la servitude imposée par leurs nouveaux maîtres (2). Ils devaient être un jour vengés par d'autres Germains leurs frères.

Auguste prit le titre d'empereur pour la quatorzième fois et le conféra à Tibère. C'était évidemment le désigner pour son successeur. La Gaule demeura tranquille ; le temple de Janus fut fermé pendant douze ans, bien que l'Orient continuât de susciter quelques malaises à l'empire.

RELIGION OFFICIELLE DES ROMAINS DANS LA GAULE

Durant le calme dont jouissaient les provinces, des prêtres païens arrivaient en foule d'Italie à Marseille et allaient bâtissant des temples dans les grandes cités. Les Gaulois, qui avaient déjà fait des emprunts au polythéisme romain, adoptèrent volontiers de nouvelles divinités. Le rit fut changé, les prêtres du nouveau culte s'emparèrent des choses sacrées au détriment des druides.

(1) Sueton. in August.
(2) Dion., lib. LV.

On parle souvent dù polythéisme sans connaître son organisation et l'empire qu'il exerçait sur les esprits. Son pouvoir central siégeait à Rome. L'empereur était souverain pontife et transmettait à ses représentants dans la Province le pouvoir que lui conférait ce titre sacré. Il avait la direction de toutes les cérémonies appropriées au culte des dieux.

Auprès de lui se trouvait un conseil de pontifes, où s'élaboraient les ordonnances relatives au culte (1). Ce collége, formant une espèce de cardinalat, nommait à Rome les ministres de la religion, tels que prêtres, sacrificateurs, victimaires et joueurs de flûte. Son autorité se trouvait déferée aux colléges sacerdotaux dans les provinces.

Les prêtres païens apprenaient aux novices les rites qu'il fallait suivre pour la célébration des fêtes et des sacrifices. Aucune instruction morale n'était adressée au peuple présent à leurs cérémonies.

Les assistants du pontife se nommaient sacrificateurs et paraient la victime. Aussitôt qu'elle était prête, un ministre subalterne nommé victimaire donnait l'ordre de l'égorger. Alors seulement commençaient les fonctions des aruspices (2).

Les aruspices formaient un collége à part, qui avait le privilége de connaître la volonté des dieux par les entrailles des animaux sacrifiés. Les gens éclairés y croyaient peu et regardaient leurs pronosties comme une duperie seulement propre à contenir la multitude (3).

Après le sacrifice, la chair des victimes était rôtie et servait à la nourriture des prêtres. Les pauvres, qui n'avaient pas le moyen de sacrifier des animaux, en fabriquaient de cire, de pâte et les présentaient dans les temples.

Outre les aruspices, il y avait le collége des augures. L'augure observait le vol, le chant des oiseaux, et surtout les habitudes des poulets sacrés. Il remarquait ce qui se passait

(1) Dion., lib. II.
(2) Tit. Liv., 40.
(3) Cic. de Div., lib. II.

dans l'air et faisait croire qu'il y lisait les destinées des hommes. Auguste, devenu souverain pontife, restreignit cet abus, dit Suétone, en faisant brûler plus de deux mille volumes de prédictions. Le christianisme, à son tour, a soutenu bien des luttes pour détruire la foi du peuple à l'art équivoque des faiseurs de charmes et des sorciers, art qui a passé, de nos jours, dans le domaine des somnambules.

Si les prêtres attachés aux temples montraient une tenue sévère, il y en avait d'autres grossièrement vêtus, qu'on voyait toujours mêlés au peuple dont ils provoquaient la charité. C'étaient les prêtres de Cybèle, espèce de moines mendiants à l'existence précaire et nomade comme celle de la divinité dont ils célébraient les mystères.

Il y avait aussi des prêtresses pour le service des déesses. Celles de Vesta étaient chargées d'entretenir le feu sacré qui brûlait constamment aux pieds de leur divinité. Elles faisaient vœu de chasteté; si elles y manquaient, on les renfermait vivantes dans un caveau où était un petit lit, un peu de pain et d'eau avec du lait et de l'huile. On en compte dix-huit qui ont souffert ce supplice : environ deux victimes par siècle.

Le christianisme remplaça ces vierges par de saintes congrégations de filles auxquelles il imposa pareillement le vœu de chasteté. La chute suivie de repentir fut alors traitée avec plus de charité que du temps des vestales, ce que n'avait pas compris le polythéisme romain, désireux d'impressionner les esprits par des craintes exagérées, des deuils publics et de terribles châtiments.

Les prêtres intervenaient aussi dans les mariages, en faisant des sacrifices pour rendre les divinités favorables aux époux. Après le souper, les femmes conduisaient la mariée dans la chambre nuptiale pour la mettre au lit. Le lendemain, le mari donnait un grand repas durant lequel la jeune femme se permettait des propos si libres que, pour désigner une conversation dans laquelle régnait une licence exces-

sive, les Romains disaient que c'était un langage de jeune mariée (1).

Les funérailles, selon Pline, étaient une cérémonie sacrée. Le mort, embaumé par les *pollenctores* et revêtu de ses plus beaux habits, était exposé dans le vestibule de sa maison. L'encens brûlait à ses pieds. Des joueurs de flûte précédaient le cortége. Près du corps marchait un bouffon, imitant la tournure, les manières du défunt et portant un masque qui lui ressemblait. Des pleureuses venaient ensuite donnant le ton aux femmes qui les suivaient.

Si le mort devait être brûlé, on le plaçait sur un bûcher où l'on jetait ses habits, ses armes et les choses qu'il avait le plus aimées. Après l'incinération, des prêtres recueillaient ses cendres et ses ossements, les lavaient avec de l'eau et du vin et les déposaient dans l'urne que recevait le mausolée. Le sacrificateur plongeait une branche d'olivier dans l'eau lustrale, et en aspergeait les assistants pour les purifier. La principale pleureuse congédiait le cortége, les parents prononçaient leur dernier adieu en disant : *Ave et salve* (2).

Cette cérémonie assez solennelle était très-simplifiée pour les personnes pauvres. On renfermait simplement leurs cendres, après l'inhumation, dans un modeste vase en poterie grise très-commune, que l'on déposait dans un champ ou sur la pente d'un coteau, à deux pieds seulement au-dessous du sol.

Les temples païens de la Gaule étaient ordinairement placés sur les hauteurs voisines des villes. Nous avons exploré, sur la côte d'Harfleur, une *cella* ou chapelle dont les fondations présentaient un carré mis dans un autre. Le compartiment intérieur était le sanctuaire ; celui du dehors servait de galerie pour les assistants sur les quatre faces de l'édifice. La découverte, opérée dans les décombres, d'un

(1) Juvenal., sat. 2.
(2) Virgil. Æneid., lib. VI.

petit bouc en bronze nous a porté à croire que ce temple était dédié à Mercure.

Outre les monuments religieux à l'usage du public, il y avait généralement dans les grandes habitations une petite pièce consacrée aux dieux domestiques ; elle se trouve dans presque toutes les maisons d'Herculanum, avec la pierre qui supportait la statue révérée, et l'autel où l'on sacrifiait la victime. Auguste ordonna que les dieux domestiques fussent ornés de fleurs deux fois par année.

Une infinité de vases d'argent servaient aux cérémonies. Ceux découverts à Berthouville, dans le département de l'Eure, prouvent combien l'art apportait d'efforts pour les embellir. Ils sont ornés de bas-reliefs au repoussé et forment une des principales richesses de notre cabinet impérial des antiques.

An 1er de notre ère.

Pendant le calme, avons-nous dit, dont jouissait le monde, un édit d'Auguste concernant le dénombrement de tous les peuples de l'empire fut publié, selon les enseignements chrétiens, dans la Judée, l'an 750 de Rome, le premier de notre ère. Joseph, l'ayant connu dans la ville de Nazareth, où il résidait, partit avec Marie, son épouse, qui était grosse, pour se faire enregistrer à Bethléem. Elle y accoucha du Christ, qui devait changer la face du monde, proclamer la liberté du genre humain et bouleverser de fond en comble cette société corrompue qui ne se soutenait plus qu'à l'aide de son régime d'esclavage, de mensonges religieux et de sensualité.

La lassitude et le dégoût régnaient dans tous les esprits. Les philosophes, qui étaient aux païens ce que les hérétiques ont été aux chrétiens, se permettaient déjà de blâmer le dogme et prétendaient que deux augures ne pouvaient se regarder sans rire. Un changement était inévitable ; la plupart des nations l'attendaient avec anxiété.

Peu de mois avant la naissance d'Auguste, il y eut un prodige à Rome, avertissant le peuple que la nature devait lui

enfanter un roi. Le sénat, épouvanté, décida qu'on n'élèverait aucun enfant prêt à naître. Les femmes enceintes empêchèrent que l'arrêt ne fût déposé aux archives publiques. Cette prédiction fut appliquée à Auguste, devenu réellement maître de l'empire et du monde (1).

Les Juifs, qui ne séparaient pas le sort de l'humanité de celui de leur race, vivaient dans la même croyance; Jérusalem, plusieurs fois captive et envahie, attendait un roi de sa nation, un messie, qui en relevât la grandeur. L'historien Josèphe applique la réalisation de leurs espérances à Vespasien, qui de simple lieutenant de Judée parvint un jour à la pourpre.

Nous laisserons le christianisme se développer dans son berceau, peupler les solitudes de la Thébaïde, faire des prosélytes dans la Grèce, qui avait déjà élevé un autel au *dieu inconnu* et entendu Socrate dire à ses juges : « Athéniens, je vous honore, mais croyez que j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous. » La mort, que lui valut cette réponse, ne fut-elle pas l'enseignement de la voie sanglante que les premiers chrétiens devaient suivre ?

Nous attendrons que la nouvelle croyance ait pris sa merveilleuse extension pour constater sa présence dans la Gaule, qu'elle fertilisera par le sang généreux de ses confesseurs et de ses martyrs.

Alors les armées romaines, victorieuses en Orient, subirent une épouvantable défaite en Germanie. Varus, qui avait le gouvernement difficile de ces contrées, se trouvait à la tête des légions du Rhin. D'un esprit assez conciliant, il s'imagina que par une sage administration il pourrait gagner des peuples que la force des armes n'avait encore pu dompter. Parti de *Vetera* avec cette fausse idée, il s'avança dans l'intérieur du pays et employa le temps des combats à rendre la justice et à donner des ordres du haut de son tribunal, où il siégeait en qualité de magistrat (2).

(1) Suet. in Aug.

(2) Vell. Paterc., lib. II, cap. LVII.

Arminius, chef des Chérusques, admis dans sa familiarité, avait reçu de l'empereur le titre de chevalier et le droit de bourgeoisie romaine. Ces distinctions, qui auraient dû l'attacher à l'empire, ne servirent, au contraire, qu'à lui donner l'idée de faire avec sécurité les plus audacieuses entreprises. Il communiqua aux chefs des Cattes, des Dulgibiens, des Boïens et des Bructères le projet qu'il avait conçu d'écraser les légions romaines et de proclamer l'indépendance de la Germanie.

Afin d'éloigner Varus, il fit secrètement soulever les peuples du Weser. Varus marcha contre eux en suivant, d'après le perfide conseil du chef germain, la route la plus directe, il est vrai, mais passant au travers des bois et des marais. Ce fut au milieu de ces difficultés, augmentées par le vent et par la pluie qui détrempait les chemins, qu'Arminius et Ségeste levèrent le masque et attaquèrent les légions. Les Germains étaient armés de longues lances qui frappaient de loin leurs adversaires. Ceux-ci, empêchés par les difficultés de la route, ne pouvaient pas même user de leurs épées ni serrer leurs rangs. Le combat dura jusqu'à la nuit. Le lendemain, il recommença avec une nouvelle furie ; les Romains furent encore plus maltraités que la veille. Le troisième jour, on se rencontra en rase campagne, ce qui ne profita pas aux légions, car elles se trouvèrent enveloppées par un grand nombre d'ennemis et impitoyablement massacrées. Varus et la plupart de ses officiers se tuèrent de désespoir. Lucius Asprénus se sauva à la faveur de la nuit. Volumnius crut en pouvoir faire autant et tâcha de regagner les bords du Rhin avec ce qui lui restait de cavalerie ; mais, bientôt arrêté sur la route, il fut massacré avec les siens. Deux aigles tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; un enseigne cacha la troisième dans un marais. Le nombre des prisonniers était fort grand. Dans le nombre se trouvèrent quelques-uns de ces légistes connus par leurs rapines et le trouble qu'ils jetaient dans les familles ; ils eurent les yeux crevés, la langue et les mains coupées. Les soldats furent soumis au plus rude esclavage.

La défaite de Varus causa la perte de trois légions, de trois corps de cavalerie, de six cohortes, et délivra pour un temps la Germanie de la présence des Romains. On vient de trouver sur l'emplacement de Vétéra l'épitaphe fort curieuse d'un tribun de la dix-huitième légion, due à ses affranchis, qui rapportèrent son corps dans le camp. On y lit que ce tribun avait succombé dans l'expédition de Varus : *Cecidit bello variano.*

La victoire d'Arminius a rendu sa mémoire impérissable, car les peuples d'outre-Rhin le révèrent encore sous le nom d'Hermann, nom magique répété dans leurs chants nationaux, qui rappellent l'indépendance de la patrie et sa délivrance du joug odieux de l'étranger.

Ces nouvelles sinistres ne tardèrent pas à être rapportées dans la Gaule. Lucius Asprénus se tint sur ses gardes avec deux légions, visita les quartiers du bas Rhin et fit tous ses efforts pour contenir l'esprit chancelant des Gaulois. La moralité des chefs laissant beaucoup à désirer, on sut bientôt que Lucius s'était emparé des biens et de l'argent des malheureuses légions si fatalement détruites (1).

La défaite de Varus répandit la consternation dans Rome. Auguste, inconsolable, laissa croître sa barbe pendant deux mois et répéta souvent, avec l'accent d'une profonde douleur : *Varus, Varus, rends-moi mes légions !*

Aussitôt que Tibère fut instruit du malheur qui venait de frapper l'empire, il conféra avec Auguste et partit pour la Gaule avec l'intention de continuer les fortifications des bords du Rhin. On craignit alors que les Germains ne se jetassent sur l'Italie, à l'exemple des Cimbres et des Teutons. Rome croyait déjà les voir à ses portes.

Tibère passa le Rhin pour aller à la rencontre d'Arminius. Il obtint peu de succès dans cette campagne. Son panégyriste, Paterculus, dit seulement qu'après avoir affaibli les Germains, réglé les affaires de la Gaule et calmé le feu de la discorde parmi les Viennois, Tibère fut associé à l'empire

(1) Vell. Paterc., lib. II, cap. LVIII.

par le sénat et le peuple romain. Ses deux autres campagnes ne furent pas plus heureuses; il ne put jamais parvenir à rencontrer Arminius.

Tibère fut envoyé en Illyrie et remplacé par le consul Germanicus près des légions du bas Rhin. Celui-ci vint à Bonn avec la fameuse Agrippine, sa femme, célèbre par son activité, son grand cœur et la part qu'elle prit aux travaux de son époux.

Tibère. 14. Germanicus était à peine à la tête de ses troupes qu'on apprit la mort d'Auguste, et le choix qu'il avait fait de Tibère pour lui succéder. Le père de ce dernier, ancien questeur de César, avait établi dans la Gaule les colonies d'Arles et de Narbonne. A la mort du dictateur, on le vit proposer au sénat de voter des récompenses à ceux qui avaient tué le tyran et passer dans le parti du triumvir Antoine, parti contraire à celui d'Octave. Ayant bientôt été proscrit, il se réfugia dans Naples, en Sicile et en Achaïe. A la paix, il fit épouser à Auguste sa femme Livie Drusille, de laquelle il avait eu deux fils : Tibère et Drusus. Les commencements du jeune Tibère, élevé dans le camp républicain, ne devaient pas lui faire pressentir son avénement futur à la pourpre.

Tibère ne fut pas plutôt proclamé que les légions du haut et du bas Rhin se soulevèrent, dit Tacite, sans autre motif que la facilité qu'un changement de prince offre à des rebelles et l'espoir de profiter des guerres civiles. Elles crurent que Germanicus, trop fier pour accepter un maître, se donnerait à elles et entraînerait avec lui tout l'empire.

Silius, général des légions campées dans la ville des Ubiens (Cologne), ne put s'opposer à la sédition. Les centurions, qui assumaient particulièrement la haine du soldat, furent massacrés et jetés dans le Rhin.

Les légions de Vétéra, placées sous les ordres de Cécinna, s'insurgèrent à leur tour, demandant une augmentation de solde et des congés.

Germanicus, qui s'occupait au loin de la répartition du

tribut des Gaules, revint promptement à Ubium. Il réprimanda les mutins, leur rappela les triomphes de Tibère en Germanie, et leur demanda si eux seuls se croyaient exempts de la soumission quand les Gaules étaient fidèles à l'empereur reconnu de tous les peuples. Les soldats s'encouragent par des exclamations et lui promettent leur zèle s'il veut accepter l'empire. A ce mot, comme s'il eût souillé sa pensée, Germanicus s'élance de son tribunal, menace de se percer le sein, traverse la foule et parvient avec beaucoup de difficulté sous sa tente. De l'avis de son conseil, il donne de l'argent et promet des congés.

L'orage paraissant dissipé, Germanicus visita le camp de Bonn et reçut le serment des légions. Il était à peine de retour à Cologne que des députés du sénat y arrivèrent et provoquèrent un nouveau soulèvement; car le bruit circula qu'ils apportaient un sénatus-consulte révoquant les grâces extorquées par la sédition.

Il est question de massacrer ces députés. La révolte présente un tel caractère de violence que Germanicus prend la résolution d'envoyer sa femme enceinte à Trèves, avec son fils en bas âge. Agrippine veut rester, protestant qu'il n'y a pas de péril capable d'étonner une petite-fille d'Auguste. Germanicus la décide à partir. Elle sort du camp, tenant son fils dans ses bras, suivie d'une foule de femmes en pleurs.

14. Le départ de cette princesse qui s'opérait au milieu des légions, celui de cet enfant né dans le camp, et appelé *Caligula,* parce qu'on lui faisait porter, par esprit de popularité, le *caligue*, chaussure ordinaire du soldat; ce départ, disons-nous, émeut les révoltés. Ils courent après Agrippine, l'arrêtent, tandis que d'autres retournent implorer le pardon de Germanicus.

Celui-ci, voyant ce commencement de remords, les réprimande avec douceur et leur fait comprendre l'énormité de leur faute. Tous tombent à ses pieds et le conjurent de punir les coupables, de rappeler sa femme et le *nourrisson des*

légions. Germanicus allégua contre le retour d'Agrippine sa grossesse trop avancée et la rigueur de l'hiver; il retint seulement son fils et envoya les suppliants faire justice eux-mêmes des auteurs de la sédition. Alors tout rentra dans l'ordre; chaque soldat déclaré coupable fut immédiatement mis à mort. Germanicus fut charmé d'une justice si prompte, dont l'odieux ne pouvait lui être imputé.

On fit ensuite l'examen des centurions. Ils furent conservés ou cassés, selon que les tribuns attestaient de leur probité et de leur mérite, ou que le cri public les accusait d'avarice ou de cruauté.

Les deux légions campées à Vétéra persistaient toujours dans leurs emportements. Germanicus marcha contre elles, résolu de les combattre si elles méconnaissaient son autorité. Tout eut lieu à Vétéra comme dans la ville des Ubiens. Les soldats, rentrés en eux-mêmes, firent un horrible massacre des fauteurs de la révolte (1); exécutions qui coûtèrent à l'armée plus de sang qu'elle n'en aurait versé dans vingt batailles. Ces légions, rentrées dans le devoir, demandèrent à marcher contre les Germains, pour apaiser les mânes de leurs camarades et se couvrir le sein d'honorables blessures. Germanicus, profitant de cette disposition, établit un pont à Ubium (Cologne), le franchit et pénétra, avec douze mille hommes, chez les Marses, dont il fit un grand carnage; puis il revint prendre ses quartiers d'hiver.

15. Cependant le sauveur de la Germanie, le vaillant Arminius, avait trouvé un puissant antagoniste dans Ségeste, son beau-père, prince allié des Romains. Germanicus, profitant de leurs divisions, laisse le commandement de quatre légions à Cécinna, et, avec le même nombre renforcé d'auxiliaires gaulois, il repasse le Rhin et fond sur les Cattes. Ceux-ci, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, franchissent l'Eder et se dispersent dans les bois. Les Chérusques, venant pour les soutenir, sont arrêtés par le succès des légions.

(1) Tacit., Ann., lib. I.

Dans le même temps, Ségeste demandait au général romain des secours contre Arminius, qui le tenait assiégé. Germanicus le délivra et le reçut dans son camp avec sa fille, femme d'Arminius, qui partageait plutôt les sentiments de son père que ceux de son époux.

Le chef germain, furieux de l'enlèvement de sa femme et de l'esclavage de son fils, réclame le secours des Chérusques, n'épargnant aucune invective à l'armée romaine et prétendant qu'elle borne ses exploits à la prise d'une femme enceinte que la trahison a fait tomber dans ses mains. Il leur promet la liberté et les appelle aux armes contre Ségeste qui les plonge dans l'esclavage et dans l'opprobre.

Germanicus, après avoir envoyé l'ordre à Cécinna de marcher du côté de l'Ems, attaque les Bructères, les taille en pièces, et trouve parmi leurs dépouilles l'aigle de la dix-neuvième légion perdue dans la défaite de Varus. Il pénètre dans les bois de Teutberg, où ce malheureux général et ses soldats étaient restés sans sépulture. L'armée s'enfonce dans ces bois sinistres, trouve le camp romain et le champ de bataille encore couvert d'ossements blanchis, épars ou entassés, de membres de chevaux et de têtes d'hommes attachées aux troncs des arbres. Tout près de là se voyaient les autels où les centurions avaient été égorgés. Quelques témoins échappés au désastre montrent les lieux où les principaux coups se sont donnés.

Germanicus fit réunir les dépouilles de ces malheureux guerriers et les couvrit d'un *tumulus* dont il posa le premier gazon. Il attaqua ensuite Arminius. La résistance fut opiniâtre et l'avantage balancé ; les légions rétrogradèrent sur l'Ems, où elles s'embarquèrent.

Cécinna, qui, de son côté, revenait au travers des marais, rencontra devant lui l'infatigable chef germain. Peu s'en fallut qu'il n'éprouvât la même défaite que Varus. Il parvint néanmoins à se dégager, après de rudes attaques qui mirent son armée dans le plus grand péril.

Pendant que ces choses se passaient, le bruit courut chez

les Ubiens que les Chérusques et leurs alliés avaient enveloppé les légions et que leurs bandes victorieuses menaçaient la Gaule. On veut couper le pont jeté sur le fleuve; Agrippine s'oppose à cette lâcheté, s'y installe, au contraire, et distribue des secours aux soldats blessés, les complimentant et les remerciant à mesure qu'ils passent devant elle.

Ces actes, dignes d'un général habile, déplurent à Tibère. On visait, disait-il, à une popularité qu'on voulait tourner contre lui; il trouvait de l'affectation à promener le fils d'un chef en habit de soldat et à donner à un César le nom de *Caligula* (1). Il ne tenait pas compte du patriotisme et de l'état de cette valeureuse femme qui venait d'accoucher de la seconde Agrippine.

Les Gaules, les Espagnes et l'Italie s'empressèrent de réparer les pertes de l'armée du Rhin et offrirent de l'or, des armes et des chevaux. Germanicus les félicita et n'accepta que ce qui pouvait être utile à la guerre.

Tibère, ayant appris les troubles de l'Orient, se servit de ce prétexte pour enlever Germanicus à ses légions chéries et le transporter au milieu de nouvelles provinces où il serait exposé aux coups de la politique et du sort. Voyant l'inimitié de son oncle et le zèle des soldats pour sa personne, Germanicus s'efforça d'accélérer ses victoires; mais, jugeant qu'il était très-difficile de pénétrer en Germanie au travers des bois et des marais, il résolut d'y arriver par les fleuves.

Vitellius et Caïus Antius s'occupaient alors de prélever le tribut des Gaules; car les fermiers de cet impôt, recueillant de trop gros bénéfices, avaient été remplacés par des centurions et des tribuns (2), qui se rendaient dans les principales villes où ces tributs étaient réunis par les collecteurs gaulois.

Avec ces ressources, Germanicus fit construire mille

(1) Tacit., Ann., lib. I.
(2) Suet. in Caïo.

galères pour embarquer ses troupes. Le rendez-vous était dans l'île des Bataves. La flotte, en quittant le Rhin, entra dans la mer et arriva heureusement à l'embouchure de l'Ems. Elle n'eut pas plutôt touché terre qu'Arminius se présenta près du Weser. On en vint aux mains; la victoire demeura du côté des légions, renforcées d'auxiliaires bataves et gaulois.

Quelques jours après, on recommença la lutte. Germanicus criait de ne faire aucun quartier, car on n'aurait la paix que par la destruction entière de ces nations. L'armée se baigna jusqu'à la nuit dans le sang des Germains.

L'hiver approchant, Germanicus fit rembarquer une partie de ses soldats. Une tempête dispersa la flotte, dont beaucoup de navires furent engloutis dans les eaux, touchèrent aux bas fonds ou dérivèrent sur les côtes de la Bretagne. La perte des troupes fut immense, ce qui n'empêcha pas Germanicus, avec trente mille hommes restés à terre, de châtier les Cattes avant de rentrer dans ses camps.

Le découragement des ennemis était extrême; une autre campagne aurait mis fin à la lutte si Tibère, envieux de Germanicus, ne lui eût offert le consulat, écrit lettres sur lettres pour le faire rentrer à Rome. Germanicus demandait encore un an pour consommer son entreprise; Tibère répondit que l'empire avait d'autres ennemis à combattre que les Germains, qu'il fallait laisser à Drusus l'unique occasion d'acquérir les distinctions militaires et les honneurs. Germanicus n'insista plus, et quitta subitement ses légions et la Gaule.

Envoyé l'année suivante en Orient, il fut empoisonné par le gouverneur Pison, qui pensait en commettant ce crime se rendre agréable à Tibère. Agrippine, au désespoir, vint demander vengeance à Rome, suivie de ses enfants et tenant dans ses bras l'urne qui renfermait les cendres de son époux. Jamais le peuple ne parut plus impressionné que dans cette journée. Il se porta en foule au-devant d'Agrippine et lui témoigna par ses démonstrations et ses larmes combien il

prenait part à sa douleur. Ce deuil déplut à Tibère. Il eut peine à dissimuler le chagrin qu'il en éprouvait.

18. Alors les Germains, libres de craintes étrangères, avaient tourné leurs armes contre eux-mêmes. Arminius, combattant pour la liberté, était l'idole de toutes les nations, tandis que Maroboduus, l'allié des Romains, était odieux jusqu'à ses propres sujets. Tibère chargea Drusus de négocier la paix entre tous ces peuples. Drusus voulut, au contraire, envenimer leurs divisions, d'où résulta la perte de Maroboduus, qui s'enfuit et obtint de Tibère de résider à Ravenne, où il resta jusqu'à sa mort.

La politique de Drusus fut également funeste à Arminius, que les siens assassinèrent, le soupçonnant d'aspirer à la royauté. Ainsi disparut de la scène du monde ce héros qui aurait peut-être assuré l'indépendance de la Germanie, si des ambitions rivales n'eussent fait passer de mesquines prétentions avant le salut du pays.

A cette époque, la ville d'Ubium, où campaient les légions du Rhin, fut nommée *l'autel des Ubiens* après que les habitants eurent élevé leur temple à Auguste. Une rue de Cologne porte encore le nom de *rue de l'Autel*.

Lutèce obéit au même sentiment religieux et politique en faisant à Jupiter l'honneur de l'associer à l'empereur. Les marchands de Paris, qui trafiquaient par eau, leur consacrèrent un temple sur l'emplacement actuel de la cathédrale. Les fondations en furent mises au jour en 1710. La pierre la plus remarquable qu'on y trouva portait pour inscription : *Tiberio Cæsare Augusto, Jovi obtumo maxsumo nautæ parisiaci aram publice posierunt*. On voit que si les Gaulois oubliaient leur langue naturelle ils n'avaient pas encore acquis, sous Tibère, l'habitude de la bonne latinité.

Une autre pierre trouvée dans le même lieu représentait un personnage ayant le corps ceint d'un tablier de bûcheron. C'était *Ésus*, auquel les traditions galloises attribuent l'enseignement de l'agriculture à la race kymrique. On voyait sur d'autres pierres le dieu celte *Cernunnos* et le taureau

divinisé par les Gaulois, puis Vulcain, Jupiter, Castor et Pollux, appartenant au vieux polythéisme grec et romain, association paisible entre deux religions qui n'étaient pas exclusives.

Pendant que Tibère était dans la Campanie pour s'essayer à vivre dans l'île de Caprée, Sacrovir, chez les Autunois, et Florus, chez les Trévires, poussaient à la révolte les Belges et quelques nations voisines, répandant des propos séditieux au sujet de l'impôt et de l'énormité des usures : ils disaient que les légions romaines étaient prêtes à se soulever depuis la mort de Germanicus, que l'occasion ne pouvait être plus favorable pour devenir libres, car les Gaulois faisaient toute la force de l'armée romaine.

Ceux d'Angers (les Andes), toujours hostiles depuis César, et les Turons, leurs voisins, éclatèrent les premiers. Le lieutenant Suilius, venant de Lyon avec une seule cohorte, soumit les Andes et défit aisément les Turons avec un corps de légionnaires que lui envoya l'armée du bas Rhin.

Les chefs de la Gaule, étourdis de ce revers, envoyèrent à Suilius plusieurs cohortes d'auxiliaires conduites par leur complice Sacrovir, afin de masquer leur défection. Florus prit un plus dangereux parti : il gagna un corps qui s'organisait à Trèves et lui persuada de massacrer les usuriers et les banquiers romains. Ceci fait, quelques soldats, réunis à une foule de malheureux qui avaient été dépouillés, gagnèrent les Ardennes ; mais, bientôt atteints par des troupes romaines, ils se dispersèrent. Florus se tua de désespoir.

La révolte des Éduens fut plus sérieuse. Sacrovir, démasquant tout à fait ses projets, s'empara d'*Augustodunum* (Autun), ville renommée par ses écoles et remplie des jeunes gens nobles de la Gaule. Il les garda comme otages pour s'assurer de la soumission de leurs familles et donna des armes aux révoltés, dont il composa un corps de quarante mille hommes. Un cinquième seulement était armé à l'instar des légions, le reste n'avait que des épieux, des couteaux et d'autres instruments de chasseurs, preuve que la Gaule

avait été désarmée, et qu'il doit être fort difficile de retrouver des épées du temps de la conquête. Les forces des révoltés se grossirent par l'arrivée d'une foule de Gaulois venus des cités voisines.

Le soulèvement des Éduens étant connu à Rome, on s'en exagéra l'importance. Tibère seul, occupé de viles délations, n'y apporta qu'une attention médiocre, soit fermeté, soit qu'il sût le péril moins grand qu'on ne l'avait publié.

Suilius vint, avec deux légions, mettre le siége devant Autun, et ravagea en passant le territoire des Séquanes. Ayant rencontré, à quatre lieues de la ville, l'armée de Sacrovir, il lança contre elle ses légionnaires, qui la dispersèrent à l'instant. Un corps de soldats bardés de fer, nommés *croupillaires*, présentait seul un peu de résistance. On les attaque à coup de cognées et de haches. Bientôt ils sont renversés. Sacrovir, avec quelques chefs, se sauva dans Autun et de là dans une maison de campagne des environs où lui et ses amis se poignardèrent. Cette maison, à laquelle ils mirent le feu, leur servit de bûcher (1). Ainsi furent récompensés les Éduens de leur ancien attachement à César. Quelques-uns placent le champ de bataille à Cussy-la-Colonne, oubliant que ce fut celui des Helvètes, que cette localité est à sept lieues d'Autun, et que le lieu ou fut défait Sacrovir doit être à quatre lieues de la même ville.

22-36. C'était l'époque où Tibère, enfermé dans l'île de Caprée, faisait égorger les amis de Séjan. Les proscriptions succédaient aux massacres dans l'Italie et les provinces. On confisqua les biens des principaux Gaulois qui avaient pris part à la révolte (2). Dans le même temps, le Christ expirait sur la croix pour expier les outrages faits à l'humanité.

Pison venait de se donner la mort pour éviter les poursuites du sénat. La courageuse Agrippine était vengée; mais elle ne comprit peut-être pas assez que l'épouse d'un César,

(1) Tacit. Ann., lib. III.
(2) Suet. in Tiber.

la mère de deux Césars était plus exposée que toute autre à l'envieuse jalousie du tyran. Des mots piquants qu'elle hasarda furent révélés. Tibère en instruisit le sénat et la fit condamner à l'exil, où elle trouva la mort; ses deux fils, Néron et Drusus, éprouvèrent la même infortune. Ainsi finit cette famille illustre, l'idole des Gaules et du peuple romain; il ne restait, des trois fils de Germanicus, que Caligula, qui devait être l'horreur du monde, et une fille, la fameuse Agrippine, que nous avons vue naître à Trèves, et qui eut de Domitius Ænobarbus, son mari, cet autre monstre que l'on appela Néron : caprice de la Providence qui fit surgir deux rameaux si détestés d'une souche si respectable et tant aimée.

ius-Caligula. 37. Enfin Tibère, aussi las de lui que les peuples l'étaient de ses cruautés, mourut à Caprée, âgé de soixante-dix-huit ans. Il fut remplacé par Caïus, prince cruel et fou, qui ne changea rien aux errements de son prédécesseur. La servitude et la tyrannie demeurèrent. L'empire marcha tel que Tibère l'avait monté.

Caïus eut d'abord la fantaisie d'être dieu et se revêtit des ornements que l'on attribuait aux divinités dont il prenait la place. Il rétablit le crime de lèse-majesté. Tout le monde craignit les délateurs, trembla pour ses jours ou sa liberté. A la même époque, Pontius Pilatus, procurateur de la Judée, qui avait abandonné aux Juifs le jugement de Jésus-Christ, était à Rome en attendant la décision de l'empereur sur une plainte portée contre lui par les Samaritains. Caïus l'exila à Vienne, snr le Rhône, où il se tua de désespoir après un séjour de deux années (1).

Rome était consternée des crimes de Caligula, lorsqu'il prit fantaisie à ce prince hébété de passer dans la Gaule avec les rois Antiochus et Agrippa, sous prétexte de faire la guerre aux Germains, mais avec le but secret de châtier la Province. Il traînait à sa suite un grand nombre de gladiateurs, de chevaux du cirque, de comédiens et de femmes

(1) Joseph., Hist. Jud.

qui devaient contribuer à ses plaisirs. Les chemins qu'il suivit furent nettoyés et arrosés par les populations voisines.

Arrivé avec sa bande infâme à Cologne, où se trouvaient cinquante mille hommes de l'armée de Germanie dans le camp même où s'était écoulée son enfance, le *nourrisson des légions* les passa en revue et leur annonça qu'elles allaient marcher contre les barbares. Il franchit le Rhin sur le pont que son père y avait jeté et, ne rencontrant pas d'ennemis, il revint immédiatement sur ses pas. Cette retraite se fit avec une incroyable confusion. Quelqu'un ayant dit qu'il serait fâcheux que l'ennemi se présentât dans un pareil moment, Caïus quitta sa voiture, monta à cheval et courut vers Cologne, où il trouva le pont tellement encombré qu'il se fit passer de bras en bras, craignant de ne pouvoir arriver assez tôt sur l'autre rive.

Les peuples d'outre-Rhin se moquèrent de cette expédition. Caligula, voulant faire croire à Rome qu'il avait obtenu de grands succès, fit cacher quelques Germains de sa garde au delà du fleuve, puis, quittant subitement son dîner, il feignit d'aller les combattre. Rentré de suite au camp avec des branches d'arbres qu'il appelait ses trophées, il distribua des couronnes aux soldats et les exhorta à souffrir les fatigues de la guerre en attendant des temps meilleurs.

Qui croirait que, peu de jours après, il eut l'horrible pensée de faire massacrer ces mêmes légions parce qu'elles s'étaient révoltées après le décès d'Auguste et l'avaient tenu captif dans le camp avec son père Germanicus? Ses lieutenants cherchèrent à l'en dissuader et ne purent obtenir qu'on ne décimât pas ces malheureuses troupes qui, dans le temps, s'étaient elles-mêmes décimées pour se punir de leur insubordination. Après cet acte de barbarie, il écrivit des lettres véhémentes au sénat et au peuple de Rome, dans lesquelles il leur reprochait de ne songer qu'à se divertir tandis que César était aux prises avec l'ennemi et courait mille dangers. Les citoyens furent obligés de feindre le deuil pour éviter la mort.

39. Le fils d'un roi de Bretagne, chassé par son père, vint, à cette époque, rejoindre l'armée romaine à Cologne. Caïus en fit part au sénat en termes aussi pompeux que s'il eût opéré la conquête de l'île. On s'empressa de lui accorder le *petit triomphe*. Ne trouvant pas cet honneur digne de ses hauts faits, il défendit aux délégués du sénat d'entrer dans la Gaule. On lui décerna le *grand triomphe*.

Les Germains, voyant l'empire en des mains si folles, crurent qu'ils pouvaient impunément passer le Rhin. Galba les combattit avec tant de vigueur que Caïus ne put se dispenser de solliciter des récompenses pour ce général et pour ses soldats. La défaite des barbares lui était d'autant plus agréable qu'il les voyait déjà aux portes de Rome et se disposait à quitter la Gaule pour fuir en Orient.

Si Caligula s'en fût tenu à ces ridicules fanfaronnades, tous auraient plaint les travers de son esprit ; mais de Cologne il vint à Lyon que ses cruautés remplirent de larmes et de terreurs.

Après avoir épuisé le trésor impérial par ses folles dépenses, il ne s'occupa plus qu'à le remplir en confisquant les biens des plus riches Gaulois qu'il fit égorger sous divers prétextes. Un jour qu'il jouait aux dés, il demanda le cadastre de la province et donna l'ordre de faire mourir ceux qui possédaient les plus beaux domaines. Il se moquait des joueurs qui cherchaient à gagner quelques pièces d'argent tandis qu'il recueillait des millions sans rien exposer au jeu (1).

Après avoir confisqué le bien des morts, il inventa le moyen de dépouiller les vivants en forçant les riches Gaulois d'acheter les terres des proscrits au prix qu'il les estimait lui-même. Les meubles furent pareillement cotés à des prix fous. Cette vente produisant beaucoup d'argent, il fit venir d'Italie le vieux mobilier de ses palais, disant par raillerie, qu'il devait cette marque d'amitié aux bons alliés du

(1) Suet. in Caïo.

peuple romain. Lui-même excitait les acheteurs en parlant avec emphase des objets qu'il mettait en vente, prétendant qu'ils avaient appartenu soit à Antoine, soit à Auguste, soit à Germanicus (1).

Il parut, le premier jour de l'année, aux portes du palais et reçut les étrennes de tous les citoyens. Avec le produit de ces impôts forcés, il put faire célébrer à Lyon des jeux qui coûtèrent des sommes énormes.

Ce fut à l'occasion de ces jeux qu'il proposa des prix d'éloquence en langue grecque et en langue latine. Les discours devaient être prononcés devant l'autel d'Auguste en présence de grands personnages convoqués de tous les points de la Gaule pour assister à ces fêtes.

Ceux qui visaient aux prix étaient nombreux et leurs œuvres médiocres. Caligula eut la singulière fantaisie de faire couronner les vainqueurs par les vaincus, qui durent fournir eux-mêmes les prix, prononcer l'éloge de leurs heureux concurrents, effacer leurs propres œuvres, les uns avec une éponge, les autres avec la langue, s'ils ne préféraient recevoir la férule ou se voir jeter dans le Rhône (2). Juvénal a comparé un homme fort ému à l'orateur qui déclamait à Lyon devant l'autel d'Auguste (3).

Ces luttes singulières dénotent que les Gaulois s'exerçaient à la littérature, dont le goût chez eux n'était encore que de fraîche date.

Caïus ayant écrit au sénat, après l'arrivée du prince breton Cinobellinus, que toute l'île se rendait, projeta follement d'en aller prendre possession. Il partit pour Boulogne et n'eut pas plutôt fait quelques lieues en mer qu'il donna l'ordre de rentrer au port. Le lendemain, il monta sur un trône élevé, fit disposer des machines de guerre et sonner la charge. Les légionnaires, étonnés, cherchaient des yeux

(1) Dion., lib. LIX.
(2) Suet. in Caïo.
(3) Juven., sat. I.

quels ennemis ils allaient combattre, lorsque Caïus leur ordonna de remplir leurs habits et leurs casques de coquilles qui se trouvaient sur le rivage. « Ce sont, leur dit-il, les dépouilles de l'Océan; il faut en orner le Capitole pour embellir nos triomphes et consacrer le souvenir de nos travaux guerriers. » Après quelques libéralités aux troupes, il ordonna d'élever sur la côte un monument commémoratif de sa victoire, lequel a été connu des âges suivants sous le nom de *Tour d'ordre*. La mer ayant miné, vers le milieu du xviiie siècle, la falaise sur laquelle il était assis, il a disparu en un jour, après avoir résisté, durant plus de seize siècles, au vent des tempêtes.

Caïus, riche de si nobles dépouilles, ne songea plus qu'à son départ pour Rome et aux préparatifs de son triomphe. Il enrôla, pour y figurer, quelques Gaulois de haute taille qu'il joignit à des transfuges et à un certain nombre de prisonniers. Les galères sur lesquelles l'armée avait vu l'Océan furent conduites à Bordeaux et traînées de là par terre jusqu'à Narbonne, d'où on les dirigea sur l'Italie pour les montrer aux Romains. La Gaule se trouva ainsi débarrassée de la dangereuse présence de ce fou couronné qui l'avait indignement pillée et l'aurait mise aux abois s'il y fût resté quelques années de plus.

Le cours de ses débauches et de ses assassinats, qu'il reprit à Rome, devait pourtant avoir un terme, car, un jour qu'il sortait du théâtre, il fut égorgé par le tribun des prétoriens, Chéreas, qui lui porta le premier coup, laissant à ses complices le soin de l'achever. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans la ville, les Germains de la garde pénétrèrent dans le palais, massacrant tous ceux qu'ils rencontraient. Beaucoup de conjurés périrent, mais un grand nombre d'innocents furent confondus avec les coupables.

Claude. 41. Ceux-ci ne destinant l'empire à personne, le sénat allait proclamer la république, lorsqu'il sut que les prétoriens, en fouillant le palais, avaient trouvé, dans un coin obscur, un homme caché derrière un rideau. C'était Claude,

oncle de Caïus, lequel, ayant été témoin de l'assassinat de son neveu, s'était enfui pour éviter la mort.

La vue de ce frère de Germanicus émut les soldats. Claude, effrayé, leur demandait la vie; ils le proclamèrent empereur, l'enlevèrent dans une chaise et le portèrent au camp. Le peuple, croyant qu'on allait le faire mourir, montrait de la compassion pour son malheur.

Le sénat, qui avait constamment tremblé sous ses derniers maîtres, tenait à proclamer la république. Il députa vers Claude pour lui représenter les malheurs de la patrie, l'engageant à se démettre du titre d'empereur, à faire ce sacrifice à la liberté. Claude répondit qu'il ne dépendait pas de lui de s'opposer aux vœux de l'armée. On le pria de recevoir son nouveau titre du sénat, dangereuse composition qui ne remédiait à rien, car l'acte des prétoriens ne fut pas perdu pour les légions.

En effet, le meurtre de Caligula, bientôt connu dans la Gaule, produisit un commencement de sédition parmi les troupes du bas Rhin. Elles voulurent proclamer Galba, qui les commandait. Son refus lui mérita les bonnes grâces de Claude. Tibère l'eût fait mourir par la raison qu'on l'aurait cru digne de l'empire.

Galba, voyant la Gaule menacée par les Germains, fit la guerre aux Cattes et aux Marses; il les battit et fut assez heureux pour retirer de leurs mains la dernière des aigles prises aux légions de Varus. Pendant ce temps-là, Secundus, son lieutenant, obtenait la permission de prendre le nom de *Caucius*, en souvenir de ses victoires sur les Cauques.

L'impudicité de Messaline était depuis longtemps connue des Romains. A cette époque, elle n'eut plus de bornes. Furieuse de n'avoir pu séduire son beau-père Silanus, elle le dénonça à l'empereur, prétendant qu'il voulait le faire mourir. Claude, qui consentait à tout quand il était effrayé, consentit à la mort de Silanus.

Cet acte de cruauté porta Scribonianus, général des légions de Dalmatie, à s'emparer du pouvoir. On le proclama empe-

reur; mais, bientôt abandonné par ses troupes, il fut assassiné, n'ayant joui que cinq jours du rang suprême.

Claude ordonna de rechercher les coupables. Pætus, qui était du nombre, fut conduit à Rome pour y être jugé. Sa femme Arria, citée comme modèle de piété conjugale, suivait dans une barque le vaisseau qui portait son époux. Persuadée qu'il n'obtiendrait pas sa grâce, elle s'enfonça un poignard dans le cœur et le présenta à Pætus en disant : « Ça ne fait pas de mal; je ne sens que le coup qui va te percer (1). »

Pendant que ces vengeances s'exerçaient, Messaline, pour donner cours à ses prodigalités, vendait à profusion le droit de bourgeoisie romaine, ce qui fit dire à Sénèque qu'on l'obtenait pour un verre cassé.

43. A la même époque, un chef breton, nommé *Berick*, ayant fomenté une sédition dans son pays et s'étant réfugié dans la Gaule avec ses complices, reçut un bon accueil des généraux romains, auxquels il persuada de s'emparer de l'île de Bretagne, dont il fit connaître les forces et les divisions qui l'agitaient. Jusque là, Rome, à l'exemple d'Auguste, s'était contentée d'en recevoir les otages. Claude voulut mieux et ordonna à Plantius, ayant Vespasien pour lieutenant, de passer chez les insulaires avec les troupes cantonnées sur les bords de l'Océan. Les soldats, instruits de leur entrée en campagne, se mutinèrent et demandèrent si on leur ferait faire la guerre au bout du monde. Claude envoya, pour apaiser la sédition, son affranchi Narcisse, lequel vint au camp, monta sur le tribunal de Plantius et harangua les légions. Celles-ci, indignées de voir un esclave parlant au nom du prince, s'écrièrent que c'était une dérision et, sans vouloir l'écouter, dirent qu'elles suivraient partout leur général.

L'armée débarqua sur les côtes de Bretagne. Les insulaires, qui s'étaient enfuis à son approche, furent poursuivis

(1) Tacit. Ann.

jusqu'à la Tamise. Les Romains s'y arrêtèrent craignant, vu leur petit nombre, qu'il n'y eût témérité d'aller plus loin. Ils obéissaient, du reste, aux ordres de l'empereur qui, visant à la gloire des armes, venait les renforcer avec quelques légions.

Il les rejoignit, en effet, auprès du fleuve. Beaucoup de places se rendirent, plusieurs furent prises d'assaut, entre autres *Camalodunum* (Colchester), où était le palais du roi Cinobellinus. Vespasien se signala dans cette guerre, conquit l'île de Wight (1) et soumit deux puissantes nations.

Claude désarma les Bretons, mesure qui met sur la voie de ce qui dut avoir lieu dans la Gaule après la conquête, puis il laissa le gouvernement du pays à Plantius, avec ordre de le soumettre en entier. Claude et son fils reçurent du sénat le titre de *Britanniques* (2).

L'empereur, né à Lyon, le jour de l'inauguration de l'autel d'Auguste (3), aimait les Gaulois. Il proposa d'en faire entrer un certain nombre au sénat. Quelques sénateurs trouvèrent mauvais que ces étrangers arrivassent aux honneurs quand leurs ancêtres avaient taillé en pièces les armées de la République et tenu César enfermé devant *Alesia*. Ils rappelaient l'incendie du Capitole, de l'autel de la Victoire et les brèches faites aux murailles de Rome.

Claude répliqua que les nations de l'Italie avaient toujours fourni des sénateurs; qu'il était sorti de la Narbonnaise des hommes illustres dont la postérité ne le cédait nullement en patriotisme aux citoyens les plus distingués de l'empire; qu'aucune guerre n'avait été plus promptement terminée que celle des Gaules; que, depuis cette époque, *la paix avait été solide et constante* (renseignement qu'il est bon de noter en passant), et qu'en définitive il valait mieux que les Gaulois apportassent leurs richesses à Rome que de les ense-

(1) Suet. in Vespas.
(2) Dion., lib. LX.
(3) Suet. in Claud.

velir dans leur province. Ce discours entraîna l'assemblée. Le droit d'entrer au sénat fut conféré d'abord aux Éduens, vu l'ancienneté de leur alliance et le titre qu'eux seuls prenaient de frères et d'alliés du peuple romain.

On fit, en l'an 47 de notre ère, le dénombrement des citoyens de tout l'empire. Tacite en porte le nombre à sept millions. La même année se trouvant être la huit-centième de Rome, on célébra des jeux séculaires. Vitellius, outrepassant les bornes de l'adulation, souhaita à Claude de vivre assez de temps pour faire représenter cent fois les mêmes jeux.

Les fêtes et les crimes se donnant la main, beaucoup de personnes furent accusées de conspirer contre l'empereur. Asiaticus succomba par l'ombrage que portaient sa grandeur et ses richesses. On lui supposa le projet d'aller dans la Gaule pour soulever les légions. Son vrai crime était de posséder à Baïes les beaux jardins de Lucullus que convoitait Messaline. Des gardes l'amenèrent chargé de chaînes. Claude lui accorda la faveur de se faire mourir lui-même.

48. Puisque nous avons à parler de Messaline, nous raconterons à son sujet un événement qui paraîtrait fabuleux au point de vue des temps modernes. Suilius, jeune Romain d'une haute naissance et consul désigné, était son amant. Cette faveur lui donna l'ambition d'arriver à la pourpre et le jeta dans une de ces folles entreprises qui ont besoin d'être attestées pour être crues. Il proposa à Messaline, si elle voulait se défaire de Claude, de l'épouser et d'adopter son fils Britannicus.

Messaline, qui n'aimait pas son époux, recula néanmoins devant le crime qu'on lui proposait. Toutefois, l'idée du mariage la transporta. Elle attendit le départ de Claude, allant à Ostie faire un sacrifice, pour célébrer son mariage avec la pompe la plus solennelle. Rien n'y manqua : les prières des augures, les jeux, les banquets et une nuit passée dans toutes les libertés conjugales. Cette entreprise

révolta le palais. Claude en fut instruit et crut que Suilius était déjà maître des prétoriens et de l'empire.

Cependant Messaline, ayant bientôt appris la colère de son époux, se sauva dans les jardins de Lucullus, pendant que Suilius, pour déguiser sa frayeur, allait remplir ses fonctions au Forum. Claude paraissait irrésolu, car un reste d'affection se réveillait dans son âme. Les affranchis, se voyant perdus si l'impératrice rentrait dans la couche nuptiale, envoyèrent des centurions pour l'assassiner, elle et tous ceux qui avaient assisté à ses fêtes ou s'étaient prêtés à ses débauches. Claude était à table quand on vint lui annoncer la mort de son épouse. Il ne s'informa pas si elle s'était tuée elle-même; il demanda seulement à boire et continua son repas (1).

Quelques semaines plus tard, il épousait sa nièce Agrippine, fille de Germanicus, veuve de Domitius Ænobarbus, dont elle avait eu Néron. Agrippine feignit d'être grave et sévère; Rome devint l'esclave d'une ambitieuse, après l'avoir été d'une femme sans mœurs et sans cœur. Voulant que Néron parvînt à l'empire, elle lui fit épouser Octavie, fille de Claude. Claude adopta Néron au détriment de son fils Britannicus.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, Corbulon, l'un des généraux les plus distingués de l'empire, était envoyé à la tête des légions du bas Rhin pour remplacer Saquinius. Il soumit les Frisons qui molestaient les côtes de la Gaule, et se mit en campagne contre les Cauques. Il les aurait subjugués si l'empereur ne lui eût donné l'ordre de se tenir sur les bords du Rhin. Il obéit à regret, disant que les anciens capitaines étaient plus indépendants et plus heureux. Durant cette inaction forcée, il occupa le loisir de ses soldats à creuser un canal d'environ huit lieues de long entre la Meuse et le Rhin.

Plantius, de son côté, après avoir fait des merveilles dans l'île des Bretons, partit pour Rome, où il jouit des honneurs

(1) Tacit. Ann., lib. XI.

du petit triomphe. Il fut remplacé, deux ans plus tard, par l'ancien consul Ostorius Scapula. Ostorius établit une colonie de vieux soldats dans la ville de *Camalodunum*, réduisit en province les districts situés en face de la Gaule, et conserva la royauté de Cogidinus pour l'engager à servir les Romains.

50. Les Cattes recommençaient à remuer dans la Germanie. Ces peuples, toujours disposés à prendre les armes, souffraient impatiemment le calme que leur procurait la paix. Le poëte Pomponius, général des troupes du bas Rhin, marcha contre eux et les battit. Ses victoires et celles d'Ostorius dans l'île des Bretons firent prendre à Claude le titre d'*imperator* pour la dix-septième fois. Agrippine, ayant reçu celui d'*Augusta*, établit une colonie de vétérans dans le camp d'*Ubium*, qui prit alors le nom de *Colonia Agrippina*. Née à Trèves, elle avait passé sa première enfance dans ce camp, où les légions avaient voulu donner la pourpre à Germanicus.

On croyait l'île des Bretons pacifiée, lorsque divers soulèvements vinrent inquiéter les Romains. Ostorius défit le roi Cinobellinus et l'envoya à Rome. Claude fut assez généreux pour lui conserver la vie. On rapporte que le prince barbare, se promenant un jour au milieu des édifices de la ville éternelle, dit qu'il s'étonnait que des gens en possession de si magnifiques palais enviassent les chétives cabanes des Bretons.

A cette époque, le polythéisme romain, introduit depuis un demi-siècle dans la Gaule, voulut y établir la domination exclusive qui est le propre de toutes les religions officielles. Il obtint une ordonnance de Claude qui supprimait le culte des druides. Auguste l'avait déjà interdit à ceux qui jouissaient du droit de citoyen; Tibère avait aboli les druides, leurs poëtes et leurs médecins. Ces ordonnances étaient tombées en désuétude lorsque parut l'édit de Claude. Les persécutions furent assez violentes, car on condamna à mort un chevalier romain de la Celtique pour être venu à Rome avec l'œuf de serpent qui devait lui faire gagner un procès. On a souvent attribué au christianisme la destruction des

monuments et des autels druidiques dans la Gaule, peut-être l'hellénisme ne les avait-il pas mieux traités sous Claude.

Ce culte si violemment poursuivi fut contraint de s'exercer en secret; de là les sciences occultes, les opérations magiques que le christianisme a prohibées, mais presque toujours sans résultat, car le peuple ignorant des campagnes s'est longtemps livré à mille pratiques superstitieuses, restes du vieux druidisme de leurs pères.

53. Cependant la fière Agrippine continuait le cours de ses cruautés et faisait mourir Statilius Taurus dont elle convoitait les beaux jardins, détestables propriétés qui avaient valu tant d'accusations de lèse-majesté à leurs opulents possesseurs. Ce proconsul d'Afrique fut accusé d'avoir eu recours à la magie pour faire périr l'empereur.

Claude, commençant alors à s'apercevoir des intrigues et de la vie désordonnée d'Agrippine, regrettait déjà d'avoir déshérité Britannicus en faveur de Néron. Il alla même jusqu'à dire dans un festin qu'il punirait l'impératrice de la conduite qu'elle tenait avec l'affranchi Pallas, intendant du trésor impérial. Ces paroles rapportées devinrent l'arrêt de mort de Claude. Il disparut à l'âge de soixante-quatre ans, empoisonné par un plat de champignons. Agrippine et Néron ne lui épargnèrent ni les larmes ni les honneurs, et en firent un dieu. Gallion, frère de Sénèque, dit assez plaisamment que Claude fut tiré au ciel avec un croc, comme on traînait le corps des suppliciés aux gémonies. Sénèque lui-même, dans une satire, déchira le malheureux prince, le traita d'insensé et prétendit qu'il avait été métamorphosé en citrouille.

54. Néron, successeur de Claude, descendait de la famille de Domitius, dont l'un avait été dans les rangs de l'aristocratie républicaine réfugiée à Carthage. Bien qu'il ne soit jamais entré dans la Gaule durant tout son règne, on y trouve néanmoins beaucoup de médailles à son effigie, frappées au coin des hôtels de Lyon et de Trèves. Parvenu à l'empire à l'âge de dix-sept ans, il attachait un grand prix à cultiver sa voix, à

conduire des chars et à s'occuper de poésie. Sénèque, son précepteur, préparait ses discours et lui inspirait le goût de l'éloquence et des lettres. Burrhus, chef des gardes, général très-estimé des prétoriens, l'instruisait aux choses de la guerre.

Agrippine, de son côté, avait sa cour, et, à la tête de son conseil, l'affranchi Pallas, homme d'une sévérité fière et arrogante qui le rendait insupportable aux gens de bien. En élevant son fils encore jeune à l'empire, l'ambitieuse princesse s'était flattée de pouvoir gouverner en son nom; mais ce fils avait trop de fierté pour obéir à un affranchi. Burrhus et Sénèque, désirant à leur tour ruiner la puissance d'Agrippine et changer plusieurs choses dans le gouvernement, tolérèrent l'amour du jeune prince pour une esclave, moyen détestable, car, une fois la porte ouverte à la licence, Néron se crut tout permis et n'imposa plus de bornes à ses passions. Sa mère tâchait de le retenir; mais, entraîné par Othon et d'autres amis, il méprisa ses conseils et tomba dans cet abîme de crimes qui ont rendu son nom l'opprobre du genre humain et l'héritage de tous les tyrans.

55. Il ôta l'intendance des finances à Pallas, ce qui blessa les sentiments d'Agrippine. Elle s'en plaignit ouvertement et menaça de faire déclarer Britannicus empereur. Néron, pour se débarrasser de cette crainte, fit empoisonner Britannicus, retira les gardes de sa mère et la contraignit à demeurer dans la maison d'Antonia, son aïeule. Aussitôt la cour d'Agrippine s'évanouit, et, parmi le peu de femmes qui lui restèrent, il y en eut une qui l'accusa de vouloir épouser Rébellius Plautus pour lui donner l'empire. Agrippine vint trouver son fils et se justifia de cette accusation.

Néron s'éprit alors de Poppée, l'une de ces créatures séduisantes et impudiques prédestinées à la couche des empereurs. Elle était femme d'Othon, que le tyran fit partir de Rome en lui conférant le gouvernement de l'Espagne, qu'il garda jusqu'au temps où il parvint lui-même à l'empire.

58. Pendant que ces choses se passaient, Paulinus Pompéius

et Lucius Vétus, généraux des armées de Germanie, occupaient le loisir des légions à divers travaux publics. Paulinus acheva la digue du bas Rhin, commencée par Drusus et ruinée par Civilis, chef des Bataves. Lucius Vétus, de son côté, tentait de joindre la Somme à la Moselle pour favoriser le commerce de la Méditerranée avec l'Océan septentrional; grande entreprise qui aurait facilité les moyens de transport dans la Gaule, si le propréteur de la Belgique, jaloux de l'honneur qu'elle ferait à Vétus, ne lui eût interdit d'entrer dans sa province (1).

Peu de temps après, les Frisons vinrent occuper, en deçà du Rhin, des terres incultes données aux soldats romains pour y faire paître leurs troupeaux et leur chevaux. Néron les en fit chasser; mais elles furent bientôt prises par les Ansibarres, repoussés de la Germanie par les Cauques. Les nouveaux venus éprouvèrent le même sort que leurs devanciers. Ils repassèrent le Rhin et furent anéantis par les Usippes, les Tubantes et les Cattes.

Tacite dit que, dans le pays des Juhons (comté actuel de Nassau), il sortit de terre des feux qui brûlèrent les maisons et les biens des campagnes; que l'on craignit un instant pour la ville de Cologne, bien qu'elle fût en deçà du Rhin, car l'eau ne pouvait éteindre ces embrasements. Ces feux sortant de terre dans le comté de Nassau ne présentent guère plus de vraisemblance que tous les prodiges qui ont exercé le faux jugement et la crédulité des auteurs anciens.

Alors le pouvoir de Poppée s'était considérablement accru. Elle prétendait épouser Néron; mais, sachant qu'Agrippine s'y opposerait, elle ne cessait d'irriter le fils contre la mère, lui disant qu'il était en tutelle et que, loin d'être maître de l'empire, il ne l'était même pas de sa personne. Agrippine, de son côté, contribuait à son malheur par des paroles indiscrètes auxquelles elle mêlait souvent de l'irritation et des menaces. Sa perte étant décidée, Néron partit pour donner

(1) Tacit. Ann., lib. XIII.

des fêtes dans ses jardins de Baïes, voisins de Pouzolles. Sa mère ayant promis d'y assister, il lui envoya une galère dans laquelle il avait fait pratiquer une soupape. Agrippine s'embarqua, et, quand elle fut au milieu du golfe, le navire s'ouvrit et la malheureuse princesse fut engloutie dans les flots. Des pêcheurs volèrent à son secours, la saisirent mourante et la transportèrent à son palais de Baules, au delà du cap Misène.

Agrippine, assez clairvoyante, comprit d'où partait l'attentat. Feignant de l'ignorer, elle envoya un affranchi à Néron pour lui apprendre le danger qu'elle avait couru, le priant de ne pas venir la voir, car elle avait besoin de repos.

Néron, désespéré de l'insuccès de son entreprise, chargea Anicet, commandant de la galère, d'amener à bonne fin l'œuvre qui avait si mal réussi. Comme aucun légionnaire n'aurait voulu rien entreprendre contre une fille de Germanicus, Anicet prit des marins de la flotte et alla s'emparer de la maison d'Agrippine. Celle-ci, comprenant le sort qui l'attendait, fit néanmoins bonne contenance et dit qu'elle ne pensait pas que son fils commandât le parricide. Pour toute réponse, elle reçut un coup d'épée qui la laissa sans mouvement et sans vie. On montre encore, près du rivage de Baules, un petit monument qui passe pour avoir été le tombeau d'Agrippine.

61. Alors Suétonius Paulinus, gouverneur de la Bretagne, préparait une expédition contre l'île de Mone, aujourd'hui Anglesey, où jamais aucun Romain n'était entré. Elle était peuplée d'une foule d'hommes qui, sous la direction des druides, s'y étaient réfugiés pour conserver leur culte et se soustraire à l'obéissance de l'empire. Cette île n'était séparée du continent que par un petit espace. Suétonius y fit passer de la cavalerie tantôt à gué, tantôt à la nage. Les ennemis bordaient le rivage, ayant avec eux des femmes les cheveux épars, des torches à la main, et courant comme des furies; puis on voyait, devant leurs lignes, des druides les mains levées vers le ciel, vomissant des imprécations et sacrifiant

des victimes humaines. La nouveauté du spectacle étonna Suétonius et ses troupes; mais bientôt les légions marchèrent en avant et culbutèrent les barbares.

C'était près des druides de Mone que venaient ceux de la Gaule pour s'instruire des mystères et des antiques traditions de leur culte. Suétonius détruisit leurs bois sacrés et fit élever un fort pour s'assurer l'obéissance de l'île entière.

Alors il y eut un soulèvement dans le cœur du pays dont on expliquait ainsi la cause : le roi des Iciniens avait institué Néron son héritier, conjointement avec ses deux filles, moyen de faire respecter son royaume et son palais. A sa mort, les centurions pillèrent sa demeure, battirent de verges sa femme et violèrent ses filles. Ces outrages soulevèrent tous les peuples. Ils se ruèrent sur *Camalodunum* (Colchester), peuplée de vétérans romains, vieux pillards qui chassaient les Bretons de leurs terres en les traitant de captifs et d'esclaves. Le temple élevé à Claude dans cette ville étant regardé par les insulaires comme un monument de servitude d'autant plus odieux qu'il était desservi par des prêtres qui épuisaient toutes les ressources du pays, ils l'assiégèrent et s'en rendirent maîtres. Cependant il était crénelé; mais les vétérans, au lieu de l'entourer d'un rempart et d'un fossé, avaient préféré construire un théâtre dans la colonie.

Les révoltés, contents de ce premier succès, fondirent sur une légion qu'amenait Cérialis et la culbutèrent. Décianus, dont les exactions avaient causé ce soulèvement, s'enfuit dans la Gaule.

Suétonius n'eut pas plus tôt appris ces fâcheuses nouvelles qu'il partit de l'île de Mone et se dirigea sur *Camalodunum*. Ne voulant cependant pas attirer le fléau de la guerre sur cette ville déjà commerçante, il marcha directement contre les insurgés, que la reine Bodicée excitait de tous ses efforts et de la haine qu'elle portait au nom romain. Leur armée était innombrable. Suétonius, avec dix mille soldats seulement, l'attaqua et lui tua quatre-vingt mille hommes; il en perdit à peine quatre cents. La reine s'empoisonna de déses-

poir, voyant que son pays ne pouvait échapper à la vengeance des Romains.

Néron, dit Suétone, parlait alors d'abandonner la Bretagne; mais, bientôt retenu par la honte, il y envoya deux nouvelles légions tirées des bords du Rhin, lesquelles mirent à feu et à sang tous les cantons suspects.

Malgré tant d'avantages obtenus contre les insulaires, Classicianus écrivit à Rome qu'on ne verrait la fin de la guerre qu'après le rappel de Suétonius, ajoutant que les derniers malheurs étaient dus à son incapacité, ses victoires à la fortune.

63. Néron envoya son affranchi Polyclète pour faire une enquête. Cet ancien esclave traversa la Gaule avec une nombreuse suite, rançonna la Province, puis alla se montrer chez les Bretons dans un appareil qui fit trembler jusqu'aux soldats. Il fut au contraire la risée des barbares, qui ne comprenaient pas tant de respect pour un homme de sa condition. Suétonius, maintenu provisoirement dans sa charge, fut bientôt remplacé par Pétronius Turpilianus, qui venait de sortir du consulat.

Le 5 février de l'année 63, la ville de Pompéi fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Les habitants commençaient à y rentrer, à faire réparer leurs maisons et leurs édifices publics, lorsque, peu de temps après, elle fut ensevelie sous les cendres du Vésuve, par la fameuse éruption que Pline le Jeune a si bien décrite et dans laquelle son oncle trouva la mort.

64. L'année suivante, le feu consuma une partie de la ville de Rome. L'inexorable histoire accuse Néron d'en être l'auteur. Que faisait-il, en effet, pendant que l'incendie dévorait les maisons et jusqu'à son propre palais? Monté sur une haute tour et vêtu d'un habit de joueur de lyre, il chantait un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie.

Disons qu'il fit rebâtir Rome plus belle et plus somptueuse qu'elle ne l'eût jamais été, que la magnificence du palais impérial devint telle qu'il reçut le nom de *Palais doré*, enfin,

que les dépendances de ce gigantesque édifice renfermèrent des terres, des bois et des étangs. Néron dit, en s'y installant, qu'il commençait à être logé comme un homme.

On a découvert dans la partie inférieure du monument, et sous des tas de décombres, de vastes pièces ornées de ces charmantes arabesques que Raphaël imita pour ses décorations du Vatican. L'empereur Napoléon III, qui porte le plus vif intérêt aux sciences historiques, y fait exécuter des fouilles qui s'annoncent comme devant être très-productives.

Néron avait envoyé ses affranchis dans la Gaule avec mission de rançonner les peuples même réputés libres, et de dépouiller les temples pour subvenir aux frais de cet exécrable palais. Tout ce que la France pourrait recueillir dans les fouilles qu'on y exécute aujourd'hui ne serait donc qu'une juste et véritable restitution.

Afin de rejeter sur d'autres l'odieux qui s'attachait à l'auteur d'un pareil incendie, Néron ne craignit pas d'en accuser les chrétiens. La petite Église fondée à Rome par saint Pierre avait fait des prosélytes, et dès l'année 57 les fidèles montraient assez de zèle pour que saint Paul les félicitât dans ses épîtres de ce *qu'on parlait de leur foi dans tout l'univers*.

La ville éternelle comptait alors parmi les hommes distingués de la secte : Aristobule, Amplias, Urbin, Apelle, Triphène, Perside, Rufus, Triphose et beaucoup d'autres, qui travaillaient en secret à la propagation de l'Évangile, aidés des saintes matrones Phébé, Andronique et Junie. Il y avait une église très-fréquentée dans la maison de Prisque et d'Aquilas (1).

En l'année 61, saint Paul, chargé de fers, débarquait à Pouzolles, en face de l'horrible Caprée que Tibère avait souillée de tant de crimes. Des frères vinrent à sa rencontre jusqu'aux *trois tavernes*, qui se voient encore au centre des

(1) Saint Paul, *Épître aux Romains*.

marais Pontins. Ils l'accompagnèrent jusqu'à Rome, où il resta pendant deux années sous la surveillance d'un gardien, s'occupant de controverses avec les Juifs sur la venue du Messie. Ses enseignements pénétrèrent dans la maison de Narcisse, ancien affranchi de Claude, et jusque chez les courtisanes de Néron, lesquelles, changeant subitement de vie, se refusèrent à ses débauches, ce qui augmenta son irritation contre les chrétiens.

L'autorité de l'Évangile était déjà si répandue à Rome que Sénèque lui-même, après avoir blâmé les superstitions des Juifs, n'ose se prononcer contre la loi nouvelle et dit, dans sa consolation à Marcia : « L'image, le portrait de votre fils n'existe plus, son esprit seul est resté. Il est éternel. Votre fils est mort jeune, son âme est retournée plus légèrement aux lieux de son origine. »

Cette épître, remplie d'idées chrétiennes, faisait dire à Lactance : « Les philosophes rencontrent quelquefois la vérité; mais ils ne peuvent s'y fixer ni la trouver, car elle n'est pas dans l'homme s'il n'est éclairé par l'esprit de Dieu (1). »

Il se passait, comme on voit, dans Rome une réforme philosophique dont on ignorait la cause. Les initiés seuls la devinaient et l'attribuaient à saint Paul, conduit par la main de Dieu. L'apôtre, mis en liberté, quitta Rome en l'année 63 pour aller prêcher en Asie et dans la Grèce; car les Églises d'Orient, plus avancées dans la foi que celles d'Italie, étaient déjà travaillées par un dangereux esprit de controverse qui désespérait les apôtres. Le christianisme, en effet, ne s'adressait pas seulement à des gens simples qui l'auraient naïvement reçu; il était entré d'assaut dans une société moqueuse et raffinée qui ne voulait rien admettre sans examen. Les philosophes, qu'il intéressa, l'adoptèrent les premiers, mais ils le mêlèrent souvent à leurs doctrines et le dénaturèrent. Valentinien, Marcion et Basilide, qui com-

(1) Lactanc. de beat. vit., lib. VII.

mirent cette faute, n'étaient que les continuateurs de Platon, d'Aristote et d'Empédocle. Telle fut l'origine des hérésies, plutôt dues à l'esprit philosophique, qui voulait tout expliquer, qu'à la capricieuse rébellion des premiers chrétiens.

L'incendie de Rome, rejeté sur ceux de la nouvelle religion, fit dans leurs rangs bien des victimes. Néron ordonna d'en purger la ville éternelle. « Pour faire cesser, dit Tacite, les bruits qui imputaient à ce prince l'incendie de Rome, Néron chercha des coupables et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés par leurs infamies qu'on appelait vulgairement chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le procurateur Ponce Pilate, ce qui réprima pour un moment cette exécrable superstition; mais bientôt le torrent se déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent se rendre et se grossir tous les égouts de l'univers. On commença par se saisir de tous ceux qui s'avouaient chrétiens, et ensuite d'une multitude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain (1). »

Après avoir fait crucifier ces malheureux, Néron ordonna de leur enduire le corps de matières résineuses et d'allumer ces flambeaux de chair humaine pour éclairer les fêtes nocturnes qu'il donnait dans ses jardins du Vatican, lieux célèbres qui doivent à ce baptême de feu l'honneur de posséder la première et la plus sainte basilique du monde chrétien. « Ainsi, quoique coupables, ajoute l'annaliste romain, et dignes du dernier supplice, on se sentit ému de compassion pour les victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare. »

Il est surprenant que Tacite, venu longtemps après Sénèque, ait écrit de pareilles lignes; elles prouvent qu'il n'était pas libre, qu'on ne pouvait encore être chrétien sans

(1) Tacit., Ann., lib. XV.

danger, car la divinité de Jésus-Christ supplantait celle des empereurs et leur enlevait le souverain pontificat.

5-67. Saint Paul, ayant appris à Milet les persécutions qu'enduraient ses frères de Rome, revint auprès d'eux pour les consoler. Il ne put, cette fois, *se sauver de la gueule du lion.* Lui et saint Pierre furent jetés dans les prisons et martyrisés. Leurs corps, recueillis par des fidèles venus de l'Orient, furent portés aux catacombes, à deux milles de la grande cité (1).

Après la punition des chrétiens de Rome vinrent les accusations de lèse-majesté. Néron fit égorger Antonia, nièce de Claude, parce qu'elle avait refusé d'être son épouse, et tua l'impératrice Poppée d'un coup de pied lancé sur le fruit qu'elle portait dans son sein (2). Sénèque reçut l'ordre de se donner la mort.

A cette époque, Lyon, fondée depuis cent ans à peine, devenait la proie des flammes. Néron s'intéressa au sort de cette ville et lui envoya quatre millions de sesterces, somme égale à celle que, dans un moment de détresse, elle avait offerte au sénat. Cette libéralité valut à Néron l'attachement des Lyonnais.

On fit peu après des levées d'hommes dans la Gaule pour recruter les légions d'Illyrie dont on réformait les anciens soldats. C'était en faisant partir la jeunesse d'un pays pour un autre que les Romains les affaiblissaient tous et s'en assuraient la soumission. Les légions de la Gaule n'étaient elles-mêmes recrutées que de soldats venant de l'Illyrie, de l'Espagne et de l'Afrique.

A la même époque, la cruauté de Néron suscita les conspirations de Pison, de Vénitius et des révoltes de soldats : Julius Vindex, propréteur de la Celtique, Gaulois lui-même, fit tous ses efforts pour délivrer son pays de la tyrannie qui pesait sur le monde entier. Vindex descendait des anciens

(1) S. Gregor. Epist. xxx, lib. III.
(2) Dion., lib. LXII.

rois d'Aquitaine, jouissait d'une grande autorité, mais n'avait point d'armée dans son gouvernement puisque les légions campaient sur les bords du Rhin. Il attendait donc la réussite de ses projets d'un soulèvement général et de l'aversion des Gaulois pour la servitude. Ayant réuni les états, il leur fit part de ses espérances, se moquant d'un souverain qui savait moins régner que jouer des instruments et se donner en spectacle à l'empire. Il forma une armée de cent mille hommes, composée d'Éduens, d'Arvernes et d'Allobroges. Les Viennois embrassèrent ce parti avec chaleur, ce qui faillit leur être funeste. Flavius et Rufin lui amenèrent quelques détachements.

Ces choses terminées, Vindex proposa l'empire à Galba, général des légions d'Espagne, lequel recevait en même temps l'invitation du gouverneur de l'Aquitaine de lui envoyer du secours contre les révoltés. Galba, sachant que Néron avait donné l'ordre de le faire mourir, n'hésita pas à prendre un parti et se fit proclamer empereur. Le sénat romain le déclara ennemi de la patrie et confisqua tous ses biens. Néron, manquant de troupes, organisa les soldats de marine en légions.

Bien que Vindex eût séduit beaucoup de nations gauloises, sa réussite dépendait néanmoins des légions de la haute et de la basse Germanie. Les premières, au nombre de quatre, cantonnées près de Mayence, étaient commandées par Virginius Rufus; les quatre autres, placées dans les camps de Vétéra et de Bonn, avaient Fontéius Capito pour général. Ces deux chefs se déclarèrent d'abord contre Vindex et maintinrent les Trévires, les Langrois et surtout les Lyonnais, comblés des bienfaits de Néron. Lyon et Vienne, ces deux villes rivales, se trouvèrent encore une fois sous deux bannières différentes.

Vindex s'avança contre l'*oppidum* de Besançon; Virginius accourut pour le défendre et campa sous ses murailles. Les armées étaient en présence lorsque les deux chefs s'abouchèrent pour aviser au parti qu'ils devaient prendre.

Ils s'entendirent entre eux pour renverser Néron et ne furent pas d'accord au sujet de Galba; car les armées de Germanie, plus puissantes que celles d'Espagne, réclamaient leur part d'influence dans le choix d'un empereur et supportaient difficilement que celui de Galba eût été fait sans leur participation.

Un événement imprévu vint déranger les plans que ces deux chefs avaient concertés pour le repos du monde. Vindex, ayant reçu de Virginius, pendant leur conférence, la permission d'entrer à Besançon avec ses troupes, s'y rendait sans défiance lorsque les légions, croyant qu'elles allaient être attaquées, prirent les armes, fondirent sur les Gaulois et en égorgèrent vingt mille (1). Vindex se tua de désespoir (2). Nous verrons plus loin que les Éduens et les Arvernes furent écrasés par la cavalerie batave.

Après s'être baignées dans le sang des Gaulois, les légions proclamèrent Virginius empereur. Il refusa la pourpre, ajoutant qu'il ne souffrirait pas qu'un autre la prît s'il ne la recevait du sénat et du peuple romain. Cette résolution fut sensible à Galba. Il était prêt d'abandonner l'empire avec la vie quand un de ses affranchis, venu en toute hâte de Rome, lui apprit que le peuple le reconnaissait pour empereur, et que Néron, abandonné du sénat, avait été mis à mort. Le tyran n'avait pu acheter les prétoriens, car, étant allé en Grèce recueillir des couronnes, il y avait dépensé son argent en folies artistiques. Ainsi finirent les princes de la famille de César, lesquels, sauf Auguste, n'ayant rien de son génie, exercèrent le plus odieux despotisme et firent revivre dans Rome les orgies et les cruautés que l'on croyait enterrées avec les factions qui avaient anéanti la République.

On peut dire que l'antiquité se transforme à la mort de Néron, qu'une nouvelle société apparaît ayant pour langes la

(1) Plutarc. in Galba.

(2) MM. Delacroix et A. Castan, de Besançon, placent l'endroit où combattirent les deux armées sur le territoire de Bois-Néron, couvert de retranchements antiques et de *tumuli*.

pourpre du monde romain, société dont la grandeur n'amènera pas la chute, car la lumière née en Orient la protégera toujours contre le ravage du temps et le vent des révolutions qui l'auront fait fléchir.

Galba. 68. Galba était dans sa soixante-douzième année lorsqu'il hérita des dépouilles de Néron. Sa marche à travers la Gaule fut lente. Il entra dans Rome suivi d'une légion qu'il amenait d'Espagne. Jamais on n'avait vu tant de soldats dans la ville.

Avant son arrivée, le préfet des prétoriens, Nimphidius, avait voulu se faire proclamer empereur et n'avait pas réussi. Ses partisans n'en existaient pas moins, et murmuraient contre l'âge avancé de Galba. Galba fit d'abord tuer Varron, consul désigné et complice de Nimphidius. Turpillianus, partisan déclaré de Néron, éprouva le même sort. Vint ensuite le meurtre d'une foule de soldats désarmés et des troupes de la marine organisées en légion. Les autres corps, formés d'hommes choisis dans les armées de Germanie, de Bretagne et d'Illyrie, restèrent à Rome et devinrent l'instrument de nouvelles révolutions.

La populace, démoralisée par les distributions et les spectacles, partageait les sentiments des soldats, qui regrettaient Néron et allaient journellement faire des vœux à son tombeau (1).

Dans la Gaule, Capito, général des troupes du bas Rhin, ayant mis de l'hésitation à se prononcer, fut tué par ordre de Galba et remplacé par Vitellius. Ce meurtre déplut à l'armée et laissa une impression sinistre parmi les légions.

Les provinces gauloises qui s'étaient prononcées pour le nouvel empereur obtinrent des terres, le droit de cité romaine et la décharge de quelques impôts ; les autres, au contraire, particulièrement la Belgique, furent opprimées par la perte de leurs territoires et par de nouveaux subsides.

Le mécontentement des légions ne tarda pas à se pro-

(1) Suet. in Neron.

duire; celles du haut Rhin portaient peu de respect à Hordéonius, successeur de Virginius. En Bretagne, elles étaient tranquilles. Celles de l'Orient, au nombre de trois, s'occupaient à faire la guerre aux Juifs sous Vespasien, qui ne formait ni vœux ni projets contre Galba.

La sédition commença par les légions du haut Rhin, qui demandèrent un autre empereur, laissant le choix au peuple et au sénat. Galba, croyant qu'on en voulait à son grand âge, prit le parti de se donner un successeur et désigna Pison. La cérémonie de l'adoption eût lieu dans le camp pour flatter les prétoriens. Il ne leur cacha pas la révolte des légions, ajoutant toutefois qu'elle serait bientôt réprimée; mais il oublia malheureusement pour lui le *donativum* dont ses prédécesseurs avaient peut-être abusé. Cette sévérité antique le perdit.

Il ne fallait dans Rome, où les néroniens relevaient la tête, qu'un chef audacieux pour entraîner les soldats. Othon se présenta, n'ayant d'autre titre que d'avoir partagé les dérèglements de Néron. Il s'était rendu des premiers à Galba, dans l'espérance de s'en faire adopter; mais, n'ayant pu réussir, il se mit à la tête d'un parti, avec lequel il intrigua tellement que, étant un jour devant le temple de Saturne, donnant le bras à un affranchi, vingt-trois soldats, qui s'y trouvaient par hasard, le proclamèrent empereur et le portèrent dans une litière au camp. Le tribun de garde ne fit aucune résistance. La légion de la marine, toujours outrée du massacre des siens, se joignit aux séditieux; le peuple, au contraire, demandait leur mort à hauts cris.

Il fut alors question, dans les conseils de Galba, de se fortifier ou d'aller se présenter aux légions. Il suivit le conseil qui avait le plus d'éclat, revêtit sa cuirasse, monta en litière et s'approcha du Forum. Les prétoriens, qui avaient prononcé sa déchéance, vinrent à sa rencontre. Un légionnaire lui trancha la tête; et, comme elle était privée de cheveux, il la porta au camp enveloppée dans un coin de sa tunique. Pison fut assassiné devant le temple de Vesta.

Galba était de race aristocratique. Après lui vient une autre espèce de princes, cause de ruine pour les grandes familles; car celles qui se soumettent à de honteux pouvoirs perdent toujours en considération, et celles qui s'en éloignent disparaissent ordinairement dans l'oubli.

Othon. 69. Othon, poussé par la réaction néronienne, commit plusieurs actes odieux qui indisposèrent les gens de bien. Il fit redresser les statues de l'impératrice Poppée, sa première femme, qu'il avait cédée à Néron, montra peu d'affection pour le sénat et n'eut de bienveillance que pour les prétoriens. Il fit reprendre les travaux du palais que Néron n'avait pas eu le temps de finir.

Avant que le meurtre de Galba fût connu dans la Gaule, les légions du bas Rhin s'étaient soulevées et avaient proclamé Vitellius empereur. C'était l'œuvre des peuples que Galba avait châtiés. Ils répandaient partout qu'on allait punir la Province et décimer l'armée. Les Lyonnais surtout, obstinés dans leur amour pour Néron, se distinguaient dans ce genre de calomnies. Cologne, Langres et Trèves embrassèrent le parti de Vitellius avec autant d'ardeur que les troupes, et offrirent des hommes, des chevaux et de l'argent. Les légions de Bretagne lui témoignèrent le même dévouement, ainsi que la légion d'Italie, que Blésus lui envoya de Lyon.

Vitellius forma deux armées et assigna une route différente à chacune d'elles. Valens, avec l'élite des légions du bas Rhin, eut ordre de traverser la Gaule, d'en soumettre les peuples ou de les saccager. Il devait pénétrer en Italie par les Alpes Cottiennes, en suivant la route actuelle de Briançon à Suze.

Cécinna, avec l'armée du haut Rhin, forte de trente mille hommes, dut pénétrer en Italie par les Alpes Pennines (grand Saint-Bernard). Vitellius forma une troisième armée de recrues et d'auxiliaires germains, qu'il devait conduire en personne.

Valens traversa sans difficulté le pays des Trévires, alliés

des Romains; mais à *Divodurum* (Metz), ses soldats, pris d'une terreur panique, massacrèrent plus de quatre mille habitants. La ville aurait été saccagée sans l'intervention du général. Cette agression imprévue répandit un tel effroi dans la Gaule que des villes entières, magistrats en tête, se présentèrent au-devant des légions pour en obtenir la paix. La présence de ces magistrats prouve que la commune avait alors des chefs dans toutes les cités.

La nouvelle du meurtre de Galba et de l'avénement d'Othon parvint à Valens aux environs de Toul. Son armée, qui n'estimait pas plus Othon que Galba, ne changea pas de sentiment; car elle se croyait plus autorisée à nommer un empereur que l'amas de prétoriens qui s'en étaient arrogé le droit. Elle entra dans Langres, où une sédition éclata entre les légionnaires et les Bataves. Valens fit châtier les mutins et rétablit la discipline. Les citoyens tremblaient devant cette soldatesque en délire qui n'était retenue par aucun frein. Elle chercha un prétexte de guerre contre les Éduens et n'en trouva pas, car ils fournirent avec empressement l'argent et les vivres qu'on leur demandait.

Ceux de Lyon détestaient Galba parce qu'il avait confisqué leurs revenus en même temps qu'il accablait d'honneur les citoyens de Vienne. Il en était résulté une telle jalousie entre ces deux villes que les Lyonnais demandèrent aux légions de détruire Vienne, l'accusant d'avoir secouru Vindex et levé des troupes pour le service de Galba. Valens obtint la grâce de cette ville, seulement les citoyens furent désarmés et fournirent des vivres au soldat. Valens gagna les Alpes en rançonnant les populations avec une telle violence qu'une petite bourgade des Vauconces, nommée Luc, vit des torches prêtes à l'incendier parce qu'elle tardait trop à payer sa rançon.

Cécinna, de son côté, vint avec la deuxième armée vitellienne chez les Helvètes, tenant encore pour Galba dont ils ignoraient la mort. Ils furent poursuivis et massacrés. Le général craignait de s'opposer à la fureur de ses troupes.

La cavalerie de Sylla, campée aux environs du Pô, reconnut Vitellius. Sa défection livra les villes de Milan, Novare, Emporedic et Verceil, dans lesquelles Cécinna mit en garnison quelques cohortes de Gaulois, de Bretons et de Germains.

Othon, qui prévoyait la chute de son pouvoir, écrivit de Rome à Vitellius pour lui offrir de l'argent, du crédit, une retraite à son choix. Vitellius lui fit les mêmes offres. De son côté, Valens demandait aux prétoriens de se soumettre et les réprimandait d'avoir disposé de l'empire, auquel Vitellius était appelé depuis longtemps.

Othon crut pouvoir se maintenir en accordant des honneurs aux cités gauloises punies de leur désaffection pour Galba. Celle de Langres et plusieurs autres reçurent le droit de bourgeoisie romaine; toutes n'en faisaient pas moins des vœux pour sa chute.

Voyant les passages des Alpes fermés, Othon résolut de faire attaquer Narbonne au moyen de sa flotte, et d'aller lui-même par terre à la rencontre de Cécinna. Les troupes transportées par ses navires obtinrent quelques succès du côté de Fréjus contre la cavalerie trévire et plusieurs cohortes de Tongres, de Ligures et de Pannoniens; mais, comme les grands coups devaient se porter ailleurs, les deux armées restèrent en observation : celle de Vitellius vers Antibes, celle d'Othon dans la Ligurie.

Enfin, après avoir pris congé du peuple et du sénat, Othon, revêtu d'une simple cuirasse de fer, quitta Rome pour aller se mettre à la tête de ses troupes.

Il fit d'abord repasser le Pô à Cécinna, qui s'était trop avancé pour avoir seul l'honneur du succès, et se replia sur Valens, dont le corps d'armée était beaucoup plus fort que le sien.

69. En présence de telles forces, Othon aurait dû temporiser, attendre les légions composées de Gaulois, venant d'Illyrie. Il n'eut pas assez de patience; il suivit l'impulsion des prétoriens qui, pour retourner à Rome, désiraient se battre à

tout prix. Cet empressement présageait la ruine d'Othon. Elle fut consommée par son départ pour Brixellum (Brezello), qu'on lui avait conseillé pour qu'il ne restât pas exposé au danger de la bataille. Beaucoup de cohortes qu'il avait emmenées avec lui diminuèrent la force de l'armée; le reste perdit courage. Lui seul avait la confiance du soldat.

Le Pô séparait alors les deux camps. Cécinna et Valens jetèrent un pont de bateaux devant les gladiateurs d'Othon pour faire croire qu'ils voulaient passer le fleuve sur ce point. Quelques engagements partiels désavantageux aux othoniens causèrent une légère sédition dans leurs rangs. Othon écrivit de hâter la bataille. Il était malade d'attendre, impatient d'en finir.

Son armée quitta sa position pour gagner le confluent de l'Adda et du Pô. L'affaire s'engagea. Les othoniens, bien que harassés, soutinrent vigoureusement le choc et se servirent de la hache, avec laquelle ils brisèrent les casques et les cuirasses de leurs adversaires. Toutes les légions étaient aux prises. Enfin des cohortes bataves attaquèrent les othoniens sur le flanc et décidèrent de la victoire en faveur de Vitellius. Othon aurait pu prolonger la guerre civile, car son armée, plutôt dispersée que détruite, devait être bientôt renforcée par les légions de la Mésie. Il ne voulut rien entreprendre, soit qu'il désespérât de sa cause ou désirât que sa famille et son parti trouvassent grâce auprès du vainqueur. Il fit quelques dispositions, brûla les lettres qui marquaient trop de zèle pour lui ; puis, trop faible pour vivre, il eut assez de résolution pour se percer de son épée (1). Ses troupes firent leur soumission à Vitellius.

Vitellius. 69.

A Rome, on apprit avec bonheur la mort du prince faible et débauché qui avait voulu réhabiliter la mémoire de Néron. Tous les citoyens promenèrent autour des temples les images de Galba, ornées de fleurs et de lauriers. Le sénat décréta des éloges pour les légions de Germanie.

(1) Tacit., Ann., lib. II.

Pendant ce temps-là, Vitellius, ignorant sa victoire, marchait lentement avec les restes de l'armée du Rhin et pressait la levée des Gaules pour renforcer les troupes laissées à la garde du fleuve sous le commandement de Hordéonius. Ayant appris le succès de ses généraux et la mort de son rival, il se rendit par la Saône à Lyon, où il trouva les chefs du parti victorieux et ceux du parti vaincu. Il ordonna aux légions d'aller au-devant de son fils encore au berceau, qu'on apportait couvert du *paludamentum*. Il le prit dans ses bras, le nomma Germanicus et l'environna de toutes les distinctions impériales.

Tandis qu'il s'enivrait de son bonheur, un Boïen nommé Mariccius, descendant de ces Helvètes que César avait établis du côté de l'Allier, voyant que le pays était dégarni de troupes, imagina de se faire passer pour un dieu et de se proclamer libérateur de la Gaule. Il avait déjà rassemblé huit mille hommes et soulevé certains cantons, lorsque les Éduens, renforcés de quelques cohortes envoyées par Vitellius, marchèrent contre ce fanatique et dissipèrent sa petite troupe. Mariccius, fait prisonnier, fut livré aux bêtes dans l'amphithéâtre de Lyon. Comme elles ne le dévoraient pas assez vîte, Vitellius, pour en finir, le fit égorger sous ses yeux.

Livré à tous ses excès de table, le nouvel empereur n'exerça aucune cruauté envers les othoniens. Il quitta Lyon, entra en Italie, où les légions des deux partis montraient la plus grande animosité les unes contre les autres et faisaient prévoir que la paix ne serait pas de longue durée. A Turin, une querelle survenue entre les légionnaires et les Bataves faillit devenir très-grave. Vitellius, qui comptait sur la fidélité des Bataves, préféra sévir contre les légionnaires et les envoya en Bretagne, d'où Néron les avait fait venir. A leur départ de Turin, une partie de la ville fut incendiée par les feux qu'ils avaient allumés durant la nuit. Vitellius ordonna de leur faire éviter Vienne, et ce ne fut pas sans peine que les chefs parvinrent à changer leur itinéraire. Combien devaient souffrir les populations froissées par cette

soldatesque furieuse, qui disposait de la force, donnait des empires et n'était retenue par aucun frein !

Après avoir ordonné la dissolution des prétoriens, dispersé le parti vaincu, Vitellius reçut à Ticinium (Pavie) les députés du sénat, fit en public l'éloge des légions et ne dit rien des auxiliaires. C'était la contre-partie de ce qui avait eu lieu dans Turin. Ce silence indisposa tellement les Bataves qu'il fut contraint de les renvoyer chez eux, où ils devinrent l'instrument de la révolte que préparait Civilis.

De Ticinium, Vitellius alla dans Crémone et visita le champ de bataille théâtre de sa victoire; spectacle hideux, car depuis quarante jours les morts en putréfaction étaient restés sans sépulture et la terre était empoisonnée d'un sang infect. Au sortir de ce champ de carnage, il suivit un chemin que les Crémonais avaient jonché de lauriers et de roses, adulation déplacée qu'on leur reprochera bientôt et qui sera cause de leur perte.

Depuis la sédition de Ticinium, les légions vivaient en mauvaise intelligence avec les auxiliaires étrangers. Ils n'étaient jamais d'accord que pour égorger. A sept milles de Rome, des gens de la populace qui rôdaient dans le camp, s'étant amusés à détacher quelques ceinturons, dirent en plaisantant aux soldats de ceindre leurs épées. Ceux-ci prirent cette jovialité pour un affront et tombèrent sabre en main sur ces malheureux.

Vitellius fit enfin son entrée triomphale dans la ville, suivi de soixante mille hommes, la plupart couverts de peaux de bêtes. Il monta au Capitole, où sa mère le reçut et fut décorée du titre d'*Augusta*.

Rome regorgeait alors de soldats oisifs et indisciplinés. Les Gaulois et les Germains campèrent dans les lieux malsains du Vatican et se perdirent par l'usage immodéré de l'eau du Tibre. Lorsque les camps furent pleins, on logea les autres sous les portiques, dans les temples et jusque dans les maisons des citoyens. L'éclat de l'or frappa tellement leurs yeux, non habitués à voir tant de richesses, que, brûlant de les pos-

séder, ils se livrèrent au pillage et tuèrent ceux qui voulaient s'y opposer (1); puis, changeant bientôt de caprices, ils demandèrent à grands cris la mort des chefs gaulois qui avaient combattu sous Vindex en faveur de Galba.

Il y eut dans toutes les rues des combats de gladiateurs. Vitellius ne craignit pas d'élever des autels à Néron, l'inventeur de toutes les corruptions et des crapuleuses orgies que rêvait la populace. Les honnêtes gens s'indignaient de pareils actes (2).

On remarque comme chose singulière que Vitellius n'ait pas arrêté la circulation des monnaies frappées aux effigies de Galba et d'Othon (3). Celles d'Othon, en argent, sont très-communes dans la Gaule. Le grand bronze y est aussi rare que partout ailleurs.

Vitellius n'est généralement connu que par ses excès de table et ses interminables repas. Dans un de ceux que lui donna son frère, on servit deux mille poissons et sept mille oiseaux, ce qui fit dire à un auteur du temps que si Vitellius eût régné de longues années toutes les richesses de l'empire auraient été dévorées pour alimenter sa table.

Les légions d'Espagne avaient élevé Galba à l'empire; les prétoriens de Rome Othon; l'armée de Germanie Vitellius. Cet exemple devait être suivi par celle de l'Orient, que commandait Vespasien. Mucien, avec quatre légions, gouvernait la Syrie. C'était un chef entreprenant, plus propre à donner l'empire à un autre qu'à le prendre pour lui-même. Sous Néron, la jalousie le rendit hostile à Vespasien; mais les troubles du temps et la tyrannie qui régnait à Rome les réunirent bientôt dans l'intérêt de leur propre sûreté. Mucien persuada à Vespasien de prendre la pourpre. Vespasien hésita longtemps; mais, s'étant décidé, il entraîna les légions de

(1) Joseph. de Bell. Jud., lib. IV.
(2) Suet. in Vitel.
(3) Zonar, p. 192.

la Judée, de la Syrie, de l'Arménie, de la Cappadoce et des provinces de l'Asie.

Il fut alors décidé entre les généraux que Mucien marcherait sur l'Italie contre Vitellius; que Titus, fils de Vespasien, continuerait de faire la guerre aux Juifs, et que ce dernier se retirerait en Égypte pour affamer Rome et conserver une retraite assurée en cas de revers.

Mucien traversa le Cappadoce et la Syrie, se rendit à Byzance pour s'y embarquer sur la flotte et descendre à Brindes. Les gouverneurs de l'Illyrie, âgés et riches, ne prirent aucune part au mouvement. Antonius Primus seul, homme entreprenant, né à Toulouse et simple tribun de cohorte, débaucha leurs troupes et se créa lui-même général. Pendant que Vespasien suivait son plan de campagne, d'accord avec Mucien, l'ardent Antonius entrait dans Aquilée, dans Padoue, battait la cavalerie campée à Ferrare et s'emparait de Vérone. Les prétoriens cassés par Vitellius vinrent le rejoindre et doublèrent les forces de sa petite armée.

Vitellius, réveillé par ces événements imprévus, leva des troupes, réunit huit légions qu'il mit sous le commandement de Cécinna, auquel il devait l'empire et dont la fidélité ne pouvait lui être suspecte. Pourtant ce général avait déjà traité secrètement avec Sabinus, frère de Vespasien, avec Antonius, et insinuait à son armée de reconnaître le nouvel empereur. Ces vieilles bandes gauloises se révoltèrent à l'idée de la trahison; elles chargèrent de chaînes Cécinna et allèrent rejoindre, à Crémone, quelques troupes restées fidèles (1).

Antonius, voyant cette armée sans général, marcha contre elle et la força de prendre la fuite. Les mauvais traitements exercés sur les vaincus furent horribles. Un soldat ibérien reconnut son père au moment où il allait le dépouiller.

Antonius délivra bientôt Cécinna des mains de son armée

(1) Tacit., Hist., lib. II. — Dion., lib. LXV.

et l'envoya à Vespasien; il entra dans Crémone, qui fut pillée et livrée aux flammes : cinquante mille hommes furent assassinés dans l'enceinte et sous les murs de cette malheureuse cité; vengeance horrible du dévouement qu'elle avait montré à Vitellius en semant son chemin de fleurs et de lauriers.

Valens, parti de Rome pour remplacer Cécinna, apprit bientôt que l'armée vitellienne n'existait plus. Il résolut de passer dans la Gaule pour y faire des levées; mais, ayant su, pendant qu'il était en mer, que la Narbonnaise reconnaissait déjà Vespasien et que les autres nations obéissaient au Batave Civilis, il rétrograda et fit naufrage sur des îles. Les partisans de Vespasien lui coupèrent la tête pour la montrer aux vitelliens et leur faire comprendre qu'ils ne devaient plus compter sur ce général.

Cependant Vitellius ne croyait pas encore à la défaite de son armée et à la présence d'Antonius à Crémone. Quand il ne lui resta plus de doutes, il envoya garder les passages de l'Apennin par quatorze mille prétoriens, la légion de la marine, quelques cohortes, et demeurait toujours à Rome, conférant des charges pour dix ans, afin de s'attacher les titulaires, qui n'ignoraient pas qu'elles seraient perdues s'il perdait l'empire. Il allait enfin rejoindre ses troupes, quand le soulèvement de la flotte de Misène le força de retirer de l'armée deux légions que commandait son frère. L'une fut envoyée à Narni, à sept milles de Rome; l'autre dans la Campanie, pour surveiller la flotte.

Dès qu'Antonius eut appris le rappel de ces deux légions, il profita de son bonheur, passa l'Apennin et alla se retrancher dans Carsulle, entre Todi et Terni. Des grands de Rome vinrent l'y rejoindre et faire leur soumission à Vespasien. Les deux armées n'étaient alors qu'à trois lieues de distance l'une de l'autre et conféraient entre elles; chaque jour amenait de nouvelles défections parmi les vitelliens. Elles devinrent générales quand les préfets Priscus et Alphénus eurent abandonné leurs troupes pour se rendre à Rome.

Il ne restait à Vitellius que cette grande cité, gouvernée par Flavius Sabinus, frère de Vespasien. Sabinus aurait pu la faire soulever. Le sénat et les grands l'en priaient; mais, pour éviter tout conflit, il aima mieux engager Vitellius à quitter l'empire, lui promettant, au nom de Vespasien, de l'argent et des terres en Campanie. Vitellius accepta et dit aux soldats qu'il renonçait à la pourpre.

Le lendemain, il sortit en habit de deuil, les larmes aux yeux, faisant part au peuple du projet qu'il avait adopté. Il quitta même son épée et la remit au consul. La foule protesta par ses cris en l'engageant à rentrer au palais.

Cependant, sur le bruit que Vitellius avait quitté l'empire, les premiers du sénat et des chevaliers s'étaient rendus chez Sabinus, où l'on sut bientôt que l'empereur, encouragé par le peuple et les Germains de la garde, avait changé de résolution. Sabinus ne trouva d'autre parti à prendre que de s'enfermer dans le Capitole avec quelques soldats, les personnages qui l'entouraient, et fit sommer Vitellius de tenir sa promesse. Vitellius objecta qu'il n'était pas libre. En effet, les Germains ne tardèrent pas à cerner le Capitole. Sabinus, se voyant pressé, fit demander à Antonius des secours qui ne purent arriver à temps. Les vitelliens, sans chef, traversent le Forum, et, s'approchant des temples qui le commandent, montent en bataille et s'avancent jusqu'à la première porte de la forteresse. Les assiégés, pressés de toutes parts, escaladent les vieux portiques et lancent des pierres, des tuiles aux assiégeants. Ceux-ci jettent à leur tour des torches enflammées contre la porte du Capitole et l'incendient. Sabinus fait boucher ce vide avec des statues et des frises arrachées aux monuments de la forteresse. Les Germains montent sur les maisons adossées à la muraille, y mettent le feu qu'elles communiquent aux vieux portiques. Le Capitole est entièrement consumé, ce qui n'avait jamais eu lieu, même du temps des Gaulois (1).

(1) Tacit., Hist., lib. III.

Le carnage devient horrible. Chacun cherche son salut dans la fuite; Domitien s'évade parmi les sacrificateurs. Sabinus est pris et conduit, chargé de chaînes, à Vitellius auquel on demande sa mort. Vitellius allait intercéder pour ce frère de Vespasien. Les soldats ne lui en laissent pas le temps. Ils tranchent la tête à Sabinus et traînent son corps aux gémonies.

Pendant que ces choses se passaient, Vitellius, désirant renouveler son accord, envoya des députés, des vestales même auprès d'Antonius. Ce dernier fit réponse que la mort de Sabinus et l'incendie du Capitole avaient rompu toute voie d'accommodement. Il marcha sur Rome. Les prétoriens sortirent pour le repousser. On se battit dans le camp, dans les jardins et à toutes les portes de la ville. Cette confusion, ces massacres plaisaient au peuple qui, comme au cirque, encourageait les combattants par ses applaudissements et ses cris.

Vitellius, voyant Rome prise, se retira, par les jardins, dans la maison de sa femme, située sur l'Aventin. Il revint bientôt au palais et le trouva désert. Il se cacha dans la loge d'un portier où il fut mordu par les chiens. Les soldats arrivent, le découvrent et l'arrachent de son repaire. Le malheureux empereur, conduit, à demi nu, le long de la voie Sacrée, les mains liées derrière le dos, est insulté par la populace, qui rit de son gros ventre, de sa figure avinée et de sa démarche chancelante. Elle l'appelle incendiaire, gourmand, ivrogne, et, après l'avoir couvert d'ordures, elle attache contre sa poitrine une épée dont la pointe, dirigée vers son menton, le force à lever la tête et à regarder ses statues qu'on met en pièces, ainsi que les inscriptions portant qu'*il était né pour le bonheur et la concorde des Romains*. Enfin, après avoir été couvert de blessures, on l'achève et l'on jette son corps dans le Tibre.

La paix était encore loin d'exister dans l'enceinte de Rome : les soldats exigeaient des habitants l'ouverture de leurs maisons sous prétexte qu'elles recélaient des vitelliens.

Partout des cris, des lamentations et les horreurs d'une ville prise d'assaut. Domitien s'était emparé du titre et de la demeure des Césars; mais tout le pouvoir résidait dans Antonius, cet obscur centurion gaulois qui, sans ordres, sans autorité, avait conquis l'empire à Vespasien et commandait dans Rome en son nom.

Sa dictature dura jusqu'à l'arrivée de Mucien. Mucien le traita avec toutes sortes de distinctions, mais il lui fit comprendre qu'il devait accepter le gouvernement d'Espagne, et qu'il était urgent de renvoyer ses légions en Orient et en Germanie. La ville, ainsi purgée de ces éléments de discorde, reprit son ancien aspect, les lois leur cours, et les magistrats leurs fonctions.

Vespasien. 70. Vespasien était dans Alexandrie, attendant des vents propices pour se rendre à Rome, lorsqu'un aveugle et un paralytique vinrent se jeter à ses genoux, le priant de les guérir au nom du dieu Sérapis. Vespasien hésita longtemps, mais, plein de confiance en sa fortune, il fit ce qu'on lui demandait. Le paralytique recouvra l'usage de la main, l'aveugle revit la lumière. Ces prodiges, dit Suétone, fournirent à Vespasien l'occasion d'acquérir de l'autorité et d'entrer dans Rome environné de gloire et de prestige.

Les camps n'étaient remplis que de factieux du temps de Vitellius; la guerre civile existait partout. Provoquée dans la Gaule par un sentiment de patriotisme et de nationalité, elle ne fut comprimée que deux ans plus tard.

On se rappelle que Cécinna, marchant sur Rome après sa victoire de Crémone, avait renvoyé dans leur pays les cohortes bataves. Ces troupes, mécontentes, n'attendaient que le moment favorable pour se soulever. Civilis, un de leurs principaux chefs, en fournit le prétexte en parlant de rendre la liberté à sa patrie et d'en former un royaume. Ce général, allié des Romains, ayant acquis beaucoup de gloire en Germanie et dans la Bretagne avec les troupes de sa nation, fit semblant de s'attacher au parti de Vespasien, et, dans le temps où l'on recrutait pour les légions, il profita du mécon-

tentement général pour convoquer à un festin les principaux Bataves dans une forêt consacrée par les druides.

Il harangua l'assemblée avec beaucoup d'art, en débutant par l'éloge de la nation, et représenta que le pays était dénué de légions, que la Gaule conspirait avec lui, que s'ils étaient vaincus, ils se feraient un mérite de leurs revers auprès de Vespasien; que, vainqueurs, ils n'auraient aucun compte à rendre. Les assistants furent entraînés. On députa secrètement près des Caninéfates et des cohortes bataves cantonnées à Mayence et dans l'île des Bretons pour les faire entrer dans le complot. Brinnon, dont le père avait bravé la ridicule entreprise de Caligula contre la Bretagne, eut le commandement des troupes confédérées. De concert avec les Frisons, il attaqua par mer un camp romain renfermant deux cohortes. Ce retranchement pris, les forts voisins n'étaient plus tenables, aussi les préfets les firent-ils évacuer après y avoir mis le feu; preuve qu'il y avait, à cette époque, de petites forteresses sur les rives maritimes de la Gaule.

Civilis aurait voulu inspirer aux Romains assez de confiance pour qu'ils restassent dans ces postes que Brinnon aurait facilement enlevés. Sa ruse n'ayant pas réussi, il marcha contre les légions, qu'il trouva rangées en bataille le long du Rhin. Les auxiliaires tongres passèrent de son côté, ainsi que la flotte, dont les équipages, formés seulement de Bataves, se composait de quatre-vingts navires commandés par des centurions, que les matelots égorgèrent.

Civilis, montrant tout son art pour s'allier au reste de la Gaule, renvoya aux différentes nations leurs officiers et leurs soldats qu'il avait faits prisonniers, et représenta à ceux-ci, avant de les congédier, que l'on touchait au moment de secouer le joug; que si la révolte de Vindex n'avait pas réussi, la cause en était à la cavalerie batave, qui avait écrasé les Éduens et les Arvernes; que les Romains enfin étaient divisés au sujet de Vitellius et de Vespasien, et qu'il était temps de composer un royaume des plus riches provinces de la Gaule.

Hordéonius, général des légions du bas Rhin, n'avait pas été d'abord fâché de ce soulèvement, qu'il regardait comme favorable aux intérêts de Vespasien; mais, quand il vit les sourdes menées et les succès de Civilis, il envoya contre lui la cavalerie des Trévires et deux légions, qui furent défaites et contraintes de se retirer dans le camp de Vétéra.

A la même époque, les cohortes de Bataves et de Caninéfates qui allaient renforcer l'armée de Vitellius, ayant appris la défection de Civilis, rétrogradèrent pour aller le rejoindre et passèrent devant le camp romain. Trois mille légionnaires et des Belges en sortirent pour arrêter leur marche. Les Bataves les refoulèrent dans leur camp, égorgeant tous ceux qui ne purent y rentrer.

Civilis, renforcé de ces vaillantes cohortes, fait reconnaître Vespasien par son armée et députe près des légions de Vétéra pour en recevoir le serment. Celles-ci, indignées, refusent, se fortifient et rasent une ville qui s'était formée sous leur camp. Civilis vient les assiéger et couvre les deux rives du Rhin de son infanterie, ayant pour étendards des enseignes et des figures d'animaux sauvages que, dans les grandes crises, ces peuples retiraient de leurs bois sacrés. Civilis fait mille efforts contre le camp romain. Il est repoussé et n'a d'espoir de s'en emparer que par la famine.

Cependant Hordéonius, qui commandait l'armée de Germanie, envoie Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, au secours des assiégés, avec ordre de longer les bords du Rhin. Malheureusement, Vocula et Hordéonius n'avaient pas la confiance du soldat, qui les accusait de tenir au parti de Vespasien. Hordéonius, désirant se justifier, montra des lettres par lesquelles il demandait du secours à la Gaule. Des renforts arrivèrent, en effet, devant Cologne et servirent peu, car la contenance de Civilis faisait croire à tous que le pouvoir des Romains tirait à sa fin. Hordéonius, devant ces mauvaises dispositions des esprits, remit son commandement à Vocula, auquel il adjoignit Gallus.

Civilis, voyant augmenter ses forces, ordonna à chaque

nation d'attaquer séparément les Ubiens, les Trévires, les Ménapiens et les Morins. Les cohortes des Ubiens furent taillées en pièces. Civilis, fier de ce succès, vint presser le siége de Vétéra; mais il dut encore une fois céder à la valeur et aux moyens de défense des légions.

Ces événements avaient lieu en même temps que la défaite des Vitelliens à Crémone. Antonius, jugeant le succès de Civilis favorable à la cause de Vespasien, le fit connaître à son armée et manda sa propre victoire à Hordéonius. Celui-ci reprit le commandement de Vétéra et prescrivit aux soldats de prêter serment à Vespasien. Les auxiliaires indifférents obéirent, les légionnaires balancèrent et le prêtèrent, toutefois en murmurant la plupart.

Civilis reçut alors des lettres d'Antonius qui l'engageaient à mettre bas les armes, ayant atteint le but s'il désirait réellement servir Vespasien. Civilis, au lieu de se soumettre, fondit sur le camp de Vocula. Les Romains chancelèrent d'abord et repoussèrent ensuite les Bataves; mais, au lieu de les poursuivre, Vocula fit renforcer son retranchement, ce qui gâta sa victoire et éveilla contre lui des idées de trahison. Les soldats, toujours attachés à Vitellius, murmurèrent et protestèrent avec fureur qu'ils n'endureraient plus désormais la famine et la conduite indécise de leurs généraux.

Civilis, auquel on avait donné le temps de se refaire, revint assiéger Vétéra et obtint l'avantage dans un combat de cavalerie. Ce succès exaspéra de nouveau les assiégés. Ils demandèrent la gratification envoyée par Vitellius. Hordéonius la distribua au nom de Vespasien, cause d'une nouvelle sédition. Tous se répandent en débauches, s'attroupent durant la nuit, tirent Hordéonius de son lit et l'égorgent. Vocula aurait éprouvé le même sort s'il ne s'y fût soustrait déguisé en esclave. Les légions soulevées envoient des centurions dans la Gaule pour solliciter des secours d'hommes et d'argent; mais bientôt cette multitude sans chefs, ne sachant quel parti prendre contre Civilis, qu'elle

craint de revoir sous les murs du camp, rétablit les images de Vitellius, rappelle Vocula et renouvelle entre ses mains le serment à Vespasien.

La mort de Vitellius, confirmée dans les Gaules, y produisit, verrons-nous bientôt, deux guerres au lieu d'une. Les Gaulois crurent que la fin de l'empire approchait; les druides s'en allaient publiant partout que l'incendie du Capitole en était le pronostic le plus certain.

Alors Civilis s'entendit avec les chefs gaulois Julius Sabinus, Julius Tutor et Classicus, préfet d'un corps de cavalerie trévire. Le premier était de Langres, les deux autres de Trèves. Classicus, Tutor et Sabinus eurent une conférence à Cologne, dans laquelle ils arrêtèrent de fortifier les Alpes et de proclamer l'indépendance de la Gaule. Vint ensuite la proposition de massacrer les soldats de Vitellius comme perfides et souillés du sang de leurs généraux; mais ils jugèrent prudent d'attendre, espérant que ces soldats passeraient dans leurs rangs.

Vocula n'eut pas plus tôt connu ces résolutions qu'il écrivit aux nations gauloises que les guerres civiles n'avaient pas tellement affaibli la puissance romaine qu'elle ne pût résister à Civilis; que leur soulèvement tenait à ce qu'on les traitait avec trop de douceur, que la faute en était à Galba, qui avait soufflé cet esprit de révolte par la suppression des tributs.

Classicus, l'un des chefs confédérés, répondit à ces menaces en se posant fièrement devant l'armée romaine. Les centurions et les soldats des deux camps se voyaient sans cesse. Les légionnaires, ébranlés, passèrent à l'ennemi, aimant mieux s'attacher à la fortune des Gaulois que de reconnaître Vespasien pour empereur. Vocula fut assassiné; les deux armées prêtèrent serment à l'*empire des Gaules*. C'est le premier empire qui ait été proclamé dans nos contrées.

Les chefs gaulois Tutor et Classicus, qui s'étaient partagé les soins de la guerre, entraînèrent les légions du haut Rhin

(de Bonn et de Mayence). Celles de Vétéra, privées de généraux et longtemps indécises, ne se rendirent qu'à la dernière extrémité, voyant que tout était au pouvoir de ceux qu'elles avaient fait maîtres de leur vie ou de leur mort.

Ce résultat surprit désagréablement Civilis, qui rêvait la royauté de sa nation. Il ne se soumit, ni lui ni les siens, au serment nouveau, se croyant assez fort avec ses Bataves et l'assistance des auxiliaires d'outre-Rhin pour disputer l'empire aux Gaulois. Velléda, espèce de prophétesse née chez les Bructères, avait d'ailleurs annoncé le succès des Germains. Civilis battit et incorpora dans ses troupes un corps de l'armée romaine commandé par Labéo, et s'attacha tous les peuples des bords du Rhin, sans en excepter les Ubiens.

Pendant que ces choses avaient lieu dans le nord de la Gaule, il surgissait une nouvelle prétention qui compromettait l'avenir des deux premières. Sabinus, l'un des chefs confédérés, à la tête des Langrois et des Séquanes, commençait les hostilités dans l'intérêt de sa propre grandeur. S'étant fait proclamer César, il détruisit tous les monuments qui rappelaient l'alliance romaine. On place dans le nombre la colonne de Cussy, qui se voyait dans le pays éduen; mais ce chef, bientôt écrasé par les légions, prit la fuite et se retira dans sa maison, à laquelle il mit le feu. Le bruit qu'il avait péri dans les flammes s'étant propagé, il sut prolonger sa vie durant l'espace de neuf années, en se cachant dans un souterrain. Nous verrons plus tard quelle fut sa destinée et celle d'Éponine, sa noble et vertueuse épouse.

La défaite de Sabinus causa de fâcheuses impressions parmi ceux qui rêvaient encore à l'indépendance de la Gaule. La jalousie surgit entre diverses provinces. On s'y demanda qui conduirait la guerre, quelle ville serait la capitale du pays. Ces indécisions arrêtèrent la fureur des confédérés. L'empire des Gaules ne fut bientôt plus qu'un mot; on décida de se réunir en assemblée générale pour discuter les avantages de la paix et ceux de la liberté.

Dès lors, il n'y eut plus de concert entre les confédérés

touchant les choses de la guerre. Civilis s'obstinait à garder les déserts de la Belgique, Tutor laissait passer les Alpes à la vingt et unième légion et aux cohortes auxiliaires de la Rhétie.

Aussitôt que Mucien eut appris le massacre des généraux romains dans la Gaule, il envoya Annius et Cérialis prendre le commandement des troupes restées fidèles. Ce dernier ne fut pas plus tôt entré dans Mayence qu'il congédia les auxiliaires gaulois, en disant que l'empire avait assez de ses légions. Ce trait fortifia les auxiliaires dans la soumission. Ayant rencontré, à deux lieues de Trèves, Valentinius retranché avec un corps considérable de Trévires, Cérialis l'attaqua et le fit prisonnier avec les principaux Belges. Le lendemain, il entrait à Trèves, patrie de Classicus et de Tutor, auteurs du massacre des légions. Les soldats voulaient la saccager, promettant d'abandonner le butin au fisc, et se contentant de l'embrasement d'une colonie rebelle qui avait détruit tous leurs camps. Cette fureur se dissipa à l'arrivée des malheureuses légions venant de Metz, lesquelles avaient à se reprocher leur soumission à l'empire des Gaules. Elles entrèrent mornes et silencieuses dans Trèves. Les vainqueurs leur tinrent compte de leur contenance modeste et promirent qu'on ne rappellerait jamais le passé.

Bientôt Cérialis convoqua une assemblée de Trévires et de Langrois, et leur dit que si Rome était intervenue dans leurs affaires c'était sur la demande de leurs ancêtres, toujours exposés à l'invasion des barbares, aux attaques d'un nouvel Arioviste; qu'ils payaient, en définitive, moins de subsides que s'ils étaient obligés de se garder eux-mêmes; enfin, que tout était commun entre eux et les Romains, puisque des Gaulois commandaient les légions et gouvernaient des provinces. Ce discours rendit le calme et le courage à ceux qui l'entendirent.

Pendant ce temps-là, Civilis et Tutor, qui avaient peu de foi dans le désintéressement de Rome, réunissaient leurs forces accrues par de nouveaux renforts, ne sachant pas

toutefois s'ils attaqueraient de suite ou s'ils attendraient leurs auxiliaires d'outre-Rhin. Tutor représenta que l'arrivée des Germains était incertaine et que les forces ennemies grossiraient de jour en jour. Les hostilités furent résolues.

L'armée des confédérés marcha sur Trèves et fondit si brusquement sur les légions que Cérialis reposait encore dans son lit lorsqu'on vint le prévenir que ses troupes étaient attaquées et battues. C'était dans les circonstances périlleuses que ce général montrait le plus d'intrépidité. Il se jette au milieu des légionnaires, les réunit, rétablit ses communications sur la Moselle et s'empare du camp gaulois dont il détruit les remparts.

Civilis allait se retirer sur Cologne lorsqu'il apprit que cette ville lui ferait résistance et que les Ubiens, après avoir enivré, dans un grand festin, les cohortes sur lesquelles il devait compter, avaient mis le feu aux maisons où elles dormaient avinées, pendant la nuit. Ce désastre fut compensé par quelques succès remportés dans les plaines de Metz par Classicus et ses Caninéfates sur la cavalerie romaine.

Ces révoltes, grossies à Rome, forcèrent Domitien et Mucien à venir dans la Gaule. Ils étaient au pied des Alpes lorsqu'ils surent la défaite des Trévires; on leur présenta Valentinius, général des confédérés, fait captif à Trèves. Ils l'envoyèrent au supplice. Alors Mucien représenta au prince que, le ciel s'étant chargé d'abattre les ennemis de l'empire, il siérait mal à un César d'arriver à la tête des troupes quand la guerre était presque finie, car les Bataves seuls ne méritaient pas des généraux si importants. Il lui conseilla de se tenir à Lyon, où la splendeur de la puissance impériale frapperait les regards, où il serait tout prêt pour les grandes opérations.

Domitien, nourrissant des projets ambitieux contre Titus, son frère, désirait commander l'armée. N'ayant pu obtenir que Cérialis se retirât, il résolut de ne pas s'occuper d'affaires, feignit de n'aimer que les lettres, pour se soustraire aux investigations de ses surveillants.

Titus continuait alors sa guerre de Judée. Le dernier jour de Jérusalem et de son temple célèbre approchait. Ce pays, ayant vu s'éteindre la race de ses rois, se trouva réduit, sous Claude, en province romaine, et gouverné par des chevaliers ou des affranchis. Félix, du nombre de ces derniers, se distingua par toutes sortes de cruautés. Les Juifs, exaspérés, commencèrent une guerre qui fut longue et força Titus à venir camper sous les murs de Jérusalem, dont la destruction était annoncée par de nombreux prodiges : on avait vu dans l'air des feux surnaturels; les portes du temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, et Jésus, fils d'Ananias, s'était écrié sous les murs de la sainte et grande cité : « Malheur, « malheur sur la ville! malheur sur le temple! malheur sur « le peuple! malheur sur moi (1)! » Ces prophéties ne tardèrent pas à se réaliser par les victoires de Titus.

Cependant le chef gaulois Civilis, toujours acharné contre les légions, reçoit de nouvelles troupes de Germanie et vient camper autour de Vétéra, théâtre de ses premiers succès. Cérialis l'y suivit et fut arrêté par un marais que son adversaire avait submergé. L'impatience d'en venir aux mains devint telle qu'on se battit sans résultat dans ce bourbier. Les deux armées choisirent d'elles-mêmes un autre terrain sur lequel il fallait vaincre ou mourir : Civilis dans l'intérêt de sa gloire, Cérialis pour entrer dans Vétéra, d'où les légions rougissaient d'avoir été chassées. Le combat fut acharné. Les Germains, défaits, se sauvèrent précipitamment vers le Rhin. Civilis, jugeant qu'il ne pouvait défendre toutes les places des Bataves, prit avec lui tout ce qu'il put emporter, mit le feu au reste et se retira dans une île que formait le Rhin à son embouchure.

Bientôt renforcé par de nombreux détachements que Tutor et Classicus lui amenèrent, il sortit de son île, détruisit la digue que Drusus avait fait construire, et se mit à couvert par d'immenses inondations. Les légions, entourées

(1) Joseph., de Bell. Jud., lib. VII.

d'eau, furent atttaquées. Leur général les dégagea avec sa cavalerie et poursuivit les Germains jusqu'auprès du fleuve, que Civilis, Classicus et Tutor passèrent sur des bateaux.

Civilis, saisi de l'ambition d'étaler une armée navale aux yeux des Romains, équipa un grand nombre de navires qu'il fit manœuvrer au confluent de la Meuse et du Rhin pour intercepter les convois qui apportaient des vivres aux légions. Cérialis lança sa flotte contre ces navires. On s'envoya de loin quelques traits et l'on se sépara.

Civilis, s'étant retiré de l'autre côté du Rhin, laissa le champ libre à l'armée romaine, qui passa dans l'île des Bataves et la dévasta. Ses progrès furent interrompus par des inondations qui couvrirent le pays durant l'automne. Les légions pouvaient être facilement détruites dans ce marécage. Les Germains poussaient Civilis à les attaquer; mais il traitait alors secrètement avec Cérialis par l'entremise de Velléda, qui avait monté les esprits, et qui maintenant engageait Civilis à mériter la paix de Rome. Il faiblit comme avait fait sa gloire, et représenta aux Bataves que leur pays avait subi mille désastres, et que s'ils avaient pris les armes pour Vespasien, il n'y avait pas lieu de continuer la guerre puisque Vespasien était empereur, à moins qu'ils n'en voulussent au peuple romain; qu'il y avait, en définitive, moins de honte pour eux de supporter les princes de Rome que les prophétesses des Germains.

Civilis demanda une entrevue au général romain. Elle eut lieu sur un pont du Wahal. Le Batave prétendit avoir obéi aux ordres d'Antonius, qui l'exhortait à la guerre afin d'occuper les légions de la Germanie; qu'il remettait maintenant l'épée au fourreau et ne la tirerait jamais qu'au service de l'empire pour lequel il avait hasardé tant de fois sa vie. Cérialis reçut ses excuses, le rétablit dans ses biens, accorda la même grâce à Classicus, à Tutor et à cent treize sénateurs de Trèves engagés dans la même sédition (1).

(1) Frontin., lib. IV.

72. Ainsi se termina la patriotique entreprise de Civilis et des autres chefs gaulois. Elle aurait pu réussir si toutes les nations s'étaient entendues entre elles ; mais l'incapacité des chefs, leurs vues personnelles la firent complétement échouer. Cette guerre fut terminée en l'année 72, deux ans après l'entrée de Vespasien dans Rome. Nous ferons remarquer que ces insurrections furent les dernières qui eurent lieu contre le peuple romain, et que les nations, satisfaites de l'état présent, ne bougèrent pas, se regardant désormais comme étant liées à l'empire, dont elles partageaient les destinées et la grandeur.

Reste à parler maintenant de Sabinus, qui avait pris le titre de César et avait fait croire qu'il était mort après sa défaite. Nous anticiperons un peu sur le temps pour rappeler son infortune, qui terminera l'histoire de ce dernier réveil des nations gauloises.

Il aurait pu s'enfuir en Germanie, mais il préféra vivre dans un souterrain que de se séparer de sa chère Éponine, épouse dévouée, qui venait le voir la nuit et retournait le jour à sa maison, où elle ne cessait de le pleurer. Durant les neuf années qu'il fut ainsi renfermé, Éponine mit au monde deux fils, dont elle accoucha auprès de son époux. Ce mystère ayant fini par être découvert, Sabinus, sa femme et leurs enfants furent arrêtés et conduits à Rome. Éponine se jeta aux pieds de l'empereur avec ses fils, en s'écriant : « Prends pitié, César, de ces deux pauvres créatures qui ont pris naissance dans le tombeau. Nous les avons mises au monde afin qu'il y eût un plus grand nombre de suppliants pour implorer ta miséricorde, et que tu voulusses nous faire grâce en faveur de ces innocents, qui ne t'ont point offensé ! »

Vespasien, que l'on n'accusera pas de cruauté, fut néanmoins insensible à ces prières et envoya Sabinus et Éponine à la mort. Leurs enfants furent conservés : l'un mourut en Égypte ; Plutarque, étant à Delphes, rencontra l'autre, duquel il apprit cette touchante histoire.

Il nous reste à parler des actes de Vespasien depuis la fin

des guerres civiles jusqu'à sa mort. Les Germains n'osèrent rien entreprendre contre la Gaule durant cette période. Quelques légions romaines se rendirent dans l'île des Bretons, laquelle, ayant été paisible pendant dix années, fut troublée par des peuples qu'on n'avait pas encore désarmés. Cet état de choses était dû à Bolanus, gouverneur de l'île, qui s'y était fait aimer en laissant les soldats sans discipline et les ennemis sans guerre. Vespasien le remplaça par Vénutius, qui combattit le roi des Ordovices (1) et réduisit ses États à l'obéissance. Le tribun Agricola, beau-père de Tacite, prit part à ces victoires. L'île demeura tranquille jusqu'en l'année 77. A cette époque, Agricola, qui venait d'être nommé consul, y fut renvoyé. Il battit les Ordovices, soumit l'île de Mone, anciennement conquise, mais perdue depuis par la révolte des peuples.

Titus. 79. Vespasien mourut en l'année 79, après un règne de dix ans; son fils Titus lui succéda. Titus, dans sa jeunesse, avait commandé en qualité de tribun sur les bords du Rhin, ensuite en Bretagne, où on lui éleva plusieurs statues pour rendre hommage à sa modération et à son activité. Chargé d'entreprendre la guerre contre les Juifs, il prêta sa main à Dieu, comme il le dit lui-même, pour châtier les infamies de ce peuple et ruiner Jérusalem.

En arrivant de la Judée à Rome, il fut associé à la puissance de son père et commit plusieurs actes qui lui ont été durement reprochés. Lorsqu'il gouverna seul, il montra de grandes vertus et fut appelé *l'amour et les délices du genre humain*.

On ne cite aucun mouvement dans la Gaule durant son règne. Agricola fit sa troisième campagne dans l'île des Bretons et s'avança vers le nord jusqu'au Tay, rivière de l'Écosse actuelle.

Ce fut du temps de Titus qu'eut lieu la fameuse éruption du Vésuve qui fit disparaître les villes de Herculanum et de

(1) Tacit. in Agric.

Pompéi. La Providence a permis que ces deux cités, jadis florissantes, restassent pendant dix-huit siècles ensevelies sous leur linceul de cendres, pour offrir des aliments à la curiosité de notre âge et nous instruire des habitudes privées, des arts et de l'immoralité du monde païen.

Titus mourut le 13 septembre 81, après un règne de deux ans et quelques mois.

Domitien. 81-87. L'avénement de Domitien, frère de Titus, à la pourpre fut célébré par une grande victoire d'Agricola sur les Calédoniens (Écossais). On place à cette époque un fait qui mérite d'être rapporté. Plusieurs cohortes de Germains, ennuyées de servir en Bretagne et voulant retourner dans leur pays, tuèrent leurs chefs et s'embarquèrent sur trois navires. Un de leurs pilotes, dévoué aux Romains, fit une fausse manœuvre et ramena son embarcation sur les côtes. De peur que les autres pilotes n'en fissent autant, les Germains les égorgèrent et se dirigèrent au hasard; ils firent absolument le tour de la Bretagne (1), ce qui apprit que cette terre était une île. Agricola en fit reconnaître les côtes l'année suivante par sa flotte.

Domitien eut, deux ans après, la fantaisie de visiter la Gaule pour en faire, disait-il, le dénombrement, mais n'ayant en réalité d'autre projet que de courir après la gloire. Il fondit à l'improviste sur les Cattes et sur d'autres peuples de la rive droite du Rhin, presque tous alliés de l'empire. Cette campagne lui valut le *triomphe des Cattes* et lui confirma le titre de *Germanique*, qui lui est attribué dans toutes les inscriptions postérieures à cette guerre. Il augmenta d'un tiers la paye des soldats et usa de mille violences pour se procurer de l'argent. Agricola remporta de nouvelles victoires en Bretagne. Domitien se para de nouveaux titres. L'île fut perdue quand il eut rappelé le général habile dont il enviait la gloire.

On vit l'année suivante (84) passer dans la Gaule Ganna,

(1) Dion., lib. LXVI.

vierge germaine, élève de Velléda, allant à Rome où Domitien lui fit rendre toutes sortes d'honneurs. Sa présence aurait excité la curiosité si la ville éternelle n'eût été consternée par les cruautés du tyran qui la décimait. Il faisait égorger les amis de son frère et s'attribuait des honneurs divins. Tous les jours, les avenues du Capitole étaient encombrées de bêtes qu'on immolait en aussi grand nombre devant ses statues qu'il sacrifiait d'hommes à sa colère (1).

88. Les chefs militaires, voyant que la sécurité n'existait nulle part, conspirèrent contre un pouvoir qui déshonorait l'empire. Antonius, auquel Vespasien devait la pourpre, se fit déclarer Auguste aux environs de Mayence. Cette révolte pouvait devenir très-grave, car Antonius avait réclamé le secours des Germains. Domitien s'en émut et partit pour la Gaule, suivi de plusieurs légions et d'un grand nombre de sénateurs, qui craignaient de perdre la vie s'ils eussent paru l'abandonner. A peine avait-il passé les Alpes que Lucius Maximus marcha contre Antonius, le battit et le tua de sa propre main. Maximus tint alors une conduite qui l'honorera toujours aux yeux de la postérité, en faisant brûler les papiers de l'ambitieux général, qui révélaient le nom de ses complices.

Le nombre des victimes n'en fut pas moins grand, et la terreur fut augmentée dans l'empire par des gens dont l'atroce amusement consistait à piquer avec des épingles empoisonnées toutes les personnes inoffensives qu'ils rencontraient. Plusieurs assassins furent découverts et punis du dernier supplice (2).

La récolte des vins ayant généralement manqué en Italie et dans les provinces, Domitien lança, en 91, un édit par lequel il ordonnait d'arracher au moins la moitié des vignes de la Gaule : preuve que le vin y était abondant dès cette époque reculée.

(1) Plin. — Trajan. Paneg.
(2) Dion., lib. LXVII.

Domitien n'avait encore affligé l'empire que par des intervalles de fureurs et de cruautés. L'année 95 vit éclore la guerre sanglante qu'il fit au sénat et aux citoyens. Le carnage régnait dans Rome; on exilait jusqu'aux dames les plus illustres. La même persécution s'exerça contre les Juifs, dont la ville était remplie depuis la destruction de Jérusalem.

Suétone, qui rapporte ce fait, paraît encore confondre les Juifs avec les chrétiens.

Dieu permit ces rigueurs, dit saint Hermas, pour châtier les vices d'une infinité de nouveaux convertis. Des prêtres s'acquittaient mal de leurs fonctions, pillaient le bien des veuves, des orphelins, et s'appropriaient les oblations des fidèles, au lieu de les distribuer aux pauvres.

D'un autre côté, les maîtres se plaignaient de l'indiscipline de leurs esclaves, qui se croyaient affranchis par la loi nouvelle. Les revenus des temples diminuaient; les offrandes n'allaient plus qu'aux prêtres chrétiens. Domitien, voulant donner satisfaction aux plaintes de l'hellénisme, ordonna la rigoureuse exécution de ses édits. Saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante qui se refroidit miraculeusement. Le consul Clément, oncle de l'empereur, souffrit le martyre; la femme de ce malheureux prince et sa nièce Flavia furent reléguées dans des îles désertes, accusées d'athéisme et d'avoir suivi les mœurs des Juifs (1). On devenait athée si l'on abandonnait le culte des dieux. Le christianisme formait donc une congrégation déjà très-puissante et très-répandue dans les hautes classes, puisqu'un consul de race impériale est égorgé pour en avoir suivi les dogmes.

Aux inquiétudes que la nouvelle religion causait au culte païen, nous joindrons les attaques de certains philosophes qui ne le ménageaient pas, et dont toute la science consistait à tirer des pronostics du vol des oiseaux et de certains plis

(1) Euseb., lib. III.

qui existent dans la main (1). Domitien en fit mettre plusieurs à mort, chassa les autres et ordonna de crucifier les libraires qui colportaient leurs ouvrages.

Les philosophes, effrayés, quittèrent l'habit de leur profession et s'enfuirent à l'extrémité des Gaules (2). Il serait étonnant qu'aucun chrétien n'eût suivit la même direction, quand on voit l'Église de Rouen admettre pour son premier pasteur saint Nicaise, vivant à l'époque de ces persécutions.

Le plus célèbre de tous ces philosophes était Apollonius de Tyane, dont Philalèthe a osé faire un parallèle avec Jésus-Christ. On lui éleva même des temples, et ses images se virent quelquefois à côté de celles du Sauveur. Cette superstition dura jusqu'à la fin du IIIe siècle. Eunape essaya de la faire revivre et ne put trouver de disciples.

Domitien était inquiet de l'heure de sa mort, que certains astrologues avaient prévue. Pour déjouer leurs prédictions sinistres, il dressait des listes de proscription et faisait disparaître ceux qui blâmaient ses actes et ses mœurs. Certains personnages de sa maison, ayant su que leurs noms y figuraient, se concertèrent et l'assassinèrent dans son palais. Ainsi se trouva éteinte la race des Flaviens. Cet empereur clôt la liste des douze premiers Césars que Suétone a immortalisés, moins par le souvenir de leurs vertus que par l'effrayante exposition de leurs cruautés et de leurs vices.

Le second siècle de l'occupation romaine, dans lequel nous entrons, est celui qui a le plus contribué à la prospérité de la Gaule ; il vit surgir des monuments, éclore la seconde phase de la littérature latine, produisit des hommes illustres dans les sciences et dans les lettres. On le nomme généralement le siècle des Antonins. Nous en parlerons seulement dans la conclusion de ce travail, pour ne pas mettre en seconde ligne le récit des faits qui se pressent et présentent un intérêt qui ne doit pas être interrompu.

(1) Suidas, p. 442.
(2) Philostr., lib. VII-2.

Nerva. 96. Nerva, qui reçut la pourpre, était un de ces personnages suspects que Domitien avait exilés dans les Gaules. Il rappela les bannis. Les chrétiens, qui en faisaient partie, purent rentrer en Italie et jouir de leurs biens; les prétoriens, mécontents, demandèrent la mort de ceux qui avaient égorgé Domitien. Cette exigence, coïncidant avec la défaite des légions en Pannonie, contraignit Nerva d'adopter un successeur. Il choisit Trajan, auquel il donna le titre de César et le nom de Germanicus. Tel fut le dernier acte de sa vie politique. Il mourut après seize mois de règne.

Trajan. 99. Trajan, né à Italique, ville d'Espagne, résidait à Cologne, où il commandait les légions depuis la mort d'Antonius. Il reçut la soumission des Germains, qui lui demandèrent la paix. Bientôt ces nations tournèrent leur propre férocité contre elles-mêmes, et leurs querelles intestines devinrent la sécurité de tout l'empire. Les Camaves et les Angrivariens, ayant entrepris de chasser les Bructères du pays qu'ils occupaient sur la rive droite du Rhin, commencèrent une lutte qui fut des plus sanglantes. Les légions y assistèrent de leurs camps, et virent de sang-froid et avec satisfaction tout un peuple égorgé : « La bonté des dieux, dit Tacite (*Mœurs des Germains*), nous ménagea jusqu'au plaisir de contempler ce combat; car, sans être obligés de descendre sur l'arène, nous vîmes avec bonheur soixante mille hommes se faire égorger sous nos yeux. Puisse, au défaut d'affection pour nous, subsister éternellement dans le cœur des nations cette haine d'elles-mêmes ! Ce que la fortune peut faire de plus avantageux pour l'empire romain est de livrer ses ennemis à la discorde. » Aucun écrivain de l'antiquité n'a fait un vœu plus patriotique et en même temps plus féroce.

100-103. Trajan poursuivit à Rome les proconsuls qui avaient pillé les provinces, abolit le crime de lèse-majesté et diminua les impôts. Il revint trois ans après dans la Gaule, visita les légions des bords du Rhin et fonda, à peu de distance de Vétéra, la célèbre colonie de vieux soldats qui a porté son

nom (1). Ce fut de Vétéra qu'il partit pour aller entreprendre ses immortelles campagnes contre les Daces.

A cette époque, les œuvres de Pline le Jeune étaient très-recherchées et trouvaient un grand débit dans la ville de Lyon, chose toute naturelle puisqu'on s'y exerçait à l'éloquence et à l'étude des belles-lettres. C'est donc par ironie que Pline écrit au Lyonnais Géminus qu'il est surpris d'apprendre que l'on vende ses livres dans la Gaule, ayant ignoré jusqu'à ce jour qu'il y eût des libraires à Lyon.

Trajan envoya, vers l'année 103, le même Pline en qualité de gouverneur dans la Bithynie. Les lettres de ce dernier prouvent combien l'empereur entrait dans les plus petits détails administratifs et concentrait le pouvoir dans ses mains. Pline le consulte pour conférer des droits de bourgeoisie, mettre la statue de Trajan dans un temple, construire des bains, des théâtres et des aqueducs. Il est fâcheux que la correspondance des gouverneurs de la Gaule avec le même empereur n'ait pas été recueillie.

La lettre de Pline qui nous a paru la plus curieuse est celle où il demande comment il doit se conduire envers les chrétiens : « Faut-il les assujettir tous, dit-il, à la peine sans distinguer les plus jeunes des plus âgés ? Doit-on pardonner à celui qui se repent, ou est-il inutile de renoncer au christianisme quand une fois on l'a embrassé ? Est-ce le nom seul sans autre crime, ou sont-ce des crimes attachés à ce nom qu'il faut punir ? Cependant, voici la règle que j'ai suivie : J'ai demandé à ceux qu'on m'a présentés s'ils étaient chrétiens. Ceux qui ont avoué, je les ai menacés du supplice ; *quand ils ont persisté, je les y ai envoyés*. J'ai cru qu'on ne pouvait se dispenser de punir leur désobéissance et leur invincible opiniâtreté. Ces accusations venant à se répandre, on m'a remis un mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse

(1) Itin. Ant. — Elle était située au nord de Xantem. Les rois francs-ripuaires habitèrent la *colonie trajane*, dont le nom, bientôt changé en celui de *Troja*, a fait naître la singulière opinion que les Francs descendaient des Troyens.



d'être chrétiens différents individus qui nient de l'être et de l'avoir jamais été. Ils ont en ma présence invoqué les dieux et offert de l'encens et du vin à votre image. Ils se sont même emportés en imprécations contre le Christ. C'est à quoi, dit-on, on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens... Ils assuraient que toute leur erreur ou leur faute consistait à s'assembler avant le coucher du soleil et à chanter des cantiques en l'honneur du Christ comme s'il eût été véritablement dieu; qu'ils s'engageaient, par serment, non à quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni rapine, ni adutère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt; que, après cela, ils avaient coutume de se séparer pour manger en commun des mets innocents; qu'ils avaient cessé de le faire depuis mon édit par lequel, selon vos ordres, j'avais défendu toutes sortes d'assemblées. J'ai voulu arracher la vérité par la force à deux filles esclaves, mais je n'ai découvert qu'une mauvaise superstition portée à l'excès, et j'ai tout suspendu pour demander vos ordres. Ce mal n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes; il peut cependant y être remédié. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que l'on vend partout des victimes qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs; d'où l'on peut aisément juger la grande quantité de ceux qui se corrigeront si l'on tend la main au repentir. »

Rien n'explique mieux que cette lettre les actes et les habitudes religieuses des premiers chrétiens, et les persécutions qu'ils endurèrent. Dans le même temps, Tertullien écrivait son éloquente défense des fidèles, parlait de leurs réunions inoffensives, présidées par des vieillards, lesquelles avaient pour but la prière et surtout l'assistance des malheureux, que les païens ne comprenaient pas et regardaient comme l'humiliant attribut des âmes serviles.

103-117. Les chrétiens furent persécutés à diverses reprises sous Trajan, bien qu'il fût d'un caractère fort humain. Il craignait les associations secrètes, et voulait maintenir les lois

romaines. Les chrétiens n'étaient à ses yeux qu'une secte remuante cherchant à renverser l'ordre établi. C'était sous l'empire de pareilles idées que les Juifs avaient crucifié le Christ.

Malgré les embarras causés par les luttes religieuses, Trajan s'occupa de l'établissement d'une grande voie allant directement du Pont-Euxin dans les Gaules (1). Cette voie, qui porte encore, près du bas Danube, le nom de *muraille de Trajan*, passait sur la crète d'un boulevard fort élevé qui servait en même temps de défense militaire contre les barbares. Il réorganisa le service des postes, fait depuis Auguste au moyen de voitures placées dans toutes les stations impériales (2). Le reste de sa vie n'a aucun trait à la Gaule. Il mourut l'an 117 de notre ère, et fut inhumé sur la place de Rome où s'élève le superbe monument connu sous le nom de *Colonne trajane*.

Adrien. 117-137. Adrien, allié de Trajan et comme lui né en Espagne, revêtit la pourpre dans Antioche. L'empire romain était alors plus étendu qu'il n'eût jamais été. Cette grandeur devait décroître, car, la Bretagne et toutes les provinces soumises par Trajan s'étant soulevées, Adrien ne trouva rien de mieux à faire que de les abandonner. Ayant entrepris une campagne en Germanie, il ordonna aux escadrons gaulois et bataves de passer le Danube à la nage pour attaquer les barbares. Ceux-ci, étonnés de ce trait d'audace, se soumirent et prirent l'empereur pour arbitre des différends qu'ils avaient entre eux.

Adrien visita les Gaules en l'année 120, s'enquit avec soin de la conduite des gouverneurs et mit fin aux vexations qu'ils faisaient endurer aux citoyens. On le vit bientôt dans les camps du haut et du bas Rhin, réformant beaucoup d'abus qui s'étaient introduits parmi les troupes, et dans la Bretagne, dont les nations du nord étaient soulevées. Au lieu

(1) Aurel. Vict.
(2) Cod. Theod., t. II, p. 510.

de les ramener à l'obéissance, il préféra les isoler des provinces soumises en faisant exécuter une muraille longue de trente lieues, dont les restes se voient encore dans le Northumberland, depuis Newcastle jusqu'à Carlisle. Il ordonna d'élever, sur d'autres points non gardés par des rivières, des boulevards en terre munis de parapets et de palissades (1). Revenu dans la Gaule, il fit bâtir à Nîmes un temple en l'honneur de Plotine, veuve de Trajan. Quelques antiquaires lui attribuent aussi l'amphithéâtre de cette ville et le fameux aqueduc qui porte le nom de *pont du Gard*. Après avoir visité presque toutes les places fortes de la province, il fit remanier celles qui lui parurent avoir besoin d'être augmentées ou réparées. La vie d'Adrien n'est plus qu'un perpétuel voyage dans tout l'empire.

Dans Alexandrie, il s'éprend d'une folle passion pour Antinoüs, dont il fait un dieu après sa mort, et auquel il consacre des autels. Cette idolâtrie profita au christianisme; car les pères de l'Église ne laissèrent pas que de tirer de forts arguments de cette impudique divinité contre tous les autres dieux du paganisme.

Adrien, après avoir fait la guerre aux Juifs, reconstruisit, sous le nom d'*Ælia*, Jérusalem que Titus avait prise et rasée. On mit un pourceau sur la porte de la ville, marque d'assujettissement de la nation, qui avait cet animal en horreur. Deux statues d'Adrien furent élevées sur l'emplacement du temple, celle de Vénus sur celui du Calvaire, et celle de Jupiter à l'endroit où ressuscita le Christ. Un temple d'Adonis fut bâti ou l'on avait honoré la *crèche de Bethléem* (2).

Malgré ce zèle impérial pour la religion officielle, le paganisme n'en tombait pas moins dans le mépris des hommes, à tel point que Plutarque lui-même disait que les oracles étaient inspirés par les démons, et non par une émanation de la divinité. On chercha à le rajeunir par l'introduction

(1) Spart. in Adri.

(2) Paulin., Epist. XI, p. 134-137.

dans Rome de dieux étrangers et de nouvelles cérémonies. Déjà le culte d'Isis, venu de l'Égypte, s'était implanté dans la ville éternelle, dans la Germanie et dans les Gaules; Adrien y fit ajouter les mystères d'Éleusis, à l'imitation de ce qui se pratiquait à Athènes. Tous les dieux convenaient au gouvernement romain; il n'avait d'aversion que pour Jésus-Christ.

Les mystères d'Éleusis, auxquels on voulut forcer les chrétiens de prendre part, leurs attirèrent bien des persécutions (1). Il en fut de même des arts magiques, auxquels l'empereur se livrait avec une inconcevable crédulité. Sa première victime fut une sainte femme nommée Symphorose, parce que les magiciens lui dirent qu'ils ne rendraient plus d'oracles tant qu'elle serait en vie. Elle et ses fils, au nombre de sept, furent martyrisés à Tibur.

Les chrétiens subirent encore un grand nombre de tourments dans le nord de l'Italie, en Sardaigne et en Orient, puis les invectives des philosophes qui ne comprenaient pas leur sublime abnégation.

Quadrat et Aristide leur répondirent en présentant à l'empereur leurs fameuses apologies en faveur de la religion nouvelle; le proconsul d'Asie lui écrivit, dans le même temps, qu'il y aurait injustice à poursuivre les chrétiens s'ils n'étaient coupables d'aucun crime. Adrien, revenu à des sentiments plus équitables, répondit à ce dernier : « L'affaire dont vous m'entretenez ne me semble nullement à négliger, ne fût-ce que pour empêcher les troubles qui en doivent naître et ôter aux calomniateurs l'occasion d'exercer leur malice. Si les peuples de votre gouvernement ont quelque chose à dire contre les chrétiens et peuvent le prouver en face de la justice, qu'ils se servent de cette voie et cessent de les poursuivre par des cris tumultueux et des demandes de punitions. C'est à vous à connaître de ces dénonciations, et non aux assemblées du peuple. Si quel-

(1) Hieron., V, cap. LXX, p. 125.

qu'un se rend accusateur des chrétiens et démontre qu'ils agissent contre les lois, punissez-les selon la gravité de leur faute, autrement ne manquez pas de châtier les calomniateurs. »

Adrien adressa de pareilles lettres à d'autres gouverneurs (1), et traita si favorablement les chrétiens qu'on lui crut l'intention d'élever des temples à Jésus-Christ. Il en fit bâtir, en effet, dans beaucoup de villes. Comme ils ne furent pas consacrés, on les nomma *Adrianées* (2), et l'on supposa que les oracles le détournèrent de donner suite à son projet, lui représentant que s'il était mis à exécution les temples seraient abandonnés et tout le monde se ferait chrétien.

Adrien mourut à Baïes, dans la Campanie, à l'âge de soixante-deux ans, après vingt années onze mois de règne. Antonin, qu'il avait choisi pour lui succéder, transporta ses cendres à Rome et les déposa dans le monument qui porte encore le nom de *tombeau d'Adrien*, lourde sépulture servant de donjon au château Saint-Ange, forteresse de la Rome moderne.

Antonin. 138-149. Antonin avait été adopté à condition qu'il choisirait lui-même pour successeur Lucius Vérus, neveu de la femme d'Adrien. Jamais l'empire n'avait eu pour chef un prince de mœurs si douces et si simples. Il vivait dans l'intimité de ses amis et allait souvent s'asseoir à leur table. Il se passait de gardes, d'habits impériaux et s'occupait constamment de l'administration de ses États. Il choisit les hommes les plus dignes pour gouverner les provinces. La Gaule ne fut jamais plus florissante que sous son règne et sous celui de son successeur. Nous trouvons, parmi les débris de monuments publics qui paraissent avoir été élevés de leur temps, un nombre infini de médailles et d'inscriptions à l'effigie et à la gloire des Antonins.

Narbonne ayant été complétement incendiée, l'empereur

(1) Euseb., lib. IV, cap. XXVI.
(2) Lamprid., p. 170.

la fit rebâtir aux dépens de son trésor et accorda de fortes sommes pour d'autres villes qui avaient essuyé le même désastre et des tremblements de terre.

Quelques soulèvements partiels eurent lieu en Germanie et en Bretagne. Les Brigantes, peuples placés au nord de l'île des Bretons, attaquèrent les contrées soumises aux Romains et furent battus par Lollius Urbicus, qui s'empara d'une partie de leur territoire (1). Afin de les contenir dans certaines limites, ce général fit élever un rempart gazonné allant du golfe de Forth (Édimbourg) à celui de Clyde (Dumbarton). Il était plus avancé vers le nord que celui d'Adrien. Les succès de Lollius valurent à l'empereur le surnom de *Britannique*.

Antonin fit la guerre, par ses généraux, dans certaines contrées de la Germanie, dont il contint les peuples, qui ne passèrent jamais le Rhin tant qu'il gouverna l'empire.

150-160. Les mœurs douces d'Antonin le rendaient accessible à toutes les réclamations fondées sur les règles de la justice. Le philosophe Justin lui adressa de l'Orient sa première apologie en faveur du christianisme, prouvant que Jésus-Christ était la raison souveraine et que tous ceux qui avaient suivi de tout temps sa doctrine étaient chrétiens même avant lui. On ne parlait pas encore du christianisme dans la Gaule, ce qui ne doit pas surprendre puisque Sévère Sulpice, auteur ecclésiastique de l'Aquitaine, dit que cette religion ne passa que très-tard en deçà des Alpes. Nous la voyons néanmoins poindre vers l'année 150, époque à laquelle Photin fut envoyé à Lyon par une Église de l'Asie. Photin réunit un certain nombre de catéchumènes qui firent des prosélytes, grâce à la douceur du règne d'Antonin. Il est à croire que l'Église de Vienne fut fondée presque en même temps que celle de Lyon.

Après avoir donné la paix à l'empire, Antonin mourut dans sa *villa* de *Lorium*, à l'âge de soixante-treize ans. Sa

(1) Orose, lib. VII.

clémence lui valut le surnom de *Pieux*. Eutrope dit qu'il fut justement mis au rang des dieux.

Marc-Aurèle et Lucius Vérus. 161.

Marc-Aurèle eut toutes les vertus de son prédécesseur. Placé dans sa jeunesse, par Adrien, parmi les prêtres du paganisme, il acquit une connaissance si parfaite des fonctions sacerdotales que son zèle religieux fut considéré comme étant sa première vertu. Non satisfait des superstitions romaines, il se fit initier à celles des étrangers et se montra disciple ardent du culte de Cérès, que l'on pratiquait dans Athènes. Il défendit celui de Sérapis aux habitants de Péluse, à cause des crimes qu'ils commettaient en le célébrant. Son ardeur pour le paganisme donna lieu à la quatrième persécution. Marc-Aurèle était philosophe. La nouvelle religion n'avait pas de plus grands ennemis que cette caste, qui voyait ses vertus mondaines effacées par la vie simple et irréprochable des moindres chrétiens. Le philosophe Crescent se distinguait alors par ses attaques acharnées contre l'Évangile.

Marc-Aurèle partageait le pouvoir avec Lucius Vérus. L'un et l'autre étaient fils adoptifs d'Antonin, dont Marc-Aurèle avait épousé la fille portant le nom de Faustine. Pour la première fois l'empire eut deux Augustes.

Alors les Bretons recommençaient leurs attaques contre les possessions romaines. On leur opposa d'abord Calphurcius Agricola et ensuite Pertinax, que nous verrons bientôt arriver à la pourpre. Didius Julianus, préfet de la Belgique, repoussa les Cauques qui avaient fait irruption dans son gouvernement.

162-173. L'année suivante, le Gaulois Séverinus, préfet des légions de Cappadoce, entreprit de soumettre les Arméniens et les Parthes sur la foi d'un faux prophète qui lui avait promis la victoire. Son armée fut entièrement détruite. Vérus châtia ces deux nations, rétablit l'ancien roi d'Arménie après la défaite de Tiridate, qui fut pris et envoyé captif dans la Bretagne. Vérus, à son retour en Italie, épousa Lucile, fille de Marc-Aurèle.

Les deux Augustes triomphèrent des Parthes. Malheureu-

sement l'armée victorieuse avait rapporté dans ses bagages une effroyable peste qui ravagea toute la terre. La Gaule en fut infestée depuis la Méditerranée jusqu'à l'embouchure du Rhin. On cherchait à découvrir la cause d'un si grand fléau. On crut l'avoir trouvée en l'attribuant au vol fait par les soldats, dans le temple d'Apollon de Séleucie, d'un petit coffret en or consacré aux cérémonies magiques. On disait que, ce coffret ayant été ouvert, il en était sorti un air pestilentiel qui avait envahi tout l'univers (1). Galien, qui commençait à se rendre célèbre dans la médecine, parle de cette maladie dont il cherche la véritable cause, sans avoir égard aux rêveries populaires de son époque.

Bientôt les Marcomans et les autres peuples de la Germanie s'unirent contre les Romains et menacèrent de faire une invasion dans la Gaule. Les deux empereurs passèrent le Rhin avec des troupes décimées par la peste, et contraignirent néanmoins ces peuples à demander la paix.

Deux ans après (vers 168), les mêmes nations se soulevèrent de nouveau. Marc-Aurèle et Lucius Vérus passèrent le temps de la mauvaise saison dans Aquilée, pour les attaquer au printemps. Vérus mourut en route d'une attaque d'apoplexie. Marc-Aurèle, seul maître du monde, défit les Germains ; mais il fallut user, en l'année 170, de toutes les ressources de l'empire pour arrêter ces peuples qui devaient un jour le détruire. Il y eut aussi une certaine agitation dans les Gaules parmi les Sénonais. Ils rentrèrent dans l'ordre par suite des représentations et des reproches de Marc-Aurèle. La Province avait fait le sacrifice de son indépendance et ne se mutinait plus que contre les gens du fisc.

174-178. La guerre recommença, en l'année 174, contre les Germains. L'empereur marcha contre eux avec quelques légions et des auxiliaires goths venus des bords de la Baltique, du Danube et de la mer Noire. Ses troupes, bientôt entourées d'une foule de barbares, se retranchèrent sur un plateau où

(1) Orose, lib. VII, 15.

elles purent résister aux attaques de l'ennemi, mais non à la fatigue et aux ardeurs de la soif. Un orage qui éclata fournit de la pluie en telle abondance que les soldats la recueillirent dans leurs boucliers, dans leurs casques, et purent étancher la soif qui les dévorait. Les païens attribuèrent cet événement à Jupiter Pluvieux et à l'art de leurs magiciens; les chrétiens, à l'intercession de la légion *Mélitine* qui avait abandonné le culte des faux dieux (1), opinion qui prévalut dans l'armée, car, en faisant part au sénat de sa victoire, Marc-Aurèle lui recommanda de punir de mort les accusateurs des chétiens (2).

L'empereur eut, l'année suivante, à réprimer la révolte de Cassius, gouverneur de Syrie, qui s'était emparé de la pourpre, et qui fut tué par un centurion. Tertullien remarque qu'on ne trouva aucun chrétien parmi les coupables, « parce qu'ils honorent, dit-il, les empereurs comme étant au-dessus de tous les autres hommes, et n'ayant que Dieu seul au-dessus d'eux. »

Après avoir visité toutes les provinces de l'Orient, Marc-Aurèle revint à Rome avec son fils Commode. Ils triomphèrent des nations germaniques et donnèrent de somptueux spectacles où l'on vit combattre cent lions à la fois (3).

Bien que l'empereur eût prononcé des peines très-sévères contre les accusateurs des chrétiens, on les poursuivait néanmoins toujours comme athées, séditieux, adonnés à l'inceste et faisant des repas de chair humaine : l'eucharistie avait fait naître cette dernière accusation. Les rigueurs arrivèrent dans la Gaule et s'abattirent sur Lyon, asile de la littérature et des sciences philosophiques. Vettius Épagatus, citoyen illustre de cette ville, se présenta pour défendre les accusés et démontrer l'innocence de leur religion. Ce généreux dévouement lui valut d'être martyrisé lui-même.

(1) Tertull. Apolog., cap. v.
(2) Euseb., lib. V, cap. v.
(3) Eutrop. in Marc. Aurel.

L'évêque Photin, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, si faible qu'il fallut le porter devant le tribunal, répondit au juge, qui lui demandait quel était le Dieu des chrétiens : *Tu le sauras si tu en es digne*. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que les assistants le déchirèrent, le traînèrent en prison où, deux jours après, il rendit le dernier soupir.

Un diacre de Vienne, nommé Sanctus, s'écria, devant ceux qui l'interrogeaient et lui faisaient subir d'horribles tortures : *Je suis chrétien; c'est mon nom, c'est ma race, c'est ma patrie*. Conduit à l'amphithéâtre, on le fit asseoir avec d'autres victimes sur des siéges ardents qui les rôtirent jusqu'aux os.

Attale, un de ces martyrs, criait aux bourreaux : *N'est-ce pas vous qui rôtissez les hommes, et vous imputez vos cruautés aux chrétiens !*

Blandine, noble Gauloise qui, par ses pieuses exhortations, avait engagé ses compagnons à monter au ciel, souffrit les morsures des bêtes féroces, les bourrades d'un jeune taureau et fut roulée plusieurs fois sur un gril ardent. Sa tête séparée du tronc mit fin à ses souffrances. Quarante-huit autres victimes moururent de faim et de misère dans les cachots.

La persécution s'étendit sur les villes voisines, principalement sur Autun, où Andochius, Thyrsus et Félix, envoyés par saint Polycarpe dans les Gaules, offrirent courageusement leurs vies pour la gloire de Jésus-Christ (1).

Les mêmes fureurs emportèrent saint Bénigne à Dijon, saint Speusippe et plusieurs autres à Langres, saint Marcel à Châlons-sur-Saône, saint Valérien à Tournus, et saint Nicaise aux environs de Rouen.

Bien qu'il fût stoïcien, Marc-Aurèle n'aimait pas ce sublime dévouement des fidèles qui les faisait courir au martyre : « Il faut, disait-il, être prêt à mourir en vertu d'un jugement qui nous soit propre, non par obligation, comme font les chrétiens. » Méliton, évêque de Sardique, répondait à cette sentence : « Notre philosophie vaut mieux que la vôtre ;

(1) Euseb., lib. V, cap. V.

les peuples qui en ont reçu la lumière portent bonheur à votre empire. »

Lyon, sanctifiée par ses martyrs, était la ville bénie du christianisme dans les Gaules. Les fidèles voulaient en faire disparaître l'autel d'Auguste, qui blessait leurs croyances. Ils élurent pour leur évêque saint Irénée, en remplacement de saint Photin.

Pour faire diversion à tant de rigueurs, Marc-Aurèle entreprit une nouvelle guerre contre les Marcomans. Il les défit et mourut de la peste à Sirmich, en l'année 178. Tertullien prétend que cette mort eut lieu le 14 mars, et se moque du pontife de Cybèle qui priait le 17 pour la santé du prince, car son démon ne lui avait pas encore révélé qu'il fût mort depuis trois jours.

Commode. 179-185. Commode, fils de Marc-Aurèle et son successeur, avait partagé les triomphes de son père contre les Marcomans. Ses mauvais penchants lui aliénèrent les sénateurs, dont il fit périr les plus illustres, folie de meurtres que le ciel donnait aux mauvais princes pour les excuser aux yeux du monde. Il coupa en deux un homme d'une corpulence extraordinaire, pour se donner la satisfaction de voir répandre ses entrailles.

Ses extravagances portèrent sa propre sœur Lucile à conspirer contre lui. Un jour qu'il était dans une galerie de l'amphithéâtre, le jeune Pompéius, l'un des conjurés, tira un poignard de sa poche et lui dit : *Voici ce que le sénat t'envoie.* Ces paroles n'étaient qu'une simple menace. Pompéius ne reçut pas moins la punition de sa folie avec quelques-uns de ses complices. Lucile fut bannie dans l'île de Caprée et bientôt mise à mort.

Après avoir exilé et fait assassiner l'impératrice Crispine dans la même île, Commode vécut avec une jeune fille nommée Marcia, à laquelle il était tellement attaché qu'il exigea pour elle des honneurs comme si elle eût été sa femme. Cette concubine impériale était chrétienne (1).

(1) Baron. Ann. 182.

La religion nouvelle existait évidemment à la ville, dans l'armée et jusque sur les marches du trône, circonvenant l'empereur et trompant souvent sa cruauté. Mais au prix de quels sacrifices arrivait-elle à ce but ! Marcia, élève de saint Hilaire, avait éte jetée dans la couche impériale; c'était par elle que le saint obtenait la grâce des condamnés et le rappel des proscrits.

Cette société, qui nous est connue sous les dehors les plus saints, était donc affligée de graves infirmités ; mais la religion se relevait toujours de l'abaissement de certains adeptes par de nombreux confesseurs qui tiraient leur force de la morale et des enseignements chrétiens.

Nous citerons le trait suivant, qui peint assez bien le côté faible de ce monde nouveau qui devait triompher par le temps, la résignation et les supplices.

Un chrétien de la maison de Commode, nommé Calpophore, confia à l'un de ses esclaves, chrétien comme lui, une somme importante pour faire la banque. Celui-ci s'installa dans le quartier que l'on nommait *la Piscine publique* et reçut en dépôt, des veuves et des fidèles, des sommes très-considérables. Ayant bientôt tout dissipé, il s'enfuit dans le port d'Ostie et monta sur un navire pour aller au loin. Son maître, averti à temps, courait après lui et allait le rejoindre, lorsque l'esclave se jeta dans la mer avec intention de se noyer. Des matelots le sauvèrent malgré lui et le menèrent à Calpophore, qui l'envoya à Rome et le fit mettre à la meule, punition que l'on peut considérer comme les travaux forcés de notre époque.

Plus tard, les fidèles s'intéressèrent à lui et prièrent son maître de lui donner d'autres occupations. Cet homme, désirant alors se réhabiliter aux yeux des frères et cherchant la gloire du martyre, entra un samedi dans la synagogue des Juifs en s'écriant qu'il était chrétien. Ceux-ci, après l'avoir accablé de mauvais traitements, le traînèrent devant Fuscianus, préfet de Rome, qui le fit fouetter et l'envoya aux mines de Sardaigne, où se trouvait le pape Victor.

Les chrétiens proscrits ayant été rappelés par l'entremise de Marcia, l'esclave revint à Rome en compagnie du pape, qui l'envoya à Antium et fournit à son entretien. Zéphirin, successeur de Victor, y pourvut à son tour, se servit de lui pour gouverner le clergé et l'établit aux catacombes.

Zéphirin mourut bientôt et fut remplacé par l'esclave même auquel il avait donné sa confiance (1). Eh bien ! ce misérable banqueroutier qui avait volé ses frères et tenté de se suicider n'était autre que Calliste, qui tient un rang des plus élevés parmi les papes de la primitive Église. Il est difficile de se prononcer sur une vie si agitée, dont on doit la connaissance à saint Hippolyte, vu la division qui existait entre ce dernier et Calliste, au sujet de certaines doctrines; mais il ressort toujours de son récit que Calliste était esclave, preuve d'un grand changement dans les cœurs et de l'abaissement de la morgue romaine devant la loi du Christ.

Calliste fut martyrisé à Rome et jeté dans un puits. Il avait agrandi la crypte qui porte son nom dans les catacombes.

Il se passa, à cette époque, peu d'événements remarquables dans la Gaule, sauf la révolte des Bataves, que Claudius Albinus sut comprimer avec quelques légions. Ses victoires rendirent son nom célèbre et lui servirent quelques années plus tard pour arriver à la pourpre.

186-192. Les légions de Bretagne et les insulaires eux-mêmes, ne pouvant supporter le gouvernement de Commode, se soulevèrent et proclamèrent Pertinax. Son refus le fit prendre en telle aversion par les soldats qu'il fut obligé de quitter le pays pour rentrer à Rome.

L'année 187 est renommée par le soulèvement des déserteurs. Un simple soldat, nommé Maternus, conçut le projet de faire la guerre à l'empire. On réunit une armée pour le chasser des Gaules. Niger le poursuivit avec tant d'activité qu'il le força d'entrer en Italie. Maternus alla secrètement à Rome pour tuer Commode et s'emparer de la pourpre;

(1) Manuscrit du mont Athos. — S. *Hippolyte et son siècle*. — Bunsen.

mais, dénoncé par la jalousie de ses complices, il y fut arrêté et mis à mort.

Commode continuait alors à répandre le sang des personnes les plus illustres et se délassait de tant de crimes par des farces qu'il faisait représenter sur la scène et par de continuels combats de bêtes. Marcia lui ayant fait à ce sujet quelques représentations, il se fâcha, la menaça de la mort, et se renferma dans sa chambre pour écrire. C'était une liste de proscription qu'il rédigeait. L'indiscrétion d'un enfant la fit tomber dans les mains de Marcia. Voyant que son nom y figurait, elle en fit part aux autres proscrits, qui tentèrent d'empoisonner le tyran. Ce moyen n'opérant pas assez vite, ils appelèrent l'athlète Narcisse, qui l'étrangla dans son bain (1).

Pertinax. 193. Ceux qui avaient assassiné Commode firent courir le bruit qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. Personne n'en douta, vu son extrême gourmandise. Lætus, préfet du prétoire, pria les sénateurs d'élire Pertinax, qui avait accompagné Marc Aurèle dans toutes ses expéditions. Pertinax refusa d'abord, accepta ensuite et alla au camp des prétoriens. Lætus leur annonça que Pertinax régnait. Après lui avoir prêté serment, ils sortirent et l'escortèrent jusqu'au sénat, où il fut salué du titre d'Auguste. Le lendemain, le peuple abattit les statues de Commode, que l'on fondit pour faire de l'argent et payer le *donativum* aux soldats.

On apprit avec joie la mort de Commode dans la Gaule et dans les autres provinces. Tout le monde aimait son successeur, sauf les affranchis et les prétoriens; car il reprochait aux premiers la pénurie du trésor public et rappelait les seconds à la discipline. Ceux-ci le prirent tellement en haine qu'ils conférèrent la pourpre au sénateur Maternus. Maternus la refusa et quitta la ville. Les soldats désappointés revinrent à Pertinax et lui arrachèrent l'argent que leur avait promis Commode. Bientôt enhardis par leur propre audace,

(1) Dion., lib. LXXII.

ils demandèrent, dès le lendemain, un nouvel empereur. Deux cents des plus mutins sortirent du camp et allèrent au palais, où les affranchis les introduisirent. Pertinax réussit un instant à les calmer ; mais un Tongre, nommé Tausius, plus furieux que les autres, se jeta sur lui et le frappa de son épée, en disant : *Voici ce que les prétoriens t'envoient*. Les autres l'achevèrent, mirent sa tête au bout d'une pique et la promenèrent dans la ville.

idius Julianus. 193. L'empire, à la merci des soldats, fut aussitôt mis à l'encan. Deux concurrents se présentèrent : Sulpicius, beau-père de Pertinax, et Didius Julianus, issu d'une noble famille du Milanais. Sulpicius, s'engagea, par écrit, à rétablir la mémoire de Commode et promit quatre mille drachmes à chaque soldat. Julianus porta l'enchère à cinq mille drachmes. L'empire lui fut adjugé (1).

On le conduisit d'abord au sénat, puis au palais, où il trouva le corps mutilé de Pertinax, qu'il fit inhumer avec honneur. Le peuple rougit le lendemain d'avoir élevé Julianus, le hua dans les rues et demanda pour empereur Niger, général des armées de Syrie. Julianus, pour s'attacher les prétoriens, fit tuer Lætus, leur préfet, et la fameuse courtisane Marcia, auteur du meurtre de Commode.

En même temps que Niger, deux autres généraux, Sévère et Albinus, ambitionnaient le pouvoir impérial. Sévère commandait en Illyrie ; Albinus, dans l'île des Bretons. Niger avait plus de chances que ses rivaux, étant déjà proclamé par son armée et demandé à grands cris par les Romains. Sévère le devança, vint en Italie avec quelques troupes, dont une partie entra secrètement dans Rome. Voyant qu'il avait trois adversaires sur les bras, Sévère offrit à Julianus de partager l'empire avec lui. Julianus refusa et voulut résister ; mais, bientôt abandonné des prétoriens et condamné à mort par le sénat, il fut assassiné dans le palais.

ptime Sévère. 193-196. Sévère ayant été proclamé Auguste, les prétoriens allèrent

(1) Jul., cap. v, p. 61, a.

à sa rencontre, ne se doutant pas de la réception qui les attendait. Il les fit entourer de troupes, et, après leur avoir reproché le meurtre de Pertinax, l'acte honteux d'avoir mis l'empire à l'encan, il les exila à cent milles de Rome. Ces hommes, intraitables tant qu'ils avaient eu affaire à des princes faibles, quittèrent, sans murmurer, leurs armes, leurs chevaux et partirent. Il y en eut un que son cheval suivit. Voyant qu'on allait l'en séparer, il le tua et se poignarda lui-même à ses côtés (1).

Sévère traversa les rues de Rome, qu'on avait ornées de fleurs et de lauriers. Tandis qu'il sacrifiait au Capitole, ses soldats entrèrent dans les temples et dans les maisons des citoyens où ils exercèrent toutes sortes de rapines, prélude de mauvais augure qui inspira peu de sympathie pour le nouvel Auguste.

Il quadrupla le nombre des prétoriens en recrutant parmi les meilleurs soldats des légions. Cette troupe, jusqu'alors formée de jeunes gens d'Italie façonnés aux usages des villes, avait toujours vécu en bonne intelligence avec les Romains. On craignit le contraire quand on vit qu'elle ne serait plus composée que de vieux soldats n'ayant séjourné que dans les camps et parmi les barbares.

Maître de Rome et de l'Italie, Sévère ne l'était pas encore des provinces. Il marcha contre Niger, renfermé dans Byzance, fit le siége de cette ville, qui dura trois années durant lesquelles les cités grecques s'attachèrent à l'un ou à l'autre empereur. Niger perdit vingt mille hommes et s'enfuit vers Antioche. Il y fut rejoint et tué par des cavaliers envoyés à sa poursuite, après quoi la ville assiégée ouvrit ses portes au vainqueur.

197. Sévère fit alors reconnaître son fils Antonin en qualité de César, bien qu'Albinus eût été proclamé depuis longtemps Auguste en Bretagne et dans les Gaules. Albinus défit aisément les premiers détachements envoyés contre lui; mais

(1) Dion., lib. LXXIV.

Sévère, sans être arrêté ni par la rigueur de l'hiver ni par la difficulté des Alpes, vint à sa rencontre avec les prétoriens et les légions d'Illyrie, qui se trouvèrent en face des légions de la Gaule et de la Bretagne. Les deux armées, d'égale force, ayant chacune un empereur à sa tête, présentaient ensemble un effectif de trois cent mille hommes. Elles en vinrent aux mains dans une plaine des environs de Lyon, située entre le Rhône et la Saône. L'ardeur était égale des deux côtés. L'aile gauche d'Albinus fut repoussée jusque dans son camp, l'aile droite était victorieuse. Sévère accourut avec les prétoriens pour rétablir le combat; mais, contraint encore une fois de céder et se croyant perdu, il réunit les fuyards et les lança dans la mêlée avec sa réserve de cavalerie. Cette manœuvre le sauva. L'armée d'Albinus s'enfuit de tous côtés; lui-même se dirigea sur Lyon entouré de ses débris et n'y entra qu'avec les soldats de Sévère, qui pillèrent la ville et l'incendièrent. Le malheureux empereur, ne voulant pas survivre à sa défaite, se retira dans une maison voisine du Rhône et s'y tua de désespoir. Sa tête fut envoyée à Rome.

Le vainqueur, poursuivant le cours de ses vengeances, fit précipiter dans le fleuve la femme et les enfants d'Albinus, mit à mort ses partisans et confisqua leurs biens. Ainsi se termina dans la Gaule cette guerre de prétendants, plus funeste à l'empire que dix combats contre les barbares. La ville de Lyon, encore une fois détruite, resta longtemps cachée sous de vastes décombres.

Sévère séjourna quelques mois dans la Transalpine et en partit pour aller dans l'île des Bretons, qu'il divisa en deux provinces. De retour à Rome, il fit une allocution très-vive au sénat et au peuple contre les amis d'Albinus, pardonna à trente-cinq sénateurs, en condamna vingt-cinq à mort et fit assassiner toutes les personnes dont on avait trouvé des lettres dans les papiers de son rival. Il éleva ensuite un temple à Commode, y attacha un pontife et fit exposer aux lions l'athlète Narcisse, meurtrier de cet empereur divin. Il lui importait

de relever la mémoire de Commode puisqu'il voulait livrer le monde à Caracalla.

On le voit bientôt en Orient faisant la guerre aux Parthes et aux partisans de Niger. Pendant son absence, il y eut quelques soulèvements dans l'île de Bretagne. Les Méates, voisins de la Province romaine, furent attaqués par les légions et secourus par les Calédoniens. Le gouverneur Lupus se vit contraint de traiter avec les insurgés.

Sévère, alors en Palestine, lança un édit par lequel il défendait de se faire ni juif ni chrétien : ce fut le signal d'une nouvelle persécution qui dura jusqu'en l'année 202. Le peuple de Rome, sans attendre le jugement des magistrats, chassa les proscrits à coups de pierres, déterra leurs morts pour les jeter dans les égouts. Il suffisait d'être chrétien pour être livré aux bêtes et décapité.

Des fidèles, égarés par une fausse philosophie ou intimidés devant les souffrances de leurs frères, prétendirent que Dieu n'exigeait pas le martyre de ses créatures et que Jésus-Christ avait versé son sang pour épargner celui des hommes. Cette doctrine des valentiniens et des gnostiques fut combattue par Tertullien, qui nomma *scorpions* ceux qui s'efforçaient de la propager.

De Rome, la persécution passa en Afrique. Beaucoup de chrétiens périrent par le glaive, ou furent renfermés dans les prisons ; on leur retira leurs cimetières. Tertullien portait des consolations aux malheureux, les préparait au martyre et leur disait : « Vous consentez souvent à souffrir ici-bas pour de vaines récompenses ; souffrez maintenant pour les béatitudes qui vous sont réservées dans la cité de Dieu. » Puis, s'adressant aux païens, il s'écriait : « Que demandez-vous ? Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons vos cités, vos colonies, l'armée, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. »

Alors que tant d'âmes pures volaient au martyre sur cette terre d'Afrique, un misérable Juif, gagnant sa vie à se battre contre des bêtes, imagina, dit le même Tertullien, d'exposer

un tableau représentant un monstre vêtu d'une longue robe, ayant une tête d'homme, des oreilles et un pied d'ânon, et au bas duquel on lisait : « Le Dieu des chrétiens est de race d'âne. » Ces impiétés amusaient la foule, qui passait soudainement de la moquerie à la férocité.

Le plus grand nombre de martyres eut lieu dans Alexandrie d'Égypte. Des solitaires de la Thébaïde, qu'on y amenait chaque jour, souffrirent pour Dieu toutes sortes de cruautés et de supplices.

Lyon fut dans la Gaule ce qu'Alexandrie était en Égypte. Le vénérable évêque Irénée y perdit la vie avec un grand nombre de fidèles. Saint Andéol fut du nombre de ces derniers. On raconte ainsi son martyre : Sévère, après avoir passé les Alpes, traversa un bourg près du Rhône, où il vit beaucoup de personnes attroupées. Ayant demandé la cause de ce rassemblement, on lui dit que le peuple écoutait la prédication d'un jeune chrétien nommé *Andeolus*. Furieux que l'on méprisât ses ordres, il manda le saint et lui fit couper la tête avec une épée dont la lame était en bois (1).

Arrivé en Bretagne, il réunit un grand nombre de pontons pour traverser les marais (2). Après avoir perdu cinquante mille hommes sans avoir combattu, il entra chez les Calédoniens, les soumit et resta six mois chez eux, avec ses fils Antonin et Gète. Ils n'en sortirent qu'après avoir assigné des terres à ceux qui ne voulaient pas vivre sous la dépendance des Romains, et fait élever, pour les contenir, un mur touchant aux deux rives opposées de l'Océan.

L'indomptable vieillard succomba de chagrin à l'âge de soixante-huit ans, dans la ville d'York, sachant que son fils aîné voulait le faire mourir. On dit qu'il l'aurait prévenu, si la tendresse paternelle ne l'eût emporté sur la considération des maux que ce fils causerait un jour à l'empire.

Peu de mois après, les deux fils de Sévère traversaient

(1) Bolland., I. Mai, p. 75.
(2) Dion., lib. LXXVI.

la Gaule, portant à Rome, pour la déposer dans le tombeau des Antonins, l'urne qui contenait les cendres de leur père. Hérodien décrit les cérémonies qui eurent lieu pour l'apothéose de Sévère, dont les Africains firent un dieu. L'Église recouvra la paix après sa mort et en jouit jusqu'à la persécution de Dèce, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'année 249.

Antonin Caracalla. 211-213.

Antonin fit bientôt apercevoir l'ambition qu'il avait de régner seul. Les prétoriens s'y opposèrent. Il parla de diviser l'empire et d'envoyer son frère Gète dans Alexandrie. Julie, leur mère, insista pour que ce projet n'eût pas lieu et lui demanda s'il pouvait aussi diviser sa mère. Cette résistance fut l'arrêt de mort de Gète. Antonin l'assassina dans les bras de Julie; mais bientôt, poursuivi par les remords que lui causait son crime, il n'en devint que plus furieux et fit égorger les amis de sa victime.

Il accorda le droit de bourgeoisie romaine à toutes les personnes libres de l'empire, faveur qui supprimait un degré dans la hiérarchie sociale, car il n'y eut plus que des citoyens et des esclaves. Les Gaulois durent à ce fils de Sévère d'être assimilés aux citoyens de Rome.

Il vint dans la Gaule inspecter les villes et les légions, fit tuer le proconsul de la Narbonnaise, inquiéta les autres gouverneurs et viola les droits des cités. Il rapporta de la Gaule en Italie un objet de parure qu'il fit adopter aux Romains : c'était une espèce de vêtement taillé en forme de soutane, tombant jusqu'aux talons et nommé par les Gaulois *caracalle* (1). Il en fit faire une énorme distribution au peuple qui, par reconnaissance et peut-être aussi par dérision, se permit de donner à son empereur le nom de *Caracalla*. Les soldats eux-mêmes furent obligés de vêtir cette casaque, mais elle était beaucoup plus courte que celle du peuple.

Caracalla revint peu après dans la Gaule, pour entre-

(1) Les femmes de la campagne portent encore, en Normandie, un certain vêtement qu'elles nomment *caraco*.

prendre une campagne contre les Germains. C'est en parlant de cette expédition que les historiens citent pour la première fois le nom des Allemands (1). Ces peuples, fixés entre le Danube, le haut Rhin et le Mein, s'étaient formés de l'alliance des Cattes, des Suèves et des Gaulois résidant en Germanie. Les Allemands touchaient aux nations de la rive droite du Rhin, parmi lesquelles s'en trouvait une, à l'embouchure du même fleuve, qui était composée de peuples connus sous le nom de Francs depuis qu'ils s'étaient associés pour maintenir leur indépendance. Les légions n'auront donc plus affaire qu'aux Allemands, et non aux Cattes et aux Suèves tant de fois cités par les auteurs des siècles précédents. Caracalla vainquit les uns, traita avec les autres, et se fit décerner par le sénat le titre d'*Allemanique*, qu'il porta le premier et qu'on lit sur plusieurs de ses médailles.

De la Gaule il passa en Asie, où le hasard lui fit rencontrer les Goths, qui jusque-là n'avaient pas plus figuré que les Allemands dans l'histoire. L'Italie et la Gaule les verront bientôt assez pour les connaître et ne pas oublier leur nom.

Les Goths, de race germanique comme les Suèves, avaient d'abord conquis la Scandinavie; mais, chassés de ce pays par les Cimbres, à l'époque des Antonins, ils étaient allés s'établir à l'embouchure de la Vistule. Bientôt ils levèrent encore une fois le camp, se montrèrent sur les confins de la Dacie et arrivèrent au Pont-Euxin, où ils étendirent leur domination sur la race slave, composée de Vandales, d'Antes, de Huns et d'Alains, originaires de la Tartarie et du Caucase. Il y avait donc en Europe et dans l'Asie occidentale la race gothique ou germanique et la race slave ou tartare, parlant deux idiomes différents qui se sont conservés dans la langue allemande et dans la langue russe.

Les Goths, divisés en Ostrogoths et en Wisigoths selon la contrée qu'ils habitaient, se subdivisèrent par bandes ou

(1) Agath., l. I, p. 17.

tribus sous le nom d'Hérules, de Gépides, de Burgondes (Bourguignons) et de Lombards.

Après avoir obtenu quelques avantages sur ces peuples, l'empereur entra dans Alexandrie, dont les habitants lui montraient peu d'affection depuis la mort de Gète. Il en fit un horrible carnage, chassa de la ville les étrangers et le collége des gens de lettres; puis, partageant ensuite l'intérieur de la cité par des murailles, il mit des corps de garde dans les rues pour empêcher les citoyens de communiquer entre eux.

Tant de criminelles extravagances devaient bientôt avoir un terme. Macrin, général des prétoriens, sachant que le tyran avait plusieurs fois montré l'intention de le faire mourir, le devança en le faisant tuer sur la route d'Édesse. Il n'en demanda pas moins des autels et des prêtres pour le divin Caracalla. Les prétoriens, inquiets d'être sans empereur, donnèrent ce titre à leur préfet, qu'ils ne soupçonnaient pas d'être l'auteur de l'assassinat. Macrin prit les noms de Sévère et d'Antonin. On se réjouit à Rome de la mort de Caracalla et l'on décora son successeur des titres d'Auguste, de grand pontife et de père de la patrie.

Macrin. 219. Macrin avait une guerre à soutenir contre les Parthes au moment où il acceptait l'empire. Il alla les chercher près de Nisibe et les combattit durant trois jours sans beaucoup de succès. Craignant enfin quelque revers, il acheta la paix d'Artabane, leur roi, en lui donnant cinquante millions de drachmes (1), honteux traité qui n'empêcha pas qu'on lui décernât le surnom de *Parthique*.

Il mit ses troupes en quartiers d'hiver dans la Syrie et vint à Antioche. Ce fut dans cette ville qu'il réduisit tout le droit romain aux lois anciennes et authentiques, ne voulant pas y comprendre les rescrits des princes, qui ne pouvaient servir de règles générales (2).

(1) Dion., lib. LXXVIII.
(2) Dion. in Mac.

Pendant que ces choses se passaient, Mœsa, sœur de l'impératrice Julie femme de Septime Sévère, conspirait pour enlever la pourpre à Macrin et la donner à son fils Avitus, âgé seulement de quatorze ans, et pontife en Phénicie du temple d'Émèse, dédié au soleil sous le nom d'Élagabale. Cette mère ambitieuse et sans mœurs présenta son fils aux soldats comme fruit de son adultère avec Caracalla, que les légions avaient chéri pour ses libéralités. Les troupes d'Émèse le reconnurent pour empereur.

Cette révolte parut d'abord peu sérieuse à Macrin. Cependant, il fit partir pour la réprimer Julien, son lieutenant, auquel les soldats coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à l'empereur comme étant celle d'Avitus. Macrin la reconnut et comprit que cette tête demandait la sienne. Il marcha contre son rival, fut défait et tâcha de regagner l'Italie. Les émissaires d'Avitus l'atteignirent dans Arquelaïde, où il eut la tête tranchée, ainsi que Diadumène, son fils, âgé de dix ans, coupable de sa naissance et d'avoir été fait César.

Élagabale. 218-219. Avitus, ce jeune Syrien qu'on appelait Élagabale, nom de la divinité dont il était pontife, commença par faire tuer les partisans de Macrin et consacra dans Rome un temple magnifique à Élagabale, contraignant les citoyens au culte de ce dieu singulier. Pour en célébrer les mystères, il avait le tour des yeux peints et les joues colorées de vermillon. Il portait dans le temple une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or et des sandales couvertes de pierres gravées. On voyait autour de lui des courtisanes, des bouffons, des nains et des chanteurs, dansant tous à reculons devant une pierre triangulaire. Il étonnait les Romains par ces pratiques insensées, qu'il voulait faire adopter à tout l'univers (1).

220-221. Nous devons rapporter à l'année 220 le fait suivant, qui a tout le caractère de nos anciennes légendes. Un personnage inconnu, se disant Alexandre de Macédoine, partit des bords

(1) Hist. August., lib. CXII.

du Danube, suivi de quatre cents individus vêtus de peaux de cerfs, portant des branches d'arbres, dansant et faisant mille innocentes folies. Il traversa la Mésie et la Thrace jusqu'à Byzance, sans que personne osât s'opposer à sa marche. On le nourrissait dans tous les endroits où il passait. De Byzance, il atteignit sur des navires la côte de Macédoine, et, après avoir fait quelques cérémonies nocturnes, il disparut avec sa suite. Les chrétiens prétendirent que c'était un démon (1).

Élagabale, dont les vices dérivaient de l'imagination orientale, se distinguait particulièrement par l'impudicité. Il aimait à représenter l'histoire de Pâris, en se livrant aux ministres de ses voluptés. Voulait-il simuler le soleil? il se faisait traîner nu dans un quadrige roulant sur un sol couvert de paillettes d'or. La profusion de sa table était aussi remarquable que ses débauches. Ses officiers ne mangeaient que des entrailles de barbeaux, des cervelles de faisans et de grives, des œufs de perdrix et des têtes de perroquets. Ses chiens ne vivaient que de foies de canards, et ses chevaux de raisins. Il s'était réservé les crêtes de coqs, les vulves de laies, les langues de paons et de rossignols (2).

Tant de recherches, de vices et de prodigalités déplurent même à la dégradation romaine. Les prétoriens s'en lassèrent après s'en être moqués. Ils se soulevèrent, un jour qu'Élagabale visitait leur camp, et l'assassinèrent dans les latrines où il s'était réfugié. Ils voulurent jeter son corps dans un égout; mais, n'ayant pu l'y faire entrer, ils le précipitèrent dans le Tibre, ce qui valut au jeune insensé d'être surnommé *Tibérinus* (3). Sa mère et les femmes qui l'accompagnaient furent pareillement égorgées.

Alexandre. 222-234.

Alexandre, cousin d'Élagabale, reçut immédiatement la pourpre. Mammée, sa mère, était chrétienne; lui ne l'était

(1) Dion., lib. LXXIX.
(2) Lamprid. in Elag.
(3) Herod., lib. VI.

pas; mais, ayant eu la fantaisie de réunir dans le palais impérial les statues des meilleurs souverains et des hommes les plus purs qu'il honorait comme des dieux, on remarqua dans le nombre Jésus-Christ, Abraham, Apollonius de Tyane, Orphée et Alexandre le Grand. C'était un premier pas vers le chistianisme; aussi ceux de la nouvelle religion n'éprouvèrent-ils aucune persécution sous son règne. Il aurait même élevé un temple à Jésus-Christ, disent certains auteurs ecclésiastiques, s'il n'eût craint de faire abandonner trop subitement le culte des dieux. Il renvoya en Orient l'idole d'Élagabale, qui n'était qu'une pierre brute triangulaire, et plusieurs autres divinités non moins suspectes, pour lesquelles les dieux jaloux de Rome n'avaient que le plus profond mépris. Il fit quelques changements dans l'administration des provinces, créa, à côté des propréteurs qui connaissaient de toutes les branches du service public, des présidents qui rendirent la justice.

235. L'empire ne possédait plus alors que dix-neuf légions au lieu de vingt-cinq. Il y en avait trois chez les Bretons, trois sur les bords du Rhin, une en Italie, une en Espagne, et les autres chez diverses nations de l'Orient (1). L'armée du Rhin avait été composée de huit légions sous Auguste; les trois qui restaient ne suffisant pas contre les Germains, Alexandre rappela quelques corps de l'Orient pour les renforcer et voulut se mettre à leur tête. Comme il était encore dans les Alpes, il rencontra un druide qui le tira à part et lui dit : « Va, mais ne t'attends pas à vaincre et ne te fie pas à tes soldats! » Prédiction qui ne tarda pas à se vérifier. Il combattit les Germains et leur fit repasser le Rhin; mais, au moment où il reprochait aux légions leur indiscipline et leur mollesse, un chef goth, nommé Maximin, ayant l'audace d'aspirer à l'empire, profita du mécontentement des troupes pour faire assassiner Alexandre et Mammée, sa mère, dans le bourg de Secilia, voisin de Mayence.

(1) Dion., lib. LV.

Maximin. 235. Maximin est le premier barbare qui soit devenu empereur. Il avait huit pieds et demi de haut, traînait seul un chariot chargé, mangeait quarante livres de viande et buvait une amphore de vin par jour. Les avantages qu'il devait à sa force le firent surnommer Hercule. Il ne fut pas plus tôt reconnu par le sénat qu'il poursuivit la guerre de Germanie et acheva le pont de bateaux que son prédécesseur avait fait jeter sur le Rhin. Il ravagea un espace de plus de cent cinquante lieues et finit par rencontrer les Germains embusqués dans leurs bois. Il les attaqua, et aurait péri au milieu d'un marais si les siens ne l'eussent promptement secouru. Sa conduite confirma la bonne opinion que l'on avait de son courage et de sa valeur.

Il écrivit alors la lettre suivante au sénat : « Je ne pourrais vous dire ce que nous avons fait, pères conscrits ; mais nous avons brûlé les bourgs des Germains, enlevé leurs troupeaux, ramassé tant de prisonniers qu'à peine les terres de la République pourraient-elles les contenir (1). »

Il n'ignorait pas qu'Alexandre avait été favorable aux chrétiens ; sa politique, à lui, fut de les chasser du palais et de tourmenter les évêques, auxquels il attribuait les progrès de l'Évangile. Beaucoup d'églises furent brûlées par ses ordres (2), preuve qu'on avait eu la liberté d'en construire du temps de son prédécesseur.

Les sévérités de Maximin engendrèrent plusieurs guerres civiles. On se fatigua d'obéir à un Goth. Gordien, proconsul d'Afrique, reçut la pourpre dans une sédition contre les gens du fisc. Il prit son fils pour collègue et fut surnommé *l'Africain*.

Gordien père. Gordien fils. 237. Le sénat fit alors publier que Maximin avait cessé de régner et que les deux Gordiens étaient élevés à l'empire.

Maximin apprit sa déchéance dans la Thrace. Il en perdit presque la raison. Comme un taureau furieux, il se heurtait

(1) Herod., lib. VII.
(2) Orig. in Math., lib. XXVIII.

la tête contre les murs et voulait arracher les yeux à son fils; cependant il réunit ses troupes et marcha sur Rome. Il n'avait déjà plus rien à craindre des deux Gordiens : le plus jeune avait été tué par Capellion, gouverneur de la Mauritanie; l'autre s'était fait mourir à Carthage en apprenant la mort de son fils. Maximin, au comble de la joie, promit à ses soldats les biens des sénateurs et ceux des plus riches Africains.

ien, Balbin, mpereurs. 237.

La mort des Gordiens remplit Rome d'inquiétudes et de terreurs. Le sénat, craignant les impitoyables vengeances de Maximin, se hâta de nommer Pupien et Balbin empereurs. Le premier, ancien gouverneur de la Gaule narbonnaise, était consul; le second, d'une famille illustre, l'avait été deux fois et s'était fait chérir dans l'administration de plusieurs provinces.

Le peuple, craignant la sévérité de Pupien, assaillit les deux empereurs au moment où ils sortaient du théâtre et voulut avoir un prince de la famille des Gordiens. On alla chercher en Afrique un de leurs petits-neveux, ayant douze ans à peine, pour le proclamer César.

Pendant que ces choses se passaient, Maximin s'avancait jusqu'au pied des Alpes avec les légions du Rhin, de la Pannonie et quelques escadrons germains. Aquilée lui ferma ses portes. L'armée voulut les forcer et combattit le premier jour avec ardeur; mais, s'étant bientôt ralentie, Maximin fit exécuter plusieurs officiers. Les soldats irrités l'égorgèrent lui et son fils, puis jurèrent fidélité aux deux empereurs que le sénat avait reconnus. Les citoyens de Rome apprirent au théâtre la mort du tyran. Ils firent cesser les spectacles et coururent aux temples pour en remercier les dieux.

Pupien arriva sur ces entrefaites près des soldats de Maximin, qu'il trouva consternés de leurs dernières agitations. Il leur parla avec douceur, promit l'oubli du passé, et renvoya les auxiliaires gaulois, dont le zèle était suspect. Il rentra dans Rome escorté par les prétoriens et les légions de Germanie.

Cependant, ces mêmes prétoriens, se trouvant bientôt insultés du mal qu'on disait de Maximin, se ruèrent un jour sur le palais et tuèrent les deux nouveaux empereurs. Les Germains, venus trop tard pour les défendre, regagnaient silencieusement leurs quartiers, au moment même où les prétoriens s'emparaient du jeune Gordien et le proclamaient Auguste.

Gordien III. 238-244. Gordien nomma préfet des prétoriens Misithée, son beau-père, personnage très-éclairé dont il écouta toujours les conseils. Ils lui furent si profitables que Misithée reçut du sénat le titre de *tuteur de l'empire*. Le jeune empereur battit, en plusieurs rencontres, Sapor, roi des Perses; mais sa fortune reçut un rude échec par la mort de son beau-père, laquelle excita l'Arabe Philippe, général d'un corps de troupes, à convoiter l'empire. Il indisposait les soldats par des menées sourdes, leur faisait faire des marches forcées, les laissait manquer de vivres, rejetant leurs maux sur la jeunesse de l'empereur. Gordien, voyant qu'on en voulait à sa vie, proposa successivement à Philippe la charge de préfet du prétoire, le partage du pouvoir, enfin le titre de César.

L'Arabe refusa tout à celui qui lui montrait tant de faiblesse, et il le fit assassiner près de Babylone.

Philippe. 244-250. Avec Philippe continue ce qu'on est convenu d'appeler le règne des tyrans, pour distinguer ces empereurs de hasard, élevés par le caprice des soldats, d'avec ceux qui étaient légitimement élus par le sénat romain. Philippe était chrétien, ce qu'on ne soupçonnerait pas d'après l'acte dont il s'était rendu coupable. Il en fut effrayé lui-même et fit répandre le bruit que la mort de Gordien était naturelle. Il revint avec l'armée dans Antioche, s'imaginant que son crime y était ignoré. Tous les détails, au contraire, en étaient si bien connus que, se rendant, le jour de Pâques, dans la métropole de cette ville pour participer aux prières des fidèles, il fut arrêté à la porte par l'évêque Babylas, qui lui en défendit l'entrée tant que lui et l'impératrice ne se seraient pas rendus parmi les pénitents. Il ne fit aucune objection et obéit au

saint évêque (1). Rentré dans Rome après avoir réglé les affaires de l'Orient, Philippe parla toujours avec respect de Gordien, et laissa subsister les monuments élevés à son honneur.

Il y eut bientôt des jeux séculaires dans la ville éternelle pour célébrer l'an 1000 de sa fondation. Philippe, imbu des principes chrétiens, fit une ordonnance pour réprimer les sales débauches qui s'y commettaient, débauches tolérées au moyen d'un tribut que l'on payait au prince. Les jeux séculaires furent remplacés par un jubilé, l'an 1300 de notre ère.

Dans le même temps l'empereur conféra le titre de César à son fils, qui portait comme lui le nom de Philippe.

La foi progressa beaucoup sous ces deux princes. On prêcha librement l'Évangile; on renversa dans l'Orient les temples des idoles, qui furent remplacés par des églises dédiées à Jésus-Christ. Saint Jérôme dit que Philippe est le premier des empereurs romains qui ait embrassé le christianisme, et que ce prince entretint avec Origène d'Antioche une correspondance qui n'a jamais été connue (2).

A cette époque, l'Orient se révolta et nomma un empereur. La Mœsie et la Pannonie firent de même. Philippe envoya Dèce pour réprimer la sédition. Les deux usurpateurs furent assassinés. Les soldats, craignant d'être punis, élevèrent Dèce à l'empire et prirent avec lui le chemin de l'Italie. Philippe, indigné d'une pareille trahison, marcha contre eux, fut culbuté et mis à mort dans Vérone, tandis que le jeune César était égorgé à Rome dans le camp des prétoriens. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont mis ces deux princes au rang des martyrs; les païens en ont fait des dieux (3).

Dèce. Il semble que Dèce n'ait gouverné l'empire durant trois
250. années que pour persécuter l'Église. Odieux aux chrétiens

(1) Euseb., lib. VI.
(2) Hist. script. eccles. in Orig
(3) Eut., lib. IX, in Phil.

depuis le meurtre de Philippe, il lança contre eux son premier édit, prétendant qu'ils attiraient toutes sortes de malheurs sur l'empire par le mépris qu'ils portaient à l'ancien culte; qu'il fallait, pour apaiser le courroux des dieux, que tout chrétien sacrifiât ou fût précipité au fond de la mer, jeté dans les flammes ou livré aux bêtes de l'amphithéâtre. Le pape saint Fabien fut la plus illustre victime de cette persécution. Dèce menaça des plus terribles châtiments ceux qui oseraient entreprendre une élection nouvelle (1).

Un grand nombre de chrétiens se réfugièrent de l'Italie dans la Gaule. Il y arriva même des évêques, qui fondèrent plusieurs églises métropolitaines. Grégoire de Tours place saint Trophime dans Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Dionysius à Paris, Gratien à Tours, Strémonius à Clermont, et Martial à Limoges.

L'empereur étant allé combattre les Goths, beaucoup de fidèles rentrèrent dans Rome, qu'ils avaient quittée pour ne pas être exposés à la rigueur des édits. Julius Valens, qui avait su se créer un parti composé de tous ceux qui détestaient les cruautés de Dèce, se fit proclamer empereur. Les chrétiens s'empressèrent d'appeler l'évêque saint Corneille à la papauté.

Le pouvoir de Valens fut de courte durée, car les prétoriens, étrangers à son élection, ne tardèrent pas à l'assassiner. Sa mort fut le signal de nouvelles persécutions contre l'Église. Saint Cyprien prétend que les chrétiens se les étaient attirées par leurs excès, car, durant la paix, les prêtres brûlaient d'un désir insatiable de richesses et n'avaient aucune charité dans le cœur; que plusieurs évêques, devant instruire le peuple par leurs paroles et leurs exemples, l'avaient abandonné et méprisaient les choses saintes pour se mêler aux affaires du siècle.

Le même moraliste ajoute, avec une certaine aigreur, que

(1) S. Cyprian., ep. LII.

les hommes se teignaient la barbe, que les femmes se fardaient le visage et donnaient une couleur étrangère à leurs cheveux.

Tous revinrent à Dieu à la vue seule des supplices qu'on leur préparait : les épées, les feux, les bêtes farouches, les chaises de fer ardentes, les ongles d'acier furent les instruments de cruauté qui devaient torturer leurs membres. Des malheureux, traînés devant les juges, étaient chaque jour envoyés au supplice ; la consternation devint telle que les villes demeurèrent vides et que les déserts se remplirent d'hommes épouvantés qui fuyaient devant leurs bourreaux.

On eut cependant à déplorer la chute de beaucoup de chrétiens en Afrique. « Le plus grand nombre de nos frères, dit saint Cyprien, a trahi la foi aux premières menaces de l'ennemi. Ils n'ont pas seulement attendu qu'on les interrogeât pour renoncer à Jésus-Christ, ni qu'on se saisît de leurs personnes pour brûler de l'encens sur les autels. Ils couraient d'eux-mêmes à la place publique... Plusieurs se sont perdus par l'amour aveugle de leurs biens. »

Les mêmes persécutions et les mêmes chutes se virent dans Alexandrie. Les chrétiens de Smyrne offrirent leurs hommages aux idoles et mangèrent les viandes des sacrifices ; ceux d'Arles ne firent pas de difficulté de renoncer à Jésus-Christ. On ne cite dans la Gaule que le martyre de saint Saturnin, évêque de Toulouse.

La persécution ne dura guère qu'une année avec sa terreur et ses supplices. On dit même que le tyran s'adoucit en lisant l'interrogatoire de saint Agace, évêque d'Orient, lequel lui parut si touchant qu'il ordonna de mettre le saint en liberté.

Le retour de la paix engendra des schismes : beaucoup de chrétiens qui avaient faibli devant les supplices demandèrent à rentrer dans le sein de l'Église. Il leur fallut faire une pénitence publique, dont beaucoup se dispensèrent en présentant des billets de réconciliation donnés par des confesseurs et des martyrs. Ces grâces ne tardèrent pas à dégé-

nérer en abus. Saint Cyprien écrivit au clergé de Rome pour l'avertir de surveiller ces confesseurs indiscrets.

Félicissime et les prêtres africains Novat, Fortunat, Jovinus et Maxime s'élevèrent contre la doctrine de Cyprien. Celui-ci réunit le concile de Carthage où l'on posa des règles pour les réconciliations ; le prêtre d'Italie Novatien refusa d'y souscrire, prétendant que le jugement de ceux qui avaient fait acte de paganisme devait être abandonné à Dieu, et, pour donner plus de force à son parti, il se fit consacrer évêque de Rome.

Corneille, qui possédait cette dignité, excommunia Novatien. L'hérésiarque retourna en Afrique où il jeta beaucoup de troubles parmi les fidèles. Les orthodoxes étaient guidés par l'inflexibilité de la doctrine, leurs adversaires par une indulgence peut-être mal entendue tenant à la douceur de leurs âmes. La doctrine et la charité étaient aux prises.

Pendant que les chrétiens se disputaient entre eux, Dèce et son fils furent tués dans un marais, en combattant les nations gothiques qui résidaient au delà du Danube. La lice se trouvait encore ouverte à toutes les ambitions militaires. Cette fois l'assassinat ne fut pas leur complice.

Gallus. 251 - 252. Gallus, ancien consul, fut proclamé empereur par les armées de la Thrace et de la Mœsie. Il créa son fils Volusiénus César, le maria à Estrucille, fille de Dèce, et adopta un fils de ce dernier nommé Hostilien, auquel il donna le titre d'Auguste.

Nous trouvons Gallus au commencement de l'année suivante à Rome, faisant avec les Goths un traité par lequel il s'oblige à leur payer une certaine somme pour qu'ils ne viennent plus ravager les terres de l'empire, alors bien déchu de sa grandeur. Il ordonna des sacrifices pour apaiser les dieux au sujet de la peste qui ravageait le monde entier. Les chrétiens refusèrent d'y assister, ce qui leur valut de nouvelles persécutions. L'évêque saint Corneille fut envoyé en exil.

Ces sacrifices n'empêchèrent pas la maladie de continuer

ses ravages et d'aller même s'attaquer à la famille impériale. L'Auguste Hostilien succomba. Sa mort fit croire que Gallus l'avait fait empoisonner, craignant qu'il ne cherchât à s'emparer seul de la pourpre.

Alors Émilien, général des troupes opposées aux Scythes, était proclamé empereur par ses légions (1). Gallus et Volusiénus quittèrent Rome pour aller le combattre. Les deux armées se rencontrèrent à Terni, dans l'Ombrie. Celle de Gallus, se voyant la plus faible, assassina pour en finir cet empereur et son fils, puis se rangea du côté d'Émilien.

Émilien. 253.

La Gaule ne sentit aucune commotion de ce passage si fréquent de tant de généraux à l'empire. Valérien la traversa avec quelques légions pour aller à la défense de Gallus ; mais, ayant bientôt appris les événements qui venaient de se passer, il se fit lui-même proclamer empereur. Émilien marcha contre lui et fut tué à Spolète par ses propres soldats qui, selon l'habitude, passèrent à son rival (2).

Valérien, Auguste. — Gallien, César. 253-255.

Valérien fit son entrée dans Rome avec les légions du Rhin. Il fut proclamé par le sénat, qui créa en même temps César son fils Gallien. Valérien choisit des généraux habiles pour mettre à la tête de ses troupes : on cite dans le nombre Macrien, Posthume et Aurélien, que nous verrons successivement arriver à la pourpre.

L'empire fut alors attaqué sur tous les points. Valérien se chargea de contenir l'Orient et envoya Gallien dans les Gaules, alors menacées du premier envahissement des peuples d'outre-Rhin ; car on ne doit regarder que comme un brigandage accidentel leurs apparitions de l'année 234, promptement réprimées par Alexandre Sévère.

Pour la première fois aussi nous entendrons parler des Francs, peuples logés, avons-nous dit, dans les marais du bas Rhin et du Weser, d'où ils venaient par petites bandes piller les contrées du nord de la Gaule. De quel pays tiraient-

(1) Zozim., lib. I.
(2) Eutrop., lib. IX, in Emil.

ils leur origine? On n'est pas d'accord à ce sujet. Eumènes les fait venir des bords de l'Océan. Saint Jérôme a dit que cette nation, moins étendue que puissante, résidait entre les Saxons et les Allemands (1), c'est-à-dire dans la Westphalie et la Hesse actuelles. De son côté, la chronique d'Alexandrie affirme que Dèce fut tué en allant faire la guerre aux Francs. Or, comme tous les historiens placent la mort de cet empereur dans la Thrace, les Francs auraient donc été voisins de ce pays, et par conséquent originaires de contrées plus lointaines que ne le disent Eumènes et saint Jérôme. Pour concilier ces deux opinions, il faudrait supposer que, partant du voisinage de la Thrace, ils se seraient avancés de province en province jusqu'aux environs du bas Rhin.

L'opinion qui prévaut admet que les Francs étaient Germains et que leur nom dérive d'une ligue formée entre eux et les peuplades voisines pour conserver leur indépendance. Ce sentiment est confirmé par les auteurs du IVe siècle, qui comprennent parmi les Francs les Atuates, les Bructères, les Camaves et les Saliens, tous désignés par Tacite comme appartenant aux nations germaniques. Les Francs seront aussi nommés Sicambres, parce qu'ils s'empareront, en passant, des terres que ces derniers occupaient du temps de César sur la rive droite du Rhin.

Les Francs, divisés en petites bandes commandées par des princes, des rois, n'avaient pas alors de grandes armées. Clovis est le premier qui ait eu le pouvoir sur toute la nation. Ce seront pourtant ces petits groupes qui dévasteront la Gaule, sans que les généraux romains puissent s'y opposer, car la surprise sera l'habile tactique des envahisseurs. Les habitants des campagnes ne penseront qu'à fuir devant le glaive et la torche qui menaceront leurs vies et leurs propriétés.

Le César Gallien, secondé par Probus et par Aurélien, tribun de la légion de Mayence, ne tarda pas à les attaquer.

(1) Hieron., V, p. 246.

Aurélien en rencontra une bande composée seulement de mille hommes, en tua une partie et vendit le reste à l'encan. Probus fit mieux : il passa le Rhin et alla les attaquer jusque dans leurs marais (1).

Gallien s'allia avec Attale, roi des Marcomans, dont il épousa la fille. Ce mariage, flatteur pour une petite princesse germaine devenue impératrice, engagea son père à garder les passages du Rhin. L'invasion, arrêtée sur ce point, traversa les Alpes et fondit sur l'Italie. Gallien partit de suite pour Milan, battit trois cent mille Allemands et les refoula dans leur pays. Posthume défendit la Gaule, dont Valérien l'avait nommé gouverneur. Les Gaulois le prirent dans une grande affection.

256-259. L'Auguste Valérien, faisant en 256 la guerre dans la Thrace, secondé par Aurélien qu'il avait retiré des Gaules, chassa les peuplades gothiques des limites de l'empire, vint à Byzance et fit plusieurs édits contre les chrétiens, bien qu'il en eût admis parmi les serviteurs et les officiers du palais.

Macrin, son lieutenant, qui aspirait à l'empire, était païen. Sachant que les chrétiens n'approuveraient pas son usurpation, il persuada à Valérien que son règne serait heureux s'il faisait des sacrifices et s'adonnait à la magie. Celui-ci se laissa séduire et devint persécuteur. Il envoya un rescrit au sénat de Rome pour faire mourir sans délai les évêques, les prêtres, les diacres, les sénateurs et les chevaliers qui persisteraient dans leur religion. Le pape saint Étienne et l'évêque saint Cyprien furent sacrifiés. Orose dit qu'il y eut des martyrs dans toutes les provinces.

Ces sévérités furent loin de valoir au malheureux empereur le bonheur qu'il en attendait. Sapor le battit, et le perfide Macrin le livra lui-même à ce roi. Retenu dans une ignoble captivité et revêtu de la pourpre, il prêtait le dos à Sapor lorsque celui-ci voulait monter à cheval (2). Après sa

(1) Vopisc. Proc., V, p. 247.

(2) Eutrop., lib. IX.

mort, ses restes furent empaillés, teints en rouge et suspendus comme un trophée dans le principal temple de la Perse. A la même époque, Rome en faisait un dieu (1).

Gallien, resté seul maître de l'empire, ne songea pas à venger la mort de son père. Posthume aurait pu le former aux affaires; mais il était si léger qu'il méprisait les conseils de ce général et passait sa vie dans la mollesse et les voluptés. Sa conduite efféminée ouvrit la Gaule aux barbares, qui la dévastèrent sur tous les points. On peut rapporter à cette époque le dépôt d'objets précieux récemment découvert sur le territoire de Saint-Paul-de-Varax, lequel se composait d'une belle urne contenant près de quatre cents médailles d'argent à l'effigie des empereurs Alexandre Sévère, Maximin, Gordien, Philippe, Dèce et Gallien; de deux chaînes, de sept anneaux en or et de deux colliers auxquels pendait la roue symbolique du soleil, ayant une émeraude au moyeu. Tout porte à croire que le Gallo-Romain propriétaire de ces objets aura succombé sous le glaive des barbares, puisque son petit trésor est resté enfoui jusqu'à nos jours dans le lieu même où il l'avait caché.

Pendant ce temps-là, d'autres peuplades germaniques traversaient les Alpes et s'emparaient de Ravenne. Rome, consternée, se crut un instant perdue. Les citoyens prirent les armes, et, renforcés des gardiens de la ville, formèrent une armée qui imposa tellement aux barbares qu'ils rebroussèrent chemin, emportant avec eux les dépouilles de l'Italie.

La faiblesse du pouvoir étant l'unique cause de tant d'audace, les généraux romains ne voulurent plus supporter ce joug honteux qui leur paraissait déshonorant. Ingénuus, ancien lieutenant de Valérien dans la Mœsie, se fit proclamer empereur; mais, bientôt défait par Gallien, il se tua de désespoir. Les braves soldats qui périrent dans cette collision laissèrent le pays sans défenseurs.

A cette usurpation avortée succéda celle de Régianus,

(1) Hist. Aug. in Valer.

gouverneur de l'Illyrie. Régianus fit de belles actions contre les Sarmates ; mais ses troupes, qui redoutaient Gallien, lui ôtèrent la vie, oubliant qu'elles-mêmes l'avaient forcé de prendre la pourpre.

Posthume, [dan]s les Gaules. 260-261.

Posthume, très-renommé dans les Gaules, fut à son tour proclamé empereur. Son zèle pour la religion chrétienne, pour l'ordre et la discipline, lui avait valu l'affection des peuples. L'ambition le porta au plus grand des crimes, car il fit assassiner, à Cologne, Saloninus, fils de Gallien, que celui-ci lui avait confié.

Cet événement eut lieu à la suite d'une sédition dont Posthume était l'auteur. Il venait de battre quelques barbares au delà du Rhin et de distribuer aux troupes le butin provenant de sa victoire (1). Silvain, gouverneur du jeune César, le réclama pour le prince. Le général victorieux obéit et le fit rendre avec une rudesse calculée qui devait exciter les soldats contre Saloninus. Ils se révoltèrent en effet, proclamèrent Posthume Auguste et allèrent mettre le siége devant Cologne, déclarant qu'ils ne se retireraient que quand on leur aurait livré le prince et son gouverneur. Les légionnaires de la garde eurent peur, les remirent et les laissèrent égorger sous leurs yeux.

Posthume, bientôt reconnu dans la Bretagne, en Espagne et dans la Gaule, défendit ces provinces contre les barbares et fit élever plusieurs forteresses sur la rive droite du Rhin. La tranquillité régna dans ses États durant les sept années qu'il les gouverna. On y vit même renaître une des grandes époques de l'empire et quelques-uns des beaux jours du siècle d'Auguste.

Tout, au contraire, n'était que confusion dans les autres provinces : Macrin usurpait la pourpre en Orient, Pison se révoltait dans la Thessalie, Valens dans la Grèce, et Auréole dans la Rhétie. La Bithynie était pillée par les Scythes, et la Sicile par des voleurs.

(1) Zonar., p. 236. a. b.

Macrin, battu par Auréole, fut assassiné, lui et son fils. L'Égypte reconnut Gallien; mais on apprit bientôt qu'Émilien venait d'y être proclamé empereur. Émilien, d'abord heureux, fut tué par les troupes de Gallien, au moment où il se disposait à faire une expédition dans les Indes.

262-263. Gallien, débarrassé de ses principaux compétiteurs, tourna ses armes contre Posthume. Il vint dans la Gaule avec ses légions. La campagne se passa en siéges de villes alternativement prises et reprises. L'affection des Gaulois soutenait les efforts de Posthume. Il fut victorieux dans un premier combat et vaincu dans un autre. Un des généraux de Gallien l'aurait pris s'il n'eût jugé de son propre intérêt de prolonger la guerre. Posthume put reconstituer son armée, au grand désespoir de Gallien qui abandonna la Gaule pour marcher contre Byzance.

L'année suivante (264), Gallien, après avoir triomphé à Rome des Sarmates, des Goths et des Francs, repassa les Alpes et fit le siége d'une ville où Posthume s'était renfermé. Gallien, blessé au dos d'un coup de flèche, resta longtemps malade, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir le titre de *restaurateur de la Gaule*.

Victorin. 266. Posthume, toujours chaudement poursuivi, s'associa Victorin, général habile, mais trop adonné à l'amour des femmes, lequel sut néanmoins contenir Gallien.

Alors que toutes les provinces avaient leurs empereurs, l'Afrique s'en donna un dans la personne de Celsus, qui fut proclamé dans Carthage. Tué au bout de sept jours, son corps fut dévoré par les chiens et pendu en effigie ; basse vengeance inusitée jusqu'alors, où l'on avait pourtant usé de toutes sortes de cruautés et d'outrages.

L'Espagne, jusque là tranquille sous le gouvernement de Posthume, subit la première attaque des Francs qui avaient pillé la Gaule durant l'espace de douze années. De l'Espagne, dit Orose, ils passèrent en Afrique et la soumirent aux mêmes ravages.

267. Posthume régnait depuis sept ans ; l'armée se fatiguait de

ses rigueurs, lorsque Lollien, son lieutenant, se fit proclamer à Mayence. Posthume l'y assiégea, et s'empara de la ville. Ayant refusé le pillage aux soldats, ils l'assassinèrent, lui et son jeune fils. Les Gaulois ont longtemps porté ses médailles suspendues au cou. On en trouve dans leurs sépultures, signe de vénération dont ils usaient envers les empereurs qui avaient su se faire aimer.

Lollien. 268.

La mort de Posthume consolida l'usurpation de Lollien. Il demeura chef d'une partie des Gaules tandis que l'Auguste Victorin gouvernait l'autre. Lollien fut bientôt tué par ses soldats, mécontents de ce qu'il les occupait à des travaux pénibles. Victorin resta seul maître de la province.

Victorin I. Victorin II.

Alors les Allemands, qui avaient toujours redouté Posthume, brûlèrent les châteaux qu'il avait fait élever sur la rive droite du Rhin. Victorin allait les repousser lorsqu'il mourut à Cologne. Son fils, Victorin II, lui succéda et fut assassiné peu de jours après. On leur éleva un monument commun sur lequel on plaça l'inscription suivante : *Ici reposent les deux tyrans Victorins*. On continuait à donner le nom de tyran, qui n'était pas alors une injure, à tous ces empereurs de hasard dont l'élévation était un acheminement vers la tombe.

Marius. 268.

Les soldats, embarrassés de savoir à qui donner la pourpre, la jetèrent sur les épaules d'un simple armurier du nom de Marius, occupant un emploi subalterne dans la milice. Il ne s'effraya pas de sa nouvelle dignité, et dit à ses compagnons d'armes : « On me reprochera mon premier état, mais les nations étrangères sauront que j'ai appris à manier le fer. C'est la seule chose que pourra m'objecter cette peste impudique qui se nomme Gallien. » Au bout de deux jours, un soldat, son ancien ouvrier, trouvant qu'il le traitait avec hauteur, le tua d'un coup d'épée en disant : *C'est toi qui l'as forgée*. Marius n'avait pu gouverner deux jours sans se montrer despote.

Les Gaules, effrayées de tant de catastrophes, commençaient à désespérer du pouvoir impérial. La misère était au

comble. Les exacteurs romains exigeaient l'impôt avec une telle sévérité que l'on se demandait si l'on ne serait pas plus heureux de partager son champ avec les barbares. Cette inquiétude des esprits fut favorable au christianisme. La ferveur religieuse et la prière étaient devenues la consolation des affligés.

Tétricus. 268. Une femme, la fameuse Victoria, mère de Lollien, était alors maîtresse des destinées de la Gaule et disposait à son gré du pouvoir suprême en faveur de ses parents et de ses amis. Par elle, son petit-fils Victorin et Marius étaient parvenus à l'empire. Elle intrigua de nouveau et offrit la pourpre à son parent Tétricus, gouverneur de l'Aquitaine. Tétricus accepta et créa César son fils Pacuvius.

Victoria, nommée la Zénobie des Gaules, payait de son argent le crédit qu'elle avait sur les légions. Elle mourut après l'accomplissement de sa dernière intrigue. On a prétendu que Tétricus, ombrageux de son influence, l'avait fait assassiner.

Auréole, maître de la cavalerie, prit alors le titre d'empereur. Gallien, l'Auguste de l'Italie, le battit et l'obligea de se renfermer dans Milan. Près de succomber, Auréole imagina de faire circuler une liste de proscription qu'il attribuait à Gallien et sur laquelle figuraient les noms des principaux officiers de l'armée. Ceux-ci, ajoutant foi à cet écrit que le hasard seul paraissait avoir fait tomber dans leurs mains, assassinèrent l'empereur et appelèrent Claude au souverain pouvoir.

Le peuple de Rome, apprenant cette révolution, s'emporta en injures contre Gallien. Le sénat fit précipiter du Capitole ses ministres et ses parents. On tua ses deux fils, auxquels on rendit, deux jours après, les honneurs divins.

Ainsi finit, après quinze ans de règne, un prince né pour le malheur du monde, car sa mollesse avait permis que l'empire fût déchiré par une infinité de concurrents et ruiné par les barbares. Son indifférence était si grande que, le jour où on lui apprit la révolte de l'Égypte et la perte des Gaules,

il dit : *Eh bien ! nous nous passerons de lin et nous ne porterons plus le sagum d'Arras.* Lorsqu'il sut, peu après, la révolte de l'Illyrie, cet esprit inégal écrivit à Ingénuus : « N'épargnez ni enfants ni vieillards ; tuez quiconque s'est permis une parole, une pensée même contre moi. » L'impératrice ayant été trompée dans l'acquisition d'un collier de perles, il condamna le marchand à être livré aux bêtes et fit lancer dans l'arène un chapon contre lui.

aude II. 68-269. Claude II commandait l'armée d'Illyrie lorsqu'il reçut la pourpre. On l'envisageait à Rome comme étant seul capable de remédier aux affaires de l'empire. Plusieurs villes de la Gaule se soulevèrent en sa faveur. Autun fut détruite pour avoir donné le signal de l'insurrection. Claude réunit quelques légions et les arma avec beaucoup de peine, vu la pénurie des arsenaux. Ses forces étaient peu considérables, car la Gaule et l'Espagne obéissaient à Tétricus, Zénobie refusait ses archers, et plusieurs légions étaient occupées à faire le siége de Milan. Auréole s'y défendait avec courage ; mais quand il sut que Claude régnait, il proposa de se soumettre et de partager l'empire avec lui. Ce dernier répondit que de pareilles conditions auraient pu convenir à Gallien, mais que lui, Claude, le déclarait ennemi de la patrie. On se battit. Auréole fut vaincu et tué par ses soldats. Claude, après cette expédition, marcha contre les Allemands, détruisit leur armée près de Vérone, où elle s'était avancée pour conquérir l'Italie (1). L'année suivante est célèbre par la grande victoire qu'il remporta sur les Goths, laquelle lui valut le surnom de Gothique.

Pendant ce temps-là, Censorien, issu d'une famille illustre de Rome, ayant été deux fois préfet du prétoire et deux fois consul, s'emparait de la pourpre, aidé par quelques soldats qui ne tardèrent pas à l'assassiner. L'inscription placée sur sa tombe, aux environs de Bologne, portait qu'il avait été heureux particulier et malheureux prince. Elle aurait pu con-

(1) Onuphr., p. 256

venir à tous ces empereurs dont la pourpre n'avait été qu'un lugubre linceul.

Claude disparut de mort naturelle après ses victoires. On rendit de grands honneurs à sa mémoire. Son frère Quintilius, élu par les prétoriens, reçut du sénat le titre d'Auguste, mais lorsqu'on eut appris qu'Aurélien avait été proclamé en Illyrie, Quintilius fut tué après un règne de dix-sept jours.

Aurélien. 270-272. Aurélien passait pour habile guerrier, mais trop vif et trop sévère. Il alla faire la guerre aux Germains qui avaient franchi les Alpes, dévasté les environs de Milan et fait trembler la ville éternelle. Il les attaqua et subit un tel échec vers Plaisance qu'on les croyait déjà maîtres de l'Italie. Il écrivit aux sénateurs de consulter les livres des sibylles. Tous s'y refusèrent par adulation, prétendant que Rome se confiait en la fortune de son empereur. Il insista et dit qu'il ne comprenait pas ces difficultés puisque le sénat ne siégeait pas dans une église de chrétiens. On obéit. Les sibylles consultées promirent la victoire. Les soldats reprirent courage, battirent les Germains et délivrèrent la province. On voit combien la politique était intéressée à la continuation de ces pratiques superstitieuses.

Aurélien ceignit Rome des fortes murailles qu'elle possède encore aujourd'hui, et qui ne présentèrent, un siècle plus tard, qu'un bien faible obstacle aux barbares. Il releva, dans un village d'Illyrie, un temple dédié au soleil dont sa mère était prêtresse, et le décora d'or et de pierres précieuses.

On le voit ensuite en Orient faisant la guerre à Zénobie, reine de Palmyre. Il s'empara de sa capitale, fit la reine prisonnière, l'envoya à Rome, où sa postérité existait encore au commencement du IVe siècle (1).

273-274. Aurélien ne songea plus qu'à se faire reconnaître dans les Gaules. Ce pays était plein de factions que Tétricus contenait difficilement. On ne voyait que siéges de villes par des partis

(1) Eutrop., lib. IX.

qui s'en disputaient la possession. Tétricus, impuissant à les contenir, écrivit secrètement à Aurélien de venir le débarrasser du pouvoir. Celui-ci passa dans la Gaule avec quelques légions. Tétricus désirait lui remettre les siennes; mais elles ne voulaient pas changer de maître, vu la licence qu'elles se permettaient avec lui. Aurélien leur livra bataille auprès de Châlons et les tailla en pièces (1). L'unité régna encore une fois dans l'empire au prix de ce sang versé et des talents guerriers d'Aurélien.

Celui-ci attaqua ensuite quelques bandes de Francs qui avaient passé le Rhin et les contraignit de rentrer en Germanie. Une sédition d'esclaves l'appela bientôt à Rome. Voici quelle en fut la cause : Félicissime, affranchi de l'empereur, auquel son maître avait donné la charge de receveur des deniers publics, abusa de son autorité et s'entendit avec les ouvriers de la monnaie pour fabriquer des pièces de bas aloi. Voyant leur manœuvre découverte et prévoyant le châtiment qui les attendait, ces voleurs publics se retirèrent sur le mont Cœlius avec une foule d'esclaves qu'ils avaient armés. Aurélien les attaqua et perdit contre eux sept mille hommes. Il les soumit néanmoins et les fit tous exécuter, ainsi qu'un certain nombre de grands personnages qui avaient trempé dans le vol des monétaires. On distribua de nouvelles espèces au peuple en remplacement de celles qui avaient été mises indûment en circulation.

Nous retrouvons peu après Aurélien dans la Gaule, apaisant quelques séditions, entre autres celle des Lyonnais, dont Zonar fait mention sans en indiquer la cause. Il visita plusieurs villes, les embellit et dépensa beaucoup d'argent pour celle de *Genabum*, qui par reconnaissance prit le nom d'*Aureliana* (Orléans). On lui attribue aussi la seconde enceinte militaire de Dijon : *Castrum Divionense*, où César, en quittant la Gaule, avait laissé deux légions qui furent remplacées par une colonie de vétérans.

(1) Aurel. Vict. in Aurel.

Aurélien, d'abord favorable aux chrétiens depuis le renvoi de Paul de Samosate du siége d'Antioche, devint leur ennemi après avoir attribué aux sibylles ses victoires contre les Germains. Les disputes théologiques qui continuaient entre les évêques le dégoûtèrent de leur religion. Il publia contre les chrétiens des édits de sang et de carnage (1), fit martyriser sous ses yeux, à Sens, une pieuse fille nommée Colomba (sainte Colombe); à Troyes, saint Patrocle, saint Sabinien, saint Vénérand et sainte Julie. On cite au nombre des plus illustres confesseurs d'Autun et d'Auxerre saint Prisque et saint Sévérien. L'Afrique et l'Orient furent baignés du sang de saint Agapet, de saint Félix, de saint Irénée, de saint Conon et de sainte Potamienne.

Saint Conon, soumis à toutes sortes de tortures par le gouverneur romain qui voulait le faire sacrifier aux dieux, fut placé sur un gril ardent, eut les mains coupées avec une scie dont la lame était en bois. Il persista dans son refus jusqu'au milieu des flammes, et fit en mourant le signe de la croix avec ce qui restait de son bras mutilé.

Une matrone nommée Mustiola, cousine de l'empereur Claude, ayant refusé d'être l'épouse du gouverneur Turcius et de renoncer à la foi, fut battue tant qu'elle donna signe de vie avec des fouets armés de balles de plomb.

Aurélien, dont les édits étaient si cruels, fut enfin puni par Dieu dont il châtiait si durement les serviteurs. La foudre tomba d'abord à ses pieds et ne lui fit d'autre mal que de l'effrayer. Mais la vengeance céleste l'attendait dans la Thrace, où il exerçait mille cruautés. La terreur existant autour de lui, on usa de l'artifice qui avait toujours réussi, consistant à faire circuler de fausses listes de proscription. Les prétendues victimes eurent peur, s'entendirent et le tuèrent sur la route de Byzance à Césarée.

Les légions, connaissant bientôt la vérité, lui firent de magnifiques funérailles, et l'on exposa aux bêtes Mnesthée,

(1) Lact. de Persec., cap. v, p. 6.

l'inventeur de la fourberie. Les Romains, qui ne craignaient pas Aurélien, l'appelaient par raillerie *le régent du sénat.*

Le luxe avait fait de tels progrès sous son règne qu'il permit aux particuliers d'avoir de la vaisselle d'or et des chars doublés d'argent, prohibant néanmoins les vêtements en soie et ne voulant pas que sa femme en portât, car il détestait une étoffe dont le prix était exorbitant.

Après lui, le monde demeura sept mois sans maître. Alors, ce qui ne s'était jamais vu, le sénat et les soldats se renvoyèrent jusqu'à trois fois l'invitation de nommer un empereur. Durant cela les Allemands passèrent le Rhin et se rendirent maîtres de soixante-dix villes dans les Gaules (1). Il est fâcheux que les historiens ne nous aient transmis aucun détail sur cette invasion. Ils nous ont seulement appris qu'il n'y avait plus de légions sur le Rhin, plus de garnisons dans les places, et que les villes se rendaient à la première sommation des barbares.

Tacite. 275.

Pour remédier à cet état de choses, les sénateurs, fatigués de jeunes princes, élurent empereur un de leurs collègues nommé Tacite, âgé de soixante-quinze ans. Ce choix était hasardé. Tacite le comprit et donna la charge de préfet du prétoire à Florien, son frère, général dans la force de l'âge et jouissant d'une certaine renommée. Il se réserva la rédaction des ordonnances concernant l'administration de Rome et des provinces. Comme il descendait de l'illustre historien qui porte son nom, il recueillit ses ouvrages, les fit placer dans toutes les bibliothèques publiques pour en assurer la conservation, prévoyance qui n'a pas eu tout le succès qu'il en attendait.

Tacite alla se montrer aux légions de la Thrace, et fut tué par ses propres soldats, dans la Cappadoce, après un règne de six mois.

orien, Probus. 276-200.

Florien prit la pourpre après la mort de son frère. On le reconnut à Rome, en Afrique, en Espagne et dans les Gaules.

(1) Aurel. Vict. de Cæs.

A la même époque, les légions d'Orient élevaient Probus à l'empire. Les armées des deux rivaux se rencontrèrent dans la Cilicie. Celle de Florien, composée de Gaulois et d'Allemands, décimés par une chaleur à laquelle ils n'étaient pas habitués, trouva très-commode de faire cesser la guerre en assassinant son empereur.

Probus, resté seul maître du monde, passa dans la Gaule pour attaquer les Allemands. Il reprit les villes dont ils s'étaient rendus maîtres. Peut-être doit-on placer dans le nombre l'*oppidum* d'Alise-Sainte-Reine, où l'on vient de mettre au jour une circonvallation faite par les Romains et des armes qui sont évidemment d'origine germanique. Il dégagea ensuite les bords du Rhin, et tua plus de quarante mille barbares (1). Les Logons et les Francs tinrent les derniers; cependant ils demandèrent la paix, restituèrent leur butin et passèrent dans l'île des Bretons où ils servirent comme auxiliaires.

La Gaule étant délivrée, Probus bâtit des châteaux au delà du Rhin pour arrêter les Allemands. Plusieurs cités gauloises lui offrirent des couronnes. Les Rémois élevèrent un arc de triomphe en son honneur. Ses victoires firent néanmoins connaître la faiblesse de l'empire, sa décadence inévitable et très-prochaine. En effet, Probus ne pouvant recruter ses armées dans les provinces annexées à Rome fut obligé d'avoir recours aux Allemands qu'il répartit dans une infinité de contrées. Seize mille Francs furent envoyés du côté du Pont-Euxin. Ces malheureux, dépaysés et fatigués d'une vie qui leur paraissait efféminée, s'emparèrent un jour de quelques vaisseaux dans un port de l'Asie Mineure, allèrent piller la Grèce, prirent Syracuse, puis, franchissant le détroit de Gibraltar, arrivèrent à l'embouchure du Rhin pour rentrer dans leur pays (2). Cette entreprise audacieuse montre déjà le caractère aventureux du peuple Franc.

(1) Zozim., hist., lib. I, p. 67-68.

(2) Eumen. in Const. ch. pan., p. 178.

282. Probus occupa le loisir de ses soldats à planter des vignes dans la Gaule (1). C'était abroger l'édit de Domitien qui les avait fait en partie détruire. On croit que la Bourgogne lui fut redevable de ses premiers vignobles.

Les Lyonnais, sévèrement punis par Aurélien et craignant beaucoup Probus, engagèrent Procule, d'origine franque et brave guerrier, à prendre la pourpre. Procule, excité par sa femme, se rendit aux vœux des Lyonnais et alla se faire proclamer à Cologne. La Narbonnaise, l'Espagne et la Bretagne le reconnurent. Probus franchit les Alpes et le poursuivit jusque dans le nord de la Gaule, où il était allé pour demander assistance à ses compatriotes. Ceux-ci, loin de le secourir, s'en emparèrent et le conduisirent à Cologne, où il fut décapité.

Probus fit pendre dans la même ville un autre Franc nommé Bonose, qui s'y était fait proclamer Auguste. Cet homme, à l'imitation de Maximin, buvait plus de quarante pintes de vin par jour, ce qui fit dire aux soldats qu'ils avaient pendu une amphore et non un homme.

La paix régnait alors si généralemeut dans l'empire que Probus disait qu'on n'aurait bientôt plus besoin de soldats. Il les employa à dessécher les marais de Sirmich, sa patrie, travail qui n'était pas de leur goût, car, un jour qu'il était allé les visiter, ils se mutinèrent et le poursuivirent jusque auprès d'une tour de fer très-haute qu'il avait fait construire pour examiner leurs travaux. Renfermé dans cette espèce de forteresse, il ne put tenir longtemps contre la fureur des révoltés qui l'assiégèrent, le prirent et le mirent à mort.

Carus, Auguste. — Carin, Numérien, Césars. 282-284.

L'armée éleva de suite à l'empire Carus, préfet du prétoire, homme de guerre éminent de l'aveu même de Probus. Il créa Césars ses deux fils Carin et Numérien.

Les Germains menaçant de nouveau la Gaule, le César Carin vint à Cologne, où il se fit plutôt connaître par sa cruauté que par ses victoires. Eutrope dit qu'il se souilla de

(1) Euseb. ch. ann. 282.

tous les crimes; qu'il fit mourir sur de fausses accusations beaucoup d'innocents et se vengea même de ses anciens condisciples avec lesquels il avait eu de légères contestations dans les écoles. Tel fut le nouveau Néron dont le gouvernement pesa deux années sur la Gaule.

L'Auguste Carus faisait alors la guerre dans la Perse et remportait des victoires. Il fut tué par la foudre qui vint le frapper au milieu du camp. Le ciel empiétait cette fois sur les droits de l'armée romaine.

Le César Numérien, lieutenant de son père, soutenait seul le fardeau de la guerre, lorsqu'il fut attaqué d'une ophthalmie et contraint de se faire porter en litière. Il avait épousé la fille d'Arrius Aper, préfet des prétoriens, et devait compter sur sa fidélité. Cependant Aper convoitait la pourpre. Ceux qui l'avaient précédé dans la charge qu'il occupait y étaient presque tous arrivés, car ces officiers jouaient depuis longtemps auprès des Césars le rôle dont les vizirs se sont emparés plus tard auprès des sultans. Aper fit tuer en secret son gendre, dont on continua de porter le corps parmi les légions. Un jour que les soldats s'ennuyaient de ne pas voir leur jeune empereur, ils levèrent les rideaux de sa litière et reconnurent qu'il était mort. Frappés de stupeur à ce spectacle, ils se réunirent pour le venger et lui donner un successeur. Aper, dont ils ne soupçonnaient pas encore le crime, ne fut point élu. Le choix tomba sur Dioclétien, l'un des premiers officiers du palais.

Dioclétien. 285. Dioclétien, originaire de Dalmatie, était d'une naissance si obscure que la plupart des historiens l'ont cru fils d'un greffier ou d'un affranchi. Dans sa première harangue aux soldats, il jura qu'il n'avait pris aucune part à la mort de Numérien, et, voyant Aper à ses côtés, il le perça de son épée.

On sait que le sanglier porte le nom d'*aper* en latin. Une druidesse du pays de Tongres ayant prédit à Dioclétien qu'il parviendrait à l'empire quand il aurait tué un sanglier, tous les jours il poursuivait avec ardeur ces animaux dans les

bois ; mais, ses chasses les plus heureuses n'amenant aucun changement dans sa fortune, il disait qu'il tuait beaucoup de sangliers et que d'autres les mangeaient (1). Son avénement à l'empire et le meurtre d'Aper lui firent croire que sa prédiction s'était réalisée.

Aussitôt que Carin eut appris les événements de l'Orient, il réunit les légions du Rhin, plusieurs corps germains et gaulois pour marcher contre Dioclétien. A peine avait-il passé le Danube qu'il fut abandonné et tué par ses soldats (2).

Maximien Hercule. 286.

Dioclétien, seul maître de l'empire, se rendit à Rome et prit Maximien Hercule pour collègue. Maximien, général de grande valeur, mais aussi peu lettré que Dioclétien, s'était plusieurs fois distingué sur les frontières de la Germanie et sur les rives de l'Océan. Il avait eu de sa femme Eutropie une fille nommée Fausta, qui deviendra l'épouse du grand Constantin.

Maximien, à l'imitation de Posthume et de Tétricus, fixa sa résidence à Trèves, où demeurait alors le préfet des Gaules. Trèves possédait un superbe palais, de somptueux édifices, des aqueducs, et passait pour être une des premières villes de la Province. Un poëte du temps dit qu'elle nourrissait, armait et habillait les forces de l'empire, que le commerce y attirait les richesses de toute la terre (3).

Ce fut dans cette ville qu'Eumènes prononça son fameux panégyrique, dans lequel on voit que Maximien introduisit des Francs-Saliens dans les contrées incultes du pays de Trèves et de Cambray.

A cette époque, les paysans des Gaules, fatigués de la guerre civile, de la tyrannie de leurs maîtres et de la ruine que leur causaient les barbares, s'étaient soulevés lors du départ de Carin. Armés d'instruments aratoires, ils portaient

(1) Flav. Vopisc. in Caro, p. 252.

(2) Aurel. V. de Cæs.

(3) Auson. de Clarib. Urb.

l'effroi dans les habitations des riches Gallo-Romains, qui abandonnaient leurs terres pour se réfugier dans les places fortes. Ces paysans prirent le nom de *Bagaudes* (1) ou *Bagades*, signifiant en langue celtique : hommes attroupés dans les bois. Ils élurent pour chefs Pompéius Ælianus et Salvius Amandus, auxquels ils donnèrent le titre d'Augustes. Leur principale forteresse fut un *castellum* romain situé sur la Marne, où s'établit, dans les âges suivants, le monastère des Fossés-Saint-Maur, lequel doit la première partie de son nom au voisinage de cet antique retranchement.

Ces révoltés étaient chrétiens (2). Dioclétien donna l'ordre de les soumettre. Maximien les attaqua partout où il put les rencontrer et en fit un grand carnage. Cependant, ils ne furent pas tout à fait détruits, car il en exista toujours tant que dura l'empire romain (3). Il y en eut même en Espagne au v[e] siècle (4), et le nom de Bagaudes demeura aux gens de la campagne qui vivaient à l'écart pour se soustraire au recrutement des armées et aux exactions du fisc impérial.

Maximien Hercule avait une haine si prononcée contre les chrétiens qu'il en fit mourir un grand nombre dans la Gaule. Les soldats ne furent pas plus épargnés que les citoyens. La légion thébaine, venant de l'Orient, fut décimée, et son chef Maurice décapité, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux.

287-291. Maximien fut bientôt attaqué par diverses nations allemandes qui semblaient avoir conspiré la perte de l'empire. On cite, dans le nombre, les Burgundes, les Chaïbons, venant des bords de la Baltique, et dont l'existence avait été jusqu'alors inconnue. Maximien les combattit et en fit un si grand carnage qu'il n'en resta pas un seul pour aller annoncer chez eux la nouvelle de leur défaite.

(1) Eutrop., lib. IX.
(2) Vit. Maur. et sancti Baboli, ap. Duches., t. I, p. 262.
(3) Mamert. paneg. Maxim. August.
(4) Salv., lib. I.

D'un autre côté, les Saxons, venant des bouches de l'Elbe, couraient les mers sur de petites nacelles en osier doublées de peaux (1), molestaient les côtes occidentales de la Gaule et pillaient l'intérieur du pays après y avoir porté le fer et la flamme. Maximien, occupé de ses guerres contre les Allemands, chargea le Batave Carausius, marin exercé comme l'étaient ses compatriotes, d'équiper des navires à Boulogne pour croiser devant la rive maritime. Ce dernier dut obtenir quelques succès, puisque Mamertin prétend que Maximien éteignit la guerre des pirates.

Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir que, dans ses propres intérêts, Carausius laissait passer les barbares et ne les attaquait qu'au retour pour s'approprier le fruit de leurs rapines. L'empereur ordonna de tuer ce voleur public; Carausius le sut, enleva la flotte, passa dans l'île des Bretons où il se fit proclamer Auguste. Maximien vint à Boulogue pour attaquer Carausius, et ne put réussir faute de marins exercés.

Constance Chlore, Galère, Césars. 292-295.

Les soins que nécessitait l'administration de l'empire engagèrent Dioclétien et Maximien à créer deux Césars. Ils choisirent Constance Chlore et Galère, puis répartirent ainsi les provinces : Dioclétien se réserva l'Orient; Maximien eut l'Italie et l'Afrique; Galère, la Thrace et l'Illyrie; Constance Chlore, les Gaules et la Bretagne.

Les Romains trouvèrent que cette division faisait un tort considérable à leur ville et à l'Italie. Rome ne vit presque plus ses empereurs, qui résidèrent soit à Trèves, soit à Milan, soit à Nicomédie. L'embellissement de ces trois capitales ôta la vie à celle qui se regardait toujours comme la reine des cités. Ce changement fut en même temps une cause de ruine pour les provinces, car elles durent subvenir à l'entretien de quatre souverains et de leurs nombreux officiers. Lactance dit que l'on attribua le partage du pouvoir à la timidité de

(1) Plin. Hist. natur., lib. IV, cap. XVI.

Dioclétien, qui craignait personnellement de s'exposer au danger.

Constance Chlore, César des Gaules, avait épousé Hélène, fille d'un hôtelier, de laquelle il eut Constantin. Contraint de la répudier, il s'unit à Théodora, belle-fille de Maximien, et fixa sa résidence à Trèves. Il alla combattre Carausius, toujours maître de la mer et de Boulogne, où il recevait des renforts de la Bretagne. Constance, ayant fait faire une digue devant le port, réduisit à leurs propres ressources les assiégés qui furent contraints de se rendre. On s'empara de leurs navires, dont les marins furent incorporés dans la flotte qu'on équipa pour aller châtier Carausius.

Pendant que cet armement avait lieu, Constance alla dans Autun, ville célèbre des Éduens, ruinée du temps de Claude II, dit Eumènes, parce qu'elle avait engagé ce prince, oncle de Constance Chlore, à s'emparer du pouvoir dans les Gaules. Il la fit rebâtir par des ouvriers étrangers qui en relevèrent les temples, les bains, les aqueducs, les maisons particulières; et il engagea les personnes les plus considérables de la nation éduenne à venir l'habiter, de sorte qu'elle se trouva bientôt assez peuplée pour avoir besoin d'un professeur d'éloquence. Eumènes, titulaire de cette charge, appliqua la meilleure partie de son traitement à rétablir les écoles, et obtint que les bâtiments du collége fussent compris dans le nombre des édifices publics que faisait relever le prince.

296-298. Constance Chlore allait rejoindre son armée à Boulogne lorsqu'il sut que Carausius venait d'être assassiné par Allectus, et que ce dernier s'était emparé de la pourpre. Deux flottes avaient été équipées en même temps pour aller le combattre, et, afin qu'il ignorât sur quel point de l'île elles aborderaient, l'une devait sortir de la Seine, sous la conduite d'Asclépiodote, préfet du prétoire; l'autre de Boulogne, sous les ordres mêmes de l'empereur.

L'escadre de la Seine, partie la première et favorisée par un épais brouillard, passa inaperçue près de l'île de Wight où était la flotte ennemie. Asclépiodote prit terre et brûla

ses propres navires pour que les Bretons ne s'en emparassent pas et que son armée n'eût d'espérance que dans la victoire.

Constance, de son côté, abordait avec la moitié de sa flotte sur un autre point du littoral breton; l'autre partie, dispersée par le brouillard était entrée dans la Tamise, où elle fut accueillie avec transport par les insulaires. Allectus, campé à peu de distance de là, commit la faute de marcher contre Asclépiodote, auquel il supposait moins de forces que n'en avait Constance. Il reçut la mort dans la première rencontre, et son armée fut mise en déroute. Les Francs, auxiliaires d'Allectus, se sauvèrent du côté de Londres, et l'auraient pillée si la flotte romaine entrée dans la Tamise ne fût heureusement venue à son secours et n'eût fait un grand carnage des fuyards. L'île des Bretons se trouva de nouveau réunie à l'empire, et la Gaule n'eut plus à craindre les sanglantes invasions des Saxons et des Francs.

299-302. Constance ramena, dit Eumènes, un grand nombre d'ouvriers bretons pour prendre part aux travaux qu'on exécutait dans Autun. Il fit réparer d'autres cités détruites, élever sur les bords du Rhin des tours et des châteaux qui n'empêchèrent malheureusement pas les barbares de passer le fleuve. Un jour même, ils poursuivirent les légions jusqu'auprès de Langres. Constance, qui marchait à l'arrière-garde, ayant trouvé fermées les portes de cette ville, fut obligé de se faire hisser avec des cordes par-dessus les murailles. Le lendemain, il fondit sur les Allemands, leur tua plus de soixante mille hommes et fit un nombre considérable de prisonniers qui furent distribués aux possesseurs de domaines des pays d'Amiens, de Beauvais, de Trèves, de Langres et de Troyes, dont les terres étaient restées en friche depuis la désertion de leurs esclaves (1).

Les Cambrésiens, les Bataves et les Trévires ayant déjà reçu beaucoup de colons germains, on peut dire qu'avec le

(1) S. Hier., chron. — Eumen., paneg. Const.

supplément actuel cette race forma la majorité des populations septentrionales de la Gaule. On doit y ajouter des Sarmates, qui, se voyant menacés sur leur propre territoire, demandèrent à l'empereur la permission de fonder des colonies militaires dans les districts abandonnés des bords du Rhin, s'obligeant à fournir des recrues à l'armée romaine. Ils furent placés près de Trèves; mais bientôt fatigués, dit Ausone, de la vie sédentaire et de la discipline qu'on leur imposait, ils abandonnèrent leurs colonies pour retourner aux habitudes de leur ancienne vie indépendante et libre.

303-304. Jusque-là Dioclétien avait respecté la liberté de conscience, admis des chrétiens dans son palais. Il les persécuta bientôt, oubliant que les hommages rendus à la Divinité sont des pratiques saintes qui doivent être respectées, même quand elles blessent nos propres croyances.

Galère, l'instigateur de ces rigueurs insensées, avait pour mère la prêtresse d'un temple du dieu des montagnes, laquelle s'occupait d'opérations magiques et sacrifiait aux idoles. Elle voulut contraindre les chrétiens à manger les viandes provenant des sacrifices. Ils refusèrent. De là son inimitié contre eux et ses délations auprès de son fils, qui obtint de l'esprit faible de Dioclétien des édits de persécution.

La position des fidèles fut encore aggravée par l'incendie du palais impérial de Nicomédie. Constantin l'attribue au feu du ciel. Lactance en accuse Galère, qui voulut en rejeter l'odieux sur ceux de la nouvelle religion. Quinze jours après, un autre incendie dévorait le même palais. Dioclétien, effrayé, quitta subitement Nicomédie en disant qu'il avait peur d'être brûlé par les chrétiens.

Galère, profitant des terreurs de son collègue, ordonna de démolir les églises élevées en l'honneur de Jésus-Christ et contraignit les chrétiens de lui apporter tous leurs livres, qu'il fit jeter au feu; puis il les dépouilla des charges et des honneurs qu'ils possédaient dans l'empire. Les supplices commencèrent à Nicomédie. Ceux qui se refusaient à sacrifier aux idoles étaient entassés dans des barques et engloutis

dans la mer. L'évêque Anthime eut la tête tranchée. Les chrétiennes : Prisca, femme de Dioclétien, et leur fille, sacrifièrent ; des officiers du palais et des eunuques préférèrent endurer toutes sortes de tourments. Les mêmes fureurs s'exercèrent dans tout l'Orient durant trois années. Lactance porte à deux millions le nombre des victimes que Galère fit immoler à la superstition de ses idoles.

Grâce à Constance Chlore, il n'y eut pas de martyrs dans la Gaule. Obligé cependant de concéder quelque chose à la rigueur des édits, il fit simplement fermer les églises et renvoyer de son palais les chrétiens qui ne voulurent pas sacrifier, et qu'il reprit plus tard en leur accordant toute sa confiance.

Galère, Constance Chlore, Augustes. — Maximin, Sévérus, Césars. 305.

Las enfin de tant de cruautés qui s'exerçaient en son nom, Dioclétien se dépouilla de la pourpre à Nicomédie, la plaça sur les épaules du pâtre Maximin, neveu de Galère, et se retira à Salone, sa patrie. Maximien, de son côté, résigna dans Milan en faveur de Constance Chlore et nomma César Valérius Sévérus, obscur favori de Galère.

Les lois recueillies à cette époque nous apprennent que toutes les villes de l'empire avaient des administrations communales, auxquelles on avait attribué les fonctions d'une foule d'agents impériaux. Le collége s'appelait curie ou sénat. Les membres prenaient individuellement les noms de curial, de décurion ou de sénateur (1), et se classaient entre la bourgeoisie et les officiers de l'empereur.

Le collége entier nommait deux magistrats appelés *duumvirs* ; l'un était chargé de rendre la justice, l'autre de surveiller les travaux publics et l'administration des revenus de la cité. Les grandes villes avaient quatre magistrats nommés *quatuorvirs*. La charge des uns et des autres ne durait qu'une année. Comme ils étaient tenus d'assister aux cérémonies païennes, le concile d'Elvire décida qu'ils s'abstien-

(1) Codex Theod. — De Decurion., lib. CLI.

draient d'entrer dans l'église tant qu'ils exerceraient leurs charges.

Ces fonctionnaires ne prenaient aucune décision sans avoir consulté le conseil des décurions, qui rédigeait les ordonnances, que les duumvirs faisaient exécuter.

Les villes municipales avaient des prêtres, des sacrifices particuliers et des revenus provenant de fonds de terre et d'impôts prélevés sur les marchandises qui entraient en ville ou se vendaient sur les marchés.

En dehors de la curie se trouvaient des employés d'un ordre inférieur nommés *édiles, questeurs* et *censeurs.* Les édiles surveillaient les édifices, les bains et ce qui se passait sur la voie publique. Le questeur administrait les finances sous l'autorité du duumvir. Le censeur, dépendant du même magistrat, passait les marchés pour les constructions, faisait le dénombrement des citoyens, de leurs biens et s'enquérait des mœurs.

La place de curial, qui procurait la considération et des honneurs, fut d'abord briguée par les hommes les plus éminents. Des évêques eux-mêmes l'acceptèrent (1); mais trente ans étaient à peine écoulés qu'elle fut considérée comme un horrible fardeau. En effet, les curies, d'abord chargées de prendre les intérêts de la commune, se virent bientôt obligées de répondre pour elle, et l'on rendit chaque membre solidaire de toutes les exactions qu'on lui imposait. Le curial dut les payer d'abord, avant d'en avoir opéré le recouvrement, faire ensuite cultiver les terres abandonnées pour en retirer un produit égal à l'impôt, puis fournir des équipages aux juges de province qui voyageaient au compte de l'État. On mit à la charge des nouveaux élus la dépense ruineuse des jeux publics. Aucun ne put s'éloigner sans la permission des agents impériaux, ni vendre la propriété à laquelle il devait son office.

Ces vexations firent que les fonctions de curial, au lieu

(1) Codex Theod. — De Episc., lib. XXVI.

d'être un privilége, furent bientôt envisagées comme la servitude la plus pesante et la plus détestée. Le véritable privilége consistait à s'y soustraire en entrant dans l'armée ou parmi les officiers du palais. La curie n'en était pas moins une création pleine d'avenir, devant survivre à l'empire et servir de base aux institutions communales du moyen âge et des temps modernes.

onstantin, César. 305-306.

Les nouveaux Augustes se partagèrent ainsi les provinces aussitôt que Dioclétien et Maximien eurent résigné la pourpre : Galère eut l'Illyrie, l'Asie et l'Orient ; Constance Chlore, la Gaule, la Bretagne, l'Italie et l'Afrique ; mais il ne retint que la Gaule et la Bretagne, désirant s'en occuper exclusivement ; puis il demanda de s'adjoindre son fils Constantin en qualité de César. Galère refusa ce titre au jeune prince qu'il retint même en Orient, le faisant combattre, dit Zonar, tantôt contre un Sarmate, tantôt contre un lion ; mais, voyant qu'il ne pouvait le garder plus longtemps, il lui permit de partir après avoir fait tendre sur sa route mille piéges que Constantin sut éviter (1). Celui-ci arriva enfin dans Boulogne au moment où Constance, son père, se disposait à passer dans l'île des Bretons.

L'armée romaine battit d'abord les Calédoniens, ensuite les Pictes, venus de la Scandinavie dans la partie de l'île que nous appelons maintenant l'Écosse. Constantin se distingua dans cette campagne, mais il eut bientôt la douleur de perdre son père, dans la ville d'York, le 25 juillet 306 (2).

Constance Chlore avait déclaré Constantin son successeur à l'empire. L'opposition de Galère fit soulever les légions de Bretagne, qui proclamèrent le jeune prince Auguste et souverain des États que son père avait gouvernés. Constantin envoya, selon la coutume, ses images aux empereurs ; Galère délibéra longtemps avant de les accepter et ne s'y décida que pour éviter la guerre.

(1) Lact. de Persec., cap. XXIV.
(2) Eumen., paneg. IX, p. 194.

Constantin, héritier légitime de trois siècles de martyres, débuta par donner la paix aux chrétiens. Il promit de rebâtir leurs églises et de se faire instruire des préceptes de leur religion. Ces engagements, qu'aucun empereur n'avait pris avant lui, séparaient sa cause de celle de Galère, persécuteur du nouveau culte. Il marcha contre les Francs qui avaient passé le Rhin et fit prisonniers leurs rois Ascaric et Radagaise, qu'on exposa aux bêtes de l'amphithéâtre dans un grand spectacle donné au peuple et aux soldats (1). C'est la première fois que des rois francs sont nommés dans l'histoire. La punition de ces malheureux est une atroce barbarie au point de vue des mœurs chrétiennes, mais Constantin n'était encore que néophyte et voulait éteindre le brigandage exercé sur la frontière de la Gaule, jeter la terreur dans l'âme des Francs par un grand exemple de sévérité.

Il s'avança jusque chez les Bructères, les battit, en prit un grand nombre, qui furent pareillement exposés aux bêtes. Il fit élever ensuite plusieurs châteaux sur les bords du Rhin et plaça une flotte dans le fleuve, de sorte que les Francs n'osèrent plus s'approcher de leur propre frontière. On attribue à Constantin le pont de Cologne, détruit en 955 par l'évêque Bernon, et l'institution de jeux Floraux qui se célébrèrent annuellement dans la Gaule en souvenir de ses victoires.

Maxence. 306-309. Le recensement général des terres de l'Italie ordonné par Galère ayant fait soulever contre lui tous les Romains, ceux-ci conférèrent la pourpre à Maxence, son gendre et fils de Maximien Hercule.

Ce dernier quitta sa retraite et vint reprendre le titre d'Auguste pour assister son fils dans le gouvernement de l'Italie. Sévère, de son côté, partit d'Illyrie pour venir attaquer Maxence. Celui-ci et Maximien le battirent et le forcèrent à se jeter dans Ravenne. Il se rendit par capitulation, fut condamné à mort, et périt en se faisant ouvrir les veines.

(1) Eutrop. in Const.

Maximien, jugeant que l'empereur d'Orient Galère ne laisserait pas la mort de Sévère impunie, vint dans la Gaule pour réclamer l'appui de Constantin, auquel il fit épouser sa fille Fausta. Galère, en effet, s'approcha de Rome ; mais, la trouvant bien fortifiée et défendue par Maxence, il se retira en pillant toutes les villes d'Italie. L'empire déchu laissait alors venir l'ennemi jusque sous les murs de sa capitale. Galère, s'étant aperçu que l'avortement de sa campagne ébranlait son pouvoir, éleva Licinius, un de ses généraux, au rang de César en remplacement de Sévère. Alors on vit, ce qui n'avait jamais eu lieu, six princes gouverner l'empire à la fois : Constantin, Maxence et Maximien Hercule en Occident ; Galère, Licinius et Maximin en Orient. Pourquoi tant de souverains étaient-ils admis sans opposition dans les provinces ? Parce que toutes, ayant été unifiées par contrainte, se donnaient à quiconque faisait revivre pour elles un simulacre de nationalité.

Le vieux Maximien, toujours à Trèves, n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait au delà des Alpes qu'il pressa son gendre Constantin de marcher contre Galère. N'ayant pu l'y décider, il retourna de suite à Rome près de son fils ; mais bientôt ce vieillard turbulent, dégoûté de n'avoir qu'une part du pouvoir suprême, accusa Maxence en public des maux de l'empire et lui arracha brutalement la pourpre. Maxence se réfugia parmi les soldats, qui le protégèrent. Maximien, furieux, revint trouver Constantin pour le prier d'embrasser sa cause et ne fut pas plus heureux que la première fois. Alors il se tourna du côté de Galère qui, devinant ses intentions secrètes, ne l'écouta pas.

Il revint pour la troisième fois dans la Gaule, mais avec le projet de la soumettre à son pouvoir. Il avait eu soin de quitter la pourpre en y entrant, afin que son gendre ne se défiât pas de son ambition. Celui-ci le reçut avec confiance dans son palais et lui fit rendre toutes sortes d'honneurs.

Constantin préparait alors une expédition contre les Francs

et faisait terminer le pont du Rhin (1). Maximien lui conseilla de s'avancer dans la Germanie avec une faible armée, pensant en lui-même que son gendre serait bientôt enveloppé, tué ou fait prisonnier. Il l'accompagna jusqu'au delà du fleuve, puis, le quittant soudain, il se dirigea sur Arles où il séduisit un certain nombre de soldats qui le proclamèrent empereur. Constantin repassa le fleuve, vint à Châlons, où il s'embarqua pour aller combattre son beau-père. Celui-ci se sauva dans Marseille, espérant pouvoir gagner l'Italie; mais il fut bientôt arrêté, conduit à Constantin, qui lui reprocha sa perfidie et se contenta de l'emmener avec lui et de le faire garder à vue dans son palais de Trèves.

310. Ce vieillard, toujours oublieux de la clémence de son gendre, vit Fausta sa fille et la pria de laisser ouverte, pendant la nuit, la chambre à coucher de son époux. Fausta en instruisit Constantin, qui fit mettre à sa place un eunuque dans son lit. Maximien assassina ce dernier et sortit du palais en disant qu'il venait de tuer l'empereur. Celui-ci parut aussitôt avec ses gardes. Maximien fut interdit. On lui laissa le choix de sa mort. Il se pendit lui-même (2).

Ainsi finit honteusement cet insensé qui, après avoir gouverné l'empire durant vingt années, n'avait pas su, comme son collègue Dioclétien, se résigner à la vie privée. Constantin fit abattre ses statues et toutes les inscriptions érigées en son honneur. Les chrétiens virent dans sa mort une vengeance du ciel contre le bourreau de la légion thébaine et l'instigateur des persécutions qui avaient désolé l'empire (3).

Constantin retourna en Germanie et recommença contre les Bructères, les Chérusques et les Chamaves, appartenant à la ligue franque, l'expédition qui avait été si malheureusement interrompue. Il soumit ces peuples et passa dans l'île des Bretons.

(1) Eumen., paneg. IX, p. 199.
(2) Euseb., lib. VIII, cap. XVIII.
(3) Ambros., epist. LVII, p. 321, f.

311. L'année suivante, nous le trouvons à Autun diminuant l'impôt des bourgeois et des cultivateurs, impôt que beaucoup d'entre eux n'avaient pu solder depuis cinq années. Il leur fit remise de l'arriéré et biffa six mille personnes choisies parmi les vingt-cinq mille portées sur les rôles de la curie. Si le pays des Éduens, qui contient de nos jours six cent mille habitants, n'avait pas alors plus de vingt-cinq mille contribuables, la Gaule ne devait en avoir proportionnellement que cinq cent mille, preuve que les petits propriétaires étaient ruinés, que leurs biens avaient passé au fisc ou dans les mains d'un petit nombre de particuliers.

Cet acte de bonté fit regarder Constantin comme un des principaux bienfaiteurs d'Autun; aussi cette ville prit-elle par reconnaissance le nom de *Flavia*, appartenant à la famille de l'empereur. Eumènes, dans son dernier panégyrique, le félicite de sa générosité et dit que les Éduens auraient quitté leur pays s'il ne fût venu les secourir. Autun avait donc été bien punie de son dévouement à Claude II, oncle de Constance Chlore, puisque longtemps après les habitants ne pouvaient encore se libérer de leurs contributions.

La tyrannie de Maxence était odieuse à l'Afrique, où il avait ordonné de mettre à mort les partisans d'Alexandre, qui s'y était fait déclarer César. Il assumait la même haine en Italie et à Rome où il enlevait, pour en abuser, les femmes et les filles des premiers sénateurs. Quelques-unes s'abandonnèrent à ses caprices; celles qui étaient chrétiennes aimèrent mieux perdre la vie que leur honneur. Sophronie, femme du préfet de Rome, lui résista, fit sa prière et se donna la mort.

Il toléra les mêmes crimes à ses soldats. Les Romains en furent tellement irrités qu'ils ne virent leur salut que dans Constantin. Maxence, connaissant leurs dispositions, fit renverser les statues de son rival et conçut le projet de conquérir la Gaule sous prétexte de venger la mort de son père.

La religion entra peut-être pour la première fois dans les combinaisons de la politique. Maxence, fils de Maximien,

héritier des traditions de Galère, n'avait pas d'autre parti à prendre que d'arborer l'étendard du paganisme et de s'entourer de toutes les personnes qui tenaient encore au culte des dieux. Constantin comprit aisément les avantages du plan contraire, et tourna les yeux vers les chrétiens, qui étaient en majorité dans l'empire; mais comme ceux-ci préféraient le froc à l'habit militaire, ils passaient généralement pour de mauvais soldats. Très-attachés au principe de l'Évangile qui commande la paix, ils voulaient le conserver intact et le tenir élevé au-dessus de toute transaction humaine. Tertullien avait composé son livre *de Corona militis*, disant hautement que tout homme portant les armes cessait par cela même d'être chrétien. Cette doctrine trop absolue avait amené des désertions dans l'armée et l'énervement qui livra plusieurs fois l'empire aux barbares.

Les évêques ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient victimes d'une doctrine exagérée et que les empereurs ne se feraient chrétiens que quand le christianisme règnerait souverainement dans l'armée; aussi le concile d'Arles ordonna-t-il de retrancher de la communion ceux qui abandonneraient les armes tant que l'empereur laisserait l'Église en repos.

Constantin, connaissant les changements notables apportés au principe de paix depuis Tertullien, se fit instruire dans la religion chrétienne, dont il avait reçu les premières notions par certaines dames de la cour (1).

Ce fut avec des légions formées de cet élément nouveau qu'il passa les Alpes, tandis que sa flotte quittait Marseille pour aller bloquer les ports d'Italie. Il s'avança plein d'espoir sans éprouver aucune résistance jusqu'aux environs de Suze. Cette ville lui ferma ses portes. Il en fit le siége et s'en rendit maître. Il rencontra bientôt l'avant-garde de Maxence, cerna sa cavalerie qui s'était trop imprudemment avancée et poursuivit l'infanterie sur la route de Turin.

(1) Zozim. in Const.

Cette ville refusa de le recevoir. Toutes les autres places, depuis les Alpes jusqu'au Pô, lui envoyèrent des députés. Il rencontra auprès de Vérone l'armée de Maxence, commandée par Pompéien, préfet du prétoire. On se battit, et, après une lutte sanglante, les troupes de Pompéien furent repoussées et mises en fuite. L'armée gallo-romaine ne trouva plus de résistance dans tout le nord de l'Italie. Les vaincus se retirèrent sous les murs de Rome et profitèrent de quelques jours de répit pour se réorganiser. Maxence les renforça de prétoriens, de tout ce qu'il put réunir de gens armés et se disposa à les faire combattre pour la conservation d'un pouvoir qui allait bientôt lui échapper.

Osius, évêque d'Espagne, qui dirigeait Constantin dans la voie de la vérité, l'accompagnait avec un grand nombre de prêtres et ne perdait pas de vue le premier empereur romain dont la conversion serait sa gloire. Il lui fit arborer, en guise d'étendard, la croix parmi les légions, d'où elle passa sur les casques, les cuirasses et les boucliers des soldats. Jamais le christianisme, si humble à son origine, ne s'était vu si grand.

Maxence, de son côté, remuait toutes les passions du paganisme et flattait les vieux préjugés du sénat. Il enrôlait les jeunes Romains au service des divinités qui toléraient leurs vices et se plaçait, à l'imitation de Constantin, sous l'égide des prêtres de sa religion. Tous les jours il interrogeait les sibylles, sacrifiait des lions, faisait éventrer des femmes enceintes pour tirer des pronostics de leurs entrailles et connaître le sort que lui réservaient ses dieux.

312. Si Constantin gagnait la bataille avec ses légions chrétiennes, une révolution religieuse était imminente dans l'empire, car les deux cultes étaient en présence près de ce pont Milvius dont les vieilles piles se voient encore avec le plus haut intérêt dans les eaux du Tibre. Les arches de ce pont, rompues pour en interdire le passage à l'ennemi, avaient été remplacées par une charpente en bois s'ouvrant à volonté. C'était un piége que Maxence tendait à Constantin pour le précipiter dans le fleuve.

Ces vaines ruses de guerre ennuyaient les Romains, qui commençaient à se plaindre des lenteurs de Maxence; des cris de mort, dit un historien, se firent entendre dans les théâtres, où il était traité de déserteur. Enfin il passa le pont et vint camper entre l'armée ennemie et les murs de la ville. La croix et le *labarum*, étendards bénis des chrétiens, se dressèrent aussitôt devant les dieux de Rome.

Constantin donna le signal et chargea lui-même à la tête de la cavalerie gauloise. Celle de Maxence tourna le dos et s'enfuit avec son empereur vers la rivière. Les soldats italiens et la tourbe romaine suivirent le mouvement de ces escadrons. Les prétoriens seuls tinrent bon et rétablirent la bataille, dont le succès fut un instant douteux; mais, bientôt contraints eux-mêmes de céder à la valeur de Constantin, ils prirent la fuite et surchargèrent tellement la charpente du pont qu'ils la rompirent et furent précipités dans le fleuve. Maxence, couvert d'une pesante armure, fut pris lui-même au piége qu'il avait voulu tendre à Constantin. Il tomba dans le Tibre avec son cheval, dit Zozime, et se noya après avoir fait des efforts inouis pour en atteindre la rive. Son corps ne fut trouvé que le lendemain. On en sépara la tête qui fut portée en triomphe lorsque le vainqueur fit son entrée dans la ville. Ainsi finit cet empereur, digne émule de ceux dont Tacite a buriné la tyrannie, les excès et les vices.

Les dieux, qui avaient si mal servi la fortune de Maxence, rentrèrent honteux dans leurs temples; la croix fut promenée dans tous les quartiers de Rome au grand désespoir des prêtres païens, qui craignirent un instant que leur culte ne fût aboli. Le peuple et le sénat étaient tellement adonnés à leurs vieilles superstitions que Constantin se vit forcé de reconnaître la liberté de conscience; mais il introduisit des Gaulois chrétiens dans le sénat et à la tête de quelques administrations. A partir de cette époque, il y eut deux religions officielles dans l'empire.

Les enfants de la Gaule se glorifieront toujours d'avoir proclamé le christianisme dans Rome, et de l'y avoir affermi

à diverses époques où des races et des factions ennemies ne le cédaient nullement au paganisme en fureurs et en animosités.

On éleva sur la voie Sacrée l'arc de triomphe qui porte aujourd'hui le nom de Constantin. On a remarqué que, dans ces temps d'agitations, l'art ou les artistes manquaient à Rome, car on dépouilla de leurs bas-reliefs des édifices élevés en l'honneur de Marc-Aurèle pour en décorer le monument nouveau.

Le grand événement du jour fut célébré dans tout l'empire; l'Afrique, que le tyran avait tant désolée, s'en réjouit: on envoya sa tête à Carthage. Les Africains donnèrent à la ville de Cirthe, que le vainqueur avait embellie, le nom de Constantine, qu'elle porte encore aujourd'hui.

A leur tour, les grandes cités d'Italie députèrent près de Constantin pour le féliciter. La Gaule suivit leur exemple et bâtit dans ses grandes villes des églises qui furent généralement pourvues d'évêques. On éprouva plus de difficultés pour les campagnes, car les prêtres chrétiens étaient rares, et les sages rescrits de l'empereur ne permettaient d'agir que par voie de persuasion sur les esprits.

Constantin, ayant toléré dans Rome beaucoup de pratiques païennes, fut obligé de paraître devant le sénat revêtu de la robe pontificale; à son tour, l'illustre compagnie vint se prosterner devant ses étendards ornés de la croix (1). Il rendit les plus grands honneurs à l'évêque de Rome Melchiade, lui donna un palais impérial (2), dans les jardins duquel il fit bâtir l'église qui fut appelée le *Baptistère de Constantin,* et dont on a retrouvé les restes sous la basilique actuelle de Saint-Jean-de-Latran. Il fit aussi élever dans le Vatican l'église de Saint-Pierre avec les matériaux de quelques édifices plus anciens mis au jour lors de la construction de la vaste métropole actuelle du monde chrétien.

(1) Pruden. in Sym., lib. I.

(2) Anast., cap. XXXIV.

Constancie, sa sœur, fonda à la même époque les églises de Sainte-Agnès et de Saint-Marcellin, de sorte que les monuments du nouveau culte élevés dans Rome purent déjà rivaliser de splendeur avec les temples païens.

On vit aussi se dresser sur la place du Capitole une statue de Constantin tenant en main la croix. Sur le socle on lisait que, « par ce signe, il avait donné la paix à l'univers, tiré Rome de la servitude et rendu la liberté au sénat ». Les païens murmuraient de ces nouveautés; mais il leur fallait respecter les croyances de l'empereur puisqu'il tolérait leurs sacrifices.

Maximin, ce pâtre couronné, combattait alors les Arméniens parce qu'ils n'avaient pas voulu sacrifier aux dieux : Constantin défendit de continuer cette lutte, qu'on peut appeler guerre de religion, la première évidemment qui soit connue.

L'empereur, ayant su que les Francs menaçaient la Gaule, partit pour Milan, où il rencontra le César Licinius, auquel il avait accordé en mariage sa sœur Constancie avant sa guerre contre Maxence. Rentré plein de gloire dans son palais impérial de Trèves, il en sortit bientôt pour aller combattre les Francs, qui avaient passé le Rhin, et leur fit un grand nombre de prisonniers qui furent, comme leurs devanciers, exposés aux bêtes de l'amphithéâtre. La politique chez Constantin prévalait encore sur les enseignements chrétiens : les Francs se vengeront un jour de ces cruautés.

Il promulgua plusieurs lois rapportées dans le code théodosien. Celle qui exemptait les clercs de toutes charges civiles causa quelques troubles, car le nombre des clercs s'accrut à tel point que tout le fardeau de l'impôt retombait sur les païens. Pour y remédier, Constantin détermina le nombre des clercs qui seraient attachés à chaque église.

On lira avec intérêt d'autres lois réunies dans le même code. Celle des douze tables suffit d'abord au peuple romain; mais bientôt les cas de jurisprudence se multiplièrent et formèrent deux mille volumes, qui furent réduits en corps

de droit composé du Code, du Digeste ou Pandectes, et des Novelles. Ce travail ne sauva pas la civilisation dont il était la règle, car de nombreuses lois attestent plutôt la corruption d'un peuple que son innocence et sa sagesse.

Eumènes prononce à Trèves, devant l'empereur, un panégyrique dans lequel il le félicite de la défaite de Maxence, et fait tous ses efforts pour paraître chrétien. Le doute pouvait être permis à des païens à cette époque de querelles théologiques, où l'orthodoxie avait à peine triomphé des adamites et des novatiens qu'elle rentrait en lutte contre les donatistes; car ces derniers poursuivaient toujours de leurs anathèmes ceux qui avaient livré les saintes Écritures durant la persécution de Dèce. Constantin déplorait ces disputes, qui l'éloignaient du baptême et l'empêchaient d'entrer franchement dans une religion dont les ministres étaient si peu d'accord ensemble. Une nouvelle complication, causée par le prêtre Arius, vint augmenter ses incertitudes et peut-être ébranler ses consciencieuses et premières aspirations.

Arius, jeune ecclésiastique né en Lybie, s'étant imaginé que son talent de controverse et la connaissance qu'il avait des saintes Écritures le conduiraient aux plus hautes dignités, s'attacha d'abord à Pierre, évêque d'Alexandrie, qui ne tarda pas à voir que son jeune clerc enseignait l'erreur. Arius se modifia, dans l'espoir de gouverner un jour la même Église; mais Achillas et Alexandre occupèrent successivement ce siége après la mort de Pierre. Arius, ne pouvant cacher le dépit qu'il en éprouvait, attaqua l'évêque Alexandre prêchant sur le mystère de la sainte Trinité, et s'écria que « le fils de Dieu était inférieur à son père et devait être mis au rang des créatures ». Il renouvelait un dogme qu'Ébion et Cérinthus avaient enseigné du temps des apôtres, et que saint Jean réfuta en écrivant son évangile qui a paru quelque temps après les trois premiers (1). Un concile excommunia bientôt Arius, qui répandait une opinion si dange-

(1) Iren., lib. III, ad Hær. — Hiero. Script. eccl.

reuse, laquelle ôtait à la foi nouvelle son caractère divin, isolait le Messie de l'unité trinitaire et conduisait au déisme pur ce monde à peine sorti du matérialisme païen.

Arius s'enfuit dans la Palestine, où il séduisit Eusèbe de Césarée, Grégoire de Bérite, Théodote de Laodicée et Paulin de Tyr. Mais l'évêque qui donna le plus de crédit à la secte fut Eusèbe de Nicomédie, dont le siége placé dans une résidence impériale prédominait sur tous ceux de l'Orient. Reçu avec distinction à la cour de Licinius, mari de Constancie, Arius commença par gagner cette princesse, laquelle obtint de son mari le renvoi des orthodoxes de toutes leurs églises.

Cet acte porta malheur à Licinius et lui souffla cet esprit de vertige qui devait l'entraîner à sa perte. Jaloux de la gloire de son beau-frère Constantin, il fit renverser ses statues à Émone et ramassa d'immenses trésors pour aller le combattre et le déposséder. Constantin le devança et lui tua vingt mille hommes sous les murs de Cibales. Licinius s'enfuit dans la Thrace, réunit de nouvelles troupes aux environs d'Andrinople et donna le titre de César à Valens, un de ses premiers généraux. La lutte allait devenir acharnée, quand les deux empereurs consentirent à une entrevue. Elle eut lieu à Mardie. Ils y firent un accord stipulant que Licinius déposséderait Valens de son titre de César, et qu'ils se partageraient les provinces.

315-317. Ces choses ainsi réglées, Constantin alla dans la Grèce où il publia plusieurs édits. Par l'un il prohibait le supplice de la croix, voulant qu'on respectât cet instrument de la mort du Sauveur; par un autre il pourvoyait à l'entretien des enfants abandonnés à la charité publique. De retour à Rome, il défendit aux juifs d'inquiéter ceux de leurs coreligionnaires qui se feraient chrétiens, menaçant du feu quiconque les molesterait.

Nous le trouvons le 14 mai 316 à Vienne, le 13 août dans Arles, où son épouse accoucha de Constantin, son fils aîné, et où il permit d'affranchir les esclaves dans l'église, en pré-

sence du peuple et des évêques, acte qui n'avait jamais eu lieu que devant le préteur et qu'après de longues formalités. C'était un empiétement du pouvoir religieux sur celui du prince et de ses délégués.

Il ajouta un quartier à la ville d'Arles, lui permit de porter son nom, que l'on voit concurremment figurer avec l'appellation primitive dans les actes publics du IVe et du Ve siècle. Le 17 avril de l'année suivante, il était à Sardique, où il passa plus d'une année.

Les Gaules demeurèrent tranquilles du côté des Germains pendant son absence, et ne furent troublées, dit Zozime, que par les exactions des gens du fisc, qui employaient des soldats à la rentrée des impôts et faisaient usage du fouet contre les retardataires. Constantin blâma ces indignes moyens et adressa une ordonnance à tous les gouverneurs par arrêter, disait-il, les supplices inventés par l'insolence et l'inhumanité de ceux qui recueillaient les deniers publics (1).

Crispus, Constantin, Licinien, Césars. 318.

En l'année 318, il s'entendit avec Licinius pour la nomination de trois Césars, qui furent: Crispus, fils de sa première femme; Constantin, fils de la seconde nommée Fausta, et Licinien, fils de l'empereur d'Orient. Crispus, l'aîné des trois princes, n'avait que vingt ans. Constantin eut en Illyrie un second fils qu'on nomma Constance. C'est celui de tous ses enfants qui est devenu le plus célèbre, et qui eut pour précepteur le fameux Lactance, qu'on appela le Cicéron chrétien.

319-321. Il revint à Rome, où il passa trois ans à réformer les lois civiles et à faire concorder celles qui concernaient les mœurs avec les prescriptions de l'Évangile. Il permit aux païens de consulter les aruspices, mais seulement dans les temples, et défendit à leurs prêtres d'entrer dans aucune maison particulière, même sous prétexte de visiter des amis.

Pendant qu'il s'occupait de la rédaction d'une infinité d'autres lois que Julien a qualifiées d'inutiles, les Francs attaquaient la Gaule, malgré les traités faits entre eux et l'em-

(1) Cod. Theod., t. IV, p 68.

pereur. Le César Crispus les repoussa jusque sur leur territoire et fortifia les bords du Rhin. L'hiver commençant à se faire sentir, le jeune César traversa les neiges pour aller rejoindre son père qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, et lui porter la nouvelle de ses victoires.

A cette époque, Licinius, s'imaginant encore qu'il pouvait disposer seul des destinées du monde, cherchait sa force, à l'imitation de Maxence, dans le paganisme délaissé par Constantin. Il persécuta les chrétiens, dit Sozomène, surtout ceux qu'il avait bien accueillis avant la bataille de Cibales. On ne voyait plus autour de lui que des aruspices, qui l'excitaient à la vengeance et à la guerre.

Constantin était à Thessalonique, délibérant s'il attaquerait ce prince ennemi de Dieu et des hommes, selon l'expression de Julien, lorsqu'il apprit que les Goths s'étaient avancés sur le territoire de l'empire. Il fondit sur eux et se fit rendre leurs prisonniers. Licinius, trouvant mauvais que Constantin eût défendu des terres qui ne lui appartenaient pas, réunit son armée pour marcher contre lui. C'était la répétition de ce qui s'était vu sous Maxence. Il y allait encore une fois du repos et de la liberté des chrétiens (1).

Constantin fit de nouveau arborer la croix dans son armée, prescrivit à tous les sujets de l'empire de célébrer le dimanche, et aux juges de s'abstenir ce jour-là de rendre la justice. Les soldats chrétiens eurent permission d'assister aux saints offices, et l'on rédigea pour ceux qui étaient païens une prière devant être récitée en commun et s'adressant au seul être éternel auquel ils devaient leurs victoires. Ces choses réglées, il s'entoura d'évêques et d'ecclésiastiques qui prièrent Dieu pour le succès de son entreprise. De son côté, Licinius faisait des sacrifices, consultait ses devins et disait aux soldats que la victoire ne pouvait leur échapper, car leurs dieux étaient plusieurs contre un seul, et qu'il fallait faire une guerre impitoyable aux chrétiens.

(1) Euseb. in Const., lib. II, cap. v.

La rencontre des deux armées eut lieu dans la Thrace, où Constantin gagna la célèbre bataille d'Andrinople. Licinius s'enfuit d'abord à Byzance, mais, se voyant serré de près et sachant que Crispus avait détruit sa flotte à Gallipoli, il passa en Chalcédoine pour réunir de nouvelles forces en Asie et réparer ses pertes.

Bientôt à la tête de cent trente mille hommes, il marcha sur Constantin, qui se trouvait à Crisope. Les deux armées en vinrent aux mains, et, dans une sanglante bataille, Licinius perdit plus de cent mille hommes. Byzance et Andrinople ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Alors Constancie arriva dans le camp chrétien pour implorer la grâce de son époux. Elle l'obtint, et, dès le jour suivant, Licinius vint à son tour se jeter aux pieds de Constantin, lui demanda pardon, renonçant à la pourpre pour lui et le César Licinien.

Il fut envoyé à Thessalonique, où il eut la tête tranchée. On pourrait encore blâmer cet acte de l'empereur puisqu'il avait pardonné. Socrate, auteur chrétien, toujours prêt à pallier les fautes de son héros, dit qu'il usa de rigueur pour apaiser les murmures des soldats, car Licinius avait réclamé le secours des barbares pour recommencer la guerre.

322-323. Constantin, maître de tout l'empire, avisa de lui donner une organisation moins vicieuse que celle qui existait alors et à laquelle on devait le massacre d'un si grand nombre d'empereurs. Le préfet du prétoire était, après le souverain, le personnage le plus élevé, ayant trop d'autorité sur les soldats. Plusieurs même avaient pris part au meurtre des princes et s'étaient emparés de la pourpre. Pour mettre un terme aux révolutions militaires, Constantin fit raser les remparts du camp prétorien du côté de la ville et divisa la charge du préfet afin d'affaiblir son autorité. On avait déjà vu deux préfets du prétoire ; il en créa quatre, qui se partagèrent les provinces, et leur adjoignit des vicaires. Bien que représentant l'autorité impériale, ces préfets n'eu-

rent plus que l'intendance de la justice, des finances et des manufactures de l'État.

Il mit à la tête de l'armée un généralissime grand maître de l'infanterie, ayant pouvoir absolu sur les ducs, les préfets consulaires et les présidents qui commandaient directement les troupes en garnison dans leurs districts particuliers (1).

Zozime n'approuve pas qu'on ait enlevé l'autorité militaire au préfet du prétoire; car, dit-il, lui et le généralissime se font remplacer par des officiers, et chacun de ces subalternes veut être le maître de se conduire à sa fantaisie dans l'exercice de ses fonctions.

Constantin créa les titres de nobilissime, de clarissime, d'illustre, de duc et de comte, passés à la noblesse de nos jours. Ceux de marquis et de baron sont d'origine purement germanique.

La révolte des légions était alors très-difficile; mais Zozime, qui parle souvent des actes de Constantin avec toute l'aigreur d'un païen blessé, prétend que ces déplacements de troupes privèrent de garnisons les châteaux que Dioclétien avait fait élever sur les frontières, et que les soldats, mêlés à la tourbe des villes, passèrent leur temps dans les théâtres et devinrent même si insolents et si brutaux que les bourgeois furent contraints de s'expatrier et de leur abandonner leurs maisons. Il est constant que Zozime est dans le vrai; car les invasions germaines, si fatales à la Gaule, n'eurent lieu qu'après le départ des légions des bords du Rhin.

Constantin créa César son troisième fils Constance, répara les injustices commises par Licinius, et rappela les chrétiens proscrits. Il envoya des gouverneurs attachés à la nouvelle religion dans toutes les provinces, fit élever des églises et renverser les sanctuaires païens; le christianisme, si longtemps proscrit, devint évidemment proscripteur à son tour.

On se contenta d'abord, en Orient, de fermer les temples

(1) Not. dignit. imp., p. 125.

quand il n'y eut pas danger de sédition (1); on les dépouilla ensuite des objets précieux qu'ils renfermaient, y compris l'idole dont on fondit le précieux métal. Les statues en marbre furent réunies comme objets d'art et servirent à l'ornement des places publiques (2). Le peuple se moqua d'abord de tous les instruments du culte tombés entre ses mains et finit par manquer de respect aux dieux mêmes qui s'étaient laissé chasser de leurs sanctuaires avec tant d'humilité.

Constantin fit détruire par ses soldats les deux temples fameux d'Aphaque et d'Héliopolis dédiés à Vénus, quand il eut appris les horreurs qui se commettaient dans leurs enceintes et dans leurs bois sacrés. Les habitants d'Héliopolis furent si courroucés qu'ils s'emparèrent de plusieurs vierges chrétiennes et les soumirent aux plus honteux châtiments. Dans Égée, en Cilicie, le temple d'Esculape, fort révéré par ceux qui recherchaient des guérisons miraculeuses, fut renversé de fond en comble.

Le pouvoir et la loi étant devenus chrétiens, on dut se préoccuper des schismes. L'arianisme dominait tellement dans les provinces orientales que Constantin ne jugea pas à propos de s'y rendre. Il se contenta d'écrire une lettre commune à l'auteur de la secte et à l'évêque d'Alexandrie. Osius de Cordoue eut mission de la porter, et ne put faire renaître l'accord entre les deux partis. L'empereur, fatigué de tant d'obstination, écrivit particulièrement à Arius et lui ordonna de rentrer dans le giron de l'orthodoxie. Arius, appuyé par quelques évêques puissants, désobéit; ce qui porta Constantin à convoquer le fameux concile de Nicée.

325. Cette décision fut mal accueillie en Orient. Le peuple de quelques villes descendit sur les places publiques et mutila à coups de pierres les statues de l'empereur. Comme on l'excitait à se venger, dit saint Chrysostôme, il répondit, en se passant la main sur le corps, qu'il ne ressentait aucune

(1) Amm. Marc. in Const.
(2) Euseb. in Const.

blessure. Il n'en persista pas moins dans son dessein et mit des voitures à la disposition des évêques qui se rendaient à Nicée. Trois cent dix-huit prélats s'y trouvèrent, venant de tous les points de l'univers. Dans le nombre se voyaient beaucoup de confesseurs portant la marque des souffrances qu'ils avaient endurées pendant les dernières persécutions. C'étaient Potamon, évêque d'Héraclée, auquel les bourreaux de Maximien avaient arraché un œil; Phanuce, évêque de Thébaïde, qui avait eu les jarrets coupés; et Alexandre, venu d'Alexandrie avec son jeune diacre Athanase, qu'il comptait opposer aux ariens et aux plus savants de la secte.

Ce concile fut ouvert dans le palais impérial, le 19 juin 325, sous la présidence d'Osius, légat du pape. Constantin se plaça sur un siége d'or très-bas et ne s'assit qu'après en avoir reçu la permission des évêques. On introduisit Arius. Arius, se voyant appuyé par les deux Eusèbe, eut la hardiesse d'exposer ses opinions qu'on écouta d'abord silencieusement; mais lorsqu'il eut avancé que le fils de Dieu n'avait pas toujours existé, que c'était une créature tirée du néant par la seule volonté du père et qu'il n'était son fils que par adoption, tous ces vénérables évêques se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre de pareils blasphèmes.

Athanase prit la parole à son tour et combattit Arius. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue et l'on dressa un symbole dans lequel le mot *consubstantiel* fut consacré pour marquer la plus parfaite égalité du Fils et du Père. L'empereur bannit Arius et deux évêques qui ne voulurent pas souscrire à la définition du concile.

La même assemblée arrêta que toutes les Églises fêteraient la solennité de Pâques, non le quatorzième jour de la lune, mais le dimanche qui suivrait la pleine lune après l'équinoxe du printemps. On ne voulait plus célébrer cette fête le même jour que les juifs.

Les actes de Nicée ne terminèrent pas malheureusement le schisme, car Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée continuèrent à dogmatiser dans le sens d'Arius et donnèrent

asile à tous les hérétiques d'Alexandrie, que Constantin finit par exiler dans la Gaule.

326. L'empereur était en 326 à Rome, où il trouva les païens très-irrités contre lui. La populace, qui regrettait les combats de gladiateurs, le chargeait de malédictions et d'injures. Il s'abstint de punir, mais il résolut de transporter le siége de l'empire en Orient. C'était substituer la suprématie papale au souverain pontificat dans la ville éternelle et sur le monde entier.

Nous placerons ici un fait déshonorant pour Constantin, lequel doit être classé parmi les crimes de palais qui souilleront à jamais l'exécrable mémoire des empereurs. Fausta, s'étant plainte que Crispus avait voulu la séduire, obtint de son époux de faire trancher la tête au jeune César. Hélène, mère de Constantin, lui ayant reproché cet acte de barbarie, il reconnut son erreur ; puis, oubliant que Fausta était mère de ses trois autres enfants, il la fit étouffer dans un bain et ordonna qu'on exposât son corps sur une haute montagne, pour servir de pâture aux corbeaux ; mais bientôt, accablé de remords, il fit inhumer ses restes dans l'église de Constantinople.

Constantin, ayant su que sa mère avait découvert en Palestine le sépulcre du Sauveur et le bois sacré de la croix, fit bâtir trois églises : celle de la Résurrection, à Jérusalem ; une à Bethléem, où l'on ne doutait pas alors que fût né le Christ, et la troisième sur la montagne des Oliviers.

Cependant les évêques ariens, bannis dans les Gaules, sollicitaient, par l'entremise de Constancie, la fin de leur exil. Cette princesse, rapprochée de son frère depuis la mort de Licinius, usa de tant d'adresse qu'elle leur fit obtenir la permission de rentrer en Orient.

Cet condescendance fut le triomphe de l'arianisme ; car ces évêques chassèrent bientôt les orthodoxes qui occupaient leurs siéges et les accusèrent de sabellianisme. Arius, qu'ils firent rappeler, présenta une profession de foi ambiguë qui parut catholique à Constantin.

Saint Athanase s'opposa à la rentrée d'Arius dans l'Église d'Alexandrie, ce dont Eusèbe s'autorisa pour indisposer l'empereur contre le saint et demander la réunion d'un concile à Tyr, où il savait que les ariens seraient en majorité. Ceux-ci, en effet, déposèrent l'évêque d'Alexandrie et le firent exiler à Trèves.

Constantin donna suite au projet qu'il avait conçu de transporter le siége de l'empire à Byzance et de réédifier cette ville sous le nom de Constantinople. De nouvelles murailles en agrandirent l'enceinte ; l'espace vide fut couvert d'églises, de places publiques, de somptueuses habitations et d'un palais impérial construit à l'instar de celui de Rome. La Grèce ne pouvant fournir assez d'ouvriers, on en fit venir de l'Afrique. Ces travaux, exécutés avec trop de précipitation, durèrent peu, car l'église des Saints-Apôtres tombait déjà en ruines, dit Julien, vingt ans après sa construction et dut être consolidée par Constance, qui fit à la même époque terminer les murailles de la ville.

La nouvelle capitale de l'empire fut enrichie d'objets d'art provenant des autres cités de l'Orient, mais surtout des temples païens, dont les statues les plus révérées servirent à l'ornement des places et des monuments publics.

Constantin fit poser une croix incrustée de pierres précieuses dans la principale pièce de son palais, et une autre sur la grande place de la ville, entre sa statue et celle de sa mère Hélène. Les fontaines furent ornées de figures en bronze représentant le bon Pasteur et Daniel au milieu des lions (1). La vénération pour le prophète Daniel était si grande alors que son image se voyait jusque sur les plus petits objets de parure des citoyens et des soldats. On trouve, en effet, dans certains tombeaux de la Gaule des agrafes militaires sur lesquelles on lit : *Daniel propheta*.

Enfin, le 11 mai 330, la ville de Constantinople fut solen-

(1) Euseb. in Const., cap. XLIX.

nellement dédiée à la Vierge et appelée la *nouvelle Rome*. Cent ans après sa fondation, elle l'emportait déjà sur son aînée par le nombre de ses habitants.

331-334. Le paganisme était à peine banni de l'Orient qu'une nouvelle secte s'y forma de ses enfants vaincus et dispersés. Des philosophes avouant l'absurdité de l'hellénisme prêchèrent le septicisme à l'endroit de toute croyance, et restèrent païens pour éviter le danger des innovations. L'un d'eux, nommé Sopâtre, appartenant à l'école platonicienne, vint à Constantinople pour conférer avec l'empereur et arrêter, disait-il, l'impétuosité avec laquelle il se portait à la ruine du paganisme. Ses conférences ne tardèrent pas à être connues, et le malheur voulut pour lui qu'une grande famine éclatât pendant son séjour dans la nouvelle Rome. La populace lui attribua toutes ses privations, prétendant que, par l'effet de la magie, il retardait l'arrivée des navires chargés d'approvisionnements pour la ville. L'empereur fut obligé de le livrer au peuple, qui le mit en pièces. Il n'y a que des révolutions sociales qui pourraient amener des actes aussi sanguinaires dans nos temps modernes.

Si le siége épiscopal de Rome avait retiré un certain lustre du voisinage de la pourpre, il en avait été de même de celui de Nicomédie. Lorsque ces deux villes cessèrent d'être résidences impériales, Eusèbe, qui occupait le siége de Nicomédie, eut recours à de vils moyens pour obtenir une position qui le mit en contact avec le pouvoir et lui permit de se poser comme chef de l'Église d'Orient. Il lui fallait pour cela arriver au siége de Constantinople. Il aurait cependant accepté celui d'Alexandrie ; mais Paul venait d'en être pourvu. Son mécontentement lui fit user de mille artifices pour nuire à Paul. Il faisait une cour assidue à l'empereur, l'accablait de panégyriques et ne lui épargnait aucun genre d'adulations. Constantin, pris à ces amorces, l'engagea plusieurs fois à dîner à sa table avec les principaux ariens de son parti. Tous s'entendirent contre Paul, obtinrent son bannissement et celui des évêques orthodoxes :

ces faits ne sont pas sans enseignement pour notre époque, où l'esprit philosophique a ravivé ces vieilles disputes.

335-337. L'empereur partagea, en 335, ses États entre ses trois fils et ses deux neveux. Constantin, son aîné, qui résidait depuis trois ans à Trèves, où il avait accueilli saint Athanase, reçut les Gaules, l'Espagne et l'île des Bretons; Constance eut l'Orient; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. Ses neveux Dalmace et Annibalien obtinrent, le premier, la Thrace; le second, la Cappadoce et le Pont, qui furent érigés en royaume, ayant Césarée pour capitale.

Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés que Constantin tombait malade, à l'âge de soixante-trois ans. On le transporta dans le château impérial d'Aquiron, auprès de Nicomédie, où il demanda le baptême aux évêques, disant que son intention avait été de le recevoir dans les eaux du Jourdain si Dieu le lui eût permis (1). Eusèbe lui administra ce sacrement, ce qui a fait croire qu'il était mort arien. Saint Athanase prétend, au contraire, que Constantin conserva toujours la foi de Nicée, puisqu'il l'avait rappelé de l'exil, lui et les autres évêques bannis, malgré l'opposition d'Eusèbe. Près de quitter la vie, il fit jurer aux soldats d'être toujours fidèles à ses enfants et à l'Eglise. La plupart se rappelèrent ce serment au sujet de ses fils, et lorsque Julien voulut faire renoncer l'empire à la foi.

Ses restes, déposés dans un cercueil d'or et portés à Constantinople, furent inhumés dans l'église des Saints-Apôtres, où se voit encore son tombeau. Rome, qui désirait sa dépouille mortelle, fit la cérémonie de son apothéose et le mit au rang des dieux. Le paganisme, comme on voit, tenait à ses traditions officielles et se faisait encore illusion sur sa prééminence et l'éternité de sa durée. Toujours est-il que les tendances religieuses de Constantin furent réclamées par les païens, les ariens et les catholiques.

En transportant le siége de l'empire à Byzance, on peut

(1) Euseb. in Const., cap. LXII.

dire que Constantin ouvrit l'Occident aux barbares, éleva dans sa nouvelle capitale un évêque qui, se croyant égal à celui de Rome, se jeta dans le schisme pour être indépendant de l'Église latine : maheureuse scission qui existe encore aujourd'hui, moins grave, il est vrai, que celle de l'arianisme, mais qui n'en détruit pas moins l'unité de la foi si désirable parmi les chrétiens.

Depuis les victoires de Constantin sur le paganisme, beaucoup d'églises s'élevèrent dans la Gaule et dans les provinces. L'art de l'Orient fit de grandes modifications à l'architecture antique, dont les monuments ne ressemblèrent plus aux temples païens. On s'éloigna des anciens types, comme la pensée chrétienne se dégageait elle-même des habitudes et des croyances de l'hellénisme. Cette architecture a pris dans les siècles suivants le nom de *Byzantine*.

Les objets servant au culte, à l'ameublement et à la parure subirent les effets de cette transformation et durent au nouveau goût une profusion d'ornements inconnus jusqu'alors : les croix des églises furent incrustées de pierres précieuses; on couvrit de perles la couronne et les manteaux de Constantin. Les artistes s'exercèrent à varier ce genre d'ornementation sur les meubles de parade, sur les bracelets, les agrafes des dames romaines, où l'on ne vit bientôt plus que d'élégantes ciselures, des pierres colorées, symboles de l'art nouveau, qui avait définitivement rompu avec la sévérité de goût et la simplicité des temps antiques.

Constance, en Orient. — Constantin le Jeune, dans la Gaule. — Constant, à Rome. 338-339.

L'armée, sensible à la perte de Constantin, résolut de ne pas avoir d'autres empereurs que ses fils. Elle les proclama Augustes, d'après la volonté que leur père avait exprimée en mourant; elle déposa le préfet du prétoire, massacra Jules Constance, frère de Constantin, et sept neveux de ce dernier. Gallus et Julien furent seuls épargnés, parce que le premier était près de mourir et que Julien avait été enlevé par Marc, évêque d'Aréthuse, qui le cacha dans son église.

Les auteurs païens, au lieu d'attribuer cette fureur d'extermination à l'armée, en accusent Constance. Julien

adopte ce dernier sentiment dans sa lettre au sénat et au peuple d'Athènes : « On n'oublie pas, dit-il, que Constance, sans forme de procès, fit mettre à mort mes six cousins et l'aîné de mes frères ; qu'il nous réservait le même sort, à mon autre frère et à moi ; qu'il se contenta cependant de nous bannir. Je sais que les courtisans affectaient de dire, en notre présence, que Constance avait été entraîné à ces cruautés par la perfidie de ses conseillers et par la crainte d'un soulèvement parmi les troupes. Si la loi ne donne pas au geôlier le droit de tuer son prisonnier, comment le monarque a-t-il osé sacrifier, sans aucune information, des princes qu'il avait dépourvus de leurs dignités (1) ? »

L'assassinat des Césars Annibalien et Dalmace, désignés par Constantin pour gouverner la Thrace, le Pont et la Cappadoce, fut suivi d'un nouveau partage de l'empire. Il eut lieu en Pannonie, d'où Constantin le Jeune partit pour rentrer à Trèves. Constant alla s'établir à Rome, et Constance en Orient pour faire la guerre aux Perses.

En passant par Nicomédie, Constance reçut le testament de son père des mains d'un prêtre arien, qui l'avait assisté dans ses derniers moments. Ce prêtre, créature d'Eusèbe, fit croire au prince que son père avait adopté les sentiments de la secte. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il se déclarât ouvertement arien. Dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite de persécutions qu'il fit subir aux catholiques.

Constantin le Jeune passa l'hiver à Trèves, méditant de renverser son frère Constant maître de l'Italie et de l'Afrique. Il prit les armes sous prétexte d'aller aider l'empereur d'Orient qui combattait les Perses, et vint dans Aquilée avec d'autres projets (2). La Gaule se trouva encore une fois réduite à de faibles garnisons.

340 Constant apprit chez les Daces que Constantin s'avançait pour lui ôter l'empire. Il lui tendit une embuscade et culbuta

(1) Julian. Epist. S. P. Q. Athen.

(2) Zonar, t. III, p. 11, a. b.

ses troupes. Constantin, tombé de cheval, périt dans l'action. Son corps fut jeté dans la rivière, à peu de distance d'Aquilée.

Constant, seul en Occident. Le bruit courut chez les Gaulois que leur Auguste était mort de la peste. Son oraison funèbre, prononcée dans Arles, accrédita cette opinion. Il n'en était rien. La Providence voulut qu'au lieu de réunir les États de son frère aux siens ce fut au contraire Constant qui devînt maître de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne et de l'île des Bretons. Il vint de suite à Trèves pour aller combattre les Allemands qui avaient franchi le Rhin, et ne put les chasser des villes qu'ils avaient pillées (1).

341-343. L'année suivante, Constant prohiba d'une manière absolue les superstitions et les sacrifices, prescrivit d'enlever du sénat romain l'autel de la Victoire, vénéré des païens qui le regardaient comme le *palladium* de l'empire. Beaucoup de temples furent renversés en Italie et dans la Gaule ; on épargna seulement à Rome ceux qui avaient donné naissance aux jeux du cirque (2), pour éviter de heurter de front la populace, qui raffolait des spectacles. On avait pris, comme on voit, moins de précautions envers le sénat.

Après avoir battu les Francs l'année suivante et leur avoir imposé des princes de son choix, Constant passa dans l'île des Bretons pour en chasser les Calédoniens, qui empiétaient constamment sur les terres de l'empire (3). Il les battit, ce qui lui valut d'être appelé *vainqueur des nations barbares*. Nous le retrouvons à Trèves le 4 juin de la même année.

Si l'orthodoxie chrétienne progressait dans la Gaule, il n'en était pas de même dans les provinces orientales, toujours tourmentées par l'hérésie d'Arius, que favorisait Constance. Les eusébiens, comptant sur son appui, ne gar-

(1) Hier. Chron.

(2) Cod. Theod., lib. VI.

(3) Amm. Marc., lib. XX.

dèrent plus de mesures et finirent par installer Eusèbe sur le siége de Constantinople, en remplacement de Paul qu'ils avaient fait bannir.

Ils renouvelèrent leurs calomnies contre saint Athanase et demandèrent la réunion d'un concile en Orient. Le pape préféra le convoquer à Rome. Saint Athanase s'y rendit; mais les évêques ariens, craignant de ne pas y être en majorité, se tinrent chez eux et convoquèrent le concile d'Antioche, où ils étaient sûrs de dominer. Saint Athanase y fut déposé et remplacé par un arien nommé Grégoire. Grégoire arriva devant Alexandrie avec une foule d'officiers et de soldats armés. Le peuple, partisan de saint Athanase, s'opposa à leur entrée dans la ville. Les païens, profitant de ce désordre, rouvrirent leurs temples, sacrifièrent aux dieux et outragèrent des vierges, qu'ils voulurent contraindre à renier Jésus-Christ.

De leur côté, les ariens étranglèrent l'évêque Paul, qu'ils avaient chassé de Constantinople, et envoyèrent dans la Gaule pour y répandre leurs erreurs quatre de leurs plus habiles docteurs. Ceux-ci présentèrent à Constant une déclaration captieuse de leurs enseignements. L'empereur, éclairé par Maximien, évêque de Trèves, refusa de les entendre, se déclara ouvertement pour saint Athanase (1) et demanda à son frère Constance de convoquer le concile de Sardique. Les évêques ariens ne s'y rendirent pas; ils furent déposés et remplacés par des pasteurs catholiques.

347-350. Alors Constant pria son frère de rendre saint Athanase au siége d'Alexandrie, menaçant, en cas de refus, de le rétablir par la force, ainsi que tous les évêques dépossédés. Constance les rappela et leur permit de rentrer dans leurs églises. Pendant que ces choses avaient lieu, les eusébiens réunissaient un concile à Philippopolis, dans la Thrace, et lui donnaient aussi le nom de concile de Sardique pour donner le change à la chrétienté. Leurs décisions furent contraires à

(1) In Athanas., de Synod., p. 894.

celles des orthodoxes. La mauvaise foi et le caractère indécis de Constance engendraient ces rivalités.

La vie si chrétienne de Constant aurait dû lui valoir une meilleure fortune que celle que lui préparait un audacieux chef de barbares. Ce chef était Magnence, d'origine germanique, allié aux Francs, parvenu au titre de comte et au commandement d'un corps destiné à la garde des empereurs. D'une stature colossale, possédant une éloquence vive et animée (1), il était ostensiblement chrétien, mais il sacrifiait de nuit aux idoles, prétendant se conformer aux lois, qui ne défendaient les sacrifices que pendant le jour. Tel était l'homme dont l'ambition préparait une nouvelle catastrophe à l'empire.

Pendant que Constant se livrait au plaisir de la chasse aux environs d'Autun, Magnence se liguait avec Marcellin, intendant des finances dans la même ville, lequel, sous prétexte de fêter la naissance de son fils, invita Magnence à un grand repas qui se prolongea bien avant dans la nuit. Les esprits étaient échauffés, lorsque Magnence sortit et rentra bientôt revêtu de la pourpre et des insignes de la dignité impériale. Les assistants le proclamèrent Auguste (2).

Marcellin lui livra le trésor, avec lequel il fit quelques largesses aux soldats. Autun et les environs se déclarèrent pour lui, ainsi qu'un détachement de cavalerie qui traversait la ville pour aller en Illyrie. Magnence fit fermer les portes d'Autun, afin que personne n'allât prévenir Constant de ce qui s'y était passé; puis il envoya des gens pour le mettre à mort. Celui-ci, prévenu à temps, s'enfuit vers la frontière d'Espagne; mais il fut rejoint à Eltie, dans les Pyrénées, et promptement assassiné.

Magnence, Auguste. — Décence, César. 351.

Magnence, d'abord maître des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne, le fut bientôt après de l'Italie, de la Sicile et de l'Afrique. Il créa César son frère Décence pour gouverner

(1) Victor. Epitom., p. 544.
(2) Idat. Chron. al., p. 672.

les Gaules, tandis qu'il irait combattre les ennemis que son usurpation ne manquerait pas de lui attirer.

Constance apprit en Orient, vers la fin de l'hiver, la mort de son frère, le séjour de Magnence à Rome, où, à l'instigation de Marcellin, il torturait le sénat, le peuple et ce qui restait de membres de la famille de Constantin. Sous prétexte de faire la guerre aux barbares, Magnence réunit une armée formidable composée de Gaulois, de Celtibériens, de Saxons et de Francs. « Les Gaulois, dit Julien, furent entraînés malgré eux dans le parti du tyran. Chacune de leurs villes ressemblait à un camp formé pour soutenir une longue guerre. Partout on s'occupait de rassembler des armes, d'équiper des cavaliers, des archers, des fantassins et des lanciers (1). »

Cependant, avant d'entrer en campagne, Magnence envoya près de Constance les évêques Servais, de Tongres, et Maxime, de Trèves, pour lui proposer un accommodement (2). Constance exigea que Magnence se dépouillât de la pourpre. Pour appuyer ces résolutions, il créa son cousin Gallus, frère de Julien, César en Orient; puis il s'achemina avec ses troupes vers Sardique, usant d'un artifice qui devait singulièrement embarrasser son rival et lui attirer un grand nombre d'ennemis sur les bras. Il permit aux Francs et aux autres nations germaniques de franchir le Rhin et d'occuper dans la Gaule les terres qu'ils pourraient y conquérir (3). Cette fatale combinaison inonda le pays de barbares. Les Francs prirent Trèves, Cologne et un grand nombre de villes dont ils rasèrent les fortifications; car, s'ils n'aimaient pas à se renfermer dans les places, ils voulaient, au moins, qu'elles ne servissent pas de retraite aux troupes impériales.

Cette invasion n'arrêta pas Magnence. Il passa en Illyrie, déploya son armée dans la plaine de Marse, où elle fut mise en déroute par les troupes de Constance.

(1) Julian. Epist., S. P. Q. Athen.
(2) Zozim., p. 700.
(3) Julian. in Const.

Cependant, les nombreux débris de cette armée se réunirent bientôt par détachements pour recommencer la lutte, « ne voulant pas qu'on dît qu'un Celte ou un Gaulois eût jamais tourné le dos à l'ennemi (1). » Ils ne purent reprendre l'avantage qu'ils avaient perdu. Magnence, contraint de repasser les Alpes dans le plus grand désordre, marcha sur Aquilée pour s'y réorganiser et recevoir de nouvelles recrues.

Constance dut son avantage à la grosse cavalerie, dont il avait inventé l'armure. Pour la première fois on vit sur le champ de bataille des cavaliers couverts de cuirasses adaptées aux formes humaines depuis le poignet jusqu'aux épaules, ayant, en outre, la poitrine et le dos garantis par des cottes de mailles, la tête et le visage défendus par un masque de fer, les jambes et les cuisses couvertes du même métal (2). Cet accoutrement, adopté par nos chevaliers du moyen âge, est visiblement d'origine byzantine et de l'invention de Constance.

252-253. L'hiver approchant, l'empereur fut obligé d'interrompre sa campagne pour la recommencer au printemps. Alors il franchit les Alpes et battit de nouveau Magnence, qui se réfugia dans Lyon après que ses troupes l'eurent abandonné. Julien prétend que Magnence devint plus féroce qu'il ne l'avait jamais été, car on le vit lier des hommes vivants à des chars dont il pressait la course et repaître ses yeux de la souffrance de ces malheureux.

Les soldats qui lui étaient restés fidèles, jugeant que sa cause était perdue, voulurent le livrer à Constance et commencèrent par cerner sa maison pour l'empêcher d'en sortir. Se voyant abandonné et trahi, il fut pris d'un tel accès de fureur qu'il se tua, après avoir poignardé sa mère et tous ses proches. Le César Décence, qui lui amenait des troupes, ayant appris cette catastrophe au moment où il entrait dans

(1) Julian. in Const.
(2) Julian. in Const.

Langres, ne voulut pas y survivre et se tua de ses propres mains. Julien dit que Magnence avait fait de très-bonnes choses, mais jamais à propos, et qu'il se laissait conduire par des ministres qui vendaient toutes les charges publiques à des gens indignes.

Constance, maître du monde, vint à Lyon dans le mois de septembre 353; sa rigueur fut extrême envers les amis de Magnence. Il les poursuivit sans relâche, excité par Paulus, eunuque de la cour, qu'on appelait *la Chaîne* parce qu'il se montrait habile à découvrir des criminels et à faire naître des accusations dérivant de la même source. Le monde était passé du joug d'un barbare à celui d'un esclave. Ce misérable, ayant été envoyé dans l'île des Bretons afin de procéder à l'épuration des officiers accusés d'avoir favorisé Magnence, trouva de l'opposition dans Martinus, vicaire de l'île, qui désirait les sauver. Paulus le menaça de le comprendre dans l'accusation. Martinus, voyant qu'il était perdu, tira son épée pour en frapper Paulus; l'ayant manqué, il en tourna la pointe contre lui et se l'enfonça dans le sein.

Les principaux citoyens de la Gaule, conduits enchaînés devant Constance, furent bannis dans des îles ou condamnés à perdre la vie. Ces sentences entraînaient toujours la confiscation de leurs biens. Tant de supplices furent suivis d'une loi qui exemptait les clercs de payer l'impôt territorial, de prêter des chevaux et des voitures pour le service des postes et l'exploitation des domaines impériaux (1). Les marchands seuls étaient tenus de fournir le foin, la farine et le charbon nécessaires aux armées. Ainsi s'accroissaient en faveur de l'Église les charges des petits propriétaires, des marchands et des cultivateurs.

Constance quitta Lyon pour aller passer l'hiver dans Arles et célébrer la quinzième année de son pouvoir. On prétend que l'obélisque trouvé, il y a deux siècles, dans cette ville fut élevé en mémoire de cette solennité. Au printemps, il se

(1) Cod. Theod., t. VI, p. 34-35.

rendit à Valence pour marcher contre deux petits rois allemands qui avaient franchi leurs frontières. Le rendez-vous de ses troupes était à Châlons-sur-Saône; elles s'y mutinèrent faute de vivres, car les inondations avaient interrompu le transport des blés venant d'Aquitaine. Lorsque la sédition fut apaisée, Constance s'approcha de Bâle (*Augusta Rauriacum*), et ordonna de jeter un pont de bateaux sur le Rhin : l'ennemi s'y opposa; l'armée romaine traversa le fleuve à gué sur un autre point. Les Allemands vinrent lui demander la paix et lui offrir des auxiliaires, qu'il incorpora dans ses troupes.

355. Gallus, frère de Julien, que Constance avait créé César en Orient, abusait tellement du pouvoir que l'empereur se crut obligé de l'appeler à Rome. Il s'y rendait, lorsqu'il rencontra à Petau, dans la Norique, le comte Barbation, qui entra le soir dans le palais de Gallus, lui ôta les ornements impériaux et l'envoya prisonnier sur la côte de Dalmatie.

Ce fut une grande joie parmi les familiers de l'empereur d'apprendre l'arrestation de ce prince. L'eunuque Euthère prouva qu'il était urgent de s'en débarrasser et sollicita l'ordre de lui faire trancher la tête. C'était le huitième neveu de Constantin qui périssait par le glaive; il ne restait plus que Julien. Nous arrivons au règne des eunuques, qui, longtemps abîmés sous le poids des édits, étaient parvenus à fomenter toutes les intrigues du palais.

Julien, dans sa lettre au sénat d'Athènes, prétend que Gallus, son frère, fut faussement accusé, et que Constance le sacrifia pour complaire à un vil officier de sa cuisine.

A la même époque, Sylvanus, qui s'était distingué contre les Saxons et les Francs, déplut aux eunuques, qui l'accusèrent de s'être rallié au parti de Magnence. Sylvanus, se voyant perdu, ne trouva d'autre moyen de sauver sa tête qu'en se faisant déclarer Auguste. Comme il manquait de vêtement impérial, il saisit une robe de femme pour se

décorer de la pourpre (1). Ceci se passait à Cologne. Pour réprimer cet acte de rébellion, Constance envoya dans les Gaules Ursicin, grand maître de la cavalerie, lequel se présenta devant Sylvanus comme fugitif et soupçonné d'aspirer à la pourpre. Sylvanus, ne se doutant pas du piége qu'on lui tendait, reçut Ursicin qui débaucha ses gardes et le fit assassiner dans son palais.

Constance, débarrassé de ce compétiteur, tourna son activité vers les affaires de l'Église, qu'il ne cessa d'embrouiller tant qu'il gouverna l'empire. Ayant réuni, sur la demande du pape Libère, un concile à Milan, il usa de toute son influence pour faire condamner saint Athanase. Les évêques qui refusèrent furent bannis; saint Hilaire de Poitiers était du nombre. On donna leurs siéges à des ariens; le pape Libère fut exilé à Berée.

Constance partit bientôt pour Sirmium, ville d'Illyrie, avec les évêques ariens, munis d'un formulaire conforme à leur doctrine qu'ils voulaient faire signer aux orthodoxes. Ils l'adressèrent d'abord à Osius de Cordoue, qui depuis soixante ans avait présidé tous les conciles où l'arianisme avait été vaincu. Constance fit tous ses efforts pour le gagner, espérant que sa chute entraînerait celle de la plupart de ses confrères. Osius tint bon. On le chargea de fers, on lui déchira le corps à coups de fouet et l'on persécuta ses proches. Tant de mauvais traitements triomphèrent de sa résistance; il signa le formulaire et consentit à communiquer avec Ursace et Valens. Il mourut en possession du siége de Cordoue, à l'âge de cent ans, accablé de remords d'avoir trahi si lâchement les intérêts de l'orthodoxie.

La chute la plus déplorable fut celle du pape Libère : il avait su résister aux séductions de l'empereur et ne put soutenir les rigueurs de sa prison. Jaloux de voir Félix appelé au siége de Rome, il écouta les propositions des ariens, signa que le Fils n'était pas l'égal du Père et fut délivré. Durant sa

(1) Julian. in Const.

captivité, les dames de Rome avaient fait mille démarches auprès de Constance pour obtenir son rappel. Il répara plus tard les erreurs de sa chute; mais l'hérésie n'en régna pas moins très-longtemps et souverainement sur tous les siéges de la chrétienté.

…ien, César. 355.

Depuis le lâche assassinat de Sylvanus par Ursicin, les Francs, les Allemands et les Saxons, imprudemment appelés dans la Gaule contre Magnence, ne s'appliquaient qu'à la détruire. Constance leur opposa Julien, frère de Gallus, et le créa César. Julien, dernier neveu du grand empereur échappé au massacre des siens, avait été élevé par Eusèbe de Nicomédie, soutien de l'arianisme, et par l'eunuque Mardonius, grand admirateur des traditions helléniques. Il paraissait toutefois attaché au christianisme et ne fréquentait jamais les théâtres.

A l'âge de quinze ans, il étudiait à Constantinople. Constance, auquel sa réputation portait ombrage, le fit partir pour Nicomédie en lui interdisant de fréquenter le philosophe Libanius. Il s'en abstint, il est vrai; mais il recherchait ses ouvrages et les étudiait en secret.

Nicomédie devint malheureusement pour Julien une école d'apostasie et de sophismes, car l'esprit des Orientaux n'avait pas la solidité de celui des Latins, qui mettaient de la persévérance à combattre l'erreur. Julien n'écouta que les maîtres qui enseignaient la magie, surtout Maxime d'Éphèse, qui lui donna l'espoir d'arriver à l'empire et lui inspira, dit Socrate, le dégoût de la religion chrétienne. Certains reproches que Constance lui adressa touchant la direction qu'il donnait à ses études le firent redoubler extérieurement de zèle religieux : il fréquentait les églises, menait la vie austère d'un anachorète et remplissait les fonctions de lecteur dans la cathédrale de Nicomédie.

Malgré tous ces dehors de piété, Constance le soupçonna fortement d'aspirer à la pourpre, surtout depuis la mort de Gallus. Il le fit arrêter, le retint quelque temps prisonnier dans son palais, et l'aurait fait mourir si l'impératrice

Eusébie n'en avait eu pitié et n'eût obtenu qu'il retournât en Orient. Il put même, sur sa demande, s'arrêter quelque temps à Athènes pour se perfectionner dans les sciences; mais son véritable but était de se livrer à ses études accoutumées.

Il eut pour condisciples les jeunes Grégoire de Naziance et Basile, qui ne tardèrent pas à découvrir ce que le monde devait en espérer s'il parvenait jamais à l'empire. « Je ne me pique pas, dit saint Grégoire, d'être fort habile à deviner; mais je n'attendais rien de bon de ce jeune homme dont la tête était toujours en mouvement et les épaules continuellement branlantes et agitées. Joignez à cela un œil égaré et plein de fureur, une démarche chancelante, un nez marquant de l'insolence et du dédain, un air de visage railleur et méprisant, un rire excessif et immodéré; des signes de tête qui accordaient ou refusaient sans raison, une parole hésitante et entrecoupée; des interrogations déréglées et impertinentes; des réponses qui ne valaient pas mieux, qui ne se soutenaient point et qui n'avaient ni ordre ni méthode... Je dis, aussitôt que j'eus remarqué toutes ces choses : Quel terrible monstre nourrit ici l'empire romain et plaise à Dieu que je sois un faux prophète ! »

Ce fut sous l'impression de jugements si peu favorables de la part des chrétiens que Julien entra avec son titre de César, dans la Gaule où il était déjà regardé comme un sceptique qui, n'ayant foi à aucune religion, les tolérerait toutes, les animerait même les unes contre les autres, ne trouvant rien dans leurs dogmes qui fût digne de sa philosophie et des hauteurs de son esprit.

Les païens de la Gaule furent joyeux et crurent le moment venu de rétablir leurs autels. Cette opinion était devenue tellement populaire que, au passage de Julien par Vienne, une vieille aveugle s'écria du milieu de la foule : *Au moins celui-là rétablira les temples des dieux* (1). Espérances pré-

(1) Amm. Marc., lib. XV, cap. XIX.

maturées! Constance vivait toujours et n'épargnait aucun temple païen. L'exclamation de la vieille prouve toutefois que ceux de la Gaule avaient été détruits probablement dans les villes, car on ne peut admettre qu'il n'en existât plus dans les campagnes.

Julien apprit à Vienne les désordres qui régnaient dans la Province : l'ennemi s'était emparé de quarante villes des bords du Rhin, parmi lesquelles on comptait Tongres, Trèves, Worms, Spire, Strasbourg et les avait complétement ruinées. Cologne même, ancien camp des légions, était tombée dans leurs mains. Les places de l'intérieur étaient sans cesse visitées par des groupes de pillards qui parcouraient les campagnes, coupaient les ponts et incendiaient les domaines des riches Gallo-Romains. Les peuples livrés à eux-mêmes fuyaient dans les bois, ou gagnaient les villes closes, dit Ammien, ne subsistant que de ce qu'ils pouvaient semer et récolter dans l'enceinte de leurs murailles. « Les barbares, écrivait Julien au sénat d'Athènes, demeuraient impunément autour des villes gauloises qu'ils avaient détruites et dont le nombre pouvait monter à quarante-cinq, sans y comprendre un grand nombre de bourgs et de châteaux réduits au même état. Les villes éloignées de ces hommes féroces étaient restées désertes, tant était grande la terreur qu'ils répandaient au loin. »

356-357. Au printemps, les Francs et les Germains assiégeaient la ville d'Autun, défendue avec énergie par des vétérans; il n'y avait pas un moment à perdre pour la secourir. Julien, à la tête de quelques troupes, y entra le 24 mai 356. Il en partit pour Auxerre, cheminant au travers de bois fort dangereux. Il s'approchait de Troyes, lorsqu'il fut attaqué par des Francs qu'il dispersa, et il arriva heureusement devant la ville, dont il eut peine à se faire ouvrir les portes; car les bourgeois des cités gauloises les tenaient fermées jour et nuit, craignant d'être pillés ou massacrés. Julien partit pour Reims, où il trouva les légions commandées par Ursicin et Marcel. Il prit avec ces légions le

chemin de *Decem pagi* (Dieuze), repoussa les Francs et mit leurs têtes à prix.

Cologne lui ouvrit ses portes; car les barbares, qui l'occupaient depuis dix mois, avaient trouvé plus commode de l'évacuer que de la défendre. Après y avoir mis garnison, il alla délivrer Trèves et les villes voisines, obligea un des princes francs à traiter avec lui, et remonta le Rhin jusqu'à Bâle pour marcher contre les Camaves, tandis que Constance les attaquerait du côté de la Rhétie. Il détruisit une partie de cette nation et alla passer l'hiver à Sens.

Alors les évêques des Gaules, presque tous ariens, réunissaient un concile à Béziers. Saturnin, d'Arles, y dénonça saint Hilaire de Poitiers et Rhodane de Toulouse, qui furent exilés et envoyés en Phrygie. Il ne restait plus d'évêques catholiques dans la Province. Ceux de l'Orient n'étaient pas mieux traités, car, à la même époque, Constance bannissait saint Athanase et envoyait des diatribes contre lui aux rois de l'Éthiopie, près desquels il s'était retiré. Furieux contre ceux qui croyaient le Fils égal au Père, il les tourmentait et se justifiait à ses propres yeux par une piété exemplaire et par des édits de sang contre les païens.

Nous avons laissé Julien à Sens, où il passa l'hiver. Les Francs vinrent l'y assiéger au printemps. Il réussit à les repousser avec le peu de soldats qu'il avait sous la main. Marcel, général de la cavalerie, placé dans un lieu voisin de Sens, n'ayant fait aucun effort pour le seconder, Julien s'en plaignit à Constance qui, à la persuasion de l'impératrice Eusébie et de l'eunuque Euthère, rappela Marcel et le remplaça par Sévère, général expérimenté qui sut remplir convenablement ses fonctions en y apportant la déférence qu'il devait à un César.

Constance ordonna à Julien de marcher contre les Allemands, de concert avec Barbation, général de l'infanterie, qui s'avançait du côté de Bâle avec vingt-cinq mille hommes. Barbation avait plus de renommée que de valeur réelle.

Jaloux de Julien, il le décriait dans ses lettres à la cour et aurait triomphé de ses revers.

Alors une troupe de Lètes passa entre l'armée de Barbation et celle de Julien, s'avançant sur Lyon, dans l'espérance de la piller et de la réduire en cendres. La ville se défendit, mais elle ne put préserver son territoire d'être saccagé. Les barbares, chargés de butin, retournaient avec sécurité dans leur pays lorsque Julien les attaqua et les tailla en pièces. Ils passèrent près de Barbation qui ne fit rien pour les arrêter. Valentinien, futur empereur, alors tribun de cohorte dans l'armée de ce dernier, tint tête aux Allemands et fut cassé de son emploi pour avoir agi sans les ordres de son général.

Julien poursuivit les Lètes jusqu'au Rhin, s'empara des îles où ils s'étaient retranchés et alla réparer les ruines du château de *Tres Tabernas* (Saverne). Il le pourvut de vivres et y laissa garnison.

Barbation, honteux de sa propre conduite, quitta ses troupes et partit pour Constantinople, où il fit la guerre à Julien par toutes sortes de calomnies, dit ce dernier dans sa lettre au sénat d'Athènes. Le départ de ce général rendit courage aux Allemands. Chlodomair, un de leurs rois, ayant appris par un transfuge que Julien n'avait plus que treize mille hommes, lui envoya demander, à Saverne, le pays des Vosges, que Constance avait abandonné à sa nation du temps de sa guerre contre Magnence.

Julien ne voulut rien céder, et marcha avec sa petite armée contre ce roi. Celle de Chlodomair, forte de trente-cinq mille combattants, se composait des contingents de plusieurs nations, ayant à leur tête sept rois et dix princes. Le choc fut terrible, la cavalerie gallo-romaine cédait; la bataille était perdue sans la vigoureuse résistance des légions. Les Allemands, rompus, furent culbutés dans le Rhin; leur roi Chlodomair, trouvé dans un bois, fut conduit à César. Les soldats, enthousiasmés de leur victoire, en rapportèrent la gloire à Julien et voulurent le proclamer Auguste. Julien,

au contraire, en fit honneur à Constance et lui envoya son illustre prisonnier, qui mourut à Rome peu de temps après son arrivée dans cette ville.

Julien jeta un pont sur le Rhin et se trouva bientôt en présence des Allemands, qui le menacèrent de leurs armes s'il ne rentrait promptement dans la Gaule. Il fit, au contraire, de grands dégâts autour de lui et répara le fort de Trajan, ce qui augmenta leur épouvante. Ils obtinrent une trève de dix mois, s'obligèrent à fournir des vivres pour ce fort et à rendre les Gaulois qu'ils retenaient captifs. Comme ils ne se doutaient pas que Julien en eût la liste exacte, ils essayèrent de le tromper; mais ses secrétaires en demandèrent nominativement plus de vingt mille, qui furent immédiatement restitués (1).

Pendant que ces choses se passaient, les Francs avaient occupé deux forts situés sur la Meuse et pillé les lieux voisins. Il les fit prisonniers, en forma quatre cohortes de fantassins choisis, trois de cavalerie d'élite, et deux légions qu'il envoya à Constance. Les Germains et les Francs se trouvèrent ainsi fondus dans l'armée romaine.

Julien vint aussitôt à Paris, qu'il paraissait beaucoup affectionner et dont il nous a laissé la description suivante : « J'avais mes *quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce*; c'est ainsi que les Celtes nomment la ville des *Parisii*. Elle est bâtie *dans une île* peu considérable, que le fleuve baigne de toutes parts. Des ponts-levis, jetés sur l'un et l'autre bras, y conduisent. Il est bien rare que ce fleuve croisse ou diminue; tel on le voit en hiver, tel il est encore en été; mais il fournit à la boisson des habitants une eau agréable qui paraît toujours pure..... La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui envoie un air tiède à Lutèce... L'hiver y est donc fort tempéré. Le sol porte de bonnes *vignes* et des *figuiers* que les *Parisii* enveloppent de paille de blé

(1) Zozim., lib. III, cap. IV. — Amm. Marc., lib. XVII, cap. XXI.

comme d'un vêtement. L'hiver que je passai à Lutèce fut d'une violence inaccoutumée; la rivière charriait des glaçons qui s'agglomérèrent, et sur lesquels on pouvait la traverser. Plus dur à moi-même et plus rustique que jamais, je ne voulus pas souffrir que l'on échauffât *à la manière du pays*, c'est-à-dire avec des fourneaux, l'appartement où je couchais. » Julien eut lieu de s'en repentir, car il manqua d'être asphyxié par la vapeur d'un brasier de charbon qu'on alluma dans sa chambre (1).

Que peut-on déduire de ce passage sur Lutèce, le seul que nous ait laissé l'antiquité romaine? Julien avait ses quartiers d'hiver à Paris; donc il y existait pour ses troupes un camp que l'on doit placer, croyons-nous, entre la Seine et la butte Montmartre (*mons Martis*), selon Hilduin dans sa vie de saint Denis; établissement militaire que semble indiquer Abbo, en disant qu'il y avait au pied de la montagne un champ de Mars où les rois francs donnaient chaque année une audience au peuple et en recevaient des étrennes.

Le sol de Lutèce, ajoute Julien, possède *de bonnes vignes et des figuiers* : donc les produits de Suresne, d'Argenteuil et d'Epinay existaient déjà et avaient dignement figuré sur la table du prince. Les figuiers ne sont-ils pas encore communs sur le même sol? Seulement, on en courbe les rameaux, que l'on couvre de terre au lieu de les entourer de paille, pour les préserver des rigueurs de l'hiver.

Maintenant, dirons-nous où était le palais dans lequel Julien séjourna? L'opinion générale le voit aux Thermes, édifice romain dont on attribue arbitrairement la construction à Constance Chlore, parce qu'il passa quatorze ans dans la Gaule et fit reconstruire Autun, dans le même temps où son collègue Dioclétien élevait à Rome le superbe monument des Thermes, qui a toujours porté son nom. Il est positif que, par ce dernier rapprochement, on confond un pur établissement de bains avec une résidence impériale.

(1) Julian. in Misopog.

Certes, il y eut sous la montagne de Sainte-Geneviève un palais dont les dépendances s'étendaient du côté de la Sorbonne et se prolongeaient jusqu'à la Seine. Jean de Hauteville en décrivait encore, vers 1180, le principal corps de logis dont les ailes semblaient embrasser le mont voisin. Les jardins étaient placés entre l'édifice, l'église de Saint-Germain-des-Prés, le Luxembourg et la Seine (1). Sur la montagne existait un camp prétorien. Nos premiers rois habitèrent ce palais; mais, s'y trouvant trop à découvert, ils allèrent s'établir dans la cité, sur les terrains occupés par le Palais-de-Justice actuel.

Reste maintenant à savoir si l'édifice impérial des Thermes existait du temps de Julien, et si c'est de ce palais dont il nous entretient. Nous ne le croyons pas, d'après l'examen attentif des textes. D'abord, il passe l'hiver à *Lutèce*, *située dans une île de la Seine*; or, le palais des Thermes était à cinq cents mètres en dehors de cette île. Il ne veut pas que l'on chauffe sa chambre avec des fourneaux, *selon la mode du pays* : les palais impériaux avaient des calorifères qui répandaient la chaleur dans tous les appartements; on en trouve même dans beaucoup de *villa* gallo-romaines. Il semblerait donc surprenant que les chambres du palais des Thermes destinées à recevoir des Césars n'eussent été chauffées que par des fourneaux gaulois, comme auraient pu l'être des chambres d'auberge ou de simples particuliers.

Si nous voyons les rois francs quitter ce vaste palais pour aller s'établir dans l'île de la Seine, c'est qu'il y existait encore, croyons-nous, le petit édifice romain que Julien avait habité. Nous savons que nos doutes ajournent la question du palais des Thermes; mais il vaut mieux la réserver pour des études ultérieures qui la résoudront peut-être, que d'admettre une solution qui serait contraire à la vérité.

358. Julien employa le temps de son séjour à Lutèce à régler l'impôt des Gaules et à supprimer les surtaxes dont le préfet

(1) Fortunat. Carm., lib. VI, de Hort. Ultrogoth.

du prétoire, Florentius, chargeait les propriétaires à son profit. Il sut opérer une grande diminution dans les charges publiques et réduire l'odieux impôt de capitation. Au lieu de vingt-cinq pièces d'or que l'on payait sous Constance, il n'en exigea plus que sept, somme qui paraît encore exagérée. Il est vrai qu'il fit une sous-répartition proportionnée aux facultés des contribuables, de sorte que les riches payèrent plusieurs cotes, tandis qu'une seule était souvent répartie sur plusieurs personnes moins fortunées (1). Sous Valentinien on vit trois hommes et quatre femmes payant une seule capitation. Le poëte Sidonius se plaignit d'avoir été traité comme Cerbère et taxé comme s'il avait trois têtes (2).

Le préfet Florentius porta plainte à Constance de ce que Julien diminuait les taxes et soupçonnait même sa loyauté. L'empereur fit quelques représentations à Julien. Celui-ci objecta que les peuples ne pouvaient être grevés de surtaxes puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de payer l'impôt ordinaire. Il n'en reconnut pas moins l'autorité du préfet, car, désirant faire rentrer lui-même l'impôt de la Belgique par des voies de douceur, il lui demanda l'autorisation de ne pas se servir des agents du fisc. Le préfet y consentit, et les peuples, sans être tourmentés, s'acquittèrent de leurs taxes même avant le temps fixé pour leur entier recouvrement.

Julien était devenu l'idole de la Gaule, car on n'entendait plus parler des Francs, les villes réparaient leurs désastres et les cultivateurs rentraient dans leurs domaines abandonnés. Les évêques catholiques chassés de leurs siéges ne lui étaient pas contraires, car les tracasseries qu'il avait endurées lui-même le rendaient fort tolérant à l'endroit des orthodoxes que Constance avait persécutés.

Une disette prévue par Julien lui avait fait équiper six cents navires qui devaient aller chercher du blé dans l'île des Bretons. Cette flotte devait rentrer par les bouches du

(1) Amm. Marc., lib. XVI.
(2) Sidon. Apol., cap. XIII.

Rhin. Le préfet Florentius croyait cette voie tellement impraticable que, pour obtenir le libre passage de ces navires, il promit deux mille livres pesant d'argent aux Chamaves et aux Francs-Saliens qui habitaient ce que nous appelons aujourd'hui le Brabant. Constance approuva ce honteux marché ; mais Julien prit la résolution plus noble d'attaquer ces peuples, et captura un grand nombre de Francs qu'il incorpora dans sa cavalerie. Il battit ensuite les Chamaves, qui résidaient au delà du Rhin, et retint les plus jeunes dont il forma plusieurs corps que nous verrons exister jusqu'au temps de l'empereur Anastase. Après avoir fait réparer, sur la Meuse, trois forts que les Francs avaient ruinés, il mit ses troupes en quartiers d'hiver.

Alors Constance allait de Constantinople à Rome où il entrait en triomphe sur un char éclatant de pierreries, entouré de gardes et de cavaliers revêtus de cuirasses de fer, assez ressemblants, dit Ammien, à des statues polies par la main de Praxitèle. Après ces fêtes, il voulut embellir Rome de l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopolis et laissé dans Alexandrie. Ce monument arriva sur des bateaux par le Tibre et fut dressé dans le grand cirque par une multitude d'hommes, à l'aide de tant de cordages que le ciel en parut obscurci. Ce récit d'Ammien fait comprendre combien les progrès de l'art mécanique nous épargnent de temps, d'embarras et d'ennuis. L'obélisque d'Héliopolis, renversé par les barbares, a été relevé du temps de Sixte-Quint pour décorer la belle place de Saint-Jean-de-Latran.

Constance fit définitivement enlever du sénat l'autel de la Victoire, dernier signe de l'idolâtrie officielle dans Rome. Il faisait payer aux païens les tourments que lui causaient les divisions qui régnaient dans l'Église. Les ariens, dont il avait adopté les principes, formaient alors trois sectes dominant alternativement à la cour, selon la disposition d'esprit de Constance, qui réunissait des conciles pour faire triompher l'opinion qu'il préferait. Ammien, toujours entiché de paganisme, dit que « ce prince, ne se rendant pas

compte de la religion chrétienne qui est absolue et simple, et dans laquelle il est plus facile de pénétrer que d'entretenir la concorde, favorisait par de longs discours certaines nouveautés qui amenaient toujours de sérieux conflits. »

Jamais les réunions d'évêques ne furent plus fréquentes que pendant son règne ; on ne voyait que prélats dans les voitures publiques, allant établir des formulaires gros de schismes et tendant à la ruine de la religion chrétienne. Son intervention devint même si funeste que les évêques finirent par lui faire des remontrances, en le priant de ne pas tant se mêler de leurs affaires.

Les synodes eurent pourtant leur côté avantageux pour le christianisme, car si le peuple ne comprenait pas ces disputes éternelles qui mettaient tant d'ecclésiastiques en mouvement, il jugeait néanmoins de l'importance des évêques en les voyant tant de fois mandés par le prince ; importance qui s'accrut à la chute du gouvernement romain quand, après la fuite des officiers impériaux devant les barbares, les prélats restés à leurs postes se trouvèrent naturellement appelés à discuter les intérêts de leur troupeau, à réclamer des garanties dont la soumission des peuples devait être la récompense.

359. L'année 359 vit la réunion du concile de Séleucie, composé de cent soixante évêques, la plupart semi-ariens. Saint Hilaire de Poitiers, exilé en Phrygie, y assista et parla sans fruit en faveur de la vérité ; le chagrin qu'il en éprouva lui fit adresser cette dure apostrophe à Constance : « Vous saluez les évêques du baiser par lequel Jésus-Christ fut trahi ; vous courbez la tête pour recevoir leur bénédiction, et vous foulez aux pieds leur foi. »

Pendant la tenue de ce concile, les évêques d'Occident, au nombre de quatre cents, se réunissaient à Rimini, ville d'Italie, rejetaient le formulaire de Sirmium et s'attachaient à la foi de Nicée. Ursace et Valens furent déposés comme hérétiques.

Cette décision fut suivie de conséquences déplorables :

lorsque les députés du concile allèrent en faire part à Constance, celui-ci, gagné par des émissaires de Séleucie, ne voulut pas les recevoir et les menaça tous de l'exil. Ces malheureux, effrayés, donnèrent à l'orthodoxie le mauvais exemple de revenir sur leurs actes et de recevoir les ariens à leur communion. Vingt évêques seuls persévérèrent et partirent pour Rome. Ainsi tout l'Orient était arien, quatre cents évêques d'Occident l'étaient devenus, sauf vingt seulement dont le pape Libère approuva la conduite, réparant ainsi la honte de son ancienne chute, honte dont presque tous les évêques venaient de se couvrir.

Constance, trouvant juste de frapper les païens aussitôt qu'il sévissait contre les catholiques, fit une atroce loi par laquelle il condamnait les magiciens et les astrologues à subir le supplice du chevalet, des ongles de fer et du glaive. Une des premières victimes de son édit fut Barbation, que nous avons vu rendre de si mauvais offices à Julien. Accusé d'aspirer à l'empire et d'avoir consulté les devins, il fut décapité, lui et sa femme Assyrie, de laquelle on avait intercepté une lettre entretenant son mari de l'espoir de la pourpre.

Les chrétiens, exagérant encore la rigueur des édits, firent une guerre des plus acharnées au paganisme. Un certain Paul, ayant l'emploi de surveiller en Thébaïde ce qui se passait dans un temple dédié au dieu *Besa,* s'établit à Scytople, ville de la Palestine, pour être témoin des supplices qu'il allait ordonner. Simplicius, Parnasius et Andronicus, personnages éminents du pays, furent exilés. Le philosophe Chytras, ne pouvant nier qu'il eût sacrifié aux dieux, mais sans accompagnement de maléfices, fut mis sur un chevalet et banni d'Alexandrie. Les tourments ne furent pas épargnés surtout à ceux qui se défendaient avec maladresse : on en mutila quelques-uns, d'autres encoururent la confiscation de leurs biens.

Quelqu'un était-il vu portant au cou certain remède propre à le guérir de la fièvre, on l'accusait d'avoir évoqué les vains fantômes des morts, sollicité les chênes de Dodone et

les oracles de Delphes contre la vie de l'empereur; aussitôt il était déclaré criminel, digne de mort et exécuté. Les cruautés de Paul ont été rapportées par Libanius et par Julien dans son épître aux Athéniens.

La loi de Constance pouvait atteindre ce prince, que l'on savait nourri des doctrines philosophiques et des études de la nécromancie; mais sans témoigner aucune inquiétude, dit Ammien, il faisait rétablir les villes ruinées de Nuits, Bonn, Andernach et Bingen, et marchait contre divers princes allemands qui n'avaient pas voulu traiter avec lui. Un jour que plusieurs s'étaient réunis pour célébrer une fête tout près du Rhin, il s'embarqua avec trois cents soldats et ne put les surprendre, car tous avaient pris la fuite. Il s'avança jusqu'à la frontière des Allemands et des Burgundes et reçut la visite de plusieurs rois qui vinrent lui demander la paix. Ils l'obtinrent à condition qu'ils rendraient leurs captifs. Cette course terminée, il revint passer l'hiver à Lutèce.

A cette époque, Constance fit marcher son armée contre Sapor, roi de Perse; elle était commandée par Sabinien, dont la nullité donna de l'inquiétude aux généraux qui servaient sons lui. L'ennemi entra en campagne; ses détachements, qu'on voyait toujours aux prises avec les Romains, obtinrent quelques succès. Un jour, des légionnaires, s'étant introduits dans un lieu couvert de vignes, rencontrèrent un soldat qui s'y tenait caché; ils l'interrogèrent, et ses réponses parurent suspectes. Menacé d'être mis à la torture s'il ne découvrait son secret, il avoua qu'il était Gaulois et de la ville de Lutèce, qu'il avait servi dans la cavalerie, et que, pour éviter la punition d'un crime qu'il avait commis, il s'était retiré chez les Perses, s'y était marié et avait mission d'épier l'armée romaine. Ce malheureux, qui se dénonçait lui-même, fut immédiatement mis à mort (1).

Cependant, Sapor avait pris beaucoup de places et ne trouvait de résistance que devant Amide, défendue par

(1) Amm. Marc., lib. XVII.

plusieurs corps de Gaulois. Cette ville, pressée de toutes parts, allait se rendre, lorsque les assiégés, comme des lions, ne pouvant rester calmes devant l'ennemi, demandèrent à faire une sortie contre le camp des Perses, menaçant même de tuer leurs généraux et leurs tribuns s'ils voulaient s'y opposer. Armés de haches et d'épées (1), ils sortent de nuit par une fausse porte, arrivent sur les premiers factionnaires, les égorgent et portent le fer au milieu de l'avant-garde des Perses. Malheureusement, les cris des blessés ayant fait mettre sur pied toute l'armée ennemie, ces valeureux Gaulois furent obligés de battre en retraite et de rentrer précipitamment dans la ville, laissant quatre cents hommes sur le champ de bataille. L'empereur fit ériger à Édesse des statues armées en mémoire de leur glorieuse entreprise.

A la pointe du jour, l'ennemi reconnut toute l'étendue de sa perte. Plusieurs grands et des satrapes avaient été égorgés; pour en tirer vengeance, Sapor jura la ruine de la place et fit jouer des machines contre ses remparts : il finit par s'en emparer. Les habitants et les soldats qui ne purent se sauver tombèrent sous le glaive des Perses. Ceux-ci perdirent trente mille hommes pendant le siége, qui ne dura pas moins de soixante-treize jours.

Constance apprit ces tristes événements à Sirmich. Les Sarmates, dont il s'approchait avec confiance, car ils lui avaient envoyé faire leur soumission, fondirent sur lui et tâchèrent de s'en emparer. L'armée romaine les repoussa, foudroya les vivants et les blessés; ceux qui furent pris moururent sous le bâton au bruit des clairons et des trompettes.

De retour à Constantinople, Constance se montra encore une fois plus jaloux que de coutume d'embrouiller les affaires de l'Église. Il réunit un concile d'ariens, qui déposa Macédonius de Constantinople et le remplaça par l'évêque d'Antioche, qui exerça sa tyrannie contre les catholiques.

(1) Il est curieux de voir que les Gaulois se servent de la hache, exclusivement attribuée aux Francs.

360. En 360, Constance, projetant une nouvelle campagne contre les Perses et jaloux de la gloire de Julien, envoya le tribun Décence, l'un de ses secrétaires, dans les Gaules pour en enlever les auxiliaires hérules, bataves, trois cents hommes choisis de chaque cohorte et le corps des *Pétulants*, dont le nom, d'après la notice de l'empire, caractérisait l'intrépidité. Il avait adressé ses ordres à Lupicien et à Guiton, en prévenant seulement Julien de n'y apporter aucun obstacle. Le préfet du prétoire Florentius, prévoyant que ces troupes consentiraient difficilement à quitter la Gaule, se retira dans Vienne, prétextant des instructions à donner au sujet des vivres, mais plutôt pour éviter de paraître dans aucun conflit et mettre à couvert sa responsabilité.

Julien, fort embarrassé, représenta au tribun Décence que le pays allait rester à la merci des barbares, que les Germains s'étaient donnés à condition qu'ils ne quitteraient pas la Province, et que, si on les envoyait en Orient, ils ne voudraient plus fournir de recrues à l'empire. Le tribun fit peu de cas de ces observations, choisit les meilleurs soldats et les expédia sous les ordres de Sintule, qui occupait une charge militaire dans la maison de Constance.

Julien manda le préfet du prétoire pour se concerter avec lui. Florentius refusa de quitter Vienne, craignant de blesser l'ombrageux Constance. Julien, dépourvu de conseil, pensait à se démettre du titre de César, ce qui l'aurait perdu, lorsqu'il prit la résolution d'appeler les troupes des frontières et de les réunir, dit Ammien, dans la place des Pétulants, voisine de Paris. On n'entendait alors parmi ces soldats allant en exil que cris de douleur et de désolation. Aux plaintes succédèrent les emportements quand ils eurent trouvé par terre un billet ainsi conçu : « Nous sommes envoyés au bout du monde comme si nous avions mérité quelque rude châtiment ; nos femmes vont être réduites en servitude par les Allemands que nous avons tant de fois vaincus. » Afin d'apaiser ces rumeurs, Julien leur promit des voitures pour leurs femmes et leurs enfants.

On chercha longtemps quel chemin on leur ferait prendre. Julien était d'avis qu'ils ne passassent pas dans Lutèce; Décence, au contraire, jugeait utile qu'elles vissent leur César, seul moyen d'éviter une sédition.

Ce dernier parti prévalut. Julien se porta, selon sa coutume, au-devant des troupes jusque dans le faubourg de Lutèce. Il les exhorta d'aller gaiement trouver l'empereur pour en recevoir les récompenses dues à leurs glorieux travaux. Il les accompagna même jusque dans le Champ de Mars, qui existait, avons-nous dit, sous Montmartre, et retint les principaux officiers à dîner dans son palais. Tous parurent tristes de quitter la Gaule et de ne plus servir sous ses ordres.

Ces chefs, en rentrant au camp, trouvèrent les soldats échauffés à la suite d'un repas nocturne, travaillés par leurs officiers et les Parisiens qui leur conseillaient de ne pas les quitter. Après s'être armés et encouragés les uns les autres, ils courent au palais, proclament Julien Auguste et demandent à le voir pour lui donner la pourpre.

Le prince, fort embarrassé de sa contenance, fit tenir fermées les portes du palais, que les révoltés gardèrent tant que dura la nuit. Il se livrait aux réflexions les plus sinistres et se demandait si Constance lui pardonnerait cette sédition, bien qu'il ne l'eût pas provoquée. Il se rappelait le sort de son frère Gallus et désirait s'y soustraire. « Je méditais, dit-il dans sa lettre au sénat d'Athènes, ce que j'avais à faire ; je ne pouvais me fixer à rien. Je prenais enfin quelque repos dans une chambre voisine de celle de mon épouse, qui vivait alors. De là, par une embrasure laissant voir le ciel, j'adressai mes vœux à Jupiter, qui m'ordonna d'obéir au vœu des soldats. » Eunape prétend qu'un pontife dit à Julien que l'empire lui appartiendrait, mais qu'il le conserverait peu de temps.

Le jour naissant ranima la sédition. Les soldats comprirent qu'ils seraient punis si le prince ne se compromettait pas avec eux. Les cris de : *Julien Auguste!* retentirent sur la place et dans la ville. Ils demandèrent à le voir, et, comme

il ne paraissait pas, les portes du palais furent enfoncées; on l'obligea d'en sortir. D'immenses cris le saluèrent Auguste.

Pour apaiser les séditieux, Julien tantôt leur témoignait son indignation, tantôt leur tendait les mains et les priait de ne pas se compromettre après tant de victoires. Les voyant adoucis, il les assura qu'ils ne quitteraient pas la Gaule et qu'il en obtiendrait la permission de Constance. Le soldat, trop engagé, n'accorda nul délai. Julien, voyant qu'il y allait de sa vie, consentit à sa fortune. On l'éleva sur un bouclier pour le faire voir aux troupes; un légionnaire du corps des Pétulants ôta son collier militaire et le mit sur la tête du César pour lui servir de diadème. Voyant cela, Julien promit aux soldats cinq pièces d'or et une livre d'argent par tête, en les engageant à le bien servir.

ien, Auguste. 360. Ainsi, la petite ville de Lutèce fut pour la première fois témoin de ces grandes agitations et de ces révolutions militaires qui devaient, à des temps plus rapprochés de nous, s'y reproduire encore. Julien, Napoléon Ier et Napoléon III sont les seuls empereurs qui aient été proclamés à Paris. Leurs noms sont également célèbres dans l'histoire de la religion : Julien rétablit le culte des idoles, Napoléon Ier fit rouvrir les églises, Napoléon III couvrit du drapeau de la France le pouvoir de la papauté.

Julien rentra dans son palais accablé d'inquiétudes et de chagrin. Le bruit ayant couru que l'eunuque de sa chambre, gagné par les partisans de Constance, l'avait assassiné, les soldats se portèrent en foule au palais et trouvèrent le prince revêtu des ornements impériaux. Sa vue suffit pour les calmer.

Le premier détachement de troupes, qui était déjà parti pour l'Orient sous la conduite de Sintule, n'eut pas plutôt appris ce qui venait de se passer à Lutèce qu'il y revint aussitôt. Julien réunit son armée au Champ de Mars et la passa en revue avec l'éclat de sa nouvelle dignité.

Tel fut son avénement, d'après ce qu'il dit lui-même, d'après les auteurs païens Libanius, Ammien, Eutrope et Zozime. Il y a, sur le même sujet, diversité de sen-

timents parmi les annalistes chrétiens : Socrate et Sozomène sont d'accord avec les auteurs païens, tandis que saint Grégoire de Naziance et Philostorgue ne paraissent nullement persuadés que Julien ait cédé à la contrainte et traitent son élévation de fureur et de révolte. D'autres prétendent que, ayant eu peur d'éprouver le même sort que son frère Gallus, il avait gagné ses capitaines pour amener les soldats à le proclamer Auguste, version qui paraît être la plus vraisemblable.

Décence, dont la mission avait si mal réussi, s'enfuit en Orient. Florentius quitta Vienne, où il laissa toute sa famille; Julien la lui renvoya en mettant des voitures à sa disposition. Bien qu'il montrât de la grandeur d'âme, il fit néanmoins arrêter Lupicien, gouverneur de la Bretagne, au moment où il débarquait à Boulogne, sachant qu'il était capable de le desservir.

Julien, en effet, n'était pas sans inquiétude du côté de Constance, auquel il avait envoyé des ambassadeurs pour lui apprendre ce qui s'était passé et le prier de consentir à un accord, promettant de lui obéir avec joie s'il le laissait paisible possesseur des Gaules avec le titre d'Auguste. Il ne prenait que celui de César dans sa lettre.

Bien que ces demandes fussent raisonnables, Constance en parut offensé; mais, comme il s'occupait à Césarée de sa guerre contre les Perses, il se contenta d'envoyer dire à Julien, par l'un de ses généraux, qu'il devait être satisfait du titre de César et accepter les officiers qu'il lui enverrait. Julien reçut ce message à Lutèce. Il le fit lire aux troupes, dans le camp, et leur demanda si elles consentaient à ce qu'il renonçât au titre d'Auguste. Toutes s'y opposèrent en poussant des cris de fureur. Le peuple, qui remplissait le camp, les imita et s'écria avec elles : « Sans Julien Auguste, *la puissance est perdue pour les provinces*, les soldats et la république. » Ce cri de nationalité s'exhala de tous les cœurs.

Les officiers envoyés par Constance ne furent pas acceptés

par les légions, sauf Nébride, qu'on investit de la charge de préfet du prétoire en remplacement de Florentius.

Julien reçut bientôt une lettre de Constance dans laquelle il l'exhortait à se souvenir qu'il l'avait nourri depuis qu'il était orphelin. Julien lui demanda si ce n'était pas lui-même qui l'avait privé de son père, crime dont il se vengerait si on l'obligeait à la guerre. L'année se passa en missives exigeant toujours les mêmes concessions et recevant les mêmes réponses. Enfin Constance, s'illusionnant encore plus que jamais, envoya à Julien un évêque des Gaules nommé Épictète, porteur d'un traité par lequel il ne lui accordait plus que la vie (1). Ses exigences croissaient à mesure qu'il essuyait un plus grand nombre de refus.

Durant son séjour à Lutèce, Julien y avait appelé un célèbre médecin nommé Oribaze, commentateur des œuvres de Galien. Ce savant et la protection que l'empereur accordait aux lettres attirèrent dans cette ville d'autres hommes de mérite, lesquels donnèrent naissance à la première académie qui se soit formée dans Paris.

On croit aussi que, sous Julien, toutes les cités de la Gaule furent admises sur le pied de la plus parfaite égalité; qu'il n'y eut plus de villes-colonies, alliées, libres ou amies du peuple romain. Un auteur du temps dit que ce prince réforma les administrations et rétablit le peuple dans l'exercice de ses droits.

361. Julien savait que Constance, occupé dans l'Orient, n'était pas en mesure de l'attaquer, mais qu'il pourrait en être autrement l'année suivante; aussi, pour tenir ses soldats en haleine, il allait s'exercer avec eux dans les plaines voisines de Lutèce (celles de Saint-Denis), se montrant très-adroit à se servir de ses armes (2); puis il s'approcha du Rhin qu'il leur fit passer pour marcher contre les Francs-Atuariens. Il

(1) Julian. Lit. S. P. Q. Athen.

(2) Julian. Lit. S. P. Q. Athen.

battit ces peuples malgré la difficulté qu'on éprouvait à pénétrer jusqu'à leurs bourgades.

Cette expédition terminée, il visita jusqu'à Bâle les places situées le long du Rhin, en retira plusieurs des mains des Francs auxquels il finit par accorder la paix. Il entra ensuite dans Besançon, « place, dit-il (épître 38e), récemment réparée, grande autrefois, décorée de temples riches et nombreux, en même temps que défendue par de fortes murailles, par l'entourage du Doubs, au milieu duquel elle était placée comme un rocher sur la mer ». De Besançon il vint passer l'hiver à Vienne pour être à portée de l'Orient et de l'Italie. « Désirant alors que personne ne lui fût contraire, il feignit, dit Ammien, d'adhérer au culte de la religion chrétienne, de laquelle il s'était séparé secrètement pour s'appliquer aux cérémonies des aruspices, et il assista aux fêtes de l'Épiphanie dans l'église des chrétiens. » C'était une feinte employée envers ses soldats presque tous attachés au nouveau culte, car en tout temps il avait été païen de cœur, et c'est par conséquent à tort qu'on lui a donné le nom d'Apostat.

Constance était alors dans Antioche, ne sachant s'il attaquerait le nouvel Auguste ou s'il marcherait contre les Perses. Cette dernière résolution prévalut. Julien, de son côté, voyant qu'il n'éviterait pas la guerre, ne songea qu'à s'y préparer. Il rappela sous les drapeaux les soldats de Magnence, lesquels, fatigués de leur inaction, ne s'occupaient plus que de vols, et il recruta son armée de Gaulois qui avaient mis leur or, leurs bras et leurs armes à sa disposition.

Constance engagea Vandomaire, roi des Allemands, à passer dans la Gaule pour occuper Julien. Cette tactique, qui lui avait réussi contre Magnence, déplut aux Gaulois qui ne l'en détestèrent qu'un peu plus. Le comte Libinion, envoyé avec les Pétulants et les Celtes pour arrêter ces Allemands, périt sous leurs coups. Julien le remplaça par le comte Philagrius, qui passa le Rhin et s'empara de Vandomaire. Ce

chef fut exilé en Espagne aussitôt qu'on eut acquis la certitude de ses connivences avec la cour d'Orient.

Cette heureuse campagne engagea Julien à marcher sur Constantinople; son armée jura de le suivre partout. Nébride, préfet du prétoire, créature de Constance, refusa seul de participer à l'expédition. Les soldats, frémissant de colère, voulurent le tuer. Julien le couvrit de son manteau et lui permit de se retirer en Toscane.

Ce prince déclara à son armée, aux villes d'Athènes, de Lacédémone et de Corinthe, qu'il ne perdait pas toute espérance de paix, mais qu'il désirait être maître de l'Illyrie pour amener Constance à traiter avec lui. Il donna la charge de général de la cavalerie à Névite, celle de tribun à Jovin, et nomma Salluste préfet du prétoire dans les Gaules.

Prêt à partir et voulant que son armée parût plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement, il lui fit prendre divers chemins pour entrer en Pannonie, et lui-même quitta Bâle avec une seule légion. Le rendez-vous de ces différents corps, presque tous composés de Gaulois et formant à peine un effectif de vingt mille hommes, était à Sirmich.

Il traversait les monts avec des troupes enthousiastes, décidées à soutenir l'œuvre que la cour d'Orient qualifiait de rébellion. Le bruit de sa marche fit abandonner l'Italie à Taurus qui en était préfet. Florentius suivit son exemple et quitta l'Illyrie, de sorte que ces deux provinces passèrent à Julien sans qu'il eût la peine de les conquérir. En onze jours il arriva dans Sirmich, où il fit arrêter pendant la nuit le général Lucilien, qui ne s'attendait nullement à être attaqué.

Il désirait prendre Aquilée, mais quelques troupes d'Illyrie, mécontentes d'être envoyées dans les Gaules, venaient d'y entrer et la défendirent si bien qu'il fut obligé de renoncer à son projet. Il se fortifia dans Sirmich, pourvut au gouvernement des contrées soumises et nomma Maxime préfet de Rome.

Constance ignorant encore les progrès de Julien, épousait dans Antioche Faustine, que ses médailles appellent *Maxima*

Faustina. Il en partait pour aller combattre les Perses lorsqu'il fut attaqué, à Tarse, d'une fièvre pernicieuse dont il mourut à l'âge de quarante-cinq ans. Saint Athanase dit que Constance fut baptisé à l'article de la mort par l'évêque Eusoïus, plusieurs fois déposé pour son hérésie, et qu'il persista dans l'impiété arienne; fin malheureuse d'un empereur qui s'était tellement montré l'ennemi des idoles et des prêtres païens qu'on a chargé sa mémoire d'avoir fait plus de victimes que le christianisme n'avait fourni de confesseurs et de martyrs.

Julien soutint alors qu'il avait connu, par ses devins, la mort de Constance le jour même où elle eut lieu. Saint Grégoire de Naziance répliqua qu'il pouvait bien en être instruit puisqu'il l'avait fait empoisonner. Cette opinion, très-hasardée, fut généralement répandue dans l'Orient.

Ammien dit que Constance fut plus heureux dans les guerres civiles que dans les guerres étrangères et qu'il éleva, à grands frais, dans la Gaule des arcs de triomphe dus à la ruine des provinces, avec des inscriptions magnifiques rappelant ses victoires toujours entachées du sang de la république. Cet historien nous laisse à deviner quelles furent ces victoires et en quels lieux de la Gaule Constance fit élever tous ces monuments.

Julien, seul maître de l'empire, fit appel à tous ses anciens amis, et écrivit au philosophe Maxime, son maître de prédilection : « Nous adorons publiquement les dieux ; l'armée entière montre du dévouement à leur culte. » Il avait donc bien fasciné l'esprit des soldats pour leur avoir fait renoncer à la religion de Constantin et à leurs glorieux étendards.

L'armée marcha sur Constantinople. Le peuple vint à sa rencontre et les sénateurs décernèrent à Julien le titre d'Auguste. Alors Jovin y arrivait avec les restes de Constance, qui furent inhumés dans l'église des Saints-Apôtres, devant Julien, sans diadème, mais revêtu de la pourpre impériale (1).

(1) Philostorg., lib. VI, cap. VI.

361. Après avoir reçu les députations de la Gaule et de tous les pays soumis à l'empire, il forma, dans Chalcédoine, une chambre de justice pour écouter les réclamations de ceux qui avaient eu à se plaindre des ministres de Constance. Elle procéda avec une extrême rigueur, fit mettre à mort ce Paul surnommé *la Chaîne* et Apauderne, auteurs de toutes les cruautés exercées sous le règne précédent. Le supplice de l'eunuque Euthère parut juste, mais celui d'Ursule, intendant des finances, fit charger Julien d'unanimes malédictions. Il voulut s'en justifier, disant qu'Ursule avait été condamné à son insu, et fit rendre une partie de ses biens à sa fille. Quant à Florentius, coupable de concussion dans la préfecture des Gaules et lâche adulateur de Constance, il ne put éviter d'être condamné à mort et exécuté.

Pendant que ces choses se passaient, Julien, sous prétexte de simplicité et d'économie, renvoyait de sa cour les officiers de son prédécesseur qui étaient tous chrétiens. Ceux qui avaient fait partie du conseil subirent le dernier supplice; il en fut de même de certains espions qui portaient le nom de *curieux*.

Il rappela les évêques bannis par Constance, persuadé que leurs querelles avec les ariens entraîneraient la ruine du christianisme, et « qu'il n'y avait pas de bêtes farouches qui fussent plus funestes aux hommes que les différentes sectes de chrétiens ne l'étaient entre elles (1) ».

On voit l'impression que les malheureuses querelles religieuses produisaient dans l'esprit des païens. Elles avaient déjà fait dire à Marc-Aurèle : « ô Quades, O Marcomans, ô Sarmates! j'en ai enfin trouvé d'autres plus emportés et plus turbulents que vous (2). »

Un édit rétablissant l'idolâtrie ne tarda pas à paraître, seul moyen, disait le prince, de mettre les chrétiens d'accord entre eux. Saint Chrysostôme en fait connaître les consé-

(1) Amm. Marc., lib. XII, cap. III.

(2) Amm. Marc., lib. XII, cap. III.

quences en ces termes : « Aussitôt qu'il eut publié son édit, on vit, chose incroyable, accourir de toutes les parties du monde des devins, des magiciens et des augures. Le palais se trouva plein de gens sans honneur. Ceux qui depuis longtemps étaient réduits à la dernière misère et qui, condamnés comme sorciers, avaient langui dans les mines et dans les prisons se trouvèrent en un instant érigés en prêtres, en pontifes et comblés des plus grands honneurs. L'empereur dédaignait de parler aux généraux, aux magistrats, et n'était suivi que de courtisanes et de gens perdus de débauche. Son cheval et ses gardes ne le suivaient que de loin, et cette troupe infâme seule environnait sa personne. »

Il accorda plusieurs grâces à la ville de Constantinople où il avait été nourri, mit son sénat au même rang que celui de Rome, et contraignit d'y rentrer ceux qui en étaient sortis pour s'engager dans les ordres.

Il visita, en allant à Chalcédoine et à Nicomédie, tous les temples païens qu'il trouva sur sa route et qui venaient d'être relevés. A Pessinunte, il établit prêtresse du temple de Cybèle une femme nommée Calyxène (1) dont les prédictions l'avaient flatté. Tous les prêtres d'Ancyre allèrent au-devant de lui, l'accompagnèrent et reçurent de l'argent en arrivant au palais.

362. A son entrée dans la Cilicie, il immola des victimes à ses dieux. Celse, gouverneur de la Province, prononça un panégyrique en son honneur. Il trouva dans Nicomédie, cette vieille capitale de l'empire d'Orient, les murs en ruines et les habitants plongés dans une misère affreuse. Il reconnut plusieurs de ses anciens amis qu'il avait fréquentés du temps où il vivait près de l'évêque Eusèbe; enfin il alla passer l'hiver dans Antioche, où il fit son entrée au milieu des acclamations de la multitude.

Il ne fut pas plus tôt dans son palais qu'il manda le philosophe Libanius et alla avec lui sacrifier à Jupiter dans un

(1) Julian. Epist. XXI, p. 140.

temple placé sur une montagne voisine de la ville. Il composa une défense du paganisme tendant à prouver que les idées de Platon sur la divinité sont plus acceptables que celles de Moïse, et que ce dernier n'a pas dit que sa loi dût être jamais changée. A ce point de vue, il attaque le christianisme, les évangélistes, et surtout saint Paul qu'il regarde comme le plus dangereux propagateur de la foi chrétienne. Saint Cyrille s'empara de l'œuvre du prince, et c'est par sa brillante réfutation qu'elle nous est connue.

Julien établit dans les temples une musique sacrée et dota, avec le fonds de son trésor, les jeunes gens de bonne famille qui se livreraient à l'art musical. Il nomma un pontife souverain pour la Province, lui conféra le droit de gouverner les prêtres des villes et les affaires religieuses, puis il écrivit à Théodore, en l'investissant de cette charge pour l'Asie : « Je ne suis pas de ceux qui se persuadent que l'âme périt avant le corps ou qu'elle s'anéantit avec lui. A ce sujet il convient de s'en rapporter aux dieux. » Il prescrivit ensuite à ses pontifes une règle de conduite qui lui était certainement inspirée par la tenue et la moralité des prêtres chrétiens avec lesquels il avait longtemps vécu : « Ne tournerons-nous point nos regards, dit-il à Arsace, chef des pontifes de la Galatie, sur les causes qui ont favorisé l'accroissement de la religion de nos adversaires; je veux dire sur leur philanthropie envers les étrangers, sur leur sollicitude à ensevelir et à honorer les morts, sur la sévérité, quoique feinte et affectée, de leurs mœurs? Voilà, en effet, autant de vertus qu'il nous appartient de mettre réellement en pratique.

« Ton devoir est de ramener vers ce but sublime tous les prêtres de la Galatie, soit par la persuasion, soit par les menaces, soit même en les destituant de leur ministère sacré.

« Défends-leur de fréquenter les spectacles, de boire dans les tavernes et d'exercer aucun métier vil ou ignoble. Établis, dans chaque cité, des hospices pour que les gens sans asile

et sans moyens d'existence y jouissent de nos bienfaits, quelle que soit d'ailleurs la religion qu'ils professent.

« J'assigne annuellement trente mille boisseaux de froment pour être répartis entre les pauvres qui sont de service pour le ministère des prêtres, des étrangers ou des mendiants. Il serait par trop honteux que nos sujets fussent dépourvus de tout secours, quand on ne voit aucun mendiant ni chez les Juifs ni parmi la secte des Galiléens (1). »

Il écrit à un autre pontife qu'il met la philanthropie au premier rang de toutes les vertus ; qu'il a toujours été récompensé avec usure de ses aumônes, et que l'on doit étendre sa sollicitude jusque sur les prisonniers, car l'humanité n'interrompt point le cours de la justice.

« Nos hommages, ajoute-t-il, doivent s'adresser à l'effigie des dieux, sans nous persuader toutefois que ces idoles soient impérissables, car elles ont été formées de la main des hommes. Il faut qu'on honore les prêtres comme ministres et serviteurs des puissances célestes, comme destinés à nous représenter près d'elles, à déverser sur nous leurs bienfaits... Le prêtre ne doit lire aucun écrivain trop libre. Son devoir est d'apprendre des hymnes sacrées pour les chanter dans les temples.

« Le prêtre appelé pour son service dans le sanctuaire observera la continence la plus absolue, et ne sera remplacé qu'au bout de trente jours dans le service de son ministère. Rendu à la vie commune, il ne devra visiter que des personnes distinguées ; il s'abstiendra de sortir avec les habits qu'il porte dans les temples et ne paraîtra pas en public avec une parure trop recherchée. Enfin on examinera s'il éprouve du plaisir à partager avec les indigents le peu qu'il possède.

« Cette dernière considération est du plus grand poids dans les circonstances actuelles. En effet, l'indifférence notoire de nos prêtres pour la classe indigente a fait naître

(1) Sozom., lib. V, cap. XV.

aux Galiléens l'expédient de se couvrir du voile de l'humanité pour arriver à leurs fins (1). »

Rien n'échappait à Julien touchant la discipline de son sacerdoce. Ayant un jour appris d'un premier pontife que le chef d'un collége s'était permis de frapper un de ses prêtres, il écrivit à ce chef que son action était honteuse et qu'elle lui avait été sans doute inspirée par quelque évêque galiléen siégeant dans son collége. Il lui interdit l'exercice de ses fonctions durant trois mois.

En parcourant les recommandations que Julien fait aux pontifes, ne croit-on pas lire les canons d'un concile chrétien? Cela ne doit pas surprendre puisque, dans sa jeunesse, il avait pratiqué les enseignements de cette religion que l'orgueil philosophique seul lui avait fait abandonner. Comme il apporte dans le paganisme cette teinte d'austérité chrétienne qu'il avait connue, et comme il cherche à imiter les institutions de ceux qu'il se plaît à nommer Galiléens! La fondation des hôpitaux n'est-elle pas la substitution de la charité évangélique à l'égoïsme païen? Il est évident que si Dieu eût permis aux ariens de faire triompher leur doctrine le paganisme existerait encore, et Julien, qui l'avait paré des idées chrétiennes, en aurait été le glorieux réformateur.

Il s'occupe ensuite de l'organisation des écoles et défend à tout particulier de s'ingérer dans l'enseignement s'il ne s'est pas d'abord fait recevoir par le conseil de ville et s'il ne réunit les vœux des principaux habitants. Il prétend examiner les brevets de nomination avant qu'ils soient remis aux titulaires.

Il prohibe l'enseignement aux professeurs chrétiens; car, dit-il, ceux qui interprètent devant leurs élèves les ouvrages d'Homère et d'Hésiode ne doivent pas se moquer des dieux qui ont été l'objet de la vénération de ces grands hommes;

(1) Julian. Epist. Pontif.

qu'ils aillent aux églises des chrétiens pour interpréter Mathieu et Luc qui défendent d'assister aux sacrifices (1).

Vint ensuite un édit contre les chrétiens profanateurs des tombeaux, dont ils enlevaient les sculptures représentant des sujets homériques pour en décorer leurs portiques et leurs salons (2).

Les évêques orthodoxes rappelés de l'exil étaient aussi malveillants pour lui qu'ils l'avaient été pour Constance; aussi écrivit-il la lettre suivante aux peuples de l'Idumée : « Je me plais à croire que beaucoup de prélats m'ont plus d'obligation qu'au prince qui tenait avant moi les rênes de l'empire, et sous lequel plusieurs d'entre eux, qu'il qualifiait d'hérétiques, furent dispersés ou égorgés; cependant ils n'en sont pas moins revenus à de tels accès de fureur et de démence qu'ils osent mettre tout en œuvre pour soulever la multitude et la porter à des excès contre les adorateurs des dieux.

« Les clercs, chez vous, séduisent le peuple et l'excitent ouvertement à la sédition; car ils sont furieux qu'on ne leur permette pas de rendre la justice, de recevoir des testaments et de s'approprier le bien d'autrui. Si vous suivez leurs conseils, vous serez soumis à la sévérité des lois.

« Un évêque de votre pays, Titus, m'a écrit que la multitude s'était agitée malgré lui; qu'il avait su contenir les chrétiens, mais que les gentils n'avaient tenu aucun compte de ses exhortations. Vous voyez qu'il vous dénonce : *Chassez-le donc vous-mêmes de la ville comme étant votre accusateur*. Tel doit être le sort de ceux qui abandonnent les dieux pour se mettre sous la protection des morts et de leurs restes inanimés. »

Saint Athanase ayant repris possession du siége d'Alexandrie, Julien écrivit aux citoyens de cette ville qu'il permettait seulement aux évêques de rentrer dans leurs patries, et qu'il

(1) Julian. Epist. de Profes.

(2) Cod. Theod., t. III, lib. IX, cap. XXVII.

était étonné qu'au grand déplaisir du peuple religieux le fougueux Athanase se fût emparé de ce qu'il appelait le *trône épiscopal*. « Le jour où il recevra ces lettres de clémence, ajoutait-il, je veux qu'on lui signifie en même temps l'ordre de quitter la ville. »

Athanase tint peu compte de cet ordre et resta dans son église. Julien, furieux, écrivit à Édice, préfet d'Égypte : « Je jure par le grand Sérapis que si avant le mois de décembre Athanase, l'ennemi des dieux, n'est pas sorti d'Alexandrie, ou plutôt de toute l'Égypte, je ferai payer cent livres d'or à la légion qui est sous tes ordres. Je n'apprendrai rien de plus satisfaisant que l'expulsion de ce misérable qui, sous mon règne, a osé entraîner au baptême les plus illustres dames de la Grèce. »

Athanase, obligé de céder à l'orage, laissa le champ libre aux hérétiques et aux gentils. L'arien Georges le remplaça encore une fois et devint le plastron détesté des païens, qu'il avait tourmentés sous Constance. Ils l'accusèrent d'avoir indiqué les temples qu'il fallait abattre, pillé avec des soldats celui de Sérapis, et dit en passant devant l'autel du dieu Génius : « Jusques à quand ce sépulcre demeurera-t-il debout ? » Surs de l'impunité, ils le saisirent avec violence, lui tordirent les jambes et lui firent souffrir mille tourments. Dracontius, intendant des finances, éprouva le même sort pour avoir renversé un autel placé dans le lieu où l'on fabriquait la monnaie. Leurs corps, mis sur des chameaux et transportés au bord de la mer, furent brûlés et jetés à l'eau, de peur que si les chrétiens les recueillaient ils n'en fissent des reliques et ne leur élevassent des chapelles, comme ils avaient déjà fait pour quelques suppliciés qu'ils vénéraient sous le nom de martyrs.

Les catholiques abandonnèrent Georges à la brutalité des païens, selon l'habitude de toute orthodoxie envers ceux qui s'en éloignent. Julien, enchanté de sa mort qui ranimait les passions du paganisme, n'en écrivit pas moins aux citoyens d'Alexandrie qu'ils auraient dû citer l'évêque sacrilége

devant le juge, car il existait des lois qu'il fallait respecter et chérir.

Il réclama peu de temps après les manuscrits de Georges, qui « devait en posséder beaucoup sur la philosophie, la rhétorique et la doctrine impie des Galiléens ; manuscrits qu'il voulait faire entièrement disparaître ».

Il écrivit à saint Basile, son ancien condisciple, qui ne le ménageait pas dans ses discours : « Tu oses me diffamer et dire que je suis indigne de porter la couronne. Ignores-tu donc que je suis sorti de la race du grand Constantin ! Je t'ordonne de tenir prêtes sur la route de Césarée, où je dois passer incessamment, mille livres pesant d'or; si tu y manques, attends-toi au renversement de cette ville et de ses églises, auxquelles je substituerai les temples et les statues des dieux. » On croit que le montant de cette somme a été singulièrement amplifié, car mille livres d'or devaient être difficiles à trouver dans Césarée.

Pendant que le monde religieux s'agitait en Orient, les évêques des Gaules poursuivaient modestement leur œuvre de propagation et obtenaient des résultats que l'œil du pouvoir absent ne venait pas contrarier.

Julien, qui avait permis aux Juifs de reconstruire le temple de Jérusalem, vivait alors avec la plus grande simplicité dans Antioche, et tirait vanité de rendre la justice à tous sans distinction de croyances religieuses. Ammien le blâme néanmoins d'avoir fait exécuter Gaudence et Julianus, anciens vicaires de la Syrie, auxquels on ne reprochait que leur vieil attachement pour Constance. Les auteurs chrétiens ajoutent que l'Oronte charriait tous les jours dans ses eaux une infinité de corps de malheureux qu'on égorgeait, et que l'empereur faisait des sacrifices humains pour consulter l'avenir dans les entrailles des victimes : anecdotes peu vraisemblables, car Eutrope, qui suivait partout Julien, dit que ce prince persécuta le christianisme, mais sans faire répandre le sang de ceux qui en professaient les dogmes.

L'hellénisme eut alors à déplorer la perte des temples

d'Apollon qui furent brûlés à Daphné et à Rome. Si l'on n'eût porté de prompts secours à ce dernier les livres des sibylles auraient été consumés. Julien accusa les chrétiens de ces incendies, fit fermer la grande église d'Antioche, prétendant qu'on avait longtemps désiré dans cette ville la destruction du beau temple de Daphné. « Il n'est plus aujourd'hui, disait-il, ce sanctuaire auguste. La négligence de ceux qui le gardaient vient de le livrer à l'audace des athées (des chrétiens). » Ammien prétend, au contraire, que le feu prit accidentellement par des cierges que le philosophe Asclépiades faisait brûler devant la divinité; sorte de vénération que le christianisme a conservée pour ses madones.

Les habitants d'Antioche, injustement accusés, s'irritèrent contre Julien. Ils étaient généralement attachés au nouveau culte, mais ils aimaient la satire et tous n'étaient pas des saints. Ils firent sur lui des vers dans lesquels ils se moquaient de sa mauvaise mine, de ses épaules étroites qu'il cherchait à étendre le plus qu'il pouvait, et de ses pas de géant quoiqu'il fût petit. Ils disaient que sa barbe ressemblait à celle d'un bouc et qu'elle était assez longue pour en faire des cordes. Ils l'appelaient *boucher* à cause du grand nombre de bêtes qu'il égorgeait dans les sacrifices, et dont il faisait manger la viande aux Gaulois de son armée et aux Pétulants qui s'accommodaient fort bien de ces sortes de cérémonies où le vin n'était pas épargné. Ils prétendaient enfin qu'il avait renversé le monde parce qu'on voyait sur ses médailles un taureau couché sur le dos.

363-367. Piqué de ces railleries, il composa une invective contre les habitants d'Antioche et l'appela *Misopogon*, autrement l'ennemi de la barbe. Dans cet écrit, auquel Libanius prit part, l'empereur représente ses critiques comme adonnés au luxe, au libertinage, à la bonne chère et à la passion du théâtre. On y trouve de l'esprit, force railleries quelquefois piquantes, mais souvent assez froides. Quand cette invective fut répandue, elle eut beaucoup de succès, comme tout ce qui émane d'une plume impériale. Oubliée à la mort de son

auteur, elle devint l'objet des plaisanteries et du mépris des chrétiens.

Julien menaça les habitants d'Antioche de quitter leur ville et d'aller établir sa résidence à Tarse; mais d'autres soins l'empêchèrent de partir, car ils se disposait à faire la guerre aux Perses. Il fit consulter, dit Libanius, les oracles de Delphes, de Délos et de Dodone, qui lui promirent la victoire. Les aruspices, au contraire, lui conseillèrent d'abandonner ce projet, regardant comme de mauvais augure que les ouvriers employés à rebâtir le temple de Jérusalem en eussent été empêchés par des boules de feu sorties des fondations. L'auteur païen qui rapporte ce fait (Ammien) ne se doutait pas qu'il fournirait un argument aux chrétiens pour établir que ce temple, dont la destruction avait été prédite, ne serait jamais réédifié. On consulta les hommes de guerre : tous regardèrent l'entreprise comme étant hérissée de difficultés et de périls. L'autorité des philosophes et des magiciens l'emporta. Julien partit au printemps, entra dans la Perse avec une armée de soixante-cinq mille hommes, sept cents galères et quatre cents navires de charge. Il rappela, dans une harangue à ses troupes, les travaux de Trajan, de Vérus et de Sévère chez les Perses, la vengeance qu'elles avaient à tirer de défaites récentes et du saccagement d'un grand nombre de villes romaines.

« Ces paroles, dit Ammien, furent applaudies par les soldats, et principalement par ceux de la Gaule, qui avaient vaincu tant d'armées et reçu la soumission de tant de peuples. » Julien, après avoir réduit plusieurs places, franchit deux grands fleuves, poursuivit les Perses jusqu'à Ctésiphon, où il leur tua deux mille cinq cents hommes et n'en perdit que soixante-dix seulement. Il ne jugea pas à propos d'assiéger cette forte place, que le roi Sapor aurait secourue. Il se contenta de ruiner le plat pays et fit brûler sa flotte, afin de faire comprendre aux troupes qu'elles n'avaient rien à espérer que de la victoire.

Sapor, de son côté, fit incendier toutes les moissons et tous les fourrages sur la route que devait parcourir l'armée

romaine, ce qui la mit dans une cruelle extrémité et la força de changer de direction. Peu de jours après, les légions se trouvèrent en présence de l'armée ennemie, dans laquelle il y avait un grand nombre d'éléphants et de cavaliers revêtus de cuirasses de fer. Julien rangea ses troupes en bataille, ordonna l'attaque et fit un horrible carnage des Perses, qui commencèrent à plier.

Le fer de l'ennemi n'était pas ce qu'il y avait de plus dangereux pour les Romains. Il leur fallut subir les horreurs de la famine, car hommes et chevaux avaient consommé toutes leurs provisions. S'ils s'écartaient un peu pour aller au fourrage, les Perses, embusqués dans les vallons, tombaient sur eux et leur faisaient éprouver de grandes pertes. Julien, ayant un jour appris que ses fourrageurs étaient attaqués, sortit bouillant de colère, sans cuirasse, n'ayant qu'un bouclier qu'il avait trouvé sous sa main, et s'élança parmi les siens, où il fut percé d'une flèche qui lui entra jusque dans le foie. Ses troupes l'enlevèrent et combattirent avec tant d'acharnement qu'elles tuèrent cinquante satrapes. La nuit seule fit cesser le carnage.

Le combat s'était donné le 26 juin. Julien, transporté dans sa tente, dit aux généraux qui l'entouraient : « Il est temps de quitter la vie ; ce que la nature me redemande, je le lui rends avec joie ; car toutes les maximes des philosophes m'ont appris combien l'âme est d'une substance plus heureuse que le corps. Je sais aussi que les immortels ont souvent envoyé la mort à ceux qui les révèrent comme la plus grande des récompenses. » Il réprimanda ses officiers qui fondaient en larmes, et mourut le lendemain.

Les philosophes et les païens furent inconsolables de sa perte. Libanius voulut se percer de son épée. Un courrier, porteur de la fatale nouvelle, fut massacré à Carres. Les uns disaient qu'il avait perdu la vie par trahison comme Achille ; d'autres, qu'il avait été tué par le chef des chrétiens (1).

(1) Liban. pro. templis.

La joie et les invectives des évêques ne furent pas plus modérées que la douleur de leurs adversaires. Théodoret prétend que Julien ne fut pas plus tôt atteint qu'il recueillit du sang de sa blessure, le jeta en l'air en disant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Fait probablement apocryphe, qui n'est rapporté par aucun des personnages qui assistèrent à la mort du prince.

Saint Grégoire de Naziance célébra cet événement dans une lettre où il témoignait une joie aussi éloquente que peu mesurée : « Écoutez, nations ! écoutez, vous qui êtes aujourd'hui et vous qui viendrez demain ! Anges, puissances, vertus, écoutez ! la destruction du tyran est votre ouvrage. Le dragon, l'apostat, le grand et redoutable génie, l'ennemi du genre humain qui répandait partout la terreur, qui vomissait des blasphèmes contre le ciel, celui dont le cœur était encore plus souillé que la bouche est tombé. Cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur ! »

La nouvelle de cette mort se répandit comme l'éclair dans toutes les provinces. Des évêques dirent qu'elle leur avait été révélée ; Sabas avait entendu une voix criant dans le désert : « Le sale et abominable sanglier n'est plus au monde ! Il est temps de vous réjouir puisque l'impie a cessé de vivre et n'a pu trouver aucun secours de ses démons. »

Deux jours avant d'apprendre la mort de Julien, Libanius ayant demandé à un chrétien d'Antioche ce que faisait le *fils du charpentier* (1) : « Le créateur de l'univers, répondit le chrétien, que vous appelez par raillerie fils du charpentier, fait maintenant une bière. »

Saint Jérôme dit à son tour : « Julien, avant la guerre des Parthes, composa sept livres de blasphèmes contre Jésus-Christ et fut battu avec ses propres armes. Si j'entreprenais d'écrire contre lui, je recourrais à l'autorité des philosophes et des stoïciens, et je m'en servirais comme de la massue d'Hercule pour écraser ce chien enragé. » Jamais

(1) Greg. Naz. Or. cont. Julian.

pareille exaltation ne s'était produite, même du temps des plus horribles persécutions; c'est que Julien venait de réagir contre une société qui avait acquis des droits et que protégeaient les derniers édits. Ammien lui-même, ce païen au sens éclairé, blâme son héros d'avoir défendu aux chrétiens d'enseigner la rhétorique et la grammaire, à moins qu'ils ne renonçassent à leur culte. Il se moque de l'abondance de ses sacrifices, disant qu'il ne serait pas resté un bœuf en vie s'il fût revenu vainqueur des Perses.

On apprit avec déplaisir la mort de Julien dans la Gaule, car ses édits contre les chrétiens n'y étaient pas encore parvenus. On se rappelait seulement qu'il avait soulagé la misère du peuple, défendu le pillage aux soldats, rétabli les postes impériales, choisi de bons magistrats, puni les voleurs, rebâti plusieurs villes ruinées, et que ses victoires avaient préservé le pays de l'invasion des barbares.

La famille du grand Constantin, qui venait de s'éteindre, présente au point de vue religieux une physionomie particulière tenant à l'orthodoxie, aux sectes contraires et au retour de Julien à l'hellénisme. Tous ses membres, à la tête des armées, ont fait de grandes choses, qui se renouvelleront rarement dans les âges suivants; car désormais l'histoire sera plutôt l'épitaphe de l'empire que la narration de sa grandeur et de sa gloire.

Jovian. L'armée romaine, engagée dans la Perse, résolut de se
368. donner un empereur. Les généraux de Constance en demandaient un sorti de leurs rangs; les Gaulois, au nombre de quarante mille, voulaient en avoir le choix. Tous s'entendirent enfin pour nommer le consul Salluste, qui refusa la pourpre vu son grand âge et ses infirmités.

On élut Jovian, l'un des principaux officiers du palais. Il accepta, mais à condition que l'on se ferait chrétien. Ces choses arrangées, un enseigne de légion, ennemi personnel du nouvel Auguste, passa dans le camp des Perses, leur apprit la mort de Julien, la promotion de son successeur, qu'il leur dépeignit comme un homme de peu de courage et

pouvant être aisément vaincu. Sapor, profitant de cet avis, fondit sur l'armée romaine au moment où elle s'approchait de Dura, place voisine du Tigre.

Voulant en sortir quatre jours après, elle fut attaquée et rejetée dans la ville. Elle demanda néanmoins à marcher sur le Tigre, afin de gagner les terres de l'empire. Les généraux lui représentèrent que l'entreprise était téméraire, car on manquait de ponts et de bateaux pour traverser le fleuve, dont les Perses gardaient les deux rives et dont les eaux étaient gonflées.

L'armée, ne voulant rien entendre, marcha plusieurs jours dans la boue, sous les flèches de l'ennemi et privée de vivres, car les Perses avaient tout incendié sur les chemins qu'elle devait suivre; ses pertes étaient immenses. L'arrière-garde inhuma les corps de plusieurs généraux trouvés sur la route. On arriva enfin près du fleuve; comme on n'avait aucun moyen de le franchir, Jovian demanda cinq cents Gaulois de bonne volonté et nageurs habiles, dans l'espoir que leur exemple entraînerait le reste des troupes. Ils traversèrent le Tigre et firent main basse sur les postes qui gardaient l'autre rive. Ce coup hardi sauva l'armée romaine. Sapor, croyant qu'elle avait passé le fleuve et craignant l'arrivée des légions de la Mésopotamie, envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix, posant pour condition qu'on lui abandonnerait les cinq provinces conquises par Maximien au delà du Tigre, plus les villes de Nisibe et de Singare, presque entièrement peuplées de Romains.

Il eût été préférable, au point de vue de l'honneur national, de livrer dix batailles que de souscrire à de pareilles conditions; mais la misère des troupes les fit accepter. L'armée, ne craignant plus rien du côté des Perses, passa le fleuve, soit à la nage, soit sur des tonneaux ou sur douze petites barques transportées parmi les bagages. Des soldats, entraînés par le courant, furent engloutis dans les eaux. Enfin, on se mit en route à travers des plaines stériles dans lesquelles il ne se trouvait que de l'eau salée; on tua les cha-

meaux et les chevaux pour les manger. Cette marche désastreuse dura six jours, et toute l'armée aurait péri dans cet affreux désert si elle n'eût gagné le château d'Ur, où le gouverneur de la Mésopotamie avait envoyé quelques vivres. Jamais l'antiquité n'avait essuyé de retraite plus désastreuse; il a fallu quinze siècles pour que d'autres guerriers, enlevés eux aussi des rives de la Seine, éprouvassent sur la Bérésina les mêmes défaites que leurs devanciers avaient subies sur les bords du Tigre.

L'armée partit du château d'Ur et retomba dans les privations qu'elle avait endurées. Les soldats auraient été contraints de se manger les uns les autres si le reste des chevaux égorgés ne leur eût permis de renoncer pour quelques jours à cet horrible expédient. Tous, ayant abandonné leurs armes, arrivèrent enfin à Thisophata, où ils reçurent quelques secours de Sébastien et de Procope, gouverneurs de la province.

Enfin ils parvinrent à Tarse. Le corps de Julien y fut inhumé hors la ville, en face du tombeau de Maximien, cet autre persécuteur des chrétiens. Les mimes qui l'accompagnaient s'étaient permis, selon l'usage du paganisme, des farces indécentes et de piquantes railleries sur sa mort et sa défaite. Ammien regretta que les cendres de ce dernier des Constantins ne reposassent pas sur les bords du Tibre.

Les habitants de Nisibe, ayant appris que l'on remettait leur ville aux Perses, demandèrent à la défendre; mais le traité dut prévaloir sur leur patriotisme et leur volonté de la conserver à l'empire. Zozime a jeté un blâme sévère sur Jovian et l'accuse d'avoir sacrifié les intérêts de la patrie. La faute en était plutôt à Julien, dont l'ambition et l'étourderie avaient causé cet immense désastre, d'où l'on devait fatalement sortir. Agathias n'est pas plus impartial que Zozime quand il écrit, deux siècles après l'événement, que Jovian a trahi Nisibe par son empressement à quitter la Perse.

Jovian, rentré sur les terres de l'empire, envoya des messagers dans les provinces pour annoncer son avénement à la pourpre. Malarik, de race franque et général expérimenté, partit pour la Gaule, dont il était nommé gouverneur.

Jovian s'occupa de rendre la paix à l'Église en évitant l'hérésie d'Arius ; il reconnut la religion chrétienne comme étant celle de l'empire (1) et rétablit dans l'armée le *labarum* et la croix supprimés par Julien. Il rebâtit des églises et obligea le comte Magnus, qui avait brûlé celle de Bérite, à la rétablir à ses frais (2). Il défendit, sous peine de mort, le mariage des vierges consacrées à Jésus-Christ que Julien avait encouragé (3).

Tels furent les actes du nouvel empereur. Les auteurs chrétiens les approuvent ; les païens au contraire leur donnent un caractère d'iniquité, de violence et de tyrannie. Libanius dit que tout homme qui voulait parler contre les dieux était respectueusement écouté, tandis que les prêtres païens et les philosophes étaient livrés comme des criminels à la justice et contraints par des tortures à déclarer ce qu'ils avaient reçu de Julien pour leurs sacrifices, à le restituer s'ils ne voulaient pas rester dans les prisons ; enfin que les temples étaient abattus ou demeuraient à moitié bâtis, pour prêter à rire aux chrétiens.

D'autres auteurs se sont placés au milieu de ces appréciations extrêmes. Thémistius, philosophe païen, loue Jovian d'avoir fait une loi laissant à chacun la liberté de professer sa religion commme il l'entendrait. Eunape, à son tour, le félicite d'avoir honoré les philosophes amis de Julien et le blâme seulement de les avoir laissé maltraiter par les chrétiens. Cette conduite de Jovian prouve qu'il cherchait plutôt à concilier les esprits qu'à les comprimer par les châtiments et la crainte. Il était orthodoxe, car il ordonna de rendre

(1) Soz., lib. VI, cap. III.
(2) Theod., lib. IV.
(3) Cod. Theod., t. XXV, lib. II.

les églises aux évêques qui avaient conservé la foi de Nicée, et manda saint Athanase dans Antioche pour combattre les ariens, arrivés en foule à la cour. Jovian leur dit qu'il détestait les divisions, remit aux catholiques une église nouvellement bâtie dans la même ville et réunit un concile dont les décisions furent contraires à l'arianisme.

364. Pendant que ces choses se passaient en Orient, Lucilien, gouverneur de l'Illyrie et beau-père de Jovian, vint dans la Gaule pour s'enquérir de la conduite de quelques officiers. L'un d'eux, fort compromis, se plaça sous la protection des soldats bataves, auxquels il fit croire que Julien vivait encore. Ces troupes soulevées tuèrent aussitôt dans Reims Lucilien et le tribun qui l'accompagnait. Valentinien, autre tribun qui deviendra bientôt empereur, fut assez heureux pour se sauver.

Cependant les troupes de la Gaule, ayant bientôt connu la vérité, envoyèrent assurer Jovian de leur soumission. Dans le même temps, celui-ci mourait sur la route d'Ancyre, après un règne de sept mois, asphyxié par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre ; chose remarquable que son prédécesseur Julien ait failli périr de la même manière à Lutèce. Saint Chrysostôme dit que Jovian mourut empoisonné. Ne serait-ce pas encore une petite insinuation répandue contre les païens, et trop légèrement accueillie par le grand évêque?

L'impératrice, qui allait avec son fils Varronien au-devant de son époux, apprit en chemin la mort de ce dernier et ne le vit jamais empereur. Elle passa le reste de ses jours dans la retraite avec ce fils, auquel on avait crevé un œil et qu'on aurait fait mourir s'il eût montré la plus petite velléité d'aspirer à l'empire.

entinien Occident. — Valens Orient. 4-365.

L'armée était à Nicée sans Auguste et cherchait à qui conférer la pourpre, lorsqu'on fit circuler le nom de plusieurs généraux. Salluste, préfet d'Orient, eut un moment quelques chances; mais il était païen et ne put réussir. Le choix tomba sur Valentinien, si heureusement échappé des Gaules lors

de l'assassinat de Lucilien. On cite l'anecdote suivante, prouvant l'affection qu'il portait au christianisme : un jour qu'il était dans un temple d'idoles avec Julien, il frappa le prêtre qui avait jeté une goutte d'eau lustrale sur son manteau, puis coupant la partie d'étoffe qui en avait été imprégnée, il la jeta aux pieds de Julien. Celui-ci, furieux, lui ordonna de sacrifier. Valentinien refusa et fut exilé à Thèbes. On le rappela lorsque les légions allèrent s'engager dans la Perse.

Valentinien était à Ancyre lorsqu'il apprit son élection. Il rejoignit l'armée, qui le proclama empereur dans une plaine voisine de Nicée. Élevé en soldat, il avait, dit-on, peu de respect pour la vie des hommes, et les punitions qu'il infligeait pour la plus petite faute étaient souvent un fléau plus grand que le mal qu'il voulait réprimer. Il défendit, sous peine de la vie, les sacrifices nocturnes, les cérémonies de l'ancien culte et les superstitions magiques (1).

Les païens de quelques villes, craignant que leurs temples ne fussent démolis, crurent les garantir en les faisant garder par des chrétiens; l'empereur prescrivit à ces derniers de laisser ce soin aux adorateurs des faux dieux.

365. Il ne voulut pas, à l'imitation de Constance, qui avait tout brouillé, se mêler de disputes religieuses et laissa le champ libre aux catholiques et aux ariens. Il concéda même certaines choses au paganisme en conservant l'autel de la Victoire que Julien avait rétabli, et ne fit pas exécuter sa loi contre les sacrifices nocturnes, parce que les païens se plaignirent aussitôt qu'elle ruinerait leurs plus augustes mystères.

Cette condescendance eut ses dangers, car elle fit maintenir Auxence, évêque arien, sur le siége de Milan, et chasser de cette ville le grand saint Hilaire qui travaillait à le faire déposer.

Valentinien, de retour à Constantinople, y fit proclamer

(1) Cod. Theod., t. III, p. 126-127.

Auguste son frère Valens, ignorant qu'il était arien. Tous les deux ne tardèrent pas à tomber gravement malades. Le palais était dans la consternation, lorsque le bruit courut que leur état tenait à des sorcelleries employées par les amis de Julien. On arrêta tous les philosophes, qui furent égorgés. Le fameux Maxime eut la tête tranchée à Éphèse, sa patrie. Bientôt les deux Augustes recouvrèrent la santé, mais on ne put rendre la vie aux malheureux qu'on avait si sottement accusés.

Valentinien attribua l'empire d'Orient à son frère, et se réserva l'Italie, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules et l'île des Bretons. Ils se partagèrent ensuite les armées. Jovin commanda les troupes de la Gaule; Germanien fut nommé préfet en remplacement de Salluste.

Valentinien vint à Lutèce, où il apprit que Procope levait en Orient l'étendard de la révolte contre Valens, et que les Allemands, enhardis par la mort de Julien, se représentaient dans la Gaule. Il voulait marcher contre Procope; son conseil l'en dissuada, ainsi que les délégués des villes gauloises envahies. Les Allemands lui envoyèrent alors des députés; mais ceux-ci, n'ayant reçu que des présents très-minimes, repartirent indignés et décidèrent leur nation à franchir le Rhin. L'empereur marcha contre eux, les força de repasser le fleuve et vint prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce.

366. L'année suivante, ils rentrèrent dans la Gaule et battirent Valentinien. Le corps des Bataves et celui des Hérules perdirent leur drapeau; le comte Carietton, commandant les deux Germanies, fut tué, et le comte Séverien dangereusement blessé.

Valentinien cassa le corps des Bataves, qui avait plié le premier, et commanda qu'on les vendît comme esclaves. Ils évitèrent cette punition en promettant de réparer leur faute. Ils attaquèrent, en effet, bientôt les Germains, les battirent et en firent un grand carnage (1).

(1) Zozim., lib. IV.

Dagalaïfe, auquel l'empereur avait confié le commandement de l'armée, n'osa les poursuivre. Le préfet Jovin, qui le remplaça, fut plus entreprenant et plus heureux : il les défit trois fois aux environs de Scharpone, sur la Moselle, et de Châlons-sur-Marne. Il leur tua plus de six mille hommes et prit un de leurs rois, que pendirent les soldats romains. De tous les peuples qui s'étaient aventurés dans cette expédition, il n'y eut qu'un très-petit nombre de détachements qui rentrèrent chez eux (1).

Cette campagne terminée, Valentinien alla prendre ses quartiers d'hiver à Reims, fit réparer les forteresses des bords du Rhin et recruta son armée parmi les Allemands fixés près du fleuve qu'ils avaient mission de garder. En Orient, Procope était battu, pris et décapité. On envoya sa tête à Reims.

Lampade avait succédé à Symmaque dans la préfecture de Rome. Lampade était chrétien et distribuait aux pauvres du Vatican l'argent que la populace demandait pour les jeux et les spectacles. Sa charité causa plusieurs séditions. Il y en eut une plus violente du temps de son successeur Juventius, au sujet de l'élection de l'évêque de Rome en remplacement de Libère, si persécuté sous Constance. On avait songé à Damase, prêtre espagnol. Pendant qu'on procédait à son élection, un diacre, nommé Ursicin, se faisait proclamer par une troupe de séditieux et sacrer par l'évêque de Tibur. Les deux partis en vinrent aux mains. Juventius, incapable de les contenir, se vit contraint de quitter la ville. Cent trente-sept personnes furent tuées dans la basilique de Sicinius où se tenaient ces assemblées. Damase l'ayant emporté, Ursicin et ses partisans furent bannis par l'empereur.

Les païens ont attribué ces luttes ardentes à des considérations bien mondaines : « Je ne nie pas, dit Ammien, que ceux qui désirent être évêques de Rome ne doivent faire tous leurs efforts pour y parvenir ; mais ils pourraient se contenter de vider leurs querelles entre eux. Cette dignité leur procure,

(1) Idat. fast.

en effet, un établissement sûr et des richesses venant des offrandes des dames. Ils sortent splendidement vêtus, portés dans de belles voitures, et font si bonne chère que leurs tables surpassent même celle des rois. Ces évêques, qui étalent ainsi leurs vices, seraient plus révérés s'ils ressemblaient aux évêques des provinces qui, sobres, simples, modestes, les yeux baissés, s'attirent l'estime et le respect des adorateurs du dieu éternel (1). »

Ce passage d'Ammien prouve que les hommes éclairés du paganisme avaient alors substitué le dieu éternel à leurs dieux, et la comparaison faite par le même auteur de l'évêque de Rome aux évêques plus modestes de la Province, laquelle tend à l'amoindrissement du premier, est donc une idée païenne. A la même époque, le préfet Prétextus disait au pape Damase : « Qu'on me fasse évêque de Rome et je me ferai chrétien (2). »

Ce pape faisait alors orner de fresques la crypte qui portait le nom de saint Calliste et les célèbres tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, placés dans le puits de la Platonia des catacombes. Ces cavernes, qui s'étendent sous la campagne de Rome, n'étaient d'abord que de simples galeries formées par l'extraction de la pouzzolane, dans lesquelles les païens plaçaient les cendres de leurs morts. Les chrétiens ne tardèrent pas à s'y établir; mais, comme ils y déposaient des corps entiers au lieu d'urnes cinéraires, ils virent bientôt que cet ancien *columbarium* devenait insuffisant. Ils percèrent alors de nouvelles galeries, établirent des carrefours accédant, de distance en distance, à des salles où les morts étaient superposés dans la paroi des murailles. L'espace inoccupé fut couvert de peintures représentant Jésus-Christ, la Vierge, les prophètes et les apôtres; premiers types que l'on connaisse de ces grandes et saintes figures, œuvres remarquables servant de fil conducteur à l'art abâtardi depuis la

(1) Amm. Marc., lib. XXVII, cap. II.
(2) Hier. P. Sur. J. de Jer.

tradition païenne jusqu'au grand siècle de Léon X et de François Ier.

Les chrétiens avaient l'habitude de visiter les catacombes. Nous le tenons de saint Jérôme qui, faisant ses études à Rome du temps du pape Damase, dit : « Lorsque, dans ma jeunesse, j'étudiais les belles-lettres, j'allais avec mes camarades me promener au milieu des tombeaux des apôtres et des martyrs, pénétrer même assez souvent dans les souterrains creusés à cet endroit, et dont les parois sont, à droite et à gauche, garnies de squelettes.

« Ces lieux sont si obscurs qu'on croit voir se réaliser cette menace du prophète : *Qu'ils descendent vivants dans les lieux infernaux.* Une faible lumière se glissant par une étroite issue de la voûte tempère, par intervalles, la silencieuse horreur des ténèbres. Que si vous avancez plus loin, une nuit profonde vous environne, et ce vers de Virgile vous revient à la pensée : *L'horreur des ténèbres et jusqu'au silence, tout pénètre l'âme d'un effroi involontaire.* »

L'inhumation des chrétiens dans les catacombes était antérieure d'un siècle aux visites de saint Jérôme. Des papes y furent déposés depuis cette époque : nous citerons Damase, inhumé dans la crypte qu'il avait fait bâtir. On y célébrait de pompeuses cérémonies, surtout aux fêtes des martyrs. Cette ferveur s'étant ralentie vers le milieu du IXe siècle, on combla les ouvertures de ces galeries. Sixte-Quint les fit déblayer à l'époque de son pontificat.

Depuis ce temps, l'archéologie a fait des efforts plus ou moins heureux pour connaître quelques parties de cet immense sépulcre. Il était donné à notre âge d'arriver au résultat le plus complet et de découvrir la crypte du pape Calliste sous la bifurcation des voies *Appia* et *Ardeatina*. Cette crypte, la plus large et la plus élevée de toutes celles des catacombes, présente des voûtes à plein cintre qui lui donnent l'apparence d'une construction monumentale. Une de ses chapelles, anciennement revêtue de marbre et de porphyre, paraît avoir été le dernier asile d'un grand nombre

de papes du IIIe siècle, car on y a trouvé les tombeaux de Sixte II, d'Eutychien, d'Authère, de Fabien et de Lucius.

366. Le grand soutien de l'orthodoxie, saint Martin, était, avons-nous déjà vu, chassé de Milan par Auxence, évêque arien. Le saint, ignorant peut-être encore dans quel pays il porterait le feu de sa dévorante activité, se souvint que saint Hilaire, dont il tenait l'ordre d'exorciste, était de retour à Poitiers. La conformité de doctrine devait rapprocher ces deux grands hommes, d'autant mieux que saint Hilaire avait fait de sa ville épiscopale une espèce d'oasis catholique placée au centre du christianisme arien et du paganisme gallo-romain. Saint Martin se rendit près du grand évêque, que saint Jérôme appelle « le trône de l'éloquence latine ». Quelle part allait-il prendre à ses travaux? Il ne s'en rendait peut-être pas compte lui-même, quand la Providence le mena dans un lieu voisin de Poitiers nommé *Ligugé*, où il établit le premier monastère qui se soit élevé dans la Gaule. Cette maison fut bientôt remplie de moines, qui firent connaître au loin les vertus de son pieux fondateur; mais le saint, devenu évêque de Tours et voulant vivre plus que jamais à l'écart du monde, se renferma dans une cellule située à deux lieues de sa ville épiscopale, où il fonda le monastère devenu célèbre sous le nom de *Marmoutiers*.

Gratien, Auguste. 367. Que nous revenions aux affaires de l'empire, nous trouverons Valentinien grièvement malade dans son château de Nemay, voisin de Reims. Il ne fut pas plus tôt rétabli qu'il alla dans Amiens et songea à se donner un collègue. Fort de l'assentiment des légions campées non loin de la ville, il leur présenta son fils Gratien, âgé de huit ans, qu'elles proclamèrent Auguste le 24 août 367.

Valentinien, donnant bientôt cours à la dureté de son caractère, répudia sa femme Sévéra, qu'il accusait d'avoir abusé de sa qualité en achetant une terre bien au-dessous de sa valeur. Il épousa Justine, veuve de Magnence. Justine était arienne et d'autant plus dangereuse qu'elle cachait ses véritables sentiments et ne les faisait deviner que par l'aver-

sion qu'elle portait aux plus grands évêques. Elle devint mère de Valentinien II, ensuite de Galla, qui fut mariée à l'empereur Théodose.

Après avoir quitté Amiens, Valentinien alla passer l'hiver à Trèves, où il reçut de mauvaises nouvelles de l'île des Bretons. Les Pictes et les Calédoniens l'avaient envahie après avoir tué le comte Nectaride et fait prisonnier le duc Fallofaude. Il envoya dans ce pays Théodose, général habile, lequel partit de Boulogne avec les Bataves, les Hérules, la légion *Jovinienne*, la *Victorieuse*, et descendit à Douvres, d'où il marcha sur *Londinum* (Londres).

Théodose, ayant divisé ses troupes, fit attaquer simultanément les ennemis sur plusieurs points, les mit en déroute, leur reprit les bestiaux et le butin dont ils s'étaient emparés. La malheureuse ville de *Londinum*, accablée de misères, fit une ovation aux troupes venues pour la délivrer.

Théodose s'empara de certains districts de l'Écosse dont il fit une nouvelle province, car jusque là les Romains n'en avaient eu que quatre dans l'île : deux Bretagnes et deux Césariennes. La nouvelle porta le nom de *Valence* en l'honneur de l'empereur d'Orient Valens.

Les succès de Théodose ne devaient pas s'arrêter à la soumission de la Bretagne. Il combattit sur mer les Saxons qui venaient des bouches de l'Elbe sur des barques d'osier recouvertes de cuir, pour attaquer les frontières maritimes de la Gaule. Il passa ensuite dans l'île des Bataves, battit les Francs entre le Rhin et le Wahal, et reçut pour cette heureuse campagne le titre de *vainqueur des Francs*.

Nous devons placer ici le fait suivant rapporté par saint Jérôme et par Orose, qui paraissent y ajouter foi et le considérer comme un prodige. Il tomba dans l'Artois une pluie mêlée de laine, que les habitants d'Arras recueillirent avec vénération, prétendant qu'elle venait du ciel et lui donnèrent le nom de *manne*.

368-369. On eut à déplorer, en 368, la perte du grand saint Hilaire de Poitiers. La Providence permit que son élève et ami saint

Martin de Tours remplit dignement la place de cet ardent propagateur de la foi chrétienne et de l'orthodoxie dans la Gaule. Le préfet Jovin mourut dans la même année. C'était un chrétien fervent, qui avait été baptisé dans l'église de Saint-Agricole de Metz, devenue le monastère de Saint-Nicaise. Il fut inhumé dans cette église, où l'on a montré longtemps son tombeau. On lui attribue l'abbaye qui porta le nom de *Jovinienne*. Son successeur dans la charge de préfet fut Vivence, auquel sont adressées plusieurs lois qui figurent dans le code Théodosien.

L'une d'elles, assez curieuse, défend aux avocats de s'injurier, de prolonger les affaires et de recevoir d'autre salaire que celui qui leur sera volontairement offert. Heureuse époque que la nôtre où le désintéressement des légistes exempte le pouvoir de recourir à de pareilles mesures!...

Une autre loi établit dans chacun des quatorze quartiers de Rome un médecin payé par le trésor public pour avoir soin des pauvres, institution que le paganisme n'aurait jamais inventée.

Enfin le dernier rescrit que nous citerons met au courant des efforts de l'administration romaine pour entretenir les grandes voies de la Gaule. Il est enjoint à Vivence de veiller à ce que les voitures qui transportent des fardeaux aient des roues dont la largeur soit proportionnée à la pesanteur de leurs charges. Les maîtres de la cavalerie devront donner des ordres dans toutes les stations pour que les chariots des contrevenants soient retenus jusqu'à ce que l'empereur en ait ordonné la restitution (1).

Valentinien était encore à Trèves le 17 juin, réunissant une forte armée pour marcher contre les Allemands, lesquels, sous la conduite d'un de leurs rois nommé Rando, étaient entrés à Mayence au moment où l'on y célébrait une grande solennité religieuse et en avaient enlevé des hommes, des femmes et un butin considérable. Il partit pour Worms,

(1) Cod. Theod., t. II, p. 504.

où il était le 31 juillet avec son fils et ses meilleurs généraux. Ses troupes, comme on n'en avait pas vu depuis les premiers empereurs, rappelaient ces fameuses légions préposées à la garde du Rhin. Elles ravagèrent diverses contrées au delà du fleuve et attaquèrent les barbares, retranchés sur une haute montagne dans un lieu nommé *Solicinium* (Sültz). Tous les assiégés périrent, sauf un petit nombre qui parvint à se sauver. C'était un grand début pour le jeune Gratien. Valentinien manqua d'être tué dans une reconnaissance et perdit le chambellan qui portait son casque. Nous consignerons pour l'histoire de l'art que ce casque était relevé d'or et de pierreries, ornements fort à la mode depuis Constantin. Les Allemands vaincus demandèrent la paix et fournirent des otages. Valentinien et Gratien rentrèrent en triomphe dans Trèves, après avoir mis leurs troupes en quartiers d'hiver.

Le 30 septembre, l'empereur visitait Cologne et faisait élever sur la rive gauche du Rhin, depuis l'embouchure jusqu'à la source, une infinité de tours, de forts et de châteaux. La plus considérable de ces forteresses était au confluent du Necker et du Rhin, sur l'emplacement de la ville actuelle de Manheim. Pour activer ces constructions, il visita souvent ce dernier château, puis ceux d'Altrip et de Vérona (1). Celui-ci, dans lequel il signa plusieurs ordonnances, occupait un quartier de Bonn. Le 14, il était à Trèves. Ces châteaux ne s'élevaient pas sans opposition dans tous les pays ; car, tandis que l'on fortifiait la montagne de *Piré* située au cœur de l'Allemagne, les habitants se révoltèrent et assassinèrent les chefs et les soldats qui se livraient à ces travaux.

A la même époque, les curies des villes ne fonctionnaient qu'avec la plus grande difficulté. Constamment tracassées par les officiers de l'empereur, elles devaient user d'une extrême rigueur envers les contribuables, qui se plaignaient

(1) Amm. Marc. Hist., lib. XXVII.

depuis longtemps du despotisme de ces magistrats. Pour leur donner satisfaction, on avait crée en 365 un officier, pris en dehors de la curie et choisi par les citoyens, auquel on donna le nom de *défenseur* (1). Sa mission était de venir en aide aux malheureux et de surveiller les prélèvements opérés par les officiers municipaux. Cette institution a duré jusque dans le moyen âge, car les abbayes elles-mêmes ont eu des défenseurs connus sous le nom de *campions*.

Disons qu'ils n'apportèrent aucun adoucissement au sort des populations et ne les rendirent pas plus soumises. Les paysans, ruinés par le fisc, prirent les armes et pillèrent les domaines de leurs maîtres opulents qui s'étaient affranchis des charges publiques. Ceux-ci prirent la fuite et se réfugièrent dans les forteresses. L'insurrection de ces nouveaux Bagaudes fut réprimée, bien qu'ils eussent tué dans une rencontre Constantin, grand écuyer, beau-frère de Valentinien (2).

Voici le portrait qu'Ammien nous a laissé de ces Gaulois si terribles : « Ils sont, dit-il, très-querelleurs, et n'ont pas moins d'insolence que d'audace. Plusieurs étrangers ne pourraient supporter la fureur d'un seul ; c'est encore pis si sa femme vêtue de bleu s'en mêle. Elle gonfle sa gorge, se met en colère, fait jouer ses bras blancs comme de la neige, serre les mains, lève la jambe et rue des coups de pieds et de poings avec autant d'impétuosité qu'une catapulte dont on aurait desserré les ressorts... On ne voit enfin jamais parmi les Gaulois de gens qui, comme en Italie, se coupent le pouce, craignant d'aller à la guerre. » C'est dans le même chapitre qu'Ammien dit que passé Lyon on ne compte plus les distances par *milles*, mais par *lieues*.

370-374. Au soulèvement des Bagaudes succédèrent les ravages incessants de l'étranger. Les Saxons, toujours fixés dans les

(1) Cod. Theod. de Def., lib. I.

(2) Chron. Alex., p. 702.

marais du nord de l'Allemagne, recommencèrent à se jeter sur les frontières maritimes de la Gaule. Ils avaient déjà recueilli un grand butin et blessé Nannéius, comte de la rive saxonique, lorsque Valentinien envoya contre eux Sévérus, qui les épouvanta tellement qu'ils demandèrent à traiter. On leur accorda la paix, après avoir choisi les plus jeunes pour les incorporer dans l'armée romaine. Comme les autres s'en retournaient dans leur pays, on leur tendit une embuscade d'où pas un seul n'échappa, car ils étaient sans défiance, comptant sur la foi des traités. Cet horrible massacre eut lieu sur les terres des Francs, à *Deuson*, château situé vis-à-vis de Cologne, portant aujourd'hui le nom de Duitz.

Peu de temps après cette expédition, les Burgundes ou Bourguignons, peuple de race vandale, qui occupaient les bords de l'Elbe, la Lusace et la Thuringe, se présentèrent inopinément, au nombre de plus de quatre-vingts mille, sur la rive droite du Rhin. Valentinien les avait mandés pour la campagne qu'il voulait entreprendre en Allemagne contre le roi Macrien. A leur arrivée, il avait changé de politique, ne voulant pas donner à la race vandale un avantage trop marqué sur les Allemands. Les Bourguignons s'en retournèrent fort irrités, après avoir massacré les citoyens romains qui trafiquaient dans leur camp (1). Ces peuples, déjà connus par leurs ravages dans les Gaules du temps des empereurs Tacite et Probus, deviendront un des éléments de destruction les plus actifs de l'empire.

Ici nous trouvons plusieurs lois promulguées à Trèves par Valentinien. Par l'une, il ordonne aux jeunes gens venus pour étudier les arts libéraux à Rome d'y vivre avec modestie et de se conformer aux règlements, sous peine d'*être fouettés en public* et renvoyés de la ville, où ils ne pourront toutefois demeurer passé l'âge de vingt ans.

Par une autre ordonnance, il prescrit aux juges de distribuer équitablement les avocats de leur auditoire, surtout les

(1) Amm. Marc., lib. XXVIII, cap. XXIX.

plus habiles, afin que les parties puissent également être bien défendues. Notre civilisation n'a pas porté si loin la prévoyance envers les malheureux plaideurs. Enfin, nous trouvons une décision par laquelle il condamne les docteurs manichéens à de grosses amendes et confisque les lieux où ils répandront leurs doctrines. Il se prononce aussi contre les évêques donatistes, qu'il déclare indignes du sacerdoce (1).

Le comte Théodose, père de l'empereur du même nom, devint préfet des Gaules après un séjour de trois années dans la Bretagne, où il avait affermi l'ordre par ses victoires et la sagesse de son administration.

Valentinien, tranquille du côté des barbares, lança dans la même année les édits suivants : tout comédien en danger de mort qui aura reçu les sacrements ne pourra, s'il se rétablit, être contraint de remonter sur le théâtre ; preuve que chez les païens la profession d'acteur n'était pas libre. Les filles des comédiennes ne devront pas être obligées de suivre la condition de leurs mères quand elles désireront embrasser une vie plus grave.

Les aruspices et certains exercices de la religion païenne sont autorisés, pourvu qu'on n'y mêle pas de magie. Valentinien accorde divers priviléges aux pontifes et veut qu'on leur rende les honneurs dus aux comtes dans les provinces. Tels étaient les ménagements gardés envers le vieil hellénisme, dont la disparition ne pouvait être que l'œuvre de la persévérance et du temps. Qu'on ne soit donc pas surpris de voir encore au VIe siècle les évêques de la Gaule faire tous leurs efforts pour détruire les superstitions du paganisme et renverser les temples des idoles. On peut dire que, sous Valentinien, les deux religions marchaient de pair, et que les évêques se partageaient le monde romain avec les pontifes.

L'élément païen existait à Rome et dans les campagnes du monde entier ; la foi chrétienne, mélangée d'aria-

(1) Cod. Theod., t. V, lib. III.

nisme, dominait en Orient et dans les principales villes de l'Italie, de l'Espagne et de la Gaule. La tolérance des empereurs maintenait cette rivalité, et ce fut peut-être la raison qui fit tourner les évêques orthodoxes du côté des Francs pour en finir avec les schismes et les faux dieux.

La société romaine, mélangée sous le rapport des croyances religieuses, mettait souvent en présence dans les lieux publics et dans les salons des païens endurcis et des chrétiens fervents. Il se trouvait malheureusement parmi ces derniers des clercs qui n'avaient pas encore tout à fait rompu avec les désordres de leur vie passée. Ils s'introduisaient, grossièrement vêtus et la barbe inculte, près des femmes sous prétexte de les instruire, mais dans le but caché de capter leur confiance et d'en arracher des testaments. L'évêque Damase, qui devinait leurs vues secrètes, obtint de Valentinien une loi défendant aux chrétiens engagés dans les ordres ou menant une vie ascétique d'aller dans les maisons des veuves et dans celles des filles qui demeuraient seules, enfin de rien recevoir des femmes dont ils avaient la direction spirituelle.

Saint Jérôme, à qui nous devons ces détails, était alors à Trèves, entretenant des relations épistolaires avec les premiers évêques de la province, copiant les commentaires de saint Hilaire et son grand traité des synodes.

Le 6 septembre 372, l'empereur vint secrètement à Mayence pour surprendre Macrien, roi des Allemands. Malheureusement, des légionnaires passés trop tôt sur la rive droite du Rhin pour s'y livrer au pillage donnèrent l'éveil à l'ennemi qui s'enfuit dans les forêts. Les Romains ravagèrent vingt lieues de terres au delà de Mayence et donnèrent un roi aux Bucinobantes; lequel trouva le pays si ruiné, dit Ammien, qu'il abandonna le sceptre pour se mettre à la tête de quelques Allemands qui servaient dans la Bretagne.

Au mois de juin 374, Valentinien fit une nouvelle expédition en Germanie, ordonna d'élever le fort de *Robur*, auprès de Bâle, dans le village actuel d'Eichen, et plusieurs châ-

teaux au delà du Danube, dans le pays des Quades. Ces peuples, mécontents d'un pareil empiétement, s'opposèrent à la construction des forteresses. Le préfet des Gaules, Maximin, promit de les faire achever si l'on voulait nommer son fils Marcellin chef d'une province illyrienne. Marcellin n'eut pas plutôt obtenu cette faveur que, sous prétexte d'un arrangement avec les Quades, il manda leur roi Gabinius et le fit assassiner dans un festin. Les Quades indignés prirent les armes avec les Sarmates et fondirent sur l'Illyrie qu'ils pillèrent au moment où l'on s'occupait de la moisson. Deux légions furent détruites. La fille de Constance, qui traversait ce pays pour venir épouser Gratien, aurait été prise si elle ne se fût jetée dans Sirmick.

Valentinien voulait immédiatement partir pour l'Illyrie. Ses généraux l'en dissuadèrent, car le roi Macrien menaçait la Gaule avec ses Allemands. Il envoya seulement quelques troupes pour imposer aux Quades et remit sa campagne au printemps prochain. Macrien, ayant, sur ces entrefaites, attaqué le pays des Francs, fut tué dans une embuscade que lui avait dressée Mellobaudes, prince belliqueux de cette nation.

375. Valentinien laissa Gratien à Trèves et partit au commencement de la belle saison pour l'Illyrie avec sa femme Justine et Valentinien, son second fils. Au lieu d'y rechercher les assassins du roi Gabinius, provocateurs de cette guerre, il fit exécuter, à Carnonte, Faustinus, neveu de Vivence, préfet des Gaules, accusé de se livrer à la magie. Il passa ensuite le Danube, ravagea le pays des Quades, ce que Sébastien et le roi franc Mérobaud avaient déjà fait.

Les Quades, ainsi pourchassés, envoyèrent demander la paix. Valentinien parla avec tant de véhémence à leurs députés que, au moment où il menaçait d'exterminer leur nation, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, après douze années de règne. Son corps fut embaumé et porté à Constantinople.

Valentinien montra du zèle pour la religion chrétienne

sans oser pourtant anéantir le paganisme, qui s'était, il est vrai, modifié par la suppression de la magie, des devins et des aruspices.

On a toujours reproché à Valentinien une sévérité sauvage et irréfléchie que l'on comparait à la cruauté d'Aurélien. Son palais était rempli de terreurs (1). On n'entrait chez lui qu'en tremblant, car il avait près de sa chambre à coucher deux ourses apprivoisées, dont les noms étaient *Inoffensive* et *Paillette dorée*, qu'il ne nourrissait que de chair humaine. Il renvoya Inoffensive dans les bois, en récompense de ce qu'elle avait déchiré un grand nombre d'hommes (2).

Ammien prétend que les chrétiens honoraient comme martyrs les victimes de la tyrannie de Valentinien et consacraient leurs tombeaux aux *saints innocents*; qu'il avait ordonné de faire tuer trois hommes par curie dans un certain nombre de villes, et qu'il renonça seulement à ce projet quand le préfet Florentius lui eut demandé ce que l'on ferait dans les villes qui n'auraient pas trois décurions. Ces périlleuses fonctions mécontentaient donc également le prince au profit duquel elles étaient exercées et le peuple, qui en supportait les rigueurs.

Nous laisserons Valens gouverner l'Orient, combattre les Goths, favoriser les ariens, et faire brûler en mer un navire portant quatre-vingts prêtres catholiques, qui allaient à Constantinople pour défendre leurs frères orthodoxes persécutés.

Gratien dans la Gaule. — Valentinien II en Italie. 375.

Gratien n'avait que seize ans et demi lorsqu'il fut appelé à gouverner la Gaule. Son père l'avait formé de bonne heure aux travaux de la guerre en le menant avec lui dans toutes ses expéditions. Il avait pour précepteur le fameux Ausone, poëte de Bordeaux, connu par ses vers sur les principales villes de l'empire et surtout par son poëme sur la Moselle, dans lequel il a jeté les fleurs les plus vives, les

(1) Aus. Cons., p. 376.

(2) Amm. Marc., lib. XXIX, cap. III.

couleurs les plus fraîches, bien qu'en l'écrivant dans une langue qui se perdait. Ausone était chrétien, et l'on trouvera toujours extraordinaires la licence et la teinte de paganisme que l'on rencontre dans ses écrits.

Malgré les enseignements de son précepteur, Gratien montrait plus d'inclination pour les divertissements que pour les études sérieuses. Son plaisir était de tuer jour et nuit des animaux dans son parc, ce qui le fit comparer à Commode; flagrante exagération, car saint Ambroise dit qu'il rachetait ses défauts par de précieuses qualités.

Valentinien Ier n'eut pas plus tôt disparu de la scène du monde que l'on craignit des soulèvements parmi les troupes gauloises de l'Illyrie, moins acquises aux princes légitimes qu'à l'amour des révolutions. Elles conférèrent la pourpre au jeune Valentinien, frère de Gratien.

Gratien et Valens, n'ayant pas été consultés, auraient pu rejeter cette élection; ils l'acceptèrent néanmoins. L'Occident se trouva donc partagé entre Gratien et Valentinien II. Celui-ci eut l'Italie, Gratien la Gaule, l'Espagne et l'île des Bretons. Gratien rappela sa mère Justine, que Valentinien Ier avait répudiée, et fit trancher la tête à Maximin, préfet des Gaules, qui avait fait mourir plusieurs membres du sénat romain. Cet acte fut approuvé, mais on blâma l'exécution faite à Carthage du comte Théodose, qui s'était distingué dans toutes les provinces; indigne traitement causé par la jalousie des victoires qu'il avait remportées sous le règne de Valentinien (1).

376-378. L'année suivante, Valens députa le philosophe Thémistius dans la Gaule pour conférer avec Gratien. On ne dit pas sur quel sujet. Bientôt ce philosophe alla à Rome, où il prononça devant les sénateurs le panégyrique de Gratien, dans lequel il le félicitait de son mariage avec Constancie et de la remise des anciens impôts. Ausone, qui rapporte le même fait, ajoute que tous les vieux registres du fisc furent brûlés.

(1) Orose, lib. VII, cap. XXXIII.

Gratien fit une loi pour favoriser les hautes études chez les Gaulois, augmenter le traitement des professeurs dans toutes les grandes cités, et particulièrement « dans la très-illustre ville de Trèves (1) ».

Une race inconnue, qui jeta l'effroi même parmi les barbares, traversa à cette époque les *Palus-Méotides*, n'ayant d'autres habitations que ses chariots sur lesquels elle naissait et mourait. Nous voulons parler des Huns, venant des bords de l'Oxus et du Volga. Ils subjuguèrent d'abord les Alains, les incorporèrent dans leurs bandes, et s'emparèrent des districts occupés par la race gothique.

Les Wisigoths dépossédés demandèrent la Mésie à Valens, promettant d'embrasser la religion chrétienne. L'empereur y consentit et leur envoya des évêques ariens (2). Ulphias, le plus célèbre d'entre eux, prêcha d'abord le christianisme aux Ostrogoths, mais avec peu de succès, car ils brûlèrent les premiers néophytes dans leurs tentes. Cependant ils finirent par se soumettre, eux et les Wisigoths (3). Ulphias est le premier qui ait traduit l'Évangile dans la langue de ces peuples.

Les Ostrogoths, voyant les Wisigoths établis dans la Mésie, demandèrent aussi des terres à l'empereur, disant qu'ils étaient chrétiens et promettant de défendre les frontières de l'empire. Cet essaim de barbares épouvanta Valens. Il refusa de les avoir pour voisins. Les Ostrogoths passèrent le Danube, s'entendirent avec les Wisigoths et se posèrent fièrement ensemble sur le territoire des Romains, portant une égale haine à l'empire, qui leur refusait des terres, et aux Tartares, Huns et Alains, qui les avaient antérieurement dépossédés.

Valens, sur le point d'être attaqué, demanda des secours à Gratien ; celui-ci lui envoya plusieurs légions composées d'Allemands et de Gaulois, conduites par le Franc Frigérid.

(1) Cod. Theod., t. III, lib. II.

(2) Jornand., cap. xxv.

(3) Socrat. H. Eccles. IV. 33.

Mais ces troupes rétrogradèrent en chemin par ordre de Mellobaudes, qui gardait le Rhin et manquait de forces pour résister à l'ennemi. Mérobaud, roi des Francs, et le comte Ricomer, de la même nation, commandant les faibles légions d'Illyrie, furent battus par les Goths. On voit que les chefs francs occupaient les premiers rangs dans l'armée romaine, des places de confiance à la cour, et qu'un de leurs rois ne dédaignait même pas d'être comte des domestiques : fusion qui présageait déjà la fortune de cette nation quand le pouvoir échapperait à l'empire.

Pendant que l'Orient se voyait menacé par les barbares, les provinces occidentales étaient en proie à la peste et à une famine universelle. La contagion sévit particulièrement en Italie et dans la Gaule. La Belgique en fut infestée. Un poëte de l'époque prétend que les chrétiens s'en préservèrent en faisant le signe de la croix (1).

378. Gratien, voulant récompenser les services de son précepteur Ausone, l'appela à la préfecture des Gaules en remplacement d'Antonius, qui avait obtenu celle de l'Italie. Il fit une loi pour empêcher les assemblées de donatistes et d'ariens, à la recommandation du pape Damase, qui travaillait de concert avec saint Athanase et saint Basile à la réunion des Églises d'Orient et d'Occident; mission difficile, car l'Église latine portait ombrage à l'Église grecque, dont les patriarches et presque tous les évêques étaient ariens.

Alors Valens réclamait de nouveau la coopération de Gratien contre les Goths qui menaçaient d'envahir ses États. Gratien allait partir avec quelques légions, mais quarante mille Allemands venaient de passer le Rhin. Alors, loin de secourir l'Orient, il en rappela promptement ses troupes commandées par le comte Nannéius et le roi Mérobaud. Il se mit à leur tête et joignit les barbares auprès d'*Argentora* (Strasbourg). Les Romains, surpris d'avoir tant d'adversaires sur les bras, reculèrent d'abord; mais, après un

(1) Baron. Bibl. Pat., t. VIII.

effort énergique, ils tuèrent plus de trente mille hommes à l'ennemi et firent un grand nombre de prisonniers. Leur roi Triaric se trouva parmi les morts ; cinq mille seulement purent se sauver à la faveur des forêts. L'empereur passa le Rhin et attaqua si vigoureusement ces peuples dans leurs montagnes qu'ils furent obligés de se soumettre et de fournir des soldats à l'armée romaine, qui ne se recrutait depuis longtemps que de peuples vaincus.

Cette expédition terminée, Gratien, qui avait donné de grandes preuves de valeur, prit le nom de *Germanique* et partit pour aller au secours de Valens. Après avoir passé près du lac de Constance, il franchit le Danube pour arriver à Sirmick. Attaqué par les Alains, il les repoussa et fit prévenir l'armée d'Orient de son arrivée. Ricomer, porteur du message, le remit trop tard : la funeste journée d'Andrinople venait d'avoir lieu, l'armée de Valens était détruite, lui-même avait péri sur le champ de bataille. Cette désastreuse campagne pour Valens rendait Gratien maître de tout l'Orient.

Il sut alors que les Goths, profitant de leur victoire, ne se contentaient pas de ravager la Thrace et les pays voisins, mais qu'ils gagnaient les Alpes Juliennes pour descendre en Italie; enfin que les Quades et les Sarmates empiétaient aussi sur les terres de l'empire. Cet état de choses, qui menaçait la civilisation romaine, durait encore à la fin du même siècle et arrachait ces éloquentes paroles à saint Jérôme : « Je ne puis penser sans frémir aux malheurs de notre époque. Il y a vingt ans et plus que les pays situés entre Constantinople et les Alpes Juliennes voient tous les jours répandre le sang des Romains. La Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dace, la Thessalie, l'Achaïe, les deux Épires, la Dalmatie, l'une et l'autre Pannonies sont pleines de Goths, de Sarmates, de Quades, d'Alains, de Huns, de Vandales et de Marcomans qui les pillent, qui les ravagent, qui en emportent tout ce qu'ils y trouvent. Combien de femmes illustres, combien de vierges consacrées à Dieu, combien de personnes

libres et même de qualité ont été exposées aux emportements et aux outrages de ces hommes brutaux ! On a enlevé les évêques, on a tué les prêtres et les autres ministres des saints autels ; on a renversé les églises, on a fait manger les chevaux sur les autels de Jésus-Christ, et l'on a déterré les restes des martyrs. Tout retentit de gémissements et de cris, tout présente l'image affreuse de la mort. L'empire romain tombe par terre, et pourtant nos têtes superbes ne veulent pas fléchir sous la main du Tout-Puissant (1) !

Gratien, désirant repousser ces invasions, appela d'Espagne le jeune Théodose pour l'opposer aux Goths et aux Sarmates. Ce général remporta sur eux une victoire si complète qu'ils repassèrent promptement le Danube. A la même époque, la Gaule était ravagée par les Francs, les Suèves et les Allemands.

Théodose en Orient. 379-382.

Théodose avait si bien servi l'empire qu'il fut créé Auguste par Gratien. Il eut à gouverner l'Orient, plus une partie des provinces illyriennes. Le jeune Valentinien garda l'Italie, à laquelle il ajouta le reste de l'Illyrie. Gratien conserva la Gaule, l'Espagne et l'île des Bretons. Le préfet Ausone fut nommé consul.

Les trois empereurs, attachés aux institutions de Constantin, firent de concert une loi pour réprimer l'usurpation des comtes militaires sur l'autorité civile : « Les illustres comtes, dit-elle, et les généralissimes d'infanterie et de cavalerie n'auront aucune autorité sur les citoyens. De leur côté, les préfets du prétoire n'entreprendront rien sur les troupes placées dans leurs diocèses (2). »

On commença, vers cette époque, à prononcer le nom des Lombards, qui n'étaient pas ceux dont parlent Ptolémée, Tacite et Strabon. Ce peuple, qui désolera l'Italie deux siècles plus tard, venait des extrémités de l'Océan, de la

(1) Hier. litt. An. 396.

(2) Codicis., lib. I. Tit. 21, leg. 1.

Scandinavie, et s'était fixé au delà du Danube, aux environs de Sirmick. On pense qu'il était d'origine vandale.

L'année suivante (380), Gratien partit pour Milan et confirma la loi qui exemptait les comédiennes converties au christianisme de paraître sur le théâtre, quoiqu'elles y fussent tenues par leur naissance. Elles seront obligées de reprendre leur premier état si elles commettent, à l'avenir, des actes indignes du christianisme.

Il résulta des entrevues de l'empereur avec saint Ambroise et Valentinien II, établi dans Milan, la cassation de la loi qui accordait le libre exercice de toutes les religions. On défendit aux hérétiques de prêcher leurs dogmes, ce qui s'appliquait plutôt aux donatistes et aux autres sectaires qu'aux ariens, car ceux-ci étaient trop nombreux et trop accrédités pour qu'il fût possible de les attaquer si franchement.

De Milan, l'empereur partit pour Trèves, traversa le pays des Séquanes et la première Germanie. Il voyagea si promptement qu'il surprit et culbuta les Allemands, qui le croyaient toujours en Italie. Rentré dans Trèves le 14 octobre 381, il nomma préfet des Gaules Syagrius, alors maître de la milice, et partit pour Aquilée.

Il fit en 382 une apparition dans l'Illyrie, toujours molestée par les Goths, ordonnant des levées extraordinaires pour en garder les frontières. De retour en Italie, il prescrivit, d'après les instances de saint Ambroise, de renverser le fameux autel de la Victoire, s'empara des revenus destinés aux sacrifices et abolit les immunités dont jouissaient les vestales et les prêtres païens (1).

Ces actes rencontrèrent de l'opposition parmi les sénateurs attachés à l'ancien culte. Prétextus, le plus célèbre d'entre eux, prononça une éloquente harangue sur les maux du siècle et prétendit que les dieux antiques des Romains les abandonnaient pour les punir d'en avoir été abandonnés.

(1) Ambros., Epist. 11-12.

Symmaque fut choisi pour aller remettre ces doléances à Gratien. De leur côté, les sénateurs chrétiens se rendirent près du pape Damase, blâmèrent l'acte de leurs collègues et dirent qu'ils ne rentreraient plus au sénat si l'on y conservait l'autel de la Victoire. Saint Ambroise, instruit par Damase de ce qui se passait à Rome, pria l'empereur de ne pas donner audience à Symmaque. Celui-ci dit, en effet, qu'il ne put l'obtenir à l'instigation des *méchants*, appliquant cette injurieuse qualification à l'évêque de Milan (1).

Il y eut dans la même année 382 une famine très-grande à Rome. On en chassa tous les étrangers, qui se trouvèrent réduits au dénuement le plus complet. Ammien trouve cet acte d'autant plus indigne que, dans le temps où l'on expulsait de pauvres familles de la ville, on y retenait jusqu'à trois mille comédiennes et une infinité d'autres personnes attachées au théâtre. Saint Ambroise, ne pouvant s'exprimer avec moins de charité qu'un auteur païen, s'éleva contre cette politique si contraire à l'Évangile, cita l'acte d'un ancien préfet de Rome qui avait engagé les personnes riches à acheter des blés pour maintenir l'abondance dans la ville.

L'amour que Gratien portait à la religion chrétienne ne devait trouver sa récompense que dans le sein de Dieu. Il avait mécontenté ses principaux officiers en confiant à des barbares les premières charges de l'armée. Sa garde ne se composait que d'Alains transfuges. Ayant reconnu que les Alains étaients d'excellents archers, il en forma un corps de cavalerie légère susceptible d'être lancé contre les animaux et contre les hommes. On murmurait aussi de la confiance qu'il accordait aux chefs francs Mérobaud, Arbogaste, Bauton et Ricomer. Le premier avait été élevé au consulat, les deux derniers devaient y arriver l'année suivante.

Si l'on joint au mécontentement de l'armée la haine que le polythéisme portait à Gratien, on trouvera qu'il était en butte à beaucoup d'inimitiés. Les légions de Bretagne mur-

(1) Symm., lib. X., epist. 54.

muraient de leur côté, disant qu'on les laissait trop longtemps dans cette île, et s'y regardaient comme en exil. La sédition commença par elles.

Clément Maxime, d'origine espagnole, était à leur tête. Ce général, attaché d'abord à la maison de Théodose, où il rendait les plus bas services sous l'uniforme de garde (1), profita de l'élévation de son maître pour arriver aux grades militaires et fomenta l'aversion que les soldats avaient pour Gratien. Pacatus dit qu'il n'était pas cruel. Orose l'appelle homme d'action et de mérite, digne de l'empire s'il n'y fût arrivé par la tyrannie.

L'entreprise de Maxime ne parut pas d'abord très-dangereuse, vu qu'il avait peu de troupes sous ses ordres; mais, les ayant renforcées d'un grand nombre d'insulaires, il les embarqua et prit terre aux bouches du Rhin. Les contrées qu'il traversa se soulevèrent et s'attachèrent à son parti.

Gratien connut cette révolte lorsqu'il faisait la guerre aux Allemands. La défection se mit parmi ses troupes, que commandaient les comtes Bauton et Mérobaud. Il marcha néanmoins avec résolution contre Maxime et le rencontra près de Lutèce. On se battait depuis cinq jours (2), lorsque Mérobaud passa avec son armée du côté de Maxime. Gratien, se voyant abandonné, s'enfuit vers les Alpes pour gagner l'Italie. Les villes lui fermèrent leurs portes. Il entra, privé de suite, dans Lyon, où il fut atteint par Andragète, commandant la cavalerie de Maxime, qui le fit assassiner. Ce traître s'était approché de la ville dans une litière, en faisant répandre le bruit que c'était l'impératrice qui venait rejoindre son époux. Gratien s'empressa d'aller à sa rencontre, et au lieu de l'impératrice il ne trouva que des bourreaux (3). Ce malheureux, cruellement détrompé devant le fer des assas-

(1) Pacatus, p. 269.

(2) Prosper. Chron. — Dom Bouquet, t. Ier, p. 625.

(3) Sozom., lib. IV. — Socrat., lib. V, cap. II.

sins, invoquait Dieu de toutes ses forces et appelait saint Ambroise à son secours.

Il n'avait alors que vingt-quatre ans et succombait après en avoir régné sept. Trèves fut dans la consternation en apprenant sa mort. Tous ses serviteurs se sauvèrent du palais. Ausone s'enfuit à Bordeaux, sa ville natale. Le comte Balion, ami de Gratien, fut étranglé par les soldats bretons.

Les païens, selon Zozime, se réjouirent de la mort de Gratien, disant qu'il était justement puni de l'aversion qu'il portait aux dieux. Saint Ambroise rendit, au contraire, les plus grands honneurs à sa mémoire et protesta qu'il ne l'oublierait jamais dans ses prières.

L'édifice triomphal trouvé en 1832 à Paris, sur l'emplacement de l'église Saint-Landry, dans la Cité, paraît être un monument érigé en souvenir de la défaite de Gratien et de la victoire remportée par Maxime aux portes de Lutèce.

Des légendaires ont écrit que les Bretons amenés en Gaule par Maxime ne retournèrent jamais dans leur île; qu'il les colonisa, sous la conduite de Conan Mariadec, dans la partie de l'Armorique qui prit alors le nom de *Bretagne*; que ce Conan, voulant avoir des femmes pour lui et les siens, en demanda au roi de Cornouailles, qui lui envoya Ursule avec onze mille filles de son pays; que la flotte qui les portait fut battue par la tempête et jetée à l'embouchure du Rhin; enfin que ces vierges, toutes chrétiennes, tombèrent dans les mains des Huns qui les martyrisèrent à Cologne, parce qu'elles ne voulurent pas se livrer à leurs caprices. Défions-nous de cette légende, car Grégoire de Tours ne fait venir qu'un siècle plus tard les Bretons dans l'Armorique, lorsqu'ils furent chassés de leur île par les invasions saxonnes.

Maxime. L'empire se trouvait alors partagé entre Maxime, Valen-
383. tinien II et Théodose. Maxime, à l'imitation de ses prédécesseurs, s'établit à Trèves et fit déclarer Auguste son jeune fils Victor sous le nom de Flavius, si cher aux Gaulois.

Valentinien II, qui régnait à Milan, n'était pas sans inquié-

tude du voisinage de Maxime. Il envoya saint Ambroise à Trèves pour traiter de la paix avec lui. L'évêque rencontra, chemin faisant, le comte Victor, chargé de la même mission de la part de Maxime près de Valentinien. Maxime ne voulut donner audience à saint Ambroise que devant son conseil. Ambroise y consentit, bien que cette exigence fût contraire à la dignité épiscopale. Maxime lui dit que Valentinien aurait dû venir lui-même et se présenter devant lui comme devant un père. Saint Ambroise répliqua que le prince était bien jeune et qu'il n'y avait pas d'apparence que lui et sa mère consentissent à faire un si long voyage. Maxime l'engagea d'attendre le retour de Victor pour savoir quelle réponse il rapporterait. Pendant ce temps-là, saint Ambroise montra si peu de condescendance pour l'empereur qu'il le sépara de sa communion (1) tant qu'il ne serait pas réconcilié avec Dieu et n'aurait pas fait pénitence du meurtre de son prince. Victor revint de Milan sans avoir pu obtenir que Valentinien vînt à Trèves; le traité de paix n'en fut pas moins signé, et saint Ambroise partit satisfait du résultat de sa mission.

384-385. Les rigueurs dont Maxime usait envers les serviteurs de Gratien amenèrent un grand nombre d'évêques à Trèves pour solliciter en faveur des proscrits. Saint Martin de Tours s'y rendit dans l'intérêt des priscillianistes. L'empereur l'ayant engagé de manger à sa table, il refusa en disant qu'il ne pouvait s'asseoir auprès de celui qui avait privé un prince de la vie et un autre de l'empire. — Je ne suis pas l'auteur de la mort de Gratien, répliqua Maxime; les soldats m'ont contraint de prendre la pourpre et Dieu ne s'est pas montré contraire à l'entreprise puisqu'elle a réussi. L'évêque, vaincu par les soumissions de Maxime, accepta son repas que l'impératrice avait préparé de ses propres mains.

Alors saint Martin s'occupa de l'affaire des priscillianistes. Ces hérétiques, qui regardaient l'âme comme une émanation *consubstantielle* de la divinité, et les trois personnes de la Trinité comme trois acceptions diverses du même être,

(1) Paul. in Vit. S. Ambros.

renouvelaient les erreurs des manichéens et des gnostiques, condamnées par les conciles de Saragosse et de Bordeaux.

Priscillin, avec six de ses disciples et une dame de l'Aquitaine, avaient été dénoncés à l'empereur par des évêques espagnols à la tête desquels se voyait Idace. On les conduisit à Trèves pour y être jugés. Leurs accusateurs les accompagnaient. Saint Martin implora la clémence de Maxime ; mais, au lieu d'être écouté, il reçut l'ordre de communiquer avec les évêques espagnols. Il refusa et obtint cependant que le jugement serait différé. Les amis d'Idace jetèrent les hauts cris, accusant saint Martin d'être lui-même priscillianiste.

Maxime, qui professait un grand respect pour le saint, n'usa pas d'abord de rigueur envers lui, mais il condamna à sortir de la ville les évêques qui lui étaient attachés. « J'avais la douleur, dit saint Martin, de voir aller en exil un évêque nommé Hygin, si âgé qu'il n'avait plus pour ainsi dire qu'un souffle de vie. Il manquait même de vêtements et de tout ce qui pouvait lui être utile. Je fis remarquer aux officiers de la cour qu'il y avait inhumanité à chasser ainsi un vieillard... On me chassa moi-même. »

Ces évêques n'eurent pas plus tôt quitté Trèves que le préfet du prétoire condamna à mort Priscillin et ses disciples. Tous furent décapités après avoir souffert mille tortures. C'était la première fois que l'Église, oubliant les persécutions qu'elle avait endurées, faisait juridiquement couler le sang des hérétiques. Les orthodoxes n'ont jamais pu se rendre compte de la conduite de saint Martin dans l'affaire des priscillianistes. Ces sectaires, regardant l'âme comme une émanation consubstantielle de la divinité, étaient naturellement panthéistes ; s'ils niaient, d'un autre côté, l'unité trinitaire, ils étaient ariens. Or, quelle affinité pouvait-il y avoir entre leurs doctrines et l'orthodoxie de l'apôtre des Gaules ? Personne ne le devine ; aussi a-t-on dit, en voyant l'intérêt que l'évêque de Tours portait à ces hérétiques, qu'il n'y a pas de grand saint qui soit exempt de péché (1).

(1) Baron. Ann. Eccles., t. IV, p. 439-450.

Nous laisserons un instant les affaires de la Gaule pour revenir à Théodose, dont l'histoire s'identifie de plus en plus aux progrès du christianisme dans tout l'empire. Aussitôt créé Auguste à Sirmick, il voulut être baptisé par l'Église catholique; ce fut le premier empereur d'Orient qui adopta la foi de Nicée.

Il livra plusieurs batailles aux Goths et leur fit chèrement payer leur succès d'Andrinople (1). Craignant que les Goths incorporés dans son armée n'y excitassent des séditions, il les fit passer en Égypte, sous la conduite d'Hormisdas, prince persan. Ils se soulevèrent en route; plus de deux cents périrent dans un engagement (2).

Les Goths du Danube ayant fait, en 380, une incursion dans la Macédoine, furent attaqués par Théodose et poursuivis jusque dans les montagnes de la Thrace. Cette expédition terminée, il vint à Constantinople, renvoya de son siége Démophile, évêque arien, qui ne voulait pas embrasser la foi de Nicée, et le remplaça par saint Grégoire de Naziance.

Il publia, le 10 janvier 381, sa loi célèbre défendant aux photiniens, aux ariens et aux eumoniens de tenir aucune assemblée, et remettant toutes les églises du monde aux catholiques. Sapor, un de ses plus illustres généraux, chargé de faire exécuter cette loi, chassa partout les ariens de leurs siéges et les remplaça par des orthodoxes. Les évêques d'Occident, réunis deux fois en concile, rendirent de publiques actions de grâces à Théodose et se réjouirent du bonheur de l'Église.

Les ariens n'opposèrent ostensiblement aucune résistance à l'autorité; ils se réunirent dans les bois et causèrent plusieurs séditions. Leurs évêques passèrent chez les Goths, après avoir juré la destruction de l'empire romain et de la catholicité.

Dans la même année, Théodose assembla le concile de

(1) Idat. Chron. — Prosp. Chron.

(2) Zozim., lib. IV.

Constantinople, où se trouvèrent tous les évêques de ses États. Saint Grégoire, dont la nomination au siége de cette ville déplaisait à la majorité de ses confrères, se démit, préférant l'union de l'Église à la conservation de sa dignité. On le remplaça par Nectaire, dont les opinions ne furent pas moins nuisibles à l'orthodoxie que celles des ariens. Le même concile défendit à ces derniers de bâtir des églises et prescrivit au fisc de s'emparer des lieux où ils avaient prêché depuis les derniers édits.

Une loi de la même époque ordonne d'enlever de Constantinople tous les corps placés hors de terre, soit dans des urnes, soit dans des tombeaux, et de les transporter à l'extérieur de la ville (1). C'était appliquer à cette capitale ce qui se faisait dans Rome à l'égard des sépultures. Il n'y eut d'exception que pour l'église des Saints-Apôtres, où l'on continua de déposer les restes des empereurs et des évêques de cette illustre métropole.

Arcade, fils de Théodose, fut déclaré Auguste le 16 janvier 383. Il n'avait alors que cinq à six ans. Lorsque Théodose eut appris la mort de Gratien, il donna l'ordre de réunir une armée pour marcher contre Maxime et sauver au moins les jours de Valentinien. Mais, ayant eu connaissance du traité de paix conclu par la médiation de saint Ambroise, il changea de résolution, d'autant mieux que Maxime lui envoyait son grand chambellan, non pour s'excuser d'avoir pris la pourpre, mais pour lui proposer une alliance contre les barbares ou lui déclarer la guerre s'il refusait de le reconnaître.

Théodose accorda tout ce que lui demandait Maxime. Il le fit même proclamer en Égypte, ordonnant d'exposer ses images dans Alexandrie. Il n'ignorait pas, toutefois, que celui-ci convoitait l'Italie et désirait s'en emparer; mais avant que ce projet se dévoilât, Théodose se contint et envoya faire la guerre aux Huns, que Ricomer, général de la cavalerie, battit aux environs d'Édesse.

(1) Cod. Theod. 12. T. I, lib. CIII.

Cependant les édits de Julien avaient fait retomber l'Égypte sous le joug des faux dieux. On y sacrifiait des victimes, on brûlait de l'encens sur les autels et l'on faisait des festins profanes sur les places publiques. Des prêtres de Bacchus, couverts de peaux de chèvres, couraient comme des insensés, assommaient les chiens qu'ils rencontraient et se livraient à mille folies dignes de leur dieu. Théodose se contenta d'abolir ces ridicules extravagances; mais les moines, allant plus loin que les édits, trouvèrent bon de brûler les temples et les idoles. Zozime dit que tous les monuments du paganisme furent démolis de fond en comble, qu'on ne pouvait sans péril croire qu'il y eût des dieux ni regarder le ciel pour adorer les astres.

Il est probable que Zozime est dans le vrai, car on sait par les auteurs ecclésiastiques que les chrétiens firent main basse sur les plus beaux édifices de l'Orient. Nous ne citerons que les plus célèbres. Les habitants d'Apamée étaient tellement attachés à leur temple de Jupiter qu'ils faisaient venir des Galiléens et des paysans du mont Liban pour le garder. Saint Marcel, ancien solitaire de Bérée, était évêque de cette ville. Porteur de l'édit impérial qu'il interprétait à sa manière, il se fit accompagner de soldats conduits par deux tribuns et démolit le fameux temple, au grand désespoir des Apaméens. Ce monument, entouré de colonnes et d'une galerie superbe, était si solidement construit qu'on fut obligé d'employer la mine pour le renverser.

Marcel fut moins heureux devant le temple d'Allone. Après en avoir chassé le peuple avec ses moines, ses soldats et ses gladiateurs, il y mit le feu; mais s'étant malheureusement trop éloigné de sa troupe, il fut enlevé par une bande de païens qui le jetèrent dans le brasier ardent qu'il venait d'allumer (1).

L'Égypte avait deux temples de Sérapis, divinité très-révérée sur le déclin du paganisme, car son culte se prêtait

(1) Sozom., p. 726.

à toutes sortes d'adorations. Le plus ancien de ces édifices, situé au milieu des nécropoles de Memphis, possédait le premier titre à la vénération des Égyptiens, car le bœuf *Apis* était inhumé dans son enceinte. Dès l'époque de Strabon, ce *sérapéum*, envahi par les sables du désert, avait été abandonné (1).

Le second temple du même dieu existait dans Alexandrie. Héritier de la vénération que l'on portait à son aîné, embelli des arts de l'Égypte et de la Grèce, les Alexandrins tenaient à le conserver et s'étaient armés pour le défendre.

Dans leurs rangs se voyaient tous les philosophes de la ville, ayant à leur tête les deux célèbres grammairiens Hellade et Hammone, le premier pontife de Jupiter, le second d'un singe (2). L'évêque Théophile s'en empara après une lutte sanglante, le livra au pillage et le démolit de fond en comble.

Il n'y eut pas moins d'opposition quand on ruina les temples de la Grèce. Les habitants de Thessalonique se soulevèrent et tuèrent un lieutenant de l'empereur. Théodose en fut si courroucé qu'il prescrivit un massacre général dans cette ville. Les soldats, ne lui obéissant que trop bien, égorgèrent tout le peuple réuni dans le cirque, sans distinction des innocents et des coupables. Saint Ambroise, irrité d'une pareille barbarie, refusa l'entrée de son église à Théodose et le soumit à la pénitence.

La lutte du christianisme contre les anciennes croyances procéda dans certains districts de la Gaule avec autant d'ardeur qu'en Orient. Saint Martin de Tours, suivi d'une troupe de moines, détruisit, à l'imitation de Marcel et de Théophile, les temples existants sur tous les points de son diocèse. Il fit combler les fontaines, abattre les arbres consacrés et briser les pierres druidiques. Ayant un jour aperçu dans la cam-

(1) M. Mariette y a recueilli un grand nombre d'objets curieux qui font l'ornement de notre Muséum égyptien.

(2) Socrat., lib. V, cap. XVI.

pagne une procession qui portait de longues bannières et croyant qu'il s'agissait d'une cérémonie païenne, il courut au-devant du cortége pour lui barrer le chemin. C'était simplement un mort que l'on portait en terre (1). Les autres évêques de la Province furent moins ardents ou n'eurent peut-être pas à leur service autant de moines que saint Martin; car ce ne fut guère que sous la première race de nos rois que saint Ouen et saint Romain se livrèrent aux mêmes expéditions.

Du temps de saint Martin, les capitales de la Narbonnaise étaient seules pourvues d'évêques dont les siéges devinrent des archevêchés. Les cités de second ordre, n'ayant que des chorévêques qui gouvernaient sous la direction du métropolitain, furent alors élevées au rang de villes épiscopales et formèrent des églises suffragantes.

Les chrétiens avaient, dès cette époque, hors les villes et dans les campagnes, des cimetières particuliers dont ils augmentèrent le nombre à mesure que progressa la foi. Ils y élevèrent des petites chapelles, berceaux de nos plus anciennes églises rurales, autour desquelles vinrent se grouper les populations voisines. Cette agglomération forma nos paroisses, car antérieurement les maisons étaient disséminées dans les plaines et dans les bois.

On a fait de grandes recherches pour découvrir l'époque où ces paroisses ont été constituées. Nous croyons qu'il en existait déjà beaucoup dans la Gaule vers la fin du IVe siècle, puisque saint Jérôme prétend avoir écrit son traité contre Vigilance à la demande des saints prêtres Riparius et Didier, dont les *paroisses* étaient infestées des erreurs de cet hérésiarque.

Malgré les édits rigoureux de Théodose, le paganisme et les schismes n'en existaient pas moins dans l'Italie et les provinces. Justine, mère de Valentinien II, et secrètement

(1) In Vit. sancti Mart.

païenne, gouvernait la cour pendant la minorité de son fils, qu'elle entretenait dans l'erreur. Elle avait confié la préfecture de Rome à Prétextus, qui se montra toujours contraire aux chrétiens. Ce préfet mourut et fut remplacé par Symmaque, que les sénateurs avaient délégué l'année précédente à Milan pour demander la conservation de l'autel de la Victoire. Symmaque, qu'on ne voulut pas écouter alors, réclamait maintenant le rétablissement de cet autel et la restitution de quelques priviléges ôtés aux païens.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connaissance des dieux, écrivait-il aux empereurs, que l'expérience de nos prospérités passées? Nous devons être fidèles à tant de siècles et suivre nos pères qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle et vous dit : Grands princes, pères de la patrie, respectez mes années pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres. Ce culte a soumis l'univers à mes lois. C'est par lui qu'Annibal a été repoussé de mes murailles et les Gaulois du Capitole; c'est pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix. Nous la demandons pour nos dieux indigètes; nous n'entrons pas dans les disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs; nous voulons offrir des prières et non des combats (1). »

Cette requête, parée des fleurs de l'éloquence, obtint peu de faveur auprès de Valentinien. Saint Ambroise la combattit et démontra qu'elle était contraire à la foi et à la vérité, que la valeur des légions avait seule procuré la victoire sur les ennemis de Rome et que les empereurs idolâtres n'avaient point été exempts de calamités. Il rappela les infortunes de Julien qui avait interdit aux chrétiens l'enseignement et la parole ; il compara les anciennes vestales de Rome, vêtues de robes de pourpre et se faisant porter en litière par une multitude d'esclaves, avec les vierges chrétiennes qui consumaient leurs jours dans les veilles, les

(1) Symm., lib. X, lit. 54.

jeûnes et la pauvreté. Où sont les captifs, dit-il, que les païens ont rachetés, les pauvres qu'ils ont secourus (1)?

Symmaque, obligé de céder au torrent qui entraînait le vieux paganisme, se tut; mais lorsque la destruction des temples de l'Orient fut connue à Rome, Libanius prit la plume et adressa la lettre suivante à Théodose, lettre qui résume trop bien l'état des partis religieux, leurs animosités, leurs actes pour que nous ne la citions pas en entier :

« Constantin, croyant qu'il fallait adopter un autre dieu, se servit des trésors et des revenus des temples pour bâtir Constantinople, mais il ne changea rien au culte solennel. Si les maisons des dieux furent pauvres, les cérémonies demeurèrent riches. Son fils Constance s'abandonna aux mauvais conseils de faire cesser les sacrifices. Julien, *prince orné de toutes les vertus*, les rétablit. Après sa mort, l'usage des sacrifices subsista quelque temps. Il fut aboli, il est vrai, par Valentinien et par Valens, à cause de quelques novateurs; mais on conserva la coutume de brûler des parfums. Vous avez vous-même toléré cette coutume, en sorte que nous avons autant à vous remercier de ce que vous nous avez accordé qu'à nous plaindre de ce dont on nous prive. Vous avez permis que le feu sacré demeurât sur les autels, qu'on y brûlât de l'encens et d'autres aromates.

« Et voilà pourtant qu'on renverse nos temples! Les uns travaillent à cette œuvre avec le bois, la pierre, le fer; les autres emploient les mains et les pieds : conquête facile! On enfonce les toits, on sape les murailles, on enlève les statues, on renverse les autels. Pour les prêtres, il n'y a que deux partis à prendre, se taire ou mourir. D'une première expédition on court à une seconde, à une troisième. On ne se lasse pas d'ériger des trophées injurieux à vos lois.

« Voilà pour les villes. Dans les campagnes, c'est bien pis encore : là se rendent les ennemis des temples; ils se dispersent, se réunissent ensuite et se racontent leurs exploits;

(1) Ambros., libel. 2. Cont. Symm.

celui-là rougit qui n'est pas le plus criminel. Ils vont comme des torrents sillonnant la contrée, et bondissent contre la maison des dieux. La campagne, privée de temples, est sans yeux; elle est ruinée, détruite, morte. Les temples sont la vie des champs; ce sont les premiers édifices qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient parvenus jusqu'à nous à travers les âges; c'est aux temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, ses bœufs, ses moissons...

« Voilà la conduite des chrétiens. Ils protestent qu'ils ne font la guerre qu'aux temples; mais cette guerre tourne au profit de ces oppresseurs. Ils ravissent aux malheureux les fruits de la terre, et s'en vont avec ces dépouilles comme s'ils les avaient conquises et non volées.

« Cela ne leur suffit pas encore : ils attaquent les possessions particulières, parce que, au dire de ces brigands, elles sont consacrées aux dieux. Sous ce prétexte, un grand nombre de propriétaires sont privés des biens qu'ils tenaient de leurs ancêtres, tandis que leurs spoliateurs, qui, à les entendre, honorent la divinité par leurs jeûnes, s'engraissent aux dépens des victimes. Va-t-on se plaindre au pasteur (nom qu'on affecte de donner à un homme qui n'a pas certainement la douceur en partage)? il chasse les réclamants de sa présence comme s'ils devaient se trouver heureux de n'avoir pas souffert davantage...

« On prétend que nous avons violé la loi qui défend les sacrifices : nous le nions. On répond que, si aucun sacrifice n'a eu lieu, on a égorgé des bœufs au milieu des festins et des réjouissances : cela est vrai; mais il n'y avait pas d'autel pour recevoir le sang. On n'a brûlé aucune partie de la victime; on n'a point offert de gâteaux, on n'a point fait de libations. Or, si un certain nombre de personnes se sont rencontrées pour manger un veau dans quelque maison de campagne; si, couchées sur le gazon, elles se sont nourries de la chair de ce veau après l'avoir fait bouillir ou rôtir, je ne vois pas quelles lois ont été transgressées; car, ô divin empereur! vous n'avez pas prohibé les réunions domestiques.

Ainsi, bien qu'on ait chanté un hymne en l'honneur des dieux et qu'on les ait invoqués, on n'a point violé votre édit, à moins que vous ne vouliez transformer en crime l'innocence de ces festins. »

On voit comment procédaient les païens. Les sacrifices étaient défendus dans les temples : ils en faisaient chez eux et leur donnaient l'apparence de festins. C'était une de ces mille ruses dont useront toujours les oppositions pour éluder la loi qui les opprime.

Libanius continue : « Nos persécuteurs se figurent que par leurs violences ils nous amènent à la pratique de leur religion : ils se trompent; ceux qui paraissent avoir varié sont restés tels qu'ils étaient. Ils vont avec les chrétiens aux assemblées; mais, lorsqu'ils font semblant de prier, ils ne prient point, ou ce sont leurs anciens dieux qu'ils adjurent...

« En matière de religion, laissez tout à la persuasion, rien à la force. Les chrétiens n'ont-ils pas une loi conçue en ces termes : Pratiquez la douceur, tâchez d'obtenir tout par elle; ayez horreur de la nécessité ou de la contrainte? Pourquoi donc vous précipitez-vous sur nos temples avec tant de fureur? Vous transgressez donc aussi vos lois?...

« Mais, puisque les chrétiens allèguent l'exemple de celui qui le premier a dépouillé les temples (Constantin), j'en vais parler à mon tour. Je ne dirai rien des sacrifices, il n'y toucha pas; mais qui fut jamais plus rigoureusement puni que le ravisseur des trésors sacrés? De son vivant il vengea les dieux sur lui-même, sur sa propre famille : après sa mort, ses enfants se sont égorgés.

« Les chrétiens s'autorisent encore des exemples du fils de ce prince (Constance) : il démolit les temples avec d'aussi grands travaux qu'il en eût fallu pour les construire; il distribuait les édifices à ses favoris comme s'il leur eût donné un cheval, un esclave, un bijou, un chien. Eh bien! ces présents devinrent funestes à celui qui les accordait comme à ceux qui les acceptaient... De ces favoris, les uns mou-

rurent dans l'infortune, sans postérité, sans testament; les autres laissèrent des héritiers, mais qu'il eût mieux valu pour eux n'en point avoir! Nous les voyons aujourd'hui ces enfants qui habitent au milieu des colonnes arrachées aux temples; nous les voyons couverts d'infamie et se faisant une guerre à mort (1). »

Les moines, principaux instruments du pillage et de la destruction des temples, encoururent nécessairement la disgrâce du même auteur : « Quels sont, dit-il, les destructeurs de nos temples? Ce sont des hommes vêtus de robes noires, qui mangent plus que des éléphants, qui demandent au peuple du vin pour leurs chants et cachent leurs débauches sous la pâleur artificielle de leurs visages. »

Eunape, non moins antipathique aux moines, disait dans la vie d'Œdesius : « Il est une race appelée moines, hommes par la forme, pourceaux par la vie, qui font et se permettent des choses abominables!... Quiconque porte une robe noire et présente au public une sale figure a le droit d'exercer une autorité tyrannique. »

Enfin Rutilius a écrit que « l'île de Capraria, située en face de l'Italie, était souillée par des hommes qui fuyaient la lumière et qui s'étaient appelés *moines* parce qu'ils aspiraient à vivre sans témoins (2) ».

Pour les venger de tant d'injures, saint Chrysostome traitait les philosophes d'infâmes cyniques au-dessous des chiens, leurs modèles. Il les appelait porteurs de manteaux, de bâtons, de longues barbes, n'ayant que faiblesse et vanité, ce qui se reconnaissait à leurs œuvres qui n'étaient que fictions et comédies, tandis que les moines imitaient la vertu et le courage des apôtres (3).

Ce qui outra le plus les partisans de l'hellénisme fut la moquerie exercée envers les objets trouvés dans leurs sanc-

(1) Libanius. Pro Templis.

(2) Rutilii Itiner., lib. I, p. 405.

(3) Chrys. Hom. 17, p. 109.

tuaires. C'étaient des statues creuses adossées aux murailles et rendant des oracles; c'étaient des instruments de magie et les plus honteux simulacres. Les païens, se voyant démasqués, rendirent outrages pour outrages et se moquèrent de la vénération que leurs adversaires portaient aux restes des martyrs. « Au lieu des dieux de la pensée, disait Eunape, les moines obligent les hommes à adorer des esclaves de la pire espèce. Ils ramassent et salent les os des malfaiteurs condamnés à mort pour leurs crimes; ils les transportent çà et là, les montrent comme des divinités, s'agenouillent devant ces reliques et se prosternent devant des tombeaux couverts d'ordures et de poussière; sont appelés martyrs, ministres, intercesseurs auprès du ciel ceux-là qui jadis, esclaves infidèles, ont été battus de verges et portaient sur le corps la juste marque de leur infamie. Voilà les nouveaux dieux de la terre! »

Cette virulente polémique n'était pas du goût de tous les esprits. Il y eut même des païens indifférents et modérés qui, jugeant le christianisme au point de vue des faiblesses humaines, de l'amour des nouveautés et de l'empressement des femmes dont il élevait la condition sociale, convenaient que l'avenir appartenait au nouveau culte.

Théodose continua son œuvre, laissa déclamer les philosophes et les païens tant qu'ils restèrent dans de justes limites; mais lorsque Symmaque voulut faire travailler les chrétiens aux fortifications de la ville, il fut obligé de se justifier auprès de l'empereur au sujet des plaintes qu'ils avaient portées contre lui. Il paraît qu'elles étaient exagérées, car l'évêque Damase consulté les réduisit à leur juste valeur et rendit témoignage à la vérité.

Que nous revenions aux affaires de la Gaule, nous verrons Maxime craignant les armes de Théodose et laissant Valentinien régner en paix à Milan.

385-387. Saint Ambroise fit, en l'année 385, un nouveau voyage à Trèves pour maintenir la bonne intelligence entre les deux cours. Voici la lettre qu'il écrivit à Valentinien touchant son

entrevue avec Maxime : « Étant arrivé à Trèves, je me présentai dès le lendemain au palais. Un eunuque nommé Gallican vint à moi et me demanda si j'avais des lettres de Valentinien. Je lui répondis que j'en avais. Il ajouta que je ne pourrais obtenir audience ailleurs qu'au conseil : j'acceptai pour ne pas blesser vos intérêts. Lorsque l'empereur fut arrivé, on me fit entrer. Il se leva pour me recevoir et pour m'embrasser. Je restai parmi les sénateurs, qui étaient présents. On me pria d'avancer, et l'empereur lui-même m'appela.— Pourquoi voulez-vous, lui dis-je, donner le baiser de paix à celui dont vous méconnaissez la dignité? car si vous me regardiez comme évêque, vous ne me feriez pas paraître en cet endroit.— Maxime me dit : Vous êtes ému?— Ce n'est pas, répondis-je, de l'injure que vous me faites; mais c'est de la confusion de me trouver ici.

« Vous êtes déjà venu au conseil dans votre première légation ? — Je m'y suis présenté, il est vrai, demandant la paix pour un prince qui se regardait comme votre inférieur ; mais il est aujourd'hui votre égal. — Et de qui tient-il cette égalité? — Il la tient de Dieu, qui lui a conservé l'empire. — Pourquoi avez-vous dissuadé Valentinien de venir me voir à Trèves? — Parce qu'il arrêtait dans ce temps-là les Huns et les Alains, qui voulaient faire irruption dans la Gaule. Comparez sa conduite à la vôtre : Valentinien vous a renvoyé votre frère en vie, rendez-lui au moins son frère mort. Vous craignez, dites-vous, que les troupes ne sentent renouveler leurs sentiments pour Gratien en voyant transporter son corps en Italie. Pourquoi vengeraient-elles sa mort puisqu'elles l'ont abandonné vivant... (1)? » L'éloquence de saint Ambroise n'eut aucun succès près de Maxime. Les cendres de Gratien ne furent transportées au delà des Alpes qu'après la défaite et la mort du tyran.

Ce dernier drame ne se fit pas longtemps attendre. Maxime méditait l'invasion de l'Italie et devait y entrer au printemps

(1) S. Ambros. Valent. Consol.

de l'année 387. Saint Martin de Tours, qu'il avait consulté, l'en avait dissuadé en disant que s'il passait les monts il pourrait vaincre Valentinien, mais qu'il serait vaincu par Théodose. Ne prenant conseil que de son ambition, il laissa le gouvernement des Gaules à son fils et partit avec son armée pour Milan. Valentinien s'enfuit à Thessalonique où se trouvait Théodose. Ce dernier lui représenta devant sa mère Justine qu'il ne devait pas être surpris du mauvais état de ses affaires puisqu'il était hostile à la foi de Nicée, que le tyran lui-même favorisait (1). Il l'exhorta à prendre courage et réunit toutes les forces de l'Orient pour venger le sang d'un prince et la dépossession de son successeur. Saint Augustin loue Théodose d'avoir cherché à rétablir Valentinien sans songer à le faire mourir pour s'emparer de ses États (2).

L'Italie était conquise, Maxime reconnu dans Rome. Les places de Quaderne, de Bologne, de Modène, de Reggio, de Borcello et de Plaisance étaient ruinées par suite de leur résistance à l'usurpateur. Ceux de Milan voulaient abandonner leur ville; saint Ambroise les retint en disant qu'ils n'auraient rien à craindre s'ils faisaient pénitence et recouraient à la miséricorde de Dieu (3).

Maxime, après avoir épuisé toutes les ressources de l'Afrique et placé à la tête de son armée Andragathe, général de renom qui venait de fortifier les Alpes et toutes les rivières que pouvait franchir Théodose, marcha sur Aquilée où devait se décider le sort de l'empire.

Avant d'entrer en campagne, Théodose défendit aux apollinaires de tenir leurs assemblées, d'avoir des évêques et de résider dans les villes. Il prohiba les discussions publiques touchant la religion, car on se permettait, sur les places, des controverses insignifiantes et puériles qui n'avaient d'autre résultat que de blesser les saines doctrines et d'altérer la foi.

(1) Theodoret., lib. V, cap. xv.

(2) Aug. de Civ. Dei, lib. V, cap. xxvi.

(3) Ambros. ep. 61.

Qui croirait que Rome disputa longtemps pour décider si la monture sur laquelle Jésus-Christ entra à Jérusalem était un cheval hongre ou un cheval de bataille?

Théodose prohiba les alliances entre les chrétiens et les juifs, et les punit comme de véritables adultères, puis il envoya consulter sur le sort de son expédition saint Jean d'Égypte, qui passait pour un grand serviteur de Jésus-Christ (1). Le saint lui promit la victoire. On est surpris d'un pareil acte quand, d'un autre côté, la loi défendait sous peine de mort aux païens de consulter les devins et les enchanteurs.

Des Gaulois, des Bretons, des Allemands et des auxiliaires tartares conduits par Maxime allaient donc entrer en lutte avec les nations de l'Orient. Une foule de Huns et d'Alains vinrent se réunir à Théodose et tâchèrent d'entraîner ceux de leurs compatriotes qui servaient dans l'armée de Maxime. Celui-ci, s'imaginant que Théodose prendrait la mer pour venir l'attaquer, fit embarquer Andragathe avec un corps de troupes assez considérable ; mais Théodose, au contraire, se rendit en toute diligence à Thessalonique, traversa l'Illyrie et vint camper près d'Aquilée. Il livra une première bataille sur les rives de la Save et fut vainqueur. Maxime perdit tous ses vivres et une partie de ses bagages ; son porte-enseigne fut jeté dans la rivière et s'y noya.

Un second combat eut lieu près de Seisseg. La victoire fut vigoureusement disputée, mais aussitôt qu'elle eut incliné du côté de Théodose un grand nombre de transfuges vinrent se réunir à ses aigles. Maxime perdit la tête, et au lieu de se réfugier vers les Alpes il alla se renfermer dans Aquilée. Théodose en força les portes et trouva son rival distribuant de l'argent aux Maures de sa garde en les conjurant de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ces soldats effrayés le livrèrent eux-mêmes au vainqueur.

Maxime fut dépouillé des marques de la dignité impériale et conduit à trois milles de la ville les pieds nus et les mains

(1) Theodoret., lib. V, cap. XXIV. — Rufin., lib. II, cap. XIX.

liées devant les deux empereurs. Théodose lui reprocha sa perfidie, mais la compassion gagna bientôt son cœur. Le panégyriste Pacatus lui adresse les éloges suivants au sujet de cette émouvante entrevue : « Vous baissiez les yeux, vous changiez de couleur, vous lui parliez avec douceur et comme touché de sa position ; mais ce fut alors un bonheur que vous n'ayez pu suivre vos inclinations naturelles. Vos soldats entreprennent de vous venger malgré vous-même. On enlève le tyran de devant vos yeux et, pour ôter à votre clémence le droit de lui faire grâce, on lui tranche la tête quoiqu'il pût justement appréhender une mort plus rigoureuse. »

Ses statues partagèrent sa fortune. On les priva de leurs têtes auxquelles on substitua celles de son successeur. Cet usage existait depuis longtemps. Les médailles elles-mêmes éprouvaient ce genre de mutilations.

La défaite de Maxime à trois milles d'Aquilée a fait placer cette ville par Ausone, qui pleurait toujours son cher Gratien, au nombre des cités les plus illustres de l'empire.

Andragathe, général de la flotte, n'eut pas plutôt appris la défaite de son maître qu'il se jeta dans la mer et s'y noya. Lui-même avait égorgé Gratien ; il ne devait espérer aucun pardon.

Les frontières de la Gaule découvertes depuis le départ des légions étaient alors menacées de nouvelles tempêtes. Les Francs, sortis de leurs bois sous la conduite de Genebaud, de Marcomir et de Sunnon, ravageaient la Belgique, les deux Germanies et faisaient trembler Cologne. Ils repassèrent le Rhin quand ils furent gorgés de dépouilles. D'autres bandes, attaquées par les généraux Nannéius et Quentinus que Maxime avait laissés pour gouverner la jeunesse de son fils, perdirent beaucoup d'hommes et retournèrent en Germanie. Quentinus, après avoir passé le fleuve près de Nuitz, s'engagea si malheureusement dans leurs bois et leurs marais qu'il ne put ramener qu'un très-petit nombre de soldats.

Après la défaite de Maxime, Arbogaste, général de Théo-

dose, vint à Trèves et fit égorger le jeune Victor. Ce dernier fut avec son père et Andragathe les seules victimes de cette grande révolution. Il n'y eut, dit Pacatus, ni bannissements, ni confiscations. On retira seulement les charges à ceux qui les avaient reçues de Maxime et l'on exigea certaines restitutions. Saint Ambroise inspira ces actes de clémence, car, à sa prière, Théodose rappela de l'exil les filles de Maxime et les remit entre les mains de leurs parents. La mère du tyran, elle-même, eut part aux libéralités de l'empereur (1).

Théodose n'eut aucune vue ambitieuse sur les États de Valentinien et lui rendit tout ce qu'il venait de conquérir. Le seul acte d'autorité qu'il se permit dans ces provinces fut d'y mettre le catholicisme en honneur et de renvoyer les évêques ariens de leurs siéges. La plupart des sénateurs de Rome jugèrent prudent d'abandonner le paganisme.

ntinien II la Gaule. 7-391.

Valentinien II, maître des États de Maxime, vint bientôt à Trèves, où il apprit que les Francs avaient franchi le Rhin et ravageaient les deux Germanies. Arbogaste pressa le jeune empereur de marcher contre eux. Grégoire de Tours dit que Valentinien eut une conférence avec Marcomir et Sunnon, leurs chefs, qui lui donnèrent des otages et repassèrent le Rhin.

Valentinien, débarrassé de l'esprit de secte que sa mère Justine lui avait suggéré, gouvernait sagement à Trèves et s'efforçait d'imiter Théodose. Il chérissait même saint Ambroise, qu'il avait autrefois persécuté. Agé seulement de vingt ans, il montrait toute la gravité de l'âge mûr, et comme il se plaisait trop aux jeux du cirque, il fit tuer toutes les bêtes destinées à l'amphithéâtre et supprima ces spectacles. Personne, dit saint Ambroise, n'a été plus maître d'un esclave qu'il ne l'était de son corps et de ses sens. Ayant su qu'il y avait à Rome une comédienne qui corrompait la jeunesse par le charme de sa beauté, il l'appela à Trèves et ne la voulut voir ni en public ni en particulier. Il la renvoya

(1) Ambros. epist. 17.

même, afin d'apprendre aux jeunes gens à résister à certaines séductions pour lesquelles il n'avait que du mépris.

Valentinien tint le pouvoir encore deux années, sans qu'aucun événement vint troubler le calme dont jouissait la Gaule. Théodose et lui firent une loi par laquelle ils invitaient les voisins des terres abandonnées et les curiales à s'emparer de ces domaines sans formalité préalable, et leur en assuraient la propriété après deux années de culture. Cet abandon de terres en friche prouve encore une fois le malheureux état de la Province.

Arbogaste, Franc de nation, était depuis longtemps à la tête des armées impériales dans la Gaule. Fort de l'estime que lui portait Théodose, il gardait tellement Valentinien sous sa tutelle que le jeune Auguste, impatient de reconquérir son pouvoir, eut souvent l'intention de quitter Trèves pour aller à Milan se rapprocher de Théodose. Il avait même prié plusieurs fois celui-ci de venir au secours de son autorité, que méconnaissait Arbogaste. Une circonstance imprévue lui permit de s'éloigner, au grand mécontentement de ce général, pour attaquer les barbares qui se préparaient à franchir les Alpes et à se jeter sur l'Italie. Il partit pour Vienne avec ses troupes. Arbogaste, qui le suivit, le tenait enfermé dans le palais et donnait à des Francs dont il était sûr toutes les grandes charges de l'armée et de la maison impériale. Valentinien, ne pouvant supporter une telle servitude, s'assit un jour sur son trône et, avec l'expression d'une profonde colère, remit à Arbogaste des lettres par lesquelles il lui retirait le commandement des troupes. Le Franc insolent s'écria après les avoir lues : « Je ne tiens pas ma charge de vous et je ne vous reconnais pas le droit de me l'ôter ; » puis, déchirant ces lettres, il en jeta les morceaux par terre et se retira. Le prince, indigné, saisit immédiatement l'épée d'un garde pour tuer l'indigne général ; mais, se ravisant bientôt, il dit qu'il voulait s'en percer lui-même, puisqu'étant empereur il n'avait plus l'autorité. Cette scène fit juger à Arbogaste quels seraient désormais ses rapports avec

Valentinien. On tâcha de les réconcilier, car le prince, après avoir engagé saint Ambroise à venir le baptiser à Vienne, ajouta qu'il désirait le prendre pour caution de son accord avec le comte Arbogaste. Si le saint prélat eût pu se rendre dans cette ville, peut-être aurait-il prévenu l'horrible catastrophe qu'on eut bientôt à déplorer.

En effet, Valentinien, s'étant approché, peu de jours après, d'un groupe de soldats qui se divertissaient sur le bord du Rhône, fut saisi par des émissaires d'Arbogaste qui le pendirent avec son mouchoir pour faire croire qu'il s'était lui-même suicidé (1). Saint Épiphane prétend que les eunuques du palais l'étouffèrent pendant qu'il dormait et qu'on le trouva mort dans son lit (2).

Vienne fut consternée de l'horrible événement, mais rien n'égala le désespoir des deux sœurs de Valentinien, Justa et Grata, qui voulaient mourir avec leur frère bien-aimé.

Arbogaste ne manqua pas d'adresse pour faire prévaloir l'opinion que Valentinien s'était suicidé. Quelques personnes assez peu clairvoyantes le crurent; saint Ambroise fut d'un autre avis, car il se porta garant du salut du prince, ce qu'il n'aurait certes pas fait si le suicide eût été prouvé. Il ressentit même tant de chagrin du meurtre de Gratien et de Valentinien, auxquels il avait servi de père, qu'il eut un instant l'idée de quitter sa ville épiscopale; mais le devoir l'emportant sur les intérêts de sa propre tranquillité, il résolut de rester dans son Église et d'y gémir en paix.

Arbogaste fit rendre à Valentinien les honneurs dus à sa dignité. Son corps, porté à Milan, traversa les provinces méridionales de la Gaule au milieu des gémissements du peuple qui ne craignit pas qu'on lui en fît un crime. Justa et Grata suivaient le funèbre convoi. Comme on fut deux mois avant d'inhumer le corps, ces tendres sœurs, dit saint

(1) Philost., lib. II, cap. I.

(2) Ep. mens. 20, p 177.

Ambroise, s'enfermèrent pour pleurer dans le caveau où il avait été déposé, et l'on était obligé, chaque jour, de les en retirer presque mortes. Elles passèrent le reste de leurs jours dans le célibat, sans attachement pour le monde, n'aspirant qu'après le ciel, où elles devaient retrouver leur frère. Galla, troisième sœur de Valentinien, épouse de Théodose, ne montra pas moins de chagrin et remplit le palais de ses gémissements et de ses pleurs.

Le corps du jeune prince fut déposé dans un beau sarcophage en porphyre et placé près des restes de son frère Gratien.

Eugène. 392-393. Arbogaste eût assurément désiré l'empire ; mais, n'osant régner après la victime dont on lui imputait la mort, il préféra gouverner sous le nom d'un autre et choisit Eugène, sur le dévouement duquel il pouvait compter. Eugène, ancien maître d'école, était doué d'une certaine éloquence, à laquelle il devait, par l'entremise de Ricomer, la charge de grand maître du palais (1) et la fonction de secrétaire d'Arbogaste. Il était chrétien, mais si peu fervent qu'il devint l'espérance des païens de Rome ; car ils savaient qu'Arbogaste professait leur religion et ne doutaient pas que son protégé ne les favorisât quand viendraient ses luttes avec Théodose. Eugène fit part aux évêques de son avénement à l'empire. Saint Ambroise ne répondit pas ; cependant il lui adressa plus tard des lettres pleines de respect pour lui recommander certains personnages qui avaient réclamé sa bienveillante intervention.

L'ambitieux Eugène ne visa plus qu'à devenir maître de tout l'empire. Les païens l'y encourageaient. Avant de jeter le masque, il jugea prudent de donner le change à Théodose en lui envoyant une députation pour lui demander seulement de le reconnaître pour collègue et de cimenter avec lui la paix du monde (2). Ces délégués étaient des évêques

(1) Philost., p. 146.
(2) Rufin., lib. II, cap. XXXI.

ayant Rufin à leur tête. Arrivés en Orient, ils furent introduits dans le palais. Théodose, qui ne voulait pas reconnaître le rhéteur qu'un Franc venait de couronner, se plaignit du meurtre de Valentinien et en accusa Arbogaste. Les évêques montrèrent assez de faiblesse pour l'assurer qu'Arbogaste était innocent. Ils ne parvinrent cependant pas à le convaincre, car, aussitôt après leur départ, il réunit son armée et manda près de lui ses meilleurs officiers, au nombre desquels était Stilicon, que nous verrons gouverner l'empire et jouer un rôle très-important sous Honorius. Théodose fit encore une fois consulter saint Jean d'Égypte, qui lui promit la victoire.

Ces embarras venaient le surprendre au moment où il faisait des largesses à ceux qui bâtissaient des maisons à Constantinople, où il y dédiait une place portant son nom, au milieu de laquelle on dressait une colonne torse sur laquelle étaient représentées ses victoires sur les Goths et sur d'autres barbares.

Pendant que l'armée d'Orient s'organisait, Eugène faisait appel aux hommes de toutes les religions et principalement aux païens, qui lui étaient dévoués. On relevait à Rome le fameux autel de la Victoire, les sacrifices recommençaient, on consultait les entrailles des victimes, et les aruspices déclaraient qu'Eugène serait vainqueur. Pour habituer ses troupes aux fatigues de la guerre, il les envoya tenter le sort des armes contre les Francs. Arbogaste, qui les commandait, passa le Rhin auprès de Cologne, pilla et ravagea les pays des Bructères, des Chamaves, et ne rencontra d'autres ennemis que Marcomir, campé sur les montagnes avec quelques Ambivariens et des Cattes. Il en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers.

Eugène se présenta, lui aussi, sur les bords du Rhin à la tête d'une forte armée. Les rois saliens lui fournirent des recrues, puis il marcha sur l'Italie. A son approche, saint Ambroise quitta Milan, ne voulant pas conférer avec un prince qui avait rétabli l'autel de la Victoire et confisqué le

bien des églises pour le donner aux pontifes. On en était revenu au temps de Julien.

394. De son côté, Théodose s'avançait avec ses légions renforcées d'un grand nombre d'auxiliaires de l'Arménie, de l'Arabie et du pays des Ibères; car il avait reçu des secours de tous les princes barbares, jaloux de concourir à la défaite du tyran. Gildon, gouverneur de l'Afrique, refusa seul de prendre part à cette guerre. Les premiers généraux de Théodose étaient Timasius et Stilicon. Les auxiliaires avaient à leur tête le fameux Alaric, dont le nom deviendra malheureusement trop célèbre pour Rome et l'Italie.

Eugène se fortifia dans les Alpes Juliennes, où il fit placer des statues d'or portant des foudres et consacrées contre Théodose. Une image d'Hercule figurait sur la principale enseigne de son armée (1).

Ces démonstrations païennes n'empêchèrent pas Théodose de franchir les Alpes. Les deux religions se trouvèrent encore une fois en présence, comme au temps de Constantin et de Maxence. Théodose implorait le Dieu des chrétiens; Eugène promettait, s'il revenait vainqueur, de faire de l'église de Milan une écurie pour ses chevaux et d'enrôler tous les clercs dans sa milice (2).

Les plaines qui se déroulent au versant des Alpes, auprès de Wibach, furent témoins de la rencontre des deux armées. Celle d'Eugène présentait une masse compacte difficile à rompre. Théodose lança contre elle ses auxiliaires, qui perdirent beaucoup de monde, ne pouvant enfoncer tant d'épais bataillons auxquels Arbogaste communiquait sa valeur et son intrépidité.

Dans ce moment suprême où il y allait de sa vie et du sort de l'empire, Théodose se retira sur un point élevé d'où il pouvait voir les deux camps. Il pria Dieu de tendre la main à ses serviteurs, n'ayant entrepris la guerre qu'au nom de

(1) Theodoret., lib. V, cap. XXIV.

(2) Ambros. Vit., p. 86, d.

Jésus-Christ. Cette invocation électrisa l'armée. Les généraux, à la tête de troupes fraîches, commencent l'attaque, rompent les masses épaisses de l'ennemi. Le carnage est horrible; plus de dix mille Goths de Théodose sont déjà couchés sur le champ de bataille; la nuit seule arrête la fureur des combattants. Eugène, qui se croit victorieux, passe cette nuit à distribuer des récompenses et à régaler ses soldats. Théodose, qui avait jugé plus à propos de faire reposer les siens, présente, dès le point du jour, la bataille aux troupes d'Eugène encore plongées dans le plus profond sommeil.

Elles furent aisément culbutées et taillées en pièces. Eugène, qui reposait au loin sur un tertre élevé, fut bientôt réveillé par le bruit des fuyards qui se dirigeaient de son côté. Il crut un instant qu'on lui amenait son adversaire; illusion qui dura peu, car ses propres soldats se jetèrent sur lui et le conduisirent lié et garrotté devant Théodose (1).

Ce succès parut d'autant plus prodigieux que, après la défaite de la première journée, les généraux de Théodose lui avaient conseillé de battre en retraite et de remettre la campagne à l'année suivante. Il leur avait répondu qu'il serait honteux à des chrétiens de fuir devant les images d'Hercule, que ce serait leur accorder la suprématie sur celles de Jésus-Christ.

Théodose reprocha à Eugène la mort de Valentinien II, la protection qu'il accordait aux païens et la guerre injuste qu'il venait d'entreprendre. Eugène se jeta à ses pieds pour implorer sa clémence. Tandis qu'il était dans cette posture, ses propres soldats lui tranchèrent la tête et la promenèrent dans le camp des Gaulois. La vue de cette tête entraîna la soumission de ces derniers. Vainqueurs et vaincus ne firent bientôt plus qu'une seule armée.

Arbogaste, l'auteur de tant de maux, s'enfuit dans les montagnes où, après avoir erré pendant deux jours, il se perça de son épée (2).

(1) Theodoret., lib. XXV, cap. XXIV.
(2) Claudian. Cons. honor. 3.

Théodose ordonna d'enlever les images d'or de Jupiter qu'Eugène avait fait placer dans les Alpes. Quelques légionnaires lui ayant dit, avec cette liberté que prennent les soldats après la victoire, qu'ils voudraient bien recevoir les coups de foudre que ces statues tenaient en main, il les fit arracher et les leur donna (1).

Théodose écrivit à saint Ambroise pour le prier de rendre grâces à Dieu de sa victoire. L'évêque déposa cette lettre sur l'autel et la tint en main quand il offrit le saint sacrifice.

La famille de Valentinien Ier se trouvait éteinte par la mort de ses deux fils et n'était continuée que par Géta, épouse de Théodose.

Valentinien Ier s'était attaché à détruire les institutions païennes de son prédécesseur. Gratien et Valentinien II, princes accomplis, mais arrivés trop jeunes au pouvoir, promettaient de belles destinées à l'empire quand ils furent assassinés. Les tyrans qui s'emparèrent de leur trône trouvèrent successivement la mort en combattant Théodose.

Théodose en Orient. — Honorius en Occident.

Ce grand prince, maître de l'univers, ne tarda pas à venir à Milan, où il reçut une députation du sénat romain chargée de le complimenter. Peu de jours après, il manda d'Orient son fils Honorius, le présenta à saint Ambroise dans sa cathédrale, où il fut déclaré empereur d'Occident, ayant en partage les Gaules, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Bretagne, plus une partie des provinces illyriennes. Théodose lui donna Stilicon pour ministre et pour général de ses armées.

Stilicon, mari de Sérène, nièce de l'empereur, vint avec elle à Rome pour faire reconnaître Honorius. Sérène, ayant eu la curiosité d'aller voir la statue de Cybèle, placée dans un temple, la dépouilla d'un riche collier dont elle était parée et l'étendit sur ses épaules. Une vieille vestale, qui était présente, fut tellement scandalisée de cette profanation qu'elle en fit des reproches à la princesse. Celle-ci la fit chasser du temple, ce qui lui valut de la part de la

(1) August. Civ. Dei, lib. V, cap. XXVI.

vieille mille imprécations contre elle, contre ses enfants et son mari. Zozime, qui rapporte ce fait, voudrait probablement insinuer que les malheurs qui ont frappé cette famille seraient la juste punition de l'acte sacrilége que Sérène avait commis.

Théodose, voulant enfin abolir le culte des faux dieux, engagea les sénateurs à donner l'exemple. La plupart répondirent qu'ils ne pouvaient abandonner les cérémonies avec lesquelles Rome avait été fondée et subsistait depuis douze cents ans. L'empereur, voyant leur obstination, dit que le fisc ne fournirait plus rien pour les sacrifices et qu'ils les feraient à leurs dépens. Cette décision les fit cesser. Le préfet de Rome Gracchus détruisit l'autel de Mithra et fit brûler tout ce qui servait aux cérémonies païennes. Alors saint Jérôme put s'écrier avec satisfaction et dire : « Le Capitole est désert, les temples de Rome sont pleins de toiles d'araignées, et, à voir le peuple passer auprès de ses autels en ruine et courir en foule aux tombeaux des saints martyrs, on croit que cette ville est entièrement changée ; Rome est aujourd'hui un lieu de solitude pour l'idolâtrie, et ses dieux, que tant de nations adoraient autrefois, sont aujourd'hui cachés dans les greniers avec les rats et les hibous. La croix est peinte sur les étendards des armées ; elle est le plus riche ornement des diadèmes et des couronnes des rois... On voit des églises dans le camp des Gètes, et c'est sans doute parce qu'ils adorent le même dieu que nous que nos armées ne remportent plus sur eux de brillantes victoires (1). »

Théodose permit de respecter les images des dieux faites par les premiers artistes de l'antiquité et placées comme ornement sur les places publiques. Elles étaient à Rome aussi nombreuses que les habitants. Eh bien ! de tout ce que la Grèce lui avait fourni de dieux, de déesses, de héros et d'empereurs, il ne restait, en 1430, que six statues debout (2) ;

(1) S. Hier. Epist. Letæ.

(2) Pog. de Var. fortun.

le reste avait disparu sous la main du temps et le marteau des barbares.

395. Théodose se préparait à retourner à Constantinople lorsqu'il fut atteint d'une grave maladie. Il mit ordre aux affaires publiques et recommanda ses fils, Honorius et Arcade, à Stilicon, acte qui a fait soutenir à celui-ci que l'empereur lui avait confié le gouvernement des jeunes princes et de tout l'empire. Théodose parut mieux durant quelques jours; il présida même une course de chevaux; mais, en rentrant au palais, il se trouva plus mal et mourut la nuit suivante. Son corps, après avoir été embaumé, fut inhumé à Constantinople dans l'église des Saints-Apôtres. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre et dit que la victoire de Théodose sur Eugène avait détruit le paganisme et frappé l'arianisme d'un discrédit dont il ne se relèverait jamais.

Théodose, homme de guerre, infatigable dans les affaires, doit être considéré comme le dernier des grands princes qui aient gouverné le monde romain. Ce fut sur la fin de son règne que l'on découvrit, dans la Palestine, les corps des saints prophètes Habacuc et Michée, qui avaient prédit la venue d'un messie. Leurs images furent reproduites dans les églises; leurs noms figurèrent jusque sur les objets d'armement et de parure des soldats chrétiens. On a trouvé dans plusieurs tombeaux antiques de la Gaule des agrafes en bronze sur lesquelles on lit : *Abacuc propheta*. C'est à tort qu'on les a crues d'une époque moins reculée.

Arcade en Orient. — Honorius en Occident. 395.

Les règnes d'Arcade et d'Honorius ouvrent la période la plus fertile en événements et la plus dramatique de la domination romaine : guerres civiles, invasion générale des barbares, démembrement du territoire, pillage des provinces, meurtre de huit empereurs en moins de vingt ans, tel est le tableau qui se déroulera sous nos yeux jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. L'élément chrétien formait heureusement une puissance assez forte pour recueillir les lambeaux épars de cette vieille civilisation qui s'écroulait de toutes parts.

Arcade se trouvait, à dix-huit ans, maître de l'empire d'Orient, que son ministre Rufin devait gouverner. Rufin, né dans la province de Narbonne, était venu à Constantinople, où Théodose l'avait élevé à la charge de grand maître du palais. Orgueilleux de sa nouvelle position, il conçut le projet de faire épouser sa fille à l'empereur. Le peuple murmura de cette alliance. L'eunuque Eutrope profita de ce mécontentement pour marier le jeune prince à Eudoxie, fille du comte Bauton, grand personnage parmi les Francs. Eudoxie avait la fière hardiesse de sa nation, qui contrastait avec la mollesse d'Arcade; aussi ne tarda-t-elle pas à le dominer. Elle fit bâtir beaucoup d'églises et fut appelée par saint Chrysostome la protectrice des saints, la nourrice des moines et le bâton des pauvres. Bientôt emportée par sa fierté naturelle, elle se fit proclamer *Augusta,* prescrivit d'honorer ses images et voulut qu'on lui élevât une statue en argent sur la place et auprès de l'église de Sainte-Sophie. Les danses et les spectacles qui se succédèrent à la dédicace de cette statue troublant le service divin, saint Chrysostome blâma ces fêtes païennes et prononça un discours contre les femmes dans lequel Eudoxie se reconnut, ce qui attira des persécutions au grand évêque et fut la principale cause de son exil.

Honorius, frère d'Arcade, n'avait que dix ans et demi lorsqu'il devint empereur d'Occident sous la tutelle de son parent Stilicon. Il parut avoir quelques qualités dans son enfance; plus tard il se démentit, et s'il ne devint pas méchant, il se montra lâche, paresseux et sans génie, vices assez prononcés pour que l'empire pérît dans ses mains (1).

Stilicon, sur lequel allaient reposer les destinées du monde, était d'origine vandale et avait accompagné Théodose dans toutes ses campagnes. Il épousa Sérène, nièce de ce dernier, de laquelle il eut un fils nommé Eucher et deux filles appelées Marie et Thermancie, qui devinrent succes-

(1) Proc., lib. I, cap. II.

sivement les épouses d'Honorius. Stilicon aurait préféré l'empire pour son fils Eucher au mariage de ses filles avec l'empereur (1).

Honorius ne résida pas à Trèves comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Il tint sa cour à Milan. Les Francs profitèrent plusieurs fois de son absence pour traverser le Rhin sous la conduite de leurs rois Sunnon et Marcomir. Stilicon vint conférer avec eux sur les bords du fleuve, leur reprocha d'avoir fourni des troupes à Eugène, et fit un traité par suite duquel les Francs et les Allemands donnèrent des otages.

La Gaule put alors respirer quelque temps en paix, ce qui fit dire au poëte Claudien : « Le Salien guide sa charrue dans les guérets, le Sicambre courbe son épée en faux tranchante, et le voyageur cherche d'un œil incertain la rive soumise à Rome. Sans irriter le Cauque, le Belge conduit au delà du fleuve ses brebis; les troupeaux du Gaulois errent en liberté sur les monts où le Franc a fixé son séjour, et l'on peut chasser sans danger dans la forêt d'Hercynie, où la superstition avait consacré des chênes qui s'écroulent sous les coups de nos haches sacriléges. C'est à Stilicon que l'on doit ces merveilles. »

L'administration de l'Occident aurait pu satisfaire un homme moins ambitieux que ce général; mais, prétendant que Théodose lui avait conféré des droits sur l'Orient, il ne songea qu'à ruiner le pouvoir de Rufin et prétexta la présence des Goths en Macédoine et en Thessalie pour y entrer avec une armée. Il allait combattre Alaric, lorsqu'il reçut l'ordre d'Arcade, influencé par Rufin, de quitter ses États. Il n'osa désobéir (2). Voici la description que Claudien, ignorant encore les vues secrètes de Stilicon, fait de son armée et du désappointement qu'éprouva ce général : « Les nourrissons de la Gaule et de l'Orient suivent, sous Stilicon, des étendards séparés : ici marche l'Arménien; un nœud ras-

(1) Zozim., lib. V.

(2) Claud. in Rufo.

semble les plis de sa robe et des boucles s'étendent à l'entour de sa tête; là paraissent avec une blonde chevelure les peuplades valeureuses que la Gaule enfanta sur les bords du Rhône, de l'Arar, du Rhin et dans les plaines de la Garonne.

« Rufin fait des représentations à Arcade, qui dicte le criminel message. Soudain un courrier porte au camp des Latins l'ordre arraché à la faiblesse du prince. »

Arcade rappela même les légions d'Orient qui servaient sous Honorius. On ne lui renvoya que les corps les plus faibles sous la conduite de Gaïnas, capitaine goth, auquel Stilicon donna l'ordre secret de tuer Rufin. Rufin, non moins intrigant que Stilicon, désirait alors se faire associer à l'empire, et, pour arriver à ses fins, il avait engagé les Huns à se jeter sur l'Orient et les Goths, commandés par Alaric, sur la Grèce.

Les désastres causés par cette double invasion ont fait dire à saint Jérôme : « L'Orient semblait être à couvert de la domination des barbares; mais enfin, l'année dernière, des loups, non pas de l'Arabie, mais du septentrion, sortis des extrémités du mont Caucase, ravagèrent en peu de temps toutes ces provinces. »

On avait vu plusieurs fois Rufin, l'auteur de tous ces maux, sortir de Constantinople en habit de Goth pour aller s'entendre avec Alaric; ses menées n'étaient plus secrètes, aussi Arcade désirait-il l'arrivée de Gaïnas pour secouer le joug du traître dont l'ambition perdait l'empire. Bientôt on annonça ce corps si impatiemment attendu. Arcade fut à sa rencontre jusqu'à deux lieues de la ville, s'assit sur son tribunal et reçut les hommages des généraux et des soldats. L'infidèle ministre qui l'accompagnait comptait qu'au moyen de ses intelligences avec certains officiers on allait le proclamer Auguste; mais, au moment où il pressait bassement l'empereur de le prendre pour collègue, les troupes, poussées par Gaïnas, se jetèrent sur lui et l'égorgèrent. Sa tête fut promenée au bout d'une lance dans les rues de Constanti-

nople, et les soldats, pour se moquer de son insatiable avarice, mendièrent de porte en porte avec sa main droite qu'ils avaient coupée (1). On confisqua ses biens. Sa mère et sa fille purent aller terminer leurs jours à Jérusalem (2). La mort de Rufin ne profita guère à Stilicon, car l'eunuque Eutrope s'empara de l'esprit d'Arcade, et la mésintelligence continua d'exister entre les deux empires.

Alaric, tantôt l'allié, tantôt l'ennemi des Romains, selon qu'on lui accordait ou qu'on lui refusait des subsides, portait alors ses ravages dans le Péloponèse. Stilicon y fit passer des troupes par mer et battit les Goths. Cette campagne porta derechef ombrage à la cour d'Orient, et l'on craignit plus Stilicon que les barbares. Sous l'empire de telles impressions, Arcade traita avec Alaric et le créa général de ses armées. Stilicon partit avec ses troupes, dont l'indiscipline doublait les ravages que les Goths avaient fait subir aux Grecs.

Le traité fait avec Alaric, en haine du ministre d'Honorius, surexcita celle qui existait entre Eutrope et Stilicon et que partageaient les deux empereurs. Arcade fit déclarer Stilicon ennemi public par le sénat de Constantinople et confisquer les palais et les terres qu'il possédait en Orient. Claudien prétend même que ce général découvrit une lettre dans laquelle on promettait récompense à qui l'assassinerait. Cette lutte acharnée ne pouvait que troubler la tranquillité du monde.

Pendant ce temps-là, Honorius promulguait deux lois à Milan : par l'une il nous apprend l'existence à Rome d'une corporation qui s'obligeait à faire venir des blés étrangers dans la ville ; par l'autre il défend de porter des vêtements à la mode des barbares, voulant maintenir la sûreté, le repos et la dignité de la ville. Singulière preuve de la légèreté et de l'abaissement du peuple romain dont le bonheur était de se vêtir en Goth.

(1) Hier. Epist. Heliod.

(2) Zozim., lib. V.

Il confirma les priviléges accordés par son prédécesseur à l'évêque de Rome, défendant de l'assujettir aux impositions nouvelles, surtout à celles qui avaient quelque chose de bas et de sordide (1).

Eutrope, faisant alors tous ses efforts pour corrompre les généraux d'Honorius, réussit auprès de Gildon, gouverneur de l'Afrique, lequel abandonna son maître pour se soumettre à Arcade. Le sénat romain hésita à se prononcer contre ce gouverneur, craignant d'affamer Rome à laquelle Gildon envoyait des blés. Honorius en fit venir de la Gaule, de l'Espagne, et ordonna d'armer la flotte pour faire une descente en Afrique. Le commandement de cette expédition fut confié à Marcezel, dont la fidélité n'était pas suspecte, car Gildon son frère avait voulu l'assassiner, et, n'ayant pu réussir, s'était vengé sur ses deux fils qui servaient sous ses ordres.

396-399. La flotte partit de Pise, mouilla devant l'île de Capraria, remplie de ces moines tant décriés par Rutilius. Marcezel en emmena quelques-uns avec lui et recommanda ses troupes à leurs prières. Arrivé en Afrique, il rencontra Gildon à la tête de soixante-dix mille hommes, lui livra bataille et détruisit son armée. Gildon réussit néanmoins à se sauver sur un navire; mais, ramené au port par des vents contraires, il fut pris et se donna la mort. Quelques-uns de ses partisans, envoyés à Rome, furent condamnés par le sénat. La recherche que l'on fit des autres jeta la terreur dans toute l'Afrique et arracha ces belles paroles à saint Augustin : « L'incertitude des choses de ce siècle est si grande que l'on voit souvent tomber les plus puissants. Ceux qui n'espèrent qu'en eux-mêmes ne trouvent souvent que désastre et confusion. »

Marcezel revint en Italie après sa victoire. Stilicon lui prodigua d'abord les plus grandes démonstrations d'amitié, mais la jalousie le porta bientôt à s'en défaire. Un jour qu'il sortait de Milan avec une nombreuse suite dont Marcezel

(1) Cod. Theod., t. II, lib. XXX,

faisait partie, il dit, en s'approchant d'une rivière, que ce général était un pont sur lequel il voudrait passer. Le sens de la phrase ayant été trop bien compris, Marcezel fut précipité dans les eaux devant Stilicon, qui rit beaucoup du résultat de son ingénieuse idée (1).

Ce ministre, alors tout puissant, fit épouser sa fille Marie à Honorius qui n'avait encore que treize ans, puis il se livra au pillage des terres des riches pour agrandir ses propres domaines. Il traita, à la même époque (398), avec les Allemands, les Suèves et les Sicambres, auxquels il donna des rois et des terres dans la Gaule, qu'on appela *létiques*, du nom de *Lètes* que portaient les barbares vivant au milieu des populations gallo-romaines. Ces peuples servirent aussi dans l'armée, puisque la Notice de l'empire joint le nom de Lètes au nom primitif de ces étrangers ou à celui des nations auxquelles on les avait incorporés. Ils formèrent dès lors une partie assez notable de la population gallo-romaine, dont ils adoptèrent la civilisation et les coutumes; ils étaient, en un mot, devenus Romains, comme le devinrent les Francs après leur admission dans la Gaule.

On sut bientôt, dit Claudien, que les Hibernes et les Pictes (Écossais) attaquaient la partie de l'île des Bretons soumise à l'empire. Stilicon créa un corps de troupes chargé de la défendre, et un comte de la rive saxonique pour surveiller les côtes maritimes toujours menacées par les Saxons. On repoussa d'abord ces derniers, mais ils ne tardèrent pas à s'emparer de l'île entière.

La paix avec l'Afrique n'ayant pas rendu l'abondance à Rome, Honorius défendit aux boulangers des greniers publics de vendre le pain ordinaire plus d'une livre de cuivre. L'intervention impériale ne servit qu'à le rendre plus cher. L'eau des moulins fut détournée et personne ne voulut plus faire le service des boulangeries. On chercha remède à cet état de choses en publiant des édits très-sévères.

(1) Zozim., lib. V.

Arcade traitait alors favorablement les Juifs en échange de sommes considérables qu'il en obtenait. Il les employait même au recouvrement des deniers publics. Comme ils prêtaient à usure aux particuliers et aux communautés, leur avarice les rendit odieux. Le poëte Rutilius prétendait alors « qu'il eût été heureux que Pompée et Titus n'eussent jamais subjugué la Judée, car la dispersion des Juifs dans tout l'empire avait été plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus ».

Les grands chemins de la Gaule ayant été dégradés pendant l'hiver, Honorius ordonna de les réparer, obligeant tout le monde à contribuer selon ses moyens. Il n'y eut pas même d'exemption pour les principaux officiers et les terres du domaine impérial (1). Des plaintes avaient été portées par les petits propriétaires faisant entendre que les exemptions les ruinaient et causaient le dépérissement des voies publiques.

L'état de détresse qui minait l'agriculture nous est révélé par la législation des Romains. Pour fixer les colons sur les terres de leurs maîtres, Honorius permit à ces derniers de réclamer ceux qui désertaient leurs cultures (2). Il fit enregistrer la populace des villes et la répartit sur les domaines dont les barbares avaient enlevé les esclaves, soit pour les vendre, soit pour les charger, comme des bêtes de somme, du fruit de leurs rapines. Ainsi : fuite des cultivateurs pour se jeter dans les villes, désertion de leurs esclaves, mauvais état des routes; toutes les souffrances du pays ne nous sont-elles pas révélées dans ces tristes lois? Il est probable que des bruyères et des bois envahirent de grandes et belles plaines autrefois fertiles.

L'Orient donnait alors au monde le spectacle ignoble d'élever un eunuque au consulat. Eutrope ordonna de promener ses images dans toutes les provinces, ce qui fit gémir en

(1) Cod. Theod., t. I, lib. XXVI.
(2) Cod. Theod., t. I, lib. V.

secret les personnes mêmes qui semblaient s'en réjouir. Cet homme, que l'ambition perdit, oubliait alors qu'il avait été vendu comme esclave.

Les Perses, s'étant avancés dans l'Asie, eurent à lutter contre l'armée romaine, qu'ils ne tardèrent pas à détruire.

On s'attendait à les voir arriver à Constantinople. Le peuple ému demandait à grands cris de recourir à Stilicon; c'était exiger le sacrifice d'Eutrope. Eudoxie, de son côté, ayant trop de cœur pour obéir aux vils caprices de ce ministre, lui résistait et l'accablait de ses mépris. L'eunuque consul courut à sa perte : il maltraita l'impératrice et la menaça de l'exil. Cette fière princesse, ne pouvant supporter un tel affront, vint, avec ses deux petites filles dans les bras, se jeter en pleurant aux pieds de son époux. Arcade, touché d'un pareil désespoir, manda Eutrope et, après lui avoir adressé de violents reproches, le dépouilla de ses charges et le chassa du palais.

Ce malheureux, abandonné de tous, comprit que la colère de l'empereur était son arrêt de mort. Il se réfugia dans l'église, où bientôt les soldats et le peuple accoururent pour l'en arracher. Saint Chrysostome s'y opposa. Le lendemain, jour de dimanche, la foule encombra de nouveau la basilique, curieuse de voir la contenance d'Eutrope qui tremblait après avoir fait trembler toute la terre. Saint Chrysostome monta en chaire, réclama l'immunité du saint lieu et engagea le peuple à aller se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir la grâce du proscrit en faveur de l'église et du saint autel (1).

La démarche du peuple ne réussit pas près d'Arcade, car Eutrope n'eut pas plutôt quitté la basilique qu'il fut arrêté et conduit dans l'île de Chypre où il eut la tête tranchée. Sa mort amena une espèce de réconciliation entre les deux cours. Stilicon fit les avances et sa femme Sérène, cousine germaine d'Arcade, broda une sangle élégante pour le cheval

(1) Chrysost., t. IV, p. 486-487.

de cet empereur. Claudien, ce dernier croyant aux dieux de l'Olympe, en célébra l'offrande en ces termes : « Que ce tissu, d'une trame éblouissante et d'un travail merveilleux, presse les flancs du coursier que monte le monarque de l'Orient, et qu'il soit pour Arcade un gage de sa sœur fixée sur les bords de l'Hespérie. »

L'habile Sérène ne pouvait se montrer moins gracieuse envers son gendre qu'envers Arcade, aussi fit-elle présent à Honorius d'une pareille sangle et d'un harnais complet ; ce qui fit dire au même poëte : « Heureux coursier, reçois ce harnais de la main d'une princesse. Dresse ta superbe crinière et blanchis les éclatantes émeraudes de ton écume ; que des cercles de diamants flottent à l'entour de ta tête altière ; que l'or et la pourpre des rois tapissent tes épaules, et qu'autour de tes flancs s'arrondisse un tissu émaillé de diverses couleurs et formé des mains de la chaste Sérène. » Il est évident qu'à cette époque les femmes s'exerçaient à couvrir les étoffes de dessins enrichis d'or, de perles, de diamants et de pierres précieuses. Cette mode byzantine durait encore dans le moyen âge. Les trésors de nos cathédrales en ont possédé longtemps les délicieux produits.

L'année 398 devait voir, selon les païens, la fin du christianisme. Jésus-Christ, disaient-ils, était innocent de son culte, que le magicien Pierre avait établi pour un espace de trois cent soixante-cinq ans à partir de la résurrection (1). Quand l'hellénisme se berçait de telles chimères, Honorius promulgait une loi pour détruire tous les restes de l'idolâtrie, donnait aux églises chrétiennes les temples des faux dieux, leurs enceintes sacrées, et ordonnait d'en renverser les idoles (2). Les moines, interprétant encore cette loi dans le sens le plus absolu, brisèrent non-seulement les idoles, mais encore toutes les statues des divinités qui ornaient les places et les édifices publics. Honorius prescrivit à Pocrien,

(1) Aug. Civ. Dei, lib. XVIII, cap. LIII.
(2) Prosp. Chron., lib. III, cap. XXXVIII.

vicaire du préfet des cinq provinces méridionales des Gaules (1), de faire cesser promptement ces ravages. C'est sans doute à ce zèle mal entendu des moines que la statue en marbre blanc et le Bacchus (2) en bronze découverts à Lillebonne doivent leurs regrettables mutilations. Les statues trouvées intactes sont probablement redevables de leur conservation à quelques païens fervents qui les auront enfouies pour les préserver des mêmes violences.

Cette phase de vandalisme se rapporte au temps où nos premiers évêques fondaient de petites cathédrales en remplacement des maisons privées où ils avaient jusque-là célébré les saints mystères : aussi Paulin de Nole loue-t-il saint Victrice d'avoir construit plusieurs églises à Rouen, « où tout se voyait comme en Orient et à Jérusalem ». La crypte gallo-romaine de Saint-Gervais de la même ville doit avoir appartenu à l'une de ces églises.

Arcade, lui aussi, ordonnait en Orient la destruction des sanctuaires païens, dont il utilisait les débris à la réparation des murailles militaires, des aqueducs, des ponts et des grands chemins. Saint Chrysostome envoya lui-même une troupe de moines pour renverser les temples de la Phénicie (3).

Bien qu'il prohibât les cérémonies de l'hellénisme, Honorius maintenait les assemblées, les festins publics et les jeux solennels institués par les pontifes. Des chrétiens qui continuaient à s'y rendre furent blâmés par les évêques. Saint Augustin prêcha contre ceux qui le faisaient pour ne pas déplaire à des païens dont il étaient protégés.

400-401. Le cinquième siècle s'ouvrit par le consulat de Stilicon. Ce général aurait joui depuis longtemps de cette dignité s'il l'eût désirée et s'il l'eût jugée susceptible d'ajouter quelque chose à son pouvoir. Rien ne fut négligé pour donner de l'éclat à sa réception.

(1) La Notice qui divise la Gaule méridionale en sept provinces est évidemment postérieure à cette lettre.

(2) On le voit au Muséum impérial de Paris.

(3) Theodoret., lib. V, cap. XXIX.

Le lendemain, Honorius promulgua sa loi qui contraignait d'entrer dans l'armée les clercs et ceux qui faisaient le service près des morts, prétendant que leur zèle et leur religion n'étaient qu'un dehors trompeur, et qu'ils n'avaient d'autre but que de mettre à couvert leur lâcheté et leur paresse (1). Ces reproches sévères étaient probablement mérités, car saint Jérôme écrivait, dans le même temps, que des clercs briguaient la prêtrise et le diaconat pour voir les femmes plus librement, et que toujours parfumés, les cheveux frisés avec le fer, les doigts couverts d'anneaux, ils s'introduisaient près d'elles pour en obtenir des présents qu'ils arrachaient par insistance plutôt qu'ils ne les obtenaient. Honorius leur interdit d'être légataires, honteuse prohibition qui n'avait pas été faite aux prêtres païens, aux comédiens et aux personnes de la plus basse condition.

Sévère-Sulpice n'est pas plus indulgent envers les clercs de la Gaule que ne l'était saint Jérôme envers ceux de Rome et de l'Orient. Il reproche aux moines qui vivaient libres dans les villes la gourmandise, la vanité, l'orgueil et la familiarité avec les femmes. Ceux des cloîtres fuyaient tellement leurs cellules que le concile de Vannes ordonna de les y faire rentrer à coup de fouet. Honorius aima mieux en faire des soldats.

Prócrien était alors vicaire du préfet dans les cinq provinces, c'est-à-dire dans les districts méridionaux, toujours arbitrairement mis à part, parce qu'ils différaient de coutume, de langage et surtout de mœurs avec les autres, et qu'ils étaient romains avant la conquête de César.

Toute la Gaule avait été primitivement divisée en quinze provinces; mais, au commencement du IVe siècle, deux nouveaux districts se formèrent dans le midi, du démembrement des anciens. Il y eut alors dix-sept provinces, dont sept méridionales qui s'appelèrent collectivement les sept provinces, se composant de la Viennoise, de la pre-

(1) Cod. Theod.

mière Lyonnaise, de la province des Alpes, des deux Narbonnaises, de la Novempopulanie et de la seconde Aquitaine.

Ce renseignement nous est fourni par la Notice des dignités de l'empire et par la Notice des Gaules dont un seul exemplaire, rédigé sous Honorius avant l'occupation des Visigoths et des Francs, est parvenu jusqu'à nous.

D'après la Notice des dignités de l'empire, on voit que le préfet du prétoire avait sous ses ordres un vicaire qui surveillait directement les dix-sept gouverneurs ou préteurs des provinces, dont six portaient le titre de préfets consulaires et onze celui de présidents. Ils s'occupaient de l'administration de la justice et des finances chacun dans son district particulier. Le préfet du prétoire avait encore dans son département :

1° Les hôtels des monnaies de Lyon, de Trèves et d'Arles, placés sous la surveillance immédiate de trois intendants : *procuratores* ;

2° Les fabriques d'armes de guerre destinées aux légions. On confectionnait des armes de toute espèce à Strasbourg, des cuirasses à Autun, des boucliers, des balistes et des clybanares à Soissons, des boucliers et des balistes à Trèves, des épées à Reims, et des boucliers à Amiens;

3° De grands magasins établis à Arles, à Reims, à Trèves, à Metz et à Tournay ;

4° Les bureaux des quatre receveurs généraux des finances, placés dans Arles, à Lyon, à Nîmes et à Trèves;

5° Les six manufactures impériales dans lesquelles on faisait des étoffes de laine, et celle où l'on tissait les toiles.

Ces établissements existaient à coup sûr avant Honorius ; mais ce qui appartient à son époque est la nomenclature des troupes barbares cantonnées dans les Gaules et placées, d'après la Notice, sous les ordres du généralissime *maître de la cavalerie* et des autres chefs militaires qui lui étaient hiérarchiquement subordonnés.

Ces troupes, qui cultivaient des terres en qualité de *Lètes* ou vétérans étrangers, restaient à poste fixe et ne chan-

geaient pas de garnison comme on a l'habitude de le faire de nos jours (1).

La rive saxonique était gardée par des Dalmates, troupe à cheval formant un des douze corps de cavalerie qui tenaient garnison dans la Gaule. Presque tous ces corps étaient étrangers si l'on en juge par leurs noms. Un seul était gaulois et s'appelait : *equites primi gallicani*. Deux autres se nommaient, l'un : *jeune cavalerie d'Honorius*, le second : *vieille cavalerie* du même empereur. Un autre était appelé *cavalerie féroce de Constance*.

La première Belgique n'était occupée que par six groupes de Lètes ou soldats étrangers admis en qualité de colons. La seconde Lyonnaise et la troisième possédaient les Lètes-Bataves et les Lètes-Suèves à Bayeux, les Lètes-Suèves au Mans et les Lètes-Francs à Rennes. Nous ne parlerons pas des autres lieux de garnison mentionnés dans la même Notice, que les savants pourront consulter au besoin.

Enfin, sur les quarante-sept corps qui figurent dans ce document, il n'y a que les noms de *prima Flavia* et de *secunda Flavia* qui rappellent les légions du temps de Constantin.

On demandera peut-être pourquoi ces garnisons n'étaient généralement composées que de barbares. Nous l'avons déjà dit : c'est parce que le peu de jeunes gens recrutés dans

(1) Nous mentionnerons seulement ici les détachements placés sur le rivage nervien et sur la rive armoricaine, sous les ordres des préfets ou des tribuns de cohorte :

Tribunus cohortis primæ novæ Armoricæ, *Grannona* (1), in littore saxonico.
Præfectus militum Carnotensium, *Bablia* (2).
Præfectus militum Maurorum Venetorum, *Venetis* (3).
Præfectus Maurorum Osismiacorum, *Osismiis* (4).
Præfectus militum Superventorum, *Mannatius* (5).
Præfectus militum Martensium, *Alsto* (6).
Præfectus militum primæ Flaviæ, *Constantia* (7).
Præfectus militum Ursariensium, *Rothomago* (8).
Præfectus militum Dalmatarum, *Abrincatis* (9).
Præfectus militum Grannonensium, *Grannono* (10).

(1) Gray. — (2) A l'embouchure du Blavet. — (3) Vannes. — (4) Carhaix. — (5) Nantes. — (6) Saint-Servan : leur camp porte encore le nom de *Cité*. — (7) Coutances. — (8) Rouen — (9) Avranches. — (10) Portbail.

la Gaule étaient envoyés au loin pour énerver leur propre pays et maintenir les autres peuples dans la soumission.

Les cohortes jointes à la cavalerie formaient à peine un effectif de cinquante mille hommes, qui durent pourtant lutter durant plus d'un siècle avec les barbares.

A ces forces nous joindrons cinq flottes placées : l'une à Marseille, l'autre à Châlons-sur-Saône, la troisième dans le Rhône, soit devant Arles, soit à Vienne, et la quatrième, dont les soldats s'appelaient Anderitiens, dans le Parisis : peut-être devant Andresy, au confluent de l'Oise et de la Seine ; enfin la cinquième, nommée Sambrique, au cap *Hornu*, maintenant le Crotoy. Nous croyons, du reste, que ces flottes existaient dès les premiers temps de la domination romaine.

Dans la Notice des Gaules dressée sous Honorius on voit que les grandes villes portaient alors le nom des peuples dont elles étaient les capitales : ainsi, par exemple, *Augustodurus*, ville des *Bajocasses*, s'appelait Bayeux ; *Lutèce*, cité des *Parisii*, était devenue Paris, et *Samarobriva*, ville des *Ambiani*, avait pris le nom d'Amiens. Nous avons usé depuis longtemps de cette transformation pour l'intelligence de notre récit.

L'administration municipale, que l'on nommait *curie*, avait été elle-même soumise aux hasards d'une nouvelle organisation. Au lieu de *duumvirs* et de *quatuorvirs*, la commune n'eut plus pour la gouverner qu'un seul magistrat auquel on donna le nom de *principal*. Le principal n'était point élu par les *décurions* ; sa prééminence venait de son rang d'inscription sur le tableau de la curie. L'élection ne convenait plus au despotisme des empereurs, car elle rappelait les dernières formes républicaines qui s'étaient conservées dans le municipe.

Le nom de duumvir fut rayé de toutes les inscriptions et des lois, ce qui ne rendit pas les décurions plus faciles à trouver qu'aux époques précédentes, car ils avaient abandonné leurs villes pour se retirer dans les bois. Voyant cela,

Honorius fut obligé d'élargir le cercle des hommes susceptibles d'entrer dans ce collége, et ce dut être pour eux un juste châtiment si l'on considère dans quels rangs il alla les chercher. Les nouveaux éligibles furent divisés en quatre classes, ainsi composées : 1° les hommes nés d'une femme libre et d'un esclave ; 2° les clercs chassés par leurs évêques comme indignes du sacerdoce ; 3° les jeunes gens non majeurs ; 4° les hommes flétris par la justice. Avec de pareils éléments, la curie se serait dissoute d'elle-même si l'autorité n'eût voulu la maintenir pour être l'exécutrice active de ses exactions et de ses mesures arbitraires.

Il se trouva même des principaux qui, montrant plus de zèle qu'on ne leur en demandait, devinrent les petits tyrans de la contrée où ils exerçaient leur charge : cause de conflits perpétuels qui portaient les provinces à s'insurger et à faire appel aux barbares.

Malgré cette vicieuse organisation, l'empire jouissait d'une certaine tranquilité due à l'énergie et à l'activité de Stilicon ; mais elle fut bientôt troublée par Alaric, créé général romain sous Arcade, faute énorme qui donnait de l'importance aux barbares et les portait, vu les forces dont ils disposaient, à grandir le cercle de leur insatiable convoitise. Les Goths nommèrent Alaric leur roi, à condition qu'il ferait la guerre aux deux empereurs dont ils ne recevaient plus de subsides (1).

Alaric, ayant réuni ses troupes à celles des Huns, venus avec leur roi Radagaise des parties les plus reculées de l'Orient, entra dans le nord de l'Italie sans éprouver de résistance. Saint Paulin, évêque de Nole, dit qu'on n'entendait parler que de leurs ravages, que les populations des villes mettaient leur confiance dans les armées et dans la réparation de leurs murailles, mais qu'il n'y avait d'espoir que dans la miséricorde de Dieu. Alaric se retira chargé d'un immense

(1) Jornand. Reb. Geth., p. 655.

butin, projetant de reparaître bientôt avec des forces plus considérables.

402-403. On apprit en effet, l'année suivante (402), qu'il était sur le point de rentrer en campagne, et l'on soupçonna Stilicon, qui désirait placer la couronne sur la tête de son fils, de favoriser cette invasion pour effrayer les Romains et se rendre plus facilement maître de l'empire (1).

Cette astucieuse politique devint la ruine des provinces occidentales. Alaric franchit les Alpes au commencement de l'hiver et s'empara des villes de la Ligurie, qu'il mit au pillage. Celles de l'Italie tremblèrent pour leur propre sûreté. Les habitants les quittèrent, emportant leurs richesses au loin. La désolation régnait dans le palais d'Honorius.

Après avoir donné l'ordre de réparer les murailles de Rome fort négligées depuis la paix, Stilicon envoya le chef du grand empire romain se renfermer dans Ravenne. Lui seul passa dans la Gaule, rappela les légions de Bretagne, les réunit à celles du Rhin et franchit les monts pour rejoindre Honorius à travers l'armée des Goths.

Après avoir traversé le Pô, Alaric changea d'itinéraire, marcha sur la Gaule, où il prétendait qu'on lui avait promis des terres. Ce fut à Pollence qu'il rencontra Stilicon. Le choc des deux armées fut terrible. Les Romains perdirent plus de monde que les Goths et demeurèrent néanmoins vainqueurs. Ils délivrèrent beaucoup de captifs et firent un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvèrent la femme d'Alaric, ses enfants et ses belles-filles.

Le chef goth, rugissant comme un lion, se réfugia dans l'Apennin pour gagner la Pannonie; mais bientôt il repassa le Pô avec l'intention de se jeter sur la Gaule. Stilicon détacha contre lui ses auxiliaires alains, qui l'auraient fait prisonnier s'ils l'eussent attaqué avec moins de précipitation.

Quand l'Italie fut dégagée, Honorius quitta Ravenne,

(1) Oros., lib. VII, cap. XXXVIII.

revint à Rome où il entra en triomphe sur un char superbe, dit Claudien, ayant Stilicon à ses côtés. Après avoir asssisté aux jeux publics, il abolit les spectacles de gladiateurs, mesure provoquée par la mort de saint Télemaque, moine grec, lequel, n'ayant d'autre autorité que celle du froc, était venu de l'Orient dans cette ville pour accomplir ce que les lois n'avaient pu faire. Un jour qu'il assistait à un combat de gladiateurs, il se jeta au milieu de ces malheureux pour les séparer, au grand mécontentement des spectateurs qui, furieux de l'interruption du combat, descendirent dans l'arène et lapidèrent ce généreux ami de l'humanité.

404. Vincentius succédait alors à Théodose dans la préfecture des Gaules. Ce fut durant sa magistrature que les districts méridionaux furent affligés de l'hérésie de Vigilance, prêtre dé Barcelone, lequel, renouvelant les erreurs de Jovinien, blasphémait contre les reliques des martyrs, appelait idolâtres et *cendriers* ceux qui, pour honorer les morts, faisaient brûler des cierges près de leurs dépouilles. Il condamnait les veilles dans les églises, appelait hérésie le célibat, qu'il regardait comme une source d'impuretés. Les évêques qu'il avait séduits n'admettaient plus dans les ordres aucun homme, à moins qu'ils ne vissent sa femme enceinte ou portant des enfants dans ses bras.

Les prêtres gaulois Riparius et Didier, dont les paroisses étaient infestées de l'hérésie nouvelle, envoyèrent consulter saint Jérôme, qui du fond du désert répandait ses oracles sur la chrétienté, et lui demandèrent une réfutation des doctrines de Vigilance. Le grand docteur répondit qu'on n'adorait ni les reliques des martyrs, ni la lune, ni les anges, mais qu'on honorait les reliques des saints afin d'adorer celui pour lequel ils avaient souffert; que les apôtres avaient apporté avec pompe le corps de saint Étienne dans son tombeau et que Constantin avait fait venir les saintes reliques d'André, de Luc et de Timothée à Constantinople.

Il termine sa lettre par l'apostrophe suivante contre le nouveau sectaire : « O langue digne d'être coupée! homme

extravagant qui devrait se mettre entre les mains des médecins afin d'apprendre à se taire, puisqu'il ne saurait parler à propos. Il a les veilles en horreur, il agit en cela contrairement au nom qu'il porte : Il s'appelle Vigilance, il ne pense qu'à dormir. Qu'il dorme donc, et que l'ange exterminateur vienne l'étouffer pendant son sommeil ! »

Cette virulente polémique n'arrêta pas le schisme ; on remarquera que Vigilance prêchait, en 404, ce qu'enseigna Luther au xvie siècle avec la même âpreté de style que saint Jérôme. Les idées protestantes ne sont donc pas un fruit nouveau.

Peu de temps après surgit l'hérésie de Basilides, qui accordait beaucoup aux plaisirs sensuels: doctrine qui a donné naissance à la secte des Albigeois et à celle des Vaudois. .

Ces nouveautés dogmatiques exerçaient les esprits ; des femmes même s'appliquaient à l'étude des saintes Écritures. Hédibia écrivait des Gaules à saint Jérôme pour avoir la solution de certaines difficultés qu'elle lui proposait sur les livres sacrés. Hédibia était petite-fille de Patère, ancien professeur de rhétorique à Rome, et fille de Delphide, qui avait illustré la Gaule par de beaux ouvrages en prose et en vers. L'un et l'autre étaient morts païens. Il appartenait à une femme de telle naissance de se livrer à de fortes études pour éclairer sa raison et son cœur. Saint Jérôme paraît surpris de la missive d'Hédibia et lui répond : « N'avez-vous pas dans votre province des personnes consommées dans la science de la loi de Dieu, capables de vous instruire et d'éclairer vos doutes? » Cependant il avoue que les passages qu'elle lui soumet sont fort obscurs et ne sauraient être compris sans le secours du Saint-Esprit.

Les études purement littéraires n'étaient pas moins cultivées dans le même pays que celles des saintes Écritures, car saint Jérôme félicite la mère de Rusticus d'avoir fait étudier son fils dans la Gaule, « où les lettres sont très-florissantes, et de l'avoir ensuite envoyé à Rome afin qu'il joignît la ma-

jesté de l'éloquence romaine à l'élégance et à la facilité de l'éloquence gauloise. »

Honorius, que nous venons de voir triompher à Rome, y resta jusqu'au 25 juillet 404. Il en partit pour Ravenne, qui devait être désormais le siége des empereurs d'Occident. La splendeur de Trèves, ville trop en butte aux attaques des barbares, était passée. Il en était de même de Milan. Ravenne, située au milieu des eaux, présentait plus de sécurité et permettait au faible chef d'un empire qui s'écroulait de prendre la mer pour se retirer en Orient.

405-407. L'année suivante, Radagaise, allié d'Alaric, descendit en Italie avec une armée de Huns et de Goths forte de quarante mille hommes. Radagaise avait promis à ses idoles de leur sacrifier tous les Romains qu'il rencontrerait. Les places les mieux fortifiées tombèrent devant lui, malheur que les païens de Rome attribuèrent au courroux des dieux qu'on avait abandonnés : « Nous ne pouvons, disaient-ils, apaiser les immortels en leur offrant des victimes; nous serons vaincus par Radagaise, qui leur rend toutes sortes d'honneurs. On n'entendait dans la ville que blasphèmes contre Jésus-Christ; on parlait ouvertement de rétablir l'ancien culte et les sacrifices. »

Cependant Stilicon, après avoir réuni vingt légions renforcées de ce qu'il put trouver de Huns et d'Alains, quitta Pavie pour marcher contre Radagaise, qui avait commencé le siége de Florence. Les Goths, surpris, se retirèrent dans les montagnes de Fiésole et s'y retranchèrent; mais, bientôt privés de vivres, ils se rendirent sans combat. Radagaise eut la tête tranchée peu de jours après.

Le nombre des prisonniers fut si grand, dit Zozime, qu'on les vendit comme des troupes d'animaux, seulement un écu par tête. Ces malheureux moururent bientôt, et l'on dépensa pour creuser leurs fosses ce qu'on avait gagné en les achetant à si bas prix.

Les légions furent longtemps disséminées en Italie, courant partout à la recherche des Goths. Ceux que l'on ramassa

furent incorporés dans la milice. Les allées et venues de tant de soldats romains et de barbares, dit saint Paulin, rendirent les chemins peu sûrs durant toute une année.

Le sénat fit ériger, en souvenir de cette victoire, un arc de triomphe surmonté des statues de Théodose, d'Arcade et d'Honorius. Rome se vit encore une fois sauvée du pillage, les chrétiens des fureurs de Radagaise, qui les aurait tous exterminés.

Les mêmes fléaux ne tardèrent pas à menacer la Gaule, dont les frontières n'étaient plus gardées. Les Vandales de la Vistule se présentèrent avec les Suèves sur les bords du Rhin. Des Scythes même, au nombre desquels nous placerons les Huns, les Alains et les Taïfales venus des bords du Pruth, se joignirent à ce torrent qui menaçait de tout envahir.

Les Vandales, de race germanique, désiraient s'établir dans la Gaule. Les Alains, au contraire, divisés en deux bandes ayant pour chefs Respendial et Goar, préféraient le pillage aux plus belles possessions du monde.

On a encore une fois attribué la présence de ces étrangers à Stilicon, qui tantôt défendait l'empire avec son épée, tantôt le ruinait pas ses intrigues. Comme il était de même origine que les Vandales, il comptait beaucoup sur eux, bien qu'ils fussent moins guerriers que leurs alliés.

A l'arrivée de ces nations près du Rhin, les Francs admis dans la Gaule et les étrangers possesseurs de terres *létiques* prirent les armes, et gagnèrent, dit Orose, les Alains de Goar au parti romain. Ils attaquèrent ensemble les Vandales et en tuèrent plus de vingt mille. Tous auraient péri si les Alains de Respendial n'étaient venus promptement les secourir. Alors ces derniers Alains, joints aux Vandales et aux Suèves, repoussèrent à leur tour les coalisés et s'avancèrent dans la Province.

A leur suite étaient entrées plusieurs tribus germaniques n'ayant, comme la race tartare, d'autre ambition que de faire du butin : c'étaient les Quades, les Gépides, les Hérules

et les Saxons. Ils se dirigèrent tous vers l'Océan en saccageant le pays depuis Reims jusqu'à la mer.

Les Alains de Respendial et les Vandales avaient conçu, dès qu'ils eurent passé le Rhin, le projet hardi de traverser la Gaule, de la piller, et d'aller s'établir en Espagne. La mère de Crocus, roi des Vandales, prêtresse germaine, avait conseillé à son fils, pour arriver à la célébrité, de raser toutes les villes qu'il rencontrerait et d'en massacrer les habitants. Il ne suivit que trop bien ces abominables instructions durant sa marche à travers la Gaule jusque dans l'Auvergne. A Clermont, il détruisit le magnifique temple orné de marbre et de mosaïques dans lequel se voyait la statue colossale de Mercure que les Arvernes avaient commandée à Zénodore (1).

Il fnt enfin défait et pris au moment où il allait entrer dans Arles. Les Romains le montrèrent à toutes les cités qu'il avait détruites et finirent par lui trancher la tête. Non découragés par ce revers, les débris de ces trois peuples (Alains, Vandales ét Suèves) gagnèrent les Pyrénées, d'où ils furent repoussés par les valeureux montagnards. Ils revinrent dans la Gaule, s'y répandirent et la pillèrent sans rencontrer une seule légion qui les arrêtât. Telles furent les malheureuses conséquences de l'abandon du Rhin et du séjour d'Honorius à Milan.

Saint Jérôme déplore en ces termes cette immense convoitise des richesses de la civilisation romaine : « Les barbares se sont emparés de toutes les Gaules; il n'y a plus de coin de terre entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, dont ne se soient rendus maîtres les Quades, les Vandales, les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Bourguignons, les Allemands et les Pannoniens.

« Mayence, autrefois si célèbre, a été prise et ruinée; plusieurs milliers de personnes ont été égorgés dans l'église.

(1) Plin., lib. III, cap. VII.

Worms a été détruite après un long siége ; Reims, cette ville puissante, Amiens, Arras, Térouane, qui est à l'extrémité du monde, Tournay, Spire, Strasbourg, toutes cités romaines, sont devenues villes de la Germanie. Dans l'Aquitaine, dans la Gascogne, dans la Narbonnaise, tout est ravagé, sauf quelques places que l'épée des ennemis assiége en dehors et que la famine tourmente au dedans. Si Toulouse existe encore, elle le doit aux mérites de son grand évêque Exupère (1). »

L'émigration était devenue générale autour de cette ville : aussi Rutilius dit-il que son ami Protade avait abandonné les beaux domaines qu'il possédait auprès de Toulouse pour aller vivre en sage dans une petite campagne de l'Étrurie (2).

Saint Médard, évêque de Vermand, se sauva de sa ville épiscopale et alla se renfermer dans Noyon.

Saint Aurée, évêque de Mayence, fut tué dans son église par les Vandales, avec sa sœur Justine. Didier de Langres éprouva le même sort. Ces prélats ne sont que les plus illustres victimes d'un envahissement si cruel. Salvien raconte qu'il fut emmené captif lui-même et contraint de marcher à pied, portant son petit bagage au milieu des chariots et des armes des barbares, n'ayant que la triste consolation de voir avec lui son vieil et saint évêque, suivi de tout son peuple dont la ville avait été complétement incendiée (3). On retrouve de nos jours la preuve de cet immense désastre dans les restes de *villa* qui existent au milieu des bois, sous des amas de décombres et de charbons.

Les malheurs de la Gaule effrayèrent jusqu'aux soldats romains qui luttaient en Bretagne contre les Pictes et les Saxons. Voyant qu'ils n'avaient aucun secours à attendre d'Honorius, ils élurent empereur un officier nommé Marc et le tuèrent peu après, pour lui substituer Gratien, qui subit le même sort au bout de quatre mois.

(1) Hier., epist. 11.
(2) Rutil., p. 137. Itin.
(3) Salvian., lib. VI, p. 7.

onstantin, Auguste. — ;onstant, César. 408.

Ils choisirent alors un simple soldat n'ayant d'autre mérite que de s'appeler Constantin. On se souvenait que le grand empereur de ce nom avait été proclamé dans l'île de Bretagne et qu'il était devenu maître du monde. Constantin réunit sa flotte, passa le détroit, descendit à Boulogne, où il s'arrêta quelque temps pour attirer à son parti les troupes romaines cantonnées du côté de l'Aquitaine et des Alpes. Limène, préfet des Gaules, et le général Cariobaud, ne pouvant s'opposer à la défection de leurs troupes, allèrent rejoindre Honorius en Italie.

L'empereur et Stilicon n'eurent pas plus tôt appris ces événements qu'ils envoyèrent contre les révoltés quelques légions commandées par Sarus, chef goth renommé chez les barbares par sa taille de géant, sa force herculéenne et ses prouesses à la guerre. Il assiégea Valence, que défendait Constantin. Voyant qu'il ne pourrait s'en emparer, il prit brusquement la fuite, gagna les Alpes, abandonnant, pour obtenir permission de les passer, tous ses bagages aux paysans armés, que l'on appelait toujours *Bagaudes* et qui en gardaient les défilés (1).

Constantin, débarrassé des troupes impériales, tourna ses armes contre les barbares. Après les avoir vaincus dans une grande bataille, il les refoula sur la Germanie et fit garder le Rhin et les Alpes. Ses vues se portèrent alors du côté de l'Espagne, appartenant aux États de ses prédécesseurs; mais au lieu de s'y rendre lui-même, car il craignait d'être attaqué par Stilicon, il y envoya son fils Constant après l'avoir tiré du cloître et créé César. Constant fit entrer dans ses troupes les montagnards des Pyrénées, ouvrant ainsi la porte aux barbares, qui les franchirent aisément l'année suivante. Il réussit dans son entreprise; car, aidé de Géronce, chef de ses auxiliaires, il vainquit Didyme et Valérien, généraux d'Honorius, qui furent pris et décapités.

Encouragé par un si prodigieux succès, Constantin fit

(1) Zozim., lib. VI.

proclamer son fils Auguste, et s'en excusa près d'Honorius en disant qu'il y avait été contraint par ses soldats. Le faible empereur conféra de suite la pourpre à Constant.

Honorius épousait alors Thermancie, seconde fille de Stilicon et sœur de l'impératrice Marie qui venait de mourir (1). Sérène avait suggéré ce mariage, fait contre le sentiment de son époux, lequel prétendait que Marie était toujours restée vierge (2).

Après les cérémonies nuptiales, Stilicon partit pour Ravenne, où il eut plusieurs conférences avec des envoyés d'Alaric. Sa politique consistait toujours à vaincre ce roi et à le conserver pour faire trembler l'empire. Il traita avec lui de la conquête de l'Illyrie, et le fit encore une fois nommer général des armées romaines; c'était déclarer la guerre à l'empire d'Orient, qui possédait une partie des provinces illyriennes.

Alaric commença par entrer en Épire, où il reçut l'ordre d'attendre de nouvelles instructions. Fatigué de ce retard, il menaça de rentrer en Italie s'il ne recevait pas de subsides. Stilicon lui fit voter par le sénat romain quatre mille livres pesant d'or; politique humiliante qui mit à découvert les vues de ce ministre dont il était temps de purger l'empire.

Cet événement arriva de la manière la plus imprévue: l'empereur, ayant appris à Rome la mort d'Arcade, résolut d'aller à Constantinople pour assurer la couronne à son neveu Théodose. Il laissa, chemin faisant, Stilicon à Ravenne après lui avoir donné l'ordre de faire punir quelques hommes de l'escorte impériale qui s'étaient mutinés (3). Le ministre, prévoyant sa chute, crut que le moment était arrivé de faire proclamer son fils Eucher. Il usa de captation envers les soldats qui l'accompagnaient, et leur dit qu'il avait ordre de les faire décimer.

(1) Elle dut mourir à Rome, où son corps a été retrouvé, en 1544, dans la basilique du Vatican. Il était en poussière, mais on retira trente-six livres d'or de la broderie de ses vêtements.

(2) Zozim., lib. VI.

(3) Sozom., p. 805, a. d.



Honorius, cherchant à prévenir les menées de son ministre, quitta Bologne pour se rendre à Pavie. Il était dans cette ville depuis quatre jours, quand les troupes, soulevées par le Grec Olympius, mirent à mort Limène, préfet des Gaules, le général Cariobaud et une infinité d'autres personnages soupçonnés de connaître et de favoriser les projets de Stilicon.

Stilicon apprit ces événements à Bologne. Il en sortit plein de terreur et s'enfuit à Ravenne. Honorius lui expédia Héraclien porteur de deux ordres séparés, l'un pour l'arrêter seulement, l'autre pour le tuer. Stilicon reçut le premier dans une église où il s'était refugié. Il se rendit aux soldats, bien convaincu qu'on n'en voulait pas à sa vie. Le second ordre lui fut aussitôt communiqué. Héraclien, sans perdre de temps, lui trancha la tête, et obtint pour récompense la dignité de comte d'Afrique.

Eucher se sauva, lui aussi, dans une église, d'où il fut arraché et conduit devant Honorius. Envoyé à Rome pour y être exécuté, il manqua d'être sauvé en chemin par des Goths d'Alaric qui devaient passer près de lui. Son escorte fit diligence et les évita. La pauvre Thermancie, qui venait d'être répudiée, voyageait avec son frère pour être remise à sa mère Sérène.

Ainsi se termina cette révolution de palais. Honorius réunit au fisc tous les biens de son ancien ministre, ceux de son fils et de leurs principaux adhérents. Stilicon était accusé d'avoir gâté les affaires de l'empire; elles n'en allèrent qu'un peu plus mal après sa mort.

Honorius fit ôter les gardes que son ministre avait fait placer sur les rivages pour empêcher le commerce de l'Orient avec les provinces occidentales; il défendit aux grands de s'y livrer, parce qu'il était difficile au menu peuple de trafiquer concurremment avec des personnes qui, par leur fortune, étaient trop au-dessus de lui (1).

Aussitôt que la mort de Stilicon fut connue en Italie, les

(1) Cod. Just., t. LXV, lib. III.

soldats romains égorgèrent dans tous les lieux où ils les rencontrèrent les femmes et les enfants des Vandales, en haine du ministre qui les avait favorisés. Ceux-ci en furent tellement courroucés qu'ils s'en allèrent, au nombre de plus de trente mille, rejoindre l'armée des Goths. Alaric, se voyant ainsi renforcé, demanda impérieusement les subsides que le sénat lui avait promis. Honorius les refusa et mit à la tête de son armée des généraux malhabiles, plus propres à surexciter le courage de l'ennemi qu'à diminuer la terreur de ses propres soldats.

A la même époque, la société romaine était plus agitée que jamais par le mélange des idées philosophiques et chrétiennes : les membres d'une même famille professaient souvent deux religions différentes; il n'était pas rare de voir une jeune fille chrétienne demeurant avec un aïeul qui avait été prêtre des faux dieux. Cependant le christianisme l'emportait, mais on n'était chrétien qu'extérieurement, et la morale, parmi les hautes classes, ne se ressentait guère du changement de religion. Des femmes nobles, après avoir refusé pour maris des personnes d'une naissance illustre, s'unissaient à des hommes d'une condition servile, et, sous prétexte de continence, les congédiaient pour se livrer à d'autres fantaisies. Leur divorce était toujours accordé par des juges qui n'avaient rien à refuser à de riches et jolies solliciteuses.

Quelques-unes vivaient en concubinage avec des hommes, prétendant qu'elles n'avaient d'autre but que de s'entretenir avec eux des saintes Écritures; d'autres, adonnées au vin, dit saint Jérôme auquel nous empruntons tous ces détails, cherchaient à s'excuser par un horrible blasphème, en disant qu'elles buvaient le sang de Jésus-Christ.

Beaucoup se livraient à la bonne chère, se peignaient le visage de blanc et de rouge, se tressaient les cheveux avec de l'or et répandaient de riches parfums sur leurs vêtements, faits d'étoffes si légères qu'ils ne les couvraient qu'à demi. Les plus élégantes affectaient de parler du bout

des lèvres, de grasseyer sans cesse, parce que le naturel leur paraissait rustique et grossier. D'autres mettaient tous les jours de nouvelles robes. Celles qui montraient un peu plus de religion n'en n'avaient qu'une seule et la portaient jusqu'aux lambeaux; mais elles thésaurisaient, et leurs livres de prières, écrits en lettres d'or sur parchemin, étaient enrichis de pierreries. Les pauvres mouraient de besoin à leurs portes, et, quand elles faisaient l'aumône, un crieur à gages courait le publier par les rues et les places publiques. Une d'elles, précédée de nombreux esclaves, ayant remarqué, le jour qu'elle donnait par caprice une pièce d'argent à chaque pauvre, qu'une vieille femme couverte de haillons avait changé de rang pour recevoir une seconde fois, lui donna un si violent soufflet qu'elle la mit tout en sang. On voit que la charité se ressentait encore de la brutalité païenne, et que les grands regardaient toujours l'humilité comme étant l'apanage des âmes serviles.

Les mœurs des hommes ne valaient pas mieux que celles des femmes; mais il était surtout déplorable de voir des prêtres chrétiens payer un honteux tribut aux vices du siècle qu'ils avaient mission de réprimer. Des moines, avec des costumes ridicules, se mettaient à genoux dans les carrefours et priaient Dieu en simulant une piété qui n'était pas dans leurs âmes. « Des prêtres, dit saint Jérôme, sont les premiers à papillonner autour des femmes et à les accabler de flatteries, au lieu de les instruire et de leur inspirer une crainte respectueuse. S'ils étendent la main, ce n'est pas pour leur donner la bénédiction, c'est pour recevoir la récompense de leur honteuse complaisance, car les femmes voient, avec une joie superbe, des prêtres se mettre à la disposition de leurs caprices.

« D'autres ecclésiastiques s'introduisaient, sous prétexte de les instruire, auprès des femmes riches, prenaient par hypocrisie un air de tristesse et d'abattement, et passaient leurs nuits à manger pour prolonger leurs prétendus jeûnes. »

A ce tableau, peut-être acerbe, nous joindrons les appré-

ciations d'un auteur païen sur les hommes de tout rang qui composaient la société laïque de la ville éternelle et dont les mœurs se reflétaient dans les principales cités de la Province :

« Parmi les grands, les familles des Rebures, des Fabiens, des Gérions, des Terrassiens et des Perrassiens s'exaltent outre mesure de la splendeur de leur naissance sans penser à quoi cette illustration les oblige. Tous, éclatants d'habits de soie, se font accompagner par cinquante serviteurs pour aller aux bains, où ils s'épuisent en amabilité devant des courtisanes du plus bas étage. Quelques-uns oublient qu'ils viennent de faire administrer trois cents coups de fouet à l'esclave qui n'avait pas mis assez de diligence à les servir. Vont-ils dans les cirques, ils apportent une telle attention aux coureurs qu'on dirait que ces histrions viennent de gagner plusieurs victoires et de sauver l'empire.

« Il n'y a pas moins de lâcheté et d'infamie dans le bas peuple..... Tous, adonnés à la crapule, n'ont d'habitation que les théâtres ; tous sont sales, flairent l'odeur des viandes et se rongent les ongles, impatients que les plats soient servis (1). »

Disons cependant que cette corruption n'était pas tellement générale qu'on n'y trouvât de nombreuses et honorables exceptions : Paula, riche et noble veuve, dont le père prétendait descendre du roi Agamemnon, s'était retirée dans le monastère de Bethléem. Il y avait, parmi les autres femmes illustres appartenant au christianisme, Marcella, de famille consulaire, Albina, sa mère, les vierges Principia et Asella, les veuves Léa et Fabiola. Celle-ci descendait du fameux Quintus Fabius et possédait une fortune immense dont elle usa pour fonder le premier hôpital qui se soit vu dans Rome. Jusque-là les malades avaient été abandonnés au coin des rues et sous les portiques.

409. Telle était cette société insouciante, folle, mélangée de bien et de mal, alors qu'elle se trouvait si sérieusement me-

(1) Amm. Marc., lib. XXVIII, cap. VIII, IX, X.

nacée par la race gothique. Alaric, outré de ce qu'on lui refusait des subsides, et secondé par son beau-frère Ataulphe, passa devant Ravenne où l'empereur se tenait renfermé, et vint, peu de jours après, camper sous les murs de Rome, dont les citoyens avaient perdu l'habitude de manier le fer et de coucher dans les camps. La famine y devint si grande qu'on fut près de se manger les uns les autres. Les païens, attribuant tous ces maux à l'abandon des dieux, demandèrent au pape Innocent la permission de recommencer leurs sacrifices. Il y consentit pourvu qu'on les fît en secret. Ils n'eurent pas lieu, car le sénat ne voulut pas y assister.

On chercha mille remèdes pour sortir de cette horrible position. On en trouva un atroce : ce fut d'étouffer la malheureuse Sérène, femme de Stilicon, que l'on supposait être d'intelligence avec Alaric. Elle avait été dénoncée par Placidie, sœur d'Honorius, qui poursuivit elle-même l'accusation devant le sénat.

La peste se déclara bientôt après la mort de Sérène et décima les Romains. Le peuple s'en prit au préfet et le massacra. Ces fureurs de la multitude furent compensées par de sublimes dévouements : Léta, veuve de Gratien, et une dame nommée Italique se distinguèrent par une immense charité qui leur valut en même temps les éloges de Zozime et de saint Augustin (1).

Le sénat, aux expédients, envoya faire des propositions de paix à Alaric. Le préfet Basilus alla deux fois le trouver et convint de lui donner des otages et des subsides. Le roi barbare accepta ces conditions et promit, en échange, de combattre partout où il en serait requis pour le service de l'empire. La rançon de Rome fut de cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quarante mille tuniques de soie et trois mille peaux couleur de pourpre (2). Pour se la procurer, les sénateurs et les personnes riches se cotisèrent; on

(1) Aug., epist. 133.
(2) Zozim., lib. V, p. 37.

fondit les statues du Courage et de la Vertu; on y ajouta les précieux ornements des idoles, lesquelles restées nues devinrent un objet de dérision pour les Romains. Alaric, chargé d'or, se retira en Toscane et laissa pour un temps l'empire en repos.

Olympius, qui avait succédé à Stilicon dans les bonnes grâces d'Honorius, fut accusé du mauvais état des affaires. Des intrigues fomentées par les eunuques le firent chasser du palais et remplacer par Jovius, qui reçut les titres de patrice et de préfet du prétoire. Jovius était païen. Il représenta à l'empereur qu'il s'attirerait un grand nombre d'ennemis s'il traitait avec trop de rigueur la secte des donatistes et ceux de l'ancienne religion. Il obtint une loi abolissant l'édit de 408 qui excluait les uns et les autres de toutes les charges publiques (1).

Dans le même temps, Honorius ordonna de chasser de Rome et des autres villes de l'Italie les astrologues qui se mêlaient de prédictions, à moins qu'ils ne consentissent à brûler les livres de leur fausse science devant l'évêque et à se faire chrétiens.

On défendit aux agents du fisc qui opéraient des recouvrements en nature de se servir de mesures plus grandes et de poids plus lourds que les anciens; les *défenseurs des villes*, créés par Valentinien dans l'intérêt des pauvres, eurent mission d'arrêter les agents infidèles et de les envoyer devant le juge avec les preuves de leurs concussions (2).

Cependant Alaric occupait toujours la Toscane en attendant le traité qu'il devait conclure avec Honorius. Des députés du sénat vinrent à Ravenne pour conférer avec l'empereur, et tant était déchue la grandeur romaine qu'ils étaient accompagnés de Goths qui leur servaient de sauvegarde et d'escorte.

(1) Baron., 410, § 48.

(2) Sozom., cap. VII, p. 808.

Le préfet Jovius appela le roi barbare à Rimini. Alaric s'y rendit et proposa de quitter l'Italie à des conditions assez dures. Le préfet, désirant lui en faire accepter de plus raisonnables, conseilla à l'empereur de nommer encore une fois Alaric général des armées romaines. Ce parti pouvait être sage, mais Honorius répondit qu'il ne donnerait jamais de charge au roi des Goths ni à aucun des siens.

Alaric humilié fit marcher ses troupes sur Rome ; mais, avant d'en approcher, il envoya des évêques à Honorius pour lui proposer des conditions plus acceptables que les premières. Les officiers du palais, prenant cette démarche pour de la faiblesse, jurèrent par la tête de l'empereur de ne jamais traiter avec Alaric, serment insensé puisque les Goths étaient maîtres de l'Italie et qu'on n'avait pas de troupes à leur opposer. Dans ces conjonctures difficiles, Honorius appela dix mille Huns à Ravenne, puis son collègue Constantin, l'Auguste des Gaules, qui lui avait offert ses services.

Les Romains, voyant l'ennemi s'approcher de leurs murailles, se rappelèrent les horreurs du dernier siége et firent des propositions de paix à Alaric. Il y prêta l'oreille à condition qu'ils reconnaîtraient pour empereur Attale, préfet de Rome, fort aimé des Goths, lequel avait été baptisé par l'arien Sigovèse, leur évêque.

Attale, devenu empereur, ne manqua pas de nommer Alaric général de ses armées et Ataulphe comte des domestiques. Les autres grandes charges échurent à des Romains. Cette révolution fut populaire à Rome. Les païens et les ariens s'en réjouirent. Zozime, qui partageait cet engouement, dit que la famille chrétienne des Anices s'affligea seule du bonheur public.

Honorius fit proposer à Attale, par Jovius, de l'associer à l'empire. Attale, de son côté, ne lui offrit que la vie et le choix de l'île dans laquelle il voudrait se retirer. L'envoyé d'Honorius, croyant son maître perdu, passa du côté d'Attale et fut remplacé par Eusèbe dans la charge de préfet.

Honorius allait quitter l'Italie pour fuir en Orient lorsqu'il reçut de Constantinople quatre mille hommes auxquels il confia la garde de Ravenne, puis d'assez fortes sommes du comte Héraclien qui avait repoussé toutes les expéditions qu'Attale avait dirigées contre l'Afrique.

Cependant, la famine se faisant de plus en plus sentir à Rome, Jovius saisit ce prétexte pour rentrer dans les bonnes grâces d'Honorius en attaquant Attale en plein sénat, disant qu'il était cause que le gouverneur Héraclien n'expédiait plus de blés en Italie. Alaric, qui avait fait de vains efforts contre l'Afrique et dont l'armée souffrait de la disette générale, ne défendit pas Attale, qu'il regardait comme indigne du rang suprême. Il lui garda néanmoins la foi jurée et alla lui soumettre toutes les places d'Italie, sauf Bologne, qu'il ne put prendre, et Ravenne, devant laquelle il fut défait et repoussé (1).

Peut-être serait-il temps de revenir aux affaires de la Gaule, mais nous préférons terminer l'histoire d'Alaric qui se lie aux malheurs de Rome, cette reine des cités dont les richesses toujours convoitées par les barbares en deviendront bientôt le jouet et la proie.

Le sénat, qui s'entendait avec Honorius depuis le départ des Visigoths, dépouilla publiquement Attale de la pourpre (410). Tous ceux qu'il avait élevés tombèrent avec lui. On leur permit seulement de vivre en simples particuliers dans la ville.

A la suite de cette révolution inattendue, Alaric demanda la paix à Honorius et s'approcha de Ravenne pour en faciliter la conclusion. Alors Sarus, ce géant goth devenu général de l'empire, pensant qu'un accord serait préjudiciable à ses intérêts, se jeta comme un insensé sur les troupes d'Alaric dont il fit un grand carnage. Celui-ci, indigné d'une attaque si déloyale, marcha sur Rome, voulut qu'Attale reprît le titre d'empereur, que dans la suite il lui

(1) Philost., lib. XII, cap. III.

retira et conféra selon ses caprices et le besoin qu'il avait de se mettre à l'abri sous sa pourpre.

Attale obéit. Rome fut dans la consternation lorsqu'elle vit pour la troisième fois Alaric s'approcher de ses remparts. La famine et la confusion devinrent extrêmes. Les assiégés se déchiraient les uns les autres pour se nourrir, et des mères ne pardonnèrent même pas aux enfants qui pendaient à leurs mamelles (1). On n'entendait dans les maisons que des gémissements et des pleurs. Tous n'avaient devant les yeux que l'image de la mort.

Alaric emporta la ville pendant la nuit du 24 août 410, à l'aide de quarante mille esclaves qui lui en ouvrirent les portes en criant vengeance ! Tous entrent dans les maisons, violent les filles, les femmes et incendient les palais. Les temples deviennent le refuge de ce qui parvient à se sauver. Chrétiens et païens s'y entassent. Cet asile est heureusement respecté par les barbares. On vit même des femmes qui, par leurs prières et leur vertu, surent amollir la dureté de ces hommes de carnage et attirer la compassion entre leurs épées teintes de sang. La veuve Marcella et sa jeune fille furent conduites dans la basilique de Saint-Paul, où les Goths les déposèrent entre les mains des sentinelles préposées à la garde des portes. Toute la ville n'existait alors que dans l'enceinte de ses églises. La population des rues et des places publiques ne se composait plus que de morts qui restèrent plusieurs jours sans sépulture.

Ce fut, comme on le voit, aux asiles sacrés du nouveau culte et à cette compassion toute chrétienne des barbares que la grande cité dut l'avantage de n'être pas entièrement dépeuplée ni effacée de la carte du monde.

Le sac de Rome ne laissa pas un seul monument debout dans cette ville qui se proclamait éternelle, et ce qui reste des temples du Forum, des arcs de triomphe de la voie Sacrée, de statues recueillies sous des tas de décombres, doit son

(1) S. Hier., epist. 16.

état de mutilation à cette effroyable avalanche d'esclaves et de barbares. Rome succomba donc, par l'imprudence d'un géant goth, sous les armes d'un chef de la même nation qui ne possédait pas un seul pouce de terrain.

Quelques habitants qui étaient parvenus à se sauver se retirèrent dans les montagnes, d'autres s'embarquèrent pour l'Afrique. Proba, d'une famille consulaire, emmenant avec elle un certain nombre de vierges, s'exposa sur une méchante barque d'où elle put voir l'embrasement de ses palais. Elle ne trouva pas plus d'humanité qu'à Rome sur les côtes d'Afrique où la reçut le comte Héraclien, homme avare et cruel qui n'aimait que le vin et l'argent. Sous prétexte de servir Honorius, il fit enlever des bras de leurs mères un grand nombre de jeunes filles, qu'il vendit à des marchands syriens, sans nul souci de la misère des orphelines et des vierges consacrées à Dieu. Proba consentit à donner une partie de son argent pour racheter la pureté de ces pauvres filles, n'osant le refuser au tyran qui se prévalait de sa dignité de comte pour la traiter en esclave (1).

Placidie, sœur d'Honorius, qui avait si chaudement poursuivi Sérène en l'accusant d'intelligence avec Alaric, aurait dû payer de la vie cet acte d'inhumanité qui blessait les Goths. Il n'en fut rien. Ataulphe, au contraire, beau-frère d'Alaric, s'éprit de ses charmes, la garda près de lui sans cesser un instant de la traiter avec le plus grand respect.

Ces ravages, ces meurtres, ces incendies se firent dans l'espace de quatre jours. Alaric quitta Rome projetant une expédition sur la Sicile, mais il était dans ses destinées de châtier la nouvelle Babylone et de finir ainsi ses exploits. Il mourut subitement dans la même année et fut inhumé près de Cosenza, dans l'Abruzze, au milieu d'une rivière dont les eaux furent momentanément détournées pour le mettre à l'abri des insultes que la vengeance des peuples n'aurait pas manqué d'exercer sur ses dépouilles.

(1) S. Hier., epist. Demitriad.

Ataulphe fut nommé roi des Goths, et l'on vit constamment Placidie, demi-reine, demi-esclave, demeurer près de lui comme l'ange tutélaire de Rome, sachant dans cette position équivoque prendre assez d'ascendant sur le cœur du roi barbare pour l'empêcher de ruiner l'empire (1).

409. Pendant que ces choses se passaient en Italie, Constantin, reconnu par Honorius, jouissait paisiblement du fruit de son usurpation dans Arles, car Trèves avait été abandonnée aux Francs et aux Germains. Constant, son fils, allait retourner en Espagne avec le titre d'Auguste, quand on apprit que ce pays s'était soulevé à l'instigation de Géronce, préfet de la milice, homme méchant et sans honneur, mais général expérimenté (2). Géronce ne prit pas la pourpre lui-même, mais il la donna à son fils Maxime, qui n'ayant aucune ambition fut préservé de la mort lorsque succomba son parti.

Géronce laissa ce fils à Tarragone et marcha sur Arles. Ses forces se composaient des seules légions d'Espagne qu'il avait séduites; mais il comptait sur une partie des nations barbares maîtrisées par Constantin, soit par la force des armes, soit par les subsides qu'il leur accordait.

Pour résister à l'attaque de Géronce, Constantin et son fils envoyèrent le général Ébodic et le préfet du prétoire Rusticus pour réclamer le secours des Allemands, des Francs et des autres peuples établis dans la Belgique (3). Avant l'arrivée de ces renforts, Constant, qui s'était avancé contre Géronce, fut battu et repoussé (4).

A cette époque, la Bretagne se trouvait envahie par les Pictes et les Saxons, qui mettaient tout à feu et à sang dans les contrées réduites en provinces romaines. Les insulaires, voyant que leurs maîtres étaient impuissants pour les protéger, résolurent de se soustraire à l'obéissance de l'empire

(1) Zozim., lib. VI.
(2) Oros., lib. VII, cap. XLII.
(3) Greg. Turon. Hist. franc.
(4) Sozom., lib. IX, cap. XII.

et de ne plus reconnaître le pouvoir de ses officiers. Tous, armés pour la défense commune, se conduisirent avec tant de valeur qu'ils chassèrent les Pictes et les Saxons des places dont ils s'étaient emparés.

Cet exemple fut imité par les peuples de l'Armorique. Ils congédièrent les officiers de l'empereur, établirent le gouvernement républicain (1), prétextant les invasions dont la Gaule était menacée depuis que Constantin en avait enlevé les troupes pour les envoyer en Espagne.

Les Armoriques, ou provinces maritimes de la Gaule, se composaient des deux Aquitaines, des trois Lyonnaises et d'une partie de la seconde Belgique, s'étendant depuis le Poitou jusqu'aux approches de la Meuse. Ces provinces, gouvernées par leurs curies, présentèrent l'image de l'ancienne organisation politique qui existait du temps de César; elles se promirent un mutuel appui contre les troupes impériales et les barbares.

Les Armoriques attachèrent à leur confédération les Francs du nord de la Gaule, les Tongres, les Burgondes, les Suèves et les Allemands, un peu plus avancés vers le Midi.

Les soldats romains qui, d'après la Notice, tenaient garnison au milieu des Armoriques, voyant qu'ils ne pouvaient regagner les provinces soumises, adhérèrent à la révolte et continuèrent à vivre selon leurs lois et leurs usages, portant leurs uniformes accoutumés et fournissant pour la guerre le même nombre d'hommes qu'ils avaient toujours offert à l'empire (2).

Ce qu'il y a de remarquable dans cette révolution, c'est qu'elle eut lieu sous prétexte de la défense commune, et même au nom de l'empereur, dont on faisait semblant de reconnaître l'autorité. Si l'on avait chassé ses officiers et ses magistrats, c'est parce qu'ils se rendaient coupables de mille exactions qu'il aurait condamnées lui-même. On continuait

(1) Zozim. Hist., lib. VI.

(2) Procop., lib. VI.

de battre monnaie à son effigie; elle était, à la vérité, de si mauvais aloi qu'on la refusa dans toutes les caisses publiques (1).

Constantin, dont les principales forces luttaient dans les Pyrénées, n'était pas en état de soumettre les Armoriques et les barbares. Ceux-ci, composés de Vandales, de Suèves et d'Alains, n'ayant plus rien à piller dans la Gaule, s'acheminèrent vers l'Espagne, près de Géronce qui les avait mandés. Cette province avait été jusque-là préservée de leurs invasions; mais elle était travaillée par deux maladies presque aussi funestes : la guerre civile et l'hérésie des priscillanistes. On ne s'y occupait plus que de querelles théologiques, quand on aurait dû rester uni en voyant ce qui se passait dans la Gaule.

Les Vandales arrivèrent les premiers au pied des monts; les Suèves et les Alains les suivirent. Les Vandales avaient Gonderic pour roi, les Suèves Émeric. Ils ne trouvèrent aucune résistance dans les Pyrénées, car, les paysans chargés de la garde des montagnes ayant été enlevés par Constantin, il n'y restait plus que des bandes de pillards qui les laissèrent passer et se fondirent même avec eux.

Ils prirent d'abord beaucoup de châteaux et les gouverneurs qui les gardaient au nom de Constant; ils défirent l'armée romaine et forcèrent le jeune Auguste à s'enfuir auprès de son père dans Arles. Beaucoup d'évêques quittèrent leurs églises et partirent suivis de leur troupeau, escortés par des barbares (2); d'autres évêques restèrent par devoir.

La peste sévit au milieu de ces misères, encore augmentées par les officiers de Constant et de Géronce, qui réclamaient l'impôt avec beaucoup de rigueur et pillaient les richesses que l'on avait transportées dans les places fortes.

(1) Cod. Theod. Novel. maj., tit. I.

(2) Oros., cap. XLI.

La famine surgit et devint telle que des mères se nourrirent de la chair de leurs enfants, qu'elles avaient fait cuire (1).

Enfin, après deux ans de ravages, les barbares, fatigués de leur vie aventureuse et maîtres de contrées fertiles, préférèrent se les partager par la voie du sort et les cultiver que d'en achever l'entière destruction. La Gallicie échut aux Vandales et aux Suèves, la Lusitanie et la province de Carthage aux Alains. D'autres peuples, nommés Silinges, faisant partie de la nation des Vandales, eurent la Bétique, qui prit le nom de Vandalousie, duquel, plus tard, l'usage a supprimé la première lettre. Les Espagnols se soumirent à la domination des étrangers par suite du serment religieux que firent ceux-ci de traiter les Romains (nom que portaient alors les peuples de ce pays) en frères et en alliés (2). L'empire ne conservait pas alors plus du quart de l'Espagne, dont Constant et Géronce se disputaient même la possession.

410-411. Constantin avait promis à Honorius de venir à son secours contre Alaric et en avait été empêché par l'arrivée des barbares dans la Gaule. Ses vues changèrent quand ils l'eurent quittée. Il voulut s'agrandir aux dépens mêmes de l'empereur d'Italie et lui enlever une partie de ses États. Il franchit les Alpes et marchait sur Ravenne, quand il sut qu'Allovic, son ami, venait d'être tué par ordre d'Honorius; cette nouvelle l'effraya tellement qu'il revint sur ses pas et rentra dans Arles.

Pendant ce temps-là, Géronce, avec ses troupes composées de Romains et de barbares, passait les Pyrénées et entrait dans la Gaule. Constantin, serré de près, remit à son fils Constant la garde des places situées sur le Rhône et manda ses auxiliaires francs et germains. Géronce, agissant avec promptitude, fit assassiner Constant dans Vienne et alla mettre le siége devant Arles, où se trouvait Constantin.

(1) Idat., chron., p. 10.

(2) Oros., lib. VII, cap. XLI.

Pendant que ces deux partis se disputaient l'empire, un général romain, de la plus haute distinction, allait donner un nouvel aspect aux choses inextricables de la politique et de la guerre. Nous voulons parler de Constantius, venant d'Italie avec des troupes destinées à venger l'entreprise téméraire de Constantin sur Ravenne et à combattre les deux tyrans qui désolaient la Gaule.

Constantius arrivait précisément devant Arles au moment où Géronce en faisait le siége. Les soldats de ce dernier, fatigués de ses manières impérieuses, l'abandonnèrent et se réunirent à l'armée d'Italie, trouvant plus honorable d'être commandés par un général romain que par un barbare.

Géronce s'enfuit en Espagne. Ses propres soldats l'assiégèrent dans une maison où il s'était barricadé. Il fit une longue résistance, n'ayant pour gardes qu'un seul Alain qui le défendit jusqu'au dernier soupir. Sa femme Nonnique, désespérant de leur salut commun, le pressa de la tuer d'abord et de se donner la mort ensuite (1).

Constantin, débarrassé de Géronce, eut affaire à Constantius et soutint le siége d'Arles durant quatre mois, comptant toujours sur les Francs et les Germains qu'il avait mandés. Ils arrivèrent sous la conduite d'Ébodic, et firent éprouver à l'armée romaine un instant de terreur. Elle voulait repasser les Alpes, mais Constantius prit la résolution plus noble de traverser le Rhône pour aller combattre ses nouveaux ennemis, qui ne tardèrent pas à être culbutés. Ébodic prit la fuite et alla se cacher chez un Gaulois qu'il croyait son ami. Ce Gaulois lui fit, au contraire, trancher la tête et l'apporta lui-même au général romain.

Constantius pressa le siége d'Arles avec d'autant plus d'ardeur qu'il venait d'apprendre que Jovin, général obscur, s'était fait proclamer empereur à Mayence et se disposait à marcher contre lui avec une armée de Francs, d'Alains et de Bourguignons. Voyant cela, Constantius accorda des con-

(1) Sozom., p. 815, b. c.

ditions favorables aux assiégés et promit à Constantin de lui conserver la vie. Ce malheureux, déjà dépouillé des ornements impériaux, s'était retiré dans une église où on l'avait ordonné prêtre (1). La ville ouvrit ses portes; il fut arrêté, envoyé en Italie et décapité à douze lieues de Ravenne, par ordre d'Honorius.

412-413. Les Romains devinrent maîtres d'Arles et de leur ancienne Province. Le reste du pays, sauf les Armoriques, était occupé par le nouvel empereur Jovin et par différents peuples, tels que Francs, Alains et Bourguignons, qui le soutenaient dans sa révolte. Les Francs, qui imposaient alors des empereurs à la Gaule, ne tarderont pas à lui donner des rois.

Ce lambeau d'empire romain qui trônait dans Arles fut bientôt attaqué par Ataulphe qui, depuis la mort d'Alaric son beau-frère, n'avait pas quitté la Toscane. Ataulphe passa les Alpes avec ses Visigoths, traînant à sa suite Attale, ce fantôme d'empereur auquel Alaric avait donné la pourpre. Attale convoitait la Gaule, mais, jugeant l'entreprise difficile, il fit la démarche hasardeuse d'aller trouver Jovin et de lui proposer un traité d'union pour renverser Honorius. Jovin se défia de ces propositions, dit qu'il était content de ce qu'il possédait et trouvait étrange qu'on vînt dans ses États lui faire de pareilles propositions.

De son côté, Dardane, préfet des Gaules, dévoué à Honorius, cherchait à diviser Attale et Jovin; il était aux aguets pour en saisir l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. L'usurpateur Jovin, ayant associé son frère Sébastien à l'empire, manda d'Italie le géant Sarus, ennemi personnel des rois visigoths, pour lui donner un commandement dans son armée.

Sarus devait traverser les Alpes avec une simple escorte de vingt hommes. Ataulphe, poussé par Dardane, envoya pour le capturer jusqu'à dix mille soldats. La bande de

(1) Sozom., lib. IX, cap. xv.

Sarus ne tarda pas à être égorgée ; lui seul se défendit avec tant de courage qu'on ne put s'en rendre maître qu'après l'avoir enveloppé de filets comme une bête fauve.

Cette mort cimentait la rupture de Jovin avec Ataulphe. Celui-ci, entraîné par de nouvelles représentations de Dardane, et surtout par les instances de Placidie, proposa à Honorius, s'il voulait lui accorder des subsides, de faire mourir Jovin et Sébastien et de lui renvoyer sa sœur, dernière promesse dont il avait assurément l'intention de s'affranchir. Ces propositions ayant été acceptées, Sébastien fut assassiné ; Jovin, qui s'était sauvé dans Valence, y fut pris et décapité. Leurs têtes, envoyées à Honorius, furent exposées aux regards du peuple, sur des pointes de perches dressées en dehors de Ravenne (1).

Dardane, satisfait de cette solution qui était son ouvrage, fit élever sur ses domaines un château destiné à recevoir les gens du pays qui se sauveraient à l'approche des barbares. Ce château portait alors le nom de Théopolis, changé depuis en celui de Roche-Taillée. Dardane eut deux fois l'honneur d'être préfet des Gaules. Les lettres que saint Jérôme et saint Augustin lui ont adressées prouvent qu'il était chrétien.

Constantius, chef de la milice dans la Province, aurait pu s'entendre avec les Visigoths si l'on eût tenu, de part et d'autre, à l'exécution des traités. Il offrait à Ataulphe l'Aquitaine et des vivres en échange de Placidie. Plus il insistait au sujet de celle-ci, plus Ataulphe s'opiniâtrait à ne rien conclure. Durant ces interminables débats, Ataulphe, qui désirait se fixer entre le Rhône et les Alpes, fit une entreprise sur Marseille d'où il fut repoussé par le comte Boniface. Plus heureux du côté des Pyrénées, il s'empara de Narbonne qu'il fit entourer de fortifications.

Pendant ce temps-là, Constantius, visant à gagner les Francs ligués avec les Armoriques, leur proposait certains

(1) Idat., chron.

avantages qu'ils n'acceptèrent pas; car ils voulaient rester fidèles à leurs engagements. Il réussit mieux près des nations qui avaient suivi la fortune de Jovin. Goar, avec ses Alains, accepta des terres dans l'Aquitaine. Les Burgondes ou Bourguignons eurent permission de s'étendre sur la rive gauche du Rhin depuis le lac de Genève jusqu'à l'embouchure de la Moselle, espace représentant les territoires actuels de l'Alsace et de la Franche-Comté. Ainsi commença, sous le roi Gondicaire, la monarchie des Bourguignons dans la Gaule (1).

Leurs lois nous apprennent que, pour prix de leur coopération à la garde des frontières, ils eurent les deux tiers des terres des Gaulois et un tiers de leurs esclaves (2). Aucun écrivain de l'époque n'a mentionné ces confiscations. Socrate se contente de dire que les Bourguignons étaient des peuples très-grossiers et très-pauvres, presque tous charpentiers et bûcherons, heureux de gagner leur vie par le travail (3).

Orose parle du même peuple en ces termes : « De notre temps les Gaules ont éprouvé la puissance des Bourguignons. Dieu a voulu qu'ils aient tout récemment embrassé la foi chrétienne et catholique, reçu nos prêtres auxquels ils obéissent, et qu'ils vivent innocemment, traitant les Gaulois avec douceur et mansuétude, non comme des vaincus, mais comme de vrais frères en Jésus-Christ. »

A cette époque, Ataulphe et Constantius désiraient obtenir la main de Placidie, car l'un et l'autre auraient été flattés de s'allier à Honorius en épousant sa sœur. Les deux rivaux se devinaient; leurs incessantes divisions n'avaient pas de motifs plus sérieux. Enfin Placidie, qui montrait peu d'inclination pour Constantius, se décida en faveur du roi barbare, vaincue par son héroïsme et les délicates attentions qu'il avait pour elle. Leurs noces furent célébrées à Narbonne, au mois de janvier 414. La pompe égala celle qui avait lieu

(1) Prosp. Chron., p. 627. — Oros., cap. XXXI.

(2) Leg. Burgondiorum, § 54, t. IV, p. 271.

(3) Socrat, lib. VII, cap. XXX.

pour le mariage des empereurs. Ataulphe se présenta dans l'église vêtu à la romaine et céda la droite à Placidie, qui prit place sur un lit paré comme pour une impératrice. Cinquante jeunes hommes vêtus de robes de soie déposèrent chacun à ses pieds un bassin plein d'or et un autre rempli de pierres précieuses. Ces richesses, qui témoignaient de l'ancienne splendeur de Rome, n'en montraient alors que l'abaissement et la faiblesse. Attale assistait à la cérémonie et tint à honneur de chanter le premier épithalame, fonction peu digne de la pourpre dont on l'avait un moment revêtu (1).

L'union de Placidie, fille de Théodose, avec un roi barbare fut selon les chrétiens l'accomplissement de la prophétie de Daniel annonçant la mariage d'une fille du Midi avec un roi du Nord (2).

On a trouvé à Saint-Gilles une inscription dans laquelle Ataulphe est qualifié de roi des rois et Placidie d'un surnom qui semblerait accorder à son mari la dignité des Césars.

La conduite d'Ataulphe prouve qu'Honorius n'approuvait pas l'union que sa sœur venait de contracter. Constantius, de son côté, ne voulut se prêter à aucun accommodement. Cependant le roi goth aurait volontiers traité avec l'empereur. Placidie le désirait; aucun sacrifice ne l'aurait arrêté pour lui plaire. Il avait bien eu l'idée de remplacer l'empire des Romains par celui des Goths, mais ses hommes étaient trop barbares pour le seconder dans ses desseins. Son unique désir était de servir Rome, surtout quand Placidie lui eut donné un fils qu'il nomma Théodose. Mais ses bonnes dispositions changèrent lorsque Constantius, humilié de la préférence que lui avait accordée la princesse, lui eut envoyé l'ordre de quitter Narbonne et d'entrer en Espagne. Il proclama encore une fois Attale empereur, et résolut de se venger en ravageant le pays qu'il allait abandonner.

Les Visigoths d'Ataulphe et les Alains de Goar résidant à

(1) Phot., p. 188, a.

(2) Idat. Chron., ad. ann. 414.

Bordeaux en avaient jusque-là traité les habitants avec assez de douceur ; mais, quand ils se virent contraints de partir, ils se livrèrent au pillage et portèrent l'incendie dans tous les quartiers de la ville.

Saint Paulin, qui s'y trouvait, fut obligé de fuir et de se retirer à Bazas, sa ville natale. Bientôt les Alains et les Visigoths vinrent assiéger cette place. Leur arrivée y causa une sédition, provoquée par quelques jeunes gens qui s'étaient mis à la tête des esclaves pour massacrer les plus riches citoyens. Saint Paulin, jugeant la position très-grave, alla de nuit conférer avec Goar, qu'il avait connu à Bordeaux, traita avec lui et le fit entrer le lendemain dans la place, au grand désappointement des Visigoths, que cette défection fit battre en retraite et partir pour l'Espagne.

415. A cette époque devaient finir les prospérités et la carrière aventureuse d'Ataulphe. Il perdit d'abord son fils, dont les restes furent renfermés dans un cercueil d'argent et inhumés sous les dalles d'une église voisine de Barcelone. Il succomba lui-même, peu de temps après, sous le poignard d'un palefrenier, au moment où il visitait les chevaux de son écurie.

Il ne cessa de penser à son épouse tant qu'il vécut, et recommanda de la rendre aux Romains. Il croyait que son frère lui succéderait; mais les Visigoths choisirent, au contraire, Sigéric, ennemi personnel d'Ataulphe. Sigéric exerça sa cruauté envers les partisans de son prédécesseur et envers la malheureuse Placidie, qu'il contraignit, le jour de la cérémonie de son avénement, de faire plus de cinq lieues à pied devant son cheval, mêlée à d'autres captifs. Il fit assassiner les six enfants qu'Ataulphe avait eus d'une première femme. On arracha, pour les égorger, ces pauvres petites créatures des bras de Sigésaire, évêque des Visigoths, qui voulait les sauver (1).

La mort tragique et inattendue de Sigéric fut la punition méritée de ses cruautés. Les Visigoths l'assassinèrent sept

(1) Zozim., lib. IX, cap. IX.

jours après son avénement, et lui donnèrent pour successeur Vallia, qui montra d'abord des sentiments hostiles aux Romains. Mais, quand il eut échoué dans une entreprise sur l'Afrique, il consentit à traiter avec eux et à recevoir d'Honorius six cents mesures de blé en échange de Placidie, qui put enfin abandonner la vie agitée des camps, qu'elle menait depuis la prise de Rome, et retourner à Ravenne.

Constantius, nommé consul et patrice, alla en Italie jouir des honneurs du consulat et fut remplacé dans la Gaule par le comte Castin. Ce dernier commença par réunir un corps de troupes, et passa en Belgique pour soumettre les Francs au gouvernement des Romains. Leur roi Theudemer et sa mère Ascila furent pris et décapités. Les Francs se vengèrent sur la ville de Trèves. Ils la ruinèrent de fond en comble afin qu'elle ne devînt plus la résidence des empereurs. Leur rage se porta ensuite sur toutes les forteresses des bords du Rhin. Ils conservèrent, en définitive, toutes les contrées qu'ils avaient conquises entre ce fleuve, la Meuse et la Moselle, formant les territoires des évêchés de Liége, de Trèves et de Cologne. L'entreprise du comte Castin n'atteignit donc pas son but et prouva encore une fois la faiblesse du gouvernement impérial. Cette troisième destruction de Trèves arracha à Salvien, qu'on a nommé le Jérémie de l'époque, les paroles suivantes, véritable peinture de mœurs, que nous ne pouvons passer sous silence :

« Nous préférons les spectacles aux assemblées de l'église, et nous respectons tout, hors Dieu. Si l'on célèbre une fête ecclésiastique et si l'on représente des jeux publics, va-t-on au théâtre ou à l'église ? Aime-t-on mieux les paroles de l'Évangile que celles des bouffons ? Ne quitte-t-on pas l'église quand on sait qu'il va y avoir des jeux ? Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi à Mayence, qui est une ville détruite, ni à Trèves, qui a été saccagée trois fois.

« J'ai vu moi-même, à Trèves, des personnes de la plus haute distinction qui, après avoir été ruinées, n'en étaient pas plus sages. J'ai vu des vieillards, vénérables par leur âge, se

divertir et faire bonne chère la veille de la destruction de leur ville; ils étaient dans les festins, dans le vin, dans la dissolution, dans les cris de joie, dans la fureur de la débauche, sans avoir égard à leur âge, à la bienséance et aux dangers qui les menaçaient.

« Trèves n'était plus qu'un tas de ruines et de cendres, dont les habitants périssaient chaque jour par de nouvelles calamités. On y voyait de toutes parts (j'en suis témoin) des corps morts d'hommes et de femmes nus exposés aux chiens et aux oiseaux. Cependant, qui le croirait? quelque peu de personnes nobles qui s'étaient sauvées de la ville demandaient aux empereurs des jeux du cirque pour se consoler de leurs désastres. O Trévires! vous demandez des jeux du cirque! Et pour quelle ville, pour quel peuple? Pour une ville réduite en cendres, pour un peuple mis à mort et réduit en captivité!... Vous demandez des jeux publics, et où voulez-vous les représenter? Sur les cendres et les ruines de votre cité, sur les cendres et les os de vos concitoyens!... »

Salvien ne fait pas une peinture moins virulente des mœurs de l'Aquitaine : « Le peuple le plus heureux des Gaules, dit-il, en est le plus déréglé; la gourmandise et l'impureté dominent partout; les riches méprisent la religion et la bienséance. La foi du mariage n'est plus un frein : la femme légitime se trouve confondue avec les concubines; les maîtres se servent de leur autorité pour contraindre leurs esclaves à se rendre à leurs désirs.

« Les villes sont remplies de lieux infâmes, et ces lieux ne sont pas moins fréquentés par les femmes de qualité que par celles d'une basse condition; elles regardent ce libertinage comme un des priviléges de leur naissance, et ne se piquent pas moins de surpasser les autres femmes en impureté qu'en noblesse (1). »

416. Les barbares devaient faire d'immenses progrès parmi ces populations énervées par tant de vices. On vit, en effet, des

(1) Salv. in Gub. Dei, lib. VII.

Gaulois, n'ayant pas le courage de défendre leurs foyers, se mettre à la suite des pillards et partager leurs rapines. Une loi d'Honorius tenta de réprimer ce crime, dérivant de la plus basse dégradation : « Celui qui aura donné aux barbares le moyen de piller les sujets de l'empire, ou qui aura pris part à leurs brigandages, sera brûlé vif (1). »

Les Francs séjournèrent durant quelques mois sur les débris de Cologne, et les dames romaines se virent réduites à servir dans leurs propres maisons les femmes des barbares (2).

Castin aurait bien voulu soumettre les Armoriques; mais comprenant, par l'attitude des Francs leurs alliés, les difficultés de l'entreprise, il avisa d'entrer en négociation avec ces provinces. Le consul Constantius, revenu d'Italie, chargea de cette mission Exupérance, qui deviendra bientôt préfet des Gaules. Ce général, appartenant à l'une des premières familles de Poitiers, crut qu'il aurait assez d'autorité sur ses concitoyens pour les rallier à l'empire; il s'aboucha avec les nobles du pays, leur représenta que la révolte avait mis le pouvoir aux mains des dernières classes, que tout rentrerait dans l'ordre s'ils voulaient secouer ce joug humiliant, et qu'ils pourraient prétendre aux plus hautes dignités. Il réussit dans quelques districts, ce qui fit dire au poëte Rutilius « qu'Exupérance avait rétabli dans les Armoriques l'autorité de l'empire et ramené la liberté en ne souffrant pas que les maîtres restassent serviteurs de leurs esclaves (3) ».

Rutilius écrivait, sans doute, à l'époque des premières soumissions, et croyait que leur effet moral désorganiserait l'insurrection. Il se trompait, car, dans les provinces insoumises, il ne manqua pas d'hommes investis de la confiance populaire pour représenter à leurs concitoyens que s'ils admettaient les officiers d'Honorius ils n'en seraient pas mieux

(1) Cod. Theod., lib. VII, t. VII.
(2) Salv., epist. 1.
(3) Rutil. Itin., p. 11.

traités que par ceux de Constantin ; que les premiers rétabliraient les impôts dont on s'était affranchi, et que le mieux était pour tous de vivre libres.

L'empire fut dédommagé de la perte des Armoriques par l'offre que lui fit Vallia d'utiliser les forces des Visigoths contre leurs anciens alliés établis en Espagne et d'abandonner aux Romains le fruit de ses victoires. L'espoir du pillage entrait pour beaucoup dans les combinaisons de ce roi, qui fit bientôt un grand carnage des Alains et des Vandales (1).

Attale, ayant perdu son titre d'empereur depuis le traité fait entre Vallia et les Romains, s'ennuya de rester avec des étrangers aux yeux desquels il n'était qu'un sujet de dérision et de mépris ; il s'échappa d'Espagne sur un navire et fut pris en mer. On le conduisit à Ravenne, devant Honorius, qui, dédaignant d'ordonner sa mort, se contenta de lui faire couper quelques doigts de la main, et le relégua dans l'île de Lipare.

417. Constantius, qui avait toujours ambitionné d'être l'époux de Placidie, renouvela ses instances auprès d'Honorius ; la princesse ne voulait pas y consentir, car elle éprouvait peu de sympathie pour le consul. Ses femmes lui représentaient, d'ailleurs, que Constantius ne lui pardonnerait jamais de l'avoir dédaigné pour épouser un barbare. Honorius finit par vaincre cette obstination, et, prenant un jour la main de sa sœur, il la mit dans celle de Constantius au moment où ce général allait commencer son second consulat (2). Placidie, après les cérémonies de son mariage, quitta Ravenne et vint s'établir dans Arles avec son époux.

Les villes et les grands chemins d'Italie étaient alors tellement ruinés que le préfet de Rome, Rutilius, fut obligé de prendre la mer pour venir dans la Transalpine, « car les eaux, dit-il, n'étaient plus retenues par leurs anciennes digues

(1) Idat. Chron.
(2) Phot., p. 192, c.

et les ponts étaient rompus sur toutes les rivières depuis le passage des barbares. »

La moitié des terres de la Gaule étaient en friche : on les exempta de contributions, soit qu'elles fussent abandonnées, soit que leurs maîtres, ruinés, n'eussent pas le moyen de les mettre en valeur (1).

Bien que l'empire n'eût remporté que de modestes succès contre les Francs et les Armoriques, Honorius n'en alla pas moins à Rome pour y entrer en triomphe. Attale, qui devait suivre son char, fut placé sur le second degré du trône, afin que les Romains, auxquels il avait fait de magnifiques promesses, le contemplassent dans sa honte. On le renvoya ensuite dans son île.

Nous avons vu qu'en l'année 410 il n'y avait plus de troupes romaines dans la Bretagne, et que les insulaires, après avoir chassé les officiers de l'empire, s'étaient réunis pour repousser les barbares. Se voyant encore une fois pressés par les Pictes et les Saxons, ils se soumirent de nouveau et prièrent Honorius de leur envoyer une légion. Elle ne fut pas plus tôt arrivée dans l'île qu'elle fit un grand carnage de l'ennemi et remonta le moral des populations. Honorius la rappela en 417, signifiant aux insulaires qu'il ne voulait pas employer ses troupes à courir après quelques poignées de bandits, et qu'ils eussent eux-mêmes à s'organiser et à s'armer pour leur propre défense. Avant de quitter les Bretons, les officiers romains leur conseillèrent d'établir des retranchements munis de palissades sur les caps voisins de la mer, et des tours sur la pente des coteaux les plus fréquentés par les pirates (2).

Ces travaux, promptement exécutés, existent encore sur les falaises méridionales de l'Angleterre. Disons qu'ils ne remplirent pas le but qu'on s'était promis, car les pirates, après s'en être approchés, accrochaient avec le fer recourbé

(1) Cod. Theod., cap. XIII, lib. XIV, p. 135.

(2) Zozim., lib. VI. — Bed. Hist. eccles. Anglor.

de longues piques les Bretons postés sur les retranchements et les assommaient dans les fossés. Dès ce moment l'île de Bretagne fut perdue pour les Romains.

418-420. Les Francs occupaient alors les deux rives du Rhin vers son embouchure; les Bourguignons, l'Alsace et la Franche-Comté; les Saxons, nos côtes occidentales depuis l'entrée de la Somme jusqu'aux extrémités de la basse Normandie; enfin les Alains, le district de Vienne et quelques points sur la Loire. Si l'on ajoute à ces démembrements l'indépendance des Armoriques, on comprendra que le territoire de l'empire était très-restreint dans la Gaule.

Le nombre des étrangers s'accrut encore par la remise de l'Aquitaine que Constantius fit à la race gothique pour la récompenser d'avoir détruit en Espagne une partie des Alains et des Vandales. Ainsi se forma le royaume des Visigoths, dont la capitale fut Toulouse et qui subsista durant l'espace de quatre-vingt-huit ans. Ces concessions ne conféraient du reste aux étrangers que le droit de partager les terres avec les habitants et de se gouverner d'après leurs propres coutumes, car ils restaient soumis et devaient tenir leurs forces à la disposition du pouvoir impérial.

Honorius fit alors quelques propositions d'accommodement aux Armoriques. Celles d'entre la Somme et la Loire persistèrent à vivre dans l'indépendance, et, pour se fortifier contre les Romains, les Francs et les Saxons, elles transformèrent en forteresses les théâtres mutilés de leurs villes, élevèrent à la hâte de nouvelles enceintes fortifiées avec les débris des temples païens et de tous les monuments dont leur sol était couvert; aussi remarque-t-on dans les fondations des murailles militaires de Lillebonne, du Mans, de Paris et d'autres villes de France, des frises, des fûts de colonnes, des pierres tumulaires provenant généralement de somptueux édifices tombés devant les édits impériaux ou sous le marteau des barbares.

Les contrées occidentales voisines de la mer et des grands fleuves s'occupèrent aussi de munir leurs frontières mari-

times contre les attaques des Saxons, car depuis que ceux-ci avaient subjugué l'Angleterre, l'île, épuisée, ne pouvait plus subvenir à leurs besoins. Ils vinrent par petites bandes attaquer la Gaule, remonter ses rivières, piller et incendier les villes de l'intérieur et se fixer sur les rives maritimes, où ils se livrèrent à l'agriculture et à la pêche. Ceux des environs de Bayeux ont été nommés *Sesnes-Bessins*.

Pour apporter un terme à ces invasions, les Gaulois, à l'imitation des insulaires leurs voisins (1), établirent de grandes enceintes ou camps refuges sur les montagnes voisines de l'Océan. Les principales sont celles du Hague-Dick, auprès de Cherbourg; de Benouville, de la Roque, de Sandouville, de Saint-Nicolas-de-la-Taille, de Varengeville, de Jumiéges, de Veulettes et de Dieppe. Ce dernier camp porte le nom de *Cité de Limes*, indiquant qu'il était gardé par les *Limitanei* ou Lètes, chargés de la défense des frontières avec la ligue armoricaine à laquelle ils obéissaient. Ces refuges, reliés entre eux par des tours en terre, recevaient les propriétaires des campagnes qu'on avait forcés de prendre les armes pour défendre le sol, leurs vies et leurs domaines. D'autres aimèrent mieux se retirer dans les bois que de cultiver la terre pour le fisc ou pour des étrangers qui venaient en dévorer les produits.

Alors Honorius convoqua dans la ville d'Arles, sous la présidence du préfet du prétoire Agricola, les états généraux des *sept provinces* (méridionales) *regardées comme les plus dignes de son attention*; donc les autres étaient pour ainsi dire abandonnées. Cette assemblée devait se composer de juges, d'officiers municipaux et de délégués des possesseurs de terres, pour aviser aux moyens de pourvoir aux nécessités de l'État.

« Les délibérations de l'assemblée, lisons-nous dans le rescrit impérial, seront communiquées aux provinces restées sans représentants dans les États; » nécessairement celles

(1) Lamprid., cap. LVIII.

de la ligue armoricaine ou les districts occupés par les barbares. Honorius se félicite du choix qu'il a fait de la ville de Constantin (Arles) pour la réunion des députés, « car l'heureuse assiette de cette ville est, dit-il, si favorable au commerce qu'il n'y a pas d'endroit où l'on trouve plus facilement à vendre, à acheter ou à échanger les produits de toute la terre. Les fruits les plus renommés croissent aux environs d'Arles. On y trouve à la fois les trésors de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie, les denrées de l'Afrique, les nobles coursiers de l'Espagne et les armes qui se fabriquent dans les Gaules. Arles est le lieu que la Méditerranée et le Rhône semblent avoir choisi pour marier leurs eaux et pour en faire le rendez-vous des riverains de la mer et du fleuve. » Cet exposé semblera bien poétique pour remédier à des maux si réels !

La même assemblée devait se tenir tous les ans. Honorius l'avait déjà plusieurs fois convoquée, mais « ses ordres étaient demeurés sans effet par la négligence de ses officiers et des usurpateurs, qui s'occupaient peu du bien public (1) ». Nous n'avons pas les actes de cette réunion, qui avorta peut-être comme les précédentes; car les propriétaires ruinés devaient avoir compris qu'il leur importait peu de se déranger pour aller défendre les intérêts de domaines sans valeur et qu'ils ne pouvaient cultiver avec sécurité.

Placidie était alors à Ravenne, où elle accoucha d'un fils qui porta le nom de Valentinien et qui devait régner sur l'Occident après Honorius. Il fut déclaré *nobilissime* d'après les instances de sa mère auprès de l'empereur.

Constantius, Auguste. 421-424.

L'année 421 apporta quelques changements dans l'empire. Constantius, qui prenait la plus grande part aux affaires depuis son mariage, fut créé Auguste. La cérémonie de sa réception se fit à Ravenne (2).

Comme on avait coutume d'envoyer les images des nou-

(1) Sidon. Apoll., ap. dom Bouq., t. I, p. 786.

(2) Idat. Chron.

veaux Augustes à ceux qui possédaient déjà ce titre, Honorius fit porter à Constantinople celles de Constantius. Théodose refusa de les recevoir (1). Constantius allait venger cette injure lorsqu'il mourut subitement, n'ayant joui que sept mois de sa nouvelle dignité. Placidie le fit inhumer dans l'église de Saint-Vital, à Ravenne. Il laissait deux enfants : Valentinien, son fils, et une fille nommée Honoria.

A la même époque Vallia, roi des Visigoths, mourut à Toulouse et fut remplacé par Théodoric. Les Vandales d'Espagne refusant de recevoir la loi des Romains (2), Honorius fit marcher contre eux une armée ayant pour auxiliaires les Visigoths de Théodoric. Il en donna le commandement à Castin, grand maître de la milice, auquel il adjoignit le comte Boniface pour l'aider de ses conseils et de son épée. Boniface, jaloux de la faveur dont jouissait Castin, partit pour l'Afrique dont il était gouverneur. Castin entra aussitôt en Espagne et fut complétement battu par les Vandales. On blâma hautement le comte Boniface. Son indigne retraite lui valut beaucoup d'ennemis à la cour d'Honorius.

Placidie gouvernait alors les affaires de l'empire depuis la mort de son époux. La tendresse qu'Honorius lui portait donna lieu à de fâcheuses interprétations (3). Il était dans la nature de cette femme singulière d'être aimée et de profiter de la faiblesse des princes pour maîtriser les destins du monde. La cour se partagea en deux camps : les uns étaient pour Honorius, les autres pour Placidie. Le comte Boniface adopta ce dernier parti.

De la cour cette division gagna l'armée. Placidie y eut des partisans peut-être trop zélés, parmi lesquels se voyaient des Goths attachés à leur ancienne reine et au souvenir d'Ataulphe son premier époux.

Honorius, au courant de ces intrigues, montra pour Pla-

(1) Philost., lib. XII, cap. XII.
(2) Salv., lib. VII.
(3) Phot., cap. XX, p. 196, a.

cidie autant d'aversion qu'il lui avait témoigné d'amour, et l'exila avec ses deux enfants à Constantinople. On l'accusait vaguement d'avoir fait appel aux barbares, et l'on répandait de singuliers projets conçus entre elle et le comte Boniface, qui s'empressa de lui envoyer toutes sortes de présents pour adoucir l'amertume de son exil.

Théodose reçut Placidie, sa tante, avec beaucoup d'affection et d'honneurs. Il montra même un certain empressement pour ses enfants sous l'influence des séductions qu'elle exerçait déjà sur son cœur.

Honorius mourut presque aussitôt et fut inhumé à Ravenne. De nouvelles destinées se préparaient pour Placidie et pour Valentinien son fils. Jamais le faste de la maison impériale n'avait été si grand que sous Honorius, et jamais les rênes de l'État n'avaient été remises en des mains si faibles. Renfermé dans Ravenne, ville entourée de marais inaccessibles, il croyait faire preuve d'une noble résolution en ne traitant pas avec Ataulphe, et le laissait parcourir sans empêchement toute l'Italie, traverser la Gaule pour entrer en Espagne, et traîner après lui comme esclave la sœur d'un Auguste, fille du grand Théodose. Il régnait paisiblement sur sa cour et s'inquiétait peu du destin des peuples. C'est dans cet état que la mort le surprit après vingt-huit ans de désastres et de honte.

Les provinces, ainsi gouvernées, se déclarèrent indépendantes ou se donnèrent des souverains. Tous, sauf Attale, périrent assassinés, emportant dans la tombe le nom de tyrans, qu'ils méritaient moins que celui qui perdait l'empire par sa lâcheté et le honteux égoïsme de sa cour.

Valentinien III. 425-426.

Valentinien III, âgé de six ans et resté sous la tutelle de sa mère, fut proclamé empereur d'Occident par son oncle Théodose. Il était encore à Constantinople quand le comte Castin, ennemi de Placidie, et quelques chefs goths qu'il avait séduits donnaient la pourpre, dans Ravenne, à l'usurpateur Jean, homme de basse naissance sous le manteau

duquel ils espéraient gouverner. Castin s'était entendu avec quelques nations barbares pour faire réussir son entreprise.

Du côté opposé, Aétius appelait soixante mille Huns de la Pannonie pour maintenir l'autorité de Valentinien, et Boniface mettait son armée à la disposition du jeune empereur. Ces factions rivales provoquèrent des meurtres en Italie et dans la Gaule : Exupérance, préfet du prétoire, fut tué dans Arles par ses propres soldats; le comte Gaudence éprouva le même sort, sans qu'on recherchât leurs meurtriers.

Cependant, Placidie pressait Théodose de faire marcher ses troupes contre l'usurpateur du trône de son fils. Il les expédia si secrètement qu'elles s'emparèrent sans coup férir de Ravenne au moment où elle était dénuée de défenseurs. Socrate, auteur grec, vivant dans un pays où l'on fabriquait trop de miracles pour qu'on les prît au sérieux, rapporte que les troupes de Théodose furent conduites à travers les marais par un ange revêtu d'un habit de berger. Quoi qu'il en soit de cette légende, Placidie s'empara de Jean, lui fit couper la main droite et l'envoya à Constantinople, où il fut promené dans l'hippodrome pendant plusieurs jours monté sur un âne, et mis à mort après avoir été abreuvé de mille outrages.

Valentinien III fut couronné à Rome, où il tint souvent sa cour. L'autorité demeura à Placidie, qui céda par reconnaissance la Dalmatie, la Pannonie et la Norique à Théodose, stipulant que les deux empires seraient divisés et auraient des lois séparées.

Placidie, femme de profond jugement, eut le bonheur, dans sa nouvelle position, de distinguer les mérites d'Aétius et du comte Boniface, appelés avec juste raison les deux derniers généraux de l'empire romain. Elle confia au premier le gouvernement de la Gaule et de l'Italie, conserva au second celui de l'Afrique, en y ajoutant la charge de maître de la milice, ôtée au comte Castin convaincu d'avoir favorisé le tyran.

Depuis que les Romains avaient quitté la Bretagne, plusieurs chefs puissants de l'île répétaient sans cesse aux

peuples qu'ils ne pourraient résister aux barbares qu'en se donnant un roi. Beaucoup prétendaient à cette dignité, mais Vortigern, le plus élevé de tous, évinça ses rivaux et se fit donner la couronne. Les Bretons ne pouvaient faire un plus mauvais choix, car il les entraîna dans des guerres civiles et requit le secours des Anglo-Saxons. Ces étrangers s'établirent dans le pays de Kent, et, à l'aide de leurs compatriotes qu'ils appelèrent, ils devinrent maîtres de toute la Bretagne. Leur premier soin fut d'abolir les petites royautés et le nom de tous les peuples de l'île, même celui des Pictes qui avaient été leurs alliés. Telle fut l'origine du royaume anglo-saxon.

Le premier acte d'Aétius fut de marcher contre Théodoric, roi des Visigoths. Celui-ci, ayant adopté le parti de Jean, s'était avancé dans la Narbonnaise, et avait mis le siége devant Arles, d'où il interceptait la voie de l'Italie dans la Gaule. Aétius le repoussa et lui fit signer un nouveau traité de paix avec l'empire.

L'activité des généraux de Valentinien créa des armées. Mais, n'étant composées que de barbares, elles devinrent bientôt rivales. Le même esprit de jalousie surgit entre les deux chefs, sur lesquels reposait la tranquillité du monde. Aétius, non content d'être le premier personnage de l'empire, enviait encore la faveur dont jouissait le comte Boniface. Il s'entendit avec Félix, l'un des principaux conseillers de Placidie, et obtint qu'on rappellerait d'Afrique le général illustre qu'il regardait comme le plus dangereux ennemi de sa grandeur.

Boniface, qui avait toujours servi l'empire avec fidélité, crut qu'on en voulait à sa vie. Il éluda les ordres de la cour et répondit qu'il n'obéirait qu'à Théodose. Devant cet acte de rébellion, Placidie, vivement offensée, réunit toutes les forces de l'Occident, et les plaça sous les ordres du Goth Sigovèse. Boniface, se voyant sérieusement menacé, appela à son secours Genseric, roi des Vandales, qui n'hésita pas à quitter l'Espagne, alors ruinée, pour aller s'établir sur une

terre qui regorgeait de richesses. Quatre-vingt mille barbares de tout âge : Alains, Goths et Vandales, s'embarquèrent sur des vaisseaux que le comte avait mis à leur disposition et passèrent en Afrique. Arrivés dans ces provinces, ils y mirent tout à feu et à sang pour être précédés de terreur. Boniface, qui ne s'attendait pas à de tels désordres et n'avait aucun moyen de résistance, demanda des secours à Placidie en justifiant sa conduite et lui envoyant des lettres d'Aétius propres à motiver sa défection.

L'impératrice reconnut la duplicité d'Aétius et dissimula, car elle avait besoin de ses services; puis elle oublia ses griefs contre Boniface à condition qu'il combattrait les Vandales. Le comte leur offrit de l'argent qu'ils refusèrent, recourut aux armes et fut repoussé. Il ne lui resta d'autre ressource que de s'enfermer dans Bône et d'y soutenir le fameux siége durant lequel mourut saint Augustin. Ce qui se passa dans l'attaque des murailles prouve que l'art d'assiéger les places était connu des barbares, et que les peuples vaincus par Rome avaient tiré de grands enseignements de leurs propres défaites.

Boniface, voyant qu'il allait être obligé de se rendre, s'évada et vint rejoindre l'impératrice en Italie. Les Vandales restèrent maîtres de l'Afrique, à l'aide des ariens qui leur en avaient ouvert les portes et les avaient accueillis en libérateurs.

La Providence voulait probablement que la terre d'Afrique fût punie de ses hérésies et de son immoralité. « Presque toutes les maisons de Carthage, dit Salvien, étaient des lieux de prostitution. Les hommes erraient dans les rues couronnés de fleurs, habillés comme des femmes, la tête voilée, répandant au loin l'odeur des parfums, et vendant au premier venu leurs abominables faveurs. Genseric arriva au milieu d'une population ivre, dont les hurlements ne permettaient pas de distinguer les cris des victimes d'avec les acclamations du cirque (1). » On peut dire avec raison ou que

(1) Salvian. de Gubern. Dei, lib. VI.

Salvien exagère, ou que saint Augustin avait échoué devant l'immoralité de ce peuple corrompu.

Voyons maintenant ce qui se passait dans la Gaule. Aétius, après avoir renvoyé les Huns, se trouva seul pour arrêter les Francs. Ces derniers avaient pour roi Clodion, que Sigebert et Aimoin disent fils d'un certain Pharamond, dont l'existence est si problématique que Grégoire de Tours ne l'a seulement pas nommé.

Clodion, qui le premier des rois francs porta le nom de *chevelu* (venant de la longueur de ses cheveux), aurait bien voulu avoir un établissement fixe dans la Gaule comme les Bourguignons et les Visigoths. C'était le plus puissant des rois de sa nation, qui se trouvait répartie par groupes dans les pays situés entre le Rhin, la Meuse et la Moselle. Il cherchait toujours à s'étendre vers le midi, mais Aétius le contraignit de se soumettre à l'empire. Sa résidence était dans le château de Duisburg, sur les confins du diocèse de Tongres. Telle fut la première capitale de cette tribu qui deviendra si puissante.

427-429. Aétius se signala bientôt contre d'autres barbares nommés Jutunges, Vindéliciens et Noriques, qui se jetaient de temps en temps sur l'Italie et sur certains districts de la rive gauche du Rhin. Il montrait une activité dont les généraux de l'empire avaient perdu la tradition. Son armée ne se composait pourtant que de Huns et d'Alains, car il savait que la race tartare seule pouvait lui fournir de bons soldats. Très-aimé des Huns, il se servait toujours de leur cavalerie qu'il tenait près de lui pour l'utiliser au besoin, tandis qu'une partie des Alains de Goar gardaient, à Valence, les passages du Rhône, et les autres formaient une colonie militaire près d'Orléans, où ils avaient obtenu les terres dont ils s'étaient d'abord emparés à main armée (1).

Le monde chrétien et orthodoxe n'était pas alors moins tourmenté que la société civile. Depuis plus de vingt ans,

(1) Prosp. Chron., p. 659.

l'hérésie de Pélage, moine anglais, avait fait des ravages en Afrique, et même à Rome après le départ du pape Alexandre qui s'était enfui devant les Goths. Pélage niait le péché originel et la grâce par laquelle nous devenons chrétiens. Il avait adroitement répandu quelques petits ouvrages de piété entre les mains de certaines dames romaines desquelles il désirait se servir pour la propagation de ses erreurs; car les femmes ont été constamment le fil conducteur de toutes les sectes. Orose, évêque espagnol, combattit Pélage avec l'appui d'Éros, évêque d'Arles, et de Lazare, évêque d'Aix. Le pape Innocent, successeur d'Alexandre, condamna l'hérésiarque et le priva de la communion de l'Église.

Cet acte fit disparaître les Pélagiens du continent; mais ils trouvèrent un refuge en Angleterre. Les évêques de ce pays, privés des lumières de la science, appelèrent près d'eux leurs confrères de la Gaule pour combattre les hérétiques.

Saint Germain d'Auxerre, passé de l'armée dans l'Église, avait alors hérité du sceptre tenu par ses prédécesseurs saint Martin de Tours et saint Hilaire de Poitiers. Sa vaste érudition, sa foi et son audace extraordinaire l'avaient rendu populaire et le faisaient regarder comme un être surnaturel. Accompagné de saint Loup de Troyes, il se rendit avec empressement à l'appel des évêques bretons. En passant par Nanterre, on lui présenta une jeune fille, âgée seulement de sept ans, qui paraissait inspirée de l'esprit de Dieu, destinée à édifier le monde par la pureté de sa vie et les actes de la plus haute piété. Cette jeune fille était sainte Geneviève, à laquelle les uns ont attribué une naissance illustre, d'autres une origine beaucoup plus humble, et qui en définitive est restée bergère aux yeux de la catholicité. Elle étonna saint Germain par la précocité de ses mérites et consacra sa virginité entre les mains du saint évêque.

Saint Germain, arrivé dans l'île des Bretons, eut d'autres adversaires à combattre que les amis de Pélage, car les Saxons et les Pictes faisaient alors une guerre sanglante aux insulaires. Ces derniers, peu exercés à la guerre, vinrent en

foule réclamer l'assistance du grand évêque. Celui-ci, se rappelant qu'il avait été soldat, fit organiser militairement les Bretons, administra le baptême à ceux qui ne l'avaient pas reçu, et les plaça tous par groupes au sommet des montagnes et sur les roches les plus escarpées. Tous ces hommes disséminés, agissant d'après les conseils du saint, poussèrent de tels cris à l'approche des barbares que ceux-ci, se croyant entourés par une armée nombreuse, furent effrayés, se débandèrent et s'enfuirent.

Après avoir discuté avec les pélagiens, dont il réfuta les doctrines, saint Germain revint dans la Gaule où il trouva le peuple de son diocèse dans une profonde affliction causée par les agents du fisc qui demandaient de nouveaux tributs. Il partit à cheval pour Lyon, se rendit dans Arles, résidence du préfet des Gaules, nommé Auxiliaire, lequel fit droit à sa requête. Nos premiers évêques ne s'épargnaient donc ni peines ni voyages pour les avantages spirituels et temporels des peuples que leur avait confiés la Providence.

430-435. Aétius, au comble de la fortune, ne songea plus qu'à se défaire des généraux qui partageaient avec lui la faveur de Placidie. Le patrice Félix, avec lequel il s'était ligué d'abord contre Boniface, et Padusia, femme de Félix, devinrent les premières victimes de son implacable ambition; ils furent tués à Ravenne dans une émeute de soldats qui leur reprochaient d'avoir fait mourir des chefs auxquels ils étaient fort attachés.

Placidie, offensée de la conduite d'Aétius, remplaça Félix par le comte Boniface, dont les amis gouvernaient la cour. Aétius passa aussitôt en Italie pour y établir sa prépondérance; n'ayant pu réussir, il revint dans la Gaule, se mit à la tête des troupes et marcha contre Boniface et son parti. Un combat sanglant suivit la rencontre de ces deux généraux, qui prétendaient l'un et l'autre au gouvernement du monde. Boniface fut vainqueur, mais il reçut une blessure grave dont il ne tarda pas à mourir. Son gendre Sébastien le remplaça. Aétius, désespéré de sa propre défaite, s'enfuit

en Pannonie auprès des Huns, qui l'affectionnaient comme s'il eût été de leur nation.

Rugula, leur roi, lui fournit des troupes avec lesquelles il rentra en Italie, battit le comte Sébastien et s'imposa à l'impératrice, obligée de céder à la fortune du vainqueur. Sébastien, ayant été déposé, s'enfuit à Constantinople. Aétius devint patrice et gouverneur de toutes les provinces occidentales de l'empire (1).

Jamais la Gaule n'avait eu plus grand besoin d'un général expérimenté pour tenir tête aux révoltes qui éclatèrent simultanément dans son sein. De nouveaux districts, aux ordres d'un certain Tibatus, et les bourgeois de quelques villes complotèrent en faveur des paysans armés (2); ce mouvement se propagea depuis la Garonne jusqu'à la Seine (3).

Dans le même temps, Théodoric, roi des Visigoths d'Aquitaine, se jetait sur la Narbonnaise, et Gondicaire, roi des Bourguignons, s'avançait sur Trèves, le Luxembourg et le pays messin. Cette invasion sembla d'autant plus odieuse à la cour de Ravenne que les Bourguignons s'étaient chargés de la garde des frontières au prix des terres qui leur avaient été concédées.

Avant de rien entreprendre contre les révoltés de la Gaule, Aétius commença par traiter de la paix avec les Suèves d'Espagne et les Vandales d'Afrique, faisant contenir en même temps les nations du Danube par les Huns, auxquels il laissa la Pannonie pour les attacher à ses intérêts. Il réunit ensuite trois corps d'armée : l'un, dont il prit le commandement, devait opérer contre les Bourguignons; le second, sous la conduite de Litorius, contre les Armoriques et les Bagaudes; le troisième, contre les Visigoths. Il avait pour lieutenants Avitus et Majorian, qui arriveront l'un et l'autre à l'empire.

436-439. Gondicaire, roi des Bourguignons, ne tarda pas à deman-

(1) Prosp. Chron., ann. 433.

(2) Ibid, 434.

(3) Heric. in vit. S. Germ. Antis.

der la paix. On la lui accorda; mais l'ayant violée l'année suivante, Aétius lança contre lui les Huns qui, pour se venger de leurs anciennes défaites, attaquèrent si vigoureusement les Bourguignons qu'ils tuèrent leur roi avec vingt mille hommes de son armée. Ces peuples furent tellement accablés de ce revers qu'ils restèrent longtemps sans chef et que leur royaume ne put se relever que vingt ans plus tard.

De son côté, Litorius pressait les Bagaudes. Tibatus, leur chef, voulut s'emparer de Tours; mais il fut repoussé et tué avec ses principaux adhérents; le reste fut dispersé, égorgé et mis aux fers.

Le général envoyé contre les Visigoths fut moins heureux que Litorius. Soit qu'il manquât de forces ou qu'il les eût mal dirigées, il se trouva bloqué dans Narbonne, où il souffrit toutes les horreurs de la famine. Litorius, avec toute la cavalerie des Huns, qui s'était distinguée contre les Bourguignons, alla rapidement au secours de la place. Ses cavaliers, ayant un sac de blé sur la croupe de leurs chevaux, forcèrent le camp des Visigoths et entrèrent dans la ville; ceux-ci, étonnés de ce coup de main, demandèrent la paix. Litorius consentit à une trève qui dura quinze à dix-huit mois seulement, car il avait conçu le projet de chasser cette nation de l'Aquitaine pour faire plaisir aux Huns, qui désiraient encore une fois s'emparer des terres des Visigoths comme ils l'avaient déjà fait sur les bords du Danube (1).

Litorius voyait beaucoup d'honneur à recueillir dans cette guerre, car il commandait en chef depuis que Aétius était allé à Constantinople pour assister au mariage de Valentinien III avec Eudoxie, fille de Théodose. La reprise des hostilités eut lieu en 439, avec d'autant plus de confiance du côté de Litorius que les Visigoths, franchement attaqués, ne passaient pas pour avoir une grande ardeur au

(1) Jornand. de reb. Get. ann. 439.

combat. Théodoric, comprenant le danger de sa position, fit proposer la paix par des évêques orthodoxes et descendit aux plus humbles soumissions. Le présomptueux Litorius se garda bien de les écouter, car, étant païen, ses aruspices et ses devins lui avaient donné l'assurance qu'il entrerait victorieux dans Toulouse. Théodoric, ne pouvant éviter la bataille, invoqua le Dieu des chrétiens, réunit ses troupes et se porta à la rencontre de l'armée romaine. Le combat fut acharné et longtemps douteux; les Visigoths auraient été vaincus si Litorius, qui s'était porté trop loin, n'eût été blessé et fait prisonnier. Les vainqueurs le traitèrent avec barbarie : ce malheureux général, qui projetait d'entrer dans Toulouse en vainqueur, y entra en effet, mais les mains liées derrière le dos et chargé de chaînes; on le renferma dans un cachot où il périt de misère après une captivité de cinq à six mois (1).

Aétius, revenu de Constantinople, apprit que les Vandales, déjà maîtres de Carthage et de Bône, venaient de faire de nouvelles conquêtes en Afrique. Avant de rien entreprendre contre eux, il sentit la nécessité de pacifier la Gaule. Au lieu de venger la défaite de Litorius, il proposa la paix à Théodoric par l'entremise du préfet Avitus, beau-père de Sidoine. Avitus, appartenant à l'une des premières familles de l'Auvergne, jouissait d'un grand crédit près des Visigoths, auquel il avait donné les premières notions des belles-lettres et du droit. Il réussit dans sa mission, car Théodoric se contenta des pays qu'on lui avait précédemment concédés.

Aétius, voulant d'un autre côté s'assurer la paix des Francs et des Bourguignons, confirma aux premiers la possession du district de Tongres et assigna aux malheureux débris de la nation bourguigonne l'ancien canton des Allobroges (Savoie actuelle), dont ils se partagèrent les terres avec les habitants. Les Alains obtinrent d'être maintenus dans leurs

(1) Sidon. in paneg. Major.

possessions, les uns à Valence; ceux du roi Sambiga, sur la Loire, entre Orléans et la Bretagne.

Les Huns seuls ne paraissent pas avoir possédé de terres. Toujours prêts à monter à cheval et à partir au premier signal, ils ne vivaient que de pillage et de la solde que leur faisait l'empire.

440-446. L'armée romaine rentra dans ses quartiers après la paix. Alors Aétius, désirant traiter avec les Armoriques, envoya à ceux du Poitou et de l'Anjou, dont le chef était Albinus, sorti d'une noble famille de Vannes, le diacre Léon, pour travailler au rapprochement tant désiré de ces contrées (1). Léon, qui deviendra pape après la mort de Sixte, ne réussit pas dans sa mission. Aétius temporisa, passa en Italie, ayant su que les Vandales d'Afrique venaient de descendre en Sicile, événement funeste pour Rome qui ne s'approvisionnait plus que de grains expédiés de cette île, depuis que Carthage était occupée par les mêmes barbares. Cependant, Aétius parvint à traiter avec eux et à les faire retourner en Afrique, dont plusieurs districts leur furent définitivement concédés.

A la même époque, Asturius, maître de la milice dans les Gaules, battait les Bagaudes en Espagne; car ce pays avait aussi ses paysans armés contre le gouvernement romain. Ceux de la Navarre firent en 482 leur soumission à Mérobaudes, qui deviendra maître de la milice après la mort de son beau-père Asturius.

Aétius, voyant la soumission facile de ces Bagaudes, crut qu'il viendrait aisément à bout de ceux des Gaules, en faisant une irruption subite dans les contrées qu'ils occupaient. Il chargea de cette entreprise les Alains de la Loire, ayant à leur tête le roi Éocarix, qui venait de succéder à Sambiga.

Éocarix fit monter à cheval ses Tartares et alla mettre à feu et à sang les cantons révoltés. Saint Germain, revenant encore une fois d'Angleterre, prit en pitié ce pauvre peuple

(1) Prosp. Fast. ann. 440.

et alla au-devant du roi barbare, qu'il arrêta sur la route en saisissant la bride de son cheval. Cette hardiesse indigna Éocarix; mais ayant appris quel était ce vieillard, sa colère fit place à l'admiration, et il accorda la paix aux Armoriques à condition qu'elle serait ratifiée par Aétius et par l'empereur.

Cette clause contraignit saint Germain de se rendre à Ravenne. Sa marche à travers la Gaule fut un véritable triomphe : il n'avait pas plus tôt quitté un village que les habitants plantaient des croix et plaçaient des oratoires là où il s'était arrêté. Ces lieux ont donné naissance à des églises. Il y a tout lieu de croire que celles qui sont placées sous le vocable de ce saint, ou sous celui de saint Martin de Tours et de saint Hilaire de Poitiers, grands évêques qui jouirent de la même popularité que saint Germain, doivent être classées parmi les plus anciennes de la Gaule. Le saint, entré dans Ravenne, reçut l'accueil le plus empressé de l'impératrice Placidie et de son fils Valentinien, qui ratifia la suspension d'armes convenue avec le chef des Alains. Ayant refusé de s'asseoir à la table du palais, saint Germain reçut à son hôtellerie, de la part de l'impératrice, des mets délicats servis dans un bassin d'argent. Il distribua les mets à son entourage, donna le bassin d'argent aux pauvres, et, pour témoigner sa reconnaissance à Placidie, il lui envoya un pain d'orge déposé sur un plat en bois. L'impératrice reçut ce présent avec joie et fit enchâsser le plat grossier dans un cercle d'or (1). Le saint pontife, n'ayant encore obtenu que la suspension d'armes, crut devoir rester à Ravenne pour attendre l'arrangement définitif qu'il était venu solliciter.

La dispersion des forces de l'empire et la révolte des Bagaudes donnèrent aux Francs-Saliens l'idée de s'étendre dans la seconde Belgique. Clodion, fixé dans le pays de Tongres, qui portait aussi le nom de Thuringe (2), envoya des

(1) Const. in vit. S. Germ., lib. II, cap. v.

(2) Greg. Tur., lib. II, cap. IX.

exprès à Cambrai pour s'enquérir des forces romaines. Il s'empara d'abord de cette place, ensuite de Tournai d'où ses communications étaient faciles avec la Thuringe, car l'espace qui l'en séparait n'était couvert que de vastes marécages et ne possédait pas de villes comme il en existe aujourd'hui. L'occupation permanente de Tournai, qui donnait aux Francs le pouvoir sur toute la contrée, a fait placer vers l'année 445 le commencement de leur monarchie dans la Gaule.

Clodion quitta bientôt sa petite capitale dans l'espoir de conquérir de nouveaux territoires. Il suivit la voie romaine qui traversait les plaines d'Arras, vint camper sur l'emplacement du vieil Hesdin, et s'y croyait en sûreté quand Aétius se présenta devant ses quartiers. Clodion l'attendait si peu que, ce jour-là même, il célébrait les noces de l'un de ses premiers lieutenants. Tous ne pensaient qu'à se divertir, les monts voisins retentissaient de leurs chants; les uns dansaient à la mode des Scythes, d'autres s'occupaient des préparatifs d'un joyeux festin.

Pour attaquer leur camp avec plus de succès, Aétius était descendu par les vallons et avait fait jeter un pont sur la rivière. Tandis que les hommes de pied la traversaient, Majorian, avec ses cavaliers, culbutait et dispersait les bandes ennemies. Leur retraite eut quelque chose de grotesque, car tous, préparés pour la noce et luisants d'huiles parfumées, s'enfuirent à travers les campagnes avec leurs chariots chargés de broches et d'ustensiles de cuisine. Les pots étaient renversés, les sauces répandues, les viandes sous les pieds, et les vainqueurs poussaient devant eux le char de l'épousée (1).

Clodion revint à Tournai, et Mérovée, grand maître de sa milice, à Cambrai, espérant que l'Escaut les garantirait de la poursuite des Romains. Aétius, en effet, s'arrêta, car il ne renonçait pas à leur alliance. Voyant qu'on les ménageait,

(1) Sidon. in paneg. Major.

ils restèrent dans leurs villes et ne s'avancèrent que les années suivantes pour étendre leurs frontières jusqu'à la Somme (1).

Un auteur les fait marcher plus tôt, et prétend qu'ils atteignirent dès l'année 445 les bords de la Loire (2). Cette assertion est inexacte. Ils purent venir seulement jusqu'à la Seine, car il existe auprès de Rouen, sur la côte de Bonsecours, une petite enceinte romaine qui porte le nom de Thuringe, rappelant peut-être une occupation passagère des Francs-Thuringiens; mais le fait de leur avancement jusqu'à la Loire paraît avoir été écrit pour flatter leur vanité nationale et celle de leurs premiers rois. Nous ne contesterons pas cependant qu'ils n'aient été susceptibles d'entreprendre les expéditions les plus aventureuses, car Sidoine disait alors dans son panégyrique de Majorian : « Les Francs, que vous avez battus, sont soldats avant que d'être hommes. Si le lieu et le nombre donnent l'avantage à leurs adversaires, ils peuvent être tués, mais ils ne seront jamais mis en fuite. »

Les Francs-Saliens de Tournai, à l'imitation des autres peuples transplantés dans la Gaule, se donnèrent des lois qui furent réunies en espèce de code sous Clovis. On y distingue les articles faits du temps où ils étaient encore païens d'avec ceux qui furent rédigés après leur conversion : ainsi le texte concernant les pourceaux propres aux sacrifices est suivi d'un autre qui punit rigoureusement ceux qui incendieraient les basiliques. La préface de ces lois dit que Clovis, Childebert et Clotaire en ont réformé tout ce qui n'était pas bon à conserver.

A mesure que les Francs-Saliens s'avançaient dans la Province, les terres qu'ils laissaient derrière eux étaient prises par d'autres peuplades de la même race qui formèrent de nouvelles royautés. On vit alors s'établir entre le bas Rhin et la basse Meuse la tribu des Francs-Ripuaires, qui tiraient

(1) Greg. Tur., lib. II, cap. IX.

(2) Sigeb. Chron. ap. dom Bouq.

ce dernier nom de la place qu'ils occupaient entre les deux fleuves. Ils progresseront insensiblement et prendront part à toutes les grandes crises qui viendront assaillir l'empire.

Les Gallo-Romains incorporés à ce petit royaume n'en conservèrent pas moins leurs lois et leur nationalité, puisqu'un article du code des Ripuaires distingue les deux peuples en mentionnant des peines différentes contre l'esclave qui aurait maltraité soit un Franc soit un Romain. Un autre article parle des Romains étrangers, probablement de ceux qui vivaient en dehors des districts soumis aux Ripuaires. Le code de ces derniers et la loi salique ont tant de conformité qu'on voit aisément qu'ils appartiennent à la même race, mais cependant à deux tribus différentes.

Aétius cherchait toujours à faire comprendre aux Francs qu'ils n'étaient que les auxiliaires des Romains. Clodion ne partageait pas ce sentiment et se regardait comme le fondateur d'un nouvel État. Il eut des vues ambitieuses sur Soissons, mais son bonheur échoua contre les murs de cette place. Son fils, qui en faisait le siége, fut atteint d'une fièvre violente dont il mourut. Clodion ne put résister à la douleur que cette perte lui causa. Se voyant près de succomber, il partagea son royaume entre ses deux derniers fils et les recommanda à la fidélité de Mérovée, son parent, maître de la milice, qui l'avait puissamment aidé dans toutes ses conquêtes (1). Celui-ci n'eut pas plus tôt saisi le pouvoir qu'il se fit proclamer roi et envoya les deux jeunes princes se partager les terres que sa nation possédait toujours sur la rive droite du Rhin.

Mérovée peut bien avoir été du même sang que Clodion, mais il n'appartenait pas à sa descendance directe comme l'ont prétendu certains auteurs, puisqu'il a toujours été considéré comme la souche des rois mérovingiens. S'il fut choisi par les Francs, c'est que chez eux la royauté était élective et qu'ils avaient besoin, pour le placer à leur tête, d'un

(1) Prosp. Chron.

chef plus expérimenté que ne l'étaient les jeunes fils de Clodion.

Saint Germain, toujours à Ravenne, y apprit que les Armoriques avaient rompu la trêve et repris les armes contre l'empire. Il en mourut de chagrin, prévoyant les malheurs qui allaient accabler ces populations qu'il aurait voulu sauver. Des districts jusqu'alors soumis allèrent se jeter dans la bagaude. Toutes les contrées ne convenant pas à la guerre de partisans qu'ils allaient entreprendre, ils se retirèrent dans l'Anjou et dans le Poitou, territoires entrecoupés de haies et de vallons, offrant des asiles sûrs pour tenir des embuscades et surprendre les détachements romains. Ce pays devint le quartier général de la coalition qui s'étendit de la Loire à la Seine jusqu'au delà de Paris, vers Saint-Maur, où se voit encore l'ancien retranchement romain connu sous le nom de *Château des Bagaudes* (1).

Les auteurs du v[e] siècle sont pleins de récits qui motivent le désespoir de ces malheureuses populations. Orose prétend que les Gaulois préférèrent vivre avec les barbares que de rester sous l'obéissance des empereurs et sous le joug des exacteurs qui les traitaient en esclaves (2). De leur côté, les Alains de l'Orléanais ne faisaient aucune expédition sans commettre mille désordres et se conduisaient envers les contrées voisines plutôt en ennemis qu'en alliés du peuple romain (3).

Les Huns, que l'on nourrissait, étaient encore plus à charge à l'empire que les barbares contre lesquels ont les employait. Ils ne respectaient pas plus les églises que les habitations privées. L'un d'eux entra un jour dans la métropole de Tours et enleva la couronne d'or placée sur le tombeau de saint Martin. Une légende dit que ce pillard perdit subite-

(1) Eric. in vit. S. Germ.

(2) Oros. Hist., lib. VII.

(3) Sidon. in paneg. Avit.

ment la vue et ne la recouvra qu'après avoir restitué le fruit de son larcin (1).

Salvien fait connaître, avec sa vigueur de style accoutumée, quelle était alors la disposition d'esprit des Gaulois et quels symptômes présageaient la fin du gouvernement impérial : « Les citoyens des ordres inférieurs, dit-il, sont traités avec tant de rigueur qu'ils doivent tous aspirer à secouer le joug... Quels sentiments veut-on qu'aient des peuples exterminés par les impôts et qui sont tous à la veille de devenir esclaves faute de pouvoir les acquitter... Ils sont réduits à quitter leurs maisons pour ne pas être mis à la torture. L'ennemi n'est pas aussi redoutable que les exacteurs des revenus du prince. Les peuples se réfugient chez les barbares pour éviter les persécutions... Les grands ne payent pas leur part des subsides; il faut que le pauvre contribue pour le riche... Il me reste à parler des impôts extraordinaires ou *superindictions*, payés seulement par les faibles et qui enrichissent les personnes en autorité. Les riches consentent à ces sortes de subsides, car ils sont bien sûrs d'en être exempts... Un officier du prince arrive-t-il auprès des grands, il leur promet les faveurs de la cour et les superindictions sont accordées. Le sénat des villes condamne volontiers les malheureux à payer, parce qu'il est indemnisé au lieu de contribuer aux charges qu'il accorde.

« Si le prince fait des remises, les pauvres n'y ont aucune part. Quand on est injuste à ce point, croit-on qu'il y ait une Providence? On ne trouve point parmi les nations barbares une iniquité pareille à la nôtre. Les Francs et les Huns ne sont point injustes; l'iniquité ne règne pas chez les Goths ni chez les Vandales. Tous sont même justes envers nous; aussi les Romains qui habitent avec eux demandent-ils au ciel comme une grande faveur de ne retomber jamais sous l'obéissance de l'empire. D'autres quittent leurs pénates pour chercher un asile dans les lieux ou règnent les Goths.

(1) Paul. in vit. S. Mart.

« Les pauvres citoyens ne trouvent personne qui les protége : voilà ce qui fait qu'ils sont dépouillés, que les veuves gémissent et que les orphelins sont pour ainsi dire foulés aux pieds. Les personnes des meilleures familles se jettent tous les jours parmi les barbares, préférant vivre avec des peuples de religion et de mœurs différentes que de rester exposées à l'injustice de leurs compatriotes. Nous voyons aussi nos concitoyens se *réfugier dans les pays occupés par les Bagaudes*, et ils se savent bon gré de l'avoir fait. Ces Bagaudes n'ont abjuré la qualité de Romains qu'après avoir été privés des droits de leur naissance par les magistrats qui les dépouillaient et les égorgeaient plutôt qu'ils ne les condamnaient. Devons-nous appeler rebelles des gens que nous avons contraints de se révolter? En effet, ne sont-ce pas nos injustices et nos confiscations qui les ont fait devenir Bagaudes? »

Devant cet état de choses, les Armoriques, préférant vivre libres que d'obéir à l'empire, n'attendirent pas le résultat de la négociation de saint Germain. Aétius conçut le projet de les soumettre; mais avant de marcher contre elles, il tenta de corrompre leurs chefs par l'entremise d'un médecin nommé Eudoxius. Celui-ci fut bientôt deviné par les Bagaudes. Ils allaient l'arrêter et le mettre à mort quand il s'enfuit précipitamment et se réfugia parmi les Huns (1).

Cependant, depuis une année, les révoltés des bords de la Loire s'étaient soumis, et les Alains d'Orléans avaient contenu la Touraine. Les Armoriques, voulant arracher ces districts aux Romains, se présentèrent devant Tours et l'investirent. On rapporte que Majorian, lieutenant d'Aétius, venu dans le cœur de l'hiver au secours de la place, fut obligé, pour étancher la soif de ses troupes, de faire casser à coup de hache les glaces de la Loire; qu'il dégagea la ville et rassura les Tourangeaux qui craignaient d'être envahis (2).

(1) Prosp. Fast.

(2) Sidon. Apoll. paneg. Major.

447-450. Il ne suffisait pas aux Romains d'avoir délivré Tours, car la bagaude occupait dans les environs beaucoup de places desquelles il fallait la déloger. Au nombre de ces places était Chinon. Ægidius, qui deviendra célèbre, commandait le corps qui devait la soumettre. Il fit combler, en arrivant sous les murs de la ville, un puits creusé sur la pente de la montagne pour donner de l'eau aux habitants. Ceux-ci allaient être obligés de se rendre, quand un orage inattendu vint déranger le plan du général romain. Grégoire de Tours attribue cet orage aux prières de saint Mesme, fondateur du monastère de Chinon, lequel prévint les habitants qu'il tomberait de la pluie et qu'ils eussent à préparer des tonneaux pour la recevoir. Quoi qu'il en soit de l'intervention céleste, les Romains levèrent le siége, et les paysans renfermés dans la place purent en sortir et retourner chez eux sains et saufs.

D'autres luttes partielles durèrent deux ou trois ans et ne produisirent que de tristes résultats; c'est la conséquence qne l'on peut tirer de ce passage de Constantius, auteur de la *Vie de saint Germain* : « Les Armoriques, par une circonstance perfide, tombèrent dans la révolte lorsque le saint évêque d'Auxerre était encore à Ravenne, et payèrent bientôt la peine due à leur supercherie et à leur témérité (1). » On voit que ce bon prêtre, Romain de cœur, ne partageait pas les sentiments de Salvien en faveur des malheureuses provinces qui avaient secoué le joug de l'empire.

Les contrées où se portèrent les efforts de la guerre restèrent longtemps insoumises. Nantes faisait encore partie de la confédération au commencement du règne de Clovis. On ne peut douter que cette persistance qui diminuait et divisait les forces impériales n'ait beaucoup servi les Francs.

Aétius, toujours en garde contre eux, contre les Armoriques, les Bourguignons et les Visigoths, négligeait tellement l'Angleterre que les Bretons, expulsés par les étrangers, lui

(1) In Surio. 31 juil.

firent entendre leurs doléances en ces termes : « Les barbares nous poussent sur le bord de la mer, et la mer semble nous repousser sur les barbares. Nous sommes sans cesse à la veille d'être noyés ou égorgés. » Aétius, trop occupé du côté de la Germanie, ne put les secourir (1).

En effet, les deux fils de Clodion, envoyés en Allemagne pour se partager le territoire des Francs, ne tardèrent pas à se désunir. L'un, d'après les conseils d'Aétius, alla porter ses plaintes à Valentinien. Le rhéteur Priscus, qui le vit à Rome, rapporte qu'il avait la chevelure blonde, épaisse, descendant sur les épaules, et que son menton commençait à se couvrir d'un léger duvet. Valentinien le combla de présents, le fit déclarer ami du peuple romain et le renvoya dans ses États. Son frère, jaloux des distinctions accordées à son aîné et furieux contre Mérovée, qui l'avait expulsé de la Gaule, ne s'adressa pas à l'empire chancelant des Romains, mais il réclama le secours d'Attila, roi des Huns, et provoqua la plus furieuse invasion qui se fût ruée sur la Gaule.

Attila avait déjà porté la désolation jusqu'aux portes de Constantinople et contraint Théodose à se soumettre aux traités les plus honteux. Il en avait exigé la remise de tous les Huns qui s'étaient enfuis sur les terres de l'empire et les avait fait mettre en croix sous les yeux des commissaires chargés de les lui rendre, tandis qu'il ne remettait à Théodose les Romains qu'il avait fait prisonniers qu'au prix de douze pièces d'or par tête. L'insolence des Huns venait de ce qu'Aétius les avait toujours mandés pour les opposer aux autres barbares. L'empire leur montrant sa faiblesse, ils ne tardèrent pas à le mépriser.

Peu dangereux quand ils eurent plusieurs chefs, ils devinrent formidables sous un seul, et ce chef était Attila. Aétius chercha d'abord à le gagner et lui envoya jusqu'à deux secrétaires, fâcheuse condescendance qui lui donna le sentiment de ce qu'il pouvait oser.

(1) Bed. Hist. eccles., lib. XI, cap. XIII.

Il comptait aussi sur un secours surnaturel depuis que l'épée de Mars, déité tutélaire des Huns, avait été trouvée dans ses États. N'était-il pas d'ailleurs appelé par un fils de Clodion, et les Scythes d'Aétius, en voyant un souverain de leur race, ne viendraient-ils pas grossir son armée? Les Alains de la Loire avaient déjà promis de lui livrer Orléans.

Une aventure assez romanesque vint dans le même temps précipiter l'exécution de ses ambitieux projets : Honoria, sœur de Valentinien III, très-aimée d'Eugène, gouverneur du palais, ayant donné des signes de grossesse, partit pour Constantinople d'après les conseils de Placidie. Sa disgrâce et l'austérité de la cour d'Orient lui déplurent : Placidie, sa mère, avait épousé un barbare; elle offrit sa main et le partage de l'empire à Attila s'il consentait à la délivrer.

451. Ébloui par de si dangereuses séductions, ce roi quitta la Hongrie avec une armée de quatre cent mille hommes composée de vingt nations scythes et sarmates qu'il avait soumises, et marcha sur les États de Mérovée. Ce fut au confluent du Rhin et du Necker qu'il entra dans la Gaule, se disant l'ami des Romains, venant seulement pour combattre les Visigoths. Ces hordes, sans discipline, jetèrent leur cavalerie dans les plaines et passèrent comme un torrent, répandant partout la désolation et le carnage. Trèves, Spire, Worms, Mayence, Audenarde, Strasbourg achevèrent d'être ruinées. Metz succomba le jour de Pâques et fut incendiée après le massacre de ses habitants. Le feu n'épargna, dit Grégoire de Tours, que la seule chapelle de Saint-Étienne. Tongres éprouva le même sort. Troyes ne dût sa conservation qu'aux prières de saint Loup, son pieux évêque. Alors toutes les cités de la Gaule furent effrayées; les Parisiens auraient pris la fuite si la vierge de Nanterre ne leur eût affirmé que les Huns ne se présenteraient pas devant leur ville, prédiction qui fut réalisée et confirma les mérites de la sainte fille que beaucoup de gens accusaient déjà d'hypocrisie et de mensonge. Attila, en effet, partit de Reims, se

dirigea sur Auxerre, qui fut réduite en cendres ainsi que les autres villes traversées par ce fléau de Dieu.

Aétius n'avait à sa disposition qu'une poignée de soldats venus d'Italie ; mais il comptait sur les barbares de la Gaule, qui n'auraient pas moins souffert que les Romains de l'invasion des Scythes et des tribus guerrières du Danube. Il envoya à Théodoric Avitus, le négociateur du traité fait entre l'empire et les Visigoths après la défaite de Litorius. Avitus remit à Théodoric la lettre suivante que lui adressait Valentinien III : « Vous commandez la plus brave des nations étrangères et la prudence exige que vous joigniez vos forces aux nôtres pour repousser Attila, qui prétend subjuguer tout le genre humain ; rappelez-vous que les Huns furent cause de la guerre que vous fit Litorius. Votre intérêt seul devrait vous porter à venger une injure que vous n'avez pas assez punie. Vous devez du secours à la république puisque vous en êtes membre et que vous habitez dans ses provinces... » Théodoric répondit à Avitus : « Je me déclare l'ennemi d'Attila, je suis prêt à marcher contre lui, car le titre qu'il prend de victorieux de plusieurs nations ne fait aucune impression sur le cœur des Visigoths (1). » Il s'avança avec ses deux fils à la rencontre des Huns (2).

Dans le même temps, Aétius faisait appel à Mérovée, aux Ripuaires, aux Saxons de Bayeux, aux Bourguignons, aux Sarmates, aux Alains de la Loire, de Valence et à la ligue des Armoriques. Tels furent les peuples dont la réunion, due aux malheurs qui menaçaient la civilisation, s'appela encore une fois l'armée romaine.

Ces forces arrivaient devant Orléans au moment où les Huns en faisaient le siége. Attila, se voyant sur le point d'être attaqué, décampa brusquement et se retira par la voie romaine d'Orléans à Troyes dans les plaines de la Champagne

(1) Jornand. de reb. Goth., cap. XXXVI.

(2) Sidon. Apoll. paneg. Avit.

nommées aussi *Mauriciennes* (1). Là se rencontrèrent les deux armées, formant ensemble une masse de six cent mille hommes. N'étant séparées l'une de l'autre que par un petit monticule, elles se le disputent avec persévérance et fureur. Thorismond, fils du roi des Visigoths, s'en empare. On s'attaque corps à corps. Le carnage est horrible. Un ruisseau qui coule à proximité du champ de bataille ne tarde pas à déborder de sang, et les hommes hors de combat viennent se désaltérer à ce hideux torrent sorti de leurs blessures. Théodoric charge le centre de l'armée des Huns. Il est tué dans la mêlée et demeure longtemps enseveli sous des tas de morts. Thorismond et Aétius manquent d'être pris. Enfin Attila, forcé sur tous les points, se retire dans une enceinte entourée de chariots et s'y défend jusqu'au soir. Il est vaincu. Cent soixante-deux mille hommes des siens gisent sur le champ de bataille (2).

Aétius, craignant la trop grande puissance des Visigoths, laissa le roi des Huns se retirer tranquillement. Les confédérés rentrèrent chacun chez eux, après avoir gagné, au nom du peuple romain, la plus grande et la plus sanglante bataille qui ait été livrée à l'empire d'Occident.

452-454. Attila, étonné de ne pas être poursuivi, repassa le Rhin et entra dès l'année suivante en Italie, où il envahit plusieurs villes et chassa de leur pays les peuples de la Vénétie, qui allèrent fonder Venise. Enfin la Providence mit un terme aux dévastations de ce barbare, car, rentré dans ses États, il

(1) Jornand. de reb. Goth., cap. XXXVI-XLII.

(2) L'endroit où se passa cette épouvantable lutte a été fixé par M. d'Arbois de Jubainville à Moirey (*Mauriacum*), village détruit de la commune de Diery-Saint-Julien, sur la route d'Orléans à Troyes. Cette opinion prévalait quand on a trouvé, près du territoire de Pouan, entre Arcis-sur-Aube et Méry-sur-Seine, une sépulture renfermant des armes, des bijoux, une bague sur laquelle était gravé le mot *Heva*, et des ornements en or d'un poids considérable. M. Peigné-Delacour a publié un savant mémoire pour établir que ce tombeau doit être celui de Théodoric, et que la défaite d'Attila eut lieu dans les champs de Méry. On lui objecte que le nom *Heva* est saxon, ce qui semble exact, puisque le cap de l'ancienne rive saxonique, voisin du Havre, se nomme *la Hève*. Si M. Peigné-Delacour a trouvé quelques contradicteurs, disons que ses arguments n'en méritent pas moins un sérieux examen.

épousa une jeune fille nommée Ildico et mourut en 453, dans l'ivresse d'un festin. On a prétendu que sa nouvelle épouse, gagnée par Aétius, l'avait tué d'un coup de poignard pendant qu'il reposait dans son lit (1). La monarchie des Huns finit avec Attila; par Attila, l'empire aurait pu finir.

A la même époque, Thorismond, fils et successeur de Théodoric, ayant formé le projet de s'agrandir, marcha contre les Alains de la Loire et les dispersa dans plusieurs rencontres. Son bonheur fut de courte durée, car il périt dans une embuscade que lui tendirent ses frères Théodoric et Frédéric (2). Théodoric II s'empara du trône des Visigoths en 454, et vint mettre le siége devant Arles, qui fut sauvée par l'énergie et l'éloquence de son grand évêque.

Placidie, dont l'histoire a trop peu parlé, était morte en 450. Depuis cette époque, Valentinien III ne s'appliquait qu'à faire regretter le temps où l'empire avait été gouverné par sa mère. Ses débauches n'avaient plus de frein; il corrompait les femmes de la plus haute distinction, parmi lesquelles fut l'épouse du sénateur Maxime, petit-fils de l'empereur de ce nom. Ce mari outragé ne négligea rien pour perdre Valentinien, et profita du mariage projeté de Gaudence, fils d'Aétius, avec une fille de l'empereur pour faire répandre le bruit que ce général aspirait à la pourpre. Il savait que le soupçonneux Valentinien serait bientôt informé de ces rumeurs et se porterait à quelque acte de violence qui le perdrait. Ses prévisions se réalisèrent : Valentinien manda Aétius, lui adressa de vifs reproches et perça de son épée cet illustre vainqueur d'Attila. Les gardes tuèrent en même temps le préfet du prétoire et un grand nombre d'officiers qu'on introduisit successivement dans le palais.

C'était la première fois que le lâche Valentinien se servait de son épée, atroce début qui indisposa tellement les troupes que, un jour où il les haranguait au Champ de Mars, elles

(1) Marcel. Chron., ann. 453.

(2) Sidon. Apoll., lib. VII, epist. 12.

se jetèrent sur lui, poussées par Maxime, et l'égorgèrent en présence des prétoriens qui n'apportèrent aucun obstacle à sa mort.

A cette époque devrait finir l'histoire de l'empire d'Occident; car, depuis Valentinien III jusqu'au règne d'Augustule, neuf empereurs se succéderont sans qu'aucun d'eux transmette la couronne à son successeur. A peine apprenait-on dans la Gaule que l'Italie s'était donné un Auguste qu'il était déjà massacré. L'empire d'Occident ne se soutenait plus que par le prestige encore existant du nom romain.

On s'aperçut dans la Gaule, sur la fin du règne de Valentinien III, que les pièces d'or et d'argent venant des provinces armoricaines étaient de très-bas aloi et causaient un préjudice notable aux contrées soumises. Pour rétablir l'équilibre, on altéra les monnaies frappées à l'effigie de l'empereur. Celles des Bourguignons de Genève et de Théodoric II, roi des Visigoths, n'offrant pas de meilleures garanties, inondèrent l'Occident de fausses pièces d'or et d'argent que refusa le fisc et qui furent bientôt dépréciées (1).

Maxime. 455. Le lendemain de la mort de Valentinien III, Maxime fut proclamé empereur d'Occident. Les plus clairvoyants comprirent la part qu'il avait prise à cette révolution de palais. Eudoxie, veuve de Valentinien, l'ignorait, car elle consentit à épouser Maxime et à donner sa fille à Palladius, fils de son nouvel époux, portant déjà le titre de César.

Maxime ne tarda pas à s'apercevoir que son règne ne serait pas de longue durée, car les amis de Valentinien se déchaînaient contre lui, et les barbares menaçaient l'empire de tous les côtés.

« Il semble, dit Sidoine, que les cieux vont livrer la terre à la fureur de ses habitants. Rome craint de voir les Visigoths maîtres du Capitole; les côtes de l'Armorique s'attendent à la visite des Saxons; les Francs pénètrent dans la première Germanie et s'emparent d'une partie de la seconde Belgique;

(1) Cod. Burgun., add. 2. leg. VI.

l'Allemand regarde la rive gauche du Rhin comme sa conquête. »

Pour obvier à tant de maux et de prévisions sinistres, Avitus fut créé chef de l'une et l'autre milices dans les Gaules. Ceux qui lui en transmirent la nouvelle le trouvèrent cultivant une de ses terres de l'Auvergne. Nouveau Cincinnatus, il quitta la charrue pour reprendre son épée et son armure. Après avoir fait passer le Rhin aux barbares, il alla dans Toulouse pour négocier avec les Visigoths. Théodoric II consentit à traiter avec lui, disant qu'il ne voulait pas combattre des armées conduites par Avitus (1).

Maxime comptait jouir d'un peu de sécurité, lorsque, dans un moment d'expansion, il eut la fatale pensée d'avouer à son épouse qu'il était l'auteur de la mort de Valentinien. L'impératrice, bouleversée d'une pareille confidence, écrivit à Genseric de venir la délivrer au plus tôt. Celui-ci, avide de butin, s'empressa d'entrer avec son armée en Italie. Maxime sortait de Rome pour aller à sa rencontre lorsqu'il fut égorgé par un soldat bourguignon. Son corps, transporté dans le palais, y fut mis en pièces par les femmes de l'impératrice; fatale solution d'un règne qui n'avait duré que soixante-dix-sept jours. Le pape saint Léon alla au-devant de Genseric, pour tâcher de l'adoucir. Genseric promit de s'abstenir de meurtre et d'incendie; mais il enleva tout ce qu'il y avait de précieux dans Rome, sans en excepter les ornements des églises et des palais. Cette ville, détruite par les Goths, fut dépouillée par les Vandales.

Genseric emmena un grand nombre de captifs, parmi lesquels on remarquait Gaudence, fils d'Aétius, et l'impératrice elle-même avec ses deux filles Eudocia et Placidia. Eudocia, qui devait épouser Gaudence, deviendra femme du fils de Genseric, et Placidia celle du sénateur Olybrius, qui sera proclamé empereur. L'histoire ne parle plus du César Palla-

(1) Sidon. Apoll., paneg. Avit.

dius, fils de Màxime, ce qui ferait croire qu'il aurait éprouvé le même sort que son père.

Avitus. 455. Avitus était à la cour de Toulouse lorsqu'il apprit les événements qui se passaient en Italie. Théodoric, roi des Visigoths, aurait pu les exploiter à son profit, mais il ne montra d'autre ambition que de se conduire en véritable allié du peuple romain. Afin qu'on ne doutât pas de ses intentions pacifiques, il proclama Avitus empereur, en lui disant : « Prenez la pourpre ; l'empire n'aura pas de soldat plus dévoué que moi (1). »

Les états des sept provinces assemblés dans Arles se réjouirent de la promotion d'Avitus. Ils allèrent à sa rencontre jusqu'au château d'Ugerne, voisin d'Arles, où son tribunal avait été préparé. Théodoric l'accompagnait. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'assemblée, un orateur prit la parole en ces termes : « Il est inutile de rappeler les malheurs de la Province sous le règne de Valentinien III, qui ne sortit jamais de l'enfance, bien qu'il fût parvenu à l'âge viril. Son gouvernement n'était qu'un long supplice pour les bons citoyens. Cependant nous croyions, sur la foi de nos ancêtres, que du respect des lois dépendait le salut du pays. Tant que nous avons attendu que Rome nous donnât des maîtres, nous avons été gouvernés par des fantômes de princes, et nous avons souffert les vexations de leurs officiers plutôt par habitude que par devoir. Les Gaules eurent une belle occasion de faire usage de leurs forces il y a quelques mois, lorsque Maxime s'empara de Rome épouvantée. Hélas! il serait devenu maître de tout l'empire s'il vous avait fait partager son autorité au lieu de vous en confier une seule partie. En effet, quel est le citoyen des Gaules qui sut alors fléchir la colère des Visigoths, faire entendre raison aux Francs établis dans les campagnes de la Belgique et ramener l'esprit des Armoriques? Personne n'ignore que ce fut Avitus. » A la suite de ce discours, Avitus « fut proclamé empereur en

(1) Sidon. Apoll., paneg. Avit.

considération de ses mérites et du respect que l'assemblée portait au roi des Visigoths (1) ».

Outre les délégués des sept provinces, il y avait dans la réunion d'Arles ceux de la première Germanie et de quelques contrées armoricaines rentrées dans le devoir si l'on en juge par le dernier trait du discours prononcé dans les états.

Avitus partit aussitôt pour Rome afin d'être proclamé par le sénat, et fit demander à l'empereur d'Orient de le reconnaître pour Auguste, formalité indispensable, car celui-ci, considéré comme chef de tout l'empire, ne prenait de collègue que s'il le jugeait à propos pour se débarrasser du gouvernement de quelques provinces.

Théodoric II, sous les auspices d'Avitus, entrait alors en Espagne avec Gundicaire, roi des Bourguignons, et détruisait presque en entier la nation des Suèves, moyen de fortifier la domination des Visigoths au delà des Pyrénées et leur monarchie dans la Gaule (2).

56-457. Avitus trouva beaucoup d'opposition dans le sénat romain lorsqu'il fut question de lui conférer l'empire : quelques-uns lui reprochaient ses liaisons avec Maxime. Ricimer, préfet de la milice, qui lui avait fait obtenir la même préfecture dans la Gaule, était jaloux de son nouveau pouvoir. Cependant Avitus l'emporta et reçut la pourpre. Cette fâcheuse disposition des esprits aurait dû le rendre circonspect; loin de là, il était léger et se montrait entreprenant même avec les femmes et les filles des sénateurs; conduite qui le rendit odieux et provoqua sa chute.

Alors Ricimer venait de battre, dans l'île de Corse, un corps considérable de Vandales d'Afrique et recevait en récompense le titre de patrice. Suève de nation et petit-fils de Vallia, roi des Visigoths, il avait acquis sur les troupes une autorité sans bornes, qui devint plus funeste à l'empire que ne l'auraient été plusieurs invasions de barbares. Sachant

(1) Marii Avent. Chron., ann. 455.

(2) Jornand. de reb. Goth., cap. XLIV.

que les soldats voyaient avec déplaisir un empereur d'origine gauloise, il profita de leur mécontentement pour contraindre Avitus à résigner la pourpre. Ce dernier quitta Rome, où il n'était plus en sûreté ; mais, ayant bientôt su que le patrice avait obtenu permission de le faire arrêter, il entra dans les ordres pour sauver sa vie et fut sacré peu de jours après évêque de Plaisance (1).

Il ne perdait pas néanmoins l'espérance de rentrer au pouvoir, car il envoya des émissaires au roi des Visigoths, lequel resta sourd à ses ouvertures, voulant conserver la paix avec les Romains (2).

Avitus, ne pouvant plus demeurer en Italie, quitta Plaisance et vint chercher un asile dans l'église de Brioude. Il mourut en chemin. Ses serviteurs le firent inhumer dans le lieu qu'il avait choisi pour retraite, près du tombeau de saint Julien (3).

Majorian. 457. Après l'abdication d'Avitus, l'empire d'Occident resta joint durant plus d'une année à celui de Constantinople; mais Léon, qui gouvernait ce grand corps, s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait rester seul chargé d'un si pénible fardeau. Il conféra le titre d'Auguste à Majorian, grand maître de sa milice, et lui donna le gouvernement des provinces occidentales. Majorian reçut la pourpre à six milles de Ravenne, le 6 avril 457, et créa maître de sa milice dans les Gaules Syagrius, appartenant à l'une des familles les plus illustres du diocèse de Lyon.

Cependant la déposition d'Avitus avait été fort mal accueillie dans la Gaule, et par les peuples soumis et par les Visigoths qui lui avaient conféré l'empire. Les Bourguignons profitèrent du désordre causé par l'interrègne pour avancer leurs limites et demander des terres dans la première Lyonnaise. Ils arrivèrent jusque sur les bords du

(1) Marii Avent. Chron., ann. 456.

(2) Idat. Chron., ann. 457.

(3) Greg. Tur. Hist., lib. II, cap. XI.

Rhône. Les sénats des villes envahies décidèrent qu'il y aurait partage du territoire entre ces peuples et les Gallo-Romains.

A cette époque, les Gaulois soumis conspiraient dans Arles pour donner la pourpre à Marcellian qui, lors du meurtre d'Aétius son ami, s'était révolté et cantonné dans la Dalmatie (1). Un vieillard, chef de cette intrigue, fut assez hardi pour s'attribuer la charge de préfet du prétoire (2).

458-460. Outre la révolte des partisans de Marcellian, alliés des Visigoths, Majorian avait encore à réprimer les Vandales d'Afrique qui se jetaient constamment sur l'Italie. Pendant qu'on équipait sa flotte, il franchit les Alpes avec ses troupes dont l'arrière-garde était commandée par Ægidius. Arrivé à l'improviste devant Lyon, il y mit le feu et la saccagea. Il soumit ensuite Arles, Clermont, et fit mettre à mort les principaux amis de Marcellian. Il pardonna à Sidoine en lui disant qu'il pouvait vivre en paix et faire résonner, comme Tityre, son chalumeau sous le toit des hêtres (3) Le poëte reconnaissant prononça son fameux panégyrique, dans lequel il loue Majorian d'avoir pardonné à la ville de Lyon après le châtiment qu'elle avait reçu, et le prie d'y rappeler les citoyens qui s'étaient enfuis pour éviter sa colère.

Le prudent Théodoric, trouvant qu'il était plus sage d'être l'allié de Majorian que de s'en faire un ennemi, lui envoya des magistrats de la Narbonnaise, porteurs d'un acte par lequel il reconnaissait que les Visigoths étaient soumis à l'empire.

Majorian put alors s'occuper de l'administration de la Gaule, tombée dans la désorganisation la plus profonde. Les curies des villes existaient à peine. Les décurions, toujours pressés par le préfet du prétoire et les présidents, étaient obligés d'employer contre les contribuables des mesures

(1) Procop. de bello Vand., lib. I, cap. VI.

(2) Sidon. Apoll., lib. I, epist. 11.

(3) Sidon. Apoll., paneg. Major.

très-sévères qui les rendaient odieux à tous. On vit alors les premières familles demander avec instance à quitter les charges curiales pour prendre la qualité de possesseurs (1). Quelques-unes de ces faveurs furent octroyées; mais l'empereur lança toujours l'épigramme contre ceux qui les obtenaient. Il fit écrire à Agenantia, femme de Campanus, « que ses enfants étaient rayés du rôle des curiales pour être inscrits sur celui des possesseurs, de sorte que la postérité ignorerait toujours le rang qu'ils avaient occupé. » Puis vient cette réflexion sardonique : « Il faut que les personnes dont je change la position aient exercé l'autorité avec sagesse, puisqu'elles ne craignent pas d'être surtaxées à l'avenir par des concitoyens qu'elles ne pourront plus taxer elles-mêmes (2). » Comme on cessa bientôt d'accorder ces exemptions, on vit les familles riches fuir les villes pour se soustraire aux fonctions municipales, ce qui provoqua la loi de Majorian dont nous citerons ce curieux passage : « Chacun sait que les curiales sont les serviteurs de la république et la partie vitale des cités; aussi l'antiquité appelait-elle avec raison leur assemblée un sénat supérieur ; mais l'iniquité des juges et la vénalité punissable des exacteurs les ont réduits au point que plusieurs désertent leur patrie, négligent la splendeur de leur naissance, cherchent à se dérober à leurs fonctions et se cachent dans des maisons serviles ou des juridictions étrangères. Ils ajoutent même à leur faute la honte de se souiller, par le mariage, *avec des filles de colons et d'esclaves*, afin de se procurer la protection des hommes puissants à qui ces esclaves appartiennent. Ainsi les ordres des villes périssent, en même temps que les fugitifs, qui s'associent à des esclaves, perdent leur propre liberté... En conséquence, nous ordonnons, pour l'avenir, que si quelque régisseur de domaine ou quelque *procureur* accueille chez lui, à l'insu de son maître,

(1) Les possesseurs formaient ce que nous avons appelé la bourgeoisie des villes. Ils ne pouvaient faire partie du corps municipal, car les fonctions du curial étaient héréditaires dans certaines familles.

(2) Cassiod. Var., lib. IX, epist. 4.

un curiale et ne le rend pas avant un an à la ville à laquelle il appartient, il soit dégradé, envoyé aux ateliers des artisans s'il est libre, ou qu'il périsse par le supplice du fouet s'il est esclave (1). »

Aucun passage de l'antiquité ne peint mieux l'état de la Gaule dans ce malheureux siècle : des esclaves perdront la vie s'ils recueillent un bourgeois qui, pour se soustraire à la magistrature communale, aura fui devant les exacteurs afin de ne pas tourmenter ses concitoyens !

Ce fut probablement à la même époque que Majorian défendit au fisc de recevoir l'écu sou d'or des provinces armoricaines. S'il ne parle pas du numéraire altéré du temps de Valentinien III, de celui des Visigoths et des Bourguignons qui n'était pas de meilleur aloi, c'est qu'on n'admettait déjà plus ce numéraire dans les caisses publiques.

Il défendit pareillement aux receveurs des deniers publics d'exiger des pièces d'or à l'effigie des Faustines, *dont les peuples n'avaient jamais entendu parler*. C'était une manœuvre inventée par les agents du fisc, lesquels, sachant que ces pièces étaient plus pesantes que celles frappées depuis Constantin, s'en attribuaient la différence de valeur au détriment des personnes soumises aux taxes. Pour faire cesser ce vol, la même loi punit les exacteurs infidèles du supplice des esclaves.

L'empereur envoya en même temps dans les villes des poids étalonnés, type de ceux dont on devait se servir pour asseoir les cotisations, recevoir l'impôt en nature ou peser les espèces d'or des contribuables (2).

Ces lois, bonnes pour des temps calmes, ne remédiaient malheureusement pas aux ravages exercés par les Francs dans les deux Germanies, ravages qui arrachèrent à Sidoine les paroles suivantes : « Que l'orgueil de l'une et l'autre rive (du Rhin) soit humiliée, et que le Sicambre, tondu comme

(1) Cod. Theod., t. VI, p. 32.

(2) Cod. Theod., nov. maj., t. I.

un esclave, n'ait plus d'autre boisson que l'eau du Wahal. » Les Francs visitaient donc les contrées où l'on récoltait le vin, duquel ils faisaient, paraît-il, de copieuses libations.

Ægidius allait marcher contre ceux de Tournai, lorsque la fortune les lui soumit d'une façon assez singulière. Leur roi Mérovée, mort en 457, avait laissé après lui Childéric et deux autres fils, devenus l'un roi de Cologne, l'autre de Cambrai. La paix qui régnait alors ne procurant à Childéric, qui gouvernait les Francs de Tournai, d'autre occupation que d'attenter à la pudeur de leurs filles, ils se soulevèrent et le dégradèrent de la royauté. Il aurait même perdu la vie si, par une prompte fuite, il ne se fût soustrait à leur courroux. Avant de partir pour la Thuringe, auprès du roi Bazin, il chargea Guyémans, un de ses favoris, de ménager son retour et d'apaiser ses anciens sujets. Ils rompirent ensemble un écu d'or dont ils gardèrent chacun la moitié. La partie restée entre les mains de Guyémans devait être envoyée à Childéric aussitôt qu'il serait rentré en grâce et pourrait revenir se mettre à la tête des Francs.

Les chefs de la nation, jugeant eux-mêmes que l'exil de Childéric ne serait pas de longue durée, persuadèrent à leurs hommes de ne pas élever une nouvelle famille à la royauté, mais de conférer le titre de roi à Ægidius, auquel ils obéissaient déjà, vu sa qualité de généralissime des armées romaines. Cette opinion prévalut. A coup sûr la petite royauté de Tournai n'ajoutait rien à la grandeur du général de l'empire, néanmoins la transaction était heureuse et contint les Francs, qui ne bougèrent pas durant les quatre à cinq années qui suivirent.

Après avoir donné une étincelle de vie à l'empire, Majorian revint à l'expédition d'Afrique qu'il méditait contre les Vandales. Sa flotte, équipée avec l'argent de la Gaule, dit Sidoine, était réunie en Espagne, dans le port de Carthagène. Parti en 460 pour la rejoindre avec son armée, il apprit en chemin que les Vandales, excités par les menées secrètes de Ricimer, venaient de brûler ses vaisseaux. Désespéré de ne

pouvoir donner suite à son entreprise, il revint dans Arles, où pour le consoler et le distraire il y eut durant plusieurs jours des spectacles dans le cirque, des jeux, des banquets et des assauts d'éloquence : médiocre compensation à la perte d'une armée navale.

En appelant Majorian au trône, Ricimer n'avait cru choisir qu'un soldat dont il dirigerait les actes. Majorian, au contraire, d'un mérite réel, prouva qu'il n'avait pas besoin de ses conseils. Voyant cela, Ricimer ne songea plus qu'à le perdre et fut heureux d'avoir pour prétexte l'incendie de la flotte, les malheurs dont l'Italie était menacée du côté des Vandales : méchantes accusations qui se propagèrent et finirent par tourner contre l'empereur l'opinion de l'armée et des Romains.

Majorian, de retour en Italie, en partit bientôt pour marcher contre les Alains de la Loire qui commettaient toutes sortes d'hostilités. Arrivées à Tortone, ses troupes, commandées par Sévérus et Dagalaïfe, créatures de Ricimer, le tuèrent à coups de poignard le 17 août de l'année 461. Ce drame privait encore une fois l'empire de la seule espérance qui lui restât de ne pas tomber dans la plus complète dissolution.

Sévérus. 461-463.

Ricimer, dont les vœux s'étaient réalisés, ne s'occupa plus que de donner l'empire à un général de son choix et sur la complaisance duquel il pourrait compter ; car, étant barbare, il ne pouvait le prendre pour lui-même. Il en pourvut son complice Sévérus.

Ægidius, irrité du meurtre de Majorian, ne voulut pas reconnaître Sévérus. Il se mit à la tête des troupes gauloises affectionnées aux deux derniers empereurs et résolut d'aller en Italie pour attaquer Ricimer. Celui-ci, déjà embarrassé du côté des Vandales, comprit le danger de sa position ; aussi intrigua-t-il dans la Gaule pour susciter des affaires à Ægidius. Il réussit près des Visigoths et des Bourguignons, qui déclarèrent vouloir rester fidèles à l'empire. Ægidius, se voyant contraint de renoncer à l'attaque de l'Italie, chercha

des auxiliaires sur les bords du Rhin. A peine y fut-il arrivé que les Francs-Ripuaires vinrent l'assiéger, car ils voulaient chasser les Romains des places qu'ils occupaient au milieu de leurs possessions. Ils s'emparèrent de Cologne, dont ils tuèrent les citoyens qui s'étaient déclarés pour Ægidius. Ce général se sauva, la ville de Trèves et son territoire furent ravagés (1). On attribue encore ce désastre aux agents secrets de Sévérus et de Ricimer.

Ægidius fut plus heureux du côté des Francs de Tournai : les voyant moins irrités contre Childéric, il proposa de le rappeler, aimant mieux voir à leur tête un chef qui lui devrait sa couronne que de commander directement à cette inconstante nation. Guyémans alla conférer à Bar avec Childéric et le fit rentrer à Tournai, *où il fut de nouveau proclamé roi dans une assemblée de tous les Francs*. Grégoire de Tours dit que Childéric gouverna depuis sa rentrée au pouvoir de concert avec Ægidius ; il faut donc rejeter le récit de Frédégaire parlant de la vive opposition du général romain au retour de ce roi.

On peut maintenant admettre avec cet historien que Childéric soit allé trouver l'empereur à Constantinople pour l'intéresser à son rappel, et lui ait dit en parlant d'Ægidius qui occupait la royauté des Francs : « Commandez-moi, seigneur, de retourner dans les Gaules, et j'épancherai sur l'usurpateur la fureur de votre indignation ; » puis qu'il en ait reçu de beaux présents, même cette riche armure byzantine recueillie à Tournai dans sa tombe.

Nous racontons ici l'anecdote suivante, prouvant que Childéric avait indignement abusé de l'hospitalité pendant qu'il était à la cour du roi de Thuringe et que le malheur ne l'avait pas corrigé. La reine Bazine, étant venue un jour le trouver à Tournai, lui dit : « Je désire vivre avec vous, grand prince, car j'apprécie votre vaillance et vos mérites. Soyez persuadé que si je connaissais quelqu'un au delà des mers qui fût plus

(1) Gesta Franc., cap. VIII.

brave que vous je me serais rendue près de lui. » Childéric, dit Grégoire de Tours, sensible à cette déclaration, épousa Bazine à la mode des barbares et en eut l'année suivante un fils qui porta le nom de Clotwig (Clovis).

Ægidius, fort de l'alliance des Francs-Saliens, se sentit d'autant mieux en état de résister à ses ennemis qu'il s'entendait avec le préfet du prétoire d'Arles, avec les officiers civils et ceux des provinces soumises, car il ne commandait jamais qu'au nom de l'empereur d'Orient et du peuple romain.

Cependant Théodoric restait attaché à la cour de Ravenne et ne reconnaissait pas l'autorité d'Ægidius. Sévérus lui avait accordé le renvoi de Népotien, nommé par Avitus grand maître de la milice en Espagne, et son remplacement par Arborius, créature de Ricimer, lequel vint exercer sa charge dans la Narbonnaise. Ægidius fut bientôt assiégé dans Arles par les Visigoths. La résistance qu'ils rencontrèrent les contraignit à se retirer. Grégoire de Tours, selon sa coutume d'introduire partout des choses surnaturelles, voit un miracle dans le salut de cette ville et dit qu'un énergumène placé devant le tombeau de saint Martin s'écria au moment où les ennemis levaient le siége : « Dieu accorde en ce moment la délivrance d'Ægidius aux prières du grand saint Martin. »

La ville d'Arles avait, dès cette époque, un pont de bateaux qui traversait les deux branches du Rhône et s'appuyait sur quatre rives à la fois.

Les Visigoths repoussés cherchèrent une compensation dans la reprise de Narbonne, ville qui liait leurs possessions d'Espagne à celles de l'Aquitaine et que, par cela même, l'empire attachait la plus grande importance à conserver. Le comte Agrippinus, qui en était gouverneur, ne se fit pas scrupule de la rendre sans combat, car il détestait Ægidius qui depuis longtemps, et avec raison, soupçonnait sa loyauté.

Les Visigoths s'avancèrent alors dans la Gaule avec des forces considérables commandées par Frédéric, frère de leur roi (463). Ils comptaient sur le secours des Alains de la Loire, contre lesquels Majorian s'était mis en campagne lorsqu'il

fut tué dans les Alpes. Ils comptaient aussi sur Odoacrius, roi des Saxons, qui avait remonté le même fleuve jusque devant la place d'Angers, dont il s'était emparé (1).

Ægidius, comprenant qu'il devait s'opposer aux progrès d'un ennemi d'autant plus dangereux que celui-ci combattait au nom de l'empereur Sévérus, s'avança avec Childéric jusque dans les plaines d'Orléans. La rencontre des deux armées eut lieu entre la Loire et le Loiret, pays appartenant à la ligne des Armoriques (2). Les Visigoths, attaqués par le général romain et par Childéric, furent battus. Frédéric, leur prince, resta parmi les morts. Ils se dispersèrent et retournèrent en Aquitaine.

Cette victoire ne pouvait être complète que quand Ægidius aurait détruit la colonie d'Alains établie sur la Loire, et dont l'intelligence avec les étrangers compromettait constamment la paix des Gaules. Il les désarma, les éparpilla dans l'Anjou et dans la Bretagne, où le nom propre d'*Alain* est resté très-commun parmi les populations de ces contrées. Il ne sera plus désormais question des Alains de la Loire. Leurs ravages décrits par saint Paulin sont antérieurs à son époque.

464-466. Ægidius ne jouit pas longtemps de ses heureux et derniers succès, car il périt de mort violente en l'année 464. On reconnut encore dans ce crime la main de Ricimer qui se débarrassait par le poignard d'un ennemi personnel, d'un général expérimenté qu'il n'avait pas su vaincre.

Syagrius, fils d'Ægidius, succéda à son père, non dans la charge de maître de la milice, qu'il ne pouvait tenir que de l'empereur, mais dans la qualité de comte de Soissons. Il résida dans cette ville et forma des lambeaux de l'empire romain un petit État indépendant à la manière des Armoriques et des nations barbares, dans lequel il incorpora les villes de Reims, de Châlons, de Sens, de Troyes et leurs territoires.

(1) Greg. Tur., lib. II, cap. XVIII.

(2) Idat. Chron., ann. 463.

La province d'Arles reconnut Sévérus, lequel nomma patrice des Gaules Gunderic, roi des Bourguignons.

Ægidius et Childéric auraient à coup sûr fait éprouver aux Saxons de la Loire le même sort qu'aux Alains si la mort du premier ne fût venue mettre un terme à leurs expéditions. Les Romains et les Francs traitèrent avec le chef saxon, auquel ils accordèrent un subside pour l'engager à reprendre la mer. On lui fournit des otages qu'il emmena sur ses navires en garantie de la rançon promise.

Les Visigoths, qui jouissaient alors d'un peu de liberté, cherchèrent à s'étendre sous prétexte de reprendre pour l'empire quelques districts qui s'en étaient séparés. Ils occupèrent le bas Rhône, la basse Loire et certaines contrées de la seconde Aquitaine. Théodoric n'osa se porter ailleurs, ne voulant pas rompre ostensiblement avec les Romains.

Ricimer, enhardi par la réussite de tous ses crimes, se dégoûta bientôt de gouverner au nom de Sévérus. Il le fit empoisonner et régna seul durant l'espace de deux années, se contentant du titre de patrice. Il avait arrrêté avec Léon, empereur de Constantinople, que cet état de choses durerait jusqu'à ce que l'on eût trouvé un sujet digne de gouverner l'Occident.

émius. Pendant cet interrègne, Genseric, roi des Vandales d'A-
-469. frique, voulut pourvoir à l'empire et le demanda pour Olybrius, beau-frère de son fils Huneric; car l'un et l'autre avaient épousé les filles de Valentinien que Genseric avait emmenées de Rome et mariées pour adoucir les ennuis de leur captivité. Léon ne voulut pas reconnaître Olybrius, mais, jugeant que les provinces occidentales ne pouvaient rester sans chef, il jeta les yeux sur Anthémius, général de sa cour, qui avait été patrice, et le déclara empereur du consentement de Ricimer, qui épousa la fille du nouvel Auguste pour cimenter leur accord.

Anthémius penchait pour le vieil hellénisme et avait promis de rendre à la ville éternelle son ancien culte et les dieux auteurs de sa gloire. Le pape saint Hilaire traversa ce des-

sein et fit éloigner les philosophes qui s'étaient emparés de la cour (1). Le paganisme dut aller encore une fois s'ensevelir dans les cavernes mystérieuses d'où le christianisme était sorti.

Les deux empereurs réunirent leurs flottes pour aller combattre les Vandales. L'armée de Léon était conduite par des chefs expérimentés ; celle d'Anthémius par Marcellian, général de grande valeur. Jamais les Vandales qui dominaient en Afrique ne s'étaient vus menacés d'une aussi formidable agression.

L'armée romaine débarqua et poursuivit Genseric jusque sous les murs de Carthage. Il aurait succombé si Olybrius, cet empereur de son choix, n'eût séduit l'armée d'Orient qui se souleva et tua Marcellian son général (2). Le peu d'accord existant entre les troupes des deux empires fit qu'on les rembarqua subitement. Genseric resta maître de tout ce qu'il possédait en Afrique.

Pendant que ces choses se passaient, Théodoric, parvenu à donner un certain relief à la monarchie des Visigoths et à s'entourer d'une cour brillante, fut assassiné, après treize ans de règne, par son frère Euric qui s'empara de la couronne.

Sidoine, ancien patrice et préfet de Rome, ayant été souvent chargé de missions importantes auprès de ce malheureux prince, nous a laissé la description suivante de sa personne, de ses occupations et et de sa cour : « Théodoric, par ses qualités naturelles, est un homme presque accompli. Ses mœurs sont telles qu'on pourrait les désirer. Sa taille est au-dessus de la médiocre, mais elle est bien prise. Il a la tête ronde et garnie de cheveux relevés sur le front. Ses yeux assez grands sont couverts de sourcils fort épais. Ses cils sont si longs qu'ils lui descendent jusque sur les joues. On ne lui voit point les oreilles, car elles sont cachées par des

(1) Phot., cap. CCXLII, p. 1040.
(2) Chron. Marc. Ann. 468.

cheveux tressés en forme de petites nattes. Son nez est aquilin, mais il ne le dépare pas. Sa bouche, dont les lèvres sont fort minces, est petite et laisse voir des dents blanches comme de l'ivoire. Il se lève de grand matin et assiste d'abord, peu accompagné, à la prière qui se fait *dans l'église des ariens.* Si l'on en croit la médisance, son assiduité aux exercices de la religion tiendrait plutôt de l'habitude que de la dévotion. Il va ensuite prendre séance dans son prétoire. L'officier qui porte ses armes est toujours auprès de lui. Non loin sont ses gardes, couverts de peaux, qu'il fait bientôt passer dans une pièce voisine. Après avoir entendu les délégués des nations, il sort à huit heures pour aller visiter son trésor et ses écuries. S'il monte à cheval pour la chasse, il ne porte ni son arc ni son carquois. On les lui présente lorsqu'on aperçoit quelque gibier. Il est si bon archer que sa flèche ne manque jamais d'arriver au but.

« Sa table est ordinairement servie comme celle des particuliers. Vous n'y remarquez pas de vaisselle d'argent d'un poids excessif et devenue jaune parce que les ornements en relief dont elle est chargée (1) empêchent de la nettoyer, et l'on n'y amasse pas de vases dont le poids fait plier ceux qui les portent. Les garnitures des lits, des tables et des autres meubles de la salle à manger sont toujours de couleur pourpre. Les convives ont plutôt à se plaindre qu'on ne leur porte pas un assez grand nombre de santés que d'être obligés de trop boire. On est servi, à la table de Théodoric, avec le goût de la Grèce, la profusion en usage dans les Gaules et la ponctualité dont on se pique en Italie. La magnificence des jours de fête est connue de tout le monde.

« Théodoric se met au jeu après le repas et conserve toujours son sang-froid ordinaire. Il ne dit mot lorsqu'il gagne et rit quand il perd. Cependant, lorsqu'il gagne il se met de bonne humeur, ce qui a donné occasion à ceux qui ont pu

(1) Cette description rappelle les vases en argent trouvés à Berthouville, dans le département de l'Eure.

en profiter d'obtenir de lui des grâces qu'il avait refusées plusieurs fois. Je suis de temps en temps heureux de subir ces petites pertes dont on peut retirer de grands profits. »

Le bonheur que Sidoine éprouvait à perdre son argent profitait, sans doute, à l'Auvergne dont il était sénateur et aux beaux domaines qu'il possédait sur les terres des Visigoths. Sa description de la cour de Théodoric fait voir que les barbares, partis depuis cinquante ans à peine des bords du Danube, s'étaient bien vite approprié les recherches, les arts et les somptueux ameublements de la civilisation romaine.

Cependant le trouble que jetait dans les affaires l'avénement successif de tant d'empereurs fit entrevoir à Euric la possibilité d'étendre sa monarchie en empiétant sur ses voisins. Les préoccupations de Sidoine se voient dans les lignes suivantes qu'il adresse à son parent Avitus, jouissant d'un grand crédit près de l'empereur et près d'Euric : « Les biens que vous possédez en Auvergne, dit-il, devraient vous faire venir dans ce pays dont les Visigoths désirent s'emparer; mais nous espérons que le ciel vous rendra médiateur entre la république et ces barbares, et que nous n'aurons point l'affliction de voir de pareils hôtes. Les Visigoths veulent déranger l'ordre établi, en s'étendant jusqu'aux rives du Rhône et de la Loire; nous ne saurions, dans cette circonstance, mieux faire que d'avoir recours à vous qui avez tant de crédit auprès de ce peuple et des Romains (1). »

Les Visigoths offraient, il est vrai, en échange de ce qu'ils désiraient quelques parties de leur ancien territoire, et, pour appuyer leurs prétentions, ils s'étaient tellement approchés de l'Auvergne que Mammert, évêque de Vienne, ordonnait des prières publiques pour demander à Dieu de sauver son peuple des maux dont il était menacé.

L'empereur Anthémius, voulant remédier à cet état de choses, fit appel aux Bretons, chassés journellement de leur

(1) Sidon. Apol., lib. III, ep. 1.

île par les Anglo-Saxons ; ils vinrent au nombre de douze mille, sous la conduite d'un chef nommé Riothame, et tinrent garnison dans le pays de Bourges (1).

Ces hôtes, acceptés comme auxiliaires et fugitifs, n'en vendirent pas moins fort cher leurs services aux habitants. Ils se livrèrent au pillage de leurs terres et firent des incursions jusque dans l'Auvergne, où ils enlevèrent les esclaves de plusieurs domaines. Sidoine, ayant reçu les plaintes d'un propriétaire, écrivit à Riothame en le priant de confronter le plaignant avec les coupables.

Si des Gallo-Romains, craignant un ébranlement social, désiraient la continuation de l'état actuel, il y en avait d'autres, au contraire, qui soupiraient après une crise momentanée, une solution quelconque pour savoir définitivement à qui l'on appartiendrait. Arvandus, préfet du prétoire, était du nombre et souhaitait que la Gaule se donnât un maître, dût-elle secouer tout à fait le joug affaibli du pouvoir impérial. Il écrivit à Euric qu'il était temps de rompre avec le Grec Anthémius, que les Bourguignons et les Visigoths devaient se partager la Province. « Liguez-vous donc, ajoutait-il, avec le roi Gunderic, et commencez par détruire le corps des Bretons placé sur la Loire. »

Cette lettre fut interceptée par des officiers de ce préfet, qui s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent à Rome où il fut condamné à mort, peine néanmoins commuée en celle d'un banissement perpétuel.

D'autres caressaient encore plus bassement les étrangers en les excitant à s'emparer des pays voisins et leur apprenant la manière de lever des taxes ordinaires. Le palais d'Euric n'était rempli que de Gallo-Romains intrigants et corrompus. Dans le nombre on remarquait Séronatus, venu sous prétexte d'obtenir une diminution sur les impôts, mais dans un but moins patriotique si l'on en croit Sidoine, qui l'incrimine en ces termes : « Quand on publie une *superin-*

(1) Jornand. de Reb. Goth., cap. XLV.

diction, tout le monde craint pour ses biens, et moi je crains tout ce que Séronatus nous apporte. Les bienfaits de pareils brigands me sont suspects (1). »

Ailleurs il dit que l'attachement des habitants de l'Auvergne à l'empire est tel « qu'ils n'ont pas craint de faire le procès à Séronatus, exerçant la profession de livrer les provinces aux barbares ; de le convaincre de lèse-majesté, et sans résultat, car le prince n'avait pas osé faire mourir ce Catilina du siècle. » Ne reconnaît-on pas dans ces faiblesses impériales la crainte que le gouvernement romain avait des Visigoths?

470-471. Euric, secondé par les intrigues des mauvais citoyens, commença la guerre en suivant le conseil du traître Arvandus; car il tomba subitement sur les Bretons. Riothame, leur chef, privé du secours de l'armée romaine, combattit vaillamment, perdit la majeure partie des siens et, avec ceux qu'il put rallier, se sauva sur les terres des Bourguignons, restés fidèles à l'empire (2). Cette rencontre eut lieu, selon Grégoire de Tours, au bourg *Déols*, maintenant Bourgdieu, près de Châteauroux.

Les Romains s'allièrent alors plus étroitement que jamais avec les Bourguignons et les Francs. Les provinces insoumises offrirent elles-mêmes leur concours (3). On forma deux corps : l'un, composé de Romains et de Bourguignons, dut veiller à la sûreté d'Arles et des places situées près du Rhône; l'autre, composé de Francs, de milices soumises ou confédérées, eut la garde des pays voisins de la Loire sous le commandement du comte Paulus. Paulus et Childéric attaquèrent les Visigoths. Ils remportaient sur eux plusieurs avantages quand ils apprirent que les Saxons, appelés par Euric et commandés par Odoacrius, venaient de rentrer dans la Loire. Paulus alla au-devant d'eux et reçut la mort en les combattant. Odoacrius s'empara d'Angers et brûla

(1) Sidon., ep. 7-13, lib. VII.

(2) Jornand. de Reb. Goth., cap. XLV.

(3) Proc. de Bell. Goth., lib. I, cap. XII.

le cloître de la cathédrale. Paulus s'était trop pressé d'engager la bataille, car, dès le lendemain, Childéric arrivait à son secours. Les Romains se réorganisèrent, et, avec l'aide des Francs, ils attaquèrent les Saxons avec tant de vigueur qu'ils les repoussèrent après en avoir passé un grand nombre au fil de l'épée. Childéric alla s'emparer des îles de la Loire, qui avaient servi de repaire aux pirates, et revint avec un grand nombre de captifs.

L'entrée de Childéric dans Angers, décrite d'une manière ambiguë par Grégoire de Tours, a fait dire que les Francs avaient alors poussé leurs conquêtes jusqu'à la Loire : erreur grave, car ils n'y étaient venus qu'à titre d'auxiliaires des Romains, et leur petite monarchie ne s'étendait pas encore au delà du territoire de Tournai.

Pendant que ces choses se passaient sur la Loire, la monarchie des Bourguignons éprouvait l'une de ces heureuses fortunes suivies de grandes catastrophes comme on en remarquera toujours dans l'existence des barbares. On se rappelle que Gundicaire, leur roi, vaincu par Aétius, s'était retiré avec le reste de sa nation dans les montagnes de la Savoie. Vingt ans plus tard, le même Gundicaire, ayant pris part à la guerre contre Attila, rentrait dans l'alliance des Romains et recevait la charge de grand maître de la milice, avec permission de reprendre ses anciennes terres et de les étendre jusqu'au Rhône. Ses États se trouvèrent alors composés du Dauphiné, de la Savoie, d'une partie de la première Lyonnaise, de toute la première Aquitaine et de la Viennoise jusqu'à la Durance. Vienne devint la capitale de ce royaume.

Sidoine, accoutumé aux mœurs élégantes de l'empire, s'attristait que l'Auvergne eût pour voisins des peuples si brutaux, et répondait à l'un de ses amis qui lui demandait une pièce de vers pour un mariage : « Eh! pourquoi me demandez-vous un chant à l'honneur de Vénus? Ne suis-je pas, au milieu des bandes chevelues, assourdi par le langage du Germain, et contraint d'applaudir avec un visage emprunté au chant du Bourguignon ivre, les cheveux graissés

avec du beurre rance?» Sidoine fut vengé des coutumes qui blessaient sa délicatesse par la grande catastrophe qui vint bientôt affliger la famille des princes bourguignons.

Gundicaire venait de mourir après avoir partagé son royaume entre ses quatre fils Gondebaud, Godegile, Chilpéric et Godemer. Ces deux derniers, trouvant leurs parts trop petites, résolurent de déposséder leurs frères. Ils leur livrèrent bataille auprès d'Autun, les défirent et les forcèrent de renoncer à leur royauté. Gondebaud, l'un des vaincus, s'évada et fit courir le bruit qu'il avait été tué. Mais, aussitôt que les vainqueurs eurent congédié leurs troupes, il réunit ses partisans et s'introduisit dans Vienne par un aqueduc souterrain. Chilpéric, surpris, se rendit prisonnier. Gondebaud le tua de sa propre main, fit jeter sa femme, une pierre au cou, dans le Rhône, et trancher la tête à ses deux fils. Il n'y eut de sauvé que les filles de Chilpéric, dont l'une, Clotilde, deviendra l'épouse de Clovis. Godemer, le plus jeune des quatre frères, fut brûlé tout vivant dans une tour où il s'était réfugié (1).

Les vainqueurs se partagèrent les dépouilles de Chilpéric et de Godemer. Godegile s'établit à Genève, et Gondebaud à Lyon. La disparition de Godemer, arien zélé, toucha peu les évêques catholiques; aussi, lorsque Gondebaud, arien lui-même, se repentit de tant d'assassinats, saint Avitus, évêque de Vienne, lui représenta que sa conversion serait le remède qui agirait avec le plus d'efficacité pour ramener la paix dans son âme : « Tu pleurais avec une piété ineffable, lui écrivait-il, sur les funérailles de tes frères, et l'affliction de ton peuple était la conséquence de ta tristesse; mais, d'après l'intention secrète de la Divinité, ces causes de douleur nous préparaient un sort heureux. C'était le bonheur du royaume de voir diminuer le nombre des personnes royales et de ne conserver que celles qui suffisaient au gouvernement des États... Crois à mon expérience : tout ce qui a

(1) Greg. Tur., lib. II, cap. XXVIII.

paru fâcheux en pareille circonstance est un avantage. Si nous avons pleuré, nous nous réjouissons aujourd'hui (1). » La manière dont l'évêque de Vienne excuse le meurtre de tant de princes pour ramener l'assassin à l'orthodoxie est évidemment plus politique que morale et chrétienne!

Alors que le royaume des Bourguignons effrayait le monde par le massacre de tant de princes, le patrice Ricimer, assassin de trois empereurs, commençait à vivre en mauvaise intelligence avec son beau-père Anthémius. Il tenait une espèce de cour à Milan et s'attribuait plus d'autorité que l'empereur lui-même. Leurs dissensions s'envenimèrent, et après quelques accommodements proposés sans succès par saint Épiphane, évêque de Pavie, le patrice se décida à marcher sur Rome. Bilimer, chef de la milice dans les Gaules, partit aussitôt d'Arles pour aller à la défense de l'empereur, et arriva en même temps que Ricimer sous les murs de la grande ville, dont les citoyens étaient partagés en deux camps à peu près égaux.

Olybrius. 473. Pour mettre un terme à la guerre civile, l'empereur d'Orient envoya en Italie l'ancien prétendant Olybrius, dont la présence à Rome ébranla les partisans d'Anthémius. Voyant cela, le patrice, après avoir battu Bilimer, entra dans la ville, la mit au pillage, tua son beau-père et fit proclamer Olybrius. Celui-ci, par reconnaissance, conféra la dignité de chef de la milice à Gondebaud, roi des Bourguignons et neveu de Ricimer.

Olybrius décéda de mort naturelle à Rome, n'ayant conservé le souverain pouvoir que sept mois. Cette proie échappa à Ricimer, qui le suivit peu de temps après dans la tombe.

A cette époque mourut Éparchius, évêque de Clermont. Sidoine le remplaça. Mû par un sentiment religieux très-prononcé et peut-être encore par l'importance que procurait l'épiscopat dans l'Auvergne, il résigna tous ses titres en faveur de son fils Apollinaire.

(1) Avit., Episc. Vien., ep. 5.

Glycérius. 473. Après la mort d'Olybrius, Gondebaud, roi des Bourguignons, jeta la pourpre sur les épaules de Glycérius, comte des domestiques du palais. Léon n'approuva pas ce choix venant d'un barbare. Glycérius abdiqua l'année suivante et reçut en compensation l'évêché de Salone en Dalmatie (1).

Julius Népos. 474. Julius Népos, fils du patrice Marcellin, fut proclamé Auguste pour gouverner l'Occident. Léon, qui avait fait ce choix, mourut presque aussitôt. Son successeur ne régna que deux mois et fut remplacé par Zénon.

A cette époque, Euric, roi des Visigoths, passa dans l'Espagne pour réduire les provinces impériales à son autorité. Il extermina dans une bataille les plus illustres citoyens de la Tarragonaise, et se fit prêter serment de fidélité par les troupes romaines cantonnées dans le pays (2).

Rentré dans la Gaule et encouragé par les représentations de Genseric, roi des Vandales, qui craignait les entreprises de Zénon sur l'Afrique, Euric s'empara d'Arles, de Marseille, et alla mettre le siége devant Clermont. Il ne put la prendre, car elle était défendue par Ecdice, comte de l'Auvergne, neveu de l'empereur Avitus et beau-frère de Sidoine. Ce général s'était jeté dans la place en traversant l'armée des Visigoths, dont il avait fait un si grand carnage qu'ils coupèrent la tête de leurs morts afin qu'on ne pût voir s'ils étaient Romains ou Visigoths (3). On dépouillait donc complétement les corps de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille, puisqu'on ne pouvait les reconnaître que par la coiffure.

Les Romains ayant évacué la province d'Arles, ce furent évidemment les Auvergnats seuls qui, par leur belle défense de Clermont, empêchèrent les Visigoths d'étendre leurs frontières jusqu'au Rhône.

Le roi des Vandales en poussant Euric à la guerre avait,

(1) Cassiod. — Jul. Nep. et alii.

(2) Isid. in Lab., t. I, p. 66.

(3) Sidon. Apol., lib. II, ep. 3.

en même temps, engagé les Ostrogoths, jusqu'alors contenus par Ricimer, à pénétrer en Italie. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés que Népos leur fit de grandes largesses et les engagea, pour s'en défaire, à passer dans la Gaule où ils trouveraient, disait-il, les Visigoths leurs compatriotes, qui en occupaient les plus belles et les plus riches contrées. Windemir, leur chef, y consentit, traversa la Viennoise pour réunir son armée à celle des Visigoths. Les Bourguignons, de leur côté, voyant Euric à la tête de si grandes forces, pensèrent que le seul moyen de conserver leur indépendance était de se renforcer aux dépens de la Province romaine. Ils s'emparèrent de la première Lyonnaise et de certains cantons de la première Aquitaine. La soumission forcée de tant de provinces contribua beaucoup au succès de Clovis lorsqu'il s'avança sous les auspices de l'orthodoxie religieuse et de l'antique civilisation que représentaient les évêques.

-476. Cependant Euric, mécontent de la résistance des Auvergnats, méditait une seconde expédition contre Clermont. L'évêque Sidoine pria son beau-frère Ecdice de revenir promptement dans cette ville, où sa présence serait plus nécessaire que partout ailleurs. Euric, en effet, ne tarda pas à se présenter devant Clermont, place succédant à l'ancienne Gergovie qui s'était si bien défendue contre César. Les Clermontais ne furent pas moins valeureux que leurs nobles ancêtres, mais cette fois pour la cause des Romains, car les grands souvenirs et le dernier esprit des traditions impériales s'étaient réfugiés dans les montagnes de l'Auvergne. Ecdice, Sidoine et les Auvergnats soutinrent le siége avec un courage héroïque, souffrant les ravages du fer, de la flamme, de la peste, de la famine, ne mangeant que l'herbe qui croissait sur leurs remparts. Ecdice, voyant néanmoins qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, évacua la ville et se retira dans les montagnes, derniers boulevards de l'indépendance de sa patrie.

Ce brave général ne se doutait pas alors qu'il combattait pour une nationalité tout à fait perdue. En effet, Népos crai-

gnant d'irriter par la défense de Clermont les Visigoths, qu'il regardait comme arbitres de la Gaule, avait envoyé saint Épiphane à Toulouse pour traiter de la paix avec Euric, d'accord avec les évêques d'Aix et de Riez qui s'y étaient prêtés dans l'intérêt de leurs diocèses. Népos laissait les Visigoths maîtres de tout ce qu'ils occupaient dans les Gaules et leur permettait de conquérir le reste s'ils le pouvaient, à condition qu'ils ne toucheraient ni à l'Italie ni à ses annexes.

L'empereur ne pouvait faire une plus honteuse concession, aussi s'était-on bien gardé de la faire connaître aux Auvergnats, qui se seraient levés en masse pour défendre leurs foyers et leur nationalité. On employa la même réserve envers les malheureux débris de leurs troupes réfugiées dans les montagnes. Leur chef Ecdice fut mandé à Rome pour recevoir la dignité de patrice, et remplacé par Licinien, qui était dans le secret de la négociation. L'évêque Sidoine, l'ignorant comme les autres, écrivit à sa sœur femme d'Ecdice, « que Népos savait récompenser les grands services et encourager tous les bons citoyens ».

Mais la vérité ne tarda pas à être connue. Les Clermontais en furent d'autant plus affectés qu'il craignirent d'être punis de leur énergique résistance aux Visigoths. Alors Sidoine témoigna sa douleur en ces termes à Græcus, évêque de Marseille et l'un des plus ardents fauteurs du traité : « Le repos de l'Italie est acheté aux dépens de notre liberté ; les Auvergnats vont devenir esclaves, eux qui servaient de bouclier aux Gaules contre l'ennemi commun, eux qui ont soutenu des siéges avec tant de courage et qui ont mieux aimé se nourrir des herbes qui croissaient sur leurs murailles que de se rendre ; on veut les livrer aux barbares, eux qui sont prêts à subir les dernières extrémités pour demeurer Romains... Enfin, si vous et vos amis entrez si avant dans cette infâme négociation, ayez du moins quelque soin de nos vies ; faites des cabanes où nous puissions nous retirer et préparez-nous du pain pour y pouvoir vivre. »

Ces plaintes n'empêchèrent pas les Visigoths d'entrer en Auvergne, conduits par Victorius, un de leurs plus habiles généraux. Son premier acte fut d'éloigner l'évêque de Clermont, en lui donnant l'ordre d'aller à Toulouse pour rendre ses devoirs à Euric. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'on le relégua dans le château de Liviane, situé aux environs de Narbonne.

gustule.
6-477.

Cependant Oreste, chef de la milice d'Italie, ancien sécrétaire d'Attila, indigné de pareilles concessions, souleva les troupes et pénétra dans Ravenne. Au lieu de prendre lui-même le titre d'empereur dont il dépossédait Népos, il aima mieux le confier à son fils Romulus Auguste, si jeune alors qu'on ne l'appela qu'Augustule; honteux diminutif, en rapport toutefois avec l'amoindrissement du nom romain.

La garde de l'Italie était alors confiée à des Goths, des Scirres et des Alains, auxquels les empereurs accordaient une considération exagérée qui avilissait la grandeur et le caractère des troupes nationales. A la tête des Goths de la garde se trouvait un Hérule nommé Odoacre, qui avait osé demander à Népos des terres en Italie pour les hommes de sa race.

A l'avénement d'Augustule, ces nouveaux prétoriens renouvelèrent leurs instances, n'exigeant toutefois que le tiers de ce qu'ils avaient demandé. Oreste refusa. Odoacre le fit assassiner, entra dans Rome, déposa Augustule et le relégua près de Naples, dans l'ancien domaine de Lucullus situé sur le Pausilippe, où il vécut insouciant de sa grandeur passée et des poétiques souvenirs que rappelaient le lieu de son exil. Ainsi finit, par Augustule, l'empire d'Occident qui avait commencé par Auguste. Rome passa sous la domination des Ostrogoths (1).

Odoacre établit sa résidence à Ravenne, et, pour faire comprendre à Zénon qu'il dédaignait le titre d'Auguste, il lui renvoya par une députation de sénateurs les ornements

(1) Proc. de Bell. Goth., cap. I.

impériaux d'Augustule ; il réclama toutefois la dignité de patrice. Zénon répondit que Julius Népos seul pouvait le créer patrice, car il était toujours empereur malgré sa déposition. Odoacre n'insista plus et prit le titre de roi sans cependant porter la pourpre ni d'autres insignes de la royauté (1).

Cependant une réaction s'était opérée dans la Gaule contre les Visigoths à l'avénement d'Augustule. Loin de reconnaître le traité qui leur conférait les droits de l'empire romain sur toutes les provinces, le jeune empereur avait engagé les Bourguignons, les Francs et les Armoriques confédérés à s'y soustraire. Après sa chute (477), Euric rechercha l'alliance d'Odoacre pour obtenir les avantages promis à sa nation. Pendant que ces choses se passaient, les Gaulois de la basse Provence, trop Romains de mœurs et de cœur pour obéir à Odoacre, s'unirent aux peuples qui désiraient s'affranchir de la suprématie des Visigoths et envoyèrent prier Zénon d'agir de concert avec eux pour chasser Euric de la Gaule, Odoacre de l'Italie. Zénon, contre lequel existait un puissant parti, ne voulut pas s'engager et préféra sa propre tranquillité à la délivrance de l'Occident ; il proposa cependant aux Provençaux de les annexer à l'Italie. Ceux-ci refusèrent en disant qu'ils voulaient rester Romains et qu'ils n'obéiraient pas à Odoacre. Cette négociation n'eut pas d'autres suites (2).

Les Bourguignons, à leur tour, convoitaient la basse Provence qui aurait étendu leur frontières jusqu'à Marseille. Ils prirent les armes, furent battus par les Visigoths et contraints de se renfermer dans leurs anciennes limites (3).

D'un autre côté, les provinces soumises à l'empire, voyant qu'elles ne devaient attendre aucun secours de l'Orient, résolurent de s'accommoder avec Euric. Il y consentit et l'accord eut lieu par l'entremise des Bourguignons qui reconnurent, tant en leur propre nom qu'en celui de leurs alliés, que le

(1) Cassiod. Chron., ann. 476.

(2) Phot. Bibl., p. 175.

(3) Isid. Chron.

roi des Visigoths était presque revêtu du pouvoir impérial dans la Gaule.

Sidoine, qui avait peu de confiance en cette paix, écrivit presque aussitôt à l'évêque de Riez que « le traité fait entre les deux royaumes rivaux contenait des conditions moins propres à rétablir l'union et la confiance qu'à provoquer de nouvelles guerres ». Il était aigri, car il ajoutait que l'on confisquait ses biens en Auvergne comme si leur propriétaire eût été proscrit ; que, depuis le traité, les courriers étaient arrêtés sur les routes ; qu'on leur faisait subir des interrogatoires ; qu'ils étaient questionnés sur les commissions dont ils étaient chargés, et qu'on voulait enfin obtenir de vive voix de prétendus secrets non rapportés dans leurs missives.

La paix n'était donc qu'un état défiance réciproque pouvant, sous le plus léger prétexte, dégénérer en hostilités. Elle dura néanmoins trois ou quatre années durant lesquelles les districts gaulois furent ainsi gouvernés : Euric possédait ses anciens États qu'il avait étendus jusqu'aux rives de la Loire et du Rhône, plus la basse Provence que Zénon n'avait pas osé lui arracher ; les Bourguignons tenaient les pays que nous avons appelés la Bourgogne et le Dauphiné ; les Francs, la partie septentrionale de la Gaule. Le reste du territoire, composé des Armoriques et des provinces soumises situées entre le pays des Francs et la Loire, obéissait à ses comtes et aux anciens officiers de l'empire munis de commissions qu'ils tenaient d'Augustule ou de ses prédécesseurs.

Syagrius gouvernait toujours à Soissons, et Arbogaste à Trèves, ville restée romaine bien qu'enclavée dans le territoire des Francs ; mais le latin y était tellement oublié par suite de l'agglomération des peuplades germaniques que Sidoine complimentait Arbogaste d'écrire avec pureté cette langue exilée de la Gaule-Belgique et des bords du Rhin. Ne soyons donc pas surpris de voir le dialecte allemand régner seul dans ces contrées, où le patois roman ne put se former puisque le latin en avait été complétement banni.

Les Saxons de nos rives maritimes n'eurent point de rois ;

mais, après s'être répandus sur les côtes de la seconde Lyonnaise, ils formèrent à l'entrée des fleuves, sur les débris des anciens ports et comptoirs gallo-romains, des établissements au nombre desquels nous placerons Honfleur, Harfleur, Quillebeuf, Caen, les villages d'Ouistreham, d'Allemagne, et en général, dans la Normandie, toutes les localités qui portent les noms de Senneville, de Saxeville et de Sassetot. Bientôt ils pénétrèrent plus avant et s'établirent à Sées, qui les rapprochait de leurs compatriotes de la Loire. Mais leurs principaux groupes se fixèrent dans un district de l'évêché de Bayeux où ils furent désignés sous le nom de *Sennes-Bessins*. Saint Vigor convertit ceux de Reviers; saint Regnobert acheva, sur d'autres points, l'œuvre si bien commencée par son illustre prédécesseur. Ces pirates, arrivant du Nord ou de l'île de Bretagne, ne formèrent pas un corps de nation comme les autres peuples envahisseurs; ils se fondirent, au contraire, avec les populations de la rive armoricaine, dont ils adoptèrent le gouvernement et les coutumes.

478-480. Cependant l'évêque de Clermont, s'ennuyant de son exil auprès de Narbonne, ne tarda pas à changer de langage envers Euric, et se fit donner par Léon, questeur de ce roi, des légations pour la cour. Dans un de ses voyages à Bordeaux, il fut deux mois sans pouvoir être présenté. Enfin il obtint une audience, et la description qu'il a laissée de la maison et de l'entourage d'Euric montre évidemment qu'il était revenu de ses anciennes préventions et que toute la Gaule reconnaissait là suprématie des Visigoths.

« Depuis deux mois que je suis ici, écrivait-il à Lampride, rhéteur de Bordeaux, je n'ai encore pu saluer qu'une fois Euric; aussi n'a-t-il guère plus de repos que moi depuis que le monde dont il est devenu l'oracle ne semble peuplé que de ses sujets. Nous voyons ici le Saxon à l'œil bleu paraissant plus craintif sur la terre que sur la mer; nous voyons le vieux Sicambre vaincu portant, en signe de soumission, les cheveux derrière la tête; enfin les Hérules, dont les joues peintes en bleu ont le teint de la même couleur que l'Océan. Le Bour-

guignon, haut de sept pieds, y vient aussi fléchir les genoux et demande comme une grâce qu'on ne lui fasse pas la guerre. C'est à l'aide de la protection d'Euric que les Ostrogoths assujettissent les Huns, leurs voisins. Ce sont les soumissions que les Ostrogoths font ici qui les rendent ailleurs si fiers... Enfin le Romain vient y demander du secours lorsqu'il craint une invasion. Il implore alors, grand Euric, l'aide de ton bras, espérant que la Garonne prendra la défense du Tibre (1). »

Cette lettre apologétique, écrite en vers, était probablement destinée à être lue par d'autres que par Lampride et à passer sous les yeux d'Euric, car, deux mois après, Sidoine était dans Clermont à la tête de son diocèse.

Childéric, qui gouvernait paisiblement les Francs de Tournai après sa campagne contre les Visigoths et les pirates de la Loire, entra, vers l'année 478, avec son allié le chef des Saxons, chez les Allemands pour attaquer une tribu établie sur le revers des Alpes d'où elle faisait de fréquentes incursions en Italie (2). On ne comprendrait pas l'intérêt d'une pareille expédition pour les Saxons et les Francs si le patrice Odoacre n'eût acheté le secours de Childéric pour qu'il le débarrassât des pillards subalpins.

Grégoire de Tours ne dit rien de plus touchant Childéric, qui paraît avoir été revêtu de la charge de maître de la milice après la mort du roi des Bourguignons, arrivée en 477. Cette charge lui donnait sur les provinces restées fidèles à l'empire une certaine autorité dont il usa dans une circonstance que rapporte la vie de sainte Geneviève. On y lit qu'il avait une telle vénération pour la sainte que, ayant à faire exécuter des criminels à Paris, il ordonna d'en tenir les portes fermées afin qu'elle ne vînt pas le trouver pour demander leur grâce. On s'est longtemps mépris sur la portée de cet acte de souveraineté, comme sur la présence du même

(1) Sidon. Apol., lib. VIII, ep. 9.

(2) Greg. Tur., lib. II, cap. XIX.

roi dans Angers, en concluant à tort qu'il avait déjà porté ses conquêtes jusqu'à la Seine et à la Loire, tandis qu'il n'y était venu que pour exercer sa charge appartenant à la hiérarchie militaire de l'empire. L'autorité morale dont jouissait sainte Geneviève sur l'esprit de Childéric prouve que le christianisme était hautement respecté par les Francs-Saliens.

Depuis plus d'un siècle, les églises des grandes métropoles avaient des évêques qui ne tardèrent pas à s'adjoindre des corévêques placés dans les villes d'un ordre inférieur. Ces derniers, à la fin du IIIe siècle, prirent le titre d'évêques suffragants des métropolitains. Si l'autorité civile s'éclipsait, celle de l'Église prenait une extension considérable et se substituait au pouvoir des officiers impériaux qui s'étaient enfuis devant les barbares. La puissance des évêques provint évidemment de la doctrine qu'ils enseignaient, du malheur des temps et surtout de l'élection, à laquelle concoururent les plus obscurs citoyens. Justinien, jaloux de promotions si populaires, avait voulu qu'à la mort de l'évêque son successeur ne fût élu que par les clercs et les personnes les plus marquantes de la ville épiscopale (1). Son ordonnance tomba en désuétude, car, de toutes les parties du diocèse, le peuple accourut encore à l'élection, et son choix, toujours dirigé sur quelque saint personnage, était généralement contraire au vœu des prêtres et de l'aristocratie des cités.

Les évêques, nommés d'une manière si indépendante, s'affranchirent bientôt de la juridiction du prince ; les clercs eux-mêmes n'y furent soumis que pour des crimes capitaux.

Outre les clients que valut à l'Église son caractère devenu officiel depuis la conversion des empereurs, elle eut encore à son service des ordres religieux dans lesquels vinrent se jeter des hommes aux croyances ardentes et d'autres qui avaient raison de craindre pour leur vie ou leur liberté.

(1) Conc. Laod., cap. XIII. in Lab., t. I.

Tous s'entendirent pour renverser les derniers sanctuaires des faux dieux, et l'obéissance finale des païens, qui avaient fait d'abord quelque résistance, a été souvent traitée de conversion par les légendaires de ces fougueuses expéditions (1).

Bien que Childéric ne fût pas chrétien, il comprit la puissante organisation du nouveau culte, respecta les ecclésiastiques et les choses sacrées qui leur appartenaient. Cette conduite lui valut l'affection des orthodoxes, qui étaient mieux traités par lui que par les Bourguignons et les Visigoths, peuples ariens qui se vengeaient sur les catholiques de la destruction de leurs églises, ordonnée par les empereurs romains.

81. Après une courte expédition contre les Allemands, Childéric se rendait à Amiens lorsqu'il fut pris d'une violente fièvre et mourut en chemin (2). Aucun annaliste ne marque le lieu où il fut inhumé. On a trouvé, en 1653, à Tournai une sépulture dans laquelle étaient renfermés les squelettes d'un homme et d'un cheval, près desquels se voyaient une hache en fer, une épée et les objets en or suivants : un style, des agrafes, des boucles, des ornements de bride et de baudrier, un tête de taureau, des abeilles et des monnaies depuis l'empereur Valentinien jusqu'à Basilic. On y recueillit encore deux cents pièces d'argent, un vase d'agate et une boule en cristal. Mais l'objet le plus curieux fut un anneau sur la pierre duquel était gravée une tête ayant ces mots latins pour légende : *Childerici regis* (3). Alors on ne douta plus que le tombeau de Tournai ne fût celui de Childéric, opinion qui a prévalu malgré certaines objections des antiquaires contemporains de la découverte.

Childéric laissait un fils pour lui succéder dans sa petite royauté de Tournai. Il était à peine âgé de 16 ans, ce qui ne

(1) Roric. Monach. Chron.

(2) Sulp. Sev., in Mart. Vit., cap. IX-XII.

(3) Chifflet. Anast. Child. Reg.

l'empêchait pas d'être revêtu de la charge de maître de la milice que son père avait possédée. Ce fils était Clovis, qui changera l'état politique et religieux de la Gaule, vaincra les Romains, puis les Bourguignons et les Visigoths, peuples fort puissants, mais qui ne renouvelaient pas leurs forces que la civilisation avait considérablement énervées. Clovis, au contraire, fixé dans le nord avec de rudes soldats, recrutait tous les jours de nouveaux Germains, qui ne demandaient pas mieux que de marcher en avant, de piller les richesses du vieux monde et de s'abreuver du vin des Gaulois.

Saint Rémi, évêque de Reims, parvint à s'emparer de l'esprit du jeune prince et fut plus utile à l'établissement de la monarchie des Francs que les plus vaillants chefs de leur nation. Voici la lettre que le saint pontife lui adressa aussitôt après la mort de Childéric :

« Rémi, évêque, à l'illustre seigneur roi Clovis : Nous apprenons de la renommée *que vous êtes chargé de l'administration des choses de la guerre*, et je ne suis pas surpris de vous voir être ce que vos pères ont été. Il s'agit maintenant de répondre aux vues de la Providence qui récompense votre modération en vous élevant à une dignité si éminente. Ne faites pas d'exactions dans votre bénéfice militaire, *ne disputez pas la préséance aux évêques* dont les diocèses se trouvent dans votre département, et *prenez leurs conseils* dans toutes les occasions. » Cette lettre est fort instructive : saint Rémi place la qualité de *maître de la milice* au dessus du titre de roi dont il ne parle même pas. C'était faire comprendre aux chefs barbares qu'ils étaient soumis à l'empire puisqu'ils en acceptaient les plus hautes dignités. On voit aussi combien les évêques tenaient à leur prééminence, seul moyen de sauver quelques lambeaux de la civilisation des temps passés.

Saint Rémi, dans sa lettre, ne fait aucune remontrance religieuse. Clovis était païen ; il fallait agir avec prudence

pour lui faire abandonner les dieux de la Germanie que ses pères avaient honorés.

Les évêques catholiques désiraient évidemment sa conversion, préférant avoir un prince païen pour maître que d'en avoir un qui fût arien ; car, du moment où Clovis abandonnerait ses croyances il se réunirait nécessairement à celles de saint Rémi, tandis qu'un prince schismatique dépouillerait les orthodoxes de leurs églises pour les donner aux sectaires.

Les peuples soumis aux Bourguignons et aux Visigoths ne désiraient pas moins que les autres un changement qui les délivrât du joug des ariens ; car, dans le royaume de Toulouse, Euric ôtait aux catholiques la liberté d'élire et d'installer leurs évêques : « Il est bien à craindre, écrivait Sidoine à Basilus, son confrère d'Aix, que le roi des Visigoths ne soit encore plus attentif à détruire la religion catholique qu'à prendre des villes. Il a tant d'aversion pour la catholicité qu'on devrait plutôt le regarder comme chef de sa secte que pour le roi de sa nation. Il croit que sa prospérité vient de son zèle pour l'arianisme. Voilà le triste état où la religion orthodoxe se trouve, et jugez s'il n'est pas temps d'apporter quelque remède à ses maux. Les diocèses de Bordeaux, de Périgueux, de Rodez, de Limoges, de Mende, d'Eause, de Bazas, de Comminges, d'Auch et beaucoup d'autres sont sans évêques, car on n'a pas donné de successeurs à ceux que la mort a enlevés (1). »

Grégoire de Tours prétend qu'Euric faisait couper la tête à ceux qui s'opposaient aux progrès de l'arianisme, emprisonner les clercs, même les évêques, et murer les portes des églises afin de faire oublier la religion qu'on y prêchait (2).

82-485. Le fait suivant, arrivé en 482, prouve que les pays catholiques qui désiraient se soustraire à la domination des princes

(1) Sidon. Apol., ep. 7, lib. VII.
(2) Greg. Tur., lib. II, cap. xxv.

ariens tournaient déjà les yeux vers le roi des Francs; en effet, l'évêque de Clermont ayant prédit en mourant qu'il aurait pour successeur Apronculus, de Langres, ville soumise aux Bourguignons, ceux qui prétendaient à l'épiscopat crurent qu'il n'avait plus sa raison; mais dès qu'il eut les yeux fermés ils s'emparèrent à main armée des biens de l'église. Pendant que ces choses se passaient, les Bourguignons, sachant que ceux de Langres voulaient passer sous l'autorité des Francs, crurent qu'ils étaient excités par Apronculus qu'on savait être partisan de Clovis. Ils ordonnèrent de l'assassiner. Le saint, prévenu à temps, s'enfuit dans l'Auvergne où il fût élu évêque de Clermont; ainsi fut justifiée la prophétie de Sidoine.

Après avoir régné dix-sept ans et tourmenté les catholiques pendant les dix dernières années de sa vie, Euric mourut dans Arles en 483; son fils, Alaric II, fut proclamé à Toulouse et gouverna durant vingt-un ans le royaume des Visigoths (1). C'était une rude tâche pour le jeune Alaric de conserver le pouvoir que son père lui avait laissé sur toutes les nations de la Gaule. Les Bourguignons cherchèrent les premiers à s'en affranchir. Leurs rois Gondebaud et Godegile s'étendirent le long du Rhône (484) et s'emparèrent de Marseille (2), mettant à exécution le projet qu'ils avaient conçu depuis longtemps de porter leurs frontières jusqu'à la mer. Ils auraient bien voulu s'emparer d'Arles, mais cette ville étant très-forte et recevant des secours par le pont du Rhône, ils furent obligés de renoncer à la prendre.

Jetons maintenant nos regards sur les Francs-Saliens, dont le royaume était renfermé entre le Wahal, l'Océan et la Somme, et dont Tournai était la capitale depuis Mérovée. A l'orient, il confinait au pays de Tongres, au sud à celui de Cambrai. Entre le Rhin et la Meuse se voyaient les Francs-Ripuaires. Ces contrées, appartenant à la même nation,

(1) Isid. Hist. Goth., p. 66.

(2) Greg. Tur. Hist., lib. II, cap. XXXII.

étaient séparément gouvernées par des rois indépendants : Sigebert résidait à Cologne, Ragnacaire à Cambrai, et Cararic dans le pays de Tongres. Clovis n'était pas plus élevé que ses voisins avant de les avoir vaincus et d'avoir porté ses conquêtes sur un reste de civilisation qui régnait à ses frontières. L'histoire se tait sur les commencements de ce roi, qui se signala seulement, en 486, par la défaite de Syagrius dont le gouvernement représentait encore l'empire romain dans les Gaules.

486-491. Syagrius résidait à Soissons. Sa petite monarchie était placée entre le royaume des Francs et celui des Bourguignons. D'un caractère très-conciliant, ce comte se livrait à l'étude des différents idiomes germaniques et les parlait avec une si grande pureté que les étrangers eux-mêmes craignaient de faire devant lui des fautes dans leur propre langue. Les barbares le prenaient pour conciliateur dans leurs querelles et pour arbitre dans leurs procès. Il expliquait aux Bourguignons les articles de leur code qu'ils ne comprenaient pas; enfin tous l'aimaient et acquéraient près de lui des sentiments de vénération pour le peuple romain (1).

Clovis fut-il jaloux de l'estime que ses propres sujets et tous les étrangers témoignaient à son voisin, qualifié par Grégoire de Tours du titre de roi, ou bien eut-il seulement l'intention d'agrandir sa monarchie dans laquelle il se trouvait trop à l'étroit? On doit peut-être attribuer à ces deux motifs la conduite qu'il tint avec Syagrius.

Il commença par lui déclarer la guerre, aidé seulement de Ragnacaire, roi de Cambrai, car le roi des Francs de Térouenne, Cararic, se tint à l'écart, désirant prudemment se faire l'allié de celui qui demeurerait vainqueur (2). Cette conduite lui valut l'inimitié de Clovis et causa sa perte.

Les deux rois francs confédérés réunirent ensemble près de trois mille hommes et prirent le chemin de Soissons où

(1) Sidon. Apol., lib. XV, ep. 15.

(2) Hinc. in Vit. S. Remig.

les attendait Syagrius. Clovis, craignant que son armée ne commît quelques désordres si elle passait dans Reims, la fit marcher à quelque distance de la ville sur une chaussée qu'on appela longtemps le *chemin des barbares*, lequel est maintenant renfermé dans Reims et porte le nom de *rue Barbaste*. Cette prévoyance n'empêcha pas quelques soldats d'entrer dans la ville et de pénétrer dans l'église d'où ils enlevèrent, entre autre bijoux précieux, la fameuse coupe connue sous le nom de *vase de Soissons*.

Sur le point d'atteindre son adversaire, Clovis lui envoya dire qu'il venait pour le combattre et qu'il eût à choisir lui-même le champ de bataille qui lui conviendrait. Syagrius accepta le défi et se porta au-devant de Clovis comme s'il eût été question d'un combat singulier, ne se rendant pas compte de l'audace de son adversaire et du malheur qu'il éprouverait s'il était vaincu.

La bataille dura peu. Les troupes de Syagrius, non aguerries, furent bientôt rompues et se débandèrent. Le malheureux comte, obligé de prendre la fuite, gagna tout d'un trait Toulouse afin de se mettre sous la protection d'Alaric II, roi des Visigoths. Il n'aurait eu qu'à franchir sa frontière pour entrer chez les Bourguignons, mais il craignait une alliance de ces derniers avec les Francs, ayant pour but d'empêcher Alaric de s'emparer de Marseille et des pays voisins du Rhône.

C'est avec étonnement que l'on voit si peu de soldats décider du sort de tant de provinces, car on se figure ordinairement que nos rois conquérants de la première race étaient suivis de bandes considérables. On fausserait l'histoire en jugeant de leurs forces militaires par celles de nos jours, qui rappellent l'immense amas de Huns, de Goths et de Vandales qui se ruèrent sur la Gaule.

On serait également surpris de voir Syagrius obligé de fuir après une première rencontre sans rallier son armée, sans faire appel à ses ressources, si l'on ne songeait à l'énerve-

ment et à l'insouciance de la race gallo-romaine, qui s'inquiétait peu de changer de maîtres.

Clovis était à peine entré dans Soissons qu'il réunit en monceau les objets pillés dans le cours de cette expédition pour les distribuer à ses soldats. Alors arrivèrent des députés de saint Rémi, qui le prièrent de rendre le vase précieux de l'église de Reims. Il y consentit et dit aux Francs de mettre de côté ce vase dont il voulait disposer lui-même. Sa demande fut accueillie par acclamation. Un soldat seul s'y opposa, et, dans un mouvement de colère, fendit avec sa hache la précieuse coupe, en disant au roi « qu'il ne pouvait prétendre qu'à ce qui lui reviendrait par le sort ». Clovis, grièvement offensé, sut dissimuler son émotion, renvoya le partage à un autre jour, et prit dans son lot le fameux vase qu'il fit remettre aux députés de saint Rémi (1).

Disons que sa vengeance ne se fit pas longtemps attendre, car, passant un jour la revue des armes de sa troupe et reconnaissant le soldat dont l'insolence l'avait blessé, il lui arracha sa hache et la jeta par terre, prétendant qu'elle était en mauvais état. Clovis, voyant ce soldat baissé pour la reprendre, lui fendit la tête avec sa francisque en disant : « Souviens-toi du vase de Soissons ! » Puis il congédia froidement sa troupe. Les Gaulois purent alors comprendre la fermeté de ce roi de vingt ans, et les évêques quels secours ils pourraient en attendre s'ils parvenaient à le convertir.

Clovis avait encore à exercer une vengeance plus terrible et surtout moins méritée. Il envoya réclamer Syagrius à Toulouse, en menaçant les Visigoths des armes des Francs s'ils ne le remettaient pas à ses envoyés. Alaric II, qui n'avait pas la valeur de son père, fut intimidé et rendit son malheureux hôte. On le conduisit à Soissons où il fut décapité dans son cachot. Tous les districts de son petit État se soumirent après sa mort.

Alors Clovis quitta Tournai pour établir le siége de sa

(1) Greg. Tur., lib. II, cap. XXXVII.

monarchie à Soissons. Comme il y appelait souvent saint Rémi pour le consulter, il voulut qu'il y fût logé convenablement, et donna à l'église de Reims deux beaux domaines voisins de sa nouvelle capitale (1). Cette condescendance d'un prince barbare et païen envers l'Église catholique contraria singulièrement les ariens.

Il s'entoura bientôt d'évêques et de Gallo-Romains distingués, qui cherchèrent à profiter de ses bonnes dispositions pour redonner quelque apparence de vie à l'ordre social si fortement ébranlé. Il fit frapper à Soissons des monnaies sur lesquelles ne figure pas son effigie, ce qui ne doit pas surprendre, puisque Procope dit que l'image des rois francs n'y apparut qu'après la cession que leur fit Justinien des droits de l'empire sur toutes les provinces de la Gaule. Les monnaies attribuées au règne de Clovis portent le nom de *Sæcionis* (Soissons), et celui du monétaire en ces termes : *Bettone monetario.*

Après avoir soumis la cité de Tongres (487) appartenant au gouvernement de Syagrius, Clovis déclara la guerre aux Thuringiens et les mit au nombre de ses sujets (2).

Pendant que le royaume des Francs-Saliens s'agrandissait dans la Gaule, l'empereur Zénon permettait à Théodoric, roi des Ostrogoths, d'attaquer Odoacre, qui s'était déclaré souverain d'Italie après l'usurpation du trône d'Augustule. Théodoric marcha contre Odoacre, et, après l'avoir défait dans une grande bataille, s'empara de sa personne et le fit mourir. Son tombeau vient d'être découvert à Ravenne, près du port. Le squelette qu'il renfermait était revêtu d'une armure d'or. Son nom était gravé sur la pierre tumulaire couvrant sa sépulture.

Au lieu de rendre l'empire d'Occident au jeune Augustule, comme il en était convenu avec Zénon, Théodoric se fit proclamer roi d'Italie. Les Gallo-Romains, qui rêvaient

(1) Cartulaire de la cathédrale de Reims.

(2) Greg. Tur., lib. II, cap. XXVII.

encore le rétablissement de l'ancien ordre de choses, finirent par ouvrir les yeux et comprirent que la nouvelle monarchie des Ostrogoths donnait une grande prépondérance aux Visigoths de Toulouse. Les évêques orthodoxes craignirent un moment le triomphe de l'arianisme, aussi mirent-ils plus que jamais leurs espérances dans Clovis, qu'il fallait convertir à tout prix.

Ce prince montrait beaucoup d'inclination pour le mariage. On lui vanta le mérite et les charmes de Clotilde, que les évêques avaient souvent vue à la cour des Bourguignons. Clotilde était chrétienne et orthodoxe. Son père et sa mère étaient morts dans la même croyance, tandis que les autres princes de sa famille étaient ariens. Fille de Chilpéric si cruellement assassiné par Gondebaud, elle avait été reléguée à Genève, où elle se livrait aux douces pratiques de la charité. Ce fut là qu'Aurélien, messager de Clovis, déguisé en mendiant, vint la trouver pour lui dire en secret qu'il était chargé de la demander en mariage. La princesse objecta qu'une chrétienne ne pouvait épouser un païen; mais quand l'habile messager lui eut fait entrevoir que Clovis adopterait la religion de son épouse et consentirait à ce que ses enfants fussent chrétiens, elle répondit : « Retournez auprès de votre maître et dites-lui que s'il veut m'épouser il faut qu'il me fasse demander de suite à Gondebaud, et que l'affaire soit conclue avant que son ministre Aridius soit revenu de Constantinople où mon oncle l'a envoyé (1). »

Aurélien partit de suite pour la cour de Gondebaud. Le puissant roi des Bourguignons fut d'abord surpris que le chef d'une petite tribu de Francs prétendît à la main de sa nièce; mais, pensant que son refus serait suivi de guerres sanglantes, il consentit à laisser partir Clotilde avec les messagers de Clovis.

A peine était-elle en chemin que le ministre Aridius arrivait de Constantinople. Quand il eut appris le mariage pro-

(1) Hist. Franc. Epitom., cap. XVIII.

jeté, il l'envisagea comme une source de guerres et de grands malheurs pour les Bourguignons : « Pensez-vous, dit-il au roi, qu'après avoir fait assassiner le père de Clotilde, ses deux frères et son oncle, fait jeter sa mère la corde au cou dans un puits, vous soyez à l'abri de sa vengeance si elle a jamais le pouvoir de l'exercer? » Gondebaud, frappé de stupeur, fit aussitôt partir après sa nièce des cavaliers ayant mission expresse de l'arrêter; mais elle avait franchi la frontière et méditait déjà la ruine des meurtriers de sa famille.

492-495. Clovis reçut sa fiancée sur les limites du pays de Tongres. Elle lui plut, et après l'avoir épousée il lui assigna de beaux domaines. Au comble du bonheur et de la fortune, il ne pouvait manquer de jeter un œil de convoitise sur les provinces encore soumises à l'empire, lesquelles, pressées par les Visigoths et les Bourguignons, désiraient plutôt appartenir aux Francs qu'à ces dernières nations, qui étaient ariennes. Clovis étendit d'abord son royaume jusqu'à la Seine et donna le commandement du château de Melun à Aurélien, le négociateur de son mariage avec Clotilde. Dès lors son royaume, bien que Paris restât toujours indépendant, put rivaliser d'importance avec ceux des Visigoths et des Bourguignons (1). Tant de succès obtenus par Clovis paraissent être l'œuvre de Clotilde, qui maintenait les évêques orthodoxes dans le parti des Francs, en leur faisant espérer la conversion de son époux. En effet, le jeune roi et ses guerriers, tout en adorant les dieux de la Germanie, étaient peu fervents. L'adroite et pieuse Clotilde profita de cette indifférence et fit baptiser successivement ses deux fils, laissant entrevoir à Clovis, s'il se faisait chrétien, l'aide du ciel pour l'extermination des Bourguignons. Ce prince n'était alors retenu que par la difficulté d'opérer cette révolution religieuse parmi les Francs. Une circonstance favorable pouvait seule apporter un terme aux temporisations de sa politique.

(1) Gest. Franc., cap. XIV.

Comme il convoitait les Armoriques, qui se composaient alors des pays enclavés entre la Seine et la basse Loire, entre l'Océan et une ligne partant de l'embouchure de la Marne et se prolongeant jusqu'au Loir, il commença par mettre le siége devant Paris. Cette ville fit une si vigoureuse résistance qu'elle demeura cinq années sans vouloir se rendre. L'esprit indépendant de la Bagaude régnait parmi les citoyens, qui ne voyaient qu'un nouvel esclavage sous le régime des Francs. Le siége se changea en blocus. Les habitants, réduits par la famine, périssaient en grand nombre, quand sainte Geneviève, devenue leur oracle, maintenait la résistance et payait de sa personne, soit en se mêlant aux défenseurs de la place, soit en exerçant la plus ardente charité. Un jour qu'on manquait absolument de vivres, elle alla dans Corbeil d'où elle revint avec des navires chargés de blés, qui rendirent la vie aux malheureux Parisiens (1).

Pendant ce temps-là, Clovis parcourait les Armoriques et envoyait un de ses chefs nommé Gillon pour s'emparer de Nantes. Ce chef tenait la place investie depuis deux mois et lui faisait subir toutes sortes de privations, quand une terreur panique s'empara de son armée qui prit aussitôt la fuite. Grégoire de Tours attribue cet événement à la vision d'un chœur céleste conduit par les martyrs saints Rogatien, Donatien et Sambin; puis il ajoute que Gillon se convertit et reçut le baptême après avoir été bien convaincu du prodige auquel la ville devait son salut et sa délivrance (2).

496. Les Armoriques montrèrent beaucoup de courage et un grand attachement aux anciennes traditions de l'empire romain. Clovis, voyant qu'il ne pourrait les réduire par la voie des armes, prit la résolution de traiter avec elles.

Il s'en occupait sérieusement lorsqu'on vint lui apprendre que les Allemands se préparaient à faire une invasion dans ses États avec une armée de Suèves, de peuples de Genève

(1) Vit. Genov., cap. XXXIV.

(2) Greg. Tur. de Gl. Mart., lib. I, cap. LX.

et du mont Jura. Sigebert, roi des Francs-Ripuaires, exposé aux premiers efforts de l'invasion, prit les armes et réclama le secours des Francs-Saliens. Clovis, qui saisissait toutes les occasions de signaler sa valeur, marcha contre les Allemands qu'il rencontra près de Tolbiac, à cinq lieues de Cologne.

L'action fut très-vive. Sigebert était grièvement blessé. Clovis allait être battu, lorsque, dans ce moment suprême, Aurélien s'en approcha et lui dit : « Prince, croyez au Dieu de Clotilde ; il est le maître du ciel et de la terre, par lui vous triompherez de vos ennemis. » Clovis, subitement éclairé, implora Jésus-Christ avec ferveur et dit : « Je me ferai baptiser, puisque les Dieux que je sers sont impuissants pour me donner la victoire (1). » Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il chargea avec confiance les Allemands. Leur roi fut tué, leurs lignes enfoncées ; le massacre devint général, et ce qui put échapper à la mort s'enfuit et repassa le Rhin.

Clovis, sans perdre de temps, se mit à la poursuite des fuyards sur le chemin de la Norique, existant entre le Danube et les Alpes. Alors, Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, mari d'Andeflède, sœur de Clovis, s'intéressant au sort de ces fugitifs, qui lui promettaient de garder ses États du côté des Alpes, écrivit aux peuples de la Norique qu'ils eussent à fournir des bœufs non fatigués aux Allemands, en échange de ceux qui, depuis Cologne, traînaient jour et nuit leurs attelages ; puis il pria Clovis de ne pas poursuivre avec tant de rigueur les tristes débris de cette malheureuse nation et de se contenter de sa victoire sur un peuple si courageux, qui avait vu tuer dans le combat et son roi et la fleur de ses guerriers (2).

Clovis eut égard à la requête de Théodoric. Les vaincus se logèrent en partie au pied des Alpes pour garder l'Italie ; d'autres firent leur soumission et s'offrirent comme auxi-

(1) Greg. Tur. Hist., lib. II, cap. xxx.

(2) Cassiod. Var., lib. III, ep. 15 ; lib. II, ep. 41.

liaires au vainqueur. Ainsi ce roi, qui avait quitté la Gaule avec une faible armée, très-réduite à Tolbiac, y rentra avec des forces assez considérables pour tenir tête à ses plus puissants voisins.

Cependant la reine Clotilde, ayant toujours les yeux ouverts sur les destinées de son époux, apprit bientôt par quel secours il avait vaincu les Allemands. Elle lui expédia saint Vast, prêtre de Verdun, pour lui rappeler ses promesses et le catéchiser sur la route. Saint Rémi vint au secours du simple prêtre, et par ses instructions décida Clovis à renoncer au paganisme (1). Clovis demanda seulement un délai pour obtenir le consentement de ses guerriers. Ceux-ci, plus frappés de la magnificence du culte chrétien, de la richesse des églises, des miracles qui s'opéraient autour d'eux, que des instructions de saint Rémi qu'ils ne comprenaient pas, ne firent aucune difficulté et décidèrent qu'ils suivraient l'exemple du roi. Il y eut néanmoins un petit nombre de récalcitrants qui préférèrent aller vivre près de Ragnacaire, roi de Cambrai, que d'abandonner leurs dieux.

Clovis et son cortége arrivèrent ainsi dans Reims, où tous les évêques orthodoxes de la Gaule étaient convoqués pour la cérémonie du baptême (2). Lui et trois mille soldats francs, selon Grégoire de Tours, six mille d'après Flodoard, furent revêtus de la robe blanche des néophytes et reçurent la régénération sainte le jour de Noël de l'année 496. Le baptistère avait été préparé par saint Rémi; la cour de l'église était tendue de toiles couvertes de toutes sortes de broderies; la foule était compacte. Le diacre qui portait le saint chrême s'efforçait d'arriver près de l'évêque, quand une colombe vint apporter au saint pontife une fiole remplie de l'huile qui servait habituellement aux onctions sacrées.

Ce miracle, rapporté par Hincmar (3), n'a évidemment

(1) Greg. Tur. Hist.

(2) Flodoard. Hist. eccles. Rhem., lib. 2.

(3) Hist. Franc., cap. XXII.

pas été connu de Grégoire de Tours, puisque ce dernier ne le mentionne pas dans son histoire, où sont pourtant consignées bien d'autres merveilles moins considérables que celle de la sainte ampoule.

Saint Rémi, en versant l'eau lustrale sur la tête de Clovis, lui dit en présence des Francs, avec le ton du maître envers son disciple : « Courbe la tête, ô Sicambre! adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré (1). »

Pendant la ferveur de leur conversion, ces rudes guerriers, encore revêtus de la tunique blanche des néophytes, assistèrent à l'instruction que leur fit l'évêque de Reims sur la passion de Jésus-Christ. Tous furent émus jusqu'aux larmes. Clovis s'écria dans un mouvement d'exaltation : « Que n'étais-je là, moi et mes Francs, cette iniquité n'aurait pas eu lieu (2) ! » Il était alors le seul roi du monde qui fût catholique; ce qui lui a valu le titre de *fils aîné de l'Église*, devenu l'héritage que ne répudieront jamais ses successeurs.

Le triomphe du catholicisme était donc l'œuvre d'un jeune roi païen; aussi le pape Anastase lui écrivit-il : « Vous remplissez notre espérance. Vous serez la plus précieuse pierre de notre tiare et la consolation de l'Église qui vient de vous enfanter à Jésus-Christ. Continuez de donner la joie à votre mère, soyez pour elle un soutien aussi solide qu'une colonne de fer, afin que ses prières obtiennent du ciel que vous persistiez toujours dans la voie du salut, et qu'il fasse tomber à vos pieds les ennemis qui sont autour de vous (3). » Il ne peut être ici question que des Bourguignons et des Visigoths, qui étaient ariens.

Après l'acte de Clovis, qui consolidait le pouvoir des Francs, la belle civilisation romaine dut s'incliner devant les hordes germaniques et tartares dont le christianisme seul pouvait adoucir les mœurs. Salvien résume ainsi le carac-

(1) Greg. Tur., l. II, cap. XXXI.
(2) Hinc. Hist. Franc., cap. XXXII.
(3) Le Comte. Ann. Eccles. Franc., t. I, p. 194.

tère de ces différentes races : « Les Goths sont fourbes mais chastes; les Allemands, impudiques mais sincères; les Francs, menteurs mais hospitaliers (1). » Les Taïfales de race slave avaient l'horrible coutume de marier les jeunes garçons avec des hommes, et les premiers n'étaient délivrés de cette honteuse servitude qu'après s'être distingués à la chasse contre des animaux féroces (2). Cette peuplade, venue dans la Gaule en 405, avec les Alains, les Huns et les Vandales, s'était établie au centre du Poitou où son nom s'est conservé, dit Grégoire de Tours, dans celui de la petite ville de Tifauges. Les Antes, autre tribu tartare, a pu s'établir aux environs de Falaise (*Falesia*), où existent une rivière et une longue vallée qui portent leur nom.

Aujourd'hui que nous sommes tous confondus sous le nom collectif de Français, il n'y a peut-être que les rares familles qui s'appellent Le Franc, Le Sesne ou Alain qui pourraient se vanter d'appartenir à la race des conquérants. Quant aux autres, même les plus illustres, aucune recherche ne permettra jamais de découvrir si elles descendent d'un Visigoth ou d'un Gaulois, d'un Franc ou d'un Bourguignon, d'un homme libre ou d'un esclave.

On voit toutefois que les Francs ne sont pas sortis, comme on l'a souvent cru, des forêts de la Germanie pour se jeter sur la Gaule; qu'ils avaient franchi le Rhin depuis deux cents ans avant de marcher sur Paris, et qu'ils s'étaient plus ou moins façonnés aux mœurs, au luxe, aux délicates recherches de la civilisation romaine; enfin, que nos provinces ne sont passées que successivement sous leur domination.

Disons, en même temps, que jamais conquête ne coûta moins de sang et de larmes que celle de Clovis. Comme elle avait eu lieu sous le patronage des évêques, elle fut aussi douce que le commandait le christianisme envers ceux qui

(1) De Gubern. Dei, lib. VII.

(2) Amm. Marc., lib. II, cap. II.

se soumettaient de bonne grâce au vainqueur. Si les Francs réduisaient les peuples à l'obéissance, les évêques, à leur tour, faisaient plier ces hardis conquérants sous la loi du Christ, et l'Évangile devenait immédiatement le code sacré des vainqueurs et des vaincus.

Aucun Gallo-Romain ne fut dépossédé : les domaines abandonnés et les terres du fisc impérial purent suffire à doter les chefs militaires et les comtes préposés au gouvernement des provinces. Les uns et les autres, bientôt embarrassés de leurs vastes possessions, en donnèrent une partie aux moines et aux évêques pour fonder des monastères, des oratoires et des églises. Ainsi se forma l'alliance indestructible de l'autorité civile qui fait respecter l'indépendance des nations avec le pouvoir religieux qui les moralise, prescrit d'obéir aux puissances à condition que celles-ci devront justice et protection aux peuples que leur aura confiés la Providence.

« Après s'être faits chrétiens, dit Orose, les Francs remirent l'épée dans le fourreau pour cultiver la terre et vécurent avec les Romains échappés au carnage des guerres précédentes comme des concitoyens et des amis. »

Agathias, auteur grec, dit postérieurement à Orose : « Depuis quelques années, les Francs se sont rendus maîtres de presque toutes les Gaules. Ils possèdent Marseille qui, après s'être longtemps gouvernée suivant les coutumes de ses fondateurs, obéit aujourd'hui à des princes étrangers sans qu'on puisse dire qu'elle soit dans une plus mauvaise condition. En effet, les Francs ne ressemblent pas aux autres barbares, qui ont en horreur le séjour des villes. Tous sont catholiques et pratiquent le culte de cette religion de la même manière que les Romains. Non-seulement ils ont des lois et des usages semblables aux nôtres, concernant les ventes, les achats et la manière de rendre la justice; mais plusieurs d'entre eux exercent dans les villes les charges municipales ou se sont engagés dans l'état ecclésiastique. Enfin, pour des barbares, ils sont très-soumis aux lois, très-

polis et ne diffèrent guère des Romains que par la langue qu'ils parlent et par l'habit qu'ils portent (1). »

La suite dramatique de cette histoire, l'assassinat de plusieurs rois, la défaite des Bourguignons et des Visigoths, la remise des églises ariennes aux orthodoxes qui avaient ouvert la Gaule aux conquérants (2), la conduite postérieure des évêques envers ces derniers, tous ces faits appartiennent évidemment à la monarchie des Francs. Clovis, à l'exemple de beaucoup de rois barbares de la Gaule, accepta le titre de consul romain dont il prit possession dans l'église de Saint-Martin de Tours, avec les cérémonies usitées à Rome en pareille circonstance; mais ce titre, qui semblait rattacher la Gaule à l'empire, n'était qu'une fiction qui dura jusqu'à l'année 450, époque à laquelle Justinien, désespérant de réunir les lambeaux épars de ce colosse aux abois et voulant vivre en bonne intelligence avec les Francs, leur expédia un diplôme par lequel il reconnaissait leur indépendance. « Les Francs tenaient à cet acte, dit Procope, persuadés que le pays ne pouvait leur appartenir qu'au moyen d'une concession émanant de l'empereur d'Occident. » Ainsi finit dans la Gaule cette domination romaine, avide, tracassière et civilisatrice, qui, sans égard au saint attachement des peuples à leur autonomie, avait voulu s'imposer au monde entier.

(1) Agath. de Reb. Just., lib. I.

(2) L'arianisme, qui s'était étendu dans tout l'Orient et l'Occident où les barbares avaient pénétré, ne fut totalement éteint que vers l'année 660. Huit siècles plus tard, quand l'Église était agitée par les doctrines de Luther, il reparut enseigné par l'Espagnol Michel Servet. Ces nouveaux ariens ou antitrinitaires furent combattus par Calvin, qui fit brûler Servet à Genève. On prétend cependant que les calvinistes rappellent les ariens et que les anglicans se rapprochent des semi-ariens. Les autres se sont confondus avec les déistes. (*Hist. de l'arianisme,* par le jésuite Maimbourg, t. II, p. 460.)

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT POLITIQUE, AGRICOLE, COMMERCIAL ET ARTISTIQUE DES GAULOIS SOUS LA DOMINATION ROMAINE

—

Nous avons laissé, dans notre première partie, les Gaulois s'occupant peu d'agriculture, ne vivant que du produit de leur chasse, de leur pêche, de leurs troupeaux, et n'habitant que de misérables cabanes. De notables changements s'opérèrent bientôt dans l'existence de ces peuples grâce au génie et aux efforts du peuple romain.

État des principales nations sous le régime impérial. D'après Strabon, Massalie (Marseille) était toujours renommée pour la confection des machines de guerre; mais sa prospérité avait diminué depuis que ses voisins s'étaient civilisés et avaient quitté les armes pour se livrer à l'agriculture.

Les *Allobroges*, jadis très-guerriers, s'occupaient alors à cultiver les plaines et les vallons des Alpes.

Les *Volkes*, dont la ville principale était Narbonne, cessaient aussi d'être barbares. Presque tous avaient adopté la langue et la manière de vivre des Romains.

Nîmes possédait beaucoup d'étrangers que le commerce y attirait, mais en moins grande quantité qu'à Narbonne.

Le pays des Tectosages (de Toulouse) avait, par ses fleuves, ses rivières et le voisinage de la mer, une telle facilité de communications que les habitants pouvaient se procurer toutes les choses nécessaires à l'existence et transporter les produits de leur industrie.

Les *Tarbelli*, peuples placés entre Bordeaux et les Pyré-

nées, possédaient des mines de métaux précieux et trouvaient souvent à la surface du sol des masses d'or assez considérables pour couvrir la paume de la main.

Les *Bituriges* (de Bourges) exploitaient de belles forges de fer. Les *Onesii,* les eaux thermales de Bagnères déjà très-fréquentées.

Lyon se distinguait par son commerce. Les gouverneurs romains y faisaient battre monnaie soit en or, soit en argent. C'était la ville de la Gaule la plus peuplée après Narbonne.

Les *Séquanes* (Francs-Comtois) faisaient un très-fort commerce de porc salé.

Les *Belges*, voisins de la forêt des Ardennes, qui avaient toujours été en guerre, vivaient alors paisibles et soumis aux Romains.

La ville des Rémois était fort peuplée. Les gouverneurs y faisaient leur résidence habituelle.

Agriculture. « Aucun terrain, dit Strabon, n'est en friche dans la Gaule, si ce n'est la partie occupée par des bois et des marais; encore ces lieux mêmes sont-ils habités. Les Celtes qui se livraient à l'exercice de la guerre, étant forcés de mettre bas les armes, ont commencé, depuis quelques années, à s'occuper des travaux des champs.

« Le pays produit beaucoup de blé, de millet, de glands, et abonde en bétail de toute espèce. La vigne croît dans les contrées méridionales, qui fournissent les mêmes fruits que l'Italie. »

Les terres de la Gaule étaient cultivées par deux espèces d'esclaves : les uns attachés à la maison où ils étaient entretenus et nourris; les autres, nommés colons partiaires, vivant libres sur le domaine du maître auquel ils comptaient la moitié de leurs produits. Si l'on retranche le nom d'esclave, on reconnaîtra que l'organisation gallo-romaine existe encore dans le midi de la France, où le fermier, qui représente l'ancien intendant, prend à bail des domaines qu'il fait exploiter par des colons partiaires. Il y avait, en outre, de petits propriétaires qui cultivaient eux-mêmes leurs terres.

Cet état de prospérité dura l'espace de deux siècles. Les impôts exagérés et le pillage, conséquences ordinaires des invasions, portèrent un coup funeste à l'agriculture. Les domaines du fisc ne lui furent pas moins contraires, car les intendants impériaux, manquant d'esclaves pour les cultiver et de chariots pour en transporter les produits dans les places fortes, mirent en réquisition les bras et les attelages des petits propriétaires voisins. Ceux-ci, contraints de négliger leurs propres terres, finirent par les abandonner pour se soustraire à toutes ces corvées.

Revenus publics. Le trésor impérial s'alimentait du produit des terres du fisc et de l'impôt établi sur les domaines particuliers. On y ajouta la taxe sur les personnes appelée *capitation*, l'impôt sur le sel dont la vente était affermée, les droits portés au huitième de la valeur (1) sur les marchandises venant de l'étranger ou circulant d'une province à l'autre, les péages qui s'exigeaient au passage des fleuves et des rivières, enfin le quarantième de tout ce qui se vendait sur les marchés et que les soldats étaient exempts de payer (2). Ce dernier impôt, applicable aux besoins de la communauté et aux dons gratuits qu'elle faisait aux princes, est assez bien représenté par nos octrois modernes qui versent une fraction de leurs recettes dans les caisses publiques.

Commerce, navigation. Le plus fort commerce de la Gaule avait lieu par eau. Des intendants, que l'on appelait *nautæ*, devaient le protéger sur tous les fleuves navigables dont la merveilleuse disposition se prêtait à ce genre de transport. On pouvait, en effet, remonter le Rhône bien haut, avec de grosses cargaisons que l'on dirigeait sur divers points par d'autres rivières susceptibles de porter des bateaux pesamment chargés. Ces bateaux passaient du Rhône dans la Saône, entraient dans le Doubs, ou continuaient leur route jusqu'à Pont-sur-Saône. On en déchargeait les marchandises pour

(1) Cod. Just., lib. IV, t. LXI, l. XI.
(2) Tacit. Ann., lib. XIII.

les transporter par la voie de terre jusqu'à la Seine, qu'elles descendaient à travers le pays des Lexoves et des Calètes jusqu'à l'Océan, où elles étaient à moins d'une journée de l'île des Bretons (1). Cependant, comme le Rhône était difficile à remonter, on transportait sur des chariots les marchandises destinées à l'Auvergne.

Les objets que la Gaule importait de l'île de Bretagne étaient du blé, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des cuirs, des esclaves et d'excellents chiens de chasse que les Gaulois utilisaient pour la guerre.

Les Bretons payaient quelques droits sur les marchandises qu'ils introduisaient dans la Gaule, comme sur celles qu'ils en exportaient; ces dernières consistaient en colliers et en bracelets d'ivoire, en ambre et en vases de cristal.

Il y avait, comme aujourd'hui, des marchandises prohibées à l'entrée et à la sortie : les soies n'étaient pas admises dans le pays; l'or, les armes et les esclaves ne pouvaient en sortir.

Population des villes. Cette population se composait généralement de la noblesse impériale, des hommes que les charges publiques avaient ennoblis, de riches bourgeois et d'esclaves ; ajoutons de paysans qui n'avaient pas trouvé de moyens d'existence dans les campagnes, et de petits laboureurs qui, confondus avec les serfs du fisc, avaient abandonné leurs terres pour venir exercer une industrie quelconque dans les villes. On y voyait de plus une grande quantité d'affranchis, tous gens de métier ne jouissant d'aucun pouvoir et soumis, au contraire, à des lois exceptionnelles, comme l'étaient au moyen âge les juifs de nos grandes cités.

Dialectes et littérature. César avait trouvé les Gaulois parlant trois langues différentes : l'aquitain, le celte et le belge. Les colonies militaires et la création des écoles chez ce peuple, qui avait vécu en société pendant quinze cents ans sans savoir lire, rendirent la langue latine assez familière

(1) Strab., lib. IV.

pour qu'elle fût parlée plus ou moins bien par les hautes classes et les gens aisés du pays.

Le prompt abandon de la langue celtique pour la langue officielle est si frappant qu'on ne trouve pas une seule inscription, même du Ier siècle, écrite dans l'un des trois idiomes usités dans la Gaule; mais la latinité y était devenue barbare et variait selon qu'elle était adaptée à l'un ou à l'autre de ces idiomes : ainsi il y avait la latinité des Aquitains (c'était la meilleure), la latinité des Celtes et la latinité des Belges; ce qui n'empêchait pas la masse de parler son dialecte naturel. Grégoire de Tours s'excuse dans son langage barbare de ne pas connaître les règles de la latinité, et Sulpice Sévère, évêque de Bourges au Ve siècle, rapporte le dialogue suivant émanant de la bouche d'un clerc : « Étant né Celte, j'ai peine à faire un discours suivi avec des personnes de l'Aquitaine; » à quoi son interlocuteur répond : « Parlez en latin celtique, parlez même gaulois, pourvu que vous nous entreteniez du grand saint Martin. »

Les Massaliotes, d'origine hellénique et depuis longtemps rompus aux difficultés de la langue latine, s'appliquaient à la philosophie, à l'éloquence et aux lettres grecques, à tel point que les riches Romains préféraient pour leur instruction le séjour de Massalie à celui d'Athènes. Les Celtes puisaient à ce foyer d'intelligence, et s'étaient rendus la langue grecque si familière qu'ils l'employaient dans la rédaction de leurs contrats. Les communautés des villes, imitant l'exemple des particuliers, faisaient venir à leurs frais des professeurs de lettres et des médecins. L'histoire n'a cité que les écoles de Marseille, de Lyon, d'Autun et de Bordeaux. Ce goût du pays pour les choses de l'intelligence a fait dire à Juvénal, dans sa quinzième satire : « Aujourd'hui le flambeau de la philosophie grecque et romaine éclaire l'univers. Déjà le Breton a reçu du Gaulois des leçons d'éloquence, et l'on parle dans Thulé (1) d'y gager un rhéteur. »

(1) La dernière des Orcades.

Monuments artistiques. L'art introduit par les conquérants fut appliqué aux édifices publics et privés. Il se distinguait plutôt par la solidité et les formes colossales que par cette élégante harmonie qui se faisait admirer dans les travaux des Grecs. A Rome même on est surpris de la médiocrité des monuments antiques : les arcs de triomphe sont mesquins, quelquefois écrasés, et les bas-reliefs d'une maigreur extrême. Les colonnes des temples sont généralement ou trop lourdes ou trop grêles. Les Romains cependant avaient inventé l'arc en plein cintre des voûtes. La Grèce s'en empara et le propagea bientôt dans tout le monde chrétien, mais avec des proportions mieux entendues qu'elles ne l'étaient au point de départ et de gracieux ornements byzantins.

Pour leurs travaux de sculpture, les Gallo-Romains ne sont jamais parvenus à s'approprier l'art des conquérants ; aussi n'ont-ils exécuté que des œuvres médiocres, car ce qui nous reste de figures et de bas-reliefs venant de leurs tombeaux n'est guère mieux traité que les sujets bibliques qui se voient sur la façade de nos plus anciennes églises. On reconnaît cependant dans leurs travaux quelques imitations de l'art grec, mais dénuées de reliefs, de profils et de la pureté de formes qui brillaient dans leurs modèles. Lorsque les Arvernes voulurent placer une statue colossale en bronze dans leur fameux temple, au lieu de recourir à des artistes nationaux, ils s'adressèrent au Grec Zénodore qui l'exécuta au prix de quarante millions de sesterces. Toutes les statues antiques trouvées dans notre pays sont évidemment des œuvres étrangères. Celle en bronze de Lillebonne qui se voit au Muséum de Paris pourrait fort bien être attribuée au même Zénodore, qui semble avoir eu la clientèle de la Gaule.

On ne peut, d'un autre côté, contester aux Gallo-Romains le génie de l'invention, car on leur doit une foule de tissus, de méthodes agricoles et d'instruments aratoires. Philostrate, rhéteur grec, leur attribue l'art d'émailler le métal : « On rapporte, dit-il, que les barbares voisins de l'Océan étendent des couleurs sur l'airain ardent, qu'elles s'y unissent, devien-

nent aussi dures que la pierre et conservent le dessin qu'on y a figuré (1). » Ce passage s'applique aux Gaulois du nord et de la rive maritime; aussi trouve-t-on souvent dans leurs tombes des bijoux couverts d'émaux qui n'ont rien perdu de leur éclat après un séjour de plus de quinze siècles dans la terre.

Pline, à son tour, dit qne les Bituriges avaient trouvé le procédé de l'étamage, et les ouvriers d'*Alesia* l'art d'argenter le cuivre dont ils ornaient des chars, les mors et les harnais de leurs chevaux (2).

Nous résumerons brièvement la nature des édifices qui couvrirent la Gaule durant les premiers siècles de la conquête. Les *balnéaires* s'y introduisirent avec les médecins que lui envoya Marseille (3). Dès le temps d'Auguste et de Tibère on en plaça dans les maisons particulières. Il y en eut de publics dans les villes grâce à la munificence de l'autorité. Ceux-ci se composaient de dix à douze pièces : l'une était destinée à la toilette, d'autres contenaient des réservoirs d'eau chaude et d'eau froide. Il y avait des salles non chauffées et plusieurs où l'on se faisait frotter avec de l'huile et des parfums.

Toutes les villes gallo-romaines paraissent avoir eu des bains publics et des bains particuliers. On n'a exploré jusqu'ici que les thermes de Paris, les balnéaires de Bayeux, de Lillebonne, de Valognes, de Saintes, de Vienne, de Nîmes, de Metz, de Langres, d'Angers, d'Autun, du Mans, du Vieil-Évreux, de Poitiers, de Périgueux et de Cahors.

D'après la carte de Peutinger, les habitants de la Gaule usaient déjà des eaux thermales de Vichy, de Néris, de Bourbon-l'Archambaud, de Bourbon-Lancy, d'Yssengeaux, de Ferrières et d'Aix. Il y avait probablement d'autres établissements plus modestes dont ce document ne fait pas mention.

(1) Philost., lib. I, cap. XXVIII.

(2) Plin., lib. XXXIV, cap. XVII.

(3) Strab., lib. IV.

Des *ponts* en pierre furent établis du temps de la puissance romaine. Les ponts en bois étaient déjà très-communs. César parle de ceux qui existaient de son temps sur la Loire, sur l'Aisne et l'Allier.

Les Romains embellirent la Gaule de plusieurs *arcs de triomphe*. Celui d'Orange est le mieux conservé. On l'attribue au temps où Marc-Aurèle remportait des victoires en Germanie.

L'arc de triomphe de Saintes, percé de deux portes, était consacré à Germanicus, à Tibère et à Drusus. Julius Rufus, prêtre du fameux temple de Lyon, intendant des travaux publics, en avait fait la dédicace.

Celui de Trèves ne paraît pas antérieur à Constantin d'après le jugement des archéologues les plus exercés. Celui de Saint-Chamans semble avoir été fait pour interdire le passage du pont.

On remarque à Nîmes une porte qui fut élevée sous Auguste; à Langres, un arc de triomphe qui paraît être du temps de Marc-Aurèle; enfin à Reims, à Besançon, à Carpentras, à Cavaillon et à Périgueux, de pareils monuments dont l'origine inconnue semble néanmoins se rattacher au premier siècle de l'Empire.

Il y avait aussi des *Forum* entourés de galeries sous lesquelles les citoyens pouvaient se mettre à couvert : celui d'Arles, d'après Sidoine, était orné de statues et bordé d'une riche colonnade. C'était aux environs du *Forum* que se trouvaient la basilique où l'on rendait la justice, les thermes et souvent les temples, dont l'élégant frontispice formait la principale décoration de la place publique.

Les *temples* du paganisme, non destinés comme le sont nos églises à recevoir un grand nombre de fidèles, ne présentent qu'un petit monument dans lequel les prêtres seuls pouvaient entrer. La statue du dieu se voyait de l'extérieur, car l'autel qui la soutenait était assez rapproché de la porte principale. Une colonnade s'élevait au-devant de l'édifice et l'entourait sur ses quatre côtés. Ces petits sanctuaires, presque toujours

privés de fenêtres, ne recevaient le jour que par la porte et par des ouvertures faites au plafond.

Le peuple se tenait dans une galerie carrée ressemblant assez au cloître de nos anciens monastères. Le fond du temple s'appuyait sur un des côtés du quadrilatère. Deux autels servant aux sacrifices existaient au milieu de la cour, en face du portique. Les sanctuaires que l'on voit à Pompéi possédaient tous à l'extérieur de leurs galeries latérales des chambres pour les prêtres, qui ne sortaient de l'enceinte qu'après avoir rempli pendant quelques mois leurs fonctions sacrées.

Le seul temple antique qui soit resté debout dans la Gaule est la Maison carrée de Nîmes, que l'on croit avoir été dédiée aux fils adoptifs d'Auguste. Il y a dans la même ville les restes assez bien conservés du temple de Diane, et à Vienne un pareil monument dédié à Mars. Une inscription porte que ce dernier était couvert de tuiles en bronze doré.

Dans Auxerre on a exhumé les fondations d'un temple octogone dans lequel ont été recueillies deux patères circulaires en argent. Une inscription trouvée dans le même édifice a fait connaître qu'on y vénérait Apollon.

On n'a découvert que les fondations des temples de Saintes, de Périgueux, d'Autun, de Riez, de Bordeaux et du Vieil-Évreux. Outre les édifices religieux établis dans les grandes cités, on trouve en France, au milieu des bois et sur certaines montagnes rapprochées des villes, de petites chapelles ou *cella* dont la construction est des plus simples. La plupart étaient consacrées à Mercure, si l'on en juge d'après celle que nous avons explorée sur la côte d'Harfleur. La mise au jour du dépôt de Berthouville, composé de plus de soixante-dix objets d'argent ornés de figures au repoussé, prouve que les *cella* des champs possédaient des trésors qu'on n'y aurait jamais soupçonnés.

La Gaule dut, après la conquête, se couvrir de *théâtres* en même temps que de superbes maisons et de monuments publics, car la politique des Romains était d'occuper les peuples vaincus par toutes sortes de distractions et de frivo-

lités; aussi Tacite dit-il, dans sa vie d'Agricola, que ce général, venu dans l'île de Bretagne, fit aimer aux insulaires les portiques, les bains, les festins délicats, en un mot tout ce qui pouvait les amollir et modifier la grossièreté naturelle de leurs goûts. Agricola eut bientôt à s'en féliciter, car les Bretons s'habituèrent promptement à porter la toge, et ceux qui auparavant ne voulaient pas entendre prononcer un mot de la langue latine s'empressèrent de l'apprendre et de la parler même avec élégance.

Les Romains introduisirent dans la Gaule trois sortes de monuments consacrés aux jeux publics : les cirques, les amphithéâtres et les théâtres.

Cirques. Les cirques avaient la forme d'un parallélogramme fort allongé, arrondi à l'un de ses bouts et carré par l'autre; sur les deux côtés s'élevaient plusieurs rangs de gradins; à l'extérieur du pourtour régnaient des passages et des boutiques; l'arène, séparée par une muraille longitudinale, servait à la course des chars. On ne connaît dans l'ancienne Gaule que les débris des cirques d'Orange, d'Arles et de Trèves.

Amphithéâtres. De tous les monuments gallo-romains les amphithéâtres sont ceux qui offrent encore les ruines les plus imposantes et les plus colossales. Ils étaient de forme ovale et présentaient des gradins comme les cirques. L'arène était destinée aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Ils possédaient plusieurs étages et des portiques circulaires.

Les amphithéâtres d'Arles et de Nîmes n'auraient besoin que de légères réparations pour être rendus à leur état primitif. Ceux de Bordeaux, de Limoges, de Poitiers, de Saintes, de Fréjus, d'Orange, de Vienne, de Lyon, de Narbonne, de Bourges, de Tinteniac et de Levroux ne présentent plus que des débris; une place publique indique seule l'emplacement de celui de Bourges.

Théâtres. Il y avait des théâtres dans presque toutes les villes un peu importantes de la Gaule. On les trouve en général adossés à de petits monticules circulaires sur la pente

desquels on avait rangé des gradins. L'*orchestre* était ce que nous appelons maintenant *parterre*; la scène s'élevait comme aujourd'hui en face de la partie cintrée du monument. Dans certains théâtres elle était de plein pied avec l'orchestre. Celle des théâtres de Pompéi était élevée et divisée en plusieurs compartiments.

La place destinée au gouverneur se voyait au centre de la courbure du cercle; la première précinction, qui rappelle notre première galerie, recevait les personnes les plus qualifiées; les rangs supérieurs étaient occupés par la foule.

Comme les théâtres et les amphithéâtres n'étaient pas couverts, on tendait au-dessus une grande toile destinée à garantir les spectateurs des rayons du soleil. Ces toiles étaient attachées à des poteaux dressés sur la muraille. On remarque dans les amphithéâtres de Nîmes et d'Arles les entailles qui recevaient ces poteaux au couronnement de l'édifice.

Dans le commencement du règne d'Auguste, on jouait sur les théâtres les comédies de Livius Andronicus et de Térence. Bientôt le peuple, habitué aux farces des histrions, trouva les comédies trop graves et les interrompit en demandant un ours ou des gladiateurs (1).

Ce mauvais goût ayant prévalu, on donna plus de développement aux branches latérales du théâtre. L'orchestre fut transformé en arène, ce qui produisit une nouvelle espèce de monuments propres à deux genres différents.

La demande faite par le peuple d'un ours indique moins un combat d'animaux que la représentation du curieux exercice auquel on les avait dressés. « Les léopards, dit Martial, fléchissent sous le joug; les ours amenés de Libye sont bridés comme les chevaux; on fait danser ces bêtes de même que des danseurs efféminés; elles font enfin tout ce que leur commande le noir Africain qui leur sert de maître. » Auguste, se prêtant lui-même au goût populaire, dit Suétone, fit voir

(1) Horat., ep. 1, lib. II.

un tigre sur le théâtre, un rhinocéros dans le parc, et un serpent sur la place publique.

Il existait en Gaule beaucoup de théâtres à deux fins. Nous mettrons en première ligne celui de Lillebonne, qui tient autant du théâtre que de l'amphithéâtre et qui a pu se prêter à des combats d'animaux, car le mur de la première précinction, fort élevé, mettait le public à l'abri de leurs atteintes.

Ces monuments sont généralement construits avec du moëllon revêtu de pierres de grand et de petit appareil, reliées par plusieurs rangs de briques. On ignore l'époque de leur fondation, mais tous sont attribués au Ier siècle de l'occupation romaine.

Mesures itinéraires. Les grandes voies étaient à peine terminées que l'on s'occupa d'y placer des colonnes milliaires indiquant les distances à parcourir d'une station à une autre, et portant le nom et les titres de l'empereur sous le règne duquel elles avaient été érigées. La première, qui se voyait à Rome, au pied du Capitole, était entourée d'une plaque d'or, ce qui lui valut le nom de *milliaire doré* (1). C'était le point de départ de toutes les colonnes qui se succédaient jusqu'aux dernières limites des provinces. Celles qui ont été trouvées dans la Gaule appartiennent à la période des premiers empereurs jusqu'à Tétricus. Tantôt les distances y sont indiquées en *milles*, tantôt en lieues (*leugæ*), dénomination venant de l'idiome gaulois. La différence qui existait entre ces deux mesures a souvent fait commettre beaucoup de méprises aux géographes et aux auteurs de l'antiquité.

Ammien Marcellin dit que dans la Gaule méridionale on comptait les distances par *milles* jusqu'à la Saône, et de là par lieues dans tout le reste de la province (2). La carte de Peutinger nous avertit, à son tour, qu'à partir de Lyon jusqu'aux confins de la Belgique les distances qu'elle indique le sont en lieues gauloises.

(1) On la voit encore au même endroit, mais brute et dépouillée de sa précieuse enveloppe.

(2) Amm. Marc., lib. XXVII.

Céramique, verre, bijoux divers. Les Celtes, n'ayant qu'une poterie noire très-commune à l'époque de la conquête, apprirent des Romains l'art de fabriquer ces bols élégants, ces assiettes et ces beaux vases en terre rouge ornés de figures d'animaux et de feuillages dont on retrouve les débris sur le sol des habitations antiques. Ils fabriquèrent peu après le verre, avec lequel ils firent de charmantes coupes, des lacrymatoires et les urnes qui devaient renfermer les cendres de leurs morts. L'art de travailler les métaux leur valut des épées à lame de fer, des styles en cuivre pour écrire, des anneaux, des bracelets, des boucles d'oreilles, des agrafes et mille autres objets dont on se rendra compte en visitant les collections de nos musées.

Monuments funéraires. Des urnes, des cippes et des sarcophages sont tout ce qui nous reste des sépultures gallo-romaines. Les urnes dans lesquelles on mettait les cendres des morts se rencontrent toujours à peu de profondeur dans la terre. On en a trouvé quelques-unes protégées par un toit formé de tuiles à rebords, ou par des espèces de voûtes en maçonnerie grossière.

Souvent l'urne était placée dans un cippe où existait une niche carrée dont on fermait l'orifice avec une dalle scellée au moyen de forts ligaments de fer; quelquefois le cippe s'élevait au-dessus de l'urne déposée dans la terre. Ceux qui ont été mis au jour à Lillebonne sont ornés de bas-reliefs d'hommes et de femmes debout, revêtus de longues tuniques frangées. On y voit aussi des inscriptions rappelant le nom du défunt et de celui qui a consacré le monument à sa mémoire. Nous citerons seulement la suivante :

SEPULCHRUM MATERNÆ JUL.
AMATHUS MARI.
POSUIT.

Il y a des cimetières dans la Gaule qui ne présentent que des urnes. Mais, l'inhumation ayant été généralement admise vers le milieu du IIIe siècle, on adopta des cercueils en pierre,

soit bruts, soit ornés de diverses sculptures. Ceux en bois devinrent très-communs et l'on déposa près du mort, dans ces deux espèces de sarcophages, des vases en terre, des colliers d'ambre et des amulettes. Les sépultures qui, par exception, ont offert des haches, des lames d'épées, des pointes de lances et des *umbo* de boucliers sont généralement attribuées aux Francs et aux autres peuplades germaniques qui vinrent prendre place au milieu des Gaulois, sur le sol et dans la tombe.

Villa et métairies. Les riches Gaulois possédaient des *villa* ou maisons de campagne dans lesquelles l'art romain ne tarda pas à s'introduire. Les simples cultivateurs habitaient des maisons vastes, construites avec des planches et des claies, comme il en existait avant la conquête. Elles étaient entourées de palissades et de fossés formant des clôtures propres à contenir des troupeaux de porcs, de bœufs et de moutons.

La charrue passe souvent sur des fondations de *villa* gallo-romaines, qui se composent d'un mur fort épais et de refends qui divisent l'établissement en plusieurs pièces dont l'usage a été souvent reconnu et décrit. Les murailles, revêtues de mortier, étaient presque toujours ornées de peintures où dominaient les couleurs rouge, verte et jaune, traçant des lignes perpendiculaires et horizontales qui simulaient l'encadrement de nos lambris. Des fourneaux établis pour chauffer les appartements se voient toujours sous l'une des pièces principales; quelques-unes étaient pavées de mosaïques dont on peut apprécier le travail en étudiant celle qui a été découverte, il y a quelques années, au centre de la forêt de Brothonne, dans un lieu que nous avions signalé. Des aires plus rustiques se composaient de petits tubes en pierre et en verre bleu, quelquefois même de simples cailloux polis reposant sur un bain de mortier.

Les maisons de ces établissements avaient un toit surbaissé couvert de larges tuiles à rebords rapprochées l'une de l'autre,

ayant les jointures protégées par d'autres tuiles concaves (*imbrex*), pour empêcher l'infiltration des eaux.

Les métairies étaient toujours divisées en trois groupes : l'un servait à l'habitation du maître et de sa famille ; l'autre, appelé *rustica*, était à l'usage de ceux qui s'occupaient de travaux champêtres ; et le troisième, nommé *fructuaria*, recevait les récoltes. Au centre de la cour existait une mare ou *compluvium* pour baigner les bestiaux (1). Les mares que l'on trouve de nos jours perdues dans les forêts doivent indiquer te voisinage d'une ancienne métairie.

Les belles habitations des cités différaient peu des *villa*. Une grande porte se voyait sur la rue entre deux boutiques où le propriétaire faisait vendre par des esclaves le produit de ses domaines. Au milieu de la cour carrée existait un bassin, et, sur les parties latérales, une suite de pièces toutes de même grandeur, précédées d'une galerie qui donnait à l'établissement l'apparence d'un cloître. Comme il n'y avait pas de communication entre ces pièces, on était obligé d'aller de l'une à l'autre par la galerie, dont une colonnade soutenait le toit du côté de la cour.

Plus loin se voyait quelquefois un petit jardin où coulait un filet d'eau sortant d'un robinet en cuivre renfermé dans un tas de rocailles qui simulait un rocher. Ceux qui de nos jours ont introduit ce goût mesquin dans les parterres de leurs maisons ne se doutent pas qu'il est antique.

On remarque quelquefois de belles mosaïques dans les pièces de réception, et des peintures murales dans les autres.

On demandera pourquoi les restes de *villa* que l'on trouve dans les bois sont toujours couverts d'une masse de terre rapportée qui leur donne plutôt l'apparence d'un vaste *tumulus* que d'une simple habitation. Il est probable qu'après la destruction des temples on fit disparaître ces restes entachés de paganisme et passant pour un ancien séjour des démons. Cette prévention contre les vestiges de l'antiquité

(1) Col. de Reb. rust., lib. I, cap. VI.

existait encore à Rome au XVI[e] siècle, car, le jour où l'on présenta au pape Adrien VI des marbres venant des thermes d'Antonin et de la *villa* d'Adrien, il détourna la tête avec épouvante en disant : « Ce sont les idoles des anciens ! »

Usages de la vie privée. Les gens riches des villes consacraient la première heure du jour à prier les dieux, fréquentaient la basiliqne, le forum, dînaient à midi et allaient ensuite s'exercer au jeu de paume.

Les hommes graves se rencontraient dans les jardins de la ville et parlaient des affaires publiques; les poëtes y récitaient leurs ouvrages ; à six heures tout le monde se rendait aux bains. On soupait vers neuf heures; ce repas, qui finissait à minuit, était ordinairement égayé par des chœurs de musique, des chants, des improvisations poétiques et des danses figurant des scènes mythologiques.

La vie de campagne se partageait entre les bains, la table, la lecture, la chasse, la pêche et l'équitation.

Vêtements et toilette. Les hommes avaient pour vêtement une tunique et un manteau. Ils se débarrassaient du manteau dans leurs maisons et portaient une espèce de robe de chambre (1). Dans les pays septentrionaux de la Gaule, ils avaient adopté la culotte courte, le cothurne, semelle simple retenue par des bandes de cuir qui se liaient après avoir contourné plusieurs fois la jambe. Le peuple portait le *sagum*, qui n'était autre chose que notre blouse actuelle, et se chaussait du brodequin, qui se laçait sur le devant.

Le vêtement des femmes riches se composait ordinairement de trois tuniques : la première tenait lieu de chemise, la seconde était plus courte, la troisième, nommée *stola*, avait la forme d'une mante très-plissée. Elles y ajoutaient quelquefois la *palla*, genre de manteau dont la partie supérieure ne s'appuyait que sur l'épaule et sur le bras gauche, pour laisser plus de liberté au bras droit, qui restait à découvert comme celui des hommes; elles portaient aussi le

(1) Suet. in Vitell.

cothurne, orné de paillettes d'or et quelquefois de perles fines et de pierreries.

Quand le luxe eut pris de l'extension, les manches des tuniques, au lieu d'être cousues, furent attachées depuis l'épaule jusqu'an poignet avec des agrafes en or et en argent.

Les femmes mettaient une ceinture à leur tunique pour retenir l'arrangement des plis. Il y avait de la noblesse à relever ce vêtement à la promenade jusqu'à la hauteur de la main. Tout le bas de la jambe droite se trouvait à découvert.

Les plus opulentes passaient ordinairement du lit dans leurs bains. En sortant de l'eau, elles se faisaient oindre avec des parfums; puis, entourées de femmes et placées devant un miroir, elles s'occupaient d'abord de leur coiffure dont la mode variait à l'infini; car elles portaient, selon leur caprice, les cheveux tantôt bouclés, tantôt tressés, souvent négligemment attachés pour donner prise au vent qui en augmentait le désordre. Des aiguilles soutenaient la frisure et tenaient en respect soit les boucles, soit d'énormes tresses formées de cheveux empruntés.

Comme le blond ardent était la couleur à la mode, elles mêlaient une poudre d'or au cosmétique qui servait à teindre leurs cheveux. Venait ensuite l'arrangement de la figure, qu'elles couvraient d'une espèce de pâte qui ne pouvait s'enlever qu'avec du lait. C'était le visage domestique, sur lequel, dit Juvénal, les lèvres du mari venaient se prendre à la glu.

Le fard servait à réparer les couleurs naturelles et à couvrir les taches de la peau. Ces préparatifs terminés, des esclaves présentaient les vêtements, dont les dames s'étudiaient elles-mêmes à composer les plis.

Notre œuvre, espérons-nous, suffira pour donner une idée générale de la civilisation, des fortunes diverses et des coutumes de ce vieux monde gallo-romain qui a eu sa grandeur, sa décadence et son effacement si complet qu'il ne se revèle plus à nous que par de vagues traditions, des textes assez rares, de grands et de misérables débris.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA GAULE AVANT LA DOMINATION ROMAINE

—

SECONDE PARTIE

LA GAULE PENDANT LA DOMINATION ROMAINE

RELIGION OFFICIELLE DES ROMAINS DANS LA GAULE

—

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT POLITIQUE, AGRICOLE, COMMERCIAL ET ARTISTIQUE DES GAULOIS SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Évreux, A. Hérissey, imp. — 1164.


Digitized by Google

